
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 7377


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

TOME ONZIÈME

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

DES ORDRES DE SAINT-FRANCOIS

SOUS LA DIRECTION DE Mgr PAUL GUÉRIN

AUTEUR DES PETITS BOLLANDISTES

TOME ONZIÈME

MOIS DE NOVEMBRE





BAR-LE-DUC
TYPOGRAPHIE DES CELESTINS
ANCIENNE MAISON L. GUÉRIN, ÉDITEUR
36, RUE DE LA BANQUE, 36

1874

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR DE NOVEMBRE

LE B. SIMON DE COLLAZZONO

1240. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Louis IX.

Le bienheureux Simon était fils du comte de Collazzono, village près de Todi en Italie. Il n'avait que quatorze ans, lorsque la sainteté admirable et les leçons de saint François le décidèrent à devenir son disciple, en 1210, à la grande édification de tous les hommes qui admiraient qu'un seigneur riche et illustre, dans la première fleur de sa jeunesse, échangeât la pompe et les priviléges de sa haute naissance contre le grossier vêtement et la pauvreté d'un Ordre à peine connu. C'était un homme de prière, brûlant de l'amour de Dieu et du prochain, de mœurs graves, et d'un esprit prévoyant. Aussi saint François l'envoya-t-il, en 1221, avec le bienheureux Césaire de Spire et vingt-cinq autres moines, en Allemagne, pour y fonder des couvents et y propager l'Ordre. De retour en 1224 en Italie, saint François et ses premiers compagnons les accueillirent avec une tendre affection et apprirent avec allégresse l'heureux succès de l'Ordre en Allemagne.

Le Saint-Père nomma Simon, premier provincial de

la Marche, puis de l'Ombrie, et il exerça ces charges, nous dit saint François, avec une humilité parfaite. Ses pressants conseils et l'exemple d'une vertu admirable déterminèrent sa mère, ses sœurs et plusieurs demoiselles nobles à se faire Clarisses dans un monastère près d'Assise. Le comte, son père, ses frères et quelques-uns de ses parents avaient déjà revêtu l'habit de l'Ordre et menaient une vie fort édifiante. Quand le frère Elie de Cortone, dix ans après la mort de saint François, fut nommé général de l'Ordre, il laissa introduire une règle très-relâchée contre laquelle réagirent les disciples et les compagnons de saint François. Ils supplièrent leur général de retirer leurs frères de l'égarement où ils étaient. Elie leur fit de belles promesses, car il craignait d'être accusé par eux auprès du pape. C'est pourquoi il alla lui-même représenter à Grégoire IX que de simples frères, anciens disciples de saint François, se gouvernaient d'après leur propre règle, en dehors de l'obéissance qui doit se maintenir jusqu'à la ruine de l'Ordre. Le pape, craignant que de tels abus n'obscurcissent l'éclat d'un Ordre qu'il affectionnait, s'en rapporta au général et lui donna plein pouvoir pour punir les coupables. Elie, au comble de ses vœux, commença à persécuter de mille manières les partisans de l'ancienne règle.

Comme le bienheureux Simon avait montré un grand zèle à défendre la pauvreté et l'humilité de l'Ordre, Elie lui adressa les plus amers reproches. Le saint religieux fut banni et forcé de se retirer dans un petit couvent. Il supporta cette épreuve avec une grande patience. Mais son exil ne fut pas de longue

durée, car il termina saintement, en 1240, une vie embellie par la pratique de toutes les vertus. Alors Dieu commença à manifester la gloire éminente de son serviteur par de nombreux miracles accordés à tous ceux qui invoquaient l'intercession du bienheureux Simon. L'autorité de Spolète demanda au pape Innocent IV, qui était alors à Pérouse, la canonisation du saint religieux. Le pape fit faire une enquête sur ces miracles par les évêques de Spolète et de Gubbio et par l'abbé de Ferentillo, et, dans une bulle datée de 1253, donna au serviteur de Dieu le titre de bienheureux. Ces prélats et d'autres ecclésiastiques délégués par eux dans les villes que la guerre leur fermait, ont vérifié les miracles suivants qu'ils ont consignés dans leur procès-verbal.

A Spolète, un enfant tombé dans un puits fut sauvé par l'invocation du bienheureux Simon. Ailleurs, trois autres enfants échappèrent au même danger. Vingt-deux aveugles, onze muets, seize sourds, huit boiteux, onze paralytiques et une foule de lépreux lui durent leur guérison. Il délivra aussi quatre possédés et guérit d'une maladie étrange un troupeau de brebis et leur pasteur. Enfin, mille autres miracles sont dus aux mérites de ce saint religieux. Comme on révisait le procès de canonisation, Innocent IV mourut, et les choses en restèrent là. Le corps du bienheureux Simon repose à Spolète dans une chapelle ornée de tableaux rappelant ses miracles. Son manteau et son capuchon sont conservés avec respect dans la sacristie.

LE B. RAYNIER D'AREZZO

1304. — Pape : Benoît XI. — Roi de France : Philippe IV.

Ce Bienheureux naquit à Arezzo de la noble famille des Mariani. Il fut, pendant son noviciat, autant que la faiblesse humaine peut le permettre, une vivante image de Jésus-Christ, un miroir d'humilité, d'obéissance, de patience et de soumission à sa règle. Ses miracles guérirent une foule de personnes, ou les sauvèrent de différents périls. Il fut pendant longtemps le fidèle compagnon du bienheureux Benoît d'Arezzo, dans ses continuels voyages. Les vieilles chroniques ne nous apprennent rien du bienheureux Raynier, sinon qu'au premier jour de novembre 1304, il termina par une sainte mort une vie sans tache dans le couvent du Bourg-Saint-Sépulcre. Dieu, par d'éclatants miracles, a montré la sainteté de ce saint Frère.

Un homme s'étant blessé gravement en tombant d'un arbre, ne pouvait se redresser, ni marcher sans un bâton, et comme sa tête touchait ses genoux, il lui fallait mendier son pain. Se trouvant au milieu de la foule, le jour des funérailles du bienheureux, il toucha le saint corps, et aussitôt son dos courbé se redressa, et jamais il n'eut plus besoin de bâton.

Un autre, qui était atteint de folie depuis cinq ans, et muet depuis une année, ne fit que toucher la main du Bienheureux. Aussitôt il se mit à parler, et recouvra son intelligence.

Une dame, dont tous les membres étaient paralysés et raides comme du fer, fut transportée de Monte-Giove au couvent du Bourg-Saint-Sépulcre. Elle passa en prières un jour et une nuit sur la tombe du bienheureux, et recouvra la santé.

Un enfant de Calcena étant mort avant d'avoir reçu le baptême, le père, d'après les conseils de son épouse, invoqua le bienheureux Raynier qui avait fait tant de miracles, et à peine s'était-il mis en prières, que l'enfant revint à la vie et reçut à son baptême le nom de Raynier.

A Castello, un enfant de quatre ans, appartenant à une noble famille, était gravement malade. On lui avait, dans diverses églises, imposé en vain les reliques des saints, et on l'avait rapporté chez ses parents dans un état déplorable. Sa mère désirait sa mort, pour n'être plus témoin de ses souffrances. L'enfant lui dit : « Ma mère, c'est le bienheureux Raynier « du Bourg-Saint-Sépulcre qui me guérira ». A ces mots, les parents furent bien étonnés, attendu que l'enfant n'avait jamais entendu parler de ce bienheureux. La mère fit vœu de le porter pieds nus au tombeau de ce saint religieux. Immédiatement l'enfant guérit et demanda à manger.

Une jeune fille noble d'Arezzo fut guérie de la fièvre, dès que sa mère eut fait vœu d'aller en pèlerinage au tombeau du bienheureux.

Un jeune gentilhomme de Castello s'était cassé le bras en tombant de son cheval. Ceux qui l'entouraient invoquèrent le bienheureux Raynier ; et incontinent le bras fit entendre un craquement, et se trouva en un instant remis et parfaitement sain.

Une jeune possédée avait inutilement cherché sa guérison à Rome et dans d'autres saints lieux. Conduite à Bourg-Saint-Sépulcre, elle avait bien marché au début, mais plusieurs hommes durent la porter de force dans l'église. Tous les assistants pleuraient et la recommandaient au bienheureux. Enfin la jeune fille, après avoir poussé des cris affreux, et être restée quelque temps tout en sueur et pâle comme une morte, se trouva subitement délivrée.

Une fille dont le père sortait avant le jour, ayant voulu fermer la porte, vit entrer cinq noires apparitions sous forme humaine, et dont l'une cachait son visage dans ses mains. Elle se hâta d'invoquer la très-sainte Vierge, et les monstres disparurent ; mais elle resta quelques heures sans recouvrer la parole et fut ensuite possédée par trois démons qui, pendant cinq ans, la firent cruellement souffrir. Ses parents l'avaient en vain recommandée à plusieurs saints, quand ils s'avisèrent de la faire conduire près du tombeau du bienheureux Raynier. Six hommes avaient peine à la maintenir. Dès qu'elle fut délivrée, son corps prit une teinte violacée et se couvrit d'une sueur froide. Elle ne put jamais dire ce qu'elle avait souffert pendant ces cinq ans.

Une dame de Castello, refusant de se rendre aux propositions séductrices d'un puissant personnage, se vit menacée par lui de sortiléges. Depuis lors elle fut en proie, pendant vingt ans, à des souffrances et à des maladies terribles. Elle n'était tranquille ni jour ni nuit ; elle croyait entendre un bruit de cloches, de tambours, de trompettes. Parfois, en marchant, il lui

semblait qu'elle voyait la terre s'entr'ouvrir et qu'elle tombait dans l'enfer. Après dix ans de ces souffrances qui redoublaient les jours de grande fête, elle perdit un œil, puis l'autre, trois ans avant sa délivrance. Un jour, accompagnée de quelques suivantes, elle alla, sans grande confiance, auprès du corps du bienheureux Raynier, qui était entouré de cierges. Immédiatement, elle commença à apercevoir plusieurs objets ; pleine d'espérance, elle invoqua le bienheureux avec larmes et se trouva entièrement débarrassée de ses sortiléges et de ses tentations.

Le bienheureux Raynier guérit de même cinq personnes blessées plus ou moins grièvement, et une paralytique qui avait imploré son assistance.

Un enfant de six ans tombait du haut-mal, souvent trois fois dans la même journée. Son corps devenait parfois tout noir, et il restait trois ou quatre jours sans boire ni manger, immobile comme un cadavre. La mère, entendant parler des miracles du bienheureux Raynier, lui recommanda avec larmes son enfant, et de ce jour le jeune malade ne se ressentit plus de son mal.

Un bourgeois de Florence, captif depuis quatre mois avec quatre-vingt-neuf de ses compagnons, s'efforçait en vain de percer le mur de sa prison. Cette cloison paraissait de fer. Un abbé de Bourg-Saint-Sépulcre, enfermé avec eux, leur ayant parlé des miracles du bienheureux Raynier, ils commencèrent à l'invoquer ainsi que le saint nom de Dieu. Aussitôt le mur céda à leurs efforts, et grâce à la protection du bienheureux, ils s'échappèrent de leur cachot.

Ces miracles ont été opérés peu de temps après sa mort et ont été examinés juridiquement vers le même temps.

Le corps du bienheureux, revêtu d'habits magnifiques, a été placé en 1304 sous le maître-autel, et attire, au 1er novembre, un nombreux concours de pèlerins.

(Wadding.)

DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LA B. MARGUERITE DE LORRAINE

DUCHESSE D'ALENÇON, CLARISSE

1521. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

Marguerite naquit en l'an 1463, de Frédéric de Lorraine, comte d'Anjou, roi de Sicile, de Jérusalem et d'Aragon et comte de Provence. De ses nombreux enfants, il ne restait au monde que René II, qui fut plus tard duc de Lorraine, et trois filles dont l'une était Marguerite, et dont les deux autres furent mariées, l'une à Charles d'Anjou, comte du Maine ; l'autre au comte de Hesse. Le palais de ses parents était un refuge ouvert à tous les pauvres, et leur charité leur avait valu l'estime et l'affection de tous leurs sujets. La duchesse sa mère était en particulier un modèle de modestie ; elle vivait comme la plus austère des religieuses, occupée sans cesse à prier et à faire de bonnes œuvres. Marguerite, dans son enfance, n'eut pas d'autre

école que la cour de sa mère, et elle y fut élevée dans la vertu. Elle plaisait à tout le monde, mais surtout à son grand-père, le roi de Sicile, qui, dès qu'il l'eut connue, voulut l'avoir près de lui, et lui fut très-utile, après la mort prématurée de sa mère. Il se chargea lui-même de son éducation, et la trouvait si douce et si docile, qu'il voulait l'avoir toujours devant ses yeux. Elle avait une intelligence vive, et une mémoire si heureuse qu'elle retenait tout ce qu'elle avait lu une fois.

Après la mort du roi son grand-père, elle alla demeurer chez le duc de Lorraine, son frère, qui lui donna toutes les marques d'un dévouement sans bornes. Elle avait alors treize ans, et pour lui être agréable, il fallait l'entretenir de pratiques de piété. Si jeune encore, elle était déjà renommée pour sa sagesse et sa maturité ; en sorte que son frère la promit en mariage à René, duc d'Alençon. Dès cette époque elle avait déjà résolu de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ, aussi la décision de son frère lui fut-elle pénible ; mais elle se résigna à obéir aux décrets de la divine Providence. Sur la frontière de France, elle fut reçue par l'élite des gentilshommes que lui envoyait le duc son époux, et qui la jugèrent digne d'une couronne de reine, moins encore pour son éclatante beauté que pour la sagesse et les autres vertus qui brillaient en elle. Ce fut aussi l'avis du duc d'Alençon, et l'estime qu'il lui porta s'accrut encore à mesure qu'il découvrit ses belles qualités. Le mariage fut célébré en grande pompe, à la joie universelle de leurs vassaux. La piété était le plus bel ornement de la vie de Marguerite, et

sans négliger le soin des choses temporelles, elle se tenait toujours sous les yeux de Celui qui voit tout. Le duc, voulant se prêter à ses pieuses intentions, promit de fonder, à Alençon, près de son château, un monastère de Clarisses, où elle pourrait se retirer quand il irait à la cour du roi. Mais, comme il ne s'empressait pas d'exécuter sa promesse, elle se retira pendant son absence dans un monastère très-éloigné, où elle vécut comme une simple religieuse.

Ayant obtenu de Dieu, par l'intercession de saint François, un fils et deux filles, elle fit construire à la Flèche, en Anjou, un beau couvent pour les Frères Mineurs. Peu de temps après le duc mourut. Malgré sa douleur, elle se soumit à la volonté de Dieu qui voulait par ce moyen la retirer du monde, et se disposa à renoncer à la plus belle couronne de l'Europe. Quoiqu'elle aimât tendrement ses enfants, elle s'apprêta à embrasser la vie religieuse en priant la très-sainte Vierge d'être leur seconde mère, car elle craignait d'aller contre les ordres et la volonté de Dieu.

Elle donna pour tout enseignement à sa famille l'exemple de sa sainte existence. Son fils Charles et ses deux filles Françoise et Anne profitèrent à l'école d'une mère si pieuse. Le premier, grâce à ses soins, devint un prince accompli et épousa Marguerite de Valois, sœur de François Ier, roi de France. Il avait à peine vingt-cinq ans qu'il fut nommé généralissime des troupes du roi, et par son habileté, sa vaillance et sa loyauté, remplit les fonctions de connétable, bien qu'un autre en portât le titre. Cet illustre guerrier mourut en 1525, après la bataille de Pavie où fut fait

prisonnier le roi de France. Il ne laissa pas d'enfants. Des deux filles de Marguerite, l'une, Françoise, épousa d'abord François d'Orléans, duc de Longueville, puis Charles de Bourbon, premier duc de Vendôme. De ce mariage naquit Charles de Bourbon, duc de Vendôme et roi de Navarre, frère de Henri IV, roi de France. L'autre, Anne, épousa le marquis de Montferrat et eut une fille qui fut mariée au duc de Mantoue.

Marguerite assistait tous les jours à l'instruction qu'un docteur en théologie faisait à ses enfants durant une heure dans la grande salle du palais. Là se trouvaient aussi ses officiers et ses domestiques. Elle exhortait son fils à craindre le Seigneur, à tout sacrifier à son service ; elle lui montrait que la plus grande gloire des personnes de leur rang ne consiste point à commander à un grand nombre de sujets, mais à accomplir la volonté du souverain roi. La crainte et l'amour de Dieu, tel était l'unique sujet de ses entretiens avec ses domestiques. Elle recommandait à ses pages et à ses autres officiers, de fuir l'oisiveté, et d'assister tous les jours à la messe. Quiconque y manquait était puni. Aussi ses domestiques étaient si pieux que son palais ressemblait plutôt à un cloître qu'à une résidence princière. Quand elle se rendait à la cour, près de la reine, ses gens se faisaient remarquer entre tous par l'austérité de leurs mœurs. Plusieurs de ses dames d'honneur, quittant le monde, se firent religieuses ; d'autres, que retenaient les liens du mariage, n'en menèrent pas moins une vie fort édifiante.

Elle gouvernait ses vassaux avec la plus parfaite équité. Si des juges avaient manqué à leur devoir, elle

leur retirait leur charge et les punissait suivant leur faute. Dès la première année de l'administration de son duché, elle voulut prendre connaissance de tous les procès des veuves et des orphelins pour les terminer au plus vite. Elle négligeait ses propres intérêts pour s'occuper de ceux d'autrui. En revanche, si ses parents ou d'autres puissants personnages lui demandaient la grâce de quelque malfaiteur, elle refusait énergiquement pour ne pas encourager le mal dans ses Etats.

Elle avait toujours à la bouche, et plus encore dans le cœur, ces paroles du roi Salomon : « Vanité des vani-« tés et tout est vanité ». Elle portait les vêtements les plus simples et les plus modestes, et on la reconnaissait à un grand voile noir qui lui couvrait tout le visage. Très-dure pour elle-même, elle se donnait fréquemment la discipline, se relevait la nuit avec une pieuse dame d'honneur, et disait les Matines. Ses veilles se prolongeaient ainsi en prières. Mais sa compagne, craignant que de pareilles austérités n'altérassent la santé de la duchesse, en prévint son directeur qui lui ordonna de les abréger. Tous les jours elle entendait plusieurs messes, et souvent aussi un sermon. Pendant la semaine sainte, elle ne voulait point parler de choses mondaines. Le mardi et le mercredi, elle allait visiter les hôpitaux, les malades, et affranchissait quelques prisonniers. Le jeudi saint, elle lavait les pieds à treize pauvres, tout en versant d'abondantes larmes, et leur donnait de l'argent, du pain et des vêtements. Elle passait la journée du vendredi saint dans un monastère, les yeux fixés sur la croix qu'elle adorait, age-

nouillée sur la terre nue, et dans cette même position elle prenait avec les religieuses un frugal repas.

En dehors des heures qu'elle consacrait aux affaires temporelles, elle donnait tout son temps à la lecture des livres saints et aux méditations qu'ils lui inspiraient. Elle savait en tirer de grandes lumières. Aussi parlait-elle avec une profondeur étonnante des plus hautes questions de théologie, des progrès de l'âme dans la vie intérieure, des obstacles qu'elle rencontre et des moyens d'en triompher. Tous ceux qui l'entendaient en étaient ravis d'admiration. Un chant sacré suffisait à exciter sa ferveur. Sa tendre dévotion au Saint-Sacrement lui faisait toujours craindre de n'être pas suffisamment préparée à le recevoir. Elle répétait sans cesse : « Que ne doit-on pas faire pour s'unir à « son Dieu et à son Tout ! » Dans sa voiture même, elle avait toujours devant les yeux un crucifix destiné à lui rappeler les souffrances de Jésus, et son cœur en ressentait parfois douloureusement les atteintes.

La patience et la bonté que, dans ses souffrances, le Fils de Dieu avait témoignées à ses bourreaux, l'excitaient à aimer ceux dont elle avait à se plaindre. Devant son crucifix, elle demandait à Dieu la grâce de persévérer dans la charité ; elle le priait de détruire en elle tous les désirs, toutes les pensées de vengeance, persuadée qu'elle avait mérité tous les outrages. Elle s'ingéniait à accorder le plus de faveurs à ceux qui l'avaient le plus offensée. Ses courtisans lui représentaient que ses vassaux à qui elle pardonnait si volontiers n'en étaient que plus disposés à l'outrager. « Quand quelqu'un », répondit-elle, « demande son

« pardon, peut-on le lui refuser, quand il promet sur-
« tout de s'amender? Si les hommes sont prompts à
« faire le mal, ils peuvent aussi être prompts à s'amen-
« der. Abandonnons donc à la bonté divine celui que
« nous livrerions à la justice humaine. Les querelles
« des grands se terminent par la mort, par un mariage,
« par un ordre du souverain. Pourquoi la volonté du
« Roi des rois n'aurait-elle pas à nos yeux la même
« puissance? » Un puissant seigneur de la cour de Charles VIII, roi de France, la lui dépeignit sous de fausses couleurs, et feignit que ses enfants lui dussent donner de l'inquiétude. Le roi n'ajouta aucune foi à ses discours. Comme on la félicitait d'avoir remporté la victoire sur son ennemi, elle interrompit la conversation et parla d'autre chose. Bien plus, ce courtisan étant tombé plus tard en disgrâce, elle eut pitié de son malheur, et lui promit son appui.

Devenue veuve, elle fit construire elle-même à Alençon, en l'année 1498, un couvent et une église, que son mari lui avait promis de faire bâtir. Quarante Clarisses y observaient rigoureusement la Règle de leur Ordre, et plusieurs d'entre elles y moururent en odeur de sainteté. Elle fit venir de Picardie à Mortagne plusieurs religieuses du Tiers Ordre pour soigner les malades de l'hospice, et elle les aida souvent dans leur œuvre de charité. Elle faillit être atteinte de l'épidémie, et ses courtisans l'ayant suppliée de se ménager, elle bâtit un monastère en dehors de l'hôpital pour les religieuses. Du couvent de Mortagne, elle fit passer quelques sœurs à l'hospice de Château-Gontier, et leur construisit encore un grand monastère près de la maison

des malades. En 1502, elle fonda un monastère de religieuses à Mauritane, dans les Etats du duc son fils. Enfin, elle en établit encore un, en 1517, à Argentan, en Normandie, pour les sœurs du Tiers Ordre qui desservaient l'hospice, jusqu'au jour où, voulant servir Dieu d'une manière plus complète, elle s'enferma en 1524 dans un couvent, et se soumit à la Règle des Clarisses.

Les religieuses pour qui elle avait bâti ces monastères et ces églises étaient édifiées de sa simplicité, de sa modestie, de son humilité. Elle prenait toujours place parmi les novices et s'accommodait de la nourriture la plus grossière. Quand la maladie la forçait de garder la chambre, elle priait quelque jeune sœur de lui venir lire ses heures. Elle voulait à son tour s'acquitter des travaux les plus vils, servir à table, laver la vaisselle, et déclarait qu'elle n'avait jamais goûté tant de plaisir que dans ces occupations. Ayant appris que sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, était sa parente par la maison d'Anjou, elle conçut pour elle une dévotion toute particulière et résolut de suivre ses traces. Elle passait les jours de fête au couvent, vêtue comme une religieuse. Et quand celles-ci s'en étonnaient, elle leur répondait qu'elle était trop heureuse d'imiter sainte Elisabeth. Ces jours-là, elle faisait aux pauvres d'abondantes aumônes. Elle appelait la sainte Vierge sa maîtresse et sa reine, lui recommandait ses enfants, et la conjurait d'obtenir de Dieu par sa miséricorde le pardon de ses fautes.

Elle avait toujours été très-bonne pour les pauvres. Mais elle le fut encore davantage à la suite d'une vision, où elle se vit au pied du trône de Dieu envi-

ronnée de toute sa gloire. Elle lui demandait de la retirer du monde. Le Seigneur lui représenta qu'elle pouvait encore faire beaucoup de bien sur la terre. De ce jour, elle considéra les pauvres comme ses enfants. Elle rappelait souvent ces paroles de notre Sauveur : « Ce que vous faites pour l'un de ces petits, vous le « faites pour moi-même ». Elle les révérait comme des personnifications de Jésus-Christ. Elle avait fait de ses biens trois parts : l'une réservée pour l'entretien de sa maison, l'autre pour la construction d'églises et de monastères, la troisième pour les pauvres. Un jour qu'elle allait entendre la messe à Mortagne, elle fut entourée d'une foule de mendiants. Elle se désolait de n'avoir rien à leur donner, quand une personne inconnue, semblable à un ange, lui remit quinze patagons. Souvent elle donna en une seule journée plus de cent florins aux pauvres. Plus d'une fois aussi, elle entama la part destinée à l'entretien de sa maison. Elle avait coutume de dire que Dieu, en donnant le ciel aux âmes miséricordieuses et charitables, nous ouvrait vers lui la route la plus facile.

Elle cousait de ses mains des vêtements neufs pour les pauvres, et raccommodait les vieux. Les pauvres veuves et les orphelins l'aimaient et la vénéraient comme leur mère commune. Les prisonniers éprouvèrent souvent les effets de sa compassion, et durent souvent leur délivrance à ses aumônes. Les petits enfants pauvres étaient l'objet de sa plus tendre sollicitude. A eux étaient réservés les meilleurs plats de sa table. Elle prenait plaisir à ensevelir elle-même ceux qui mouraient aussitôt après leur baptême, disant que

ces innocents étaient ses avocats auprès de Dieu, et leur enviant le bonheur de posséder le ciel avant d'avoir connu la terre. Sa bienfaisance n'oubliait pas non plus les religieux. Elle entretenait à ses frais, dans les écoles, les jeunes gens qui faisaient preuve d'intelligence, espérant faire d'eux plus tard de zélés serviteurs de la sainte Eglise. Venaient-ils à entrer dans les ordres, elle s'en montrait joyeuse et les soutenait dans leur noble vocation. Elle entretint aussi, dans les universités, des Frères Mineurs, des prédicateurs qui devinrent dans la suite des hommes éminents. Tous les jours, à une heure déterminée, elle allait visiter les pauvres malades. Elle leur procurait les médecins, les médicaments, jusqu'aux mets de sa table.

Elle allait volontiers au monastère et à l'hôpital qu'elle avait construits, tant pour aider les religieuses dans leurs charitables fonctions que pour s'entretenir avec elles de choses saintes. Elle ne reculait pas devant les travaux les plus répugnants. Un soir, jour de la fête de sainte Elisabeth , elle rencontra une pauvre femme malade. D'abord elle remercia Dieu de l'avoir mise sur son chemin, la fit porter à l'hospice, la fit changer de linge, baisa ses pieds, la mit dans un bon lit, et l'exhorta à ne point redouter la mort. Elle servait les malades à genoux, sans être rebutée par la malpropreté ou l'odeur infecte de leurs plaies Ses soins amenaient des guérisons merveilleuses. Une dame d'Argentan avait une jambe malade, et les chirurgiens voulaient la lui couper. La pieuse duchesse s'y opposa, soigna cette dame elle-même, tant qu'elle eut besoin de ses services, si bien qu'au bout de trente-

cinq jours la malade déclarait qu'elle était redevable de son rétablissement à la charité de Marguerite. Une autre femme d'Argentan, dont le mal ne faisait qu'empirer, recouvra la santé entre ses mains. La sainte duchesse obtint ainsi la guérison miraculeuse de maladies jugées incurables ; mais elle cachait la puissance de ses mérites sous l'apparence de quelques médicaments inoffensifs qu'elle employait uniquement dans ce but et qui n'étaient d'aucun effet par eux-mêmes.

Elle ne s'occupait pas moins de l'âme que du corps. Elle déplorait souvent les péchés des hommes qui, par leur ingratitude, excitent la colère de Dieu. Aussi, elle cherchait, assistée des saintes filles qu'elle avait appelées à elle, à les tirer de l'abîme par de puissantes exhortations. L'un d'eux montrait-il quelque repentir et de bonnes intentions pour l'avenir, elle en était toute joyeuse, et lui donnait les moyens de mener une vie honnête ; mais ceux qui résistaient, qui se montraient rebelles à ses avis, elle les faisait fouetter par le bourreau et bannir honteusement du pays. Aussi son duché était-il purgé de tous ces mécréants. Elle mariait aussi les jeunes filles dont la pauvreté pouvait compromettre la vertu. On lui amena de cinquante lieues une femme dont la vie était un perpétuel scandale. Malgré son endurcissement, cette malheureuse eut le cœur touché et renonça à ses erreurs. Marguerite savait admirablement consoler les affligés et ramener la paix dans les âmes. Un furieux, qui voulait se pendre de désespoir, revint, grâce à elle, à de meilleurs sentiments. Une femme qui ne pouvait reposer ni jour, ni nuit, et qui croyait

voir partout d'affreuses apparitions, fut délivrée de toutes ses souffrances par un simple regard de la pieuse princesse. Enfin, elle n'oubliait pas les âmes du purgatoire, et consacrait de grosses sommes d'argent à faire dire des messes pour leur délivrance.

Depuis son veuvage, elle aspirait à quitter le monde. Mais elle ne put le faire avant le mariage du duc, son fils.

Alors, ayant obtenu la permission du roi, son beau-frère, elle se décida à cacher sous l'habit religieux la noblesse de sa maison, comme notre Sauveur avait caché sa divinité sous l'enveloppe de notre nature misérable. Elle conserva encore pendant quelques années la jouissance de ses biens, pour achever le monastère des Clarisses, payer ce qu'elle devait et pourvoir ses domestiques. A l'âge de cinquante-quatre ans, elle reçut l'habit des mains du bienheureux Gilbert Nicolas, dit Gabriel Maria, commissaire général de France, confesseur de la bienheureuse Jeanne de Valois, et fondateur des Annonciades. Elle prit avec respect l'habit gris, la corde et le voile qu'elle devait désormais porter, les baisa et dit : « Voilà donc enfin accompli ce que je désirais depuis vingt-quatre ans ! « Le sceptre, la couronne ne me sont rien auprès de ce « vêtement que j'ai tant tardé à recevoir ». Ces belles paroles tirèrent les larmes des yeux du duc, son fils, de l'évêque de Séez et des grands personnages qui étaient présents. Au lieu du cantique d'action de grâces, elle fit chanter le vingt et unième psaume consacré tout entier aux souffrances du Sauveur, pour mieux témoigner de son admirable piété. Elle

consola ses gens affligés et promit de ne pas les oublier et de récompenser leur fidélité.

Comme les religieuses s'étaient accoutumées à l'appeler leur mère, elle supplia à genoux l'abbesse d'ordonner à toutes de l'appeler sœur Marguerite, et de lui confier le soin des malades. Son plus grand déplaisir était qu'on lui témoignât des égards, et son plus grand bonheur consistait à faire les pénitences communes, à s'acquitter des plus humbles travaux du monastère. Elle demandait souvent pardon aux religieuses de n'avoir pas pour elles assez de respect. Quoiqu'elle fût menacée d'une hydropisie, le seul moyen de l'intéresser à sa santé était de lui faire entendre qu'elle pouvait rendre encore de grands services à la communauté. La solitude du monastère lui semblait un vrai paradis, et la vie commune n'avait pour elle rien d'austère après toutes les pénitences qu'elle s'était imposées dans le monde. Elle prenait si peu de nourriture, qu'on s'étonnait qu'elle pût vivre. Comme on lui demandait la cause d'un jeûne si sévère, elle répondit que le péché d'Adam était une leçon pour les hommes, et, qu'ayant perdu le paradis par gourmandise, ils le devaient regagner par le jeûne. Elle n'avait conservé qu'une croix d'argent, un tableau représentant le Christ et cinq petits clous qu'elle portait sur sa poitrine nue. Les mets, les vêtements les plus grossiers lui étaient les plus agréables. L'étoffe de son habit lui ayant un jour paru trop fine, il fallut pour la contenter lui en donner une autre. Elle était la première aux assemblées et s'y montrait d'une obéissance exemplaire. Lui donnait-on quelque rafraîchissement lorsqu'elle

était malade, elle ne voulait rien prendre avant d'avoir l'autorisation de l'abbesse. Le provincial, voyant sa charité admirable, lui confia le soin de répartir les aumônes du couvent. Mais, craignant d'être tentée d'agir selon sa volonté, elle voulut qu'on lui indiquât ce qu'elle aurait à faire. L'abbesse eut beau l'assurer qu'une permission générale suffisait, elle en désirait chaque fois une spéciale, se rappelant que le Fils de Dieu était venu dans le monde pour faire la volonté de son père et non la sienne. Elle servait ses sœurs malades avec une charité édifiante, quoiqu'elle fût elle-même toujours malade. Elle résistait même à l'abbesse qui la priait de ménager sa santé. Aussi se ressentit-elle bientôt, au milieu de ses occupations, de l'hydropisie qui la fit souffrir pendant plusieurs mois. Elle ne les interrompit pas pour cela. Ce n'est que deux jours avant sa mort qu'elle dut rester couchée. Elle pria quelques sœurs de venir prier près d'elle. Elle montra dans ses dernières souffrances une patience et une soumission admirables à la volonté de Dieu. Elle avait si bien asservi ses facultés à sa foi, qu'elle paraissait avoir oublié le monde et les créatures. Elle se confessa le jour de la Toussaint et reçut le saint Viatique.

Dès lors, elle ne s'occupa plus que d'actes de vertu, demanda pardon en pleurant à toutes les religieuses et pria l'abbesse de garder tout ce qui lui avait appartenu. Sur sa demande, on la conduisit l'après-midi dans l'église pour entendre le sermon, mais il fallut la reporter dans son lit. Voyant les religieuses affligées de sa mort prochaine, elle leur promit de ne pas les oublier dans le ciel. Après qu'elle eut reçu les saintes

huiles, elle pria l'abbesse de ne pas la quitter, parce qu'elle sentait approcher l'instant suprême. Elle se fit lire encore la passion de Jésus-Christ par saint Jean, baisa son crucifix, demanda à l'abbesse sa bénédiction et expira en prononçant le nom de Jésus, le 2 novembre 1521, à l'âge de cinquante-huit ans. Le duc, son fils, fort affligé, ne put assister à ses funérailles à cause des empêchements de la guerre. Il s'y fit représenter par le chancelier d'Alençon, premier président du parlement de Normandie. Son corps fut mis dans un cercueil de plomb et inhumé comme celui d'une simple religieuse dans l'église même du monastère qu'elle avait fait construire.

Sa sainteté fut attestée après sa mort par de nombreuses guérisons obtenues par des malades qui vinrent invoquer son intercession. Chose merveilleuse, son corps échappa à la décomposition, comme l'atteste Jacques Camus de Pontcarré, évêque de Séez, qui le vit le 19 octobre 1624. Il en fit part au roi Louis XIII, à Marie de Médicis et à Anne d'Autriche. Il découlait continuellement du saint corps une liqueur admirable qui traversait ses habits et le cercueil et guérissait miraculeusement toutes les maladies.

LE B. FRÈRE FRANÇOIS DE PENNE
ET AUTRES

1605. — Pape : Léon XI. — Roi de France : Henri IV.

Le bienheureux François de Penne eut de son vivant la réputation d'un saint. Il la devait à ses miracles, à ses vertus, à son humilité, à son amour du prochain. Dans son couvent, il ne vivait que de pain et d'eau mélangée d'absinthe. Il couchait sur la terre nue ou sur une planche dans les plus grands froids de l'hiver. Les Turcs ayant envahi la Calabre, en 1566, le frère François sortit d'Ortona où il demeurait, pénétra au milieu des barbares et, sans s'effrayer de cet appareil guerrier, leur prêcha le culte du Dieu crucifié. Quand il retourna à son couvent qu'ils avaient brûlé, il vit le Saint-Sacrement au milieu des cendres. La flamme l'avait respecté. Il en retira l'hostie avec respect pour la mettre en sûreté. Depuis ce temps, la main qui l'avait touchée fut douée du pouvoir de faire des miracles. Le renom de sa sainteté était si grand que les villes de la Calabre, de l'Ombrie et des Marches se disputaient sa possession. Il mourut à Civita-di-Penne, le 2 novembre 1605, en odeur de sainteté.

Il était mort dans le même couvent, de longues années auparavant, le bienheureux frère Pierre de Penne, travailleur infatigable, orné de toutes les vertus d'un

cénobite. Il ne dormait pas plus de trois heures par jour, et priait pendant trois heures de suite, les bras étendus. Parfois même il restait cinq heures sans bouger, et son visage resplendissait comme le soleil. Il avait une dévotion spéciale pour la sainte Vierge. Un jour qu'il était à la moisson, fatigué de son travail, il allait se livrer au repos quand il se rappela qu'il avait oublié son exercice quotidien. Il se dirigea vers le chœur pour l'accomplir, mais il succomba au sommeil et ne put terminer sa prière. Alors la très-sainte Vierge lui apparut avec deux anges et lui dit : « Dors, « mon cher fils, repose ; tu as assez prié ; c'est assez « d'œuvres d'obéissance et de foi ». Puis elle le fit porter sur son lit par les deux anges. Dans le même couvent repose Jacques de Penne qui, dans sa jeunesse, avait amassé par sa vertu, un trésor de mérites, et animé de l'esprit des prophètes, avait prédit l'avenir.

Le bienheureux frère Egidius, de la noble famille des Anglani reçut l'habit des mains du bienheureux Pauluccio. Après la mort de ce dernier, il devint l'élève favori, puis le compagnon de saint Jean de Capistran, et prit part à ses saints travaux. Un jour, étant tombé dans une rivière, il en sortit le corps et les vêtements parfaitement secs. Il habita longtemps le couvent de Penne, où il avait un grand renom de sainteté. L'an 1421, il couronna sa vie par une fin édifiante, et après sa mort de nombreux miracles attestèrent la puissance de son intercession.

Dans le couvent de Chieti, dans la même province, repose le corps du frère Damien de Ripa, dont la mission dans l'Ordre était de soigner les malades. Il fut envoyé dans la ville de San-Angelo pour y soigner les religieux qui étaient atteints de la peste. Il s'acquitta de ce devoir avec la plus grande charité, et obtint enfin de Dieu la récompense de ses bonnes œuvres. Il mourut à genoux, les bras étendus, les yeux tournés vers le ciel, en l'an 1505.

(DAZE, JACOBILLE et WADDING.)

TROISIÈME JOUR DE NOVEMBRE

—

LE B. HUMBLE DE PÉROUSE & AUTRES

1260. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Louis IX.

Saint François d'Assise prêchant, en 1211, à Pérouse, annonça une guerre civile entre la noblesse et la bourgeoisie. Cette prédiction s'étant réalisée, les habitants, convaincus de la sainteté de François, le prièrent de rester près d'eux quelque temps et de choisir une place pour y édifier un monastère de son Ordre. Parmi les jeunes gens qu'il y reçut, est le bienheureux Humble qui, élevé, dès l'enfance, dans la crainte de Dieu, avait conservé avec soin la pureté de son corps et de son âme. Grand, il songea à quitter le monde pour mieux garder sa vertu, et comme il rêvait à son projet sur le bord d'une rivière, le Sauveur lui appa-

rut et lui dit : « Si tu veux arriver au but de tes désirs « et à la vie bienheureuse, prends l'habit monastique». Le Seigneur lui indiqua ensuite le nouvel Ordre de François d'Assise, et comme instructions lui recommanda de s'astreindre à la règle commune, de fuir les conversations particulières, de ne pas s'occuper des défauts des autres Frères. Le jeune homme alla de ce pas demander l'habit au bienheureux Père, qui lui donna le nom d'Humble et l'envoya à Assise, puis de là à Florence. Le digne Frère suivit les préceptes de son Rédempteur et du saint religieux. Toujours il était absorbé dans la prière, et, par son humilité, il se montra digne de son nom. Il mourut saintement au couvent de la Sainte-Croix, à Florence, en l'an 1260. Avant comme après sa mort, ses miracles le rendirent célèbre.

Le Père François de Montepulciano, en Toscane, appartenait à la noble famille des Gordi. C'était un éminent prédicateur, tout rempli de l'esprit des prophètes. Il annonça souvent à Florence et à d'autres villes les malheurs que leurs fautes leur avaient attirés. Il venait, pour se conformer à la règle, de prêcher dans plusieurs villes d'Italie, quand, à son dernier sermon, on vit trois étoiles briller au-dessus de sa tête. Réfléchissant à ce prodige, il annonça à ses auditeurs qu'il mourrait au bout de trois jours, ce qui arriva, en 1513, dans un couvent de Florence. Sur la pierre de son tombeau est figurée son image surmontée de trois étoiles. Les Florentins l'ont en grande vénération, tant parce qu'il a détourné de leurs têtes de nom-

breuses calamités, que pour les miracles dus à son intercession.

Le bienheureux Jean de Nursie, en Italie, appartenait à une illustre famille. Il n'hésita pourtant pas à ensevelir sa jeunesse et son nom dans l'Ordre de Saint-François, en 1423. Il refusa même, par humilité, de se faire prêtre, quoique ses connaissances le lui permissent. Il resta toujours simple Frère, se signalant par ses austérités, et son détachement de tout. Dur pour lui-même, il était rempli de zèle et d'attentions pour ses frères. Il termina, le 3 novembre 1459, une vie qu'avaient illustrée de nombreux miracles et la plus parfaite vertu.

(WADDING et JACOBILLE.)

LE PÈRE DIDACE DE MILAN

1594. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

Ce saint religieux naquit de parents illustres, à Villa-Nova de Barcarota, en Espagne. Après une jeunesse vertueuse passée dans le monde, il se fit Frère Mineur, en 1566, à l'âge de trente ans. Il montra tant d'ardeur dans son noviciat, qu'il fut choisi pour diriger les autres novices. Après sa profession, il entra si vaillamment dans le chemin de la perfection, qu'on n'a jamais eu à lui reprocher le moindre relâchement. On l'admirait plus qu'on ne pouvait l'imiter dans ses pé-

nitences. Tous les ans, il observait les sept carêmes de saint François, ne mangeant que du pain trempé dans la soupe, auquel il ajoutait parfois quelques fruits, ou des fèves cuites avec du sel. Aux jours de jeûne fixés par la règle et par la sainte Eglise, il ne se nourrissait que de pain et d'eau. Malgré sa dureté pour lui-même, il était attentif à tous les besoins de ses frères, et, quand il fut gardien, il s'occupa toujours avec le plus grand zèle des malades et des vieillards.

Il portait quatre cilices : l'un, fait avec la peau rugueuse d'une génisse, allait du cou jusqu'aux genoux et adhérait à l'habit. Ce vêtement lui faisait sur les épaules des blessures larges comme la main, et lui causait d'amères souffrances ; mais il ne voulut jamais le quitter, en souvenir de ce qu'avait enduré le Sauveur en portant la croix sur ses épaules. Un autre cilice était en fer-blanc, un troisième en fil de fer. Il le portait pendant le Carême et aux principales fêtes, quelquefois des semaines entières. Le quatrième était de chanvre tissé avec des soies de porc. Un jeune frère ayant voulu le porter, dut le quitter au bout de deux heures, parce que son sang coulait de toutes parts, et que la douleur l'empêchait de marcher. Le jour de la fête de saint Bonaventure, le Père Didace, portant son cilice de fil de fer, avait dit la grand'messe. Le Père gardien l'envoya, l'après-midi, quêter dans un village, à quatre lieues de Hoyo, où il demeurait. Comme il gravissait une colline, son compagnon voyant le sang ruisseler sur ses pieds, lui en demanda la cause. Le saint religieux lui répondit en souriant qu'il avait mis

ce cilice le matin, et que c'était lui qui le faisait saigner. Une fièvre ardente l'ayant saisi, il fallut que le Père gardien lui ordonnât de mettre une chemise ; et c'est malgré lui qu'il obéit. Quand le médecin vit ces blessures sur ses épaules, il demeura stupéfait, ne s'expliquant pas qu'il pût résister à tant de souffrances. Le digne Père répondit que Dieu lui prêtait assistance et lui donnait la force de porter ce cilice sans relâche pendant deux ou trois jours.

Il s'infligeait la discipline deux ou trois fois par jour dans une petite chapelle dont le plancher et les murs étaient couverts de son sang. Ayant été, pendant plusieurs années, le maître des novices, il se faisait frapper par eux de toutes leurs forces et leur baisait ensuite les pieds pour les remercier. On reconnaissait les religieux qui avaient passé leur noviciat sous sa direction, à leur soumission à toutes les règles du couvent. Son lit était une natte de liége avec une pierre pour oreiller. Avant les Matines, il se reposait environ trois heures, adossé au mur, ou la tête reposée sur son coude. Par les plus grands froids, il n'avait d'autre couverture que son pauvre manteau ; trois fois on le trouva perclus des jambes, et si affaibli qu'il ne pouvait ni marcher ni se tenir debout. Il supporta cet état avec une constance admirable et sans jamais pousser une plainte. Il y avait au couvent d'Hoyo une énorme croix de bois ; il la porta, la corde au cou, au sommet d'une montagne très-élevée, et l'y planta lui-même. La côte était couverte de pierres tranchantes et de ronces ; il la gravit, pieds nus, couvert de sueur et de sang. Il en fit autant pour un autre

couvent et s'imposa beaucoup de mortifications semblables.

Toute sa vie, il conserva une chasteté parfaite. Plein de charité pour le prochain, il était en outre un miroir d'obéissance et d'humilité. Elu plusieurs fois gardien, et, une fois définiteur, il refusait jusqu'à ce que l'obéissance le forçât d'accepter, et remplissait alors ces fonctions avec un zèle admirable. Par les plus fortes chaleurs, par la neige et la pluie, il allait recueillir les aumônes dans les villages les plus éloignés pour encourager les Frères à l'imiter. Aux offices, sa dévotion et sa ferveur faisaient croire qu'il priait dans la société des anges. Hors du couvent, il lisait les Matines au milieu de la nuit, et les autres prières de la journée, à l'heure même où elles se faisaient dans le couvent. Il disait tous les jours celles du saint Nom de Jésus, de la très-sainte Vierge, et d'autres pour les vivants et pour les morts. Il mettait tant d'ardeur dans sa prière, qu'il paraissait souvent comme ravi en extase. Quand les religieux sentaient leur zèle faiblir ou leur dévotion diminuer, ils allaient servir ou écouter sa messe, et ils en revenaient fortifiés. Il ne se couchait jamais après les Matines, mais il restait plongé dans ses méditations, et parfois on le vit dans la cour du couvent, ravi par l'extase au-dessus de la cime des arbres.

Un religieux l'ayant suivi la nuit, le vit entrer dans l'église, baiser la terre avec de tendres soupirs, et adorer le Saint-Sacrement, après quoi il fut ravi en extase, toucha avec sa tête le toit de l'église, et redescendit peu à peu. Dans les dernières années de sa vie, ces

extases devinrent plus fréquentes, comme si son âme se fût davantage rapprochée de Dieu. Habitant le couvent de Badajoz, il visitait souvent une noble dame du Tiers Ordre, Isabelle d'Alvarado, qui menait la vie d'une religieuse, mortifiant son corps par le jeûne et la discipline. Elle se lia bientôt avec le Père Didace et s'entretint avec lui de sujets pieux. Cette femme vertueuse mourut le 8 novembre 1598. Huit mois après, son corps ne portait pas trace de décomposition.

Le Père Didace, étant gardien à Belvis, allait pour ses aumônes dans un village. Apercevant des fleurs sauvages, il dit à son compagnon : « Si les fleurs de la « terre sont si belles, que ne doivent pas être les fleurs « du ciel ! » A ces mots, il resta pendant une heure en extase. Revenu à lui, il pria celui qui l'accompagnait de ne rien dire de ce qu'il avait vu, tant il avait soin de cacher ces faveurs célestes et de chercher pour se livrer à la prière les endroits les plus solitaires.

Il fit plusieurs guérisons miraculeuses : un prédicateur du couvent d'Albuquerque, où le Père Didace était gardien, souffrait depuis quatre mois d'une tumeur au bras qui résistait à tous les remèdes. Dès que le saint religieux eut touché son mal, l'enflure disparut immédiatement. A Ciudad-Rodrigo, il passa la nuit dans une maison où se trouvait un enfant estropié des deux jambes. Le lendemain, l'enfant se trouva complétement guéri.

Le bienheureux Jean de Prado, quelques années après sa profession, désirait aller gagner en Amérique la couronne du martyre ; mais il ne pouvait en obtenir la permission de ses supérieurs. Le Père Didace le con-

sola, lui promettant que Dieu accomplirait ses désirs, mais dans un autre pays. Quelques années après cette prédiction, le Père Jean subit une mort cruelle à Maroc, en Afrique, et vit ainsi ses vœux réalisés.

Quand le Père Didace fut nommé gardien du couvent d'Alconchel, il refusa cet honneur disant qu'il voulait mourir en simple religieux. Obligé de se soumettre, il se contenta de dire : « Puisque les Pères « veulent que je meure gardien, qu'ils me recom- « mandent au Seigneur ! » Au bout de quelques jours, il fut pris d'un grand dégoût pour la nourriture. Il était si faible qu'il ne pouvait monter les degrés sans le secours d'un Frère, et pourtant, il assistait jour et nuit aux prières et aux autres réunions générales. Dans une exhortation spirituelle qu'il fit au réfectoire,il annonça que le jour de sa mort était proche, que Dieu le lui avait fait connaître et qu'il en ressentait une grande joie. Il fit une confession générale et demanda le saint Viatique : « Seigneur », disait-il, « je sais que je suis un « indigne religieux, que je n'ai point accompli tous les « devoirs qui m'étaient imposés ; mais je me confie en « votre infinie miséricorde ».

Dès ce moment, il voulut rester seul pour mieux s'entretenir avec le Dieu qu'il avait reçu. Comme on faisait mention, dans la prière, des saints Vital et Agricola, il pria ces deux saints martyrs, qui avaient été ses patrons, de lui être favorables. Le soir, il envoya un novice prier pour lui devant le Saint-Sacrement, reçut les saintes huiles, et mourut une heure après, sans agonie, et sans que son visage subît la moindre altération. C'était le 3 novembre 1594. Il fut enterré le

lendemain sous le maître autel, au milieu d'un grand concours de fidèles qui l'honoraient déjà comme un saint, et rappelaient toutes ses bonnes œuvres. On connut alors tout ce qu'il avait caché durant sa vie. Des miracles vinrent attester la sainteté du serviteur de Dieu. Vingt mois après sa mort, on ouvrit son tombeau, et son corps fut trouvé intact. Antoine de Solomayor y Menesès, seigneur d'Alconchel, plusieurs personnes de qualité et les Pères de son couvent se partagèrent les morceaux de son vêtement comme des reliques. La conservation de son corps était d'autant plus remarquable que l'endroit où il avait été inhumé était très-humide, et que le corps des religieux qui y étaient ensevelis se trouvait détruit en moins de deux années.

Le Père Didace fut enseveli de nouveau à la même place, et il y opéra des miracles de plus en plus nombreux. Enfin, seize ans après sa mort, l'évêque permit que l'on lui donnât une sépulture plus honorable. On ne trouva plus de chairs dans le cercueil, mais les os étaient brillants et comme dorés, et il s'en exhalait un parfum délicieux. On les plaça dans une crypte sous le maître autel, et dès lors de nombreux miracles signalèrent la toute-puissante intercession du saint religieux.

Le fils du seigneur d'Alconchel, atteint d'une maladie mortelle, n'avait plus que quelques heures à vivre. On mit sur sa poitrine un peu de terre provenant du tombeau du Père Didace, et aussitôt son mal l'abandonna, et il revint à la vie.

Un nègre atteint de pleurésie avait déjà reçu les derniers sacrements. Il but un peu d'eau où l'on avait mis

de cette terre, et fut guéri. Un religieux fut guéri par le même moyen d'une pustule qu'un traitement de plusieurs années n'avait pu guérir; et un gentilhomme recouvra l'usage de sa langue atteinte de paralysie. D'autres personnes guérirent aussi du haut mal, de tumeurs et de paralysie.

Gabriel de Tapia, en tombant de cheval, s'était cassé plusieurs côtes et démis l'épaule. Il invoqua le Père Didace, et à peine eut-il touché son manteau qu'il se leva sans peine et rentra chez lui deux jours après.

Le même manteau guérit Garcias Perez de Vargas d'horribles maux de tête et d'estomac dont il souffrait depuis quatre ans. Le fils d'un gentilhomme, la comtesse d'Orellana, la dame Cécilia de Mendoza et une foule d'autres personnes furent guéries de diverses maladies par le simple attouchement de la corde du Père Didace.

Une femme, qui était depuis huit semaines possédée du démon, vint avec son mari visiter le tombeau du Père Didace. Elle y était à peine depuis une heure qu'elle se sentit délivrée, et déclara publiquement que le démon venait de la quitter. Le Père François de Saint-Jacques étant au couvent de Villanova del Fresno, ressentit d'affreuses douleurs de tête et d'estomac. Ayant obtenu de son gardien la permission d'aller au tombeau du Père Didace, il se rendit à Alconchel, invoqua le saint religieux en se couchant sur son tombeau, et fut délivré de toutes ses douleurs. Il rapporta beaucoup de terre avec lui, et elle opéra des merveilles au couvent de Villanova. A une autre époque, le même François fut guéri d'une éruption pus-

tuleuse. Il prit soin de faire connaître au loin cette terre merveilleuse qui guérissait toutes les maladies, et ces miracles ne contribuèrent pas peu à faire briller la sainteté et les vertus du Père Didace.

Dans le même couvent d'Alconchel mourut, en l'an 1569, le Père Alphonse de Mansanète. Après avoir été maître des novices et gardien, il obtint une bulle du Pape pour fonder un petit couvent où il vécût dans une étroite pauvreté avec quinze ou seize religieux animés du même esprit que lui. Il y observait tous les jeûnes de saint François, ne vivant que de légumes et de pain trempé dans l'eau. Par tous les temps il marchait avec des sandales. Allant d'Espagne en Italie, il vit sur le vaisseau qui le transportait, le fils d'une pauvre veuve qui y servait comme esclave. Emu de compassion, il s'offrit au capitaine pour le remplacer. Celui-ci, qui n'avait pas d'aumônier à son bord, accepta l'échange et renvoya le jeune homme à sa famille. Le Père Alphonse resta seize mois sur le vaisseau, et, ce temps écoulé, rentra en Espagne. Partout il se distinguait par sa piété et son ardeur à accomplir toutes les œuvres de charité. Ses prières étaient interrompues par de fréquentes extases. La mort seule fut capable d'arrêter son zèle en terminant ses jours.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

QUATRIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LA BIENHEUREUSE HÉLÈNE DE PADOUE

CLARISSE

1242. — Pape : Célestin IV. — Roi de France : Louis IX.

Dans le premier siècle de l'Ordre naquit à Padoue, en Italie, la bienheureuse Hélène, de l'illustre famille des Anselmini. Ses ancêtres avaient rendu de nombreux services à leur patrie, et son père avait défendu Padoue contre les persécutions de l'empereur Frédéric II et d'autres despotes. Hélène était la joie de ses parents, car dès ses jeunes années elle donnait les preuves d'une vertu accomplie. Elle était obéissante, pleine de douceur et de bonté, prête à toutes les œuvres pies, et détachée de toutes les vanités mondaines. De jeunes nobles désiraient beaucoup l'avoir pour fiancée à cause de sa beauté, de sa noblesse et de sa fortune ; mais elle préféra à un époux mortel Celui qui ne saurait mourir, et entra au couvent des Clarisses de Padoue dont saint François, en 1220, avait jeté les premiers fondements. Elle avait douze ans quand elle prit le voile. Saint Antoine de Padoue alluma dans son âme le feu de la piété qui le consumait, et lui prodigua les conseils et les exhortations. Hélène n'eut plus désormais d'autre souci que d'avancer à grands pas dans la voie de la perfection. Elle avait une pudeur extrême qui lui

faisait baisser les yeux même devant ses compagnes. Elle parlait rarement à son père, et évitait toute communication avec les hommes, même avec son confesseur, quand il était sorti du confessionnal. Ses douces paroles guérissaient les cœurs malades, fortifiaient les faibles et réchauffaient les tièdes.

Elle couchait sur la terre nue, les bras croisés sur sa poitrine, et portait sur son corps un dur cilice. Elle se contentait d'une nourriture grossière et ne buvait que de l'eau. Sa vertu se cachait sous une humilité profonde. Elle soignait les sœurs malades et se chargeait de l'entretien du monastère. Hors de ces occupations, elle était toujours en prières. Après un court sommeil, elle se mettait à genoux, et dans cette posture attendait le retour du jour. On la vit souvent tout en larmes couvrir de baisers le crucifix : c'était sa plus douce joie de vénérer cet arbre où fut suspendu le Sauveur. Elle priait Dieu d'entretenir toujours allumée dans son cœur cette flamme de piété qui y brûlait depuis son enfance. On la vit souvent, pendant la prière ou pendant la messe, ravie en extase, les yeux enflammés d'un éclat céleste, le corps soulevé au-dessus du sol. Après avoir servi Dieu pendant plusieurs années, son faible corps ne put résister à une si dure existence. Diverses maladies la contraignirent de garder le lit sans que le secours des médecins pût rien pour la soulager : elle en fit l'offrande à son Époux céleste. Les religieuses n'étaient pas moins étonnées de sa constance que des souffrances qu'elle endurait. Enfin, le Seigneur lui fit connaître que sa maladie était mortelle, et qu'après de longues souffrances il la recevrait

dans sa gloire. Dès lors, elle ne quitta plus son lit de douleur. Elle y reçut la sainte communion, et à partir de ce moment devint muette et aveugle. Ses forces s'en allèrent peu à peu, de sorte que, paralysée, incapable de se mouvoir, elle semblait une morte vivante, à part l'ouïe et la connaissance qui lui restaient.

Elle eut pendant tout ce temps des révélations merveilleuses. Elle était témoin des tourments des réprouvés, et ses souffrances s'accroissaient à la vue des démons dont le péché avait terni la beauté primitive. Ces visions étaient suivies d'une profonde tristesse ; mais aussi d'apparitions gracieuses. La Mère de Dieu se montra un jour à elle avec un cortége d'anges et de vierges, et changea sa cellule en une sorte de paradis. La sainte Vierge, compatissant à ses souffrances, l'exhortait à souffrir davantage encore pour l'amour de son divin Fils. Mais rien n'était plus admirable que de voir Hélène s'entretenant par signes avec les sœurs ses compagnes. Comme le silence était très-sévèrement prescrit, les religieuses s'ingéniaient à parler entre elles par signes, et une longue habitude leur avait rendu cet exercice très-facile. Aussi comprenaient-elles tout ce que leur sainte compagne voulait exprimer. Un jour, la gloire divine lui apparut sous la forme d'un magnifique palais et d'une église où la Majesté de Dieu éclatait dans toute sa splendeur. Au milieu de la nuit sa cellule fut remplie d'une lumière surnaturelle et son âme eut l'avant-goût des célestes jouissances. Le jour de la fête de saint Michel, elle vit un chemin d'étoiles où des anges lui montraient la voie qui conduit à la gloire éternelle. Une nuit

qu'elle était absorbée dans ses contemplations, trois anges lui firent entrevoir le mystère de la Très-Sainte-Trinité. Enfin, dans une extase, elle fut transportée au ciel, où elle vit préparée la récompense de toutes les bonnes œuvres qu'elle avait faites sur la terre.

Le jour de la fête de saint François, songeant à ses mérites extraordinaires, elle entendit une voix lui dire : « François était puissant près de Dieu, durant sa « vie, mais il l'est encore plus dans le ciel ». Elle fut souvent témoin, dans ses extases, des peines du purgatoire. Comme elle priait Dieu pour le salut des âmes, le jour de la fête des morts, elle vit ces âmes dans le purgatoire manifester leur allégresse et remercier Dieu de la lumière qu'il leur envoyait par les prières de l'Eglise et les bonnes œuvres des fidèles. Les souffrances qu'elle leur vit endurer lui persuadèrent à elle-même qu'elle était sur un lit de roses. D'autres révélations merveilleuses sont décrites dans un livre conservé au couvent des Clarisses de Padoue. Dans les trois dernières semaines de sa vie elle ne prit d'aliments que pour obéir à l'abbesse. Une de ses amies, religieuse comme elle et appelée Lucie, étant morte après une vie de privations et de sacrifices, Hélène l'aperçut le jour de la fête de saint François parmi les chœurs célestes. Avant sa mort, elle entendit souvent le chœur des anges qui la conviaient à l'éternelle fête des élus. Son plus grand bonheur était de se faire lire l'Evangile et de pleurer au récit des souffrances de son Sauveur. Elle rendit l'esprit, le 4 novembre 1242, après seize années de souffrances qui n'avaient eu d'égale que sa constance. Peu de

temps après qu'elle fut enterrée, on retrouva son corps intact. Dans sa bouche avait poussé un lis d'une virginale blancheur. Quand, en 1509, la république de Venise fit détruire les faubourgs de Padoue, les Clarisses construisirent un autre monastère et une église qui porta le nom de la bienheureuse Hélène. C'est là que son corps fut déposé. Il s'est conservé depuis ce temps sans altération. Les bras sont croisés sur la poitrine, les yeux entr'ouverts ont l'expression qu'ils avaient durant la vie. Le visage a conservé la beauté de la jeunesse. Chose admirable ! Si quelque danger menace la ville de Padoue, le corps de la bienheureuse se remue dans son cercueil. C'est un signe pour les Padouans qu'ils aient à se garder de la peste, de la guerre ou de quelque autre fléau. Dieu a manifesté la sainteté d'Hélène par de nombreux miracles. En voici un entre mille : Un comte de Parme, gisant sur le champ de bataille, fut guéri dès que sa femme eut fait une prière à la bienheureuse Hélène. L'Ordre fait mention de cette bienheureuse vierge, le 4 novembre.

(WADDING.)

CINQUIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE BIENHEUREUX RAYNIER DE PÉROUSE

1275. — Pape : Grégoire X. — Roi de France : Philippe III.

Le bienheureux Raynier Fagiani de Pérouse, en Italie, qui appartint successivement au Tiers Ordre et aux Frères Mineurs, prêcha d'abord aux hommes le mépris du monde et la pénitence, et fit par sa sainteté beaucoup de conversions. A Mantoue, il institua la confrérie appelée Ecole de la Mort, dont les membres avaient la mission de conduire au supplice les criminels, de les fortifier au moment de la mort et de prier pour leur âme. Il se rendit ensuite à Bologne sur l'invitation de Rolandino Marescotti, bourgeois de cette ville et gouverneur de Pérouse. Là il annonça que la sainte Vierge lui avait révélé la colère de Dieu, que les innombrables péchés du monde seraient punis, qu'enfin elle l'avait poussé à prêcher la pénitence en Italie pour apaiser la justice divine. Ses sermons convertirent une foule d'hommes qui, se revêtant de sacs grossiers, portèrent processionnellement une croix dans les villes et dans les villages voisins, marquant la route de leur sang et de leurs larmes. Le bienheureux Raynier eut à Bologne d'excellents disciples, entre autres le bienheureux Bonaparte, du Tiers Ordre, et une noble dame de très-sainte vie qui lui donna une maison dont il fit un hôpital pour les pauvres malades. Le renom de sa sainteté

y attira beaucoup de monde. Les malades qui devaient à ses soins et à ses prières la santé et la vie, appelèrent cette maison, l'*Hospice de la vie.* Il créa pour le service des malades la confrérie de Notre-Dame de Vie, élevée ensuite par le pape Sixte IV, au titre d'archiconfrérie. Cet hospice est devenu plus tard l'église paroissiale de Saint-Eloi. En 1294, on y plaça sous l'autel le corps du bienheureux Bonaparte qu'on a transféré, en 1452, dans une belle crypte, portant inscrits son nom et les témoignages des guérisons qu'il a opérées.

Le bienheureux Raynier, retournant de Bologne à Modène, fut escorté par sa confrérie ; l'évêque, le clergé, la bourgeoisie l'accompagnèrent pendant une heure hors de la ville. A Pérouse, il fonda une troisième confrérie et bâtit une chapelle pour les frères. Ils s'y réunissaient à des jours et à des heures déterminés pour s'y donner la discipline et faire des œuvres de pénitence. Si quelque danger menaçait le pays ou la chrétienté, ils faisaient la procession, vêtus de sacs et la tête couverte. Beaucoup de villes et de villages prièrent le saint religieux de venir établir chez eux sa Règle et ses confréries. Il le fit à Foligno où fut construite une chapelle, puis un hospice pour les pauvres malades. Dans beaucoup de villes, ses sermons décidèrent les bourgeois à fonder des hôpitaux pour les pauvres en même temps qu'il y établissait ses confréries. Après tant de bonnes œuvres accomplies pour la plus grande gloire de Dieu, le saint religieux trouva, en 1275, dans une mort bienheureuse, l'éternel repos qu'il avait si bien mérité. Il fut inhumé dans l'église de Saint-François, à Pérouse. Une partie

de ses reliques est déposée à l'église de l'hospice de Bologne, sous l'autel, et l'on y voit écrit que le bienheureux Raynier, fondateur de cet hôpital, s'est signalé par de nombreux miracles.

(JACOBILLE et WADDING.)

LE PÈRE FRANÇOIS DE GODOY

1634. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

C'est dans la chronique espagnole de la province de Saint-Michel que nous trouvons le récit des extases, des miracles et des prophéties de ce saint religieux, ainsi que des vertus qui lui ont valu l'éternelle félicité. Il naquit à Hoyo, parmi les sauvages montagnes de Gata, sur les limites de la Castille et du Portugal. Ses parents, François de Valence et Isabelle de Godoy, étaient nobles. Sa mère, dont il prit le nom, étant devenue veuve, entra dans un monastère du Tiers Ordre, à Alcantara, et y donna l'exemple de toutes les vertus. Son fils entra fort jeune parmi les Frères Mineurs, et montra dès le début ce qu'il serait plus tard. Les souffrances de Jésus touchaient profondément son cœur. Il disait tous les jours les prières de la sainte croix, les bras étendus, les yeux remplis de larmes. Il prit la sainte Vierge pour mère et pour patronne, et l'honora toujours du culte le plus tendre ; il s'entretenait avec elle dans ses prières comme un enfant ferait avec sa mère, et mérita ainsi toutes les grâces qu'elle lui accorda. Cet amour grandit encore au couvent de

Moheda, où il passa la plus grande partie de sa vie à édifier son prochain et à lui venir en aide par ses œuvres de charité.

Comme ses frères ne pouvaient demander des aumônes à Serradilla, où la peste s'était déclarée comme dans toute l'Estramadure, le Père François entreprit la double besogne de recueillir les aumônes pour ses frères et de soigner les pestiférés. En récompense de sa charité, Dieu le préserva toujours du fléau. Les malades l'accueillaient comme un ange. Ils n'avaient d'espoir et de consolation qu'en lui. Comme il se rendait tous les jours au village de Serradilla, situé à trois heures de son couvent, en passant par Mirabel, village placé un peu hors de son chemin, les habitants de ce pays ne le laissèrent pas entrer chez eux par crainte de la peste, et il dut passer la nuit dans la campagne. Comme il se reposait, il vit une croix placée devant lui et tomba dans une extase qui dura deux heures. Cette croix lui apparaissait comme était apparue au patriarche Jacob l'échelle où il voyait monter et descendre les anges. Quelques passants racontèrent le fait aux habitants de Mirabel, qui accoururent pleins d'admiration et remercièrent Dieu des grâces qu'il accordait à son serviteur. Ils voulurent, pour le soulager, prendre la besace qu'il avait sur l'épaule ; mais tous leurs efforts furent inutiles. Revenu à lui et se voyant entouré d'une si grande foule, il s'enfuit si rapidement vers son couvent qu'on eût dit qu'il avait des ailes, et il fut impossible de l'atteindre. Ce fut la première extase dont on eût été témoin ; dans la suite ce divin privilége s'est renouvelé.

Désirant visiter les lieux sanctifiés par les souffrances du Christ et de sa divine Mère, il en obtint l'autorisation de son supérieur et partit avec deux autres Frères. L'an 1611, le jour de la fête de saint François, il se trouvait à Naples, en l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, quand il fit dire au gardien d'envoyer sur-le-champ tous les religieux à l'église et d'y faire prier pour la flotte royale, parce qu'elle se trouvait dans un grand danger. On lui obéit sans savoir pourtant de quel danger il s'agissait. Le comte de Santa-Cruz, capitaine général de la flotte napolitaine, était alors sur la côte orientale de la Turquie. On sut depuis que ses vaisseaux, après la prise et l'incendie d'une île turque, avaient été assaillis par une violente tempête et menacés de naufrage. C'était au jour même et à l'heure où le Père François avait recommandé les prières. Les navires séparés les uns des autres et chassés dans différents ports, avaient mis quinze jours à se rejoindre ; mais tous étaient sauvés. Depuis ce temps, il y eut foule à la messe du saint religieux. Quoiqu'il montât à l'autel de grand matin, il y avait déjà tant de monde qu'on s'étouffait. Aussi le cardinal Caraffa, archevêque de Naples, lui donna-t-il l'ordre de dire sa messe dans une chapelle du couvent.

Le gardien lui amena un jour le frère de la comtesse Gotola qui, depuis plus de vingt-quatre ans, était tourmenté par les démons, et lui dit de faire ce que Dieu lui inspirerait. Le Père François, se retournant avec la sainte hostie sur la patène, dit avec beaucoup d'autorité et de confiance : « Mauvais esprits, la vo- « lonté de Dieu est que vous quittiez cet homme pour

« qu'il puisse servir son Créateur avec tranquillité ». Les démons, sans se hâter de sortir, flattèrent le Père François par la bouche du possédé pour qu'il ne les tourmentât pas. « François », disaient-ils, « que « nous voulez-vous ? Laissez-nous en repos. Nous ne « vous avons jamais rien fait. Dieu vous a promis « sa gloire, et votre place est réservée dans le ciel ». Mais le saint religieux les força à abandonner le corps de ce gentilhomme. Les malins esprits ne tardèrent pas à se venger. Le soir, ils envahirent la cellule de plusieurs religieux et celle du Père François. Celui-ci les mit en fuite en faisant le signe de la croix et en invoquant le nom de Jésus, puis il alla à l'église remercier Dieu de cette victoire. Ces miracles, et d'autres accomplis à Naples, augmentèrent beaucoup la vénération qu'on avait pour lui. Mais son humilité le défendit toujours contre les illusions de l'orgueil. Quand il sortait du couvent, il portait un gros manteau dont tous les passants détachaient un morceau sans que ses compagnons pussent l'empêcher, et sans que lui-même le remarquât, tant il était absorbé en Dieu.

Durant le voyage de Palestine, les matelots jetèrent l'ancre près d'une île turque, mais elle fut bientôt arrachée par la tempête, et le vaisseau, poussé vers les rochers, était en danger de faire naufrage. Le capitaine, désespérant de ses biens et de sa vie, embrassa le Père François, car il n'avait plus d'espoir qu'en Dieu et en son serviteur. Celui-ci le rassura, lui promit que Dieu les sauverait eux et leurs biens. O prodige ! le navire resta immobile jusqu'à ce que la tourmente fût passée. On descendit à terre en at-

tendant un vent favorable. Le Père François s'avança furtivement une nuit dans le pays pour aller prêcher aux Turcs la foi chrétienne. Ses compagnons, avertis à temps, le rejoignirent et le ramenèrent, sans quoi ils s'exposaient tous à une mort cruelle. Il arriva heureusement en Palestine. A Jérusalem, il visita le Calvaire avec le gardien du grand couvent de Saint-Sauveur, le neveu d'un cardinal, douze religieux et quelques marchands. En présence de tous ces témoins, il eut une extase dans laquelle il s'éleva de terre à la hauteur de plusieurs pieds. Les souffrances et la croix du Sauveur étaient l'aimant qui l'attirait ; mais sitôt que le gardien lui eut ordonné de redescendre à terre, il obéit.

Au réfectoire du couvent de Saint-Sauveur, les religieux le voyaient journellement tomber dans de profondes extases. Elles devinrent si fréquentes dans la ville sainte, que le gardien ne le laissa plus sortir sans le faire accompagner d'un Père pour le faire revenir à lui. Il voulait éviter que les Turcs ne s'irritassent de le voir trop longtemps à la même place ou ne tournassent en dérision ces extases et ces opérations du Saint-Esprit, qu'ils ne comprenaient pas. A Bethléem, lieu de la naissance de Jésus-Christ, il eut aussi de nombreuses extases. Il fallut que quatre ou cinq religieux l'emportassent comme un mort, et il fut vingt-quatre heures avant de revenir a lui. Comme il traversait le désert témoin de la pénitence de saint Jean-Baptiste pour se rendre à la maison où la sainte Vierge rendit visite à sainte Elisabeth, ses compagnons désiraient trouver quelques raisins dans une vigne déjà toute desséchée.

Le Père François, les voyant tout occupés à cette recherche, dit en riant qu'ils en mangeraient avant d'arriver à la sainte demeure. A quelques pas de là, ils trouvèrent un pied de vigne qui portait cinq grappes magnifiques. Dans les escaliers qui mènent à la demeure de saint Siméon, un des religieux se laissa tomber et se blessa si gravement au genou qu'il lui était impossible de revenir le même jour à Jérusalem. Le Père François toucha la blessure en invoquant saint Siméon, et aussitôt la jambe fut guérie. Le commissaire des Lieux Saints, gardien de Jérusalem, dit que depuis de longues années personne n'avait autant édifié les chrétiens par ses vertus et ses bonnes œuvres.

De Jérusalem il se rendit au Caire, et alla visiter, avec un Turc pour guide, la maison où la sainte Famille avait demeuré pendant sept ans. Il rencontra un musulman qui lui donna un si violent soufflet qu'il tomba par terre. Il allait tendre l'autre joue, si ses compagnons ne l'en eussent empêché. Il leur recommanda de n'en rien dire au guide qui les précédait de quelques pas. Celui-ci l'ayant appris quelque temps après, en fut très-irrité, car les Turcs chargés d'escorter les religieux et les chrétiens dans la visite des Lieux saints, doivent veiller à ce qu'il ne leur arrive aucun mal. Parvenu à la sainte demeure, le Père François resta longtemps abîmé dans la contemplation. Il alla ensuite à Alexandrie. Comme il était en prières dans la maison du consul de Venise, une troupe de Turcs vint exécuter des airs de musique, car c'était une de leurs fêtes. Il voulut aussitôt sortir et, une croix à la main, prêcher le christianisme aux infidèles. Il fallut fermer

la porte, car on l'eût inévitablement massacré. Comme il revenait en Espagne avec ses compagnons, ils furent assaillis dans la Méditerranée par une violente tempête. Déjà ils avaient vu un vaisseau sombrer avec plus de cent quarante hommes. Le capitaine, les matelots, les passagers, menacés d'une mort imminente, entourèrent le Père François qui était alors en extase. Il leur dit d'invoquer sainte Claire, patronne de ceux qui vont sur mer. Aussitôt la nuit fut illuminée d'un éclat plus vif que celui de la pleine lune, et quoique les marins ignorassent où ils étaient, Dieu les conduisit dans le meilleur port de l'île de Candie.

Peu de temps après, ils aperçurent un grand navire de corsaires qui leur envoya plusieurs bordées. Le Père François rassura le capitaine et les passagers en leur disant que les pirates ne pourraient leur nuire. En effet, ils furent poursuivis à coups de canon pendant toute la journée, sans pouvoir être atteints une seule fois. Le Père François resta ensuite, avec ses compagnons, trente-cinq jours dans le port de Céphalonie dépendant de la république de Venise. Il y vint trois navires de guerre anglais dont les capitaines firent connaissance avec celui du vaisseau catholique, et lui promirent de l'escorter fidèlement jusqu'à Messine. Le Père François avertit le capitaine de ne point se fier à ces hérétiques; mais celui-ci méprisant ses avis et ayant mis à la voile : « La volonté de Dieu », dit le Père François, « est que « nous ne partions pas ensemble ». Aussitôt le vent tourna, repoussa dans le port le vaisseau catholique, tandis qu'il portait les vaisseaux anglais vers la pleine mer où ils disparurent bientôt. On sut depuis qu'ils se

proposaient de prendre toutes les marchandises du vaisseau catholique et de le couler à fond avec tous ses passagers. Dieu détourna de lui ce danger à la prière du Père François. En sortant de Céphalonie, ils donnèrent sur un banc de sable entouré d'écueils où ils eussent infailliblement fait naufrage, sans une prière ardente du Père François à laquelle ils durent d'être tirés du milieu des rochers.

Après tant de périls, ils arrivèrent heureusement à Messine ; le Père François se rendit avec ses compagnons dans un couvent où le bruit de sa sainteté lui attira des honneurs qu'il fuyait sans cesse. Le commissaire général lui amena un jour, dans l'église, la comtesse de Noso et d'autres grandes dames. Dès qu'elles entrèrent, il fut ravi en extase devant le maître-autel, et montrant d'une main le ciel, de l'autre le tabernacle, il s'écria : « Voilà Celui que vous devez chercher, « et non un misérable pécheur ! » Il resta en extase vingt-quatre heures durant lesquelles les personnes les plus considérables vinrent le voir. Une femme fut guérie d'un cancer dont elle souffrait depuis sept ans, en touchant sa corde. Comme il se rendait à Palerme, une tempête assaillit le vaisseau qui le portait, ainsi que plusieurs autres qui se rendaient à la même destination. Il pria les capitaines d'entendre l'office et de ne pas continuer leur route avant d'avoir rempli ce devoir. Dieu les punit de leur refus. Ils furent en grand danger de périr, et le Père François arriva avec son vaisseau trois jours avant les autres, à Palerme.

Il y accomplit encore de nombreux miracles, et délivra un jour après sa messe six possédés du démon.

Comme sa renommée d'exorciste était très-grande, les juges de l'Inquisition voulurent savoir s'il chassait les démons par un privilége de Dieu ou en vertu d'un pacte avec l'esprit malin. Ils le firent appeler, et avec lui quatre possédés. Le Père François regarda ceux-ci avec compassion et lut l'évangile de saint Matthieu où le Fils de Dieu, envoyant ses disciples prêcher dans le monde, leur impose les mains en disant : « En mon « nom vous chasserez les démons ». A ces mots, il tomba en extase, et les possédés furent délivrés à la grande admiration des assistants. L'affluence était si grande pour toucher ses vêtements qu'on dut l'enfermer dans une chapelle pour attendre la dispersion de la foule. Le duc d'Ossuna, vice-roi de Sicile, vint le voir dans son couvent et l'invita à sa table pour faire jouir la duchesse et sa famille de l'entretien d'un si saint religieux. Là se trouvaient aussi le prince de Butera et sa femme, Jeanne d'Autriche, avec de grands personnages et le cardinal Doria, archevêque de Palerme. En parlant de bonnes œuvres avec ce prince de l'Eglise, le Père François fut ravi en extase, et le duc put lui enfoncer dans la main une grande épingle sans qu'il parût en éprouver aucun mal.

Pierre de Leyva, général des galères de Sicile, voulut entendre la messe du Père François dans sa propre chapelle. Une servante de la maison, dont le bras était desséché depuis sept ans, vint y prier avec beaucoup de dévotion et de confiance. L'office n'était pas terminé que son bras était guéri. Le renom de sa vertu et de ses miracles était si répandu qu'une demi-heure après son arrivée dans une ville, tout le monde en était informé.

Son humilité en souffrait. Il revint en Espagne continuer les bonnes œuvres dont il avait semé sa route, et y apporta de nombreuses reliques qu'il déposa dans l'église du couvent de Moheda. Dans ces voyages, il avait recueilli d'abondantes aumônes dont il enrichit les églises et les monastères. Ses extases se multipliaient. Invité à dîner par un juge de Mirabel, il rencontra au retour une croix devant laquelle il resta une grande heure les bras étendus et les yeux levés au ciel. Il vint beaucoup de monde pour le voir et pour l'escorter sur la route où cet état extatique le reprit encore plusieurs fois.

Un jour qu'il disait la messe dans un village où il était allé quêter, au moment de l'élévation, il resta plus de deux heures avec la sainte hostie au-dessus de sa tête, et cela en présence de personnages considérables qui vinrent le voir. Etant allé dire une messe à Alcantara, au couvent du Tiers Ordre où sa mère était religieuse, il eut une extase dans un coin de l'église. Sur les chemins, il semblait parfois voler plutôt que marcher. Il resta une nuit entière devant une croix, les bras étendus. Appelé en 1618 avec son provincial au chapitre général de Salamanque, il dut subir le récit de ses extases et de ses autres miracles que firent ses supérieurs. Les provinciaux d'Italie qui l'avaient vu et entendu dans leur pays avant et après son voyage en Palestine, fournirent à ce sujet des témoignages au chapitre espagnol.

Ce qu'il y avait de plus admirable dans sa conduite, c'était l'obéissance avec laquelle il revenait à lui sur un mot de ses supérieurs. Un jour, étant en extase dans une rue de Ribera, il avait rassemblé autour de lui

une foule d'habitants. Le gardien du couvent d'Ornachos, passant par ce village, demanda à quelques jeunes gens ce que c'était. On lui dit qu'on allait voir un religieux suspendu dans les airs. Le gardien, comprenant de quoi il s'agissait, se rendit à l'endroit indiqué et trouva le Père François les bras étendus et entouré de plus de huit cents personnes. Apprenant qu'il était là depuis trois heures, il lui ordonna de revenir à lui. Celui-ci lui obéit aussitôt et continua sa route. Entre autres priviléges du ciel, le Père François avait le don de pénétrer les cœurs. Il y avait à Hoyo une femme entourée d'une grande réputation de sainteté. Le Père découvrit qu'elle était possédée des démons, et que toutes ses œuvres étaient des œuvres de ténèbres.

Dieu fit encore d'autres miracles en faveur de son fidèle serviteur. Comme il se rendait de Badajoz à Moheda, il commença, lui et son compagnon, à souffrir de la faim et de la fatigue. Dans ce besoin, deux jeunes gens leur apportèrent un pain blanc et quelques poissons grillés. La beauté surnaturelle des messagers leur révéla qu'ils ne pouvaient venir que du ciel. A Mirabel, chez un de ses amis, il ne restait qu'un petit pain. Il recommanda aux assistants d'avoir confiance en Dieu, et ce pain suffit à nourrir huit personnes. Ce saint religieux étant définiteur de la province de Saint-Michel, se rendait à la réunion capitulaire, quand il tomba malade en chemin, au couvent de Cacerès. Il y mourut, muni des derniers sacrements et plein des promesses de son Dieu, au mois de novembre de l'année 1634. Les miracles qu'il avait faits du-

rant sa vie furent contrôlés avec soin après sa mort, et confirmés par de nombreux témoignages.

(*Chron. de la prov. de Saint-Michel.*)

DIDACE D'OVIEDO & AUTRES

DU TIERS ORDRE

1499. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

Didace d'Oviedo était un gentilhomme d'Alcantara qui, dégoûté des vanités du monde, voulut se mettre entièrement au service de Dieu. Il prit congé de sa femme et alla vivre en solitaire dans une petite grotte près d'Alcantara. Son serviteur en habitait une autre non loin de là. Tous deux étaient du Tiers Ordre. Dans cette solitude, il ne se nourrissait que de pain, de fruits et d'eau. Sa femme pourvoyait à ses besoins et envoyait au valet ce qui était nécessaire au maître. Il portait un gros manteau gris et couchait tout habillé sur la terre nue de sa grotte. Les larmes les plus amères coulaient de ses yeux au souvenir de ses fautes passées. Son mépris du monde, son oubli des liens de la chair et du sang étaient d'autant plus admirables qu'il demeurait peu éloigné de sa femme et de ses enfants. Mais il ne voulut jamais voir dans son désert aucun de ses parents ou de ses amis. Il ne s'entretenait que de bonnes œuvres avec son fidèle compagnon ou parlait aux bergers de la grandeur des œuvres de la divinité.

Sa fille ayant épousé un jeune gentilhomme de

Truxillo, celui-ci, qui entendait parler de la vertu et des austérités de son beau-père, voulut le voir et lui parler. Il prit un costume de paysan et se dirigea vers la grotte. Mais Didace aperçut son gendre de loin et le fit prévenir par son valet qu'il eût à se retirer, qu'il connaissait bien le motif de sa visite, mais qu'il ne voulait ni le voir, ni l'entendre, et que s'il renouvelait sa démarche il saurait trouver une place où personne ne l'irait chercher. Le chevalier s'attendait bien à cet accueil; néanmoins, il fut affligé de n'avoir pu voir son beau-père, tout en louant cette constance et ce renoncement au monde. Il ne pouvait douter que Dieu n'eût fait connaître à son beau-père par une révélation surnaturelle, une personne qu'il n'avait jamais vue. Il rentra chez lui très-ému, remerciant Dieu de l'avoir fait entrer dans une famille si sainte. Didace avait besoin de cette solitude pour mieux s'entretenir avec Dieu. Beaucoup de personnes l'ont recherchée pour échapper à quelque difficulté, ou pour mieux s'absorber dans leurs études et dans leurs livres. Mais quand c'est Dieu lui-même qu'on va chercher dans le désert, on y trouve alors la plus douce et la plus aimable compagnie.

Le noble cénobite passait toutes ses journées et la plus grande partie de ses nuits dans la méditation et la prière. Son fidèle serviteur le trouva une nuit ravi en extase au milieu des rochers. Le démon voyant avec dépit cette vie d'austérités et de renoncement, poursuivit sans cesse notre solitaire de diverses manières. Il lui apparut un jour sous la forme d'un gros chien furieux. Didace le mit en fuite avec le signe de la croix.

Entre toutes les grâces que lui fit le Seigneur, voici la plus précieuse. Dans le couvent de Salamanque, vivait alors le bienheureux Jean le Jardinier, dont la vie est racontée le 11 janvier, et dont le nom était très-populaire alors sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Ils le prirent avec eux quand ils allèrent marier leur fille à Emmanuel, roi de Portugal. C'est ainsi que le saint religieux fut amené à visiter dans sa grotte Didace d'Oviedo. Didace, informé de son arrivée par une révélation divine, dit à son valet deux jours à l'avance de faire de plus abondantes provisions parce qu'ils auraient pour hôte le bienheureux Jean le Jardinier. Au jour fixé, celui-ci arriva, et avant de s'être parlés tous deux furent amis. Didace apporta une bouteille d'eau et des fruits pour que Jean se rafraîchît, puis ils allèrent à la chapelle de Saint-Michel, s'entretinrent toute la nuit et le jour suivant de sujets pieux et s'encouragèrent à l'amour de Dieu, et au mépris du monde.

Didace d'Oviedo vécut encore trois ans environ dans le même mépris du monde. Il reçut les derniers sacrements de la main du prêtre qui venait lui dire la messe et mourut saintement l'an 1499, après plus de sept ans passés dans la solitude. Son corps fut inhumé dans une chapelle du couvent au milieu d'un grand concours de la noblesse et d'autres personnes. Après sa mort, de nombreux miracles attestèrent la puissance de son intercession.

On ouvrit son tombeau, cent vingt-sept ans après sa mort, et on enferma ses restes, le 20 février 1626, dans le mur de la chapelle, en présence de la noblesse et

de la bourgeoisie du pays. Un noble gentilhomme de la famille de Didace a fait revêtir le mur d'une plaque de marbre où sont rappelés les faits de son existence cachée et solitaire.

En 1632, mourut à Mérida, en odeur de sainteté, Barthélemy de la Croix, Maure d'origine. Comme il était l'esclave d'un avocat, il se convertit à la foi chrétienne, et son maître lui ayant permis de se racheter, il voulut demeurer l'esclave du souverain Seigneur. On lui donna l'habit du Tiers Ordre. Il vivait de son travail et des aumônes des personnes charitables. Mais son principal soutien était le pain des anges qu'il recevait souvent, et toujours avec une dévotion admirable. Dans toute la semaine sainte, il ne prenait pas d'autre nourriture que la sainte communion. Ces jours-là, il restait jusqu'au soir dans l'église, s'entretenant avec son hôte céleste par des actes brûlants de foi, d'espérance et de charité. Son confesseur, en lui donnant la communion, vit souvent l'hostie s'échapper de ses doigts et voler vers sa bouche; tant elle était attirée vers ce cœur consumé de l'amour de Dieu. Le soir, il se rendait dans une chapelle de la Sainte-Trinité, où, après un court repos, il passait la nuit en prières. Dieu lui apparut souvent dans cette chapelle, et il y eut de nombreuses extases. Après une vie toute de bonnes œuvres, il fut enfin rendu à sa patrie céleste.

(*Chron. de la prov. de Saint-Michel.*)

Sébastien de Saint-François, né en Portugal, portait l'habit du Tiers Ordre. Il servit avec tant de dévouement dans différents couvents de la province de Saint-Gabriel que ses supérieurs voulurent faire de lui un frère lai. Mais il répondit toujours que son rôle était d'être le serviteur de ses frères, et que dans ces fonctions, il espérait faire aussi bien son salut. Il parlait peu, menait la vie d'un parfait religieux et s'appliquait avec ardeur à observer fidèlement la règle. Souvent il allait la nuit prier pendant une heure devant l'autel de la sainte Vierge. Le dimanche et les jours de fête, il se confessait, communiait, servait la messe et faisait des lectures spirituelles : aussi tout le monde le regardait-il comme un Saint. Atteint d'une maladie mortelle, il reçut les derniers sacrements avec les douces larmes de la foi, et voyant qu'on attendait d'un moment à l'autre l'heure de sa mort, il dit aux religieux : « Ne vous inquié- « tez de rien, et allez vous reposer. Je ne mourrai que « dans la nuit du samedi au dimanche ». Cette nuit, en effet, à une heure, il rendit à Dieu sa belle âme, en 1645. C'était dans le couvent de Coria où il avait séjourné pendant plusieurs années. On l'inhuma à la place même où il passait la nuit à prier, et sa renommée n'a fait que grandir depuis.

(*Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.*)

SIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE

SŒUR JEANNE DE SAINT-ÉRASME

PÉNITENTE RÉCOLLETTE

1649. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

La vie de cette excellente sœur est un exemple pour les femmes du monde aussi bien que pour les religieuses. Sa mère, Marguerite de Chassée, et son père, François de Crokin dit d'Orgemont, étaient issus d'une très-ancienne et très-illustre famille française alliée aux Barbanson, aux Ligne, aux Montmorency, aux Bousanton, aux Péchant, aux Boucie et autres. Ils habitaient avec leurs enfants à Mons, en Hainaut, où ils avaient de grands biens. C'est là que naquit leur fille Jeanne, en 1575. Dans sa jeunesse, elle n'avait aucun goût pour l'état religieux; à l'âge de 28 ans, elle épousa Erasme de Scheinghen, chevalier issu d'une famille qui était restée catholique au milieu des progrès que l'hérésie avait faits dans cette province. Il était capitaine d'un corps d'Allemands au service du roi d'Espagne. Jeanne lui donna une fille que Dieu lui ravit en bas âge. Elle différait complétement de goûts avec son mari qui aimait le jeu et la société, tandis qu'elle ne se plaisait que dans la prière et la solitude. Elle savait pourtant se plier aux circonstances et recevoir son monde avec beaucoup de grâce, quoiqu'elle fît intérieurement offrande à Dieu des mortifications que lui causait la dissipation du monde, et ses faux plaisirs.

Son mari était emporté, colère, orgueilleux, voulant tout décider par les armes. Sa douce épouse était là pour l'apaiser, pour empêcher des luttes où il risquait de tuer ou d'être tué. Son occupation continuelle était la prière. Elle s'y adonnait avec autant de recueillement que si son Sauveur eût été sous ses yeux. Quand elle écrivait à quelqu'un de ses parents pour le consoler dans l'affliction, elle lui disait : « Entre-« tenez-vous avec Dieu comme avec un fidèle ami « qui est en votre présence, car il est votre ami et il est « devant vous sans cesse ; jamais il ne laisse sans secours « ceux qui ont confiance en lui ». On la trouvait souvent dans l'église, à genoux, les mains jointes, les yeux fixés sur le tabernacle ou un crucifix. Elle restait ainsi trois ou quatre heures par les plus grands froids de l'hiver, et quand on lui disait de se chauffer : « Ceux qui prient « Dieu », répondait-elle, « n'ont ni faim, ni soif, ni froid, « ni chaud ». Elle secourait les pauvres par tous les moyens que lui suggérait la charité ; elle s'occupait surtout des malades indigents pour qui elle avait le cœur d'une mère. Elle les exhortait à se confesser, à communier, à se préparer à la mort, avant que la maladie fût à son terme. Devenue religieuse, elle recommanda à sa sœur, la baronne de Roly, de continuer l'œuvre commencée et de la transmettre à ses enfants pour que cette vertu ne s'éteignît point dans la famille.

Elle avait une telle renommée de piété parmi la noblesse, que demeurant dans un château, elle reçut la visite des ducs d'Aerschot et d'autres grands seigneurs qui se recommandèrent à ses prières comme à celles

d'une sainte. Elle leur répondit avec beaucoup d'humilité qu'elle avait besoin de prières plus que personne. A sa grande joie, son mari reconnut enfin qu'une femme pieuse est un présent du ciel. Il commença à admirer ses vertus, puis à se détacher du monde et à imiter la conduite de son épouse. Pour effacer les scandales de sa vie passée, il fit vœu d'aller en Palestine visiter les lieux sanctifiés par la présence de notre Sauveur, et il tint parole. Il revint de là meilleur encore qu'il n'était parti, et vécut désormais en pieux gentilhomme. Cependant Jeanne se sentait la vocation religieuse, mais elle n'osait pas croire encore que Dieu l'en trouverait digne, et elle le priait avec ferveur de la fortifier dans cette pensée.

Une nuit qu'elle reposait, elle vit au milieu de la chambre une sœur de l'Ordre des Pénitentes qui lui faisait signe de la main et, d'une voix douce, l'engageait à se faire religieuse. Elle réveilla son mari et lui demanda s'il n'avait pas vu la sœur et entendu son invitation. Il lui répondit qu'elle rêvait. Deux nuits encore elle eut le même songe et demanda à son époux la permission d'obéir. Il la rebuta alors avec colère, la traita d'insensée, et lui défendit de lui reparler de cette affaire. Un jour, étant à Philippeville, elle alla visiter la sainte fiancée de Jésus-Christ, Jeanne de Jésus, fondatrice de la Congrégation des Pénitentes Récollettes et Mère de ce couvent. En l'apercevant, elle s'écria : « Voilà la religieuse qui m'est apparue pendant trois nuits et qui m'engageait à la « suivre ». Toute joyeuse de cette rencontre, elle lui découvrit son cœur et demanda à recevoir l'habit dès

que son mari le permettrait. Dès lors elle le pria de lui accorder son autorisation, disant qu'il ferait ainsi une œuvre agréable à Dieu. Elle accompagnait ces paroles de larmes brûlantes. Il lui représenta l'indissolubilité des liens du mariage, son âge, sa faiblesse, les mauvais propos qui attribueraient leur séparation au mauvais accord entre eux. Il conclut en disant qu'elle lui appartenait, et que la mort seule pouvait les séparer. Comme elle insistait à genoux et les mains jointes, il lui donna un soufflet avec colère, en disant : « Qu'on ne m'importune plus de cette « affaire ! »

Jeanne pria sa sœur de parler à son mari dans le même sens ; cette dame fut repoussée de la même manière. Cependant Jeanne écrivait souvent à la supérieure du couvent de Philippeville, qui s'entretenait d'elle avec le révérend Père Pierre Marchant, auteur de la Réforme des Pénitentes Récollettes. Ce religieux éclairé, connaissant la perfection de Jeanne, l'encouragea et lui dit que Dieu mènerait tout à bien. L'affaire, en effet, réussit par l'entremise de François de Burght, archevêque de Cambrai. Jeanne lui ayant demandé son appui, le saint prélat lui conseilla de redoubler de prières, parla de cette affaire à son mari, lui dit que la séparation était chose licite quand elle tendait à la gloire de Dieu et à une plus grande perfection, que la vocation de sa femme était rendue manifeste par ces trois apparitions d'une personne qu'elle n'avait jamais vue, ensuite par son vif désir d'entrer dans l'état religieux, et enfin par ses vertus. Il lui rappela qu'après avoir été toute sa vie au service du

roi, il pouvait bien dans sa vieillesse faire quelque chose pour Dieu. Il les fit venir tous deux à Cambrai, les reçut dans son palais et à sa table. Ils se confessèrent, communièrent souvent des mains de l'archevêque, et après six semaines, M. de Scheinghen déclara qu'il acquiesçait à la demande de son épouse, et faisait volontiers à Dieu cette offrande pour expier ses péchés.

Il est impossible de décrire la joie de Jeanne. Elle remercia son mari, puis l'évêque de l'assistance qu'il lui avait donnée, et entra dans l'Ordre, à l'âge de cinquante-cinq ans, après vingt-sept ans de mariage. En 1630, elle arriva au couvent de Philippeville, escortée par son mari et toute la noblesse des environs. A genoux devant tout le peuple, elle demanda à son époux sa bénédiction et le remercia publiquement du bonheur qu'il lui procurait ; puis elle échangea avec une touchante humilité ses riches vêtements contre le pauvre habit monastique et se mêla à la foule des religieuses. Elle entra dans le monastère comme dans un paradis, révérant dans la supérieure l'image de Dieu, et dans les Sœurs celle des anges. Le bonheur qu'elle trouvait dans ce nouvel état, les progrès qu'elle faisait dans la vertu montrèrent assez que Dieu l'appelait à lui, et que sa vocation était un effet de la grâce. Sa dévotion et son humilité durant son année de noviciat firent l'admiration de tout le monastère. Elle surpassait toutes les novices par son zèle à accomplir les travaux les plus rudes et les plus repoussants. Elle acceptait avec joie toutes les mortifications du corps et de l'âme, et allait même au-devant d'elles pour payer la dette de ses fautes.

Avant de prononcer ses vœux, elle fit son mari héritier de tous ses biens, à la charge de faire dire des messes pour les âmes du purgatoire et de donner des aumônes aux pauvres. Après une retraite de neuf jours, elle fit sa profession en présence de son époux et d'un grand nombre de dames et de seigneurs de leur famille. Son mari, malgré son courage, ne put retenir ses larmes en se voyant privé d'une compagne si vertueuse. Il fit pourtant cette offrande à Dieu de tout son cœur. Jeanne montrait sur son visage la joie dont son âme était inondée, et c'était un touchant contraste que l'allégresse de l'une et la tristesse de l'autre. Son mari voulut qu'elle prît le nom de Jeanne de Saint-Erasme, qui le rappellerait lui-même à son souvenir. Elle lui promit de lui donner la part la plus large dans ses prières et ses bonnes œuvres. Pendant cinq ans, elle étonna les jeunes religieuses par son zèle, quoique la supérieure, en considération de son âge et de sa faiblesse, voulût la dispenser de certaines pratiques. Après ces cinq ans, elle resta aussi soumise, aussi obéissante qu'auparavant. Elle disait qu'aux yeux de Dieu, elle était un pauvre oiseau sans plumes qui veut voler et qui n'en a pas la force. Le chagrin, le bonheur la trouvaient toujours d'humeur égale et douce. Elle attribuait cette disposition à la vie religieuse, remerciait Dieu et son mari, disant qu'elle n'oublierait jamais un pareil bienfait, dût-elle vivre encore cinquante ans, et qu'elle espérait le reconnaître un jour dans l'autre vie. Elle priait le Seigneur de la faire longtemps souffrir en purgatoire pour qu'elle rachetât les fautes dont son mari avait pu se rendre coupable.

Elle vivait de la vie commune au chœur, à l'ouvroir, au réfectoire, refusant toujours les aliments plus recherchés qu'on lui offrait, et disant qu'on s'occupait trop d'une personne inutile. Ses sœurs la voyaient avec admiration se plier à tous les exercices du monastère, malgré son âge et sa santé. Son cœur était détaché de toute pensée terrestre, sa vie n'était qu'une contemplation perpétuelle des souffrances du Sauveur et de la très-sainte Vierge. Ces mystères la ravissaient dans de profondes extases où elle s'élevait dans les airs. Sa prière habituelle était celle-ci : « Jésus de Nazareth, « roi des Juifs, que ce titre glorieux nous protége de « tout mal ! » Cette prière était sa consolation dans la souffrance, dans la maladie, dans toutes les pertes qu'elle pouvait faire. Elle avait perdu une pierre précieuse que son mari lui avait donnée à son mariage. On la lui rapporta au bout d'un an pendant lequel elle avait fait cette prière tous les jours. Dans le chœur du monastère, un tableau représentait la flagellation ; il lui fut défendu de le regarder, à cause de la douleur que cette vue lui faisait éprouver. Quoiqu'elle mît l'obéissance avant sa dévotion, elle ne resta pas moins souvent abîmée dans la contemplation de ce mystère.

Les jours de communion ses extases étaient très-fréquentes. Au jour anniversaire de sa profession, elle voulut la renouveler et fit le tour du chœur, en remerciant les religieuses qui avaient bien voulu l'accueillir parmi elles. A la fin de la messe, après la sainte communion, elle tomba à la renverse, les bras étendus, les yeux vers le ciel et murmurant d'une voix douce : « O Jésus, ô bon Jésus ! » On la mit sur une chaise où

elle resta longtemps absorbée en Dieu. Après cette extase, la Mère, pour éprouver son humilité, lui dit que c'était mal à elle d'avoir troublé la communauté, et lui imposa pour punition de baiser les pieds des religieuses. Jeanne s'y soumit avec respect. Le jour de l'Assomption, elle eut après la communion une extase où elle parut comme transfigurée. Quand elle revint à elle, elle demanda pardon à ses sœurs d'avoir troublé leurs prières en ce saint jour. Les extases les plus longues arrivaient les jours de communion, ou bien quand on parlait de grâces merveilleuses accordées par Dieu à ses élus.

Elle écrivait des lettres édifiantes à sa sœur, la baronne de Roly et à son mari qui souffrait de la goutte, l'exhortant à offrir à Dieu ses souffrances. Ayant appris que cette maladie peut devenir mortelle quand elle tombe sur la poitrine, et que c'était le cas de son époux, elle lui écrivit une dernière lettre lui demandant humblement pardon du mal qu'elle avait pu lui faire, et le priant de demander pardon pour elle à ceux qu'elle avait offensés. Elle pardonnait de son côté à tous ses ennemis. Le malade reçut cette lettre avec une grande joie et lui fit répondre par la baronne de Roly. Il implorait son pardon pour les retards qu'il avait apportés à son entrée dans le monastère, la remerciait de son affection et de sa bonté et recommandait sa pauvre âme à ses prières. Il mourut quatre années avant son épouse.

Jeanne avait depuis longtemps à la jambe un ulcère qui lui causait de vives douleurs ; sa poitrine était faible et elle avait encore d'autres maladies. Deux ans

avant sa mort, elle se brisa la jambe en tombant et ne put plus marcher qu'à l'aide d'une béquille. Quand elle était à genoux, il fallait l'aider à se relever, et elle était forcée de rester à l'infirmerie. Elle supporta toutes ses souffrances avec une constance admirable. « Mon Dieu », disait-elle souvent, « je vous offre ces « douleurs pour l'âme de mon frère de Scheinghen ». Elle s'abandonnait avec joie à la volonté de Dieu qui voulait lui faire mériter sa couronne. Elle fut enfin atteinte d'une paralysie qui noua tous ses membres, sauf la langue, ce qui lui permettait encore de se confesser, d'implorer la miséricorde divine et le pardon de ses sœurs. Elle passa ainsi quatre jours à faire d'ardents actes de foi, puis, quand elle eut reçu les derniers sacrements avec une piété angélique, elle ne répéta plus que ces mots : « Jésus de Nazareth, roi « des Juifs, que ce titre glorieux nous préserve de tout « mal ! » Elle essaya encore de faire un signe de croix, et rendit l'âme, le 6 novembre 1649, à l'âge de soixante-quatorze ans, après dix-neuf ans de clôture. On eût dit, à la beauté de son visage, qu'elle n'avait que vingt ans. Son corps fut déposé dans le cimetière du monastère. En 1681, la tête était encore intacte et préservée de la corruption. Le 16 août, au milieu d'un grand concours de personnes de sa famille, et de gens de qualité, on plaça son corps sous l'autel, et son tombeau fut recouvert d'une plaque de marbre sur laquelle était gravée son épitaphe.

SEPTIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE B. BERNARDIN DE LA FOSSE

1503. — Pape : Pie III. — Roi de France : Louis XII.

Ce saint religieux, natif de la Fosse, village situé près d'Aquila, dans le royaume de Naples, reçut au baptême le nom de Jean. A l'âge de dix-huit ans, il possédait la langue latine et montrait les plus heureuses dispositions. Un avocat d'Aquila lui ayant demandé s'il étudierait le droit ou la médecine, il allait se décider pour la médecine, lorsque ce savant religieux lui fit voir comment l'imprudence de mauvais médecins compromet souvent la vie des hommes, c'est-à-dire le plus précieux de tous leurs biens, et qu'ainsi cette profession bien plus que l'autre exposait ceux qui l'exerçaient à risquer leur salut. Jean n'hésita plus, renonça à la médecine et alla étudier le droit à Pérouse. Il y entendit un sermon qui lui inspira les réflexions les plus profondes : « Eh quoi ! » se dit-il, « que fais-je ici, malheureux ! Mes frères ont femmes et enfants ; ils vivent « dans la joie et le luxe ; mes sœurs sont mariées ; je « suis donc libre. Si je reste dans le monde, il me faudra songer au moyen de vivre. Ne vaut-il pas mieux « me consacrer au service du Seigneur qui me pardonnera et me récompensera d'une gloire éternelle ? » Il resta encore quelque temps indécis. Mais ayant en-

tendu un jour le bienheureux Marc de Sainte-Marie prêcher sur les miracles de saint Bernardin de Sienne, mort depuis peu, sa détermination fut aussitôt prise.

L'arrivée à Pérouse de saint Jean de Capistran et de saint Jacques de la Marche, qui venaient y prêcher le Carême, le remplit de joie. Jean s'adressa à saint Jacques de la Marche et lui ouvrit son cœur d'autant plus volontiers que ce prédicateur était étudiant en droit, quand il se fit Frère Mineur. Il fut encouragé dans sa bonne résolution par un vertueux prêtre d'Aquila, son ami. Comme il désirait garder dans l'Ordre le nom de Jean, le prêtre promit de l'aider à obtenir cette grâce. Quand ils allèrent au couvent la demander, saint Jacques s'écria : « Soyez le bienvenu, frère « Bernardin ; car c'est le nom que vous porterez désor- « mais, et n'essayez pas de vous en défendre ». Jean et le prêtre furent dans l'admiration, car ils ne pouvaient douter que Dieu n'eût révélé leur conversation à cet apôtre qui avait partout un si grand renom de sainteté. Jean reçut à Pérouse, en 1445, l'habit de l'Ordre avec le nom de Bernardin, fit son noviciat au couvent de Gubbio, et sa profession au couvent de Stronconio. Il fit pendant plusieurs années l'admiration de tous par sa douceur et son humilité, jusqu'à ce que les jeûnes et les autres mortifications lui donnèrent une fièvre qui résista à tous les remèdes. Pendant sept mois il endura des souffrances aussi cruelles que s'il eût porté une tunique de feu. Se trouvant en danger de mort, il pria saint Bernardin de le secourir, promettant de dire cinq messes en son honneur. Il tomba alors dans un léger sommeil, vit un Frère Mineur qui lui apparut et lui dit

la cause de son mal, et guérit ensuite par les remèdes ordinaires.

Il marcha encore avec un plus grand zèle dans la voie de la perfection, et songeant au bonheur qu'il goûtait dans cet état, il remerciait Dieu de lui avoir ouvert le cloître comme un port de salut contre les dangers du monde. Après avoir étudié la théologie, il prêcha en Ombrie et dans d'autres pays avec tant de succès qu'il fut nommé prédicateur du Pape. Il exerça encore beaucoup d'autres charges et, sur la recommandation de saint Jean de Capistran, il administra comme provincial la province de Saint-Bernardin. En 1464, il fut nommé par le chapitre général d'Assise, provincial de la Dalmatie et de la Bosnie, où il ramena la concorde entre les religieux que séparait une différence de nationalité. De retour en Italie, il devient procureur général à la cour de Rome, continuant à prêcher dans les villes et dans les villages, instruisant la jeunesse, confessant, soulageant les pauvres par l'aumône et par de bonnes paroles. Cependant il mortifiait son corps de toutes manières, jeûnant, portant le cilice, dormant peu et se donnant fréquemment la discipline. Son bonheur, lorsqu'il était dans sa cellule, était de s'agenouiller devant un crucifix et de verser des torrents de larmes.

Dieu manifesta par de nombreux miracles la vertu de son serviteur. Il s'échappait de son corps un parfum de lis et de rose qui fortifiait les malades qui s'approchaient de lui. Il avait mérité cette grâce par sa chasteté. On ne l'appelait partout que l'ange. Il rendit la parole à un muet en faisant le signe de la croix sur

sa bouche, et rendit la santé à un gentilhomme d'Aquila qui était à la dernière extrémité. Bernardin mourut au couvent de Saint-Julien près d'Aquila, le 29 novembre 1503, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Le bienheureux Vincent d'Aquila, dont nous avons raconté la vie le 28 avril, vit son âme, enveloppée d'une auréole de gloire, s'envoler vers le ciel. Depuis il l'invoqua dans ses prières comme un Saint.

Son corps fut transporté en 1515 au monastère d'Ocre, près de la Fosse, et placé dans un petit tombeau de marbre sous le maître-autel.

Le bienheureux Bernardin a écrit de nombreux ouvrages : la vie de saint Bernardin de Sienne, celle du bienheureux Philippe d'Aquila, et d'autres saints personnages de sa province, des sermons, des entretiens, des livres de théologie et de droit.

Après sa mort, Bernardin fut honoré et invoqué comme un Saint. En 1828, le pape Léon XII lui a reconnu solennellement ce titre et a placé sa fête au 7 novembre.

Dans ce même couvent d'Ocre est mort le bienheureux père Ambroise de Popoli, disciple et compagnon de saint Jean de Capistran qui, avant et après sa mort, a fait de nombreux miracles. Dans le même endroit repose aussi le bienheureux père Timothée de Montecchio à qui le fils de Dieu apparut souvent, et qui dans ses extases fut visité par la sainte Vierge et saint François. Dieu lui avait donné pendant sa vie le pouvoir de faire des miracles, et après sa mort

les malades et les affligés trouvent encore près de son tombeau des remèdes et des consolations.

(WADDING.)

LE PÈRE PATRICE FLEMENG

ET LE FRÈRE MATTHIEU HORY, MARTYRS

1631. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Le Père Patrice Flemeng descendait d'une illustre famille d'Irlande. Tandis qu'il étudiait la philosophie et la théologie au couvent des Frères Mineurs irlandais de Louvain, il était un vrai miroir de sainteté par son zèle à prier, son obéissance aveugle aux supérieurs, son attachement à la Règle, son dévouement pour ses frères. Ses études terminées, il demanda la permission d'aller en Irlande consoler les catholiques persécutés et y chercher le martyre. On la lui refusa, et il resta au couvent comme professeur de philosophie, puis de théologie. Sa chasteté était si grande qu'on ne le vit jamais lever les yeux devant une femme. Il mortifiait son corps par des jeûnes sévères et des flagellations quotidiennes. En l'an 1629, beaucoup de jeunes gens de la noblesse et de la bourgeoisie d'Irlande ayant pris l'habit, et les couvents étant fermés dans cette province à la suite des persécutions des Anglais hérétiques, un Père fut envoyé à l'empereur Ferdinand II. Il lui peignit la détresse des catholiques, l'état déplorable des Frères Mineurs, et pria Sa Majesté de lui indiquer

quelque place où les proscrits pourraient se rassembler et se livrer en paix à leurs études. L'empereur l'ayant autorisé à choisir un endroit en Autriche, en Bohême ou en Styrie, il s'adressa au cardinal Ernest-Adalbert de Harach, archevêque de Prague, où les Frères Mineurs avaient eu, environ cent cinquante ans auparavant, un couvent. Après différentes persécutions des Hussites, ils avaient dû définitivement l'abandonner. Le couvent et l'église avaient été démolis par les hérétiques et convertis en place à fumier. Le Père Patrice Flemeng, nommé gardien du couvent qu'on devait reconstruire, arriva en 1630 à Prague. Là il pria Dieu avec ses frères de leur envoyer quelques âmes charitables qui voulussent payer le terrain. Le même jour deux nobles leur offrirent assistance, et achetèrent avec la terre une maison où les Pères pourraient attendre la construction du couvent. Le cardinal vint l'inaugurer le 28 avril 1631 et y planter la croix. Le Père Patrice devait y endurer bien des persécutions surtout quand les Impériaux furent battus à Leipsick par l'armée du roi de Suède qui, après avoir pris un grand nombre de villes, se dirigea droit sur Prague. La noblesse, le clergé et la bourgeoisie prirent la fuite devant l'armée des hérétiques et abandonnèrent la ville à l'ennemi.

Le Père Patrice, à qui on avait conseillé de se retirer en Autriche, donna pendant la nuit des lettres d'obédience à ses religieux, pensant qu'elles leur seraient utiles pour aller où ils voudraient, et prévoyant en quelque manière son martyre. Il passa le reste de la nuit en prières, se flagella, fit une confession générale,

ainsi que le frère Matthieu Hory, diacre, qui devait l'accompagner. A l'aurore il dit la messe avec beaucoup de ferveur et donna la sainte communion à ses religieux dont aucun n'était prêtre. Il envoya deux Pères en avant, puis se mit en route. La comtesse de Sternberg, veuve du vice-roi de Bohême, le vit dans un village et lui offrit de passer la nuit dans sa maison. Il repartit le lendemain matin et rencontra sur la route les pères Servites qui avaient quitté Prague sur une voiture. Ils lui offrirent une place près d'eux, mais il refusa, attendu que les statuts ne le lui permettaient pas ; en revanche, il y fit monter un de ses compagnons qui était boiteux.

Près du village de Wolesch, à treize lieues de Prague, il sentit que l'instant était proche et dit en pleurant le *Salve Regina.* Il en était à peine à ces mots : « Priez pour « nous, sainte Mère de Dieu ! » qu'une troupe de paysans hérétiques fondit sur eux avec des bâtons, des haches et des arquebuses : « Tuons ces moines », criaient-ils, « la « peste du pays, les ennemis de notre foi ! » Trois Hussites se précipitèrent sur lui. Il n'eut que le temps de dire : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains », et tomba frappé de trois blessures mortelles. Les barbares tournèrent alors leur rage contre les Frères Mineurs qui avaient combattu vaillamment leur hérésie. Ils tirèrent de la voiture le frère Matthieu Hory, l'insultèrent, le frappèrent de leurs haches et de leurs bâtons, pendant que le martyr répétait sans cesse : « Seigneur, pardonnez-« leur ! » Ils finirent par le traîner par sa corde et ses vêtements dans un bois voisin, l'attachèrent à un arbre et lui tirèrent trois coups d'arquebuse en pleine poitrine; ils le percèrent même d'un coup de lance. Ainsi périrent

ces vaillants martyrs, le 7 novembre 1631, victimes de la barbarie des Hussites. La comtesse de Sternberg, qui venait derrière, trouva le corps du Père Patrice honteusement profané. Elle le fit mettre sur une voiture et porter au couvent de Wottic, à quatre lieues de là. Le gardien fit porter le corps à l'église et prononça le lendemain l'éloge du martyr. On l'enterra en grande pompe devant la chaire, au milieu des larmes des religieux et des fidèles qui assistaient à la cérémonie ; on remarqua qu'il sortait de ses plaies un sang vermeil comme si elles venaient d'être faites.

Deux Pères irlandais, apprenant à Prague le martyre de leur supérieur, prirent aussitôt la fuite avec les Frères Mineurs d'un autre couvent et arrivèrent le 11 novembre au village de Beneschoven. Ils surent que des soldats espagnols avaient trouvé dans un bois le corps d'un Frère Mineur et qu'ils l'apportaient avec eux. Ils le reconnurent pour celui du Frère Matthieu qui, après quatre jours, était demeuré intact. Le général le fit enterrer à Beneschoven, le 12 novembre, dans un couvent de l'Ordre. Le comte Zozime Zwirtby, commissaire général de l'armée impériale, apprit avec douleur la mort du Père Patrice Flemeng. Il envoya des soldats à Beneschoven chercher le corps du Frère Matthieu pour l'inhumer à Wottic, près de son supérieur. On constata avec admiration, longtemps après le décès, que leurs corps étaient restés intacts et qu'il coulait toujours du sang de leurs blessures. C'est ainsi que ces saints martyrs, qui ne s'étaient jamais quittés durant leur vie, se trouvèrent encore réunis dans le trépas.

(BRUODON.)

HUITIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE BIENHEUREUX JEAN DUN'S SCOT

DOCTEUR

1308. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Ses admirables progrès dans l'étude, dus à la protection de la sainte Vierge.

Cet illustre religieux a eu la même gloire qu'Homère, dont plusieurs villes grecques revendiquaient le berceau. L'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse se disputent l'honneur de l'avoir vu naître. Pourtant, on ne peut douter qu'il ne soit né à Dun, aujourd'hui Down-Patrick, en Irlande, et dont il a pris le nom. Il porta aussi le nom de Scot, non qu'il fût écossais d'origine, mais parce qu'il le tenait de ses parents. Down est une petite ville qui, la première de toute cette région, reçut de saint Patrice la foi catholique. C'est là qu'il naquit l'an 1274, alors que saint Bonaventure, le docteur séraphique, après avoir réuni les deux Eglises grecque et latine au concile général de Lyon, allait, par une sainte mort, recevoir le prix de ses travaux apostoliques. Ses parents étaient de pauvres labou-

reurs, en sorte qu'il doit sa grande renommée, non à la faveur de la fortune, mais à ses vertus et à sa science. Il reçut au saint baptême le nom de Jean, cet aigle des évangélistes, qu'il devait suivre dans son vol. Pendant son enfance, on lui fit garder les moutons. Un jour, deux Frères Mineurs vinrent demander l'aumône à ses parents, et se mirent à caresser l'enfant alors âgé de neuf ans. Ils l'interrogèrent sur les mystères de la foi et les premières prières qu'on fait apprendre aux enfants. Jean ne put rien leur répondre ; mais les religieux lui ayant récité le Notre Père, il le répéta sans faute après eux, comme s'il l'eût su depuis longtemps. Etonnés d'une si heureuse mémoire dans un enfant si jeune, ils l'entretinrent des mystères de la foi et il les comprit sans difficulté. Ils demandèrent alors à ses parents de le laisser venir avec eux, promettant de lui apprendre à lire, à écrire, et de lui enseigner la langue latine. Ceux-ci, voulant le bonheur de leur fils, y consentirent. C'est ainsi que Dieu appela à lui ce nouveau David pour en faire une des gloires de l'Ordre.

Le gardien et tous les religieux, voyant sa douceur, la vivacité de son esprit et sa grâce, le prirent en grande affection. Il apprit rapidement à lire et à écrire, puis passa à la langue latine, car on ne voulait pas laisser dormir cette prompte intelligence. L'Ordre était alors un modèle de sainteté, grâce aux soins de saint Bonaventure, qui en avait été dix-huit ans le général. C'est ainsi que Jean fut, dès son enfance, destiné à être Frère Mineur. Il fit sa profession à la grande joie de tous les Frères. Il avait une dévotion des plus vives à la sainte Vierge, qu'il invoquait souvent en lui

adressant des prières toutes spéciales pour obtenir la grâce de servir dignement son Fils.

Ses supérieurs, qui avaient reconnu la richesse de cette intelligence, le mirent ensuite à l'étude de la philosophie ; il rencontra au début de la dialectique ces difficultés qui ont arrêté souvent les plus nobles intelligences. Jean, dont l'esprit était si ouvert aux autres études, se trouva ici comme dans un labyrinthe dont il ne pouvait sortir. Il n'en persista pas moins dans l'étude, espérant toujours que ses efforts lui obtiendraient le succès ; il avait beau se plonger dans les livres, tous les jours il surgissait quelque difficulté nouvelle. Ces difficultés intellectuelles nuisaient à son développement spirituel, et la tranquillité de son cœur en était cruellement compromise. Il priait souvent la sainte Vierge de le secourir et de l'éclairer dans ses études. Un jour qu'il lisait dans un coin de la cour, et que des ténèbres de plus en plus épaisses obscurcissaient son esprit, il s'adressa tout en larmes à la Mère de miséricorde, la conjurant de ne point tromper l'espoir de ses supérieurs. Après cette prière ardente, il tomba dans un léger sommeil qui n'enlevait rien à la vivacité de son esprit, et lui permit de recevoir les grâces du ciel. Dans ce sommeil ou dans cette extase, il vit la glorieuse Mère de Dieu qui l'encourageait à continuer ses études, l'assurant qu'il en pénétrerait tous les secrets, mais lui ordonnant de n'employer sa science que pour son service et pour sa plus grande gloire.

Jean se réveilla pénétré d'une joie céleste ; il remercia la Mère de Dieu de ce bienfait, jura d'obéir à ses ordres et de ne chercher en tout que sa gloire. Il ne

put douter de la réalité de cette vision quand son intelligence surmonta toute les difficultés qui l'avaient auparavant arrêté. Il semblait être devenu un tout autre homme; aussi poursuivit-il ses études avec un esprit tout nouveau. Il avait la compréhension facile, la mémoire fidèle, la réplique pénétrante, les vues profondes. Il étonnait ses maîtres et ses condisciples. Aristote n'avait pas de secrets pour lui : on l'appelait le phénix des philosophes, le plus grand des esprits du siècle.

Ses supérieurs, voyant la métamorphose qui s'était faite en lui, l'envoyèrent étudier la théologie à l'université d'Oxford, où se trouvaient alors les professeurs les plus renommés. Il y eut pour maître Guillaume Varron, Frère Mineur qu'on appelait dans l'école le docteur incomparable, le défenseur de la foi, la lumière de la sainte Eglise. Scot fut bientôt distingué à Oxford par ses supérieurs et par son maître. Il fit des progrès si rapides que la science lui paraissait innée plutôt que d'être chez lui un fruit de l'étude. Sa renommée ne s'arrêta pas là; il soutint plusieurs fois, en séance publique, des discussions qui lui valurent l'admiration de tous les gens instruits. Le Père Varron, son maître, ne savait quel éloge faire de lui, et ses condisciples qui ne pouvaient l'atteindre le suivaient avec respect. Il n'avait guère que vingt ans quand, en 1293, il fut nommé professeur de théologie : sa science fit passer sur sa jeunesse. En trois années ou même en moins de temps, il écrivit de gros ouvrages sur la philosophie d'Aristote, faisant des sciences naturelles l'introduction à la théologie, et débarrassant la philo-

sophie des futilités dont elle avait été si longtemps l'esclave. Cette réforme grossit encore le nombre de ses auditeurs qui vinrent chercher dans la connaissance des vérités naturelles une meilleure préparation à la théologie.

Toute l'université d'Oxford était dans l'admiration de le voir publier en si peu de temps quatre volumes pleins de choses nouvelles, de leçons excellentes, de vues ingénieuses, de jugements profonds. Ces ouvrages se répandirent au loin et firent la gloire de leur auteur. Quand le Père Guillaume Varron, son premier maître, se rendit à Paris, sa chaire de théologie fut donnée à Scot alors âgé de vingt-deux ans. Il eut un tel succès que les étudiants accoururent en foule à Oxford, et qu'en 1300, il y en avait déjà trente mille venus de tous les pays de la chrétienté. On l'écoutait et on le respectait comme un envoyé du ciel, tant son esprit lucide savait éclairer les obscurités, lever tous les voiles et dissiper tous les doutes. Il écrivit quatre ouvrages sur les quatre qui composent les Sentences; sa plume semblait avoir des ailes pour porter son nom dans tous les pays. Ses écrits avaient pénétré dans toutes les universités d'Europe et y faisaient le fond de l'enseignement. On disait qu'Oxford était devenu l'Athènes de la chrétienté, et que Scot en était le Socrate, le Platon ou l'Aristote.

Les universités des autres villes perdaient leurs élèves; les professeurs eux-mêmes quittaient leurs chaires, préférant être les élèves de Scot plutôt que les maîtres d'écoliers ordinaires. L'université d'Oxford voyant que sa réputation était l'œuvre de cet illustre maître, avait pour lui de la vénération et ne savait

qu'admirer le plus, de sa vertu parfaite ou de sa science profonde. Ses élèves et ses auditeurs lui donnaient différents titres; ils l'appelaient le docteur subtil, le grand Scot, la lumière de la théologie, le prince de l'école, la huitième merveille du monde, le prophète du ciel. Des hommes célèbres l'ont apprécié après sa mort. Jean Pitsée l'appelle un esprit créé pour l'étude, et d'une finesse extraordinaire. Hartmann Schedel dit qu'il a paru comme un autre Apollon. L'illustre cardinal Bellarmin lui attribua une intelligence sans bornes. Hector Boèce prétend que son siècle n'était pas digne de le posséder.

Quoique ses occupations fussent déjà assez nombreuses, il ne laissait pas de s'occuper de la sainte Ecriture comme s'il n'eût eu rien autre chose à faire. Il écrivit des commentaires sur le livre de la Genèse, sur les quatre évangiles et sur les lettres de saint Paul. Beaucoup de ces ouvrages furent longtemps ignorés. L'Ordre avait négligé de les faire imprimer, et les Anglais ayant banni d'Angleterre la foi catholique, en avaient aussi banni les enseignements de Scot, en brûlant tous ceux de ses écrits qu'ils avaient pu trouver. Mais on a retrouvé ses commentaires des saintes Ecritures et on les a imprimés en 1686. On ne peut trop admirer qu'un si jeune homme ait produit en si peu de temps des ouvrages excellents sur la sainte Ecriture et sur la théologie du maître des Sentences.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Le Père Jean Scot commence à Oxford et à Paris à découvrir et à soutenir le mystère de l'Immaculée Conception.

Enfin, le temps était venu où notre éminent docteur devait commencer l'œuvre à laquelle le ciel l'avait destiné et pour laquelle la sainte Vierge l'avait choisi, savoir : de reconnaître et de défendre l'innocence originelle de la Mère de Dieu. Toute sa vie antérieure avait été une préparation et un prélude à ce grand honneur qui lui fut plus tard conféré. Ses sublimes contemplations à l'école d'Oxford avaient été comme un exercice et une épreuve de ses forces, afin qu'il pût ensuite lutter avec succès contre des légions entières de savants hommes. C'est ainsi que le jeune David avait exercé sa vigueur dans la solitude des champs pour ensuite terrasser les géants.

La renommée de sa science et de ses vertus entoura son nom de l'autorité qui était nécessaire pour faire prévaloir dans les écoles le dogme de l'Immaculée-Conception. Des écrivains prétendent que les apôtres prêchèrent ce mystère, mais que les écrits qui en font foi ont péri. Les saints Pères, sans l'enseigner explicitement dans leurs écrits, l'ont cependant insinué en quelques mots assez compréhensibles. Lorsque l'hérésiarque Pélage commença à nier la nécessité de la grâce et même le péché originel, les saints Pères, pour réfuter ces erreurs, s'efforcèrent de démontrer que le péché originel avait atteint tous les hommes, excepté Jésus-Christ. C'est pourquoi le mystère de l'Immaculée

Conception fut laissé dans l'ombre durant quelques siècles, non pas tellement néanmoins qu'il ne restât encore assez de lumière pour voir la vérité, puisque les Pères, en parlant de la très-sainte Vierge, disaient assez clairement qu'elle avait été exempte du péché originel, ou lui attribuaient une pureté d'âme et une plénitude de grâce qui excluait toute souillure ; ou bien encore s'ils traitaient du péché en général, ils se refusaient à admettre que la sainte Vierge eût jamais été sous son empire.

Lorsqu'au dixième siècle l'hérésie de Pélage eut disparu, ce mystère recommença à être en honneur, et en différents pays des révélations eurent lieu, dans lesquelles la sainte Vierge ordonna à trois illustres personnages de célébrer la fête de sa Conception le 8 décembre et d'exciter les chrétiens à cette dévotion. Quelques-uns ayant émis des doutes sur la convenance de cette fête ainsi que sur l'innocence originelle de la sainte Vierge, saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, mit tout son zèle et toute sa science à exalter le mystère et à le soutenir dans ses écrits.

On montra moins de zèle en France, et saint Bernard apprenant que les chanoines de Lyon avaient commencé de célébrer cette fête, les réprimanda de l'avoir fait sans l'autorisation préalable du Saint-Siége. Il disait que l'on ne devait fêter que ce qui était saint, et que Marie, le jour même de sa conception, ne vivant pas encore de la vie de l'âme, ne pouvait pas encore être sainte ni sanctifiée, qu'il ne voyait donc aucune raison pour célébrer une fête ce jour-là. Il est clair que le fond même du mystère échappait à saint Ber-

nard. Ce fond consiste en ce que l'âme de Marie fut sanctifiée dès le premier instant de sa création et de son union avec son corps en ce que la grâce la prévint et la préserva de toute atteinte du péché.

Les théologiens de Paris commencèrent à discuter cette question dans les écoles, mais presque tous embrassaient les sentiments de saint Bernard. Les défenseurs du privilége de Marie soutenaient bien qu'il y avait quelque sainteté dans l'objet de la fête, mais ils ne saisissaient pas parfaitement la question et ne parvenaient point à la résoudre. Quelques-uns disaient que Marie avait été sanctifiée dans ses parents et que Dieu avait purifié la matière de son corps avant qu'elle fût conçue. Ce qui, selon d'autres, se serait fait à l'instant même de la conception, et selon d'autres encore alors que le corps étant déjà formé n'avait pas encore reçu l'âme. Mais nul ne savait faire voir en quoi consistait le mystère ; il ne fut donc pas reçu par les savants, et la fête fut prohibée en 1163 par Maùrice, évêque de Paris. Et même l'opinion que la vierge Marie eût été sanctifiée avant que son âme eût été infuse dans son corps, fut condamnée comme hérétique par l'université de Paris.

Dans le siècle suivant, quand florissaient Alexandre de Halès et Richard Media-Villa, Frères Mineurs, Albert le Grand, saint Thomas et saint Bonaventure, Egidius de Rome, Augustin et Henry de Gand, hommes qui étaient honorés comme les princes des écoles, les controverses continuèrent sur le même sujet et de la même manière. On argumentait pour prouver que Marie avait été sanctifiée après l'union de son âme et de

son corps et avant sa naissance. Quelques-uns soutenaient qu'une âme ne pouvait s'unir à un corps souillé par la concupiscence des parents, sans contracter aussitôt la tache du péché originel, et ils ajoutaient que Marie l'avait contractée puisqu'elle avait été conçue selon le cours ordinaire de la nature. Il est certain que ces grands docteurs et ces grands saints, ou quelques-uns d'entre eux, errèrent dans leurs écrits sur l'Immaculée Conception de Marie; mais ils ne voyaient pas distinctement le point essentiel du mystère, ni l'objet de la fête, et tout restait encore dans une grande confusion.

Exécutant les ordres qu'il avait reçus de la sainte Vierge, Scot se mit à étudier la question avec la plus grande application. Il scruta la sainte Ecriture, les livres des Pères, et se rendit un compte exact des raisons de l'opinion contraire, puis il tira la solution vraie des écrits des anciens Pères. La plus forte raison du parti contraire était que la Sainte Vierge avait été exempte du péché originel, Jésus-Christ n'avait donc pu être son Sauveur. Dun's Scot trouva que Marie préservée du péché originel par les mérites de la passion de son Fils, avait ainsi été sauvée d'une manière plus excellente que toutes les autres créatures. Il démontra que dès le premier instant de l'union de l'âme de Marie avec son corps, la toute-puissance de Dieu avait pu l'exempter de la souillure universelle. Il répondit aux textes de la sainte Ecriture par d'autres textes et aplanit des montagnes de difficultés que personne avant lui n'avait osé aborder.

Comme cette pieuse doctrine rencontrait des adversaires nombreux, il s'appliqua à l'exposer dans les écoles

de la manière la plus nette et la plus claire. S'armant des écrits de saint Augustin et de saint Anselme, il montra que la sainte Vierge possédait la plus parfaite pureté que l'on puisse imaginer après la sainteté de Dieu. Il expliqua dans ses faits généraux la doctrine de l'Ecriture et des saints Pères touchant le péché originel. Il soumit la question au jugement même des adversaires et dit : « C'est un avantage et une haute prérogative pour « Marie d'avoir été conçue sans péché ; certes, on ne « m'opposera pas ici l'autorité de l'Eglise, l'Ecriture « non plus ne contredit point cela, les saints Pères ne « le nient point, et la raison peut le démontrer ; quel ca- « tholique refusera d'attribuer cet avantage à la Reine « du ciel et de la terre, et de l'ajouter à sa dignité de « Mère de Dieu ? » C'est ainsi que Scot ouvrit une belle et large route aux siècles futurs pour l'exaltation et la défense de ce doux mystère.

Cette doctrine fut accueillie avec enthousiasme dans l'université d'Oxford ; la fête avait été autorisée en 1200 par un concile tenu en cette ville, et la fête célébrée dans toute l'Angleterre dès le temps de saint Anselme. Les écrits de Dun's Scot étant très-recherchés, sa doctrine pénétra avec eux dans toutes les Universités de l'Europe. Mais celle de Paris, la plus célèbre de toutes, résistait toujours et persistait à enseigner que la sainte Vierge avait été conçue en état de péché originel. Cependant la doctrine de Scot trouva un asile dans le grand couvent de l'Ordre Séraphique, et les théologiens franciscains l'embrassèrent avec ardeur moins pour favoriser un docteur de leur Ordre que par une sincère dévotion envers la très-sainte Vierge. Les Frères Mineurs

faisaient enseigner dans les écoles et lire dans les églises les écrits de leur confrère qui traitaient de ce mystère : ils exhortaient tout le monde à l'honorer et à en célébrer la fête. Sa doctrine de l'Immaculée-Conception était connue sous le nom d' « Opinion franciscaine ». Mais presque tous les autres docteurs se déclaraient contre eux. Ceux qui attribuaient le péché originel à la Vierge Marie ne pouvaient se retenir dans les controverses d'accabler les Frères Mineurs de propos injurieux, jusqu'à les appeler hérétiques. Il est vrai que la Sorbonne avait autrefois condamné comme hérétique la doctrine de l'Immaculée-Conception ; mais elle l'entendait dans un tout autre sens que Scot ne l'enseignait. En somme, la partie adverse ne voulait rien entendre.

Le Pape, apprenant les troubles et les scandales que cette dispute causait à Paris, et voulant y porter remède, ordonna à l'Université de préparer une controverse publique et solennelle, dans laquelle les Frères Mineurs exposeraient leur doctrine, et leurs adversaires la combattraient devant les délégués pontificaux juges du différend. Alors le général de l'Ordre, le Père Gonzalve de Villabona, jugea à propos de faire venir à Paris Dun's Scot pour défendre lui-même sa doctrine. Dès qu'il eut reçu l'ordre du général, Scot prit son bréviaire et son bâton et partit pour la France, laissant l'Université d'Oxford aussi attristée de son départ qu'édifiée de sa prompte obéissance. Nos Pères de Paris attendirent son arrivée avec impatience; ils regardaient Jean comme un homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la lumière dans laquelle la céleste aurore de notre salut, la Mère de Dieu, avait paru sans l'ombre du péché.

Leur attente ne fut ni longue ni vaine. Jean Scot arriva, et quelque temps après une controverse publique devait avoir lieu dans un collége, pour soutenir que Marie n'avait pas été exempte du péché originel. Nos Pères l'exhortèrent à s'y rendre sans se faire connaître. Il trouva une nombreuse et docte assemblée. Il développa une démonstration puissante, il réfuta victorieusement les objections, il enveloppa si bien les adversaires dans les réseaux de son argumentation, que ceux-ci se déclarèrent vaincus et que l'assemblée demeura dans la stupéfaction. Un docteur se levant dit à Jean : « Vous êtes ou un ange descendu du ciel, ou « un diable sorti de l'enfer, ou Jean Dun's Scot », donnant à entendre combien la réputation de celui-ci était grande dans le monde. Il avoua son identité, et le bruit de sa présence se répandit aussitôt dans tout Paris.

Les supérieurs lui confièrent une chaire de professeur qui fut bientôt entourée d'un immense concours d'auditeurs. Son enseignement enleva tous les suffrages, et le titre de docteur en Sorbonne lui fut conféré par acclamation.

Cependant les envoyés pontificaux fixèrent le jour de la controverse où devait être débattue la doctrine de l'Immaculée Conception de Marie. Le concours des savants et des docteurs fut extrêmement considérable. Jean, accompagné de ses frères, sortit du couvent pour défendre les murs de la cité de Dieu. Mais mettant toute sa confiance en Dieu et dans sa glorieuse Mère, dont il allait défendre les prérogatives, il alla prier dans une chapelle où se trouvait une belle statue de Marie en marbre blanc. « Sainte Vierge », dit-il, « faites que je

« ne parle pas trop indignement de vous, et que je « puisse confondre vos adversaires ». Et aussitôt l'image, se courbant comme si elle eût été de cire, se pencha doucement vers lui pour lui témoigner que sa prière était exaucée. De même qu'un crucifix avait approuvé ce que le docteur angélique avait écrit sur le Seigneur, de même l'image de la Vierge avait approuvé ce que le docteur subtil avec écrit sur son innocence originelle.

Cette statue miraculeuse se voyait encore à Paris avant la Révolution ; elle était restée courbée en souvenir de la faveur accordée par Marie au docteur de l'Immaculée Conception, et pour montrer qu'elle était prête à venir en aide à ceux qui voudraient à l'exemple de Jean Scot défendre ce saint mystère. En 1579, le Père François Gonzague ayant été élu à Paris général de l'Ordre, fit faire un grand nombre de copies, réduites en bronze, de cette image miraculeuse, et on en envoya dans toutes les maisons de l'Ordre.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Ses controverses fructueuses en faveur de l'Immaculée Conception, et ses autres travaux à Paris et à Cologne.

Lorsqu'il monta dans sa chaire avec une modeste assurance, l'assemblée s'étonna de sa jeunesse, et plusieurs jugeaient qu'il y avait de la présomption de sa part à vouloir lutter tout seul contre tant de têtes blanchies dans l'étude. Il exposa d'abord le sujet de la controverse : puis les envoyés du Saint-Siége déclarèrent que la volonté du Pape était de mettre un terme à ces

querelles, que chacun eût donc à exposer brièvement ses raisons, que Jean essaierait de les réfuter et qu'ensuite une sentence serait prononcée. Tandis que tous les yeux étaient fixés sur Jean, les plus vieux docteurs en théologie lançaient les uns après les autres leurs arguments, comme des flèches bien acérées contre le mystère. Jean Scot les écoutait d'un visage calme et souriant. Deux cents docteurs et professeurs argumentèrent sur le même sujet à la suite les uns des autres. Quand ils eurent fini, Jean Scot parla à son tour, et reprenant une à une toutes leurs raisons, il en fit voir le vide et le néant. Avec une dialectique et une sagacité admirables, il résolut toutes les difficultés, écarta tous les obstacles et conduisit les esprits jusqu'au fond du dogme par une voie large et lumineuse. Tandis qu'il rompait les mailles des arguments dans lesquels on avait compté le prendre, on eût dit Samson brisant comme des toiles d'araignée les liens dont les Philistins l'avaient chargé pendant son sommeil. Il interpréta dans le vrai sens tous les textes tirés, soit de l'Ecriture, soit des Conciles, soit des Saints Pères. Enfin, à la clarté de ses raisonnements toutes les difficultés s'évanouirent comme les ombres de la nuit se dissipent devant les rayons du soleil. Il fit voir avec tant de force combien il est convenable de confesser que la Sainte Vierge n'a jamais subi l'atteinte du péché originel, que personne ne put répliquer un seul mot.

En voyant ce silence, chacun de dire : « Scot est « vainqueur », et on le répéta tant de fois que le surnom de Victor lui resta. La Sorbonne était dans l'étonnement et en même temps dans la joie de ce que

le jour avait été fait sur une question si épineuse. Le lendemain, toute l'Université se réunit de nouveau pour porter la sentence avec les délégués du Saint-Siége. Les docteurs, voyant maintenant la raison du mystère et comprenant que la Mère de Dieu avait été, dès le premier instant de l'union de son âme avec son corps, préservée de la tache originelle par les mérites de la mort de son Fils, changèrent de sentiment, et reçurent unanimement la pieuse doctrine en ordonnant à tous de la respecter.

Cette doctrine ne fut plus seulement le sentiment des Frères Mineurs, elle devint la croyance commune, tout en restant l'impérissable gloire de l'Ordre Séraphique. En reconnaissance de ce que Jean Scot avait si heureusement élucidé ce mystère, la Sorbonne lui décerna le titre de docteur *subtil,* c'est-à-dire à l'esprit perçant, titre sous lequel il fut désormais connu dans toute la chrétienté, et le pape Clément V le confirma lorsqu'il eut appris de ses envoyés quel admirable dénouement la controverse avait eu. Non contente de ces témoignages de satisfaction, l'Université voulant montrer sa dévotion envers la sainte Vierge, fit vœu, conjointement avec l'évêque de Paris, de célébrer tous les ans avec solennité la fête de l'Immaculée-Conception. Elle fit défense d'enseigner un autre sentiment dans ses écoles. Elle décréta, en 1383, que personne ne serait promu au grade de licencié ou de docteur, s'il ne jurait auparavant d'enseigner l'innocence originelle de Marie.

C'était quelque chose de merveilleux de voir la Sorbonne, c'est-à-dire la plus illustre école de la chrétienté,

changer ainsi de sentiment et embrasser la doctrine d'un étranger alors à peine âgé de trente ans. On sait combien les savants tiennent à leurs opinions propres et combien ils en changent difficilement. Nous pouvons juger par là que la victoire remportée en cette occasion était moins l'œuvre de Scot que celle du Très-Haut.

Dans l'office de l'Immaculée-Conception, autorisé par Sixte IV, l'Eglise a longtemps confessé que le Fils de Dieu avait lui-même envoyé Jean Scot à Paris pour défendre l'honneur de sa sainte Mère et que la glorieuse Vierge lui avait promis aide et secours, au moyen de la statue miraculeuse dont nous avons parlé plus haut. Dans tous les cas, nous ne pouvons pas nier que nous voyons les fruits de cette mission, maintenant que l'Immaculée-Conception est crue comme un dogme catholique dans toute la chrétienté. D'autres, après Dun's Scot, ont travaillé à cet édifice, mais n'oublions pas que c'est lui qui a posé la première pierre. C'est pourquoi le Père Ferdinand Salazaire, de la compagnie de Jésus, a fort bien dit : « Le docteur « subtil n'a pas été seulement le premier théologien « qui ait soutenu l'Immaculée-Conception, mais en« core dans cette affaire il n'a rien négligé de ce qui « pouvait contribuer à la gloire de la très-sainte « Vierge. Il a été le principal promoteur de cette « céleste doctrine, et personne avant lui ni après n'a « tant fait pour elle ».

Après sa brillante controverse, Jean Scot continua ses leçons publiques de théologie qui furent plus suivies que jamais. La Sorbonne lui confia la principale chaire de théologie. En 1307, le chapitre général de

Toulouse le nomma directeur général des études dans le grand couvent de Paris ; il occupa ainsi deux chaires, autour desquelles se réunissait un nombre prodigieux de disciples. C'est alors qu'il écrivit les quatre livres de théologie nommés les *Reportata Parisiensia*, parce qu'ils reproduisent, en l'abrégeant, son grand ouvrage d'Oxford.

Bientôt cependant les nécessités de la sainte Eglise l'appelèrent ailleurs. Depuis quelques années s'était élevée en Allemagne l'impure secte des Bégards, qui prétendaient venir des apôtres, portaient l'habit religieux et cependant vivaient dans l'impureté. Ils enseignaient que l'homme en cette vie peut être aussi heureux qu'il doit l'être dans le ciel, que toute nature raisonnable peut être d'elle-même bienheureuse sans le secours de la grâce, qu'on n'est pas tenu de faire de bonnes œuvres, que c'est une imperfection d'adorer le Saint-Sacrement.

Ces impiétés et d'autres semblables, qui trouvaient beaucoup de partisans en Allemagne, avaient été condamnées par les conciles de Vienne et de Cologne. Mais cette peste n'en persistait pas moins. Ces odieux hérétiques pénétraient même en France et en Italie ; ils se comportaient partout avec une extrême impudence, mais surtout en Allemagne. A Cologne, ils entraient dans les églises, contredisaient publiquement les prédicateurs, et, toutes les fois qu'ils le pouvaient, provoquaient les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs à la discussion. L'archevêque de Cologne ne pouvait se défaire de ce fléau ; il redoutait les ravages que ces loups étaient capables de faire

dans son troupeau, car ces hérétiques ne craignant ni Dieu ni les hommes devenaient de jour en jour plus hardis. Dans le même temps mourut le régent général des études de Cologne. Les supérieurs de la province, connaissant les grandes qualités de Scot, pensèrent qu'il pourrait dompter les hérétiques, et qu'il ne ferait pas difficulté de venir pour cela. Il pourrait aussi tenir tête aux disciples d'Albert le Grand alors décédé, lesquels combattaient la doctrine de l'Immaculée Conception.

Les Frères Mineurs s'ouvrirent de ce projet à l'archevêque qui l'accueillit comme une inspiration du ciel. Les échevins de la ville de Cologne, qui voulaient fonder une université sur le modèle de celle de Paris, accueillirent aussi avec empressement l'idée de faire venir Jean Scot. Des lettres furent donc adressées au général de l'Ordre par l'archevêque et par les échevins pour le prier d'envoyer Dun's Scot à Cologne. Le général, homme très-zélé pour les intérêts de la foi catholique et pour la gloire de la sainte Vierge, accorda sur-le-champ ce qu'on lui demandait, et envoya l'ordre de partir pour Cologne.

Cet ordre lui fut remis au moment où il se rendait avec ses disciples en promenade, au *Pré-aux-Clercs*, près de Paris. Il fit sur-le-champ ses adieux à ceux qui l'accompagnaient et se mit en route pour Cologne.

Les élèves étonnés lui demandèrent s'il ne retournerait pas d'abord en ville et dans son couvent pour y prendre congé de ses frères. Scot répondit simplement : « Le général m'ordonne de me rendre à Co-

« logne, et non de rentrer au couvent pour saluer mes « frères ».

En quittant Paris de cette manière, il montra combien il était mort au monde et comme il avait foulé aux pieds toute considération humaine. Au reste, les plus grands honneurs l'attendaient à Cologne. Dès que l'on apprit qu'il approchait de la ville, aussitôt tout le clergé et la noblesse vinrent au-devant de lui, suivis d'une grande multitude de peuple. On admira en lui un modèle vivant de pénitence, quand on le vit venir pieds nus, avec un vêtement pauvre et usé. On le conduisit processionnellement jusqu'au couvent. Quel spectacle que celui de toute une grande ville debout pour recevoir un pauvre moine! C'est ainsi que dès cette vie Dieu parfois récompense en les comblant d'honneurs ceux qui savent mépriser les honneurs.

Il arriva à Cologne au commencement de l'année 1308. Il occupa la principale chaire de théologie, et bientôt Cologne vit affluer un si grand nombre d'étudiants, qu'elle devint le siége d'une grande et florissante Université. Jean Scot fut la première pierre de cette grande école dont l'existence toutefois ne fut solennellement reconnue et approuvée que huit ans après sa mort par le pape Urbain VI.

Il commença sur-le-champ les controverses contre les hérétiques ou bégards. Mais ceux-ci, ignorants et sans études, étaient protégés par leur ignorance même contre la clarté et la force de ses raisons. Ils s'endurcissaient sous son ardente parole comme la boue se durcit sous les rayons du soleil. Pour les obliger à

venir l'entendre il employa l'autorité séculière. Il tonna avec tant de force contre leurs artifices et leurs erreurs qu'un grand nombre ressuscitèrent enfin de la mort de l'hérésie à la vie de la vérité. Les principaux abjurèrent, et leur exemple entraîna la foule. Les plus endurcis s'expatrièrent et laissèrent le champ libre à Jean Scot.

Mais il eut beaucoup de peine avec les disciples d'Albert le Grand, qui, bien que très-intelligents pour la plupart, enseignaient que la sainte Vierge n'avait pas été exempte du péché originel. Parmi eux brillait Hervæus Natalis, homme d'une rare pénétration, qui devint plus tard général de son Ordre. Scot eut avec ce savant théologien de nombreuses controverses à la suite desquelles celui-ci changea de sentiment et confessa que la sainte Vierge n'avait jamais connu la souillure du péché originel.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Les vertus éclatantes de Jean Scot.

Jean Scot n'était pas moins éminent par ses vertus que par sa science, et le religieux en lui était aussi parfait que le docteur. Dieu l'avait placé comme un flambeau pour éclairer l'Eglise par ses écrits et pour l'édifier par sa sainteté. Il observait toutes les sévérités de la Règle avec un grand zèle et ne portait jamais de vêtement de dessous, ce que cependant la Règle permettait. Son habit était grossier, et il ne l'abandonnait que lorsqu'il ne pouvait plus se raccommoder. Il ne voulut jamais user des priviléges que l'Ordre

accorde aux hommes d'études, lui dont la vie se consumait dans l'étude.

Dans ses longs voyages il n'allait jamais à cheval. Il n'avait jamais d'argent sur lui. Il fut reçu par charité à bord du navire sur lequel il fit la traversée d'Angleterre en France. Quant à son grand voyage de Paris à Cologne, il le fit pendant l'hiver et pieds nus. Pour provision de voyage il avait sa confiance en Dieu, pour table la mendicité, et pour nourriture le pain qu'il recevait de porte en porte. Comme au premier siècle de l'Ordre les couvents étaient rares, il logeait chez les personnes charitables qui voulaient bien le recevoir.

Il garda la pureté virginale tout le temps de sa vie ; sa sollicitude pour l'angélique vertu brillait dans la modestie de ses manières, dans la réserve de ses paroles et dans la mortification de ses sens. Il soumettait la chair au joug de l'esprit, il jeûnait beaucoup plus souvent que la Règle ne le prescrivait. Il dormait excessivement peu et passait la plus grande partie de la nuit à prier et à étudier. L'inscription de son tombeau, qui contient un éloge général de ses vertus, fait une mention spéciale de sa chasteté par laquelle il brillait particulièrement. Il convenait que celui que la Reine des Vierges avait choisi pour son docteur possédât une pureté sans tache.

Il aimait tant l'obéissance et la pratiquait si parfaitement, qu'il semblait avoir perdu toute volonté propre, se soumettant aveuglément et sans délai à tout ordre qu'il recevait de ses supérieurs. Toute sa vie se réduit à un acte d'obéissance : dans les exercices de

l'école, dans l'étude, dans la prédication, dans les voyages, il obéissait partout.

Son humilité surpassait sa science, et celle-ci n'enfla jamais son cœur. Etant encore écolier, il l'emportait déjà d'une manière éclatante sur tous ses condisciples ; mais à force de modestie, il se faisait plus admirer qu'envier. Cette grande humilité se montre jusque dans ses livres ; jamais il ne se préfère à personne, jamais il ne mord, jamais il n'offense. Habituellement il tait les noms des auteurs dont il réfute les opinions et les doctrines. On n'aperçoit pas la moindre pointe d'amour-propre dans ses écrits. Lorsqu'il expose son propre sentiment, il parle avec plus de modestie que de résolution, même lorsqu'il donne les raisons les plus fortes et les plus victorieuses. Il dit que l'on peut tenir ceci ou cela sans préjudice des opinions différentes ou contraires. Il ne montrait aucune opiniâtreté dans les disputes et recevait avec empressement les raisons de ses adversaires quand elles lui paraissaient bonnes.

Il demeurait toujours calme et égal à lui-même dans le feu des plus vives disputes. Ses répliques étaient toujours amicales et douces, même quand l'attaque était immodérée et emportée. Lorsqu'il traitait le mystère de la prédestination, il rapportait d'abord tout ce que les autres en avaient dit, puis il exposait ses vues particulières toujours très-profondes ; mais au moment de conclure, il se recueillait, il avouait son incompétence, et craignant, disait-il, de se perdre dans ces profondeurs, il laissait chacun juger à sa guise, et porter la responsabilité de son jugement. Il était plein

de ménagements pour les auteurs catholiques, quand par hasard ils se trompaient, et il ne négligeait rien pour les interpréter dans un sens favorable. Il n'y avait pas jusqu'aux erreurs des hérétiques qu'il cherchait à atténuer, ne souffrant jamais qu'une doctrine répréhensible fût attribuée à qui que ce soit, à moins qu'il ne l'eût clairement et explicitement exprimée.

Les livres de ce grand docteur sont remplis des témoignages de sa modération et de sa charité envers les autres auteurs ; ils montrent qu'il ne faisait point servir ses hautes qualités à procurer sa propre gloire. Au milieu des applaudissements de ses nombreux disciples, il demeura constamment humble ; il ne connut jamais l'ivresse de la vaine gloire. Le triomphe de l'Immaculée Conception était l'attrait puissant de sa dévotion envers la sainte Vierge. Mais considérant que Dieu l'avait choisi pour être en cela l'instrument de ses desseins, il lui renvoyait tout l'honneur de ses succès et remerciait sa glorieuse Mère de la protection et des secours qu'elle lui avait accordés.

Il enseignait que la raison humaine doit se soumettre respectueusement à toutes les vérités que l'Eglise a déjà définies, ainsi qu'à toutes celles qu'elle peut encore définir. Lorsqu'il porta dans les écoles la doctrine de l'Immaculée Conception, bien qu'il eût reçu de Dieu même, nous pouvons le croire, la connaissance spéciale de ce mystère, il réprimait néanmoins la fougue de sa dévotion par le frein de la foi, disant qu'il fallait attribuer ce privilége à Marie, sous la réserve de l'autorité de l'Eglise. Il a écrit un livre sur le premier principe de toutes choses, où il montre tout ce que, avec

ses lumières naturelles, l'esprit humain peut découvrir en Dieu d'attributs et de perfections ; mais au commencement de chaque chapitre, avant de laisser courir son esprit sur la piste de toutes les raisons naturelles, il produit un acte de foi pour se soumettre d'avance par la foi seule à la vérité qu'il se propose de démontrer par le raisonnement.

Le désir de la gloire éternelle l'excitait à s'élever chaque jour plus haut sur l'échelle de la perfection et à correspondre courageusement à la grâce. Il avait un si grand sentiment de la dignité des bonnes œuvres accomplies en état de grâce, qu'il pensait que ces œuvres, même après qu'elles sont mortes par l'effet du péché mortel, conservent encore une certaine force pour attirer de nouveau la grâce de Dieu et offrir à l'âme un appui pour ressusciter à la vie de la grâce. Il voulait par là exciter les hommes à espérer fermement en la divine miséricorde, et à ne négliger aucune des bonnes œuvres dans lesquelles consiste la perfection de l'espérance chrétienne.

Il a écrit dans ses livres, et il avait coutume de dire, que l'homme devait être anéanti plutôt que d'offenser son Dieu, et cela moins par crainte de l'enfer que par pur amour pour son créateur. Dans toutes les disputes où la volonté était mise en parallèle avec l'intelligence, il donnait l'avantage à la volonté, faisant consister la souveraine félicité des bienheureux dans le ciel non-seulement à voir Dieu, mais principalement à l'aimer. Par son ardente charité, il était parvenu à une union très-intime avec Dieu ; aussi toute sa vie n'était-elle qu'une élévation continuelle de toutes les facultés de

son âme vers l'unique objet de son amour. Ses études n'empêchaient nullement ce bienheureux exercice ; il savait tirer de toutes les doctrines des écoles des sens spirituels et des motifs d'élever son âme vers Dieu. Tout son livre du *Premier Principe* est aussi rempli de prières et d'aspirations célestes que de discussions et d'argumentations scolastiques, et ce bel ouvrage est aussi bien fait pour enflammer la volonté que pour éclairer l'intelligence. C'est pourquoi quelques auteurs le nomment le vaillant soldat de la charité. Ils ajoutent qu'on l'aurait pu nommer le docteur séraphique, si saint Bonaventure n'avait encore mieux mérité ce beau titre.

Avant de traiter des mystères de la foi par la plume ou par la parole, il s'armait de la prière, et il terminait par une action de grâce à Dieu, qui est la source suprême de toute sagesse. Il priait et travaillait en même temps. La prière élevant et éclairant son esprit faisait de son étude une prière continuelle, et réciproquement sa prière n'était qu'une étude perpétuelle ; il en résultait qu'il avait une facilité de travail extraordinaire.

Il possédait le don des hautes contemplations, et son esprit, détaché des choses de la terre et ne trouvant de satisfaction que dans les choses célestes, semblait habiter plutôt dans le ciel que sur la terre. Souvent son corps demeurait sans mouvement et ses sens comme paralysés, tandis que son intelligence plongée dans les illuminations célestes et sa volonté embrasée des feux de l'amour divin demeuraient attachées à l'objet infini qui les attirait et qui pouvait seul remplir et satis-

faire toutes les facultés de son âme. Puis des ravissements survenaient dans lesquels il ne paraissait plus être de ce monde. C'est ce qui lui arriva notamment à Paris après qu'il eut si victorieusement défendu la doctrine de l'Immaculée-Conception. Dans ces extases il découvrait les mystères les plus cachés de la foi. C'est là que son intelligence recueillait les rayons de la sagesse incréée ; c'est là qu'il apprenait ce qu'il devait ensuite enseigner.

Dans ses méditations sur la passion de Jésus-Christ il s'excitait à la reconnaissance pour cet incompréhensible bienfait. Il avait une dévotion particulièrement tendre pour le Saint-Sacrement. Il disait que c'était le principe de tout ce qui se faisait de bien parmi les hommes. Il passait la nuit de Noël à méditer sur la naissance du Sauveur et à approfondir le mystère de l'Incarnation. Il aurait désiré de voir le divin Enfant avec les yeux du corps, comme il le voyait des yeux de l'âme, et il s'écriait avec l'épouse du Cantique des cantiques : « Qui vous donnera à moi « pour frère, suçant les mamelles de ma mère, afin « que je vous trouve dehors, et que je vous donne un « baiser ? »

Au milieu de ces vœux ardents l'enfant Jésus lui apparut et se remit comme un nouveau-né entre les bras de son serviteur. Il se trouva comme plongé dans une mer de délices, jusqu'à ce qu'aux premières lueurs de l'aurore disparut cette consolante vision, qui était pour lui un gage de la gloire éternelle. Cette faveur signalée fut pour lui un motif de croître en perfection. La vue de la pauvreté dans laquelle le Roi

de l'univers était né, lui fit augmenter ses austérités : il ne porta plus de sandales, ne goûta plus jamais de viande, et se mit à éviter jusqu'aux moindres fautes avec plus de soin encore qu'auparavant.

Cet ardent amour de Dieu avait pour conséquence un zèle infatigable pour le salut des âmes. Au milieu de tous ses travaux, il trouvait encore du temps pour la prédication. Son éloquence était merveilleuse, puissante pour émouvoir les cœurs, ardente pour les porter à la vertu, véhémente pour inspirer l'horreur du péché. Il exposait simplement la vérité, et la faisait ainsi pénétrer dans les cœurs. Ses sermons étaient à la portée des ignorants comme des savants. Il composa un livre de sermons sur les évangiles des dimanches et un pour les fêtes.

Le Père Michel Oyero, de l'Ordre de Saint-Augustin, professeur au couvent de Ryssel, traitant de la science et des vertus de Jean Scot dans un panégyrique, qui a été imprimé avec l'autorisation des Universités de Louvain et de Douai, raconta un trait surprenant, dans les termes que voici : « Que vous dirai-je des sermons « que Jean Scot prononçait devant le peuple ? Il remuait « les cœurs, comme un torrent les grains de sable. « Il les portait à rechercher les biens éternels, comme « s'il avait tenu dans sa main les volontés de ses auditeurs. Le Seigneur ne laissa pas de montrer par des « signes miraculeux que les sermons et les travaux de « son serviteur lui étaient agréables. Un jour qu'il « prêchait à Oxford devant une multitude trop considérable pour que tous pussent l'apercevoir, la « chaire soulevée par la main de Dieu monta en l'air

« assez haut pour que toute l'assistance pût jouir de « la vue du prédicateur ; témoins émerveillés de ce « miracle, tous ceux qui étaient là écoutèrent sa parole « comme celle d'un ange descendu du ciel ».

Notre grand docteur se plaisait à enseigner les mystères de la foi aux pauvres, car de même que l'apôtre il se sentait responsable des pauvres et des riches, des savants et des ignorants. Un jour, en Angleterre, cheminant dans la campagne, il arriva auprès d'un paysan qui en labourant son champ s'emportait contre ses bêtes et blasphémait horriblement. Jean s'arrêta et avertit doucement cet homme de ne plus offenser Dieu de la sorte : « Pourquoi me parles-tu « ainsi ? » dit le paysan. « Ce que Dieu a prévu de toute « éternité à mon sujet, s'accomplira infailliblement. « S'il veut que je sois sauvé, je le serai quand même « je vivrais mal ; s'il veut que je sois damné, les bonnes « œuvres que je pourrais faire ne me serviraient de « rien et ne m'empêcheraient point d'aller en enfer. « Que je jure ou que je ne jure pas, qu'est-ce que cela « peut faire ? » Scot répliqua : « Si Dieu fait tout, « comme tu penses, d'une manière irrévocable et né- « cessaire, pourquoi prends-tu la peine de labourer et « de semer ? et pourquoi t'inquiètes-tu si tes bêtes « labourent bien ou mal ? Laboure ou ne laboure « pas, sème ou ne sème pas ; si Dieu a prévu que ce « champ donnera une bonne moisson, il la donnera « quand même tu te tiendrais tranquille ; si Dieu a « prévu le contraire, ton travail n'y fera rien, et d'une « manière comme de l'autre, tu perds ta peine ». Le paysan demeura muet, puis comprenant qu'il

avait tort, il promit de se corriger et de ne plus jurer à l'avenir.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Sa bienheureuse mort. — Sa sépulture.

Notre grand docteur avait rempli la mission pour laquelle ses supérieurs l'avaient envoyé à Cologne. Quelques jours après la Toussaint, il s'échauffa un peu plus que de coutume en prêchant, et comme il n'était pas suffisamment protégé par son vêtement usé, il éprouva un refroidissement. Il fut aussitôt saisi d'une fièvre violente qui l'obligea à se mettre au lit. Bientôt comprenant la gravité de son mal, il demanda et reçut les derniers sacrements, après quoi il rendit doucement son âme à Dieu, le 8 novembre 1308, à l'âge de 34 ans. Sa carrière avait été courte, mais extrêmement remplie; et si l'on ne considère que ses travaux, on peut dire qu'il avait beaucoup vécu. Ayant accompli la tâche pour laquelle il avait été choisi, qui était de mettre en lumière le mystère de la Conception Immaculée de Marie, il parut que Dieu n'avait plus rien à exiger de lui.

En face de cette mort si prématurée et si inattendue, la douleur des Frères Mineurs et le deuil de toute la ville furent indescriptibles. Le lendemain, il fut enseveli dans l'église de l'Ordre au milieu d'un immense concours de personnes de toutes les conditions; son corps fut déposé dans un sépulcre creusé près de l'autel des trois rois, devant la porte de la sacristie. Il fut peu après recouvert d'une tombe avec cette incription : « Ci-gît la

« fontaine et la rivière de la Sainte Eglise, le guide sûr, « le docteur de la justice, la gloire des études, le régu- « lateur de la vérité, l'intelligence des hautes concep- « tions, le scrutateur des secrets de l'Ecriture sainte, « le conducteur du clergé, la lumière du cloître, la « trompette de la vérité, le docteur subtil, Jean Dun's « Scot ravi à la fleur de l'âge par une mort prématurée ».

Quelques vers latins d'une vieille inscription suspendue auprès de son tombeau attestent que la mort l'avait saisi doucement, puis que tous les membres de son corps étaient en bon état. Une mort prompte et imprévue a été celle de plusieurs Saints. Saint Siméon Stylite mourut frappé de la foudre ; Saint Belin fut mangé par des chiens ; Saint Agatonique fut dévoré par les loups ; Saint André d'Avellino et d'autres moururent de paralysie.

Pendant deux siècles la mort de Scot fut partout racontée comme elle vient de l'être, sans provoquer aucune réclamation, sans que personne apportât aucune circonstance nouvelle. Mais après ce temps la jalousie inventa une fable, non d'un seul coup, mais pièce à pièce et composa de la sorte un monstre de mensonges. Nous ne nous abaisserons pas à réfuter ces fables qui n'ont aucune espèce de fondement ; nous nous contenterons d'en raconter l'origine. Scot introduisit dans l'Eglise la doctrine de l'Immaculée-Conception, et il fut le premier qui l'enseigna dans les écoles. Voilà ce que les Frères Mineurs ont toujours soutenu avec une fermeté invincible, mais non sans opposition du parti contraire. Lorsque l'Eglise commença d'autoriser cette doctrine et de l'admettre, ce fut alors que l'o-

rage se déchaîna contre Scot mort depuis si longtemps.

En 1439 le Concile de Bâle déclara que l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge était une doctrine pieuse, s'accordant avec la liturgie de l'Eglise, avec la foi catholique, avec la droite raison de la Sainte Ecriture et qu'elle méritait d'être embrassée par tous les catholiques. Quoique ce Concile soit devenu irrégulier sur sa fin, néanmoins la question y fut sérieusement étudiée. Cette doctrine avait été adoptée à l'unanimité par tous les Pères et de France et d'Allemagne. Alors le bruit commença à se répandre que Scot était mort d'une paralysie violente. Jacques Philippe de Bergame fut le premier qui écrivit cela dans un livre imprimé en 1416, mais il n'a pas indiqué la source à laquelle il avait puisé cette nouveauté. D'autres écrivains de ce temps ont dit avoir ouï ce propos parmi le peuple, mais ne rien savoir là-dessus de certain.

De 1476 à 1483 le pape Sixte IV donna diverses bulles très-favorables à l'Immaculée Conception. Il approuva l'office composé pour cette fête par Léonard Nagaroli, où il est dit expressément que la Sainte Vierge fut exempte du péché originel. Il approuva également un autre office fait par le Père Bernardin de Bustis. Il accorda à ceux qui récitaient l'office ou qui y assistaient le jour de la fête et pendant l'octave, les mêmes indulgences qui sont accordées pendant l'octave du Saint-Sacrement. Il condamna ceux qui disaient que la sainte Eglise fêtait seulement la Conception spirituelle de la sainte Vierge, ainsi que tous les blasphèmes que le parti opposant lançait contre le mystère. En même temps que la doctrine soutenue par Scot prenait cet accroissement, on

répandait le bruit que Scot avait été enterré vif ; d'autres écrivaient qu'il était mort dans une extase.

Dans le même temps, une autre invention détestable tomba de la plume de Paul Jove ; celui-ci écrivit que Scot, revenu à lui-même dans le tombeau, avait poussé des hurlements de désespoir et qu'il avait crié au secours, qu'il avait longtemps frappé contre la pierre de son tombeau, qu'enfin il s'était brisé le crâne et avait ainsi fini très-misérablement.

De 1501 à 1506, le pape Alexandre VI confirma les susdites bulles de Sixte IV et approuva l'Ordre des religieux de l'Immaculée Conception, lequel encore fut peu après confirmé par Jules II et soumis à l'obédience des Frères Mineurs, comme défenseurs spéciaux de ce mystère.

En 1515, le Concile de Latran s'étant assemblé sous Léon X, Thomas de Vio Cajetan, plus tard Cardinal, écrivit un livre contre l'Immaculée Conception, et l'offrit au pape et au Concile ; mais le Concile déclara que l'on pouvait croire pieusement que la Sainte Vierge avait été conçue sans péché.

En 1546, le Concile de Trente déclara que son intention n'était pas de comprendre la très-sainte Vierge Marie dans les articles concernant le péché originel ; il renouvela les bulles de Sixte IV et dit qu'elles devaient être observées. Une telle déclaration faisait faire un grand pas en avant à la pieuse doctrine, comme on peut le voir dans plusieurs ouvrages qui furent publiés vers cette époque. C'est alors que Jove, ajoutant une nouvelle fable aux précédentes, s'imagina de dire que Scot s'était dévoré les mains dans son tombeau. C'est ainsi que les

calomnies s'accumulaient sur la mémoire de Scot, à mesure que la doctrine si bien défendue par lui gagnait du terrain.

Le roi catholique d'Espagne, Philippe III, fit prier le Pape de trancher la question ; le Pape s'y refusa, et confirma simplement, par la Constitution de 1616, les ordonnances des Papes Sixte IV et Pie V et la résolution du Concile à ce sujet, et ajouta des peines nouvelles contre ceux qui contreviendraient à ses ordres. Mais ces ordres n'ayant pas été suivis partout, il interdit en 1617, par un Constitution nouvelle, de soutenir, dans les discussions publiques, dans les sermons, cours, thèses, etc. que la Sainte Vierge avait été conçue sans péché.

En 1661, 8 décembre, le Pape Alexandre VII publia sa bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, ordonnant que le culte de la Conception de la bienheureuse Vierge Immaculée, introduit dans l'Eglise romaine, devait y être conservé à perpétuité, et défendant sous des peines graves d'attaquer la fête et le culte de l'Immaculée-Conception sous un prétexte quelconque. Alors un écrivain anonyme livra à l'impression un livre intitulé : *A César son argent, à Dieu sa gloire ;* et quoiqu'il n'eût aucune raison de parler de la mort de Scot, il reproduisit tous les mensonges que l'on vient de voir, en langue vulgaire, afin que chacun pût lire et comprendre.

Par l'exposé qui précède, tout esprit impartial comprendra aisément à quelle cause sont dues toutes ces fables qui ont couru sur la mort de Jean Scot. Celui-ci a souffert pour l'honneur de Marie même. Après sa mort, il a souffert la persécution de la calomnie.

Le Père Philippe Labbe, religieux de la compagnie de Jésus, auteur renommé de savants écrits, a dit que l'on pouvait à bon droit appeler Scot le martyr de l'Immaculée-Conception, lui qui, pour ce mystère, avait tant travaillé pendant sa vie et tant souffert après sa mort.

Voici, sur les écrits de Jean Dun's Scot, quelques mots tirés du Dictionnaire théologique publié par Goschler :

Les écrits de Scot n'ont pas encore été étudiés avec assez de critique. Il semble n'avoir laissé aucun ouvrage entier ou achevé ; beaucoup ne sont que les rédactions de ses leçons faites par des élèves. La seule collection de ses œuvres qui existe est celle que Wadding, aidé de quelques irlandais, publia en 1639, à Lyon, en douze volumes in-folio, à laquelle il ajouta les commentaires de Cavellus, d'Antoine Hickey, Jean Ponce et François Lichet sur plusieurs écrits de Scot. Les quatre premiers volumes renferment quelques traités de grammaire, de logique et de physique, mais surtout de métaphysique, sous forme de commentaires sur Aristote.

Son principal ouvrage, *Opus Oxoniense*, commentaire sur les sentences, remplit, avec les éclaircissements, les six volumes suivants, y compris le supplément que Ponce y ajouta. Les *Reportata Parisiensia* s'y trouvent pour la première fois sous leur forme authentique, dans le onzième volume. Cet ouvrage, reproduction des leçons faites à Paris, interrompu par le brusque appel de son auteur à Cologne, n'est à proprement dire qu'un extrait du grand ouvrage d'Oxford.

Scot n'était parvenu qu'à l'explication de la dix-huitième distinction du troisième livre, qui se termine par ces mots : *Et sic finis disputationis in aula.* On y trouve aussi son explication du quatrième livre (des sacrements), qu'il avait professée antérieurement. Cavellus et Jean Major ont donné la préférence à ce travail, parce qu'il est plus clair, plus concis, plus intelligible que le commentaire d'Oxford. Le dernier volume enfin renferme les *Quæstiones quodlibetales,* dernier travail de l'auteur ; ce sont vingt et une dissertations métaphysico-théologiques en réponse à des questions qui, suivant les usages universitaires de l'époque, lui avaient été posées lorsqu'il prit le bonnet de docteur de Paris. C'est de la même manière que sont nés les *Quodlibeta* de saint Thomas d'Aquin, de Henri de Gand, d'Argide Colonna, de Richard de Middleton. Tout le recueil est terminé par un écrit du Minime Bartolocci, qui résout deux cent quarante-trois contradictions apparentes qu'on trouve dans les ouvrages du docteur subtil.

Parmi les ouvrages postérieurs qui ont exposé et expliqué la théologie de Scot, le plus important et le plus utile est la *Summa theologica* de Dun's Scot, que le Minime Jérôme de Montefortino publia, en 1739, en cinq volumes in-folio, à Rome. Elle sert de pendant à la *Somme* de saint Thomas et reproduit la matière de tous les écrits de Scot dans une forme exactement calquée sur l'ouvrage de saint Thomas. Toutefois l'auteur ne s'est pas toujours tenu littéralement au texte de Scot, il l'a souvent paraphrasé dans les endroits qui lui ont paru trop courts ou trop obscurs. Comme Scot

n'a pas traité de la théologie morale, probablement parce qu'à cet égard la *Somme* d'Alexandre de Halès et la *secunda secundæ* de saint Thomas lui paraissaient suffire, on n'a pas pu tirer de ses écrits le pendant de la partie morale de la *Somme* de saint Thomas.

Jean Dun's Scot a été souvent qualifié de saint et de bienheureux, on l'a appelé très-saint docteur, la gloire de l'Ordre de Saint-François, homme non moins remarquable par sa sainteté et ses miracles que par la pénétration de son esprit. Les vieilles chroniques disent qu'il mourut en grand renom de sainteté et que son nom et sa mémoire sont en bénédiction. Aussi, selon l'usage de ces temps, ses images furent-elles représentées avec une auréole et le titre de bienheureux. De ces images, onen voyait autrefois dans le chœur du couvent des Pères Conventuels à Cologne, dans les couvents des Observants et des Conventuels à Florence, dans le chœur du grand couvent de Salamanque, parmi les images des autres saints et bienheureux de l'Ordre Séraphique. On en voit encore beaucoup en Italie et dans d'autres pays de la chrétienté ; elles sont restées là sous les yeux de la sainte Inquisition, même après que le pape Urbain VIII eut défendu rigoureusement de représenter personne avec une auréole et avec le titre de bienheureux, tant que l'Eglise ne l'aurait pas béatifié.

Terminons par les paroles suivantes empruntées au Père Hermann Crombach, de la Société de Jésus, qui s'exprime ainsi dans sa *Chronique de la ville de Cologne :* « Qu'il vive et qu'il triomphe dans ses écrits, ce « grand serviteur de la très-sainte Vierge, le défenseur

« de son innocence immaculée. Que les écoles de théo_
« logie conservent à jamais la mémoire de ses doctri-
« nes, de son zèle pour l'honneur de la Mère de Dieu.
« Qu'il continue d'aiguiser l'intelligence des docteurs
« catholiques pour qu'ils puissent faire justice de la
« moindre parcelle d'hérésie. Que Cologne se réjouisse
« de posséder les nobles fondateurs de deux grandes
« grandes écoles : Albert le Grand, le maître de saint
« Thomas, et Jean Scot qui fit entendre là son chant du
« cygne. Puisse le souvenir de ces deux grands doc-
« teurs de l'Eglise entretenir dans le clergé régulier et
« séculier l'amour des études pour la défense de la foi
« et pour le plus grand honneur de Dieu et de ses
« Saints. Amen ».

NEUVIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE BIENHEUREUX PHILIPPE DE TODI

1418. — Pape : Martin V. — Roi de France : Charles VI.

Ce bienheureux Frère, natif de Todi, en Italie, reçut l'habit, en 1378, des mains du bienheureux Paul de Trinci, dont il fut le disciple et le compagnon fidèle. C'était un religieux d'une admirable simplicité et qui recevait de Dieu de grandes lumières dans la vie contemplative. Il obéissait ponctuellement aux moindres ordres de ses supérieurs, à la grande édification de ses frères, envers lesquels aussi il pratiquait humblement toutes les œuvres de charité. Par cette abnégation de soi-

même, il mérita beaucoup de faveurs célestes, comme le don de prophétie et celui des miracles, ce qui le faisait regarder comme un saint par ses frères et par les gens du monde.

Un jeune homme, que son père empêchait de se faire Frère Mineur et qui était extrêmement affligé de ne pouvoir suivre sa vocation, venait de temps en temps chez les religieux pour soulager son cœur. Philippe le consolait amicalement et l'exhortait à la patience, lui affirmant que les obstacles seraient bientôt levés et qu'il deviendrait religieux. Peu de temps après, le père de ce jeune homme mourait, et celui-ci mettant aussitôt en pratique le conseil évangélique, vendit ses biens et les distribua aux pauvres. Bien que ses proches s'opposassent à son dessein, il demeura ferme, surmonta toutes les difficultés et prit l'habit. Il vécut longtemps et saintement dans l'Ordre, et il racontait souvent que le bienheureux Philippe lui avait prédit ces choses et beaucoup d'autres qui s'étaient pareillement accomplies.

Voulant éprouver son don des miracles, le provincial fit venir au couvent un malheureux affligé d'une lèpre horrible. Philippe prépara un bain d'eau chaude rempli d'herbes odorantes, puis il se mit à laver les membres du lépreux, et à mesure qu'il lavait, le mal disparaissait. Le provincial voulut l'aider dans cette besogne, mais ce fut sans résultat : les parties lavées par lui restaient dans le même état qu'auparavant, jusqu'à ce que Frère Philippe, les touchant à son tour, les rendît saines comme les autres. Mais lui qui guérissait les autres fut lui-même atteint de

maladie, il eut une hydropisie et plusieurs autres maladies très-douloureuses qui le tinrent cloué sur son lit et le firent beaucoup souffrir pendant les cinq dernières années de sa vie.

On ne l'entendit jamais se plaindre ; au milieu de ses plus grandes souffrances, il avait coutume de dire : « Seigneur, vous savez seul combien je souffre : soyez-« en béni ; et si ces souffrances ne suffisent point pour « me rendre digne d'entrer dans votre gloire, je vous « prie de les augmenter selon votre sainte volonté ». Après avoir passé plus de quarante ans dans l'Ordre et reçu les derniers sacrements, il mourut saintement, le 9 novembre 1418, dans le couvent de Milone, à la grande douleur de ses frères qui auraient souhaité de conserver ce modèle édifiant de toutes les vertus. Il fut enterré dans le couvent, à l'entrée du chœur.

Le baron de Marciano, frère du pape Pie III, ayant été guéri par l'intercession du bienheureux Philippe, d'une douleur poignante à la jambe, fit construire une belle chapelle où les reliques du serviteur de Dieu furent placées. Il s'y opéra d'autres miracles qui ont été soigneusement rapportés par un notaire.

(Wadding, Jacobille et Marc de Lisbonne.)

MARTHE MARINO, VEUVE

DU TIERS ORDRE

1657. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : — Louis XIV.

Cette servante de Dieu naquit à Calatavuturo, en Sicile, de parents pieux, qui l'élevèrent dans la crainte de Dieu, si bien que dès l'âge de neuf ans elle commençait à pratiquer l'oraison mentale, instruite par le Saint-Esprit, le meilleur maître en toute sorte de perfection. Devenue grande, elle fut mariée contre son gré à un ouvrier menuisier, avec lequel elle alla demeurer dans le village de Ciminna et ensuite à Palerme, où quelques années plus tard mourut son mari.

Elle entra alors dans le Tiers Ordre de Saint-François, pour se livrer selon son penchant à la pratique de toutes les vertus. Elle fit preuve d'une ferme patience au milieu de grandes contrariétés et surtout de maladies douloureuses. Elle avait une tendre compassion pour les pauvres, à qui elle donnait tout ce que ses faibles moyens lui permettaient : elle communiait plusieurs fois par semaine, passait sept heures du jour et plusieurs heures de la nuit à prier et à méditer surtout sur la Passion du Sauveur.

Souvent les âmes du purgatoire lui apparaissaient pour lui demander de prier pour leur délivrance. Elle eut beaucoup à souffrir de la part des démons qui tentaient de la troubler et de l'effrayer dans sa prière. Ayant engagé une femme de mauvaise vie à passer

trois jours avec elle, ce temps lui suffit pour changer le cœur de cette malheureuse, la décider à renoncer au vice, et ensuite à quitter le monde et à se faire religieuse, état dans lequel elle vécut et mourut saintement.

Dans ses oraisons, Marthe avait obtenu de grandes faveurs célestes, entre autres le don de prophétie. Elle prédit que la peste fondrait sur la ville de Palerme, et trois ans après, l'événement vérifia sa prédiction. Elle guérit de cette maladie un de ses bienfaiteurs en plaçant sur lui son manteau. Et même tout son voisinage fut préservé de la peste par ses prières. Elle opéra encore plusieurs autres miracles.

Ayant ainsi vécu plusieurs années à Palerme dans la pratique de toutes les vertus et avec un grand renom de sainteté, elle eut révélation que sa mort était proche ; elle voulut retourner à Calatavuturo pour y mourir. Là, elle reprit ses exercices spirituels avec un redoublement de ferveur afin de se préparer au voyage de l'éternité. Elle ne tarda pas à tomber malade, reçut les derniers Sacrements et rendit son âme à Dieu, le 9 novembre 1657. Plusieurs miracles ont été opérés par son intercession.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

DIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE

—

TRANSLATION DE SAINT LOUIS

ÉVÊQUE DE TOULOUSE

1318. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe V, *le Long*.

Ce royal prince et glorieux évêque ayant achevé le cours de sa trop courte vie à l'âge de vingt-trois ans et demi, le 19 du mois d'août, au château de Brignoles, en Provence, fut, conformément à ses dernières volontés, transporté à Marseille et déposé au milieu du chœur des Frères Mineurs, dans un superbe tombeau. Nous avons vu dans sa vie par quels miracles nombreux et extraordinaires Dieu manifesta la gloire de son serviteur, dans toute la chrétienté. Après sa mort, les villes de Toulouse et de Marseille et plusieurs autres sollicitèrent sa canonisation des papes Boniface VIII, Benoît XI et Clément V. Mais cette grande affaire ne put être terminée sous ces papes, par où l'on peut juger avec quelle maturité la sainte Eglise procède en ces circonstances.

Le pape Jean XXII, qui avait été le maître de Louis, qui l'avait assisté à l'heure de sa mort et connaissait toute sa vie, le mit enfin au nombre des Saints, à Avignon, 1317, le vendredi après Pâques. Dans la bulle de canonisation, il exhorta les royaumes de France, de Sicile et de Hongrie, à se réjouir au sujet du nouveau

Saint issu du sang de leurs rois. Une belle châsse d'argent fut faite, dans laquelle le Pape fit mettre le corps du saint évêque qui fut déposé sur le grand autel.

Pour assister à cette translation, qui eut lieu en 1318, quatre cardinaux vinrent à Marseille, et parmi eux le Père Vital du Tour, Frère Mineur, ainsi que beaucoup d'évêques et de prélats envoyés par le Pape. A la cérémonie assistaient encore Robert, roi de Naples, frère du Saint, avec la reine sa femme, Jeanne, reine de France et nièce du Saint, et beaucoup de princes et de grands seigneurs des susdits royaumes. Une multitude innombrable de personnes étaient venues des villes voisines pour voir les fêtes, invoquer le Saint et lui apporter des offrandes. Le tombeau fut ouvert dans la nuit en présence des grands personnages ci-dessus désignés. Les reliques du Saint remplirent toute l'Eglise d'une suave odeur, et toutes les personnes présentes d'une sainte allégresse.

On trouva toute la chair consumée, mais les ossements étaient entiers et bien conservés. Chose merveilleuse, le crâne était aussi frais que celui d'un homme en vie, et cela vingt ans après la mort du Saint. Le roi Robert, émerveillé avec tous les assistants et louant Dieu d'un tel miracle, voulut emporter la sainte tête, et il la fit enfermer dans une petite châsse d'argent ornée de pierres précieuses. Cette insigne relique est maintenant conservée dans le monastère des Clarisses Urbanistes de Naples.

Pour le saint corps, il fut aussi renfermé dans une belle châsse d'argent et placé sur le maître-autel. Il resta en cet endroit jusqu'en 1423, époque à la-

quelle Alphonse V, roi d'Aragon, prit et pilla la ville de Marseille. Le corps de saint Louis fut caché dans une maison particulière ; mais, par malheur, cette maison fut bouleversée, et le trésor découvert fut emporté en Espagne et déposé dans la cathédrale de Valence. Les rois d'Aragon attachaient le plus grand prix à ces saintes reliques. Lorsque Charles VIII, roi de France, rendit à Ferdinand le Catholique les comtés de Roussillon et de Cerdagne, il demanda que les saintes reliques fussent restituées à la France, mais il ne put les obtenir, et Ferdinand eût mieux aimé perdre les deux comtés que de priver son peuple d'un si puissant patron.

Dans un couvent fondé à Marseille sous son nom, on conserve précieusement un os de son bras. Une corde du saint évêque et l'*Agnus Dei* qu'il avait coutume de porter se trouvent dans le couvent de Quimper-Corentin, en Bretagne. Le couvent de Sienne possède sa bible écrite de sa main.

(WADDING.)

LE B. AMBROISE DE MASSA

1236. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Parmi les saints personnages si nombreux qui illustrèrent les commencements de l'Ordre par leurs miracles et leurs vertus, nous devons compter le bienheureux Ambroise, né à Massa, en Espagne. Il montrait

dans ses jeunes années une grande simplicité et une grande innocence de mœurs, avec beaucoup de sollicitude pour préserver son âme des souillures du péché. Il fit ses études avec succès, évita tous les piéges que le démon lui tendit, et, devenu Frère Mineur dans sa patrie, il se forma à la perfection sous la discipline du bienheureux Morico, un des douze premiers compagnons de saint François.

Il pratiquait de bon cœur toutes les œuvres d'obéissance, souffrait la faim et la soif, le froid et le chaud, et s'en allait pieds nus par les bourgades voisines prêcher la parole de Dieu et demander l'aumône pour ses frères. Au couvent, la prière et la contemplation étaient ses exercices favoris, et il avait reçu pour cela une grâce particulière. Il examinait sa conscience plusieurs fois le jour, et il la purifiait avec les larmes de ses yeux. Il ressentait une tendre compassion pour les pauvres, les affligés et les malades. Son humilité lui faisait trouver du plaisir à balayer le couvent, à laver la vaisselle et à faire les travaux les plus rebutants.

Sa parfaite vertu lui valut le don des miracles. Par un signe de croix, il guérit une fille d'une tumeur dangereuse. Ayant passé cinquante ans dans l'Ordre en servant Dieu saintement, il annonça le jour de sa mort à frère Tobie, son fidèle compagnon. Etant allé avec celui-ci à Orvieto, il tomba malade et rendit doucement son âme à Dieu le 10 novembre 1236. Il fut enterré dans l'église d'Orvieto ; des miracles s'opérèrent à son tombeau.

Dans cette même église d'Orvieto repose le bienheureux Séverin, religieux d'une éminente perfection, illustré par des miracles, avant comme après sa mort.

(WADDING et RUDOLPHE.)

ONZIÈME JOUR DE NOVEMBRE

—

LE BIENHEUREUX PIERRE

ET AUTRES

MARTYRS CHEZ LES TURCS

1391. — Pape : Boniface IX. — Roi de France : Charles VI.

Le bienheureux Pierre, natif de Narbonne, en Provence, fut le fidèle compagnon du bienheureux Paul de Trinci ; il demeura longtemps avec lui dans les couvents de Bruliano et de Foligno, et avec lui il fut en butte aux persécutions de ceux qui s'opposaient à la réforme des Observants. Après la mort de son maître, il conçut le désir de verser son sang pour l'extension de la foi et pour le salut des âmes que le démon retenait dans les ténèbres. Il partit donc pour Jérusalem avec le Père Nicolas de Sebenico, le Père Donat, français et languedocien, et le Père Etienne de Corse. Excités et fortifiés par le Saint-Esprit, ils choisirent un jour où les Turcs célébraient une fête dans la grande mosquée, pour venir là prêcher la foi de Jésus-Christ et dévoiler l'imposture de Mahomet.

Les Musulmans se jetèrent sur eux comme des furieux, les accablèrent de coups et les laissèrent à demi morts sur la place. On les mit ensuite en prison, puis, comme sommés d'abjurer ils refusaient courageusement, ils eurent la tête tranchée sur la place publique, le 11 novembre 1391.

Il convient de faire ici une courte mention de ceux qui moururent pour Jésus-Christ lorsque, en 1683, les Turcs mirent le siége devant Vienne, et menacèrent toute l'Europe de la servitude. A Haimburg, sur les frontières de Hongrie, les Turcs massacrèrent le Père Christophe Sibenhiener, prédicateur très-zélé, et le Père Illuminat Holscher, avec deux frères lais Alban Winckler et Libérat André. A Razelsdorf, les Turcs trempèrent leurs sabres dans le sang du Père François Plazer, du Frère Petronius Pfan et du Frère Zacharie Worl. A Enzelsdorf, périrent le Frère Gualbert Lenzer et un autre religieux.

Lorsque l'île de Négrepont était encore au pouvoir des Chrétiens, mais peu de temps avant sa conquête par les Turcs, dans un couvent de l'Ordre, se firent remarquer par leurs vertus et leurs miracles les bienheureux Frères Matthieu et Pierre. Celui-ci eut beaucoup à souffrir des embûches du démon. Un jour, que le démon avait essayé de tous les moyens pour troubler la prière du Frère, il fut évoqué par un magicien qui était en commerce avec lui. Le malin esprit se fit

attendre, et parut enfin. Le magicien lui demanda pourquoi il avait ainsi tardé à venir. Le démon répondit qu'il était occupé à tourmenter, pendant sa prière, un misérable Frère Mineur nommé Pierre, mais qu'il avait travaillé en vain. Le magicien commença à réfléchir sur ces paroles, et considérant que les esprits des ténèbres étaient sans force contre les vrais chrétiens, contre ceux qui invoquent le secours de Dieu par de constantes prières, il se repentit de sa mauvaise vie, rompit tout commerce avec le démon, et ne s'occupa plus que de se sauver par la pratique des bonnes œuvres et de la prière.

Le 11 novembre, nous rencontrons encore la mémoire du bienheureux Frère François, surnommé *le pauvre*, parce que la pauvreté était sa vertu favorite. En tout temps, il ne portait qu'un seul habit tout usé et rapiécé, qui était toute sa richesse, et marchait pieds nus, même à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Après avoir, pendant plusieurs années, fait l'office de portier à Avignon, il alla remplir la même charge dans le couvent de Saint-François de la Vigne, à Venise. Le feu ayant pris tout à coup dans les bâtiments du monastère, et les religieux, cernés par les flammes, s'étant vus dans la nécessité de descendre de leurs cellules à l'aide de cordes, frère François resta à genoux dans sa cellule, au milieu des flammes, se recommandant à Dieu, parce qu'il n'avait plus assez d'agilité pour fuir le péril, et que d'ailleurs il portait une chaîne de fer en guise de ceinture.

Le feu éteint, les religieux et les bourgeois le trouvèrent mort, mais toujours à genoux; les flammes avaient respecté sa barbe et sa chevelure. On jugea que Dieu s'était servi de ce feu, comme d'une sorte de purgatoire, pour purifier son serviteur des derniers restes de la faiblesse humaine, et le recevoir ensuite en paradis. Il fut enterré avec de grands honneurs. La gloire dont il jouissait dans le ciel ne tarda pas à briller sur la terre par toute sorte de miracles.

Dans le même couvent repose le bienheureux frère Clarissime, appelé par d'autres Charissime, natif de Chiozza, île située non loin de Venise. Quelques années après sa mort, arrivée dans le premier siècle de l'Ordre, son tombeau ayant été ouvert, son corps fut trouvé non-seulement très-bien conservé, mais à genoux, comme s'il eût été vivant. Ce prodige fut cause que beaucoup de personnes visitèrent son tombeau, dévotion qui fut encore encouragée par de nouveaux miracles.

(WADDING.)

DOUZIÈME JOUR DE NOVEMBRE

S. DIDACE OU DIÉGO, DE S.-NICOLAS

CONFESSEUR

1463. — Pape : Pie II. — Souverain de la Castille : Jean II.

Didace naquit en Espagne vers le commencement du XV[e] siècle, dans un bourg nommé Saint-Nicolas, de la province d'Andalousie et du diocèse de Séville. Ses parents, dont on ignore les noms, eurent soin d'élever ce fils dans la haine du péché et dans la véritable piété. Ils lui firent donner le nom de Jacques au baptême, parce que ce bienheureux apôtre est le patron de toute l'Espagne; mais le nom de Didace, qui est le même en espagnol que celui de Jacques, lui est demeuré pour le distinguer d'une infinité de Saints de ce nom. On vit bien, dès son enfance, qu'il était destiné du ciel à une éminente sainteté, par son amour pour la retraite, par ses prières fréquentes, par sa modestie à l'église et par le goût qu'il prenait à entendre parler des choses célestes. Lorsqu'il fut en âge de supporter les douces rigueurs du joug de Jésus-Christ, il se retira avec un saint prêtre, qui était touché du même esprit de pénitence que lui, dans un petit ermitage qui n'était pas loin de son bourg. Il y passa quelques années dans des jeûnes et des veilles continuels, et toujours uni à Dieu par la méditation et la contemplation

des vérités divines. Il était sans cesse sur ses gardes pour empêcher que les sens ne corrompissent la raison et que l'esprit ne se laissât aller quelques moments aux inclinations déréglées de la chair. Pour éviter l'oisiveté, après ses exercices spirituels, il s'occupait au travail manuel et faisait des ouvrages d'osier et de jonc, qu'il donnait gratuitement à ceux dont il recevait du pain et des habits par aumône.

Cet état était saint, mais Dieu le voulait encore dans un état plus parfait : ainsi, il lui inspira d'entrer dans l'Ordre de l'Observance du séraphique Père saint François : ce qu'il fit au couvent d'Arrizafa, qui est près de Cordoue. Il avait dès auparavant un tel désir d'arriver à ce bonheur, que, lorsqu'il voulait assurer une chose, il disait ordinairement, au lieu de jurer : « Qu'ainsi je « puisse être religieux de Saint-François ! » Comme il n'avait point étudié, et que d'ailleurs son amour pour l'abjection le portait à prendre toujours la dernière place, il ne voulut être que frère convers. La conduite qu'il se proposa d'abord pour tout le reste de sa vie fut de garder à la lettre et inviolablement la Règle de l'Institut : ce qu'il a si fidèlement observé, qu'il était une règle vivante et un modèle achevé de toute la discipline régulière. Jamais il ne la transgressait d'un seul point, et les religieux qui, après avoir voyagé dans l'Espagne et dans l'Italie, et fréquenté les plus saints personnages de l'Ordre, avaient le bonheur de demeurer avec lui, lui rendaient ce témoignage : qu'il était le plus exact et le plus ponctuel en toutes choses qu'ils eussent vu.

Son humilité était telle, qu'il se faisait le serviteur

de tous les frères. Il s'abaissait même au-dessous des novices, et les regardant comme ses maîtres, il leur rendait avec une profonde soumission tous les bons offices qu'ils pouvaient exiger de sa charité. S'il donnait l'aumône aux pauvres, s'il consolait les affligés, s'il aidait les ignorants de ses conseils, s'il fortifiait ceux qui étaient tentés, il regardait ces personnes si différentes comme ses seigneurs, qu'il était trop honoré de pouvoir servir.

Son obéissance était si parfaite, qu'il ne révérait pas moins les commandements de ses supérieurs que si Notre-Seigneur les lui eût faits de sa propre bouche. Tous les lieux et tous les emplois lui étaient indifférents, parce qu'il n'avait point d'autre dessein que de suivre la volonté de Dieu. On lui a quelquefois ordonné des choses extrêmement pénibles et difficiles et d'une manière altière et impérieuse, sans nulle compassion de sa faiblesse, causée par ses veilles et par ses jeûnes continuels ; mais il ne les exécutait pas avec moins de promptitude et d'allégresse que si elles eussent été fort charmantes et qu'on l'en eût prié très-humblement.

Pour conserver la fleur de sa chasteté, il humiliait et affaiblissait son corps par des austérités incroyables. Il ne se contentait pas du grand nombre de Carêmes marqués dans sa Règle et des autres jeûnes qui y sont prescrits ; sa vie était un jeûne et un carême continuels. Ses veilles ne l'empêchaient pas de travailler tout le jour, et son travail ne lui faisait rien diminuer de ses veilles. Il ajoutait à ces mortifications des disciplines très-fréquentes, par lesquelles il se mettait le

corps tout en sang et le réduisait quelquefois en un état à ne pouvoir plus se soutenir. Un jour d'hiver que le démon allumait dans ses reins le feu de la concupiscence, il se jeta courageusement dans de l'eau glacée pour en éteindre les ardeurs pernicieuses.

Il a toujours été le plus pauvre des religieux dans les couvents où il a séjourné, parce qu'il savait que son bienheureux Père avait surtout chéri la sainte pauvreté, comme un héritage céleste et comme l'épouse bien-aimée de Dieu ; il avait aussi pour elle des affections et des tendresses inexplicables. Une tunique et une cuculle, avec un crucifix, un chapelet, un livre de prières et un livre de méditations, faisaient toutes ses richesses ; encore ne les regardait-il pas comme siens, et il voulait qu'ils fussent les plus usés et les plus vils de la maison.

L'oraison était sa vie et toutes ses délices. Il y employait tout le temps que l'obéissance ne l'occupait point ailleurs, ou, pour mieux dire, il ne l'interrompait jamais, ayant toujours l'esprit et le cœur élevés vers Dieu et faisant de la contemplation des choses célestes ses plus chères délices. Notre-Seigneur lui a fait de grandes grâces par ce moyen et lui a découvert des secrets si relevés, qu'il remplissait d'admiration les plus savants docteurs de son Ordre, qui quittaient quelquefois leurs livres pour venir le consulter. C'était dans cette source intarissable qu'il puisait cet ardent amour pour Dieu et cette charité pour le prochain dont son cœur était toujours embrasé. Il eût donné mille vies pour détruire le péché, pour faire connaître et aimer Jésus-Christ, pour étendre la foi et la religion

chrétienne, et pour procurer à la Majesté divine l'honneur qui lui est dû par toute la terre.

Sa pauvreté ne l'empêchait pas d'avoir plusieurs saintes industries pour soulager les misères des autres pauvres. Il se privait de son pain pour les nourrir, partageant toujours avec eux le peu qu'on lui donnait pour sa subsistance, et quand il était dans l'impuissance de leur faire du bien, il versait pour eux des larmes auprès de Dieu et les consolait d'une manière si douce et si charmante, qu'ils gagnaient beaucoup à n'en être pas assistés corporellement. Sa plus forte inclination était d'assister les malades, et l'on peut dire que jamais aucun Saint ne l'a surpassé dans cet office de miséricorde. Son cœur, dit son historien, était un hôpital infiniment plus ample que ceux que les papes, les empereurs, les rois et les républiques ont fait bâtir avec tant de magnificence. Il y recevait tout le monde et il n'y avait point de malade que, si l'obéissance le lui permettait, il ne secourût avec un empressement admirable. Jamais ni leur mauvaise humeur, ni la puanteur de leurs plaies, ni l'assiduité que leur maladie demandait, ne le rebutaient : on l'a vu même baiser dévotement leurs ulcères. Cette charité éminente du serviteur de Dieu parut singulièrement à Rome, l'an du grand Jubilé 1450, où le pape Nicolas V fit la canonisation de saint Bernardin de Sienne ; comme il s'était assemblé, dans le couvent d'Ara-Cœli, jusqu'à trois mille huit cents religieux de son Ordre, dont la plupart tombèrent malades, y étant aussi allé pour assister à cette double solennité, il accueillit avec une joie et une ferveur incroyable la mission de

les soulager, et il le fit avec tant de succès que, bien qu'il y eût dans cette ville une disette extrême de pain, de vin et de toutes sortes de vivres, rien néanmoins ne manqua jamais à ces malades, et ils reçurent de lui seul autant de secours qu'ils eussent pu en recevoir d'un grand nombre d'autres infirmiers.

Avant ce voyage en Italie, ses supérieurs l'avaient envoyé dans une des îles Canaries pour y gouverner une maison de leur Institut. Ayant trouvé dans ce pays une grande quantité d'idolâtres, il travailla avec un zèle merveilleux à leur conversion, et on ne peut dire combien d'injures, d'affronts, de misères et de fatigues il endura pour leur faire connaître la vérité de l'Evangile. Ses peines ne furent pas inutiles. Plusieurs de ces infidèles ouvrirent les yeux à la lumière de la foi, et se soumirent au joug de Jésus-Christ. Il brûlait d'une ardeur incroyable d'endurer le martyre, et ce fut dans ce dessein qu'il s'embarqua pour aller dans la grande Canarie, où le nom de Jésus-Christ n'était nullement connu. Il espérait y trouver la mort ; mais Dieu, qui le réservait pour lui rendre d'autres services, ne permit pas qu'il y arrivât. Une grande tempête qui assaillit son vaisseau dégoûta les mariniers de continuer leur chemin, et la crainte d'être maltraités des barbares qui étaient maîtres de cette île, leur fit entièrement abandonner leur entreprise. Il fut donc contraint de revenir dans sa première île, appelée Fortaventure, et il continua d'y convertir les païens et d'y fortifier admirablement les chrétiens par les exemples de ses vertus et par les paroles de vie qui sortaient de sa bouche. Il nourrit une grande partie de ces insulaires

durant une famine par les saintes adresses de sa charité, qui savait trouver dans les trésors de la divine Providence ce qu'il ne trouvait pas dans les greniers des marchands, ni dans les bourses des riches. On le rappela en Espagne en l'année 1449, et ce fut ce qui lui donna le moyen de faire, l'année suivante, le voyage de Rome dont nous avons parlé, après lequel on l'envoya dans la province de Castille, où il acheva le reste de ses jours.

L'objet le plus ordinaire de ses pensées était la Passion de son Sauveur crucifié. Il la méditait, souvent les bras étendus en croix, ou tenant un crucifix de bois entre ses mains, et ses aspirations étaient alors si véhémentes que l'âme soulevait quelquefois le corps de terre, et l'y tenait ainsi longtemps. Il était aussi extrêmement dévot au saint Sacrement de l'autel. Il servait la messe avec une révérence, une modestie et une piété qui ravissaient les assistants. Son recueillement et son amour en communiant étaient admirables, et, comme il recevait des grâces extraordinaires par le moyen de cet aliment céleste, on ne peut aussi exprimer avec quelle reconnaissance il s'en nourrissait et s'en rassasiait. La dévotion qu'il avait pour le Fils s'étendait aussi jusqu'à la Mère. Marie était son asile, sa patronne, son avocate, sa consolation et son espérance. Il jeûnait, en son honneur, au pain et à l'eau, tous les samedis de l'année ; il célébrait ses fêtes avec une allégresse extraordinaire, et disait tous les jours son chapelet d'une manière si respectueuse qu'il était aisé de voir qu'il se sentait pénétré de la grandeur de son mérite.

La vie d'un si saint religieux a été toute remplie de miracles : allant un jour avec un autre religieux du couvent de Cerraya à celui de Saint-Luc de Barramède, il ne put se procurer aucune nourriture en chemin, ce qui le réduisit, ainsi que son compagnon, à une telle faiblesse, qu'ils ne pouvaient plus marcher. Alors il éleva son esprit à Dieu, pour implorer son secours, et à l'heure même ils aperçurent au milieu de la solitude une nappe blanche étendue sur l'herbe, avec du pain tendre, des poissons nouvellement cuits, des citrons et une bouteille de vin. Ils regardèrent de tous côtés si ce festin n'était point disposé pour d'autres ; mais personne ne paraissant à droite ni à gauche, ils reconnurent qu'il leur avait été préparé par les soins charitables de la divine Providence ; ils s'en rassasièrent avec actions de grâces, et achevèrent ensuite heureusement leur voyage.

A Séville, un enfant de sept ans, craignant les châtiments de sa mère, s'était caché au fond de son four et s'y était enfermé. Cette femme, sans penser que son fils y fût, y jeta du bois et y alluma du feu pour le chauffer. La flamme éveilla l'enfant : il cria, appela sa mère, implora son assistance d'une manière lamentable ; mais il était trop tard, et le feu était déjà si violent, qu'il n'y avait nulle apparence de le pouvoir sauver. Alors cette femme se mit à courir comme une désespérée dans les rues, s'accusant d'être l'homicide de son fils. Mais par un coup du ciel, saint Didace, se trouvant auprès de sa maison, la consola, et l'ayant envoyé prier Dieu devant l'autel de Notre-Dame, il se rendit à son four avec son compagnon et une foule de

monde, et nonobstant que le bois fût déjà presque consumé, il en retira cet innocent sain et sauf et sans aucune marque de brûlure. Ce miracle étant si visible et si assuré, les voisins prirent l'enfant au milieu d'eux et le conduisirent comme en triomphe à la chapelle où sa mère était en prières, et les chanoines le revêtirent de blanc en l'honneur de la sainte Vierge. Depuis, la même chapelle a été fort célèbre, et il s'y est fait un grand concours de monde pour implorer la protection de cette Mère des affligés.

Notre Saint guérissait souvent les malades par ses prières, ou par le signe de la croix, ou en les frottant avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image de Notre-Dame : ce qu'il faisait pour cacher aux hommes le grand don des miracles qu'il avait reçu de Dieu. Enfin, il plut à la divine Bonté de donner à son serviteur une couronne de justice pour avoir bien combattu et lui avoir été fidèle. Sa réputation était si grande partout, pour sa simplicité, son innocence, sa pureté de cœur et sa vie exempte des moindres défauts, qu'on ne l'appelait plus autrement que le saint religieux. Notre-Seigneur, pour exercer sa patience et perfectionner son humilité, lui envoya un abcès extrêmement infect et douloureux au bras, qui lui dura jusqu'à la mort. Etant une nuit fort malade, il fut tellement ravi hors de lui-même, qu'il n'avait plus aucun sentiment, et que les Frères et les médecins le croyaient mort ; mais il revint de cette extase, et alors on lui entendit dire trois ou quatre fois : « Oh ! qu'il y a de « belles fleurs en paradis ! » Lorsqu'il vit sa dernière heure approcher, il se munit des sacrements de l'Eglise,

et, voulant imiter son bienheureux Père, il demanda par aumône l'habit le plus pauvre et la corde la plus usée du couvent. On ne put lui refuser cette consolation ; ainsi cet homme admirable, qui était mûr pour l'éternité, rendit sa belle âme entre les mains de Notre-Seigneur, pour aller jouir sans fin de ses divins embrassements. Ce fut la nuit d'un samedi, 12 novembre 1463. Il tenait en mourant un grand crucifix, et ses dernières paroles furent celles que l'Eglise chante en l'honneur de la croix : *Dulce lignum*, *dulces clavos*, etc. : « O bois charmant ! ô clous favorables ! ô croix sou- « verainement aimable, qui seule avez été digne de « porter le Roi et le Seigneur des cieux ! » Son corps, que ses grandes austérités avaient rendu sec et noir, devint incontinent blanc et parfaitement beau, et il en sortit une odeur si suave, qu'elle embaumait ceux qui en approchaient, pourvu néanmoins qu'ils fussent en bon état ; car ceux qui avaient la conscience chargée de grands péchés ne jouissaient point de ce bonheur qu'ils ne se fussent confessés. Ses membres étaient flexibles, comme s'il eût été encore vivant. On l'enterra le dimanche ; mais quatre jours après, on le retira de terre aussi frais qu'auparavant, et il demeura plusieurs mois sans corruption, exposé à la dévotion des fidèles, exhalant toujours cette odeur merveilleuse.

On le représente : 1° tenant une croix à la main, soit parce qu'il avait prêché l'Evangile dans les îles Canaries, soit parce que sa vie de dévouement fut terminée par ces paroles qu'il prononçait en rendant son âme à Dieu, les yeux fixés sur la croix : « Bois précieux, heu- « reux clous, qui avez eu le bonheur de porter le Roi

« des rois »; 2° retirant plein de vie, d'un four où il s'était endormi et que l'on avait chauffé sans songer au petit malheureux, un jeune enfant qu'il rend à sa mère éperdue; 3° tenant un lis à la main, symbole de la virginité qu'il conserva toute sa vie.

Il se fit un grand nombre de miracles par son invocation et par l'attouchement des choses qui lui avaient appartenu, comme des parcelles de ses cheveux, de sa barbe et de ses pauvres habits. Le pape Sixte V en rapporte un grand nombre dans la Bulle de sa canonisation, et Pierre Galesinius, protonotaire apostolique, en a fait un livre entier. Le plus éclatant a été la guérison du prince Charles, fils aîné et héritier présomptif de Philippe II, roi d'Espagne. Ce prince, en jouant à Alcala, dans le palais royal, tomba d'une échelle sur la tête avec tant de violence, qu'il se fit une plaie mortelle et entièrement incurable. On n'attendait plus que sa mort, les médecins et les chirurgiens l'avaient abandonné, et on ne pensait plus qu'à lui préparer des obsèques dignes de sa naissance, lorsque des personnes de piété remontrèrent au roi, son père, que, saint Didace faisant tant de prodiges, il pourrait espérer la guérison du prince infant, s'il faisait apporter son corps dans sa chambre. Le roi écouta volontiers cette proposition, et ordonna aussitôt que le saint corps fût apporté du couvent des Frères Mineurs au palais. Lorsqu'il fut dans la chambre du malade, on le lui fit toucher, et, à l'instant même, il commença à mieux se porter; et, peu d'heures après, au moment où il devait mourir, d'après les déclarations des médecins, il se trouva parfaitement guéri. Cette grâce si-

gnalée engagea le roi à poursuivre la canonisation de ce grand serviteur de Dieu. Il ne l'obtint pas si tôt néanmoins : car le miracle étant arrivé en 1562, sous le pape Pie IV, elle ne fut faite qu'en 1588, sous le pape Sixte V, le jour de la Visitation de Notre-Dame. Ce qui montre avec combien d'exactitude procède l'Eglise romaine, nonobstant les recommandations des princes, lorsqu'il est question de proposer un Saint à la vénération et au culte public de tous les fidèles. Le pape Innocent XI a mis la fête de ce saint confesseur au 13 de ce mois.

LE BIENHEUREUX BALTHAZAR DU PRÉ
ET AUTRES
MARTYRS EN FRANCE

C'est en 1562 que Pierre Viret, disciple de Calvin, commença à lever la tête du milieu des fanges de Genève ; il vint alors à Nîmes, et les habitants, déjà infectés du venin de l'hérésie, lui donnèrent l'église des Frères Mineurs, qui furent chassés de leur couvent et privés de tout. Dans cette église profanée par l'érection d'une chaire hérétique, toutes les images et tous les autels furent aussitôt brisés. Nîmes demeura sans pasteur, sans prêtres et sans sacrifice au milieu des soupirs et des larmes des bons catholiques, jusqu'à ce que le roi Charles IX, par une ordonnance datée d'Orléans, fit retablir la foi catholique dans les lieux

d'où elle avait été bannie, tout en laissant pleine liberté de conscience aux Huguenots.

En ce temps était en Languedoc l'illustre Père Balthazar du Pré, natif de Briançon en Dauphiné. Il possédait tous les dons que la nature accorde et que l'étude développe. Quoique jeune encore, il avait déjà été deux fois provincial de la province de Saint-Louis. Il avait prêché avec succès et avec fruit à Narbonne, à Arles, à Carcassonne et à Limoges. Nîmes voulut aussi que ce grand ouvrier de Dieu vînt travailler chez elle. Le Chapitre provincial d'Aix l'envoya donc à Nîmes en qualité de gardien, et il vint occuper avec bonheur ce poste redoutable, prêt à donner sa vie, s'il le fallait, pour la gloire de Dieu et l'honneur de la sainte Eglise. Les catholiques l'accueillirent avec des transports de joie. Il se mit aussitôt à l'œuvre et commença, avec le secours de l'évêque et des autorités séculières, à restaurer le culte divin dans toute la ville, et principalement dans l'église des Franciscains.

Par ses conseils et par l'ordre de l'évêque, le clergé se rendit solennellement en procession auprès d'un puits que les Huguenots avaient rempli des cadavres des catholiques tués par eux. Ces cadavres, qui tous exhalaient une suave odeur, furent retirés du puits, tandis que le Père Balthazar prononçait l'éloge des martyrs. Il annonça dans son discours qu'une autre persécution était proche. L'événement montra bientôt qu'il avait parlé, éclairé par l'esprit des prophètes ; en effet, ce qu'il avait prédit dans le mois de juin, s'accomplit dans le mois de novembre.

Les Huguenots, qui avaient obtenu une trêve, en pro-

fitèrent pour s'armer et préparer une nouvelle guerre. Ils se concertèrent dans toute la France et se levèrent tous le même jour, au mois d'octobre. La ville de Nîmes, surprise et trahie, tomba en leur pouvoir au mois de novembre. Le gouverneur s'étant retiré dans le château avec la garnison, essaya quelque temps de résister, mais manquant de subsistances, il fut obligé de se rendre. L'évêque prit subitement la fuite. Le Père Balthazar, arrêté avec beaucoup d'autres ecclésiastiques, exhorta ses compagnons à souffrir courageusement le martyre qui les attendait.

Les hérétiques se livrèrent à toutes sortes de cruautés sur lui : ils lui lardèrent tout le corps à coups de poignards, le blessèrent grièvement à la tête et à la gorge et en cet état le précipitèrent dans le puits dont il a été question. Après lui, ce fut le tour du Père Jean Chalvet, son cousin. Agé et malade, mais fortifié par la grâce de Dieu et par l'exemple de son parent, il se montra intrépide au milieu des hérétiques qui déchargerent sur lui leurs armes à feu et le jetèrent dans le même puits. Le Père Guillaume Scofré et le Père Jean Lantret, sacristain, furent aussi percés à coups de stylet et jetés dans le puits.

Montpellier, remarquable par son école de médecine, fut aussi infectée du venin de l'hérésie par le même Pierre Viret, loup dévorant lancé par le démon contre le troupeau de Jésus-Christ. Les catholiques étant sans pasteur, car l'évêque lui-même était soupçonné d'hérésie, les hérétiques s'emparèrent de l'église de Notre-Dame, dont les catholiques avaient emporté les vases sacres avec le trésor lorsqu'ils l'avaient quittée

pour se réfugier dans l'église du château. Comme ils n'avaient personne pour les diriger et les consoler, ils appelèrent parmi eux le Père Antoine Brunel.

Il était né au Puy, dans la province d'Auvergne. Gardien du couvent de Montpellier et prédicateur zélé et instruit, il avait souvent prémuni les catholiques contre les artifices de l'hérésie. Quand les Huguenots, qui le connaissaient, apprirent qu'il était dans le château, ils résolurent de s'emparer de sa personne à tout prix. Ils firent donc aux catholiques des propositions de paix ; sous la foi du serment ils leur promirent la vie sauve et la liberté religieuse. Les catholiques, gens simples à qui d'ailleurs les vivres commençaient à manquer, ouvrirent les portes du château aux Huguenots qui aussitôt se mirent en quête du Père Brunel et le trouvèrent dans l'église son rosaire à la main. Il se jetèrent sur lui comme des loups affamés sur leur proie, le percèrent de leurs épées et le laissèrent mort sur place, 1560. Son corps demeura trois jours sans sépulture.

Le Père Antoine Brunel avait pour compagnon le Frère Ponce Chayssi, diacre, qui le rejoignit dans la gloire après trois jours d'un cruel martyre. Arraché de l'église par les hérétiques et blessé grièvement par eux, il fut laissé pour mort. Les assassins étant partis, le religieux se traîna comme il put dans la maison d'un boulanger qui n'était pas loin de là. Il y resta deux jours caché. Le ministre des Huguenots, informé de cela, le fit transporter à l'hôpital, non par charité

chrétienne, mais dans l'espoir de faire apostasier le jeune religieux. Promesses et flatterie, rien ne fut négligé, mais le jeune homme resta inébranlable et préféra la palme du martyre à tous les plaisirs terrestres qu'on faisait miroiter devant ses yeux. Les autres religieux Franciscains et les Clarisses réussirent à se cacher dans Montpellier jusqu'au moment où ils purent s'évader avec l'aide des bons catholiques.

A la faveur de la trève qui suivit ces massacres, les Frères Mineurs rentrèrent à Montpellier où on leur donna l'église de Saint-Paul, car leur église et leur couvent avaient été abattus. Dans le second soulèvement des Huguenots, en 1570, le Père Nicolas Bermond, gardien et prédicateur éloquent, fut arrêté sur-le-champ, et on lui fit voir aussitôt à quoi il devait s'attendre : car le frère André Robert, homme très-vertueux, fut tué en sa présence d'un coup d'arme à feu. Lorsque le Père gardien parut au milieu des hérétiques, il défendit la foi catholique par de si fortes raisons, que les ministres restèrent muets. Ceux-ci se promettaient de faire usage d'autres armes que de celle de la parole pour se venger de leur défaite. Mais avec l'aide d'un catholique courageux et dévoué, le Père Bermond parvint à s'échapper de leurs mains meurtrières.

Dans l'église du couvent de Carcassonne, province de Saint-Louis, se trouve le tombeau du bienheureux

Père Raymond Barral ; il est souvent visité par des malades, et il s'y est opéré des miracles.

(GONZAGUE.)

LE B. ALPHONSE D'ATAYDE

1507. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Nommé Alphonse par quelques-uns, et Jean par d'autres, cet excellent serviteur de Dieu, plus illustre encore par ses vertus que par sa naissance, était le fils unique de Martin d'Atayde, comte d'Atongia, en Portugal. A l'âge de dix-sept ans, il demanda et obtint l'habit franciscain dans le couvent d'Alanquer, sans avertir ses parents. Mais comme il était leur unique héritier, ceux-ci le retirèrent du couvent malgré lui et lui firent épouser une fille du comte de Pénela. Il offrit à la cour le modèle de toutes les vertus chrétiennes, au point que Dieu lui accorda le don des miracles. Un jour qu'il accompagnait le roi de Portugal, qui l'aimait beaucoup, des pauvres lui demandèrent l'aumône. Il donna une pièce de monnaie à l'un d'eux qui avait la main paralysée et estropiée, et à peine eut-il touché cette main, qu'elle fut subitement guérie. Après quelques années de mariage, il perdit son épouse et retrouva sa vocation première.

Il quitta donc le monde et la cour, léguant à son fils son comté avec la faveur royale, et pour que personne ne mît obstacle à sa sainte résolution, il sortit secrètement de Portugal et vint prendre l'habit en Espagne,

dans la province des Saints-Anges, où il se fit remarquer par sa haute perfection, sa stricte pauvreté, sa pratique rigoureuse du silence et de la solitude. Quand il eut fait profession, il retourna, à la demande du roi, dans la province de Portugal, où il se livra à la pratique de toutes les vertus, s'acquittant avec zèle des œuvres les plus humbles de la vie religieuse.

Cependant, comme on le laissait libre de suivre les inspirations du Saint-Esprit, il faisait son occupation habituelle de la prière et de la méditation. Il avait des extases fréquentes, et fut souvent soulevé en l'air à la vue de plusieurs témoins. Sa sainteté, qui brillait dans ses regards, éclatait encore bien davantage dans les miracles qu'il opérait. Comme il habitait le petit couvent de Carnota, un gentilhomme, son ancien ami, vint avec son épouse le trouver et le prier de vouloir bien oindre avec l'huile de la lampe du Saint-Sacrement leur jeune fils atteint d'une maladie mortelle.

A cette demande, il parut se troubler et répondit qu'ils devaient chercher aide et consolation auprès de Dieu tout-puissant et miséricordieux, mais non auprès d'un homme pécheur comme lui. Les parents se retirèrent fort affligés. Cependant la nourrice resta avec l'enfant dans l'église, et lorsque le saint religieux, qui était alors portier, voulut fermer les portes, cette femme le supplia d'avoir pitié de ce pauvre enfant; le bon religieux se laissa toucher, et prenant de l'huile il fit un signe de croix sur le petit moribond qui se trouva guéri instantanément et fut reporté en parfaite santé à ses heureux parents. Afin que ce miracle ne fît pas trop de bruit autour de lui, Alphonse demanda à chan-

ger de couvent. Il guérit pareillement Isabelle de Goa, vertueuse dame, d'un cancer à la lèvre.

Il habitait le couvent de Villa-Viciosa, lorsqu'il sentit la mort approcher ; il s'y prépara par la réception des sacrements, et rendit son âme à Dieu, riche en bonnes œuvres et en mérites, en 1507.

Quelques années après sa mort, le comte Louis d'Atayde, son héritier, fit transférer son corps dans le couvent que ses ancêtres avaient fondé à Atongia en l'honneur de saint Bernardin. Dans cette translation, pendant que le corps du saint religieux était dans la maison de la mère du comte, une femme, malade depuis longtemps d'une perte de sang, demanda la permission de voir les ossements. Elle les baisa respectueusement et fut aussitôt guérie. Les restes du Bienheureux reposent dans ce couvent, dans un tombeau d'un remarquable travail. Les habitants des lieux voisins y viennent en pèlerinage, et y trouvent de précieuses consolations, soit pour l'âme, soit pour le corps.

(Daze et Gonzague.)

TREIZIÈME JOUR DE NOVEMBRE

FRÈRE THADDÉE DE TOCCO

1639. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Il reste chez ses parents jusqu'à l'âge de seize ans, occupé au travail des champs. — Sa piété précoce. — Pendant les quatre-vingt-dix ans qu'il passe dans le couvent, il offre le modèle d'un parfait religieux. — Sa mort.

Cet humble Frère naquit en 1533 à Tocco, paroisse de la province des Abruzzes, dans le royaume de Naples. Ses parents, nommés Thaddée Trombetta et Catherine Pettinella, étaient pauvres, mais vertueux et craignant Dieu, et élevaient chrétiennement leurs enfants. Il reçut à son baptême le nom de Jean-Baptiste, et fit paraître, dès ses jeunes années, une rare modestie et une raison précoce. Quand il fut en âge de travailler, il s'occupa aux travaux des champs. Il commençait dès lors à avoir des pensées élevées sur les choses du ciel et de l'éternité. Lorsqu'il rencontrait des enfants qui ignoraient les prières et les vérités élémentaires qu'ils auraient déjà dû savoir, il les instruisait avec bonheur et si amicalement qu'ils couraient après lui partout où ils l'apercevaient.

Il obéissait en tout à ses parents. Avant d'aller à son ouvrage, il faisait une visite à l'église et entendait la messe quand il le pouvait; il demandait ensuite la bénédiction de ses parents, puis il partait avec un morceau de pain qu'il mangeait à l'heure de midi, assis

auprès de quelque fontaine pour se désaltérer. Quand il rentrait le soir, il demandait encore la bénédiction de ses parents, et ne se plaignait jamais d'avoir trop travaillé ou d'avoir trop peu mangé. A l'âge de douze ou treize ans, il examinait exactement sa conscience avant de s'endormir, couché sur une botte de sarment. Il évitait soigneusement les mauvaises compagnies.

La pratique de telles vertus le faisait passer pour ridicule aux yeux des autres jeunes gens, qui le raillaient et lui donnaient des noms injurieux ; mais lui méprisait tout cela et n'en était que plus excité à aimer Dieu et même les moqueurs. Comme il leur déclarait hardiment qu'il voulait être religieux, ils l'appelaient fainéant, propre à rien qui cherchait une cape pour éviter de travailler. Mais il se souciait autant de leurs propos que d'une vaine fumée.

A peine âgé de seize ans, il s'ouvrit de ses bons désirs aux religieux Observants d'Aquila. Ceux-ci ne le crurent pas capable, à cause de sa jeunesse, de supporter les austérités de l'Ordre. Cependant ils l'envoyèrent, conformément à la Règle, au Père provincial, qui jugea de même. Mais voyant son ardent désir, il lui donna bon espoir, lui conseilla de se recommander à Dieu et à saint François, de se confesser et de communier souvent, et de se présenter de nouveau au prochain chapitre.

Il se retira consolé et plein d'espoir. Il fit connaître ses projets à ses parents, qui s'affligèrent de perdre un si ferme soutien et un aide dans leurs travaux de tous les jours. Leur douleur le toucha mais ne l'ébranla

point, soutenu qu'il était par l'amour de Dieu. Il se présenta donc au chapitre provincial, en 1549, et fut reçu. Ses parents, que la vocation de leur fils avait d'abord contristés, se résignèrent en vrais chrétiens ; ils se réjouirent même et rendirent grâces à Dieu et à saint François qui avaient choisi leur fils pour un si saint état.

Au moment de partir, il se mit à genoux devant ses parents et leur demanda en pleurant leur bénédiction et pardon pour toutes ses fautes envers eux. Il avertit ses frères et sœurs de servir Dieu fidèlement, et il les fit tous pleurer. Enfin, il se mit en route et vint trouver à Aquila le Père provincial. Celui-ci l'avertit de nouveau de bien réfléchir sur les grandes obligations de la vie religieuse. Le jeune homme répondit qu'il avait confiance que Dieu et saint François l'aideraient à s'en acquitter fidèlement, et le Père l'envoya dans le couvent de Caramanico, où il prit l'habit sous le nom de Frère Thaddée, et s'en alla ensuite faire son noviciat dans le couvent de Penna.

Heureux d'avoir été reçu dans la maison du Seigneur, il montra une joie et une ferveur admirables. Il se soumit si aveuglément à ses maîtres, qu'il ne ressentit jamais la moindre répugnance à exécuter leurs ordres. Il se complaisait aux ouvrages les plus humbles du couvent. Les pénitences ordinaires ne lui suffisant pas, il en faisait encore d'autres avec la permission des supérieurs. Dès son noviciat, il fut un modèle de modestie, de mortification et de silence. Lors de sa profession, il donna de si grandes marques de sainteté, qu'il fit verser des larmes non-seulement aux religieux,

mais aux gens du monde, qui tous entrevoyaient ce qu'il serait un jour.

Quelque temps après sa profession, il devint cuisinier dans le couvent de Sulmone. Quoiqu'il n'eût jamais fait cet office, il l'accepta sans difficulté, et il y mit tant de soin, suivi d'un tel succès, que les religieux disaient que les anges avaient préparé les mets que frère Thaddée leur servait. S'il avait réussi à se conserver pur parmi les dangers du monde, à plus forte raison continua-t-il dans la solitude du couvent et lorsqu'il eut fait ses vœux. Lorsqu'il parlait à des femmes, il tenait ses yeux fixés à terre et fermés, pour ne pas dissiper son esprit, disait-il. Gardant scrupuleusement la sainte pauvreté, il n'avait pour son usage que ce qu'il portait sur son corps, et il raccommodait son vêtement le plus longtemps qu'il pouvait. Une dame, à Rome, lui ayant offert un peu d'argent pour faire dire des messes : « Vous faites à mon égard l'of-« fice de Satan », dit-il, et il passa son chemin, laissant cette femme toute confuse ; car lorsqu'il s'agissait d'argent, il n'avait d'égard pour personne, ainsi qu'il convient à un véritable fils de Saint-François.

Il avait de très-bas sentiments de lui-même, se jugeant indigne de tout honneur, et s'anéantissant à mesure qu'il était plus estimé pour ses vertus. A ceux qui se recommandaient à ses prières, il disait qu'il avait plutôt besoin des prières des autres, que s'ils voulaient prier pour lui, il prierait lui aussi pour eux. Il montrait un grand respect pour les prêtres, et il conserva toujours la louable habitude qu'il avait prise étant novice, de se mettre à genoux pour leur parler.

Lorsqu'étant devenu vieux et infirme, il lui fut difficile de se mettre à genoux, il leur faisait une profonde révérence.

A cause de sa vie édifiante, on le choisit pour être portier du couvent d'Aquila, où il y avait toujours un grand concours de fidèles, parce que le corps de saint Bernardin de Sienne est honoré dans cette église. Il remplissait cette charge avec un grand zèle, principalement lorsqu'il s'agissait d'appeler les confesseurs demandés par les visiteurs ; de sorte que chacun était édifié de son accueil amical et empressé. La chapelle de Saint-Bernardin étant à sa portée, il y allait souvent, et y restait à prier tout le temps qu'il avait de libre. Il tenait cette chapelle dans une grande propreté, et s'estimait heureux toutes les fois qu'il pouvait rendre quelque service à son *ancien*, c'est ainsi qu'il appelait saint Bernardin.

Il dormait quelquefois dans sa cellule appuyé contre la paroi ; le plus souvent, après avoir pris un court repas dans cette chapelle, il passait les nuits entières à méditer et à se donner une discipline sanglante : parfois les religieux l'entendant, faisaient du bruit pour l'empêcher de continuer. Quelque fatigué qu'il fût du travail de la veille, il n'omettait jamais d'aller à Matines. Chaque matin, il priait un religieux de lui expliquer l'épître et l'évangile du jour, ainsi que la vie du Saint dont on faisait l'office, afin d'en nourrir son esprit tout le jour. Les vendredis et samedis, il vivait au pain et à l'eau ; il ne mangeait jamais de viande ni de poisson.

Comme la renommée de sa perfection s'était répan-

due, un homme, dont la femme était possédée, vint avec celle-ci, malgré la répulsion du démon, à Aquila, dans l'église de Saint-Bernardin, et trouvant frère Thaddée dans la chapelle, il le pria de le secourir dans son malheur. Thaddée répondit : « Prions notre Saint « qu'il veuille bien vous consoler » ; et, après une courte prière, il contraignit le démon à laisser cette femme, en faisant sur celle-ci un signe de croix avec l'huile de la lampe qui brûlait devant la châsse de saint Bernardin. Il congédia les deux visiteurs en leur recommandant de rendre grâces à Dieu, mais de ne pas dire comment la délivrance avait été opérée.

Un gentilhomme d'Aquila étant très-malade à Rome, ses proches firent en sorte que frère Thaddée fût envoyé en cette ville sans savoir pourquoi. Arrivé à Rome, il fut appelé auprès du malade à qui il dit, après une courte prière : « Soyez consolé et invoquez « saint Bernardin qui vous guérira ». Et, en effet, le malade fut guéri sur-le-champ. Ses supérieurs, connaissant sa sainte vie, le retinrent à Rome, dans le grand couvent d'Ara-Cœli, et la ferveur de son âme grandit encore ; il pratiquait des austérités sans fin, et était sans cesse occupé de prières vocales et de contemplations. Sa grande dévotion envers le saint Sacrement le portait à servir la Messe quand il pouvait, et de préférence la dernière. Il ne s'asseyait jamais à table, mais après la Messe il servait ses frères à la seconde table. Ensuite il mangeait les restes, et encore il conservait tout ce qu'il pouvait pour les pauvres, en particulier pour ceux qui venaient après la distribution commune des aumônes.

Une fois, étant sorti devant la porte avec quelques morceaux de pain dans sa manche, il fut appelé par la duchesse Muti, qui avait pour lui une grande vénération, et deux morceaux de pain étant tombés de sa manche, la duchesse les ramassa. Le bon religieux les redemanda, mais elle refusa de les rendre, et elle les conserva plusieurs années sans qu'ils s'altérassent. Elle lui envoya ensuite, chaque semaine, une grande quantité de pain pour les pauvres. Durant l'hiver, il faisait venir les pauvres dans une chambre secrète, et il leur faisait du feu avec du bois qu'il ramassait. Il profitait de l'occasion pour les instruire des vérités de la religion. Il faisait aussi des chapelets qu'il leur donnait.

Il retourna à Aquila en 1628, et ses frères, ainsi que tous les habitants, le reçurent avec joie. Mais son départ affligea les Romains, tellement que le conseil de la ville obtint du général que frère Thaddée retournerait à Rome. Lorsque cet ordre parvint à Aquila et qu'il s'y répandit, les échevins firent défense au gardien et au provincial de le laisser partir, et du reste ils firent garder les portes pour qu'il ne pût sortir. Cela contrariait fort le provincial qui ne pouvait s'opposer à un ordre du général, et plus encore frère Thaddée qui craignait de désobéir. Comme celui-ci s'en plaignait à quelques amis qui étaient venus le voir, ils lui conseillèrent d'obéir, lui promettant de l'aider à franchir les portes de la ville si quelqu'un voulait l'en empêcher. Il partit donc et franchit les portes sans que personne lui adressât la parole. Lorsqu'on sut ensuite qu'il était parti, et par quelle porte,

les gardes interrogés répondirent ne l'avoir pas aperçu.

Aussitôt qu'il fut de retour à Rome, il reçut les visites de beaucoup de personnes distinguées, à son grand déplaisir, car son unique soin était de s'avancer dans la perfection. Il avertissait et réprimandait avec force ceux qu'il entendait jurer ou prononcer le nom de Dieu sans respect. Quoique simple et illettré, il comprenait tous les passages de l'Ecriture qu'il entendait citer. Il aimait extrêmement à entendre la parole de Dieu, et accompagnait avec bonheur les Pères qui s'en allaient prêcher.

Il n'allait nulle part avec plus de plaisir que chez les malades. Il avait coutume de dire que c'était une œuvre de grande charité de prier pour les âmes du purgatoire, mais de plus grande charité encore de prier pour les agonisants, parce qu'ils sont en danger pour leur salut, à cause de l'effort suprême que fait alors le démon pour perdre leur âme.

L'efficacité de ses prières s'était fait connaître à Rome par plusieurs miracles. Laurent Velli était devenu tout à coup gravement malade. Ses frères firent venir Thaddée ; celui-ci fit une prière fervente, afin que le malade pût recevoir les derniers sacrements. Aussitôt le malade revint à lui, se confessa avec un vif repentir et reçut ensuite la sainte communion. Thaddée fut alors sollicité de demander la santé du malade, mais il répondit que Dieu lui ayant accordé la grâce de recevoir les derniers sacrements, il fallait s'en contenter, parce que Dieu le voulait recevoir dans sa gloire. En effet, ce gentilhomme mourut bientôt après.

La dame Septima-Leodori, affligée d'une tumeur maligne au visage, avait été avertie de se préparer à la mort. Frère Thaddée étant venu la voir, lui dit en souriant ces mots de l'Evangile : « *Infirmitas hæc nón « est ad mortem*, cette maladie n'est pas mortelle ». Puis, faisant un signe de croix avec son rosaire sur le mal, il dit : « Soyez guérie au nom de Jésus et de « Marie ». Aussitôt la tumeur disparut, ne laissant qu'une légère cicatrice. Le lendemain matin, le médecin trouvait en parfaite santé celle qu'il croyait déjà morte ; puis, apprenant ce qui s'était passé, il déclara que la guérison s'était opérée d'une manière surnaturelle.

Alexandre Ludovisio, conseiller de la ville de Rome, venait tous les jours à l'église d'Ara-Cœli, pour prier et entendre la sainte Messe avant de se rendre à la salle du conseil. Il avait remarqué la sainte vie de frère Thaddée, s'était lié avec lui, et souvent il sollicitait ses prières pour obtenir qu'il remplît toujours ses fonctions selon Dieu et sa conscience. Au bout de quelque temps, le Pape l'ayant choisi pour seconder le cardinal-vicaire, il se recommanda encore aux prières de frère Thaddée. Le saint religieux l'exhortant alors à suivre en tout la justice, lui prédit qu'il monterait un jour jusqu'à la dignité suprême. Il en fut ainsi, car Ludovisio devint successivement auditeur de Rote, archevêque de Bologne, sa ville natale, nonce de Savoie, cardinal, et enfin, après la mort de Paul V, il fut élu Pape, sous le nom de Grégoire XV.

Lorsque le commissaire-général de l'Ordre alla baiser les pieds du nouveau Pape, celui-ci lui parla de

frère Thaddée, disant qu'il voulait lui parler. L'humble religieux vint le lendemain au palais, et fut aussitôt appelé au baisement des pieds. Sa Sainteté lui dit : « Vous savez que je suis Pape, et vous ne venez pas « m'en témoigner votre joie ? » Frère Thaddée répondit : « Saint Père, ma plus grande joie est toujours de « prier Dieu pour Votre Sainteté, pour toute l'Eglise « romaine, et pour ceux qui la gouvernent, afin que « Dieu leur accorde ses grâces ».

Pour toute faveur, il demanda que les frères lais qui réciteraient le rosaire dans la chapelle de Saint-Bernardin, obtinssent la même indulgence que les prêtres qui disaient la Messe dans la chapelle de Sainte-Hélène. Il l'obtint sur-le-champ et se disposa aussitôt à se retirer, mais le Pape lui dit qu'il voulait jouir plus longtemps de sa conversation. Le bon religieux répliqua avec une admirable simplicité : « Saint Père, ce « matin j'ai servi peu de messes pour venir voir Votre « Sainteté et pour observer la sainte obéissance ». Le Pape lui donna alors sa bénédiction et le laissa aller.

Dans son extrême vieillesse, on lui donna une cellule à l'infirmerie, et il se plaisait au milieu des malades. Ses pénitences étaient les mêmes que dans sa jeunesse, il s'asseyait rarement à table, servait les frères, et mangeait les restes. Il était dispensé d'aller à Matines, mais il y arrivait toujours le premier, à moins que le soin des malades ne le retînt. Dieu lui révéla le temps de sa mort. Dans la cent-sixième année de son âge, et la quatre-vingt-dixième de sa profession, le jour de la fête de saint Didace, il demanda à communier en viatique, bien qu'il n'eût d'autre maladie que

la vieillesse. Après avoir sollicité les prières de ses frères et leur avoir demandé pardon des fautes qu'il avait pu commettre envers eux, il reçut les derniers sacrements, et demeura quelque temps ravi en extase. Revenu à lui-même, il répéta plusieurs fois : *Sursum corda*, et expira doucement le 13 novembre 1639.

Il fut enterré dans l'église du couvent, et il s'est opéré des miracles à son tombeau.

(MAZZARA.)

LE PÈRE NICOLAS D'OSIMO

1460. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

Ce saint religieux naquit à Osimo, dans la province de la Marche, en Italie. Il montra dès sa jeunesse une intelligence qui étonnait son maître, et celui-ci souhaitait qu'un enfant si bien doué apportât plus d'application à l'étude, car il arrivait souvent à l'école le dernier. Le maître, croyant que ses parents s'opposaient à ce qu'il se levât plus matin, en parla à sa mère. Celle-ci répondit que son fils sortait tous les jours de très-bonne heure pour se rendre, croyait-elle, à l'école. Le soupçonnant alors de s'amuser en chemin avec les autres enfants, elle le fit observer. On s'aperçut qu'en sortant de la maison paternelle, il venait tous les jours dans l'église des Franciscains, et que là, dans un coin, auprès du maître-autel, il restait longtemps à prier Dieu.

Ses parents, heureux de ce que leur fils montrait

une si rare dévotion dans un âge si tendre, le firent instruire avec plus de soin encore dans la science et dans la vertu. Il fit de brillantes études et devint professeur en l'un et l'autre droit à l'université de Bologne. Il était si considéré qu'on le consultait dans toutes les questions importantes. Un jour qu'il devait donner une consultation sur un procès important qu'il avait beaucoup étudié, il tomba, la veille au soir, dans un sommeil profond et eut un songe : il lui semblait qu'il nageait dans une mer troublée, s'efforçant d'atteindre un navire qui était assez éloigné de lui. Il vit en arrivant que ce navire était rempli de Frères Mineurs qui lui jetèrent une de leurs cordes pour l'aider à monter. Il se réveilla tout tremblant et comprit que c'était là une vision céleste plutôt qu'un songe ordinaire.

Sans perdre un seul instant, il alla demander l'habit de Saint-François, et avec de si vives instances, que les supérieurs crurent devoir se rendre à son désir. Si sa vocation venait de Dieu, il le montra suffisamment par sa profonde humilité et sa ponctuelle obéissance. Il regardait tous ses frères comme des maîtres dans la perfection religieuse, et prenait conseil de tous pour la pratique des vertus. Il rejetait sur-le-champ toutes les pensées qui pouvaient déplaire à Dieu, ou qui n'étaient pas de nature à le pousser dans la voie de la perfection.

Ses études théologiques terminées, il prêcha dans la plupart des villes d'Italie, et produisit des fruits abondants de salut. Il convertit beaucoup de pécheurs, et détermina quantité d'hommes instruits et distingués à

quitter le monde pour entrer chez les Mineurs Observants. Devenu professeur de théologie, il forma des élèves qui devinrent d'éminents prédicateurs. Il pratiquait des pénitences rigoureuses, portait en tout temps le plus mauvais vêtement qu'il pouvait trouver, était zélé pour la pauvreté et très-modéré dans le boire, le manger et le dormir. Il évitait la louange et les entretiens des hommes, pour être tout à Dieu. Il avait coutume de se retirer dans le bois du couvent pour prier, et plusieurs fois on le trouva là en extase et même élevé au-dessus de terre.

Il écrivit de savants ouvrages. Etant provincial de la province des Saints-Anges, dans le royaume de Naples, il écrivit par ordre du Pape un court commentaire de la Règle des Franciscains. Ce commentaire fut autorisé parle général de l'Ordre, par saint Jean de Capistran et par saint Bernardin de Sienne, alors vicaire général des Observants. Très-zélé pour la restauration de l'Ordre, il fut choisi avec saint Jacques de la Marche pour aller réformer la province de Bosma, mission dont il s'acquitta avec beaucoup de succès.

Sur la demande du bienheureux Albert de Sarthiano, le pape Eugène IV nomma le Père Nicolas gardien de Jérusalem. Mais il n'occupa jamais cette haute fonction, et ne put même entreprendre le voyage, par le fait des religieux ses frères, qui craignaient de perdre un homme si précieux, dont le zèle était si utile pour propager la réforme naissante des Observants, et qui jouissait d'un grand crédit auprès du Pape. Il resta donc à Rome, où il mourut subitement dans une grande vieillesse, environ l'an 1460, au couvent d'Ara-

Cœli. Il fut enterré auprès du grand autel. Le jour de sa mort n'est pas connu, c'est pourquoi nous le plaçons après frère Thaddée de Tocco, qui repose dans la même église.

(Wadding.)

QUATORZIÈME JOUR DE NOVEMBRE

—

LE B. GABRIEL FERRETTI D'ANCONE

FRÈRE MINEUR DE L'OBSERVANCE

1456. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

Le bienheureux Gabriel naquit à Ancône, de l'illustre famille des comtes Ferretti, à laquelle appartient notre Saint-Père le pape Pie IX, glorieusement régnant (1874). Ses parents, doués d'une piété profonde, mirent tous leurs soins à lui inculquer dès l'enfance les vertus chrétiennes. Docile à leurs leçons, il montra, jeune encore, un grand éloignement pour les vanités du monde ; aussi quitta-t-il de bonne heure la maison paternelle, pour échanger contre l'humilité franciscaine la gloire et les avantages humains que l'illustration de sa famille lui promettait. Dès qu'il eut revêtu le saint habit, la pratique de cette humilité sembla devenir l'objet de sa principale étude. Il paraissait n'avoir d'autre désir que celui d'être le serviteur de tous ses frères ; il embrassait avec un joyeux et constant empressement les offices les plus vils du monastère, et se

complaisait dans la plus entière abnégation de soi-même. Mais, malgré l'attention qu'il mettait à cacher ses talents, il ne réussit pas à être ignoré de ses supérieurs, dont la volonté vint lui imposer d'abord la charge de gardien du couvent d'Ancône, et plus tard celle de premier supérieur de la province. Il ne considéra ces charges que comme une occasion de servir ses Frères avec plus de dévouement et d'humilité que par le passé.

Il était vicaire provincial, lorsque, se rendant à Assise, afin d'y gagner l'indulgence de la Portioncule, il traversa Foligno et entra dans une église afin d'y faire sa prière. Le sacristain, l'apercevant, le prit pour un pauvre Frère et l'invita avec un certain ton d'autorité à servir une messe. Le Père Gabriel, heureux de pratiquer l'obéissance, se soumit à cet ordre du sacristain. Peu après, le Père gardien d'un couvent voisin, entrant aussi dans l'église, fut fort étonné de le voir servir la messe, et se mit à reprocher au sacristain le sans-façon avec lequel il avait employé à cet humble office un prélat si respectable ; mais le Bienheureux prit le parti du sacristain. « Servir la messe », dit-il, « est une fonction sublime que les anges tiendraient « à honneur de remplir ; dès lors, je ne puis qu'être « fort heureux de m'entendre charger d'un ministère « si élevé ».

Pendant de longues années, le bienheureux Gabriel se livra avec un zèle tout apostolique au ministère de la prédication, et de nombreuses âmes lui durent leur salut. Il possédait à un éminent degré le don de l'oraison ; la contemplation des vérités célestes n'était inter-

rompue chez lui par aucun des travaux dans lesquels sa vie s'écoulait; souvent on le vit, dans de suaves extases, conférer familièrement avec Notre-Seigneur Jésus-Christ et avec sa sainte Mère. Enfin, Dieu le favorisa du don de prophétie et de celui des miracles.

Dans sa dernière maladie, il eut le bonheur d'être assisté par saint Jacques de la Marche et par frère George d'Albe; en récompense de la tendre charité avec laquelle ils le servirent, il leur annonça, de la part de Dieu, à l'un et à l'autre, que leurs noms se trouvaient inscrits déjà parmi ceux des habitants du ciel.

Il rendit le dernier soupir le 12 novembre de l'an 1456. Les habitants d'Ancône rendirent de grands honneurs à sa dépouille mortelle, et Dieu se plut à l'illustrer par d'éclatants et nombreux miracles. Ses compatriotes sollicitèrent du pape Calixte III sa béatification; le Saint-Père nomma saint Jacques de la Marche commissaire apostolique pour l'information de la cause; mais le procès ne fut pas terminé en cour de Rome. Innocent VIII permit que l'on exhumât son corps afin de lui donner une place telle qu'il convenait à la dépouille d'un Saint. La famille du Bienheureux fit construire pour cela une chapelle de marbre, et lorsqu'on retira son corps de terre pour le déposer dans ce monument, on vit avec admiration que la corruption du tombeau ne l'avait point atteint.

Benoît XIV autorisa le culte du bienheureux Gabriel, et Clément XIII approuva les leçons de son office.

LE B. PÈRE SERDIEU & AUTRES

Dans le même couvent d'Ancône repose le bienheureux Père Serdieu, ainsi nommé parce qu'il se fit remarquer toute sa vie par sa confiance en Dieu. Il était natif d'Urbin ; il avait gouverné le même couvent comme gardien et brillé par ses vertus et ses miracles.

Dans un autre couvent d'Ancône, reposent, en attendant la résurrection générale, les bienheureux Aimé et Simon, deux très-saints religieux qui opérèrent beaucoup de miracles avant comme après leur mort. Pendant que le bienheureux Aimé était dans le cercueil, un enfant mort depuis trois heures fut placé sur son corps et ressuscita. Un bourgeois, en touchant le corps avec sa main desséchée, fut subitement guéri. Deux aveugles et un jeune homme aussi aveugle, mais de naissance, recouvrirent aussi la vue par le même moyen.

Dans le monastère des Clarisses d'Ancône, moururent en odeur de sainteté Antonie de Sienne et Claire de Fermo avec d'autres qui, après avoir vécu sous la Règle du Tiers Ordre, introduisirent, avec la permission du Pape, la Règle de Sainte-Claire dans ce monastère. Leurs ossements, renfermés dans une belle châsse, ont été exposés en un lieu élevé, à la vénération des fidèles.

(WADDING, GONZAGUE et MARC DE LISBONNE.)

LE V. ANTOINE-ALPHONSE BERMEJO

DU TIERS ORDRE

1758. — Pape : Clément XIII. — Roi d'Espagne : Ferdinand VI.

Le vénérable serviteur de Dieu Antoine-Alphonse Bermejo naquit et fut baptisé le 29 janvier 1678 au lieu dit la *Nava del Rey,* dans le diocèse de Valladolid, en Espagne. Son père, André-Alphonse, et sa mère, Isabelle, quoique simples agriculteurs, possédaient une belle fortune et jouissaient de l'estime générale à cause de leur piété sincère et des bonnes œuvres qu'ils pratiquaient habituellement.

La mère du serviteur de Dieu, toute pleine de zèle pour la sanctification de son enfant, ne négligea rien pour lui inspirer dès ses plus jeunes années les sentiments de religion dont elle était elle-même vivement pénétrée. Antoine, de son côté, fut pour sa mère un grand sujet de consolation, car il répondit admirablement aux efforts de sa tendre et pieuse sollicitude. Dans un âge encore très-tendre, on le vit, en effet, témoigner la plus profonde répugnance pour toute sorte de jeux et d'amusements puérils, tandis qu'il ressentait un attrait particulier pour le silence, la solitude et les exercices de piété. Toujours prompt à mettre en pratique les ordres et les conseils de ses parents, il contribuait en même temps par son exemple à développer les bons sentiments de son jeune frère, nommé André. En voyant la sagesse et la maturité pré-

coces qui brillaient dans toute sa conduite, les étrangers aussi bien que les gens de la maison ne purent dès lors s'empêcher de pressentir et de prédire la haute perfection qu'il devait atteindre plus tard.

Durant ses premières années, il se livra, sous la conduite de son père, aux travaux de l'agriculture. Sa piété, sa dévotion, son innocence et son amour de la pénitence firent à cette époque l'admiration de tous ceux qui fréquentaient la maison paternelle. Plusieurs fois par jour il tâchait de mettre à profit ses petits moments de loisir pour se rendre à l'église en vue d'adorer le très-saint Sacrement de l'autel ou d'assister à quelque exercice de piété. Il s'approchait très-fréquemment du sacrement de la Pénitence, et toujours avec une douleur extraordinaire de ses fautes même les plus légères. Chaque jour il se livrait à l'oraison mentale, et quoique bien jeune encore, il affligeait son corps par de nombreuses et dures macérations. La vue des pauvres excitait dans son âme des sentiments de la plus profonde compassion, de sorte qu'il lui arrivait souvent, après avoir conduit dans la maison paternelle les malheureux qui lui avaient demandé l'aumône, de leur donner tout ce qu'on avait préparé pour son propre repas.

Ayant atteint l'âge de huit ans, il eut le bonheur, le 9 mai 1686, de recevoir le sacrement de la Confirmation, et d'être admis, pour la première fois, à se nourrir du pain eucharistique. La joie intime qu'il ressentit dans ce moment solennel se manifesta encore au dehors, par les marques d'une dévotion vraiment surprenante. A dater de ce jour, sa piété, sa ferveur et sa

mortification prirent de nouveaux et très-sensibles accroissements. On remarqua particulièrement la manière admirable avec laquelle il se préparait à s'approcher des Sacrements, ainsi que la ferveur qui le portait à prolonger pendant plusieurs heures de suite son action de grâces après la communion. Chaque fois que le Saint-Sacrement était exposé à l'adoration publique des fidèles, Antoine se faisait également un bonheur de venir, aussi longtemps que possible, se prosterner en présence de son Dieu pour déposer à ses pieds l'hommage du tendre et profond amour dont son âme était remplie. Entièrement absorbé par l'ardeur de ses sentiments, Antoine oubliait alors le monde sensible, pour ne vivre que dans le cœur de Jésus, et rien de ce qui se passait autour de lui n'était capable de le ravir, même un seul instant, à la contemplation du seul bien que son cœur aimait. Quand le son de la cloche annonçait aux fidèles que le saint Viatique allait être porté à quelque malade, il s'empressait de tout quitter pour se joindre au cortége et accompagner son divin Maître dans les sentiments de la plus vive dévotion.

N'ayant encore que dix-sept ans, il se trouvait, durant la nuit du jeudi saint, dans l'église de sa paroisse, en présence du très-saint Sacrement. Là, son âme profondément unie à Dieu se vit tout à coup remplie d'une lumière extraordinaire qui lui communiqua une très-haute connaissance du mystère de la Rédemption. Il lui fut alors donné de sentir vivement tout ce que Jésus notre Sauveur avait bien voulu souffrir pour nous racheter, comme aussi par quel excès d'amour

il avait établi le très-saint Sacrement de l'autel. Cette céleste illumination enflamma le vénérable serviteur de Dieu du désir de correspondre à la grâce divine en renonçant entièrement aux biens de ce monde pour se vouer à la pratique des conseils évangéliques. Puis, poussé par un attrait pour ainsi dire irrésistible, il se fit lui-même avec un clou les cinq plaies, du côté, des deux mains et des deux pieds. Ces plaies demeurèrent ouvertes pendant plusieurs années, c'est-à-dire jusqu'au moment où son directeur crut devoir lui ordonner de prendre les moyens de les faire disparaître. Antoine s'empressa d'exécuter cet ordre, mais les cicatrices subsistèrent jusqu'à sa mort, ainsi que l'ont attesté plusieurs témoins oculaires. Plein de mépris pour les biens périssables, et soupirant sans cesse après les éternels, le serviteur de Dieu s'imposa, à l'époque dont nous parlons, un règlement de vie fondé sur l'esprit de pénitence et d'oraison. Il redoubla ses veilles, ses jeûnes, ses macérations, mais sans jamais négliger d'accomplir les devoirs de son état, celui d'agriculteur, qu'il exerçait sous la conduite de son père, et qu'il conserva jusqu'à la mort de ce dernier, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de vingt ans environ.

Quand il eut perdu son père, son oncle, appelé Marc, fut son guide et son protecteur. Antoine remplit vis-à-vis de lui tous les devoirs de la piété filiale ; mais en même temps, comme son cœur était de plus en plus embrasé de l'amour divin, il ne tarda pas à vouloir quitter le monde et renoncer définitivement à la jouissance des biens temporels. Sa première pensée, née de son ardente charité envers les pauvres et les malades,

fut d'entrer dans l'Ordre de Saint-Jean de Dieu. Il y fut admis comme novice, mais on ne put l'y conserver, à son grand regret, que durant l'espace de six mois, à cause d'une maladie d'yeux dont il était affecté. Il se vit donc contraint de rentrer chez lui et de reprendre, sous la tutelle de son oncle, la culture de ses propriétés. Il supporta cette épreuve avec une parfaite résignation et un abandon complet de tout lui-même entre les mains de la divine Providence. Peu de temps après, il eut en outre la douleur de perdre successivement sa mère et son oncle, et, de la sorte, il devint entièrement maître de sa personne et de ses droits patrimoniaux. Il sentit alors plus vivement le désir de se consacrer sans réserve au service de Jésus crucifié, soit en embrassant la vie érémitique, soit en devenant membre de quelque institut religieux. Mais avant de s'arrêter à un parti définitif et afin d'obtenir du ciel les lumières nécessaires pour bien connaître sa vraie vocation, il résolut d'entreprendre quelques pieux pèlerinages. C'est pourquoi, sans craindre ni les dangers du voyage, ni les rigueurs de la plus étroite pauvreté, il se rendit d'abord à deux reprises différentes et dans l'humble condition de mendiant, jusqu'au tombeau des saints Apôtres à Rome, et à la sainte maison de la sainte Vierge à Lorette. Puis, une fois de retour en Espagne, il alla de la même manière visiter le sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle.

Ces pieuses et longues excursions terminées, le vénérable serviteur de Dieu résolut d'examiner plus mûrement que jamais quelle pouvait être à son égard la volonté du Seigneur et dans quel Ordre religieux il

devait se vouer à la pratique des conseils évangéliques. Dans une affaire aussi importante, il ne voulut pas se régler d'après ses seules inspirations. Il ouvrit son âme à de pieuses et très-doctes personnes, soumit à leur expérience tout ce qu'il éprouvait intérieurement, et ne cessa d'autre part de supplier le Père des lumières de vouloir bien faire connaître son adorable volonté.

Ses prières ne furent pas vaines. Eclairé par la grâce divine, et avec l'approbation de ses directeurs spirituels, il comprit clairement qu'il serait agréable aux yeux de Dieu s'il se vouait au service des pauvres et des malades. En conséquence il revêtit l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, dont il faisait déjà partie, et se rendit, pour soigner les malheureux, dans un hôpital de la localité, appelé de Saint-Michel, dans lequel on recevait les pauvres pèlerins. Là, son âme fut profondément affligée à la vue des scandales incessants que donnaient les personnes qui y recevaient l'hospitalité. Il fit part de ses sentiments et de ses vues au vicaire général de l'abbaye de Machimna, sous la juridiction duquel se trouvait le bourg de la Nava del Rey. Celui-ci consentit, en vue de procurer la plus grande gloire de Dieu et le bien du prochain, à prêter à Antoine le concours de son autorité pour transformer cet hospice de pèlerins en un véritable hôpital. Aussitôt le vénérable serviteur de Dieu consacra tous les revenus de son riche patrimoine à faire construire le nouvel établissement. Il conseilla en outre à son frère André d'imiter sa conduite. Celui-ci résista d'abord; mais vaincu par les prières d'Antoine, il consentit au bout

de quinze jours à sacrifier tout ce qu'il possédait pour le succès de l'œuvre projetée. Peu de temps après, André mourut sans avoir fait de testament, et de la sorte Antoine se trouva seul maître et possesseur de l'héritage paternel. On le vit alors s'en dépouiller lui-même irrévocablement en faveur du nouvel établissement par un acte authentique dans lequel il ne se réserva que la faculté de pouvoir dans la suite disposer de la petite somme de trois cents réaux pour ses funérailles ; somme toutefois qu'il laïssa finalement à l'hôpital, sans vouloir user de la faculté qu'il s'était réservée. L'acte de donation fut fait vers l'an 1709. Il comprit, comme nous l'avons dit, toute la fortune du serviteur de Dieu, laquelle s'élevait à environ cent cinquante mille réaux. Cette somme importante servit à construire de vastes bâtiments pour le nouvel hôpital, avec une pharmacie et une vaste église à cinq autels. Antoine, non moins sage et prudent que charitable, voulut que les personnes d'un sexe différent fussent logées dans des chambres entièrement séparées les unes des autres. Il obtint en outre que le très-saint Sacrement fût toujours conservé dans la chapelle. Une autre circonstance qui nous révèle la profonde humilité, le zèle et la mortification du serviteur de Dieu, c'est que, durant tout le temps des constructions, il voulut travailler comme manœuvre, portant sur ses épaules des pierres, du ciment, de la chaux, ou se prêtant avec une ardeur infatigable à toute autre espèce de travaux manuels.

Une fois son œuvre bien établie sous le rapport matériel, Antoine mit tous ses soins à pourvoir aux

besoins spirituels. Il établit en conséquence dans l'église de l'hospice deux Confréries : l'une intitulée de l'*Ecole du Christ* et l'autre de la *Bienheureuse Vierge du Mont-Carmel.* Les confrères de l'une et de l'autre étaient assujétis à l'observation d'une pieuse Règle qui leur prescrivait entre autres choses certaines prières quotidiennes. En outre, notre Vénérable convoqua lui-même tous les jours le peuple, vers l'heure de Vêpres, pour la récitation publique du Rosaire, et, muni de la permission soit de l'évêque, soit du curé de la paroisse, il put en outre, toutes les fois qu'il célébrait le saint exercice du Chemin de la Croix, dire quelques mots sur la grandeur et le prix des souffrances de Notre-Seigneur. Son langage était alors si plein d'éloquence et de piété, qu'il faisait couler abondamment les larmes de ceux qui l'écoutaient, en même temps que tous étaient ravis d'une sainte admiration en entendant discourir si savamment et avec tant de justesse un homme qui, n'ayant fait aucune étude, ne pouvait évidemment parler que sous l'influence du Saint-Esprit.

Antoine puisait dans l'oraison les vives lumières dont son âme était ornée. Sa prière était pour ainsi dire continuelle, non-seulement le jour, mais même durant la nuit. Alors que tout le monde dans son établissement prenait le repos nécessaire à la nature, lui de son côté se rendait à l'église, et là, prosterné devant le très-saint Sacrement de l'autel, il épanchait dans le cœur de Jésus les brûlantes aspirations de son amour, puis, se chargeant d'une croix fort pesante, il parcourait de nouveau les stations du Chemin de la Croix,

mais dans des conditions si pénibles, qu'il se forma sur ses épaules une plaie très-douloureuse ; il supporta cette douleur joyeusement et sans jamais en rien dire à personne. Il méditait aussi très-fréquemment sur la Passion du Sauveur, et toujours dans les sentiments d'une si vive componction que son cœur expérimentait en quelque sorte les douleurs de la mort de Jésus-Christ.

Antoine vécut avec une si grande pureté de conscience que seize prêtres qui avaient été ses confesseurs attestèrent, après sa mort, sous la foi du serment, qu'il avait certainement conservé et rendu au Seigneur sa robe baptismale dans toute sa blancheur primitive. Cette admirable et précieuse pureté, le serviteur de Dieu s'efforçait de la maintenir en lui par la fréquentation quotidienne des Sacrements. Tous les jours, en effet, il s'approchait du tribunal de la pénitence en répandant autant de larmes que s'il eût été le plus grand de tous les pécheurs ; tous les jours aussi, surtout durant les trente dernières années de sa vie, il eut le bonheur de recevoir avec une égale ferveur la très-sainte Eucharistie. C'est ainsi que le feu de la charité divine s'enflamma progressivement dans son âme au point qu'il put faire, avec la permission de ses directeurs, le vœu de faire toujours, dans chacune de ses actions, ce qui lui paraîtrait devoir être aux yeux de Dieu le plus agréable et le plus parfait. Or, ce qu'il avait promis d'une manière aussi solennelle, il le pratiqua fidèlement jusqu'à son dernier soupir, ainsi que l'attestèrent également tous ses confesseurs.

Epris d'un saint amour pour la virginité, Antoine

Bermejo s'était placé dès son enfance sous le patronage spécial de la très-sainte Vierge. Chaque fois qu'il parlait d'elle, son cœur surabondait d'une joie des plus vives et des plus profondes. Il l'appelait sa très-douce mère et le fondement de toute son espérance. Il ne passa jamais un seul jour sans lui témoigner par de ferventes et nombreuses prières l'étendue de sa confiance et de son tendre amour, et d'autre part il saisissait avec empressement toutes les occasions de propager son culte. Souvent, quand il parcourait les pays circonvoisins pour recueillir des aumônes en faveur des malades, il distribuait un grand nombre de médailles, de scapulaires, de chapelets et de livres relatifs à la dévotion envers la sainte Vierge. C'est à l'aide de ces petits présents qu'il attirait les hommes à faire avec lui l'exercice du Chemin de la Croix et à réciter le saint Rosaire, comme aussi c'était dans ces mêmes œuvres de piété qu'il puisait la force de surmonter les embûches de l'ennemi infernal et de supporter patiemment les moqueries que le monde déversait parfois sur les efforts de son zèle et de sa charité. Il faisait en outre toujours précéder chacune des fêtes de la sainte Vierge de septénaires ou de neuvaines durant lesquels il redoublait de ferveur dans la prière, le jeûne et la mortification. C'est ce qu'il faisait également en l'honneur de son ange gardien, de saint Michel Archange, patron de son hôpital, de saint Joachim, de saint François d'Assise, dont il avait embrassé le Tiers Ordre, et de plusieurs autres encore.

En soignant les infirmes, Antoine était sans cesse pénétré de pensées surnaturelles. Il voyait en eux les

membres souffrants de Jésus-Christ, et c'est pourquoi il se considérait comme leur humble et digne serviteur. On ne saurait vraiment dépeindre avec quelle joie, quelles attentions délicates, quelle patience, quel amour et quel inaltérable dévouement il les servit jusqu'à la fin, sans que jamais l'excès des fatigues pût abattre son courage. Non content de s'être dépouillé de la totalité de son riche patrimoine, dans l'intérêt des pauvres et des malades, il voulut encore vivre comme les pauvres et ne prendre comme eux qu'une nourriture commune et grossière. Il se fit de plus comme leur esclave, heureux de pouvoir leur rendre toutes sortes de bons offices, tels que faire leurs lits, panser leurs blessures, leur administrer les aliments et les remèdes, les réchauffer quand ils souffraient du froid, les préparer enfin à la mort par de pieuses prières et de douces exhortations. C'est là ce que notre vénérable serviteur de Dieu ne cessa de pratiquer avec amour durant plus de trente ans.

Chaque jour, après avoir accompli de fort bonne heure ses exercices de piété, il se rendait sur la place publique pour y acheter les objets dont pouvaient avoir besoin les malades et ceux qui les soignaient. Si par hasard le cuisinier venait à manquer de bois, c'était encore lui qui se rendait sur la montagne voisine, y coupait le bois nécessaire et rentrait ensuite en toute hâte, chargé de son fardeau. Semblable à une mère pleine de tendresse pour ses enfants, il allait dans les maisons particulières à la recherche des pauvres malades, et ceux qu'il trouvait, il les conduisait à l'hospice, afin de leur procurer tous les soins et

les remèdes nécessaires. Parfois, quand son propre établissement regorgeait de malades, il transportait ceux dont il s'était chargé, dans l'hôpital de Médine, situé à environ huit milles de la Nava del Rey, et si en route son cheval, épuisé de fatigue, refusait de traîner le char, Antoine aussitôt s'empressait de prendre sa place dans l'intérêt du précieux dépôt confié à son inépuisable charité.

La sollicitude du serviteur de Dieu pour les besoins spirituels de ses malades était encore plus grande que celle qu'il ressentait pour leur soulagement corporel. Aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de leur donner de bons conseils, et surtout de leur apprendre les vérités de la foi. Un point qui fixait particulièrement son attention, dans l'intérêt même de la guérison physique des malades, c'était de les faire approcher sans retard du sacrement de la pénitence, surtout quand il comprenait à cause de l'âge avancé des personnes, ou de la gravité du mal, ou bien enfin par une lumière surnaturelle dont il était favorisé, que la mort était certaine. Dans ces cas-là, il avait soin de prier le recteur ou le chapelain de la maison de munir au plus tôt les infirmes des derniers sacrements. Après avoir ainsi pourvu, autant qu'il était en lui, au salut éternel des âmes, il voulait en outre laver lui-même les cadavres, les habiller, les suivre à l'église, porter même leur cercueil sur ses épaules et leur procurer enfin une honorable sépulture.

La charité merveilleuse du serviteur de Dieu fut bien loin de se circonscrire dans les limites de son établissement. Car ses ressources personnelles ne suffisant

pas, quoiqu'elles fussent considérables, pour entretenir tous les malades de son hôpital, il allait fréquemment dans les pays voisins demander l'aumône. Cet humble office de la charité lui fournit plus d'une fois l'occasion de pratiquer la force d'âme et la patience dans une mesure tout à fait extraordinaire. Antoine, en effet, quoique affligé d'une hernie des plus incommodes et d'un cancer fort douloureux, accomplit toujours avec zèle cette œuvre de charité, malgré la rigueur des hivers froids ou humides et les chaleurs excessives de l'été. Parfois aussi il eut à supporter les injures et les affronts des hommes malintentionnés qui tournaient en ridicule tous les travaux de son ardente charité ; mais rien ne fut capable d'altérer la paix et la sérénité de sa belle âme. Une fois entre autres, un boulanger, poussé par une haine diabolique, alla jusqu'à lui donner un rude soufflet ; le serviteur de Dieu, conservant toute sa présence d'esprit et sa mansuétude habituelle, présenta aussitôt l'autre joue, et de plus plaida si bien la cause de ce malheureux auprès du juge, qu'il obtint sa grâce et son entière libération. Le vénérable serviteur de Dieu avait acquis cette force d'âme en s'habituant dès son jeune âge à vaincre les premiers mouvements de ses passions. Dans toutes les affaires qu'il avait à traiter avec les hommes, il s'étudiait avec le plus grand soin à ne rien dire et à ne rien faire sous l'impulsion de la colère, ni sans avoir au préalable entièrement maîtrisé toute tentation d'impatience, si petite qu'elle pût être en elle-même. Il y avait dans l'hôpital un nommé Pierre Rodriguez, homme d'un caractère rude et chagrin.

Comme il avait donné à l'établissement une certaine rente de peu d'importance, il voulut y être admis comme pensionnaire et de plus y commander en maître à tout le monde et surtout au serviteur de Dieu. Celui-ci se montra toujours d'une douceur et d'une patience admirables à son égard, saisissant en outre avec empressement toutes les occasions qui pouvaient se présenter de lui rendre le bien pour le mal.

Se faisant tout à tous pour gagner les cœurs à Jésus-Christ, Antoine embrassait dans sa charité toutes les espèces d'infortunes et de souffrances physiques et morales. Les pauvres honteux excitaient surtout sa tendresse et provoquaient de sa part des aumônes à la fois abondantes et secrètes. Il aimait également à se faire auprès des juges l'avocat des prisonniers qui se trouvaient sans défenseurs. Il visitait les malades dans les maisons particulières ; il les consolait, et savait admirablement les préparer à la mort en fortifiant en eux l'espérance et l'amour des biens éternels. Les personnes affligées venaient d'ordinaire épancher leur âme dans la sienne, et toutes, après avoir entendu ses pieuses réflexions sur les souffrances de notre Sauveur, sur les mérites de la croix, sur les bienfaits et la sagesse de la divine Providence, s'en retournaient chez elles, le cœur plein d'une douce consolation. Le vénérable serviteur de Dieu avait en outre le don de conseil à un degré très-élevé, de sorte qu'il apparaissait aux yeux de tous comme le consolateur des affligés, le père des pauvres et le plus sage de tous les conseillers.

Il excellait encore à ramener la paix et la concorde

parmi les hommes que des intérêts et des passions contraires excitaient les uns contre les autres. Lorsqu'il se rendait dans les bourgs et les villages pour recueillir les aumônes, il s'informait avec soin des discordes et des inimitiés qui pouvaient diviser les familles. Puis il usait de tant de prudence, exposait avec tant d'à-propos, de force et de suavité, les raisons de se réconcilier, qu'il amollissait les cœurs les plus durs et subjuguait les volontés les plus rebelles. Il travaillait aussi, dans ces mêmes contrées, à la conversion des pécheurs, surtout des plus invétérés, et l'ardeur de son zèle était telle qu'il avait coutume de dire que pour en ramener un seul dans le sentier de la vertu, il sacrifierait volontiers mille vies, s'il les avait.

Durant ses longs et pénibles voyages, il ne s'écartait en rien du genre de vie qu'il s'était imposé. Tout jeune encore, il en était venu à ne prendre en fait de nourriture que du pain et de l'eau. Dans la suite, malgré sa hernie, son cancer, les infirmités de l'âge et ses travaux excessifs, on le vit se contenter de quelques légumes non assaisonnés, ou de pain cuit dans de l'eau. Le soir, il ne prenait absolument rien, et tel était aussi son régime alors même qu'il voyageait. Si quelqu'un lui donnait des mets délicats, il refusait de les recevoir, ou bien, s'il les acceptait par politesse, il les réservait entièrement pour ses malades.

Cette même charité que le serviteur de Dieu ressentait pour les vivants, il l'éprouvait également pour les défunts. Les âmes détenues dans les flammes du purgatoire étaient de sa part l'objet du plus tendre amour,

et pour leur procurer quelque soulagement, il adressait tous les jours à Dieu de ferventes prières, gagnait à leur intention un très-grand nombre d'indulgences et s'imposait en outre de dures et longues mortifications.

Les grandes vertus du vénérable serviteur de Dieu furent ici-bas libéralement récompensées par le Seigneur qui daigna lui départir ses dons surnaturels dans une mesure vraiment surprenante. Les nombreux témoins entendus dans l'enquête faite par l'Ordinaire du lieu, sont unanimes à proclamer que le serviteur de Dieu brilla particulièrement par le don de science. Ce don se manifestait en lui par la façon merveilleuse dont il pénétrait et saisissait les vérités évangéliques et les mystères les plus incompréhensibles de la religion, comme aussi les attributs infinis de Dieu. Il parlait sur ces matières élevées avec une sublimité et une éloquence telles, qu'il ravissait d'admiration et édifiait profondément, non-seulement le peuple grossier et ignorant, mais encore les personnes qui joignaient à une haute intelligence et à beaucoup de savoir une prudence consommée et une expérience approfondie des voies spirituelles. Etonnées et confondues en entendant parler de la sorte un homme qui n'avait appris, en fait de science profane, qu'à lire et à écrire, ces mêmes personnes demeuraient intimement convaincues que le serviteur de Dieu n'avait pu acquérir les étonnantes lumières dont son esprit était orné, que dans l'union constante de son âme avec la lumière incréée et dans la pratique incessante de la prière et de la sublime contemplation. Par ce don de

science, Dieu, dans la sagesse de ses desseins, voulait à la fois faire briller aux yeux des hommes la haute vertu de son serviteur et le mettre à même de procurer le bien spirituel de son prochain. Antoine-Alphonse exposait les choses avec tant de clarté, de charité et de simplicité, évitant avec soin toute recherche et toute présomption, que les cœurs, en l'écoutant, s'enflammaient d'un ardent amour envers Dieu et d'un désir efficace de marcher dans la voie de la perfection. L'un des témoins oculaires, le Père Jean de la Solitude, provincial de l'Ordre des Ermites déchaussés de Saint-Augustin, n'a pas craint d'affirmer que lorsqu'Antoine-Alphonse expliquait la lutte de la partie inférieure de notre âme contre la partie supérieure et la manière de s'y comporter pour déjouer les ruses de l'ennemi, on aurait vraiment cru entendre parler un saint Augustin. Un autre témoin, Don Augustin Gonzalez, évêque d'Oviedo, atteste de son côté qu'en exposant les mystères de la *Via Crucis*, le vénérable Antoine employait une foule d'expressions si élevées et si profondes, qu'on ne pouvait s'empêcher d'y voir une preuve certaine de la lumière surnaturelle qui les lui révélait intérieurement.

Outre le don de science, Antoine-Alphonse Bermejo eut également à un haut degré le don de prophétie. Le même témoin, Don Augustin Gonzalez, raconte qu'une de ses tantes, se trouvant atteinte d'une grave maladie qui mettait ses jours en danger, fut visitée par le vénérable serviteur de Dieu, qui la consola et releva son courage en lui disant que « Dieu voulait la conserver « en vie », ce qui se vérifia ponctuellement durant un

grand nombre d'années. Dans une autre circonstance, le serviteur de Dieu visita un membre de la collégiale majeure d'Oviedo, nommé D. François Rodriguez, qui se trouvait gravement malade. Le serviteur de Dieu, témoin des vives inquiétudes de la sœur du malade, s'empressa de la consoler en lui donnant l'assurance que non-seulement son frère guérirait bientôt parfaitement, mais encore que Dieu le destinait à devenir un jour évêque, ainsi que cela se réalisa vingt ans après la prédiction. L'un des confesseurs du serviteur de Dieu affirme en outre qu'en 1756, ce dernier lui parla de certains de ses défauts qui étaient entièrement secrets, et qu'il ne put évidemment connaître que par une révélation surnaturelle.

Nous trouvons dans une autre déposition le récit d'un fait extraordinaire qui prouve que le serviteur de Dieu fut aussi favorisé du don de bilocation. Le témoin raconte que, mû par un sentiment de dévotion, il se rendit en pèlerinage dans un couvent de l'Ordre des Augustins, dans lequel on vénère une image miraculeuse de la sainte Vierge, invoquée sous le titre de la madone del Risco. Ce couvent est situé à quatorze lieues de la Nava del Rey. Or, le témoin s'étant présenté chez le prieur, qui était son ami, celui-ci lui demanda des nouvelles du frère Antoine, qui avait quitté le couvent depuis trois jours seulement. Cette demande causa la plus vive surprise au témoin, qui, pendant les huit jours précédents, avait, de concert avec le vénérable serviteur de Dieu, donné à manger aux pauvres, et fait plusieurs autres exercices dans l'hôpital de la Nava del Rey. Il s'empressa donc de

demander au prieur de quel frère Antoine il voulait lui parler. Le prieur lui répondit qu'il s'agissait du frère Antoine-Alphonse Bermejo, qui était venu faire huit jours de retraite dans son couvent, et qui n'en était reparti que depuis trois jours. Il est dès lors facile de comprendre avec quel profond étonnement et quelle admiration nos deux interlocuteurs acquirent la conviction que le serviteur de Dieu s'était trouvé en même temps dans son hôpital et dans le couvent des Augustins, exerçant dans l'un ses offices habituels de charité, et goûtant dans l'autre les douceurs de la retraite et de la contemplation. Ils ne purent en même temps s'empêcher d'être persuadés qu'un ange était venu miraculeusement à l'hôpital pour y tenir la place du serviteur de Dieu durant sa retraite de huit jours.

Dès son jeune âge, le serviteur de Dieu jouit d'une très-grande réputation de vertu, de perfection et de sainteté. Cette réputation, comme l'attestent les témoins oculaires, était fondée sur la constance inébranlable avec laquelle le serviteur de Dieu ne cessa de pratiquer ses exercices de piété, ainsi que toutes sortes d'œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde, sans qu'aucun obstacle, ni aucune souffrance personnelle, fût jamais capable de les diminuer ou de les interrompre momentanément. Une preuve évidente de la haute idée que l'on avait de ses lumières et de sa sainteté, c'est que tous venaient fréquemment ou se recommander à ses prières, ou lui demander des conseils sur les affaires les plus délicates. Cette vénération profonde et universelle dont le serviteur de Dieu était justement l'objet alla, comme sa constance dans la

pratique des plus héroïques vertus, toujours en croissant jusqu'à son dernier soupir, et de plus elle se répandit progressivement dans tous les pays circonvoisins, dont les habitants célébraient à l'envi et d'une voix unanime l'abnégation, la charité, la constance et la mortification sans égales du serviteur de Dieu. Dans la suite, il fut également connu et vénéré dans des contrées plus lointaines et dans les villes les plus importantes de l'Espagne, sans que personne osât jamais dire, écrire ou publier quoi que ce fût de contraire à sa réputation de sainteté.

Malgré ses pénitences extraordinaires, son jeûne perpétuel et ses cruelles infirmités, le serviteur de Dieu vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Le chirurgien de son pieux établissement, dom Antoine de la Fuente, ne put s'empêcher d'attester que la simple existence du serviteur de Dieu lui paraissait vraiment miraculeuse, attendu que sa hernie intestinale et son cancer, joints aux travaux excessifs auxquels il se livrait incessamment, étaient des causes plus que suffisantes pour lui ôter la vie, non-seulement sur la fin de ses jours, mais encore depuis un bon nombre d'années auparavant. Enfin, le jour marqué par la sagesse de Dieu pour le repos et le bonheur éternel de son serviteur, allait clore cette longue et sainte existence. Antoine-Alphonse se vit atteint d'une fièvre violente qui le contraignit de se mettre au lit et de suspendre, à son grand regret, ses œuvres habituelles de charité. Eclairé par une lumière surnaturelle, il vit clairement et prédit l'heure et le jour de sa mort. Toute l'activité de son âme n'eut dès lors d'autre objet que se préparer

à faire le plus saintement possible le passage du temps à l'éternité. Il s'empressa de recevoir les sacrements de la Confession, de la communion en Viatique et de l'Extrême-Onction, ce qu'il fit avec une joie et une ferveur telles que tous les assistants en furent profondément touchés. Le serviteur de Dieu, au sein des plus vives souffrances, conserva toute la sérénité de son esprit, ne donna pas le moindre signe d'impatience, se recommanda aux prières de ceux qui l'entouraient, et finalement rendit sa belle âme à Dieu, en pressant sur son cœur l'image de Jésus crucifié et en prononçant à haute voix ces paroles de notre divin Sauveur : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Sa précieuse mort eut lieu le 14 novembre 1758, entre cinq et six heures du soir, dans une des chambres de l'hôpital Saint-Michel, à la Nava del Rey. Le corps du serviteur de Dieu fut exposé dans l'église de l'hôpital, et aussitôt l'on vit accourir une foule extraordinaire dé personnes de toutes les classes et de toutes les conditions, désireuses de le voir et de le vénérer. Ce concours du peuple eut pour résultat de faire suspendre la sépulture pendant trois jours. A la vue de ce corps qui conserva durant tout ce temps-là sa flexibilité, sa couleur et sa chaleur naturelle, tous les assistants racontaient à l'envi les œuvres innombrables de charité accomplies par le serviteur de Dieu pendant sa longue existence, tous exaltaient l'excellence de ses vertus, proclamaient qu'il était Saint et Bienheureux, et de plus se faisaient un bonheur de baiser son corps avec respect, de lui faire toucher des médailles, des chapelets et autres objets de piété ; tous enfin voulant emporter quelque souvenir

du serviteur de Dieu, les uns coupaient de ses cheveux et les autres de son habit de tertiaire de Saint-François avec la ferme espérance d'obtenir de Dieu, par l'intercession d'Antoine, les grâces dont chacun pourrait avoir besoin. Cette foule nombreuse et empressée se composait non-seulement des habitants de la Nava del Rey, mais encore de personnes venues de tous les pays circonvoisins.

Les supérieurs ecclésiastiques ayant constaté que le corps avait conservé, comme nous venons de le dire, sa couleur, sa flexibilité et même sa chaleur, absolument comme s'il avait été vivant, on résolut de pratiquer sur lui une saignée. Cette opération fut faite une première fois, vingt-huit heures après sa mort, par ordre du docteur Fausto de Oro, délégué à cet effet par le vicaire général. Le chirurgien Emmanuel Hermandès del Rio y procéda en présence dudit commissaire, du doyen du chapitre, des médecins de la localité et de plusieurs autres membres soit du chapitre, soit de la magistrature civile. La saignée fut suivie de l'effet qu'on avait espéré : car, à peine eut-on ouvert la veine, que le sang en sortit avec impétuosité, aussi rouge et aussi fluide que s'il avait circulé dans le corps. On le recueillit précieusement dans des mouchoirs qui furent conservés comme des reliques. Cette même opération fut renouvelée soixante-douze heures après le décès, c'est-à-dire au troisième jour, en présence du vicaire général qui était venu faire personnellement la reconnaissance du corps. Le résultat fut absolument le même que la première fois, et le sang recueilli dans des mouchoirs fut aussi conservé comme une relique

très-précieuse. Ces deux saignées miraculeuses accrurent encore et répandirent partout la réputation de sainteté du serviteur de Dieu. Elles durent d'autant plus naturellement produire ce résultat, qu'elles furent accompagnées de plusieurs miracles éclatants. Rapportons en particulier que dans un monastère de religieuses Capucines, situé dans le bourg de la Nava del Rey, se trouvait depuis fort longtemps une pauvre religieuse réduite par ses infirmités à ne pouvoir plus faire le moindre mouvement. L'abbesse du monastère, pleine de confiance dans les mérites du vénérable défunt, appliqua sur le corps de la malade un des mouchoirs dans lesquels on avait recueilli quelques gouttes du sang du serviteur de Dieu, et aussitôt elle recouvra l'entier et parfait usage de tous ses membres. Un autre miracle s'opéra vers la même époque par l'intercession du serviteur de Dieu sur la personne d'un nommé Barthélemi Vicente, exerçant dans le même lieu l'état de menuisier. Depuis longtemps il ne pouvait plus se livrer au travail à cause d'un bras qu'il lui était impossible de remuer. Or, ayant appliqué l'habit du défunt sur cette partie malade, il fut instantanément guéri et put reprendre, sans aucune rechute ultérieure, ses travaux accoutumés.

Nous avons dit un peu plus haut que la seconde saignée fut pratiquée en présence du vicaire général, lorsque celui-ci vint au bout de trois jours faire la reconnaissance du corps. A cette occasion, toutes les personnes présentes purent constater sur le corps du serviteur de Dieu les cicatrices des cinq plaies dont il a été fait mention dès le début de cette notice, ainsi

que celle de l'épaule, causée par la lourde croix qui lui servait à faire, pendant la nuit, l'exercice de la *Via Crucis*, comme aussi les traces nombreuses des cruelles disciplines et autres pénitences à l'aide desquelles il crucifiait habituellement sa chair. A l'exception des directeurs de sa conscience, personne n'avait eu jusque-là connaissance des édifiantes particularités que nous venons de rapporter.

Ce fut au quatrième jour après la mort qu'eurent lieu les funérailles du vénérable serviteur de Dieu. Nous lisons dans l'une des dépositions, que cette cérémonie fut la plus magnifique de ce genre, qu'on eût jamais vue à la Nava del Rey. Lorsqu'on eut déposé le corps au milieu de l'église, on ferma la caisse dans laquelle reposaient les restes du vénérable au moyen de deux clefs dont l'une fut confiée aux chanoines de la collégiale, et l'autre aux magistrats civils. A la suite de la cérémonie religieuse, on plaça ce précieux trésor dans l'un des plus honorables caveaux de l'église paroissiale.

La réputation si bien fondée de vertu, de sainteté et de perfection, dont Antoine-Alphonse avait joui durant sa vie, alla toujours en augmentant après sa mort, non-seulement dans le pays qui l'avait vu naître, mais encore dans presque toutes les villes et les provinces de l'Espagne. Depuis lors on entoura sa mémoire de la plus profonde vénération, et toutes les classes de la société le regardèrent comme un Saint jouissant auprès de Dieu d'un crédit extraordinaire en faveur de ceux qui l'invoquaient dans leurs nécessités. C'est pourquoi l'on n'a pas cessé de voir des personnes de toutes condi-

tions venir, même de pays lointains, pour visiter son tombeau.

Cette haute idée généralement répandue de la sainteté d'Antoine-Alphonse Bermejo, Dieu s'est plu à la confirmer par un grand nombre de miracles. En 1860, le jour de la fête de l'Immaculée-Conception, le pape Pie IX promulgua le décret qui reconnaît que le vénérable serviteur de Dieu a pratiqué toutes les vertus à un degré héroïque.

LE BIENHEUREUX RUFIN

COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS

1270. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Le bienheureux Rufin entre dans l'Ordre. — Ses tentations. — Epreuve que saint François lui impose pour l'exercer à l'obéissance. — Sa haute perfection. — Une vision. — Mort du bienheureux.

Avant que saint François eût une résidence fixe pour ses douze Frères, il dut différer de recevoir dans sa compagnie quelques jeunes gens qui désiraient ardemment suivre son nouveau genre de vie. Mais, en 1210, l'abbé des moines bénédictins du mont Subasio lui donna la petite église de Sainte-Marie des Anges. Saint François bâtit une pauvre demeure à côté, et alors il put donner l'habit de l'Ordre à quelques jeunes gens vertueux. Parmi eux se trouvait le bienheureux Rufin Scifi, d'Assise, de la famille des comtes de Sassorosso, très-proche parent de sainte Claire et oncle des bienheu-

reuses Aimée et Balbine, deux très-dignes filles de cette glorieuse mère.

Rufin avait vécu dans le monde très-vertueusement et dans la crainte de Dieu, et il fut déterminé à quitter les vanités du monde et ses richesses pour la vie édifiante et les fortes instructions de saint François. Mais le démon parut deviner que ce nouveau soldat de Jésus-Christ lui ferait un jour une rude guerre par ses éclatantes vertus et par ses ferventes prières. C'est pourquoi il l'assaillit par d'incessantes tentations pendant son noviciat, essayant de l'arracher à la société de saint François. L'astucieux imposteur lui apparaissait souvent sous la forme d'un ange de lumière, et il lui disait que François était trop simple et trop ignorant pour se bien diriger lui-même, à plus forte raison pour bien conseiller les autres, qu'il envoyait des Frères de côté et d'autre dans les hôpitaux servir les lépreux, les privant ainsi du repos nécessaire à l'oraison et à la contemplation, qu'il ferait donc mieux de prendre le genre de vie de saint Antoine et des anciens solitaires que de suivre ce nouveau venu qui ne trouvait rien de plus parfait que la vie des mendiants et des misérables.

Rufin, simple et sans expérience, ne repoussait pas ces suggestions mauvaises. Il se trouvait rempli de doutes, de ténèbres et de défiance, et ce qui rendait sa maladie d'esprit incurable, c'est qu'il ne la faisait connaître à personne. Cependant saint François se livrait, à Sainte-Marie, à la pénitence, au jeûne et à la contemplation, retiré avec quelques-uns de ses fils dans des cavernes séparées ou dans des huttes faites de

branchages. Rufin était là, mais pendant tout ce temps il ne vint point s'entretenir avec son père spirituel, ni manger avec lui à l'heure de midi, comme faisaient les autres.

Une fois par semaine, il allait à Assise mendier un peu de pain, et puis il restait caché dans sa hutte, ne voulant plus avoir de communication avec saint François et ses frères. Ceux-ci attribuaient cette conduite à l'amour que Rufin avait pour la solitude, car il était très-porté à la contemplation.

Saint François ordonna à ses fils de se réunir le Jeudi-Saint pour célébrer leurs pâques par la sainte communion. Rufin répondit à celui qui l'invitait : « Dites à votre François que je ne veux plus lui obéir « ni le suivre. J'ai choisi la vie solitaire des ermites, « et je ferai mieux mon salut par cette voie qu'en sui- « vant les nouveautés de François. Dieu même me l'a « révélé ». Invité une seconde fois, il fit la même réponse. Avant la consécration, François le fit appeler de nouveau, lui demandant de venir au moins adorer son Dieu dans la sainte hostie. Rufin demeura insensible et ne vint pas.

Après la sainte communion, François rentra dans sa grotte où il pleura amèrement, disant : « Mon Dieu, « pourquoi laissez-vous ainsi tromper cette âme simple « et sans expérience ? » Puis il alla chercher sa brebis errante, disant : « Rufin, mon frère, pourquoi m'avez- « vous ainsi contristé ? pourquoi n'êtes-vous pas venu « à une aussi grande solennité où vous avez été invité « trois fois ? » Il répondit qu'il voulait mener la vie des anciens solitaires, et qu'il ne pouvait plus suivre la di-

rection d'un homme qui arrachait si souvent ses frères à la contemplation.

François le supplia de venir manger avec ses frères, ce que fit Rufin après beaucoup d'hésitation. Après un court et frugal repas, François demanda encore à Rufin pourquoi il agissait d'une façon si étrange. Rufin répondit que Dieu même lui avait inspiré cette résolution qu'il avait encore confirmée par les apparitions d'un ange. Le Saint lui promit de lui faire voir l'ange qui l'avait séduit et trompé. Après une courte prière, l'ange des ténèbres se montra si lumineux et si beau, que les Frères en furent dans l'admiration. Rufin tout joyeux dit que c'était là l'ange qui l'avait conseillé et que François était bien présomptueux, lui qui s'opposait à la volonté de Dieu si clairement manifestée. François éleva son cœur vers Dieu et commanda à l'esprit imposteur de se montrer tel qu'il était. Et voilà qu'à l'instant le faux ange de lumière se changea en un monstre affreux dont la voix épouvanta Rufin et le renversa par terre.

François le releva, lui adressa une instruction douce et forte, lui apprenant à discerner les piéges de l'ennemi et surtout lui recommandant de les faire connaître à l'avenir sur-le-champ, pour être prémuni contre eux. Rufin était tout confus de s'être ainsi laissé séduire, mais surtout il fut pénétré d'une crainte salutaire et il se promit bien de ne plus se séparer à l'avenir de son maître saint François.

La chasteté qu'il avait su garder dans le monde, se perfectionna encore dans le couvent. Dès qu'il sentait quelque lutte intérieure s'élever en lui, il tombait par

terre, invoquait humblement le secours de Dieu et de sa sainte Mère, et restait ainsi à prier et à confesser ses misères jusqu'à ce que la tentation eût disparu. Il faisait avec une grande humilité toutes les œuvres communes et viles du couvent. Il était d'autant plus porté à la vie contemplative, qu'il était bègue et ne pouvait prêcher. Saint François, qui le savait, voulut néanmoins éprouver son obéissance et lui ordonna un jour d'aller prêcher à Assise.

Rufin lui répondit humblement qu'il en était doublement incapable et par son défaut de langue et par son ignorance, qu'il voulût donc bien charger un autre de cette mission. Le Maître répliqua : « Bien-aimé « frère, puissé-je trouver en vous une obéissance plus « parfaite. On ne doit pas raisonner contre les ordres « de ses supérieurs, mais leur obéir aveuglément, et « l'obéissance rend tout facile. Puisque vous avez dif- « féré de faire ce qui vous était commandé, vous irez « sans tunique à Assise et vous prêcherez dans la « grande église tout ce que le Seigneur vous inspi- « rera ».

L'humble religieux obéit sur-le-champ ; cependant il était très-préoccupé de son sermon, ne sachant ce qu'il dirait. Il se disait en lui-même : « Je bégaie et je « ne puis bien parler, alors je ne dirai que quelques « mots, mais bien choisis et utiles, tels que : *Evitez le* « *mal et faites le bien* ». Pour pouvoir mieux prononcer ces paroles, il les répéta tout le long du chemin.

Pendant que Rufin cheminait vers la ville d'Assise, saint François faisait réflexion qu'il avait imposé une pénitence trop rude pour une si petite faute, et il se

disait : « François, toi petit homme de rien, fils de « Pierre Barnardoni, d'où vient cette grande puissance « que tu exerces sur Frère Rufin, un homme si ver- « tueux et d'une si honorable famille? Comment oses-tu « si facilement imposer des fardeaux que tu ne vou- « drais pas porter toi-même? Afin qu'une autre fois tu « réfléchisses davantage aux ordres que tu donneras, « fais toi-même ce que tu as commandé. C'est ainsi que « tu montreras ce que vaut l'obéissance ».

Après ces paroles, il ôte sa tunique, ordonne à un religieux de la porter ainsi que celle de Rufin, et se met aussitôt en marche pour le rejoindre. Il entra dans la grande église d'Assise au moment où Rufin prêchait, et tout le monde témoignait son étonnement à la vue d'une telle étrangeté. Il entendait des gens qui disaient que le pauvre religieux était devenu fou par l'excès de ses pénitences. Le bon Père écoutait attentivement son prédicateur, qui débitait tant bien que mal son très-court sermon : « Très-chers frères », disait-il, « fuyez le monde, rendez « au prochain ce qui lui appartient, et ne péchez plus; « ainsi vous éviterez la peine de l'enfer. Observez les « commandements de Dieu, et aimez Dieu par-dessus « tout, et votre prochain comme vous-mêmes. Ainsi « vous gagnerez le ciel. Je finis par ces courtes paro- « les : Laissez le bien et faites le mal, car le royaume « de Dieu est proche ».

Les auditeurs, déjà disposés à rire par la tenue de ce prédicateur à moitié vêtu et inexercé, éclatèrent à ces mots dits de travers, et crurent que c'était réellement un insensé. Lorsque Rufin fut descendu de chaire, saint François y monta et tourna si bien les paroles

qui venaient d'être dites, qu'elles parurent venir d'un esprit profond et réfléchi. Il dit : « Chrétiens, mes frères, « quelle raison avez-vous de vous moquer des instruc- « tions de cet homme vertueux. votre compatriote ? « Il vous a bien conseillé, lorsqu'il vous a dit que vous « devez laisser le bien et faire le mal. Mais qu'est-ce « que vous estimez être le bien ou le mal ? Les plaisirs « du corps, les vanités du monde, les voluptés sen- « suelles et tout le train de cette vie, voilà ce que vous « croyez être le bien et voilà ce que vous devez laisser. « Réprimer les désirs de la nature corrompue, s'abs- « tenir des plaisirs du corps, aimer vos ennemis, être « humbles et chastes, faire pénitence de vos péchés, « voilà ce que vous regardez comme le mal, et c'est là « ce que Rufin votre compatriote vous conseille de « faire ». Il ajouta beaucoup d'autres choses, et parla avec tant de force, que les larmes coulèrent de tous les yeux. Après quoi, François et Rufin mirent leurs tuniques et s'en retournèrent remplis de joie à leur couvent.

Le démon qui, avec ses malicieux artifices, avait si peu gagné sur le bienheureux Rufin dans son année de noviciat, l'attaqua après sa profession par une tentation encore plus dangereuse, lui inspirant qu'il était du nombre des damnés, que c'était en vain qu'il était si soumis à François et faisait tant de pénitences, parce que tout cela ne le sauverait point. L'excellent homme était très-découragé. Il n'osait plus voir son père spirituel, il fuyait la présence et la conversation de ses frères : cependant il n'abandonnait point ses bonnes œuvres. Le démon redoubla ses assauts, il alla jusqu'à

lui apparaître sous la figure du Sauveur crucifié et lui dit : « Malheureux que vous êtes, à quoi vous servent « vos jeûnes, vos veilles et vos prières? J'ai décidé de « toute éternité que ni ma Passion ni vos pénitences « ne vous sauveraient. Je prédestine à la gloire ou bien à « l'enfer qui je veux. C'est donc bien en vain que vous « suivez les traces de ce François qui sera damné avec « vous et qui entraînera dans sa perte tous ses disci- « ples ».

Le pauvre Rufin croyait tous ces mensonges. Saint François fut averti par un ange du triste état de son disciple. Il le fit appeler par le bienheureux Massée. Rufin se laissa persuader et vint trouver son père spirituel qui lui dit : « Frère Rufin, pauvre frère Rufin, « à qui accordez-vous votre confiance? Au démon qui « veut vous entraîner dans l'abîme ». Puis il lui décrivit toutes ses tentations, telles qu'elles étaient dans son cœur. Ensuite il lui donna trois règles fondamentales pour reconnaître les révélations qui ne viennent pas de Dieu, mais du démon, savoir que les apparitions du démon endurcissent le cœur, qu'elles apportent la tristesse et les ténèbres, et que le démon ne peut résister au mépris. C'est pourquoi, ajouta François : « Dès qu'il reviendra, dites-lui qu'il ouvre sa « gueule puante, et que vous allez la remplir d'ordures, « et vous le verrez fuir au plus vite ».

Frère Rufin suivit le conseil de saint François, et le grand imposteur ne pouvant supporter le mépris dont il était l'objet, s'enfuit avec une telle rage qu'il fit trembler la montagne. Ainsi frère Rufin demeura vainqueur du démon. Aussitôt le Fils de Dieu

lui apparut, lui montra la voie de la perfection et le combla de ses grâces. Il lui accorda surtout une grande puissance sur les démons qui ne pouvaient plus supporter sa présence. Un jour que frère Rufin se trouvait à Assise où il mendiait, on apporta devant lui, auprès du couvent de Sainte-Marie des Anges, un possédé les pieds et les mains liés ; une grande foule suivait. Dès que le démon vit le bienheureux Rufin, il se mit à hurler et à faire mille contorsions, disant qu'il ne pouvait souffrir la vue de cet homme qui le brûlait par ses vertus et par ses prières. Cela dit, il partit, et le possédé resta délivré. Saint François connaissait bien le pouvoir que Dieu avait donné à Rufin sur les démons. Lorsque parfois ceux-ci résistaient à une première injonction, saint François les menaçait de frère Rufin, et aussitôt les démons s'enfuyaient remplis d'effroi.

Rufin était si parfait dans l'oraison, son esprit était tellement tourné vers le ciel, qu'il ne s'occupait que de Dieu seul, même dans son sommeil. Souvent il demeurait en contemplation un jour et une nuit, immobile. Lorsque saint François voulait décrire un parfait religieux et qu'il indiquait toutes les vertus qu'il aurait voulu voir réunies en un seul, il comptait parmi elles la constante prière et la contemplation de frère Rufin. Saint François disait que Dieu lui avait révélé que l'âme de Rufin était une des plus saintes qu'il y eût au monde, qu'il pouvait dès cette vie l'appeler Saint parce qu'il était déjà compté parmi les saints et couronné dans le ciel.

Rufin avait le bonheur d'être très-lié avec saint François et de voir souvent ses stigmates. A cause de

cette union intime qu'il avait eue avec le saint patriarche, la charge lui fut confiée, ainsi qu'au bienheureux Léon et au bienheureux Ange de Rieti, dans le Chapitre général de 1224, d'écrire la vie de saint François, ce qu'ils firent en commun dans le couvent de Græcio. Cette vie est appelée la légende des trois compagnons.

A l'âge d'environ quatre-vingts ans, et après avoir servi Dieu fidèlement dans le couvent pendant soixante ans, le bienheureux Rufin tomba malade mortellement dans le couvent de Sainte-Marie des Anges. Le bienheureux Léon était aussi très-malade dans le même temps.

Celui-ci eut une extase pendant laquelle il vit une belle procession de Frères Mineurs, tous revêtus d'une grande gloire. Il leur demanda où ils allaient, et il lui fut répondu qu'ils allaient recevoir l'âme d'un religieux du couvent sur le point d'expirer. Le bienheureux Léon s'appliquant la vision à lui-même, s'approcha du lit du bienheureux Rufin qu'il ne croyait pas si proche de la mort. Il l'embrassa avec effusion et lui fit ses adieux, disant que Dieu l'appelait au repos éternel. Mais le bienheureux Rufin, l'interrompant, lui dit : « Bien-aimé frère, ce que vous « avez vu est pour moi, non pour vous. J'ai vu la pro- « cession des yeux de mon corps et notre Père saint « François m'a prévenu que je mourrai demain. Pour « m'en assurer, il m'a donné le baiser de paix. Mon « âme en est délicieusement affectée, et mon corps « tout parfumé d'une odeur céleste ». Le bienheureux Léon embrassa alors son frère et reconnut qu'il disait

vrai, mais il demeura fort triste de ce qu'il n'était pas encore appelé à la gloire.

Le bienheureux Rufin reçut alors les derniers sacrements, appela ses frères autour de lui, leur recommanda de s'aimer les uns les autres, d'imiter les vertus de saint François, leur père, et il rendit l'esprit le 13 novembre 1270. Il fut enterré dans la nouvelle église d'Assise fondée en l'honneur de saint François. Plus tard, son corps fut placé sous l'autel de la chapelle de l'Immaculée-Conception. Les Clarisses d'Assise gardent avec honneur sa tunique et son capuce parmi les autres reliques saintes dont leur église est enrichie.

(WADDING, PISAN.)

QUINZIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE BIENHEUREUX LÉON

COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS

1271. — Pape : Grégoire X. — Roi de France : Philippe III, *le Hardi*.

SOMMAIRE : Intimité du bienheureux Léon avec saint François. — Comment saint François et le bienheureux Léon, n'ayant pas de livres, récitent le bréviaire sur le mont Alverne. — Vision de la rivière. — Vision des deux échelles. — Le bienheureux Léon combat pour l'observation de la Règle. — Sa mort.

Lorsque, en 1210, saint François donna l'habit de son Ordre naissant au bienheureux Rufin, le même bonheur échut aussi au bienheureux Léon, natif d'Assise, ou de Viterbe, selon quelques-uns. Son affabilité et sa rec-

titude de jugement le rendaient cher à tout le monde, mais surtout à son Père spirituel qui, lisant au fond des cœurs, le chérissait pour sa grande simplicité et avait coutume de l'appeler petite brebis de Dieu ou frère Agneau. Lorsque saint François voulait décrire un religieux parfait en toutes sortes de vertus, il exigeait de lui la simplicité et la pureté du bienheureux Léon. Parmi les premiers frères, il fut plus que tout autre familier avec son bienheureux Père ; il fut son confesseur et son secrétaire. Saint François l'avait presque toujours avec lui : c'était son confident. Léon connaissait donc mieux que tout autre les œuvres admirables du glorieux patriarche ; c'est pourquoi le Chapitre de 1224 le désigna avec Rufin et Ange pour écrire la vie de saint François.

Il mérita aussi, par la perfection de ses vertus, la familiarité du Seigneur, de qui il reçut dans la prière et dans ses contemplations maintes faveurs célestes. Un jour, ayant conçu quelque vanité de ses vertus, il vit en l'air une main et entendit une voix qui disait : « Sache que sans cette main tu ne peux rien de bien ». Alors le saint religieux, tout transporté de l'amour de Dieu, répéta plusieurs fois ces paroles en élevant les mains et les yeux au ciel : « C'est la vérité, mon Dieu, « c'est la vérité, dans notre misère et notre infirmité, « nous ne pouvons rien sans votre aide et sans votre « main toute-puissante. Surtout ne pouvons-nous pas « résister aux tentations du démon, ni mériter la grâce « de vous servir et de vous aimer comme nous le « devons ».

Saint François était allé avec le bienheureux Léon

dans les environs d'Assise à une chapelle au milieu des bois pour pouvoir prier et causer plus librement des choses de Dieu ; mais ils n'avaient pas de bréviaire, et la nuit les surprit. Ils ne laissèrent pas néanmoins de réciter Matines à minuit, et voici comment : François dit : « Il ne faut pas que ce temps se passe sans louer « Dieu et sans accuser notre indignité ; répétez donc les « paroles que je vais dire sans en changer une seule ». François commença les Matines par ces paroles : « O frère François, tu as tant commis de péchés dans « le monde que tu as bien mérité de brûler dans l'en- « fer ». Il commanda à Léon de répondre : « Il est vrai « que tu as mérité la plus profonde place de l'enfer ». Le bienheureux Léon croyait sincèrement devoir répondre ainsi. Mais lorsque François eut redit ses paroles, Léon avait déjà oublié les siennes, et il répondit : « Dieu fera que vous méritiez le ciel par vos bonnes « œuvres ». Un peu troublé de ce changement, François dit : « Ne dites pas ainsi, mais comme je vous ai « dit : je vais reprendre : « Frère François, vous avez si « souvent péché contre Dieu, que vous avez mérité la « damnation. —Vous, frère Léon, répondez ainsi : Tu as « certainement mérité d'être du nombre des damnés ». Léon promet de répondre de la sorte. François répéta son verset avec un torrent de larmes et en se frappant la poitrine, mais Léon répondit : « O François, Dieu « vous fera si grand, que votre rang sera élevé parmi « les élus ».

François étonné de ce que Léon ne tenait pas sa promesse, lui demanda, avec un ton de reproche, pourquoi il ne répondait pas comme il était convenu, et au

nom de la sainte obéissance, lui ordonna de le faire dans les mêmes termes qu'il lui aurait dictés. « Voici, « dit-il, ce que je dirai : O frère François, misérable « homme, penses-tu que Dieu te fera grâce pour tous « les péchés que tu as commis contre le Père des mi- « séricordes, contre Dieu de toute consolation ? En « vérité tu as mérité de n'être jamais pardonné. — A « cela vous répondrez : En effet, vous n'êtes digne « d'aucune miséricorde ». Léon promit d'obéir ; mais lorsque François eut prononcé les paroles précédentes avec beaucoup de soupirs et de larmes, Léon ne put rien répondre autre chose que ceci : « Dieu, dont la misé- « ricorde est infiniment plus grande que vos péchés, « vous pardonnera et vous comblera de ses faveurs ».

François, légèrement impatienté, demanda à son disciple pourquoi il était si peu obéissant, et pourquoi il persistait à répondre autrement qu'il ne lui était ordonné et qu'il ne l'avait promis. Le bienheureux Léon répondit humblement et avec le plus profond respect : « Bien-aimé Père, Dieu m'est témoin que chaque fois « j'avais la ferme résolution de répondre comme vous « m'aviez commandé ; mais Dieu a mis ses paroles dans « ma bouche et m'a fait parler selon son bon plaisir « et non selon ma résolution ».

Le bienheureux Père fut dans l'admiration. Mais, continuant de s'humilier, il pria instamment Léon de répondre au moins une fois avec ses propres paroles. Léon le promit sincèrement, et François s'écria en pleurant : « O frère François, misérable petit homme, « penses-tu qu'après tant de péchés Dieu te fera « grâce ? » Et Léon répondit : « Oui, Père, il vous fera

« grâce ; oui, il vous accordera de très-grandes faveurs, « et il vous élèvera à l'éternelle gloire, parce qu'il « exalte celui qui s'humilie ».

François fut heureux de cette contradiction que le ciel inspirait à Léon, et il continua jusqu'au point du jour à s'entretenir avec lui de l'infinie miséricorde de Dieu envers les pécheurs. Il termina l'entretien par le cantique de la très-sainte Vierge, où sont exposés les bienfaits de Dieu envers les hommes. Après chaque verset du *Magnificat* que le bienheureux Léon chantait, François ajoutait : « Gloire soit au Père, au Fils et au « Saint-Esprit », pour remercier Dieu de ses nombreux bienfaits.

En 1224, le séraphique Père jeûna au pain et à l'eau depuis le 16 août jusqu'à la fête de saint Michel, archange, en l'honneur de ce prince des célestes phalanges ; il passa tout ce temps sur le mont Alverne en compagnie du bienheureux Léon qui allait mendier de porte en porte le pain de chaque jour. La sainteté de Léon et l'exquise pureté de son âme lui valurent l'honneur de voir souvent son saint maître s'entretenir avec la très-sainte Vierge, avec l'archange saint Michel, ainsi qu'avec les apôtres Pierre et Paul. Il le vit souvent aussi élevé en l'air au-dessus des arbres, et parfois à une telle hauteur qu'il pouvait à peine le suivre des yeux. Alors, se prosternant à la place d'où saint François s'était élevé, il disait : « Seigneur, soyez-moi pro- « pice, à moi, pécheur; montrez-moi votre miséricorde « par les mérites de votre serviteur François ».

Avant que François eût reçu l'impression sur son corps, des cinq plaies du Sauveur, il annonça à Léon, son

cher fils, que dans quelques jours Dieu ferait sur cette montagne des choses merveilleuses, qui n'avaient encore été faites en faveur d'aucun homme, et dont tout l'univers serait dans l'étonnement. Le Séraphique Père laissa ensuite voir et toucher les plaies miraculeuses à Léon ainsi qu'à ses plus fidèles disciples. Chaque jour frère Léon mettait de nouveaux linges entre les chairs et les clous miraculeux qui transperçaient les mains et les pieds du saint patriarche, pour retenir le sang, calmer les souffrances et enlever les linges ensanglantés ; il faisait cela tous les jours, excepté depuis le jeudi soir jusqu'au matin du samedi : car saint François ne voulait qu'aucun secours humain vînt adoucir les douleurs de la passion du Christ qu'il ressentait en son corps, dans le temps où le Sauveur avait été, pour notre salut, livré et crucifié.

Parfois saint François posait familièrement ses mains transpercées sur la tête ou sur la poitrine de Léon, et celui-ci ressentait en lui-même un tel amour de Dieu et une dévotion si ardente, qu'il lui semblait que son cœur allait éclater. Un jour qu'il allait au couvent de Sainte-Marie des Anges avec son saint Père, il vit paraître en l'air, devant saint François, une grande croix d'or et Notre-Seigneur cloué dessus. Cette croix s'arrêtait lorsque François s'arrêtait, et avançait lorsqu'il marchait ; elle projetait une vive lumière dont le visage de François était tout illuminé, et tout alentour l'air était rempli d'une grande clarté.

Pendant que saint François était sur son lit de mort, le bienheureux Léon, qui priait à ses côtés, fut ravi en extase. Il voyait un fleuve large et profond, et beaucoup

de Frères Mineurs qui voulaient passer ce fleuve. Quelques-uns, chargés d'énormes paquets, se noyaient non loin de la rive. Ceux qui allaient plus loin étaient plus tôt ou plus tard entraînés par le courant, selon qu'ils étaient plus ou moins chargés. Enfin, il en venait d'autres qui n'avaient point de paquets, et ils traversaient sans danger et aisément la rivière.

Frère Léon était fort triste de ce qu'il avait vu beaucoup de Frères se noyer. Quand il fut revenu à lui-même, saint François lui demanda ce qu'il avait vu. Léon raconta humblement et simplement sa vision, et saint François lui en donna cette interprétation : « Vous « avez vu des choses vraies. Le fleuve, c'est le monde ; « les Frères chargés sont ceux qui, recherchant les « choses de la terre, négligent leur profession et la « pauvreté évangélique. Ceux-là se noient dans le « monde sous le faix des préoccupations terrestres, et « sont en danger de choir en enfer. Ceux qui, n'ayant « pas de fardeaux, traversent aisément le fleuve, sont « ceux qui n'ont rien de commun avec le monde, et « qui, contents de la nourriture et du vêtement des « pauvres, suivent nus le Sauveur nu, et portant facilement son joug suave et léger, s'acheminent vers l'éternelle gloire ».

Après la mort de saint François, le bienheureux Léon construisit sur le mont Alverne, à l'endroit où son saint Père avait reçu les cinq plaies, une hutte et un oratoire, et là, dans ses longues contemplations, il obtint de grandes faveurs de Dieu et de merveilleuses révélations. Il redoubla ses jeûnes et ses macérations, désireux de voir son bienheureux Père ; enfin celui-ci

lui apparut environné d'une grande gloire avec de grandes ailes d'or au dos et armé de longs ongles comme des serres d'aigle. Le bienheureux Léon, consolé et réjoui et non moins étonné, baisa respectueusement les plaies miraculeuses des mains et des pieds de saint François, et demanda pourquoi ces ailes et ces ongles. Le Père séraphique répondit : « Entre autres « avantages, Dieu m'a donné une grande puissance « pour secourir mes frères et tous ceux qui favorisent « mon Ordre ; et ces ailes que tu vois, m'ont été données « afin que je sois prêt à les aider partout où ils m'ap- « pellent. Mes ongles servent à éloigner les démons, et « à châtier ceux qui nuisent à mon Ordre ».

Dans une autre vision. Léon vit saint François sur une haute montagne couverte de lis et de roses célestes ; le saint avait un beau lis dans la main droite, et dans la gauche un bouquet de roses. Comme Léon ne saisissait pas le sens de cette vision, une voix du ciel lui dit que ces symboles exprimaient la pureté sans tâche du bienheureux et son cœur embrasé d'un chaste amour.

Frère Léon, dans sa solitude, pleurait sur les calamités qui affligeaient l'Europe et particulièrement l'Italie, ravagée par la guerre, en proie à la famine et à tous les fléaux qui suivent ordinairement la guerre. Alors saint François vint de nouveau le consoler. Il lui dit que Dieu avait pris la verge de sa justice pour punir les péchés des hommes, que le châtiment serait plus terrible encore si les mérites des Saints ne retenaient sa vengeance, s'il n'y avait pas dans le monde beaucoup de personnes d'une vie sainte, des amis de Dieu qui intercédaient pour le monde. Il lui en nomma

plusieurs et lui dit que, par la grâce de Dieu, il y en avait beaucoup dans son Ordre qui étaient très-agréables à Dieu. Il lui recommanda de les féliciter, de les chérir et de les protéger, mais surtout d'affermir ses frères dans l'observation de leur règle.

Le bienheureux Léon était très-dévot envers la sainte Vierge, et, dans la contemplation des grandeurs de la Mère de Dieu, il eut une vision très-consolante pour les membres de l'Ordre et pour tous les chrétiens en général. Il vit dans une vaste plaine remplie d'une multitude innombrable, une représentation du jugement dernier. Pendant que les anges sonnaient de la trompette, deux échelles parurent montant de la terre au ciel, l'une de couleur blanche, l'autre de couleur rouge ou de sang. Au-dessus de cette dernière se tenait le Fils de Dieu avec un visage sévère. Au-dessous du Fils de Dieu, on voyait saint François qui appelait ses frères, et d'une voix animée les exhortait à monter. « Venez, mes frères », disait-il, « venez avec confiance, « ne craignez pas ; venez , approchez du Seigneur, « c'est lui-même qui vous y invite ». A ces paroles, les religieux s'avançaient et montaient avec assurance les degrés de l'échelle de vermeil. Mais lorsqu'ils étaient tous montés, l'un tombait du troisième degré , un autre du quatrième, un autre du cinquième, un autre du sixième, et tous finissaient par tomber, sans qu'il en restât un seul sur l'échelle.

A cette vue, touché de compassion pour ses frères, saint François se tournait, comme un bon père, vers le Juge, et le priait de recevoir ses enfants dans sa miséricorde. Mais le Christ lui montrait ses plaies toutes

sanglantes, et il disait : « Vois ce que m'ont fait tes « frères ». Alors descendant de quelques degrés, le Saint appela de nouveau ses enfants renversés de l'échelle de vermeil, en leur disant : « Venez, mes frères et mes « enfants, ayez confiance, ne désespérez pas, courez à « l'échelle blanche, montez-y, et vous serez reçu dans « le royaume du ciel ; oui, courez à l'échelle blanche, « mes frères, c'est votre Père qui vous y exhorte ». Il dit, et au sommet de cette échelle apparut la glorieuse vierge Marie, Mère de Jésus-Christ, toute miséricordieuse et toute clémente. Et les Frères entrèrent sans peine dans le royaume éternel.

Le bienheureux Léon assista, avec d'autres compagnons de son Père séraphique, sainte Claire à l'heure de sa mort, puis il aida l'évêque de Spolète, chargé par Innocent IV de l'enquête à faire sur les miracles de cette bienheureuse Mère pour sa canonisation.

Lorsque le Père Elie de Cortone, général de l'Ordre, voulut achever la grande église où repose à Assise le corps de saint François, il fit recueillir dans les provinces, des aumônes en argent et de toute nature contrairement à la pureté de la règle. Il fit même placer un tronc devant la porte de l'Eglise pour recevoir les aumônes afin de hâter la construction du monument. Les zélateurs de la règle s'offensèrent de cette violation publique de la règle ; ils en informèrent les compagnons de saint François et les consultèrent sur ce qu'il fallait faire. Léon vint à Pérouse pour s'entretenir de cette affaire avec Ægidius. Son avis fut que cette manière de recueillir de l'argent était tout à fait contraire à la volonté de saint François. Mais lorsque Léon parla

de briser le tronc, Ægidius le regardant les larmes aux yeux, lui dit : « Si vous êtes déjà mort, allez et brisez-« le ; mais si vous êtes encore vivant, laissez-le où il « est ; car vous ne pourrez supporter la persécution « d'Elie ».

Le bienheureux Léon, après avoir mûrement réfléchi, s'accusant lui-même de lâcheté, retourna hardiment à Assise avec des Frères animés de son esprit, arracha le tronc et le mit en pièces. Elie entra dans une grande colère, et il mit ces dignes religieux en prison pour quelque temps, puis il les chassa d'Assise. Le bienheureux Léon se retira dans le petit couvent de Fabriano, attendant patiemment que Dieu, sollicité par saint François, vînt au secours de l'Ordre. C'est pourquoi il éprouva une grande joie lorsque, en 1247, Jean de Parme fut élu général de l'Ordre ; il prévoyait, lui et les autres compagnons de saint François, que l'esprit de leur glorieux Père allait revivre dans l'Ordre.

Ce saint religieux opéra plusieurs miracles dans sa vie. Un jour, ayant remarqué, près d'Assise, des meuniers qui travaillaient le dimanche, il les en reprit ; ceux-ci parurent ne pas tenir compte de ses paroles, mais alors la roue du moulin s'arrêta immobile, bien que l'eau continuât de couler comme auparavant et qu'il n'y eût rien de changé que la roue qui avait cessé de tourner.

En 1270, le bienheureux Léon fut très-malade au couvent de la Portioncule : un instant il pensa qu'il allait être appelé à la gloire, par une procession miraculeuse de Frères Mineurs qui lui apparut dans une

extase, mais elle venait au-devant de Rufin, ainsi que nous l'avons raconté dans sa vie. Le bienheureux Léon guérit de cette maladie. Mais il conserva le désir de s'unir bientôt à Dieu dans la gloire du paradis, bonheur qu'il obtint l'année suivante, le 15 novembre 1271. Il fut enterré à Assise, dans l'église souterraine. Les Clarisses d'Assise conservent pieusement le bréviaire dont saint François faisait usage; il est tout entier écrit de la main du bienheureux Léon.

Dieu honora de plusieurs miracles la mémoire de son serviteur Léon.

Dans cette même église souterraine repose le bienheureux Frère Eloi, remarquable en son temps par l'esprit prophétique qui l'animait. Un cardinal français, archevêque d'Albe, en eut la preuve pour son malheur. Eloi lui prédit sa mort, qui arriva le jour même. Il lui en indiqua même plusieurs signes précurseurs. Il devait ce jour-là se mettre en colère avant de dire sa messe; il devait ensuite perdre son anneau pastoral. Le cardinal s'emporta, lui répondit qu'il n'était pas prophète ni fils de prophète, qu'il avait déjà fait en sorte que les religieux dominicains et franciscains fussent soumis aux évêques, et qu'il les mettrait au-dessous du dernier des ecclésiastiques. Il s'irrita encore davantage pour un autre sujet, puis il alla dire sa messe.

Avant de se mettre à table, voulant se laver les mains, il remit son anneau à quelqu'un de son entourage qui disparut et qu'on ne revit plus. Enfin ce même jour,

étant âgé et infirme, il se rendit seul dans sa chambre ; là, une planche se rompit sous lui et il tomba. Un instant après il était mort.

Dans le couvent d'Arquata, province d'Ombrie, repose le bienheureux Frère Paul d'Aquasparta, modèle accompli d'obéissance aveugle, de profonde humilité, de rigoureuse pauvreté et d'oraison fervente. Il avait eu le soin des malades en plusieurs couvents. Il parvint à une extrême vieillesse et mourut chargé de mérites, environ l'an 1303.

Dans le couvent de Benavente, en Espagne, on conserve, sous l'autel de la très-sainte Vierge, les ossements d'un autre bienheureux Léon. Sa tête, renfermée dans une châsse d'argent, est conservée dans la sacristie avec d'autres saintes reliques.

A Arevalo, dans l'église de l'Ordre, on voit un tombeau d'albâtre d'un très-beau travail, où reposent des reliques d'un bienheureux Léon, qui est vraisemblablement le même que Léon mort à Benavente, duquel une partie des reliques aura été transférée en ce lieu.

(Wadding.)

LE PÈRE BARTHÉLEMY DE SALUCE

1617. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII, *le Juste.*

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa profession chez les Observants, sa triste chute, sa généreuse conversion.

Les écrivains qui ont rapporté les grandes actions et les œuvres admirables de cet homme illustre, l'appellent l'apôtre et le bonheur de l'Italie, l'honneur de Rome, la bénédiction de l'Ordre séraphique, le consolateur des affligés et le grand zélateur de la gloire de Dieu.

Il naquit en 1558, dans le petit village de Pieve-Socana, dans le diocèse d'Arezzo, en Toscane, à deux lieues du mont Alverne. Ses parents furent Jacques Campi et Camilla, paysans pauvres, mais vertueux et craignant Dieu. Ils avaient neuf enfants. Sa mère étant allée prier sur le mont Alverne, avait demandé à Dieu et à saint François d'avoir un fils qui fût religieux. Quelque temps après, elle mit au monde Barthélemy. Aussi l'enfant reçut-il au baptême le nom de *Gratia.*

Lorsqu'il eut atteint l'âge de treize ou quatorze ans, son père lui fit garder les moutons. Il s'acquittait soigneusement de sa besogne et recherchait la solitude. Il montra de bonne heure une grande inclination à s'instruire. Il y avait dans la paroisse un habitant qui

avait fait quelques études ; il donna à Gratia des leçons de langue latine et de musique. Puis, frappé de ses heureuses dispositions, il conseilla à son père de le faire étudier ; mais celui-ci s'y refusait, parce qu'il avait un frère qui avait été un malheureux prêtre. Cependant Gratia continuait de s'instruire de son mieux. Il allait soir et matin chez son maître, et pour cela il menait ses moutons aux champs plus tard et les ramenait plus tôt que ne faisaient les autres bergers. Dans la journée, il conduisait son troupeau près des lieux où travaillait son maître, et il continuait d'étudier tout en suivant ses moutons. Il demanda à sa mère de lui acheter un psautier, ce qu'elle lui refusa. Mais un jour étant resté à la maison parce qu'il était malade, il se leva et se traîna comme il put au village voisin pour en acheter un. Sa mère le gronda fort, lui donna même quelques coups et le menaça de l'obliger à reporter le livre, menace cependant qu'elle n'exécuta point, soit par tendresse, soit par la permission de Dieu.

Enfin les bons parents cédèrent : Gratia cessa de garder les moutons et fut placé chez le curé de la paroisse pour étudier. Le désir lui vint de se faire religieux. Il était vertueux et jeûnait souvent. Il fréquentait le couvent de Bibiena, habité par les Frères Prêcheurs, qui n'était pas éloigné. Il demanda d'y être admis ; mais on n'y recevait point de novices. On lui conseilla d'aller au mont Alverne ; après quelques mois d'épreuves on l'admit. Sa mère l'accompagna jusqu'à la rivière de l'Arno, le suppliant de ne pas l'abandonner, ce qui fut pour lui une tentation pénible. Le 28 avril 1575, il reçut

l'habit avec le nom de Barthélemy, en présence de son père et de deux de ses frères ; il le reçut chez les Pères Observants qui occupaient encore le couvent de cette sainte montagne. On lui donna plus tard le surnom de Saluce, gros village où son père était né.

Il étudiait toujours avec ardeur. En trois mois il se fit au genre de vie des religieux mieux que d'autres en une année. Il était devenu un latiniste habile, expliquant à ravir les ouvrages de Térence, de Cicéron et des autres anciens. Un nouveau gardien lui fit quitter ces auteurs et lui ordonna d'étudier les épîtres de saint Paul. Il étonna tout le monde par la facilité et la promptitude avec laquelle il les apprit. Mais dans la suite, il avoua qu'il y avait plus perdu que gagné, parce qu'il avait appris ces admirables épîtres sans les comprendre, parce que ce qu'elles contiennent de lumière et de feu lui avait échappé. Il n'en avait pas saisi l'esprit.

Sa profession faite, on l'envoya au couvent de Montopoli, pour se perfectionner dans l'étude du latin sous le Père Louis de la Colline, professeur très-distingué, qui donnait des leçons publiques de cette langue. Trois mois après, il fut appelé à suppléer ce maître dont il occupa quelque temps la chaire. Il étudia ensuite la philosophie, puis la théologie sous le meilleur maître de l'Ordre. A peine fut-il diacre, qu'il commença à prêcher, et souvent il monta dans la chaire professorale n'étant encore qu'élève. Il étudiait tout le jour et la moitié de la nuit, ne dormait pas plus de quatre heures, et jamais après Matines. Lorsqu'il rencontrait quelques passages obscurs dans les livres de Scot,

dont il faisait ses délices, il les étudiait quelquefois durant huit jours, et quand il en avait approfondi la doctrine, il en pleurait de joie. Il apprit sans maître le grec et l'hébreu. Il en posa plusieurs belles thèses dans les chapitres provinciaux ou généraux.

Après un sermon éloquent qu'il prononça, étant encore étudiant, dans une église de Rome, le Père François Gonzague, .général, l'envoya soutenir des controverses publiques au chapitre provincial de Toscane. Il fut professeur de philosophie dans les couvents d'Alverne, de Mugello et de Volterra, puis de théologie à Alverne, à Pérouse et à Rome. Partout il réunissait autour de sa chaire un grand concours d'étudiants qui le vénéraient et le chérissaient. Il ne laissait pas en même temps de se livrer à la prédication. Il prêcha quelque temps à Aquila et à Naples, dans la grande église, dite *Santa Maria Nova,* avec un très-grand succès. Cependant il commença à se relâcher dans l'accomplissement des devoirs de sa vocation, à trop bien traiter son corps, à se complaire en lui-même, à se laisser aller à la vaine gloire. Il se nourrissait avec recherche, et comme son compagnon s'en scandalisait, il répondait : « Si je vous scan« dalise maintenant, le temps viendra que je vous « édifierai ».

Ainsi, pendant que notre éminent prédicateur montait, la tête pleine de vaine gloire, dans les premières chaires d'Italie, il tombait dans quelques légèretés contre les devoirs de son état. D'une nature très-sensible et très-expansive, et de plus exercé dans l'art des vers, le Père Barthélemy prenait trop de plaisir aux

œuvres des poëtes, aux chants, à la musique et à mille vanités peu convenables dans un religieux. Il a écrit de lui-même qu'il avait vécu longtemps dans l'Ordre, plus comme un homme du monde que comme un religieux, transgressant sa règle et même les commandements de Dieu. Un jour enfin, il partit pour aller prêcher le Carême à Naples, laissant dans sa cellule différents objets dont il ne se doutait pas que Dieu se servirait, comme d'un filet, pour le prendre et lui donner un coup d'éperon assez efficace pour le tirer du mauvais pas où il était.

Le Pape Clément VIII, qui s'appliquait avec un zèle extrême à réformer les religieux de tout Ordre, inspecta différents couvents ce Carême-là, particulièrement celui d'Ara-Cœli, dont il visita toutes les cellules. Dans celle du Père Barthélemy, il trouva certaines choses qui lui déplurent fort, et qui firent honte aux religieux qui ne savaient rien de cela, qui ne le soupçonnaient même pas. Quelqu'un lui écrit pour l'avertir, et il se trouva fortement tenté de prendre la fuite, sans égard pour sa prédication quadragésimale. Néanmoins il resta. Mais de retour à Rome, il fut appelé par les visiteurs pontificaux, et ne pouvant se justifier et craignant le châtiment, il quitta l'Ordre et demeura deux ans apostat.

Le Père François de Faltona, Frère Mineur, proche parent de Barthélemy, ne négligea rien pour le faire rentrer d'abord en lui-même et puis dans le sein de l'Ordre. Sachant que la principale cause de sa fuite était la crainte d'être condamné par les visiteurs pontificaux, il obtint que l'affaire serait déférée aux supé-

rieurs de l'Ordre. Il courut toute l'Italie pour le retrouver et finit par le rencontrer à Gênes. Barthélemy pleura amèrement; enfin il se laissa persuader de rentrer dans l'Ordre, de faire pénitence, afin de procurer ainsi la gloire de Dieu, puisqu'il ne l'avait pas fait par une vie innocente. Il alla se jeter aux pieds de ses supérieurs, se soumit sans difficulté à la pénitence qui lui fut imposée, puis il commença à réparer par une vie édifiante le scandale qu'il avait causé par sa chute.

Dans les commencements de sa conversion, il eut de la peine à vaincre ses mauvaises habitudes, à soumettre la chair au joug de l'esprit. Il changea toute sa manière de prêcher; laissant de côté tous les vains ornements d'une éloquence mondaine, il se bornait à exposer simplement, quoique fortement, la doctrine évangélique. Il tendait à instruire plus qu'à plaire. Le pauvre religieux avançait dans la voie d'une vie meilleure, mais d'une marche lente et d'un pied mal assuré et malade. On l'envoya professer la théologie au mont Alverne, où un de ses anciens élèves était gardien : il obéit, mais à contre-cœur; il savait que les études sont opposées à l'esprit de pénitence, et que la science l'avait déjà enivré et avait été cause de sa chute. Il désirait parvenir au trésor caché de la justice et de la charité par la voie de l'ignorance volontaire. Il engagea le Père Chérubin de Castellaco, jeune homme très-vertueux et très-simple, à l'accompagner au mont Alverne. Ce Père, qui n'avait pas de goût pour l'étude, hésitait à le suivre : « Je veux », lui dit le Père de Saluce, « que nous allions ensemble aux ermitages de

« l'Alverne ». Il reconnut plus tard que le Saint-Esprit lui avait mis ces paroles dans la bouche. Il n'avait pas perdu tout attrait pour ses anciens péchés, il sentait que le démon le tirait de ce côté-là ; mais d'autre part, il tremblait pour son salut. Saint Augustin confesse avoir éprouvé cela.

Cependant, lorsque Barthélemy fut venu au mont Alverne, il lui sembla sentir dans cette aimable solitude le vieil esprit de son Père séraphique. Le souvenir des vœux par lesquels il s'était attaché à Dieu, se renouvela plus vif que jamais, il se représentait en même temps l'infidélité de sa vie passée ; ses remords devenus cuisants éveillèrent en lui le désir de rompre tout à fait avec le monde et même avec ses frères, et de mener la vie des solitaires. Ne sachant que faire, il se rendit à la célèbre solitude des Camaldules, qui n'était pas loin de là, où saint Romuald avait installé son Ordre; mais il ne sentit aucune vocation pour cet état, et partit sans prendre un verre d'eau, bien qu'il fût très-édifié de la sainte vie des solitaires.

Il retourna au mont Alverne, se jeta avec une corde au cou aux pieds du provincial, lui demanda sa bénédiction, et pour aumône le vêtement qu'il portait, avec la permission de s'enfermer pour jusqu'à la mort dans un des ermitages de la montagne. Néanmoins il voulait auparavant aller faire ses dévotions dans la sainte maison de Lorette. Il obtint tout ce qu'il demandait. Son compagnon, le Père Chérubin, n'avait pas donné son consentement, et le provincial et tous les religieux attribuaient ces ferventes résolutions à un vain amour de la nouveauté et du changement. Les étudiants

venus de tous côtés pour l'entendre, les religieux d'Alverne, ses proches, ses supérieurs, lui conseillaient de laisser ce courant de tristesse et de découragement sur le chemin de Lorette, où il se rendit, selon son vœu, pour recommander sa résolution à la sainte Vierge ; tous les religieux qu'il eut occasion de voir, cherchèrent à le détourner de son projet. Sa sœur, qui était dans un monastère à Arezzo, fit de même, ainsi que l'évêque d'Assise à qui il avait promis de prêcher le prochain Carême dans son église.

De retour de Lorette, il commença à ne plus manger qu'une fois par jour, à jeûner au pain et à l'eau. Il quitta sa chaire et ne fit plus rien que prier et pleurer ses péchés; Dieu lui avait accordé le don des larmes. Pendant qu'on lisait au réfectoire la vie du bienheureux Chérubin de Spolète, il pleurait si amèrement, qu'il était obligé de quitter la table. Il avait pour lit une simple planche, et pour oreiller un billot. Il dit au Père Chérubin : « Nous vivrons toute la semaine au « pain et à l'eau, le dimanche nous y ajouterons une « salade ou quelques fruits. Pour n'être pas à charge « aux Frères, nous leur demanderons une fois par « semaine l'aumône d'un peu de pain, et nous demeu- « rerons ici dans un saint repos. Comme j'ai de « grandes imperfections que je ne puis corriger sans « l'aide de Dieu, je ne veux plus voir personne ni être « vu, et faire une rigoureuse pénitence. Lorsque Dieu « et les supérieurs ordonneront que je sorte, je prê- « cherai la pénitence comme saint Jean-Baptiste : tel « est mon dessein, et je le mettrai à exécution ».

Un jour il priait avec le Père Chérubin dans la chapelle des Saintes-Plaies, il demandait à Dieu de l'éclairer et de l'aider, ils récitaient ensemble les litanies de Notre-Dame de Lorette. A la fin, le Père de Saluce ressentit si fort la présence de la grâce, qu'il se mit à sangloter et à pleurer. Alors se jetant au cou du Père Chérubin, il lui dit : « Cher frère, ne m'abandonnez « pas, ne soyez pas scandalisé de ce que j'ai tant péché. « Mais priez Dieu pour moi, afin que je ne l'offense « plus. O Dieu, montrez-moi votre miséricorde, oubliez « mes péchés et faites-moi la grâce de me corriger ». En voyant ses larmes, le Père Chérubin ne put retenir les siennes, et ils restèrent là quelque temps à pleurer tous les deux.

Il avait eu l'intention de rester enfermé dans sa cellule pour la fête de l'archange saint Michel, et de jeûner durant trois jours en l'honneur des saints anges. Mais dès la nuit du premier jour, il fut pris de la fièvre, et le Père Chérubin tomba aussi malade le lendemain, et tous les deux restèrent couchés tout le mois d'octobre. Le Père de Saluce en conclut que la volonté de Dieu n'était pas qu'il demeurât enfermé dans une hutte d'ermite, mais qu'il s'occupât de convertir les pécheurs, à l'exemple du Sauveur. Il s'entretint de ces choses avec le Père Chérubin, puis il se décida à quitter les Observants, parmi lesquels il avait vécu environ vingt-trois ans pour embrasser la vie plus austère des Récollets.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Il entre chez les Récollets et commence à prêcher avec un nouvel esprit au milieu de beaucoup de contradictions.

Aussitôt que son dessein d'embrasser la nouvelle réforme de l'Ordre en Italie, fut connu, le démon se mit à le combattre par des raisons et des conseils qui paraissaient sages, par des oppositions et des contrariétés qui venaient des religieux et de plusieurs autres personnes. Les uns lui objectaient qu'il passerait pour léger et inconstant s'il quittait la vie solitaire qu'il venait à peine d'embrasser avec un si grand éclat. Les autres disaient qu'il agissait ainsi par dépit envers ses supérieurs, et qu'il voulait entraîner les religieux du mont Alverne dans la réforme. Selon quelques-uns, c'était l'ambition qui le poussait, et il voulait devenir provincial, ce qu'il ne pouvait attendre chez les Observants ; il voulait attirer sur lui l'attention de la cour de Rome. Il ne peut plus se plaire nulle part, disaient les autres, depuis qu'il ne peut plus vivre à sa guise ni suivre sa sensualité. Les religieux d'Alverne, qui naguère le détournaient de la vie solitaire, voulaient maintenant l'y retenir. Mais il demeurait sourd à toutes leurs raisons. Enfin il partit pour entrer chez les Récollets ; en partant, il pria Dieu de lui indiquer, par un verset de psaume, le résultat de son voyage. Le Père Chérubin ouvrit le Bréviaire, et les yeux du Père de Saluce tombèrent sur ces paroles du soixante-cinquième psaume : *Induxisti nos in laqueum, posuisti tribulationes in dorso nostro, imposuisti homines super capita nostra, transivimus per ignem et aquam : et edu-*

xisti nos in refrigerium. Belle prédiction de ce qui devait arriver.

Arrivé à Fiesole, les Récollets le reçurent amicalement. Quelque temps après, le général étant venu à Florence, le fit appeler et fit ce qu'il put pour le détourner d'embrassér la réforme ; mais ce fut peine perdue. Au couvent de Fiesole, de nouvelles difficultés se présentèrent. Ce fut tout d'abord la vie très-rigoureuse qu'on y menait, et qu'il ne paraissait pas capable de supporter. Pendant les plus grands froids, les religieux n'avaient pas de bois pour se chauffer. Ils n'avaient rien pour se couvrir. Ils dormaient sur une planche, sur une natte de joncs, ou sur la terre nue. Ils faisaient deux heures de méditation, et récitaient tous les jours, en commun, outre le bréviaire romain, l'office de la sainte Vierge, celui des Trépassés, les sept psaumes de la Pénitence, et beaucoup d'autres prières. Leurs vêtements étaient étroits, courts et grossiers. Les haires et les chaînes de fer étaient communément en usage parmi eux, ainsi que la discipline. Le Père de Saluce pria et fit prier pour demander à Dieu la force nécessaire pour supporter une telle vie.

D'autres contrariétés l'attendaient du côté des Récollets eux-mêmes, parce que, tout en désirant que beaucoup d'Observants embrassassent la réforme, ils craignaient néanmoins que l'esprit des arrivants ne fût pas irrépréhensible. Il fut éprouvé de toutes manières. Les religieux le regardaient d'un mauvais œil. On ne leur donna d'abord, à lui et à son compagnon, que des chambres destinées à recevoir les étrangers. Enfin, il surmonta tout et il fut reçu dans la réforme pour la

fête de l'Immaculée Conception. Il disait plus tard qu'il croyait que la sainte Vierge avait dirigé toutes les épreuves qu'il avait subies, pour l'attacher définitivement à la réforme le jour de sa fête et pour montrer qu'elle voulait le prendre désormais sous sa protection spéciale.

Il savait mettre de côté toute considération humaine. L'oraison intérieure, la mortification des sens et le renoncement à soi-même faisaient le fond de toutes ses actions. Il s'éloignait de tout ce qui pouvait entraver son progrès spirituel et être pour lui une cause de dissipation. Afin d'attirer quelques Observants dans la réforme, il avait promis de leur enseigner la théologie ; mais soupçonnant encore là-dessous quelque ruse du démon, il donna d'abord quelques leçons dans sa cellule, qu'il abandonna ensuite tout à fait, malgré l'évêque de Fiesole, qui l'engageait à continuer, et qui venait lui-même écouter ses leçons. Il disait qu'il était venu chez les Récollets, non pour jouer au maître, mais pour faire pénitence de ses péchés.

Il ne dormait jamais après Matines, se chauffait très-rarement dans les plus grands froids, quoique son vêtement fût mince et usé. Il était toujours seul dans sa cellule, et le Père Chérubin, son confesseur, n'y entrait jamais sans le trouver en larmes. Il se confessait tous les jours. Son confesseur lui disait : « Si vous, qui « êtes un grand théologien, ne pouvez pas vous tran- « quilliser, que puis-je y faire, moi ? » Il répondait : « Ma théologie ne me sert de rien ». Il jeûnait rigoureusement au pain et à l'eau, et dans les commence-

ments, il ne soupait jamais. Jour et nuit, il portait une haire aussi grande qu'une chemise. Cela le fatiguait extrêmement, et souvent, en revenant de Florence à Fiesole, il tombait d'épuisement. Il n'avait plus que la peau sur les os. Son estomac devint mauvais, et il ne pouvait manger qu'avec peine. Ayant persévéré dans ces austérités pendant plusieurs années, grâce à sa forte nature et à son esprit ardent, il dut modérer ses pénitences pour ne pas se faire mourir.

Son principal soin était de s'anéantir et de dompter les tentations de la vaine gloire. Il se sentait poussé aux mortifications extraordinaires, à se mettre une corde au cou et à venir sans tunique confesser ses péchés en public, ce qu'il faisait souvent. Pour expier une tentation de vanité, il s'en confessa au réfectoire, devant les religieux et en présence d'un gentilhomme qui dînait avec eux. Il s'humilia si franchement que le gentilhomme étonné dit que ce Père ferait un jour de grandes choses. Il tournait à la gloire de Dieu et à sa propre honte tout le bien et tout le mal qui pouvaient lui arriver. L'humble sentiment qu'il avait de lui-même se développait chaque jour davantage, grâce aux lumières qu'il recevait de Dieu.

Son œuvre principale était la prière et la méditation. Le démon, remarquant qu'il était naturellement peureux, l'effraya dans le commencement par toutes sortes d'apparitions effrayantes ; il n'osait plus rester seul à l'église, la nuit, et cependant il l'eût désiré, car il priait mieux là que dans sa cellule. Enfin, Dieu le délivra de ses frayeurs, et il put rester longtemps à l'église, à méditer la passion du Sauveur et sa miséri-

corde infinie. Ses larmes coulaient alors sans s'arrêter. Dès qu'il commençait la prière avec ses frères, ses soupirs et ses larmes commençaient aussi, et il ne pouvait les retenir. Ces délicieuses larmes adoucissaient beaucoup pour lui les amertumes de la pénitence.

Après dix mois passés chez les Récollets, il fit le voyage de Rome avec le gardien de son couvent, pour des affaires concernant la réforme. Il eut fort à souffrir pendant ce voyage qu'il fit à pied au milieu de l'hiver et des pluies, avec des patins, genre de chaussures auquel il n'était pas accoutumé. Il se blessa les pieds, tomba souvent dans la boue; mais il disait chaque fois : « Loué soit Jésus-Christ ». Il demandait l'aumône le long du chemin. Si fatigué qu'il fût, il ne laissait pas de se lever à minuit pour réciter les Matines avec le gardien. Les chemins étaient si mauvais et si boueux, que nos voyageurs faisaient à peine sept milles en trois jours. A Rome, il trouva amplement matière à exercer sa patience. Là il ne manquait pas de religieux qui, se souvenant de son ancienne vie, plaisantaient de son passage à la réforme. Chacun le regardait de mauvais œil, comme une personne suspecte, les Observants parce qu'il les avait quittés, et les Récollets, parce qu'ils n'osaient pas se fier à lui; c'est ainsi que les premiers chrétiens avaient mauvaise opinion de Saul nouvellement converti.

Le cardinal Matteï, protecteur de l'Ordre, le voyant dans son palais et sachant qu'il était venu pour travailler au succès de la réforme, lui reprocha publiquement et avec une extrême sévérité ses fautes passées; puis, adoucissant ses paroles, il lui dit : « Je ne dis pas

« que vous soyez un fripon, mais je dis que je ne puis « avoir confiance en vous ». Tels étaient les affronts auxquels il était exposé dans le commencement de la part des cardinaux et des prélats romains, parce qu'ils le tenaient encore pour suspect. Mais Dieu lui donnait la force de tout endurer. Les derniers Frères eux-mêmes le méprisaient et ne lui ménageaient point les paroles dures. Il se disait à lui-même que Dieu permettait tout cela pour l'expiation de ses péchés.

Les affaires pour lesquelles il était venu ayant été promptement expédiées, il partit de Rome avec des sandales et des patins, pour prendre les unes quand il serait trop fatigué des autres. Mais sandales et patins lui devinrent aussi incommodes que s'il avait été chaussé par le démon en personne ; si bien qu'il rejeta bientôt les unes et les autres et marcha nu-pieds, après en avoir obtenu la permission. Mais ensuite, honteux de cette singularité, il reprit des patins à Morlupo. Puis, au couvent de Nazzano, ayant vu un Frère qui allait pieds nus, il surmonta sa honte et demanda la même permission qu'il avait auparavant obtenue de son gardien. Il la demanda au gardien de ce couvent, qui était un Frère lai. Comme celui-ci lui répondait qu'il n'était pas son supérieur, le Père de Saluce resta à genoux devant lui jusqu'à ce qu'il eût obtenu la permission. Il partit de là sans sandales ni patins, jusqu'à ce qu'il dut les reprendre par l'ordre du Pape. Il ne fit pas difficulté de prêcher un Carême à Ponzano, petit village proche de Rome ; il lui était devenu indifférent de parler devant un petit auditoire comme devant un grand. Il prit pour patronne spéciale sainte Marie-Madeleine,

par l'intercession de laquelle il reconnaît avoir obtenu de nombreux bienfaits de Dieu.

Il permit d'abord que, selon l'habitude de ce village, on lui apportât à manger deux fois par semaine. Mais ensuite, s'apercevant que le démon se servait de la compassion du peuple pour lui faire rompre son jeûne rigoureux, il défendit du haut de la chaire qu'on lui apportât plus rien que du pain et de l'eau. Après la Messe et le sermon, il rentrait dans sa chambre pour n'en plus sortir. Il prêchait avec une ardeur extrême et avec le plus grand fruit pour les âmes. Il passait les dimanches et les fêtes à entendre les confessions générales. Tout bien mal acquis fut restitué, tout différend apaisé, toute inimitié réconciliée, toute vanité bannie.

Après ce Carême, il resta quelque temps au couvent de Nazzano. Le Père Ange de Paz et le Père Saint de Ripatransone, tous deux remarquables par leur sainteté, prédirent qu'il viendrait un prédicateur avec une croix sur les épaules, lequel attirerait un grand concours d'hommes. Cette prédiction s'accomplit dans la personne du Père Barthélemy de Saluce, qui peu de temps après commença à parcourir l'Italie avec une croix sur les épaules, comme prédicateur apostolique, annonçant partout la parole de Dieu. Jamais les Frères Mineurs ne virent pareille affluence dans les églises.

De retour à Fiesole, il visita les petits couvents de Lospiego et Cesi, sanctifiés par la résidence de saint François. Les chemins qui conduisent à ces couvents sont remplis de pierres aiguës et d'âpres cailloux ; il

ne pouvait poser le pied nulle part sans recevoir une nouvelle blessure ; la douleur lui arrachait les larmes des yeux malgré lui, et l'esprit de pénitence avec le souvenir de ses péchés pouvait seul lui donner la force de résister.

Il marchait quelquefois des journées entières, faisant huit milles à l'heure. Quand il ne trouvait pas de couvent sur sa route, il dormait à la belle étoile, sans oublier de se réveiller pour prier à l'heure de Matines. Dans les couvents où il logeait, il s'excusait au Chapitre des scandales qu'il avait donnés. Il le fit notamment à Pérouse, où il avait été professeur de théologie. Il prêchait dans les villes et dans les villages qu'il traversait : il prêcha une fois à Todi dans une petite chapelle où il avait passé la nuit, émut profondément tout le peuple et convertit beaucoup de pécheurs.

Pendant une octave de saint Jean-Baptiste, il prêcha dans la cathédrale de Florence, plus tard dans l'église de Saint-Jacques, puis dans plusieurs monastères de religieuses. Enfin il prêcha un Avent dans l'église de Saint-Laurent. Mais toutes ces églises étaient trop petites pour contenir la foule des auditeurs. Il montait en chaire avec une petite croix avec laquelle il bénissait le peuple. La seule vue de son corps amaigri et exténué par la pénitence impressionnait déjà vivement et inspirait la componction et le repentir.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Il continue à prêcher au milieu des persécutions. — Il est élu Ministre provincial.

Après qu'il eut rempli Florence des fruits de sa parole, il alla prêcher à Montepulciano. En passant par Foligno, il prêcha sur la place publique devant le peuple qui s'y trouvait rassemblé et qui était émerveillé de cette nouveauté. A Montepulciano, il ne mangeait qu'une fois en deux jours, et ne prenait jamais rien le soir. Là il tonna contre les femmes qui portaient de faux cheveux. Un autre prédicateur, qui voulait ménager la mode, le contredit et apporta en chaire quelques livres pour confirmer ses doctrines. Le lendemain, le Père Barthélemy, laissant de côté le sermon qu'il avait préparé, attaqua de nouveau le même abus vigoureusement en faisant parler les saints Pères. L'autre prédicateur ne traita plus le même sujet, et les femmes ne portèrent plus de faux cheveux.

Prêchant le Carême dans une autre ville, il apprit que les échevins étaient excommuniés, parce qu'ils avaient entrepris quelque chose contre la liberté de Eglise. Ils n'avaient point fait leurs pâques l'année précédente, et l'on disait que cette année-là encore ils ne se confesseraient ni ne communieraient point, parce qu'ils ne voulaient point demander leur absolution à Rome. Il prêcha avec une extrême ardeur; à la fin de son sermon, il prit le crucifix de la chaire et s'en allant il s'écria : « Fuyez, mon Sauveur, fuyez de « cette ville excommuniée ». Les hommes et les femmes en furent si émus qu'ils coururent après

lui en pleurant : mais lui, s'enfermant dans sa chambre, les laissa crier et pleurer.

Le démon essaya de changer le remède en poison. Il excita la colère d'un homme riche et puissant qui vint avec plusieurs autres trouver le religieux pour l'outrager en paroles et lui demander compte du trouble qu'il avait jeté dans la ville. Voyant ce courroux, le Père Barthélemy répondit humblement qu'il avait agi ainsi pour le salut des âmes ; le trouble, s'il y en avait, il ne l'avait pas occasionné, mais il avait voulu mettre fin à un état de choses qui ne pouvait durer. Cependant il demandait pardon à un homme si considérable de l'avoir si fort peiné. Ces simples paroles produisirent un apaisement complet. Le lendemain, il prit pour texte de son sermon : « Toute « la synagogue était remplie de trouble et de colère ». Puis il parla de la liberté de l'Eglise avec une telle force que les auditeurs, cette fois, tout à fait effrayés, demandèrent l'absolution à Rome et firent leurs pâques comme de bons catholiques.

Voulant ensuite prêcher sur le devoir de l'obéissance et du respect que les enfants doivent à leurs parents, lui et son compagnon parcoururent toute la ville, chacun tenant une croix à la main et criant : « Frères, venez au sermon avec vos enfants pour « l'amour de Dieu ». Le concours des auditeurs fut immense et le sermon produisit de grands fruits. Sur la fin du Carême, il fit faire deux croix aussi grandes que lui, une pour lui-même, l'autre pour son compagnon. Au dernier sermon, il apporta cette croix en chaire, et laissant la petite dont il avait coutume

de se servir, il dit qu'il voulait désormais porter celle-là.

Après le sermon, il quitta la ville comme un fugitif, sans boire ni manger. Dans tous les villages ou paroisses où il passait, il allait par les rues avec sa croix, en criant : « Frères, faites pénitence, car la mort « approche, et Jésus-Christ est mort pour nous ». Et quand il avait assemblé le peuple à l'église par ce moyen, il prêchait et remuait profondément les âmes.

Etant venu à Florence, il parut sur trois ou quatre grandes places portant sa croix et répétant à haute voix : « Frères, faites pénitence, car la mort approche, « et Jésus-Christ est mort pour nous ! O Florentins, « venez ici, j'ai quelque chose à vous dire à l'oreille ». Le peuple accourant de tous côtés en foule, il fit une allocution sur les péchés qui se commettaient communément en ce lieu ; puis il fit mettre tous ses auditeurs à genoux et réciter un *Pater noster* et un *Ave Maria* pour les pécheurs présents. Il agissait de la sorte dans la simplicité et dans l'ardeur de son zèle pour le salut des âmes, et sans doute par une inspiration céleste, comme on put le voir par les fruits extraordinaires qui s'ensuivirent.

Il recommença plusieurs fois ces scènes extraordinaires. Mais cette nouveauté fut mal interprétée par plusieurs. Quelques-uns redoutaient des émeutes populaires, parce que la vue de la croix qu'il portait, et la véhémence des sermons du prédicateur, attiraient une trop grande foule. Le Père Barthélemy fut donc réprimandé ; on lui enleva sa croix, et on lui défendit de prêcher. On le menaça même de le mettre en prison

comme perturbateur et comme fou. Il supportait tout avec patience ; cependant il trouva dur de se séparer de sa croix. Il s'écria en pleurant : « O lit de mort de « mon Sauveur, on vous arrache de mes mains, que « pourrai-je sans vous ? » Il redemanda sa croix au vicaire général qui la lui refusa en disant que tout le monde courait après lui dès qu'il paraissait avec elle. Néanmoins elle lui fut rendue plus tard, et le saint religieux s'en montra extrêmement reconnaissant.

Le gardien, obligé d'aller à Rome en 1600, l'année du grand Jubilé, pour traiter avec Clément VIII de la bonne direction de la réforme, voulut se faire accompagner du Père Barthélemy. Le saint religieux partit de Fiesole avec sa grande croix. Il prêchait dans toutes les villes et dans tous les villages qu'il traversait, appelant le peuple à ses sermons de la manière que l'on sait. Dans le commencement, on se moqua de lui. A Montefiascone, il demanda la permission de prêcher un jour par semaine. Le vicaire général lui dit qu'il n'aurait pas d'auditeurs. « Dieu y pourvoira », répondit le Père. Et en effet le peuple se rendit en foule a l'église, les échevins en tête. Il prêcha avec un zèle extraordinaire. Ayant trouvé une tête de mort dans la chaire, il descendit en la tenant d'une main et sa croix de l'autre, et en criant : « La croix et la mort, la croix et la « mort », et toute l'assistance fondait en larmes. Il fit de même à Viterbe, où l'autorisation de prêcher lui fut d'abord refusée ; et par son sermon il porta tous les cœurs au repentir, ses auditeurs fondaient en larmes et imploraient la miséricorde de Dieu.

A Rome, il fut blâmé à cause de sa croix. Quelques-uns cherchaient à entraver sa prédication, le trouvant trop libre à reprendre les pécheurs. Un prêtre trouva très-mauvais qu'il eût dit que personne ne se souciait du salut des âmes. Dans l'église Saint-Laurent, il attirait une telle foule que le cardinal Montolto le faisait accompagner de soldats, du couvent à l'église et de l'église au couvent, de peur qu'il ne fût étouffé par la foule. La multitude des auditeurs était si pressée, que l'on fit découvrir l'église en partie afin de pouvoir y respirer.

Le délégué du Pape, entendant beaucoup de plaintes contre lui, et étant mal renseigné sur son compte, le réprimanda avec force et le menaça de la prison. Le saint religieux fut sensible à la réprimande, mais indifférent à la menace. Enfin le prélat, mieux informé, lui rendit ses bonnes grâces et le laissa prêcher.

Le Père Barthélemy parut devant le Pape pour défendre les Récollets dans une affaire qu'ils avaient à traiter avec les Observants. Dans cette conférence, le général de l'Ordre parla pour les Observants, et entre autres choses soutint que le Père Barthélemy nuisait à la réforme. Le saint religieux réfuta sans peine les griefs portés contre lui. Le général objecta qu'avec son zèle excentrique et avec sa croix il troublait partout le peuple. Avec la permission du Pape, le Père Barthélemy répliqua vigoureusement. Enfin, le général lui rappela sa vie passée. A quoi il répondit avec assez de vivacité par ces paroles de saint Paul : « Soyez comme moi, « parce que j'ai été comme vous. (Gal., IV, 12.) Père « général, ne considérez pas ce que j'ai été, parce que

« si j'ai été un grand pécheur, je suis maintenant con-
« verti par la grâce de Dieu ; je veux vivre selon les
« commandements de Dieu et selon ma Règle, et je
« désire que chacun le veuille comme moi ».

Mais le Pape interpréta mal ces paroles et lui dit : « Vous êtes aussi loin de Dieu que vous êtes loin de « l'humilité ». Puis il ajouta encore quelques paroles, après quoi il le congédia. Le saint religieux vit que l'on n'avait pas compris ce qu'il avait voulu dire, cependant il se tut et souffrit humblement son humiliation. Le Pape ne laissa pas de suivre les conseils du bon religieux et d'accorder aux Récollets ce que le Père Barthélemy avait demandé.

Pendant qu'à Rome il était ainsi en butte à des persécutions et à des épreuves de tout genre, il était élu à son insu Ministre provincial des Récollets de Toscane. Comme cette charge ne s'accordait pas avec son humilité ni avec son goût pour la prédication, il supplia le Pape de bien vouloir l'en délivrer. Mais le Pape, qui pour une bonne fin cherchait à le mortifier en tout, ne voulut pas le croire, et il lui demanda s'il voulait donc devenir prélat à la cour ? Le bon religieux fut donc élu en son absence, alors qu'il songeait plus à la mort et à l'éternité qu'aux honneurs. Il demeura encore quatre mois à Rome, n'étant point pressé d'aller exercer ses fonctions, jusqu'à ce que le Pape lui ordonna de partir en lui accordant la permission de prêcher partout.

Après une sérieuse maladie, il arriva dans sa province épuisé et amaigri. Mais son zèle ne le laissa pas longtemps reposer. Il se mit aussitôt en route et

alla pieds nus visiter ses couvents. En très-peu de temps il mit sa province sur un si bon pied, que la réforme de Toscane était réputée parmi les meilleures de toute l'Italie. Beaucoup de religieux, suivant son exemple, allaient pieds nus, faisant des pénitences extraordinaires, rivalisant d'efforts pour devenir parfaits.

Deux couvents d'Observants ayant été cédés aux Récollets de Toscane, et les religieux refusant d'admettre la réforme, le Père Barthélemy alla visiter un de ces couvents, mais il ne put commencer sa visite, et il tomba tout à coup malade avec de telles douleurs dans tout le corps, qu'il ne pouvait se lever, ni même se remuer, ni boire ni manger. Il résolut de quitter sa charge, puisqu'il ne pouvait plus la remplir. Malgré les instances des Pères qui désiraient le conserver à leur tête, il fit élire un autre provincial et rentra dans la solitude et la contemplation dont sa charge de supérieur le tenait éloigné.

Il reprit aussi avec un nouveau zèle le cours de ses prédications à Lucques, à Arezzo et dans les villes voisines, convertissant les pécheurs, réconciliant les ennemis et ramenant le peuple aux bonnes mœurs. Il continuait de s'humilier en toute occasion. Une fois il avait passé la nuit à assister un moribond, et un autre Père dut le remplacer en chaire ; le démon lui suggéra à ce propos un certain sentiment de dépit. Il remarqua la tentation et il la confessa publiquement au réfectoire. En se promenant dans le jardin avec d'autres Pères, il mangea quelques pois verts. Le lendemain, on le vit venir au réfectoire sans tunique, avec une

botte de tiges de pois au cou, confesser la faute qu'il avait commise par sensualité.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Ses travaux apostoliques à Gênes et dans plusieurs villes de Lombardie.

Tandis qu'il combattait ainsi contre le démon et contre lui-même, un ordre du Pape, sollicité par le cardinal Montalto, l'appela à Rome pour prêcher dans l'église de Saint-Laurent. Il prêcha en route, s'arrêtant, selon son habitude, dans les villes et les villages qu'il traversait. Mais à son arrivée à Rome, il trouva le cardinal absent, et ses envieux firent en sorte qu'il ne pût prêcher dans aucune église de Rome. Dieu permit cela pour le plus grand bien d'autres âmes, car, sollicité par quelques Gênois, le cardinal Matteï, protecteur de l'Ordre, envoya le Père Barthélemy prêcher à Gênes. Il arriva dans cette ville le 6 novembre 1601, et on lui assigna, pour prêcher l'Avent, l'église des Bénédictins, très-grande, mais située en dehors des quartiers populeux et les plus fréquentés, et dans laquelle on n'avait pas l'habitude de prêcher.

Au commencement il ne plut point et n'attira que peu de monde, en sorte qu'il perdit quelque chose de sa grande renommée, non-seulement dans la ville, mais aussi parmi les religieux, qui le regardèrent comme un prédicateur grossier et sans savoir, parce qu'il prêchait la parole de Dieu dans sa simplicité, sans aucun des ornements de l'éloquence mondaine. Plus il tonnait contre les pécheurs, plus le peuple s'éloignait,

Les uns l'appelaient comédien, d'autres disaient qu'il avait caché un diable dans sa croix, d'autres, qu'on ne devrait pas le laisser prêcher parce qu'il exciterait des troubles dans la ville.

Le pauvre Père supportait tout avec patience, sachant bien que Dieu voulait l'exercer et le mortifier. Un jour il s'écria en chaire, avec l'accent d'un prophète : « Mes « frères, les pauvres ne savent pas que Frère Barthé- « lemy prêche ici ; quand ils le sauront, ils viendront « en grand nombre, et ils grimperont sur ces murs et « sur ces colonnes pour m'entendre » ; ce qui arriva effectivement. Un Père lui conseilla de faire trois ou quatre sermons savants, tels que ceux qu'il faisait autrefois chez les Observants, pour se faire ainsi remarquer dans la ville. Alors il fit sur la sainte Trinité un sermon que les religieux et les doctes écoutèrent avec admiration, se disant les uns aux autres : « Cette « science est plus qu'humaine, il faut que la sainte « Trinité elle-même l'ait inspiré ». A la fin de la première partie, il s'écria dans un mouvement d'enthousiasme : « Gênes, je t'ai entretenue des plus hautes « doctrines que l'on puisse traiter; dis-moi maintenant « ce que l'on emportera chez soi ? Oh ! cherchons les « âmes, pêchons les âmes, prenons les âmes, et n'ex- « posons pas des doctrines profondes, il est vrai, mais « sans fruit pour les âmes ».

Dans les derniers jours, il se remit à prêcher avec le même zèle qu'au commencement ; mais alors l'église était remplie de monde, on avait fini par s'apercevoir que les discours simples du prédicateur cachaient les plus belles doctrines. Les auditeurs montrèrent alors

un nouvel esprit de dévotion, de pénitence et d'observation des commandements de Dieu. Leur nombre s'était accru de telle sorte que la plupart, ne pouvant pénétrer dans l'église, restaient dehors. On venait prendre sa place dès le point du jour, et on attendait le prédicateur pendant de longues heures. Un jour, en ouvrant le matin les portes de l'église, le flot populaire entra avec une telle force, que le pauvre sacristain courut le danger d'être écrasé. D'autres excellents prédicateurs voyaient diminuer de jour en jour leurs auditeurs et parlaient dans des églises désertes.

Le Père Barthélemy fut plus d'une fois en danger d'être étouffé par la foule en allant à la chaire et en revenant. Chacun voulait le voir, toucher ses vêtements et même en couper des morceaux. C'est pourquoi on le fit escorter par six hallebardiers qui tenaient la foule à distance. L'abbé qui, d'abord, s'était montré peu satisfait des sermons du Père, lui en demanda pardon. Tous les auditeurs se tenaient silencieux et immobiles comme des statues, tandis que le prédicateur faisait la leçon aux riches et aux nobles comme aux simples particuliers. Des pécheurs endurcis, qui ne s'étaient pas confessés depuis vingt, trente ou quarante ans, se laissaient enfin toucher et faisaient de bonnes confessions.

A tous ses sermons, des femmes de mauvaise vie se convertissaient, et, après un sermon sur la sainte Vierge, il s'en convertit trente-trois. Pour les empêcher de retomber, le Père les confiait à la garde de dames pieuses qui les prenaient chez elles, jusqu'à ce que ces pauvres pécheresses eussent trouvé des moyens d'existence. On construisit pour elles une grande maison où

elles vécurent, comme dans un couvent, sous la direction de femmes vertueuses et âgées. On nomma ces pécheresses les converties du Père Barthélemy.

Un gentilhomme l'ayant entendu tonner contre la luxure, crut se reconnaître dans la peinture qu'il faisait du débauché; s'imaginant avoir été attaqué personnellement, il vint dans la chambre du Père avec l'intention de le tuer. Devinant son mauvais dessein, le Père Barthélemy rejeta son manteau et, tombant à genoux, dit : « Frère, faites contre moi ce que Dieu vous « permet, car, par mes péchés, j'ai mérité plus que la « mort ». A cette vue, le méchant homme se sentant touché et confus, dit : « A la vérité, mon Père, j'étais « venu pour vous tuer, parce que vous avez prêché « contre moi ; mais je me sens changé maintenant, je « regrette mes péchés et j'en demande pardon ». Il se confessa aussitôt et changea de vie.

Il préparait ses sermons un peu avant l'apparition du jour. Avant le lever du soleil, il disait sa messe, puis il passait tout le jour à entendre ceux qui venaient pour lui parler : c'était à peine s'il avait le temps de manger. Il établit à Gènes la confrérie des Cinq-Plaies de Saint-François. Les confrères allaient en procession avec des vêtements d'étoffe grossière et des sandales à leurs pieds nus, avec un rosaire suspendu à leur côté et une croix sur l'épaule. Il régla les jours où ils devaient sortir, les mortifications, les flagellations, les aumônes, les entretiens spirituels qu'ils devaient pratiquer, l'usage des sacrements, la sépulture des Frères défunts et les autres bonnes œuvres qu'ils feraient en commun. Ce qu'il y avait de plus distingué à Gênes se

fit inscrire dans cette confrérie, tant parmi les religieux que parmi les gens du monde.

Il commença aussi une congrégation de prêtres séculiers pour instruire les pauvres, dont beaucoup étaient si ignorants qu'à peine savaient-ils faire le signe de la croix. Mais le pape Clément VIII l'envoya ailleurs, avec le titre de prédicateur apostolique, et il ne put achever son œuvre. Après le Carême, il prêcha dans plusieurs églises et dans plusieurs monastères de religieuses. A la demande du doge, il prêcha trois sermons dans la cathédrale, au milieu d'un concours prodigieux d'hommes qui grimpaient jusqu'au sommet des colonnes. Toutes les rues et toutes les places d'alentour étaient remplies de monde.

Il demeura sept mois à Gênes dans le couvent de la Paix, et la maison était toujours remplie de monde qui venait voir le Père, demander ses prières et ses conseils. Il faisait de fréquentes excursions dans les villages voisins pour concilier les différends, déraciner les abus, entendre des confessions générales et convertir les pécheurs : partout il était reçu comme un ange du ciel par des multitudes d'hommes. Il serait resté plus longtemps à Gênes s'il n'eût pas reçu l'ordre de partir. Le conseil, voyant le bien qu'il faisait dans la ville, voulait écrire à Rome pour obtenir qu'il demeurât encore deux mois, mais il ne le permit point.

Le Père Barthélemy trouva autant d'auditeurs à Pavie qu'à Gênes. A cause de quelques miracles qu'il fit, ses habits furent tellement coupés par le peuple qu'il fallut lui en donner d'autres. Il prêcha trois fois à

Plaisance, et chaque fois il délivra un possédé. Il reprenait fortement les femmes pour leurs fausses chevelures, il donnait sa bénédiction à celles qui laissaient ces frivoles ajustements, et leur donnait part à toutes les bonnes œuvres qu'il faisait. A son dernier sermon, il vint une femme qui avait une fausse chevelure, alors un possédé qui était aussi là cria au Père : « Donnez-moi la permission, donnez-« moi la permission ! ». Le Père accorda la permission, et le possédé, prenant son vol par-dessus les rangs pressés de la multitude droit vers cette femme, lui arracha avec fureur ses faux cheveux. Chacun fut effrayé et vit par là comment il fallait suivre les enseignements d'un prédicateur auquel les démons eux-mêmes obéissaient.

A Plaisance, même affluence sur les traces du saint partout où il allait. Il vint à Crémone sans avoir prévenu personne, mais le peuple devina son arrivée. Plus il approchait de la ville, plus la foule grossissait, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint au couvent. En moins d'une heure, Crémone fut toute bouleversée par le bruit de son arrivée. Les étrangers y arrivèrent par milliers. Il fallait faire escorter le Père dans les rues pour le protéger contre la foule. Chacun s'efforçait de le toucher ou de couper un morceau de son vêtement. Il ne se reposa ni le jour ni la nuit, tout le temps qu'il passa dans cette ville, donnant audience à tous ceux qui se présentaient. C'était un objet d'étonnement qu'il pût résister à tant de fatigues.

L'enceinte du couvent était toujours remplie de malades et d'estropiés qui surmontaient le sommeil et

d'autres incommodités pour attendre sa bénédiction lorsqu'il sortait pour aller à Matines à minuit, ou pour aller dire sa messe, ou pour quelque autre affaire. Tous les jours il lui fallait venir à la sacristie pour imposer les mains aux malades. Une fois, comme il posait sa main sur la tête d'une femme possédée du démon, elle répéta trois fois : « *Mirabilis Deus in san-* « *ctis suis.* Dieu est admirable dans ses saints ». Des religieux et des personnes distinguées qui étaient présents voulaient savoir si c'était la femme ou le démon qui avait prononcé ces paroles. Un prévôt, homme de grande noblesse et vertu, demanda à cette femme si elle comprenait les paroles qu'elle venait de dire ; elle répondit qu'elle ne les avait pas prononcées et qu'elle ne les comprenait pas. On en conclut que le démon avait prononcé ces paroles pour rendre gloire à Dieu, et peut-être aussi pour faire tomber le Père dans la vaine gloire.

Là encore il s'éleva contre l'usage des faux cheveux qui fut aboli. Ensuite il exhorta tout le peuple à une communion générale pour la fête de la Visitation de la très-sainte Vierge, en l'honneur de la Mère de Dieu et de la sainte Croix. Il conseillait de répéter souvent cette courte prière : « La croix de Jésus et Marie me « conduisent et me préservent ». Ces paroles furent imprimées au bas de l'image du Père et répandues parmi le peuple. Les jours qui précédèrent la fête, tous les prêtres de Crémone et des environs furent occupés à confesser sans relâche. Le Père Barthélemy donna lui seul la sainte communion à six mille personnes environ par jour, et en cinq jours, il la donna

à plus de trente mille. Un jour, il dit sa messe à quatre heures et resta à distribuer la communion jusqu'à quatre heures et demie de l'après-midi sans se reposer et par une grande chaleur.

La nuit avant son second sermon, l'église resta ouverte et se trouva remplie de monde avant le lever du jour : Il prit pour texte ces paroles d'Isaïe : « *Super* « *montem caliginosum levate signum*, élevez un signe « sur une montagne obscure », et il montra que la première obscurité, le premier aveuglement était celui de ceux qui le regardaient comme un saint. Mais tout ce qu'il disait pour s'abaisser l'élevait au contraire aux yeux du peuple. On le vit bien par les fruits merveilleux de son sermon contre les inimitiés. On commença par pleurer, puis à la fin du sermon, quiconque avait un ennemi le cherchait pour se réconcilier avec lui. Des personnes jusque-là divisées par des inimitiés profondes s'embrassaient publiquement.

Les religieuses de tous les monastères désiraient le voir à cause de sa grande renommée. Mais pour ainsi dire assiégé dans sa maison, il lui était impossible d'aller partout où on l'appelait. On n'obtenait que très-difficilement de lui qu'il allât en voiture, parce que cela lui semblait être une violation de la Règle. Cependant, comme il lui eût été impossible de fendre à pied la foule qui encombrait les rues, il était obligé d'user d'une voiture pour se rendre à l'église où il prêchait.

Il prêcha son dernier sermon sur la grande place devant l'église ; la chaire fut placée sous la porte, afin que tout le monde pût le voir et l'entendre, de l'intérieur comme du dehors. Une heure avant le coucher

du soleil, le peuple commença à prendre ses places dans l'église et dehors. On entendit toute la nuit chanter des psaumes et des litanies, sans le moindre trouble dans une si grande multitude qui remplissait l'église, les fenêtres, les balcons et les toits des maisons, et toutes les rues aussi loin que la vue pouvait porter. Il vint aussi un très-grand nombre de paysans et d'étrangers. On raconte qu'il se trouva cent mille personnes le lendemain matin à Crémone.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Fruits que produisent les sermons du Père Barthélemy en beaucoup d'autres villes.

Voici ce que l'évêque de Crémone écrivit au prince de Bozzolo au sujet du Père Barthélemy : « Le soir, « avant de commencer le jeûne, il voulut faire le « mardi-gras avec ses frères ; cependant il ne mangea « que des légumes et un peu de fromage. C'est un « grand théologien, d'une doctrine solide, versé dans « plusieurs langues, très-sobre dans le boire et le « manger, et cependant plutôt gai que triste. Il parle « peu avec les hommes, mais beaucoup avec Dieu. Il « prêche, comme les apôtres, d'une manière simple « qui ne plairait pas dans un autre. On peut comparer « ses sermons à un grand arbre presque sans feuilles, « mais chargé de fruits mûrs. Il rejette les ornements, « et, conformément à sa Règle, il traite des péchés et « des vertus, des peines et des récompenses éternelles ; « cependant il s'énonce en termes propres et expres- « sifs, avec une voix claire et tonnante, pour ne pas

« dire effrayante, avec vivacité et chaleur ; il a surtout « une manière secrète de toucher et d'émouvoir. Ses « paroles semblent toucher le cœur plus que l'oreille. « On n'a vu personne ici qui, en l'entendant, ait retenu « ses soupirs et ses larmes, tant l'on était touché de « ses avertissements, de ses réprimandes et de ses « menaces. Il est infatigable et toujours en mouve- « ment. Il ne dort jamais plus de deux heures de suite. « Il a opéré des miracles à Crémone et guéri instanta- « nément plusieurs malades incurables. Une fois, le « soir, ses frères le décidèrent à sortir dans le jardin « et à se promener pour se délasser de ses travaux ; il « s'appuya contre un cerisier qui n'avait pas de fruits « et presque pas de feuilles. L'arbre parut sentir l'hon- « neur qui lui était fait parmi les autres, car le lende- « main il se trouva couvert de feuilles, et trois jours « après il produisit des cerises mûres et non mûres, « quoique le temps en fût passé. Le peuple l'appre- « nant, dépouilla l'arbre de ses cerises, de ses bran- « ches et de son écorce, dont on faisait de petites « croix. Néanmoins, quelques jours après, on vit les « plus hautes branches pousser de nouvelles feuilles « et de nouvelles cerises, qui furent distribuées à un « grand nombre de personnes ». Voilà ce que disait l'évêque de Crémone.

Les autorités municipales, voulant témoigner leur reconnaissance pour tant de bienfaits qu'ils avaient reçus de Dieu par le saint religieux, lui déférèrent le titre de citoyen de Crémone. La renommée des merveilles qu'il opérait se répandit dans toute la Lombardie, et les princes et les grands seigneurs le priaient

de venir dans leurs villes, ou tout au moins de vouloir bien les traverser. Ainsi, le comte de San-Secondo, apprenant que le Père irait à Parme en quittant Crémone, mit tout en œuvre pour obtenir qu'il passât par son village.

En arrivant à San-Secondo, il trouva le comte et deux marquis et beaucoup de gentilshommes qui venaient au-devant de lui avec une multitude de cinq à six mille personnes. Il refusa de monter en voiture et continua la route à pied avec ses frères en récitant le bréviaire, et tous les seigneurs le suivirent aussi à pied et la tête découverte par la plus grande chaleur du jour, tandis que ceux qui l'escortaient depuis Crémone marchaient à ses côtés pour le protéger contre la foule qui voulait le toucher et couper ses vêtements. Il resta deux jours à San-Secondo où il guérit plusieurs malades et distribua la sainte communion à une grande multitude. Il trouva là plus de repos qu'ailleurs, car le comte le faisait garder dans sa demeure par deux cents soldats. Lorsqu'il quitta San-Secondo, le comte le fit escorter par sa garde à cheval, qui allait devant, tandis que lui-même suivait avec le marquis de Soragna et de Roccabianca. Le duc de Parme envoya pareillement une escorte d'honneur au-devant de lui, et il fut reçu à Parme avec le même appareil qu'a San-Secondo.

A Parme, il prêcha deux fois sur la place devant l'église, parce que l'église n'aurait pu contenir la multitude des auditeurs. Là, comme à Gênes, il fit cesser la mode des faux cheveux alors très-répandue en Italie. La duchesse fut la première à quitter cet ornement, et tout le monde suivit son exemple. De Parme, il vint à

Reggio, de Reggio à Modène, partout suivi, escorté, vénéré, accueilli avec enthousiasme. A Modène, il prêcha contre l'usure pratiquée surtout par les Juifs. Comme ceux-ci habitaient parmi les chrétiens sans porter aucun signe distinctif, ils en profitaient pour faire de nombreuses victimes de leur cupidité. On les obligea alors à porter un signe extérieur qui les fît reconnaître. Les sermons du Père Barthélemy attirèrent la même affluence à Modène que dans les autres villes, et portèrent les mêmes fruits admirables.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Le Père Barthélemy de Saluce à Mantoue et à Ferrare.

C'est quelque chose d'indescriptible que son arrivée à Mantoue, tant la foule était considérable et grande la dévotion. A son entrée, six gentilshommes et seize hallebardiers vinrent au-devant de lui, envoyés par le duc ; ils le conduisirent au couvent à travers les flots de peuple, tandis que le duc, alors malade, s'était fait porter sur un balcon pour le voir. Un secrétaire vint le saluer au nom du duc. L'évêque lui-même, le Père François Gonzague, qui avait été général de l'Ordre, vint le voir. Avant le coucher du soleil, toutes les rues étaient encombrées par la foule autour de l'église qui, ouverte au lever du jour, se remplit aussitôt de monde ainsi que le couvent. La duchesse vint avec ses enfants entendre la messe du Père. Après les vêpres, il bénit et guérit des malades. Le lendemain il dit la messe dans le palais et donna la sainte communion au duc et à la duchesse et aux dames de la cour, toutes vêtues de

noir. Le Père Zénobius, qui servait la messe, coupa un morceau de l'habit du Père, que le duc et la duchesse voulaient garder comme un souvenir. Après la messe, le duc prit le Père par la main et s'entretint lóngtemps avec lui. Puis, comme il était impossible au Père de retourner seul au couvent à cause de la foule compacte qu'il lui aurait fallu traverser, le duc le fit reconduire par douze des principaux courtisans, douze Frères Mineurs et une troupe de hallebardiers de sa garde.

Il prononça deux sermons sur la place devant la cathédrale. Dans le premier, qui eut lieu le jour de la fête de saint Laurent, l'évèque était assis avec tous les chanoines devant la porte de l'église d'un côté, et de l'autre étaient les Frères Mineurs venus pour cela en procession. L'église, la place, toutes les maisons d'alentour, les fenètres et les toits étaient remplis d'une foule de monde évaluée à trente-cinq mille personnes.

Il commença par ces paroles du prophète Michée : *Verumtamen ego repletus sum fortitudine spiritus Domini, judicio et virtute : ut annuntiem Jacob scelus suum, et Israël peccatum suum.* Il dit : « Quoique je ne sois « ni prophète ni fils de prophète, je suis cependant un « serviteur de Dieu, désireux du salut des âmes « pour lesquelles je serais prêt à mourir mille fois ». Il reprit avec une grande force les péchés qui se commettaient à Mantoue, et particulièrement la trop grande liberté laissée aux juifs devenus très-nombreux, aux juifs qui ne portaient aucun signe distinctif et habitaient librement parmi les chrétiens ; qui ruinaient le peuple par l'usure, abusaient des femmes chrétiennes et prenaient des chrétiens à leur service. Il censura

encore beaucoup d'autres abus, savoir, que les femmes chrétiennes nourrissaient des enfants juifs ; que les nobles prenaient des juifs pour gérer leurs biens et gouverner leurs maisons ; que les habitants vivaient en grande familiarité avec les juifs qui possédaient les plus belles maisons de la ville et étaient très-riches ; que les médecins juifs munis de fausses bulles du pape s'introduisaient auprès des malades chrétiens ; qu'ils pratiquaient quantité de maléfices pour faire avorter les femmes et mourir les enfants sans baptême, qu'ils usaient de tous les moyens pour entraîner les chrétiens dans leur secte et qu'on leur laissait faire tout ce qui était défendu par les papes. Ensuite il tonna contre le luxe des hommes et contre les parures des femmes.

Une autre fois il prêcha contre les juges, les avocats et tous les employés de la justice, qui traînaient les procès en longueur et suçaient le sang du peuple ; contre les conseillers de la cour qui trompaient le duc en lui déguisant la vérité, contre le duc lui-même qui ne donnait pas assez de soin à ses sujets pauvres et indigents.

Le duc fut mécontent de ce que le Père eût excité les habitants contre les juifs. Craignant une émeute, surtout de la part des étrangers, il fit fermer les portes du château, doubler les postes armés aux portes de la ville, amener quelques pièces de canon sur la place, et distribuer des soldats dans les rues où les juifs habitaient en plus grand nombre. Mais il n'y eut aucun mouvement par égard pour le duc et par respect pour le prédicateur qui l'avait défendu. Le Père Barthélemy

fut blâmé par quelques-uns pour son zèle imprévoyant, qui avait mis en danger la paix de la cité. Mais nous trouvons dans les saintes Ecritures, comme dans les vies des saints, beaucoup d'exemples d'un zèle semblable.

Néanmoins ce zèle porta ses fruits, et le duc s'inspirant des remontrances du Père fit quantité de réformes utiles sur tous les points indiqués. Surtout il réprima les usures, les pratiques clandestines et les envahissements des juifs, et son peuple l'en bénit.

Le Père Barthélemy resta neuf jours à Mantoue, après quoi il partit pour Ferrare, où il arriva le lendemain matin. Il s'empressa de rendre visite au cardinal-légat, qui lui demanda à genoux sa bénédiction ; mais le serviteur de Dieu ne voulut pas y consentir et se prosterna lui-même à terre. Ils eurent ensuite une longue conférence sur les événements de Mantoue, dont le duc avait déjà entretenu par lettres le cardinal. Il prêcha trois fois dans la ville de Ferrare et y distribua la sainte communion à mille quarante-trois personnes ; il réconcilia en même temps des inimitiés invétérées, convertit et fit baptiser plusieurs Juifs, guérit des malades et des énergumènes, réforma divers abus, principalement sur la toilette des femmes : un nombre considérable de fausses chevelures furent arrachées et brûlées en grande pompe devant le couvent. Ferrare semblait surpasser toutes les autres cités par sa dévotion : les portes étaient fermées lorsqu'il prêchait sur le marché, et des sentinelles montaient la garde pour empêcher qu'il fût troublé : le soleil fut caché par des nuages pendant tout le temps que dura son sermon, comme

pour protéger ses auditeurs contre ses rayons brûlants. Retournant le soir à Crospino, il voulut partir secrètement, mais une foule nombreuse l'attendait, et sans la protection de quelques seigneurs qui l'accompagnaient, il aurait échappé avec peine aux importunités des fidèles. Il donna la sainte communion à huit mille personnes à Putride, où il célébra les saints mystères. Il prêcha ensuite avec un grand succès à Adria contre les voleurs, les calomniateurs et les homicides. De là il se rendit au couvent de Saint-François qu'on appelle *du désert*, et qui est situé dans un îlot de Venise; il y passa deux jours et une nuit avec son compagnon, quoique les autres religieux ne pussent pas y habiter pendant le mois d'août; et il y endura courageusement les tracasseries des démons qui firent un grand tapage pendant toute la nuit.

Il demeura ensuite plusieurs jours à Murano, près de Venise, où quelques sénateurs de la république et le patriarche vinrent s'entretenir avec lui : il prêcha également en cet endroit devant une foule nombreuse : des malades de toutes sortes lui durent leur guérison; car il était forcé par l'obéissance de leur donner sa bénédiction du haut de sa fenêtre, presque à chaque heure de la journée. On l'attendait à Comacchio; mais, sur l'ordre de ses supérieurs, il dut rester à Murano jusqu'à ce que la république de Venise le demandât; mais comme il ne recevait pas d'invitations, il résolut de suivre les habitants de Comacchio qui étaient venus le chercher. Le Seigneur sembla bénir son voyage; car les vents contraires s'apaisèrent dès qu'il eut mis le pied dans le vaisseau. Il demeura trois jours dans

cette ville et y continua ses travaux apostoliques. L'archevêque de Bologne lui avait écrit plusieurs lettres pour le prier de venir dans cette cité, et il lui avait répondu qu'il s'y rendrait aussitôt que l'obéissance le lui permettrait; mais pendant qu'il était en route, il reçut un ordre du cardinal-légat de Ferrare qui lui commandait de venir s'entretenir avec lui de choses importantes que le Pape lui avait confiées; mais pensant que ces allées et venues allongeraient sa route, ce prélat lui écrivit le lendemain de se rendre à Rome, et d'y attendre ses instructions; en même temps, pour honorer la mission dont il le chargeait, il lui donna, sur l'ordre du Pape, une escorte de gentilshommes, qui pourvurent à tous ses besoins sur la route. Le Seigneur avait révélé depuis longtemps déjà les peines qu'il aurait à endurer; car avant qu'il commençât à prêcher, ses genoux enflèrent au point qu'il était condamné à rester dans sa cellule. Il se croyait par là incapable de servir l'Ordre; et il pria Dieu de le guérir, si toutefois tel était son bon plaisir. Le Seigneur lui répondit : « Ne craignez pas; vous n'aurez pas de « nombreuses maladies à supporter pendant votre vie; « mais préparez-vous à porter une autre croix; car « vous serez en butte à des contradictions et à des per« sécutions de toutes sortes, non-seulement de la « part des hommes du peuple, mais encore de celle de « grands personnages. Soyez courageux et énergique; « je viendrai à votre secours et je serai avec vous ».

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : La vertu du Père Barthélemy est mise à l'épreuve par le Souverain Pontife et les supérieurs de l'Ordre.

Lorsque le Pape l'appela à Rome, il comprit que la persécution allait commencer pour lui, et que les rapports de Mantoue avaient produit leur effet. Plein de reconnaissance pour le Seigneur, il embrassa la croix qu'il aimait tant, et s'empressa d'obéir au vicaire de Jésus-Christ; il refusa la voiture et les sommes d'argent que les seigneurs avaient l'ordre de mettre à sa disposition, pour faire son voyage d'une manière plus conforme à la sainte pauvreté. De Comacchio, il se rendit par mer à Rimini, où l'évêque et les principaux habitants de la ville s'empressèrent de venir à sa rencontre pour le prier de prêcher; mais il refusa, prétextant les ordres du souverain Pontife, et se contenta de leur donner sa bénédiction de dessus le vaisseau : un grand nombre de malades furent guéris à cette occasion. Le lendemain, il célébra la sainte Messe dans une petite chapelle sur le bord de la mer; mais comme il ne faisait jamais de longs voyages par eau, il continua sa route à pied; il refusa de s'arrêter à Sinigaglia, parce que l'évêque l'attendait au point du jour avec le gouverneur de la ville et une grande foule de peuple. Le prélat, qui voulait lui parler, monta à cheval avec un de ses valets; et après avoir voyagé toute la nuit, le rencontra au point du jour; il se mit à genoux devant lui pour le prier de le bénir; mais le saint religieux s'y refusa et lui demanda à son tour sa bénédiction. A Sirolo, il dit la Messe à l'autel où l'on vénère un cru-

cifix miraculeux, et guérit plusieurs infirmes ou démoniaques. En approchant de Lorette, la foule grandissait de plus en plus, et il aurait couru le danger d'être étouffé, si le gouverneur ne lui avait donné des soldats pour le protéger. Lorsqu'il fut entré dans l'église, on mit des gardes à toutes les portes du palais où il devait passer la nuit; mais il obtint la faveur de rester dans l'église, ce qui n'avait jamais été accordé à personne. Le lendemain, il dit la Messe à l'autel de la *Santa-Casa*, et distribua la sainte communion à quelques seigneurs florentins qu'on avait introduits par considération pour lui.

Il ne voulut pas séjourner longtemps à Lorette, ni aller à Récanati et à Macérata, bien qu'il en fût instamment prié. Les religieux voulaient également le garder, mais il leur répondit qu'il avait hâte de terminer son voyage. Le cardinal Bandini, légat de la Marche, ayant appris son départ, courut après lui avec une voiture, et l'atteignit à Tolentino, où il eut avec lui un entretien de quatre heures. Ce prince de l'Eglise prit note de vingt-quatre guérisons miraculeuses que le serviteur de Dieu avait faites sur sa route et en rendit témoignage. A Serravalle, le Père Barthélemy délivra une femme possédée de l'esprit impur, qui étant arrivée trop tard à Lorette, avait été portée dans cette ville pour lui être présentée. De tous les pays voisins accouraient des fidèles qui se disputaient l'honneur de recevoir sa bénédiction et même les lambeaux de ses vêtements : la foule était si compacte qu'il n'aurait pu entrer à Foligno, si le gouverneur de cette ville ne lui eût procuré une voiture. Entre Narni et Borghetto, il

fut atteint d'une fièvre, qui le fit trembler au point qu'il ne pouvait avancer ; mais l'évêque de Narni, qui était venu lui rendre visite, lui prêta sa litière.

Enfin, le saint religieux arriva à Rome et descendit au couvent des Franciscains, situé sur la rive droite du Tibre, la veille de la fête des Stigmates du Patriarche séraphique. Il reçut aussitôt la visite d'un gentilhomme envoyé par le cardinal Aldobrandini, neveu du pape, qui vint lui-même le lendemain le féliciter de sa prompte obéissance aux ordres du Souverain Pontife ; mais après lui avoir donné cette consolation hypocrite, il lui ordonna au nom de Clément VIII de rester dans le couvent où il se trouvait, et de s'abstenir de tout rapport avec les séculiers. Cet ordre fut observé avec tant de rigueur que le seigneur Camille Paulucci, son compagnon de voyage, put à peine obtenir la permission de lui parler le lendemain. L'homme de Dieu, qui ne se reconnaissait coupable d'aucune faute, se soumit sans murmure à cette défense, et crut avoir trouvé le port du repos qu'il désirait. Par ses sermons et les grâces merveilleuses qu'il avait obtenues, il s'était attiré les honneurs, et bien qu'il fût l'ennemi du bruit, il n'avait pu empêcher le concours des fidèles qui se pressaient autour de lui ; se voyant alors séparé des hommes par l'obéissance, il remerciait Dieu et son représentant sur la terre de ce qu'ils avaient songé à lui pour lui procurer le calme et la tranquillité dont il jouissait.

Cependant ses supérieurs le traitèrent avec rigueur et voulurent mettre sa patience à l'épreuve. Dès qu'il fut guéri de sa maladie, le gardien le fit paraître au Cha-

pitre et le condamna à recevoir la discipline au réfectoire, à baiser les pieds des religieux, à manger du pain sec et à boire de l'eau à genoux, à porter pendant huit mois la marque des novices à son capuce et à laver la vaisselle tous les jours. Toutes ces peines, que l'on n'infligeait jamais que pour des fautes graves, furent pour lui comme un mets délicieux, et il se soumit avec une joie et un empressement qui surprirent tous ses frères. Tandis qu'il se prosternait devant chacun de ses frères, pour obéir à son supérieur, quelques-uns d'entre eux voyant avec peine un homme si distingué à genoux devant eux, retiraient leurs pieds, pour lui épargner l'humiliation de les baiser ; alors il vint prier le gardien d'ordonner à ses frères de lui permettre d'exécuter ses ordres, et celui-ci commanda aux religieux de tendre les pieds devant le Père Barthélemy pendant qu'il passait. L'obligation de porter sur son capuce la marque des novices, lui fut beaucoup plus pénible ; car, pendant huit mois, il ne put porter d'autre vêtement, et cependant le froid de l'hiver réclamait bien souvent un vêtement plus chaud ; il se soumit néaumoins sans murmurer, et il tint à garder cet habit, afin de passer pour un novice, quoique cependant il eût fait profession depuis longtemps. Lorsqu'il lui arrivait de casser quelques assiettes en les lavant, il en suspendait les débris autour de son cou, et confessait ainsi sa faute devant tout le monde, comme l'aurait fait un novice. Chaque jour, après avoir lavé la vaisselle, il baisait la terre devant le Frère cuisinier, et le remerciait de lui avoir permis de l'aider : il faisait la même chose devant ceux qui venaient

l'aider dans cette besogne. Quelques religieux, supportant avec peine qu'on traitât de la sorte un homme d'un si grand mérite, venaient quelquefois le visiter et lui offrir leurs consolations : mais il réprimait leurs critiques en disant qu'il ne faut jamais blâmer les actes des supérieurs, que le gardien agissait sagement et ne lui imposait rien qui fût au-dessus de ses forces, qu'il montrait par là une prudence consommée, et qu'il méritait ainsi d'être nommé général de l'Ordre ; car on pouvait prévoir d'après ce qu'il lui avait imposé, ce qu'il demanderait aux autres religieux dans l'intérêt de l'Ordre. Souvent aussi on le voyait remercier en public son supérieur de l'amour qu'il lui témoignait, et il le priait en même temps de veiller sur lui, et de lui imposer de plus rudes pénitences ; il alla même le trouver dans sa cellule et lui demander à genoux de l'humilier davantage sans considérer autre chose que la volonté de Dieu et le salut de son âme. Il reconnaissait volontiers que ces mortifications ne lui coûtaient pas et qu'il était indigne du plaisir que Dieu lui faisait goûter. Un excellent religieux, ne pouvant souffrir qu'on continuât d'humilier ainsi notre vénérable Père, supplia le gardien de se montrer plus doux envers lui ; mais le serviteur de Jésus-Christ l'ayant appris, lui en fit des reproches, parce que ces remontrances, disait-il, étaient contraires aux vues de la Providence et à la sagesse des supérieurs, attendu que leur sévérité allait contre son relâchement et que seuls ils savaient ce qui était nécessaire : aussi le priait-il de ne jamais parler de cette sorte en sa faveur. Tout le monde s'étonnait de ce que malgré tant d'in-

jures il conservât le calme, que jamais une parole d'impatience ne sortît de sa bouche et qu'il fût toujours souriant et joyeux ; mais il disait souvent aux religieux qui possédaient sa confiance : « Plus je souffrirai, mieux « cela vaudra », témoignant par là qu'il espérait de Dieu une gloire d'autant plus grande, qu'il aurait plus à souffrir. Ainsi sa vertu ne se démentit pas, et le Seigneur l'assistait visiblement ; il révéla même clairement au Père Bénigne de Gênes, alors secrétaire général et dans la suite général de l'Ordre, que sa patience était l'œuvre de la grâce divine, et qu'il n'était point naturellement d'un caractère facile.

Les Frères, voyant leur supérieur le traiter avec tant de rigueur, et ne pouvant croire qu'il le fît sans de graves raisons, perdirent bientôt l'estime qu'ils avaient conçue pour lui, et le regardèrent comme un ambitieux qui recherchait la gloire humaine, ainsi que le gardien le lui reprochait souvent. De son côté, le serviteur de Dieu profita de cette disposition pour avancer dans la vertu : il demeurait renfermé dans sa cellule dont il n'ouvrait la fenêtre que sur l'ordre de son supérieur et de son confesseur. Il vivait ainsi, consacré à la méditation et à la lecture de livres spirituels. Jamais il ne mangeait d'aliments cuits, le jeudi et le vendredi ; il semblait pénétré de l'amour divin, et il aimait à en parler. Lorsqu'il entendait sonner l'heure, il disait : « Que Jésus, sa croix, et Marie, soient ma garde ; que « le sang de Jésus et ses souffrances soient mon par- « don ! » Cette courte prière réparait ses forces, et lorsqu'il avait à souffrir de nouvelles vexations, il disait : « Elle écrasera votre tête, celle qui a été conçue sans

« le péché originel ». Afin de s'occuper de quelque travail manuel, il apprit à tisser des cilices, qu'il faisait donner à des personnes pieuses par les religieux. Le Fils de Dieu, voulant le fortifier au milieu de ses souffrances, lui apparut avec ses plaies ruisselantes de sang ; cette vue le remplit d'effroi et demeura presque toujours imprimée dans son cœur : souvent il versait des torrents de larmes en se rappelant ce triste tableau. Quelquefois on l'entendait s'écrier pendant son sommeil : « O Jésus, mon amour, ô Croix, ô « Marie ! » Il dormait très-peu, et ne prenait de repos que sur une simple natte ; cependant il révéla à son confesseur que cette privation de sommeil lui avait coûté beaucoup. Comme il se plaignait un jour à Notre-Seigneur d'être abandonné, sans avoir même un ami dans le monde, après avoir vu la foule se presser autour de lui, le divin Sauveur lui dit pour le consoler : « Rappelez-vous la multitude qui se pressait « devant moi lorsque j'entrais à Jérusalem : cinq jours « après j'étais cependant honteusement attaché à la « croix ; ne vous étonnez donc pas que le serviteur ne « soit pas mieux traité que son maître ». Ces paroles lui firent désirer la faveur de souffrir encore plus par amour pour le Seigneur.

Il prenait quelquefois des moyens étranges afin de se faire regarder comme un insensé. C'est ainsi qu'il mettait son habit à l'envers et qu'il cousait à son vêtement des morceaux de diverses couleurs. Un jour, en expliquant la règle sur le chapitre de la pauvreté, il blâma fortement les constructions inutiles, comme opposées à l'esprit des Frères Mineurs ; le supérieur, se

croyant atteint par cette critique, lui adressa des reproches sévères en plein chapitre ; le serviteur de Dieu sentit alors son amour-propre se révolter ; mais afin de se punir, il se présenta au réfectoire, le visage taché d'encre, pour avouer sa faute et reconnaître qu'il avait eu un zèle immodéré pour la pauvreté : puis, pendant plusieurs mois, il se présenta chaque nuit sur le seuil de la porte des plus excellents religieux pour leur baiser les pieds. Vers cette époque, le Père Fulgence de Venise, religieux distingué, lui écrivit une lettre de reproches sur son ancien genre de vie et sur ce qu'il avait fait en Lombardie. Le Père Barthélemy envoya cette lettre au cardinal Baronius, qui la lut et la lui renvoya avec ces paroles : « Voilà que vous agissez « prudemment ». Le serviteur de Dieu, ayant pris conseil, lui écrivit à son tour ces quelques mots de l'apôtre saint Paul : « Jésus-Christ est venu en ce monde pour « sauver les pécheurs dont je suis le premier ». Puis il répondit en ces termes au Père Fulgence : « J'ai trouvé « dans l'Ordre un grand nombre d'excellents amis, « mais parmi eux il n'en est aucun que je préfère à « Votre Paternité et à ceux qui connaissent si bien ma « méchanceté et mon hypocrisie ; c'est pourquoi je suis « attaché à eux plus qu'à tout autre. Je vous écris cette « lettre à genoux, et c'est dans cette posture que je « prie Dieu pour vous, comme je souhaite que vous le « fassiez pour moi ». Le Père Fulgence, étonné de paroles si humbles, lui répondit avec vivacité, comme si le Père Barthélemy eût voulu se moquer de lui ; mais celui-ci s'abstint de nouvelles excuses.

Lorsqu'il eut passé deux années dans le couvent du

Tibre, en pratiquant avec tant d'application les œuvres de mortification et de pénitence que lui avait imposées l'obéissance, le souverain Pontife ne voulut pas priver plus longtemps la sainte Eglise des fruits de salut que produisaient ses sermons dans les âmes, et il lui commanda, en 1605, de prêcher le Carême dans l'église d'*Ara Cœli*. Cette nouvelle réjouit beaucoup les fidèles, mais déplut fortement aux juifs, qui, ayant éprouvé son zèle, et connaissant la force de sa parole, employèrent tous les moyens pour l'écarter de la chaire. Quelques-uns d'entre eux, irrités de ce qu'il avait dit à Mantoue contre leur religion, avaient formé le projet de le mettre à mort; mais n'ayant pu réussir dans leur dessein, ils cherchèrent à le séduire par de belles paroles et lui demandèrent de ne pas les nommer comme il l'avait fait en Lombardie. Le serviteur de Dieu répondit qu'il prêcherait ce que le Saint-Esprit lui inspirerait; puis, voyant qu'ils se disaient les créatures de Dieu et qu'ils lui demandaient à ce titre un peu d'indulgence : « C'est vrai », répondit-il, « mais les bêtes « sont aussi des créatures de Dieu ; si vous voulez « montrer que vous êtes des créatures raisonnables, « pourquoi n'embrassez-vous pas le saint Evangile ? » Alors les juifs, voyant qu'ils ne gagnaient rien sur lui par leurs prières, engagèrent quelques-uns de ses amis à lui conseiller de garder le silence sur leur compte; ce qu'il fit dans l'espérance de faire un plus grand bien dans les fidèles qui venaient l'écouter, et croyant qu'il valait mieux ne pas irriter cette nation puissante, dont l'influence pouvait encore lui interdire la chaire.

Il avait prédit qu'il ne prêcherait pas le Carême sous Clément VIII, et tandis que ses frères se moquaient de sa prédiction, parce que ce pape vivait encore, celui-ci mourut le 3 mars, lorsque le Père Barthélemy avait à peine commencé ses sermons. Dans la nuit où le souverain Pontife rendit le dernier soupir, une voix intérieure dit au serviteur de Dieu : « Le pape est mort ». Aussitôt le saint religieux s'écria, au grand étonnement de son compagnon : « Seigneur, donnez-lui le repos « éternel », et, le lendemain, il s'empressa de célébrer la sainte messe pour le repos de son âme ; lorsqu'on vint lui annoncer cette nouvelle, il répondit qu'il venait d'offrir le saint sacrifice pour lui. Le 2 avril, Léon XI fut élu pape : ce pontife ayant toujours eu des sentiments peu favorables à notre religieux, lui défendit aussitôt de prêcher ; mais comme celui-ci paraissait peiné de cette défense, il entendit pendant son oraison une voix qui lui disait : « Ne craignez pas, mon « fidèle serviteur ; je vous délivrerai du lion et du ser- « pent ». Le lion était ce pape qui mourut au bout de vingt-huit jours ; le serpent était son successeur, Pau IV, dont le Père Barthélemy eut beaucoup à souffrir. Après la mort de Léon XI, le serviteur de Dieu reprit ses instructions et fit beaucoup de bien : il convertit un grand nombre de pécheurs, et entre autres quarante femmes de mauvaise vie, qui se marièrent honnêtement ou embrassèrent la vie religieuse. Dans les reproches qu'il adressait aux malheureuses victimes du péché, il se préoccupait plus de plaire à Dieu qu'aux hommes, et comme on l'exhortait à ne pas exposer la vérité avec tant de force : « Vous voudriez », répondit-il,

« que je prêche selon les désirs du monde, et non « comme le demande Jésus-Christ; mais on doit obéir « à Dieu plutôt qu'aux hommes ».

Comme ses ravissements étaient très-fréquents, le pape Paul V lui permit de se retirer au couvent de Fonte-Colombo, où saint François avait reçu la Règle de son Ordre. Il y choisit pour sa cellule une caverne creusée dans le roc, et qui est divisée en deux parties très-étroites; elle est tout juste assez élevée pour qu'on puisse s'y tenir debout; on y arrive par des escaliers appuyés aux racines et au tronc d'un vieux chêne qui s'élève contre un rocher, suspendu au-dessus d'un abîme, de telle sorte que l'accès de cette caverne est très-dangereux. Dans l'enfoncement le plus grand de cette grotte, il célébrait la sainte Messe, récitait son office et gardait le Saint-Sacrement; il l'appelait le désert de saint Jean-Baptiste; dans l'autre, qui était beaucoup plus petit, se trouvait une place pour un lit; il se contenta pour dormir d'une natte et d'une pierre qui lui servait d'oreiller. Il ne sortait de sa retraite que par obéissance, et il consacrait tout son temps à la méditation, à la pénitence, et à des luttes terribles contre le démon qui lui laissait à peine un instant de repos. Il passa trois ans dans cette solitude qu'il appelait son paradis; car le Seigneur le récompensait de ses mortifications par des ravissements presque continuels, des lumières célestes et d'autres faveurs. Mais son zèle pour le salut des âmes ne lui permettait pas de rester oisif; avec la permission du pape, il écrivit une lettre à la république de Venise, montrant ainsi la peine que lui causait la violation des lois de l'Eglise,

et son respect pour le vicaire de Jésus-Christ, auquel il obéissait comme au souverain Pasteur. Il y témoigne combien il regrette de n'avoir pas visité les Vénitiens, et il attribue à ses péchés les obstacles que le démon a suscités à son voyage ; il dit qu'il pleure jour et nuit à cause de l'amour qu'il leur porte, et qu'il est prêt à tout souffrir pour chacun d'eux, afin d'obtenir leur salut ; il les engage par un grand nombre de textes tirés de la sainte Ecriture à se soumettre, et leur montre qu'il n'y a pas de liberté plus pernicieuse que celle qu'on obtient en dehors de la soumission au souverain Pontife. Quelque temps après, les Vénitiens se réconcilièrent avec le Saint-Siége, et on peut croire que cette lettre et les prières du vénérable religieux avaient contribué à une paix depuis si longtemps désirée.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Ravissements continuels du Père Barthélemy.

Pendant qu'il était retiré dans cette solitude, le gardien lui ordonna, sur la demande de la noblesse de Rieti, d'aller prêcher en cet endroit, et il l'accompagna d'abord dans l'église des Pères Conventuels pour y vénérer le corps parfaitement conservé du vénérable Thomas de Florence et de plusieurs autres saints religieux : le Père Barthélemy y tomba plusieurs heures en extase ; et on put à peine le tirer de cet état pour le conduire dans l'église des Clarisses où il célébra la sainte Messe : il distribua la sainte communion, mais il ne put donner la sainte hostie à une dame, quel-

ques efforts qu'il fît sur lui-même, parce que sa main et son bras étaient arrêtés par une puissance invisible. Les parents de cette femme, regardant ce refus comme un grand affront, s'en plaignirent au pape. Lorsqu'après sa messe il voulut rentrer dans son couvent, il fut saisi d'un profond ravissement, et il demeura immobile sur la place publique devant une foulé considérable ; on le porta dans la demeure d'un seigneur nommé Cappelletti, où il reprit ses sens vers une heure de l'après-midi. Il se mit alors à manger avec quelques gentilshommes, mais à peine eut-il porté quelques morceaux à sa bouche, qu'à la vue d'une image de Jésus crucifié, il retomba dans son extase pendant trois heures, en chantant quelques strophes sur les souffrances de l'Homme-Dieu. Les invités de la maison se levèrent sans manger et le portèrent dans une chambre voisine ; vers le soir, lorsque l'heure de rentrer au couvent fut arrivée, le gardien lui ordonna de reprendre ses sens ; il obéit aussitôt, et prit un peu de nourriture avant de s'éloigner. Son hôte ayant voulu lui laver les pieds, afin de garder l'eau dont il se serait servi, pour guérir ses animaux malades, le serviteur de Dieu ne voulut pas y consentir, parce que, dit-il, la maladie empirerait plutôt qu'elle ne diminuerait. Comme il n'avait rien à offrir à ces gentilshommes qui lui demandaient un souvenir, le gardien lui donna quelques petites images qu'il leur distribua ; mais à la vue de sainte Madeleine, il retomba dans son extase pendant une heure. Pendant ce temps on lui lava les pieds, et les bêtes, ayant été aspergées avec cette eau, furent aussitôt guéries : la dame de la maison fut éga-

lement délivrée par le même moyen d'une fluxion.

Il ne reprit ses sens que pour sortir de Rieti ; car son ravissement recommença de telle sorte que le gardien se vit obligé de le faire porter au couvent de cette ville. Le lendemain matin, il retourna au couvent de Fonte-Colombo, et il fit presque toute la route dans un état d'extase continuelle. Les faveurs célestes dont il jouissait duraient longtemps et étaient surtout remarquées pendant qu'il disait la Messe ; il allait, venait, courait, chantait, s'exprimait en vers, imitait le son du clairon, de la trompette, prédisait les calamités qui allaient tomber sur la sainte Eglise et sur plusieurs villes d'Italie, imitait les gestes de ceux qui se battent en duel : « Pleurez », disait-il souvent, « invoquez la « miséricorde de Dieu pour son Eglise »; en même temps il témoignait un grand chagrin ; il passait des heures entières à aller de l'autel du Saint-Sacrement à celui de la sainte Vierge pour implorer son intercession. Quelques témoins, frappés de ces mouvements involontaires, qu'on avait déjà remarqués à Rome et à Fonte-Colombo, écrivirent les vers qu'il chantait pendant ses ravissements. Le Père Bénigne de Gênes, qui fut dans la suite général de l'Ordre, témoigne qu'il puisait de grands sentiments de dévotion dans la lecture de ces vers dont il avait pris note lui-même. Ces faveurs étaient d'autant plus extraordinaires, qu'en revenant à lui, il reprenait exactement la Messe au mot et même à la syllabe où il s'était arrêté. Cependant quelques personnes mal disposées prirent occasion de ces ravissements pour le rendre plus odieux à ses supérieurs ecclésiastiques, et ne craignirent pas

pour cela de faire subir à ses strophes des modifications malignes. Il n'en était pas responsable ; car jamais il n'écrivait ses vers, et après ses extases, il ne savait plus ce qu'il avait dit ; jamais il ne chargea qui que ce fût d'en prendre note. Aussi était-il très-peiné d'apprendre que ces pièces de poésie passaient entre les mains de princes ou d'autres ambitieux, qui les interprétaient d'après leurs vues personnelles. Il existe encore aujourd'hui des copies de ces écrits, et quelques hommes ont voulu y voir des prédictions touchant les malheurs de la chrétienté ; mais la méchanceté a altéré en divers endroits les paroles mêmes du saint religieux, et il est difficile de retrouver celles qui sont réellement sorties de sa bouche.

Tandis qu'il allait prêcher à Rieti, il ne pouvait passer devant une certaine maison sans qu'il fût détourné violemment : et il fut obligé de choisir un autre chemin, parce que, dit-il, ce lieu était maudit. Un jour, en prêchant devant l'évêque, le gouverneur et toute la ville, il engagea ses auditeurs, à la fin de son sermon, à ne pas endurcir leurs cœurs, à cause des démons qu'il voyait entrer en foule dans l'église et qui assiégeaient ses auditeurs pour empêcher la parole de produire des fruits ; lorsqu'il voulut donner sa bénédiction, sa main droite fut ramenée par une force invisible sous son épaule et de là jusqu'au cou ; on entendit même ses os se rompre comme un bâton ; alors il exhorta le peuple à faire pénitence de leurs péchés et à demander pardon, et quand on se fut rendu à ses désirs, il put donner sa bénédiction sans aucune difficulté. Il fit également dans cette ville plusieurs miracles, convertit un grand

nombre de pécheurs endurcis, et même la personne à qui appartenait la maison dont nous avons parlé, et qui s'était donnée au démon par désespoir. Il prêcha aussi dans les environs de Rieti, sur les instances de ses amis, et le gardien ne put s'y refuser.

Ayant remarqué dans le voisinage de Piedeluco, près de Labro, une petite chapelle complètement dépourvue d'images, il en trouva une dans son bréviaire, qu'il n'avait jamais vue et qui représentait la sainte Vierge et sainte Anne ; il la laissa dans cet oratoire, et des possédés déclarèrent qu'elle lui était venue du ciel ; de nombreux miracles obtenus à cette occasion et certifiés par-devant un notaire semblèrent appuyer ce sentiment ; le seigneur de l'endroit et les habitants, témoins de ces faits merveilleux, demandèrent qu'il vînt lui-même tracer le plan d'une chapelle plus grande, ce qu'il fit avec la permission de l'évêque. Il y séjourna dix-neuf jours, prêchant et distribuant la sainte communion à une foule immense de pèlerins : c'était le même empressement qu'en Lombardie ; car il guérissait de nombreux malades, délivrait des possédés et réconciliait des haines invétérées. Les habitants de la campagne quittaient leurs travaux, quoiqu'on fût au mois de juillet, pour entendre sa messe et ses sermons, recevoir sa bénédiction, se disputer des lambeaux de ses vêtements : ils dormaient sur l'herbe comme le saint religieux. Comme il était presque continuellement en extase, il ne pouvait donner la sainte communion à ceux qui étaient en état de péché mortel, ni donner sa bénédiction lorsque des pécheurs impéni-

tents assistaient à sa messe et à ses sermons : souvent il avait ainsi trente à quarante personnes à confesser, parce que ce refus miraculeux les avait touchées et portées à changer de vie. Quand il ne pouvait donner sa bénédiction, il invitait le peuple à implorer la miséricorde de Dieu avec une sincère contrition et à invoquer la sainte Vierge, et presque toujours ses auditeurs se rendaient docilement à ses avis. Toutes ces merveilles et beaucoup d'autres furent recueillies avec le plus grand soin par un notaire, qui témoigne de son côté que pendant ses ravissements, le visage du saint religieux était enflammé d'une manière extraordinaire.

A Stronconio, en Ombrie, Félix Montano, anciennement camerlingue de Pie IV, se trouvait couvert de plaies et d'ulcères, produits par une maladie inconnue, et comme il connaissait la sainteté du Père Barthélemy, il obtint du souverain Pontife que ce religieux vînt le visiter. Il lui écrivit donc une lettre, et pour le décider à ce voyage, il ajouta que le pape le lui commanderait, dans le cas où il refuserait de se rendre à sa prière. Le serviteur de Dieu partit avec un compagnon, après avoir invoqué le secours du ciel : en passant par Piedeluco, sur la demande d'un enfant, il voulut célébrer la sainte messe dans le nouveau sanctuaire ; mais avant d'y entrer, il désira se reposer un instant dans une maison où il avait séjourné, et comme il en fut repoussé cinq ou six fois par une main invisible, il s'écria : « Ce lieu est profané ». Il trouva la même opposition, lorsqu'il eut achevé les saints mystères, quoique dans l'intervalle un prêtre fût venu

bénir cette maison : alors le saint religieux ordonna aux assistants de se mettre à genoux et de réciter avec lui les litanies de Lorette pour obtenir miséricorde ; il put ensuite pénétrer dans cette demeure et la bénir. A Terni, après avoir dit la messe avec un profond recueillement, il se rendit, sur la demande du vicaire général, à la cathédrale pour y prêcher ; mais il fut saisi par un ravissement, et il fallut le porter à l'église : il y guérit un jeune homme boiteux, pendant que le vicaire général lui faisait signe de la main de se retirer ; ensuite il parla de la toilette excessive des femmes avec un succès tel qu'il réussit à leur faire brûler leurs faux cheveux. Après ce sermon, il retomba en extase, et on fut obligé de le placer sur un âne et de le conduire ainsi jusqu'à Collescipoli, où il chanta, sans avoir conscience de ce qu'il disait, des vers sur les guerres qui menaçaient l'Italie, et sur les souffrances du divin Sauveur : il prêcha également par obéissance, et il invita les habitants du pays à célébrer chaque année la fête de saint Bonaventure qu'on honorait en cet endroit.

En sortant de Stronconio, il fut repris par son extase habituelle, au point qu'on dut appeler des hommes du pays, afin de le porter dans un fauteuil. Après avoir pris quelques instants de repos, il se rendit à l'église afin d'y prier devant le Saint-Sacrement pour les malheurs de l'Italie et de la chrétienté ; et comme il ne se voyait pas exaucé, il passa devant l'autel de la sainte Vierge en poussant des soupirs et en versant des larmes ; il fit la même chose plus de vingt fois, au grand étonnement de tous ceux qui le voyaient : enfin

il se mit à chanter et à faire plusieurs prédictions : il dit entre autres choses qu'il avait reçu en route l'ordre de rester dans son couvent et de ne parler à personne. Il prêcha le lendemain sur la place du Marché devant une foule nombreuse, rendit une visite à un malade qui l'avait fait appeler, et après avoir pris conseil de Dieu par la prière, il l'exhorta à la patience en lui disant que Dieu ne voulait pas le guérir dans l'intérêt de son âme : puis il colla ses lèvres sur ses plaies et les baisa si longtemps que son compagnon refusa de boire dans le verre dont il s'était servi. Reprenant ensuite le chemin de Stronconio, il demeura plongé dans des ravissements si profonds, qu'il fallut le porter jusqu'à Piedeluco. Lorsqu'il traversa Ungola, on sonna les cloches pour annoncer sa présenc e, et le peuple se pressa en foule à sa rencontre ; mais il ne voyait et n'entendait rien. A Piedeluco, il eut à soutenir un violent combat contre les démons ; les habitants de Contiliano quittèrent tous leurs travaux pour le voir et l'entendre. Un paysan, témoin de ce merveilleux concours, s'empressa de courir après le serviteur de Dieu, et lorsqu'il l'eut atteint, il lui demanda s'il pourrait obtenir le pardon de ses énormes péchés : « Oui, « mon fils », répondit-il, « pourvu que vous fassiez une « bonne confession, car le Seigneur ne veut pas la « mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il « vive ».

En arrivant le soir à Fonte-Colombo, il trouva une lettre du cardinal Arigonio, protecteur de l'Ordre, qui écrivait au gardien pour lui défendre, au nom du pape, de laisser prêcher le Père Barthélemy, et pour interdire

à celui-ci toute espèce de relations avec les séculiers. Cette nouvelle persécution de la Cour romaine avait été justifiée par divers personnages, qui, sous prétexte de zèle religieux et d'ordre public, avaient interprété d'une manière maligne les ravissements, les paroles inspirées et la conduite du saint religieux ; mais celui-ci accepta sa nouvelle disgrâce comme une faveur particulière du ciel, et il ne l'aurait pas échangée, disait-il, contre tout un royaume. Son gardien fit connaître tout ce qui s'était passé au cardinal Baronius et le pria de protéger une victime innocente auprès du souverain Pontife. Ce prélat lui répondit par une lettre adressée en même temps au Père Sénéca, provincial des Réformés, pour assurer que le pape estimait le Père Barthélemy, mais qu'il était froissé de ce que ses révélations troublaient les consciences, et surtout de ce qu'il refusait la sainte communion à plusieurs de ceux qui se présentaient : cette tempête était due principalement aux imprudences du gardien, qui, par un zèle immodéré, avait permis au serviteur de Dieu de prêcher, et à plusieurs religieux et séculiers, de répandre ses stances chez les gens du monde ; aussi fut-il dépossédé de sa charge. Si l'on considère néanmoins les accusations portées contre le vénérable Père Barthélemy, et surtout le refus de la sainte communion et de sa bénédiction, on ne saurait lui en faire un reproche, puisque ces choses étaient indépendantes de sa volonté, et produites par Dieu lui-même, à la puissance duquel il ne pouvait résister : cependant ces révélations étaient regardées comme une supercherie et une illusion diabolique ; c'est ainsi qu'on trompa la

bonne foi du souverain Pontife. Sur ces entrefaites, le Père Paul de Chiavari, visiteur pontifical, non moins remarquable par ses vertus que par ses lumières, vint éprouver l'esprit du serviteur de Dieu, et le trouvant entièrement soumis à la volonté de ses supérieurs, prêt à tout ce que lui imposerait l'obéissance, et versé dans la connaissance de la théologie et de la Sainte-Ecriture, il jugea que ses révélations venaient réellement de Dieu.

Le Père François de Monte-Folcina, à qui son amour pour la perfection et la science avait mérité plusieurs charges dans l'Ordre, eut un entretien sur le Père Barthélemy avec sa fille spirituelle Dominica d'Assise, qu'il regardait à juste titre comme une autre sainte Catherine de Sienne : « Le Père Barthélemy », lui dit-elle, « est un des plus grands serviteurs de Dieu qui soient « aujourd'hui dans la sainte Eglise ; j'appuie mon sen« timent sur les paroles que saint François disait à son « compagnon, le vénérable frère Léon, savoir, que la « sainteté d'un Frère Mineur ne consiste pas à faire des « miracles, ni à convertir des âmes, ni à parler des lan« gues étrangères, mais à souffrir la contradiction avec « patience et aimer ses persécuteurs et ses ennemis. Le « Père Barthélemy a traversé une mer d'afflictions, qu'il « a endurées avec patience et joie, par amour pour le « Seigneur, et il a toujours témoigné une charité par« ticulière pour ceux qui le persécutaient ; aussi est-ce « un Frère Mineur parfait. On en doute, et on craint « qu'il ne soit victime d'une illusion, parce qu'on ne « veut pas reconnaître en lui l'action du Saint-Esprit. « Dieu veuille donner à ses ennemis les mêmes grâces

« que le Père Barthélemy a reçues et que le monde « aveugle méprise ! » Le Père François de Monte-Folcina raconta à plusieurs personnes les paroles de l'épouse de Jésus-Christ, et on les reçut comme une inspiration du ciel. Ce même religieux déclara de plus que le Père Ange de Paz, dont nous avons écrit la vie le 23 août, avait annoncé au couvent de San-Pietro in Montorio, que le Père Barthélemy embrasserait un jour la Réforme, et deviendrait un grand saint. Il ajoutait encore qu'on ne pouvait se défendre, en le voyant pour la première fois, d'une certaine émotion, que beaucoup d'Observants l'avaient suivi dans la Réforme, et qu'on sortait toujours de ses entretiens l'esprit éclairé et le cœur fortifié. De tels faits prouvent l'assistance du Saint-Esprit, et n'indiquent nullement l'hypocrisie ou les illusions diaboliques.

Le serviteur de Dieu se renferma donc de nouveau dans sa solitude de Fonte-Colombo, et se livra sans obstacle à la méditation continuelle des souffrances de Jésus-Christ, qui étaient son bouclier contre les attaques du démon ; en même temps il se fortifiait contre lui par un jeûne austère et de sanglantes disciplines ; car les esprits de ténèbres lui livraient des combats acharnés, et allaient jusqu'à torturer son corps. Ils le frappaient à coups de verges, et quelquefois avec des serpents dont il avait horreur ; ils tombaient sur lui pendant sa prière, lui serraient le cou et cherchaient à l'étouffer : ses frères eux-mêmes l'entendaient pousser des cris effrayants, et ne doutaient pas qu'il ne fût aux prises avec l'enfer.

Cependant il trouvait son plaisir dans ce désert, car

il aimait à considérer les oiseaux dans leur vol, à entendre leurs chants, et souvent il unissait sa voix à la leur. En voyant tomber la pluie, il se rappelait la grâce de Dieu qui arrose et féconde notre âme ; et il remerciait le Seigneur de lui donner ainsi les motifs de l'aimer et de souffrir pour lui. Pendant qu'il s'élevait ainsi par la méditation à la connaissance et à la possession du souverain bien, il lui fut révélé qu'il serait bientôt rappelé à Rome. Quelques jours après, en célébrant la sainte Messe, après avoir rompu l'hostie, il se tint pendant quelque temps debout et les bras étendus, tenant dans ses mains les deux parcelles consacrées ; puis il s'écria à haute voix : « Pitié, mon « Dieu ! » Un peu après il reprit : « Allez à Rome sans « crainte, allez-y avec joie ». En disant ces mots, il réunit ses mains, et les deux parcelles se trouvèrent si parfaitement unies, qu'il fut obligé de les rompre de nouveau. Plusieurs religieux et des séculiers furent temoins de ce prodige et l'attestèrent. Lorsqu'il eut achevé le saint sacrifice, il arriva deux Frères avec une lettre qui le rappelait à Rome, et quoiqu'il eût besoin de prendre un peu de nourriture, il leur demanda s'ils voulaient partir de suite ; mais comme ils avaient la permission de prendre un peu de repos, il attendit au lendemain. Dès le point du jour, il dit la Messe et quitta le couvent, en disant qu'il ne voulait rien faire contre l'obéissance. C'était le 10 mai 1607. Bien qu'il marchât pieds nus, il allait si vite, malgré les cailloux qui couvraient la route, que ses compagnons avaient peine à le suivre. Il eut plusieurs ravissements pendant son voyage, et comme il lui arrivait souvent de chanter, il

ordonna aux Frères qui l'accompagnaient de dire aux passants qu'il était fou. Souvent il s'arrêtait pour s'agenouiller et prier ; ayant rencontré un gros arbre que deux hommes auraient eu de la peine à embrasser, il prit sa croix de la main gauche, pendant que de sa main droite, il le courbait comme un roseau en répétant avec dévotion : « O amour! Amour! »

Il arriva le soir au couvent de Rocca-Antica, et il passa la nuit dans l'église en chantant des cantiques en l'honneur du Saint-Sacrement et de la sainte Vierge ; le matin il mit deux heures à dire la Messe, et il l'interrompit à plusieurs reprises pour chanter. Près de Poggio-Carino et de Cantalupo, il se mit à crier d'une voix affligée : « O pauvre homme, ô le malheureux ! « C'est ici qu'ils lui ont arraché son manteau ; c'est ici « que son sang a coulé ». Ses compagnons apprirent ensuite des habitants de la campagne qu'un meurtre avait été commis plusieurs jours auparavant en cet endroit. En quittant Nazzano, il interrompit la récitation de son bréviaire pour révéler aux Frères qui l'accompagnaient un autre assassinat commis sur cette route. A Morlupo, après avoir chanté à plusieurs reprises, il se traîna à genoux du réfectoire à la chapelle, puis sur les degrés de l'autel ; là il se lia au tabernacle avec sa corde et s'écria dans son ravissement : « Je veux vous enchaîner, ô mon amour, vous ne « m'échapperez plus ; ô mon amour, je vous ai en- « chaîné ; vous ne fuirez plus » : et il passa de longues heures dans cette extase. Le lendemain matin, après la Messe, il se rendit avec le calice et les habits sacerdotaux près du tombeau du Père Sanctus de Ri-

pa-Transone, dont nous avons raconté la vie le 13 janvier, et il s'écria en versant des larmes : « O Père, « secourez-moi, car vous aussi vous avez été persécuté ». Dans le voisinage de Castelnovo, il connut par une révélation qu'un homme y avait été mis à mort quelques jours auparavant. En arrivant sur une montagne, il s'écria : « Que d'hommes ont été injustement exécu- « tés en cet endroit ! » C'était le lieu où l'on pendait autrefois les condamnés. Dans une auberge, près de Riano, il montra la place où avait été enterrée une femme assassinée. Un peu plus loin, il rencontra une démoniaque qui poussait de grands cris; mais il passa à côté d'elle sans lui dire un mot, comme s'il eût eu connaissance de quelque ruse diabolique. Ayant ensuite aperçu deux jeunes meuniers qui venaient à sa rencontre, il se mit à trembler de tous ses membres, comme s'il eût redouté leur approche ; mais lorsqu'ils furent passés, il se retourna de leur côté d'un air souriant, et leur donna sa main à baiser. Et comme ses compagnons lui demandaient la raison de sa conduite, il répondit : « J'avais aperçu au-dessus de leur tête « une troupe de démons, parce qu'ils étaient en état « de péché ; mais lorsqu'ils virent que leur vue m'avait « effrayé, ces jeunes gens conçurent un grand regret « de leurs fautes, et voilà pourquoi je les ai traités « avec amitié ».

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Le Père Barthélemy reste à Rome. — Ses souffrances spirituelles.

En approchant de la porte de Rome, qu'on appelle la porte des Anges, il tomba à genoux en disant : Jésus,

mon Dieu, me voici ! que voulez-vous de moi ? Je suis arrivé ; aidez-moi et venez à mon secours ; je me remets entre vos mains. Puis, après quelques instants de silence, il ajouta : « Ne craignez pas, soyez fort et cou-« rageux ; je vous protégerai et je serai votre épée et « votre rempart ». Ensuite, s'étant relevé, il reprit à cinq fois différentes : « Mon Jésus, donnez-moi la main ; « vous me l'avez déjà donnée ; je ne vous fuirai plus. « Que saint Pierre vienne aussi à mon secours ! » Il ajouta encore : « Voilà que nous nous sommes donné « la main ; tout ira bien maintenant ; mon Jésus, mon « amour, nous marchons désormais l'un à côté de « l'autre ». Puis il se mit à courir si rapidement, que ses compagnons le perdirent de vue. Ils le trouvèrent enfin agenouillé devant une croix à la porte des Anges, et lui demandèrent pourquoi il s'était enfui : « Saint « Pierre et saint Paul m'ont accompagné jusqu'ici : « une croix bien lourde m'est préparée ». Devant une autre croix, il se mit encore en prières et, pendant un ravissement, il prononça plusieurs paroles qui ressemblaient à des menaces. En passant devant une auberge, il s'écria : « Quelle puanteur ! un grand malheur est « arrivé ici », et il répéta la même chose devant une autre hôtellerie. Sur la place du Marché qui se trouve devant l'église de Notre-Dame près du Tibre, il désigna de la main un palais en disant : « C'est là ! c'est « là ! » et il demanda qui l'habitait ; apprenant que c'était le cardinal Bellarmin : « Il trouvera », dit-il, « des « difficultés à cause de mon retour ». Arrivé au couvent de Saint-François sur le Tibre, il se rendit aussitôt à l'église pour adorer le Saint-Sacrement, chanta

un cantique devant la croix, et imita avec la main les gestes de ceux qui se battent avec l'épée. Lorsqu'il demanda la bénédiction du gardien, celui-ci lui défendit de chanter, et il promit d'obéir.

Il passa les dix dernières années de sa vie à Rome, au milieu de toutes sortes d'humiliations : il lui était interdit de sortir, de prêcher, de parler aux séculiers, de recevoir et d'écrire des lettres, et même de paraître au chœur. Soumis à une surveillance inouïe, il devait obéir, non-seulement à ses supérieurs, mais encore aux prêtres séculiers. Ceux-ci ayant remarqué que ses ravissements et ses chants augmentaient chaque jour, se montraient très-sévères envers lui ; mais sa patience était inaltérable, et il se pliait à toutes les exigences de ceux qui avaient le droit de lui commander. Lorsqu'on lui défendit de célébrer la sainte Messe, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de chanter, il ne fit aucune objection et se contenta de faire la sainte communion ; comme il ne pouvait entrer dans l'église, il se renfermait dans la tour pendant l'Octave du Saint-Sacrement, et il entendait la Messe par une ouverture qui donnait dans l'intérieur. Le bruit s'étant répandu qu'il était traduit devant le tribunal de l'Inquisition, il se recommanda au Seigneur qui lui dit intérieurement : « On « s'occupe de vous ; mais soyez tranquille, ce tribunal « n'a rien contre vous ». C'est ce que le général apprit lui-même quelques jours après ; car ayant demandé au Pape la permission d'envoyer le Père Barthélemy au couvent du mont Alverne, ou de Fonte-Colombo, ou du moins à celui de San-Pietro Montorio, le souverain Pontife le renvoya au tribunal de l'Inquisition, qui

répondit que les affaires du saint religieux ne le concernaient pas. On lui défendit aussi pendant quelque temps de sortir de sa cellule, et il obéit avec tant de fidélité qu'il ne mit jamais le pied dehors. Lorsque le gardien permettait à des étrangers de le voir, comme au cardinal Borghèse, ou à son frère venu de Toscane, il les écoutait sans mot dire, au grand étonnement de chacun.

Il serait impossible de raconter les humiliations qu'il eut à endurer de la part de ses supérieurs et de ses frères. Un jeune religieux, trompé par le démon, ayant prédit une chose invraisemblable, fut en butte aux railleries de toute la communauté, et on s'imagina que le Père Barthélemy était dans le même cas; aussi son confesseur lui-même, craignant de partager les mêmes illusions, refusa de l'entendre. Aucune parole ne saurait exprimer la confusion du serviteur de Dieu, lorsqu'il remarqua que tout le monde fuyait à son approche, et qu'il ne pouvait plus s'approcher du tribunal de la Pénitence : cependant le Père, qui entendit sa dernière confession générale, affirma que pendant toute sa vie religieuse, il n'avait pas offensé Dieu mortellement. Abandonné de tous, le saint religieux s'unit de plus en plus à Dieu par la prière, la méditation et des actes de charité. Il n'avait d'autre lit qu'une natte; souvent il s'attachait à une croix placée contre le mur de sa cellule. Son confesseur essaya de détacher la chaîne de son cou : « Ne me séparez pas de mon « Dieu », s'écria le Père Barthélemy ; « car je désire « mourir comme un esclave attaché à la croix ». Le Père Chiavari, visiteur pontifical, qui avait éprouvé son

esprit par toutes sortes de moyens, témoigna qu'on pouvait lui appliquer ces paroles que l'Eglise chante en l'honneur des saints martyrs : *Non murmur resonat*, que jamais on n'avait entendu sortir une plainte de sa bouche, et qu'il conservait une patience inaltérable. Sa régularité, ses mortifications, et sa charité envers ceux qui le persécutaient, sont autant de preuves que sa sainteté n'était pas le fruit de l'hypocrisie ni d'une illusion diabolique.

Cependant le pape Paul V, désirant savoir si le saint religieux n'était pas victime du démon dans ses ravissements, le fit examiner par un homme capable de discerner les esprits. Celui-ci, d'après une règle qui est ordinairement bonne, mais à laquelle Dieu ne s'astreint pas, conseilla à Sa Sainteté d'ordonner au serviteur de Dieu de dire la Messe sans ravissement, et de s'abstenir de chanter, ajoutant que son obéissance serait une preuve de sa sincérité ; et en conséquence le Père Barthélemy se disposa à célébrer les saints mystères ; il affirma devant ses Frères qu'il ferait tous ses efforts pour être docile ; mais il ne tarda pas à être entraîné par son ardeur, et il tomba dans ses extases habituelles : il assura dans la suite qu'il avait essayé de résister à Dieu pour obéir à son vicaire ; mais qu'il n'avait pu résister à l'Esprit-Saint qui l'entraînait. Il fut donc de nouveau condamné pour son indocilité à s'abstenir de monter au saint autel. Cependant le Seigneur écouta enfin ses prières et celle de plusieurs saintes âmes, que des religieux avaient mises dans ses intérêts, et lorsque, le jour de l'Immaculée-Conception, il essaya de nouveau de dire la Messe

sur l'ordre du Pape, Dieu fit connaître à une personne pieuse, dans la sainte communion, que le Père Barthélemy était exaucé, et qu'il ne serait plus troublé par ses ravissements pendant l'auguste sacrifice. En même temps le souverain Pontife le fit examiner par plusieurs hommes très-distingués, entre autres par le cardinal Bellarmin, qui ne voyant et ne rencontrant que des merveilles dans son genre de vie, le tint dès lors en grande estime, et se recommanda souvent à ses prières.

Le Père Augustin Manno, de l'Oratoire, ancien compagnon de saint Philippe de Néri, et qui était renommé à Rome pour sa sainteté, fut également chargé d'éprouver la vertu du Père Barthélemy. La première fois qu'il entra dans sa cellule, il le trouva couché à terre, les pieds nus, le cou enchaîné, et il apprit qu'il mangeait très-peu. Etonné d'une si grande austérité, et désirant s'assurer de son obéissance, il lui commanda de se dépouiller de sa chaîne, de coucher sur une paillasse, de porter des sandales et de suivre le régime de la communauté. Le serviteur de Dieu obéit aussitôt, et laissa son visiteur édifié de sa soumission. Le Père Barthélemy disait depuis, que, pendant cette épreuve, son frère l'âne avait gagné la victoire, parce qu'il avait été forcé de bien soigner son corps. Cependant le Père Manno, soupçonnant que son chant pouvait être une inspiration du démon, revint le visiter avec un jeune Oratorien, très-habile dans la musique, et il pria le saint religieux de lui chanter quelque chose. « Que faut-il que je chante ? » lui dit ce dernier. « Ce que Dieu vous « inspirera », répondit Manno. Mais le Seigneur ne lui

suggéra aucune mélodie. Le visiteur essaya de l'exciter en faisant exécuter par son compagnon quelques mélodies ; ce fut en vain : le Père Barthélemy resta muet. « J'ai ouï dire », reprit alors l'Oratorien, « que Votre « Excellence compose quelquefois des cantiques spiri- « tuels, et je désire que vous en fassiez un devant moi». Aussitôt l'homme de Dieu fit sur lui-même le signe de la croix, prit une plume et écrivit plusieurs stances. Le Père Manno se retira, complétement satisfait de son obéissance et convaincu que le ciel ne répond pas toujours d'une manière favorable à notre curiosité. Une autre fois, il lui interdit l'oraison intérieure : ce fut pour le serviteur de Dieu une grande difficulté ; car, comme il était presque toujours occupé à s'entretenir avec le Seigneur, il ne savait comment obéir, et il faisait sur lui-même des efforts inouïs, pour repousser le recueillement : c'était un combat continuel qui se livrait dans son âme, et afin de mieux répondre aux ordres qu'il avait reçus, il pria son confesseur de lui enlever ses livres de piété.

Pendant ce temps, le démon le tourmentait encore par des images lascives qu'il offrait à son imagination: « Pauvre homme que je suis », disait-il à son confesseur, « je me plais à goûter dans le calme de ma cel- « lule les consolations et les joies du ciel, et lorsque « je veux y entrer, il me semble que je vais au mar- « tyre, à cause des combats que me livre l'esprit de « ténèbres ». Mais, soutenu par la grâce divine, il sortit victorieux de la lutte. Il était ainsi assiégé par la persécution, gêné dans sa liberté de prêcher, d'écrire et de recevoir des lettres, dans la célébration des saints

mystères, dans ses repos et dans son sommeil ; méprisé dans son honneur par les grands et les petits, par les papes et les cardinaux ; en un mot, il était en horreur à tout le monde. Il disait que Dieu avait permis au démon d'exciter une tempête si violente contre lui, qu'il ne pût trouver de consolation nulle part, comme il arrive souvent à ceux qui sont l'objet d'une persécution injuste ; mais son courage ne l'abandonnait pas, et même il retirait de ces épreuves une facilité plus grande pour reconnaître en lui les faveurs de son divin Maître. « S'il n'y avait pas de Dieu », disait-il un jour à son confesseur, « qui pourrait résister à tant de « souffrances ? J'étais autrefois estimé et honoré, et « maintenant je suis persécuté, abandonné, méprisé « par le monde tout entier. Sans la grâce, il ne me se« rait pas possible de conserver la patience ; mais, « avec son secours, je me sens fortifié, soumis et plein « d'ardeur pour la souffrance. Qui me donne cette « force et ce courage, sinon le Seigneur ? Je suis bien « persuadé que de moi-même je ne puis rien ». Au milieu de tant d'épreuves, la Passion de Jésus-Christ était son refuge. Il demanda un jour à son confesseur s'il ne voulait pas entrer dans la confrérie des Affligés, et comme celui-ci ne comprenait pas, il lui montra une image de Notre-Seigneur crucifié et entouré de sa sainte Mère, de saint Jean et de sainte Marie-Madeleine. « Voilà », lui dit-il, « la confrérie dans laquelle je suis « inscrit ; vous pouvez aussi en faire partie. Quel rap« port y a-t-il entre nos souffrances et les leurs ? Nous « ne recevons qu'une goutte d'amertume, et ils ont été « plongés dans un océan de douleurs ».

Il désirait que les religieux eussent dans leurs cellules un grand nombre d'images de notre divin Sauveur et des saints. Il les saluait chaque jour avec un profond respect, et se présentant devant eux comme un mendiant, les mains jointes, les yeux baissés, les épaules inclinées, il leur demandait une aumône de foi, d'espérance, de charité ou de toute autre vertu. Il avait dans sa cellule un portrait du pape, qu'il saluait chaque jour comme les pèlerins de Rome à Saint-Pierre, devant la statue du prince des Apôtres : il vénérait le vicaire de Jésus-Christ, comme celui qui était chargé ici-bas du soin de son âme, et il soumettait humblement sa volonté à la sienne. Son confesseur l'exhortant un jour à ne pas perdre la patience : « Béni « soit Dieu », répondit-il humblement, « de ce que le « pape et les cardinaux se sont réunis pour m'enchaî- « ner à mon Jésus crucifié. Je n'ai aucun motif de me « plaindre de personne, au contraire ; car ceux qui me « persécutent me fournissent le moyen de mieux con- « naître Dieu ». Puis, embrassant son père spirituel, il ajouta : « Prions le Seigneur pour eux ». C'est ainsi qu'il pratiquait la charité envers ses ennemis. A ceux qui réclamaient le secours de ses prières, il répondait qu'il ne pourrait leur obtenir que des malheurs, ou bien encore il disait : « Je prie comme je le dois, de « tout mon cœur, pour ceux qui me tourmentent et « m'affligent : voulez-vous que j'invoque Dieu pour « vous, vous savez ce que vous avez à faire ». Un des Pères, qui avait montré le plus d'animosité contre lui, étant tombé dangereusement malade, il vint lui baiser les pieds et lui demander pardon : et comme on lui

demandait la raison de ce qu'il faisait : « C'est que », répondit-il, « je perds mon meilleur maître ». Il l'assista ainsi avec une tendre charité jusqu'à ce qu'il eut rendu le dernier soupir.

Le Père Paul de Chiavari, qui l'avait traité avec une grande rigueur pendant quelque temps, était affligé depuis huit mois d'une hernie, et n'avait plus aucun espoir de guérison. Jamais il n'avait voulu entendre parler des miracles du Père Barthélemy ; mais ayant appris que le Père Placide de Rome et plusieurs autres religieux avait été guéris par ses prières, il fit demander au serviteur de Dieu de prier pour lui. Le Père Barthélemy le promit, et engagea le malade à mettre sa confiance dans le Seigneur ; mais comme celui-ci désespérait de sa guérison, Dieu refusa d'écouter le saint religieux : celui-ci redoubla ses instances, et fit exhorter de nouveau le malade à espérer : ce fut inutile. Après avoir invoqué la Toute-Puissance divine, et la protection de la sainte Vierge et des Saints pendant plusieurs semaines, le serviteur de Dieu s'écria un jour avec un accent de ferveur extraordinaire : « Seigneur, « je vous demande cette faveur à cause des humilia- « tions que m'a procurées ce Père : vous avez souffert « pour vos bourreaux et pour vos ennemis, et vous « nous avez ordonné de prier pour nos persécuteurs ; « je réclame de vous cette grâce au nom de votre « exemple et de votre commandement ». Le lendemain, après Matines, il envoya le Père François de Caprarola, dire au Père Chiavari qu'il était guéri, et comme celui-ci n'en faisait rien, le Père Barthélemy le fit appeler une seconde et même une troisième fois, pour qu'il

s'acquittât de ce message. Le Père Chiavari, à cette nouvelle, sentit son mal disparaître, et le médecin, ne trouvant plus aucune trace de rupture, déclara ouvertement que cette guérison était un miracle. Le serviteur de Dieu apprit ensuite au Père François que le Seigneur avait chargé un de ses anges de l'accompagner chez le malade, et de lui rendre la santé, en même temps qu'il entrerait dans sa cellule. « Voulez-« vous que je vous apprenne une excellente manière « de prier », disait un jour le Père Barthélemy au Père Placide ? « Priez toujours pour vos persécuteurs : c'est « la meilleure et la plus excellente prière que l'on « puisse faire, et la plus agréable à Dieu ».

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Miracles et prédictions du Père Barthélemy.

Pendant que le mépris du monde et le jugement sévère de ses supérieurs causaient au saint religieux de si rudes épreuves, Dieu fortifiait son esprit, et honorait ses travaux apostoliques par un grand nombre de miracles. Nous allons faire connaître les principaux : ceux que nous raconterons d'abord sont tous arrivés à Crémone.

Un bourgeois avait la vue tellement fatiguée, qu'il ne pouvait plus se conduire ; mais en recevant la bénédiction du saint religieux après son sermon, il recouvra l'usage de ses yeux. Un jeune épileptique étant venu lui demander la bénédiction, s'en retourna guéri. On lui porta un jour un enfant paralysé de la main droite, et comme le serviteur de Dieu lui ordonnait de

faire le signe de la croix, le malade sentit la vie renaître dans son bras et il obéit. Il rendit encore à la santé deux prêtres atteints de paralysie en embrassant l'un et en donnant sa bénédiction à l'autre. Un homme était presque aveugle depuis quatre ans, et pour comble de malheur, il s'était fait au pied avec une hache une blessure profonde d'où il s'échappait beaucoup de sang : la bénédiction du Père Barthélemy le rétablit sur-le-champ. Barthélemy Gavazzi, infirme de tous ses membres, se sentit fortifié par la bénédiction du saint religieux, et se rendit à l'église où il laissa ses béquilles ; mais comme il tremblait encore de la tête, le serviteur de Dieu lui dit d'accomplir le vœu qu'il avait fait, et aussitôt le mal disparut complétement. Un prêtre de la cathédrale, qui ne pouvait ni marcher, ni chanter depuis cinq ans, fut rétabli entièrement grâce aux prières du saint religieux. Un bourgeois de la ville, atteint d'une maladie de foie, et enflé depuis les cuisses jusqu'aux pieds, se voyait condamné par tous les médecins, lorsqu'il eut recours au Père Barthelémy et fut entièrement guéri par ses prières. Plusieurs femmes malades obtinrent aussi leur rétablissement en baisant des objets dont il s'était servi. Lorsque le saint religieux se fut éloigné de Crémone, un jeune homme l'invoqua et fut aussitôt délivré d'une fièvre brûlante. Une religieuse, atteinte d'infirmités incurables, pria le Père Barthélemy, dont elle avait le portrait, de la secourir, et pendant qu'elle veillait, l'homme de Dieu parut devant elle, lui adressa quelques versets d'un psaume et disparut. La malade étonnée poussa un cri en disant que le Père Barthélemy était venu la voir, puis

après quelques heures d'un sommeil paisible, elle se releva complétement rétablie.

A Modène, un boiteux, qui ne pouvait atteindre le serviteur de Dieu pour recevoir sa bénédiction, fut assez heureux pour être aperçu, et après l'avoir reçue il revint chez lui sans béquilles. Dans la même ville, une petite fille de trois ans, qui ne pouvait ni marcher ni rester debout, fut portée par son père devant le saint religieux; mais la foule était si nombreuse qu'on fut obligé de se passer la malade de mains en mains pour la déposer à ses pieds : à peine eut-elle reçu sa bénédiction, qu'elle se releva parfaitement guérie. A Parme, il rendit la santé à une jeune fille et à un homme paralysés de tous leurs membres en faisant sur eux un signe de croix. Une femme, qui ne pouvait remuer le bras droit à cause d'une tumeur qu'elle avait sur l'épaule, vint à San-Secondo se recommander à ses prières, et sur sa demande, elle lui dit qu'elle avait beaucoup de confiance en Dieu : alors il lui recommanda de faire le signe de la croix et lui donna sa bénédiction : son mal avait disparu. Dans le palais d'un seigneur de Gênes, il trouva un domestique étendu sur un lit de douleurs, et qui ne pouvait remuer la jambe droite : il le bénit trois fois avec le crucifix de son rosaire et s'éloigna sans rien dire : le jeune homme courut aussitôt après lui pour lui demander ce qu'il avait à faire : « Remerciez Dieu de votre gué« rison », lui dit-il. Dans cette même ville, une femme rongée par neuf ou dix ulcères et ne trouvant aucun soulagement dans les remèdes de la médecine, se fit porter sur la route à l'endroit où le Père Barthélemy

devait passer, et après qu'il lui eut fait toucher son rosaire et son manteau, l'engagea à mettre sa confiance en Dieu, en sa sainte Mère et en saint François : le même jour toutes les plaies de la malade étaient fermées. A Pavie, un enfant paralysé de tous ses membres fut rendu à la santé par sa bénédiction. Le Père Hippolyte Donesmondi, théologien du duc de Mantoue, fut atteint d'un flux de sang après avoir prêché le Carême, et les médecins désespéraient de sa santé. Pendant qu'il était à l'infirmerie, le Père Barthélemy vint le voir, et récita sur lui la bénédiction dont saint François et saint Antoine de Padoue se servaient pour guérir les malades : à l'instant le mal disparut, au grand étonnement de tous les religieux qui le croyaient condamné à mort. Il se servait souvent du crucifix de son rosaire pour rendre la santé aux malades : c'est ainsi qu'il guérit un Père dont on n'attendait plus que le dernier soupir, et un prêtre qui n'espérait plus de guérison sur la terre. Il rétablit encore à Mantoue une jeune fille dont la jambe avait été broyée, et un paralytique de quatre-vingt-quatre ans, en présence du duc de cette ville. Un bourgeois de Reggio, dont la bouche était déformée par la paralysie, et qui avait la moitié de la tête insensible, tomba à genoux devant lui, et reçut sa bénédiction en même temps que sa guérison. A Carpio, il guérit un pauvre aveugle, un possédé de soixante-dix ans, une Clarisse paralysée et deux autres religieux malades. Tandis qu'il visitait à Subiaco la caverne dans laquelle saint Benoît avait pratiqué une si austère pénitence, et lorsque déjà on lui avait défendu de bénir les malades, le prieur de cette abbaye lui fit tou-

cher la main paralysée d'un jeune homme qui fut aussitôt rendu à la santé. Un tisserand devenu aveugle se jeta à genoux devant lui en lui demandant la vue pour qu'il pût gagner sa vie, et il fut exaucé. Eugène Rossi, condamné au lit depuis six mois par une forte fièvre et une double hernie, se fit porter sur la route que devait suivre le saint religieux, et après avoir touché sa corde, il entendit sa messe et communia de sa main : il se releva entièrement rétabli, ainsi que plusieurs autres malades. Les Clarisses de Rieti obtinrent sa bénédiction pour leurs provisions, qui durèrent un an de plus qu'elles n'espéraient. Un chanoine de Civita-Ducale, dont la sœur était atteinte d'une maladie mortelle, vint à Fonte-Colombo la recommander aux prières du Père Barthélemy, passa la nuit au couvent, et demanda la bénédiction le lendemain avant de partir : « Allez en paix », dit-il, « elle guérira ; Dieu lui donne « encore dix ans de vie ». Cette prophétie se réalisa à la lettre.

Cosmas Milano, se voyant traduit devant le tribunal de l'Inquisition, se réfugia au couvent de Subiaco où il tomba dangereusement malade, et il se fit recommander aux prières du saint religieux par un messager qu'il lui envoya à Fonte-Colombo : trois jours après, recevant une réponse favorable, il s'évanouit de joie, et quand il reprit ses sens, il était guéri. Mais ayant voulu partir pour Rome afin de défendre sa cause, il fut repris par la fièvre en sortant du monastère, et obligé de revenir sur ses pas. Peu de temps après il apprit que des agents du tribunal avaient été placés en divers endroits pour s'emparer de lui, s'il

avait quitté sa retraite, et plein de reconnaissance pour le Seigneur, il fit connaître ce nouveau bienfait au Père Barthélemy. Sa fièvre le quitta aussitôt. Le Père Chérubin d'Assise lui ayant écrit que ses novices étaient en proie aux combats les plus violents des démons, il lui ordonna de les bénir avec de l'huile qui brûlait dans les lampes du Saint-Sacrement et de la sainte Vierge, et par ce moyen les persécutions de l'enfer cessèrent : il indiqua au même Père le moyen de faire cesser les fausses couches de deux excellentes dames : c'était de les faire communier avec leurs maris, de les recommander à sainte Madeleine, et de faire célébrer chaque jour la sainte Messe pour le repos des âmes du purgatoire. Comme il avait laissé ses sandales dans la sacristie de l'église Saint-Pantaléon, à Rome, où il avait offert le saint sacrifice, le curé les recueillit et les appliqua sur sa jambe malade de la goutte : aussitôt le mal disparut. Un jeune homme devenu muet à la suite d'une apparition diabolique, recouvra la parole en recevant sa bénédiction. Un jour, en dehors de Rome, il rencontra deux voitures chargées de gentilshommes et de dames, qui acceptèrent l'invitation qu'il leur fit de manger avec lui dans une ferme : une d'entre elles, nommée Celidonia Pescitello, reçut avec respect les feuilles d'artichaut qu'il lui donna, et les enferma dans une cassette où elle conservait ses bijoux, et dont seule elle avait la clé. Quelque temps après, elle fut extrêmement surprise de les trouver changées en roses. Un autre jour, il donna sa bénédiction à un champ de choux que le froid avait presque fait périr ; et le lendemain ces légumes étaient en très-

bon état. Beaucoup d'autres miracles attribués à ses prières ont été recueillis et insérés dans les actes du procès de sa béatification : mais nous ne pouvons entrer dans tous les détails, et nous terminons ici le récit de ces merveilles.

Le Père de Saluce ne fut pas moins remarquable par l'esprit de prophétie dont il était doué : souvent il avait connaissance des choses les plus secrètes ; il pénétrait le fond des cœurs et prédisait l'avenir. En 1606, et en 1607, pendant que le royaume de Pologne était déchiré par la guerre civile, le Père Barthélemy fut témoin en esprit d'une lutte acharnée que se livraient les démons et les saints protecteurs de cette nation : les premiers employaient tous leurs efforts afin de pousser les seigneurs du royaume à la division, pendant que les seconds s'efforçaient de les calmer : enfin ceux-ci gagnèrent la victoire, et le serviteur de Dieu s'écria, dans son ravissement : « O Polonais ! quels « puissants protecteurs vous avez ! sans eux les puis- « sances infernales vous auraient conduits à la ruine ».

Le Père François de Nocera, ayant consulté le saint religieux sur les révélations d'une religieuse qui se prétendait inspirée, reçut de lui cette réponse : « Ne la « croyez pas ; car elle est dans l'illusion. Dites-lui har- « diment que ses extases sont l'œuvre du démon et « qu'elle doit faire tous ses efforts pour ne pas se lais- « ser aveugler. Si elle suit vos conseils, le Seigneur « viendra à son secours ». Elle obéit, et bientôt elle fut entièrement changée. Il répondit, à un homme qui lui demandait de l'aider dans une maladie dont personne ne pouvait découvrir l'origine : « Vous trouverez bien-

« tôt la cause de votre mal », et quelques jours après il aperçut sur son oreiller des marques évidentes de sorcellerie.

Comme il passait un jour auprès d'un bourgeois de Crémone, qui se faisait passer pour possédé, il s'écria : « C'est un hérétique ». Et en effet, il fut traduit devant le tribunal de l'Inquisition, démasqué et puni comme il le méritait. Une autre fois, pendant qu'il priait devant une image de saint Antoine de Padoue, il fit ouvrir la fenêtre et s'écria : « Pauvre homme, n'achevez « pas ; saint Antoine, venez à son secours » ; et, un instant après, il reprit : « Il est trop tard, il s'est pendu ». Deux jours après, on découvrit le cadavre d'un homme du pays, qui avait mis fin à ses jours. Cette même nuit, arriva au couvent un religieux distingué, porteur d'une lettre d'obédience qui semblait suspecte, et comme il craignait d'être mis en prison, il voulait sauter par la fenêtre et s'enfuir. Le Père Barthélemy vint lui dire : « Ne vous sauvez pas ; car le démon vous « attend à la porte ». Ce Père, surpris de voir son secret découvert, demeura dans le monastère. A Stroncone, il dit à une femme qui lui présentait son fils pour le bénir, de se réconcilier avec sa nièce. Il écrivit à un prêtre de mauvaise vie pour l'engager à se convertir, et l'avertit d'une mort prochaine, s'il ne changeait de conduite : un mois après, ce pécheur impénitent mourait. Un religieux de Gênes, qui le consultait sur des affaires importantes, n'avait pas osé lui demander une médaille bénite par le pape, et il la reçut en même temps que sa réponse. Il envoya au couvent de Raguse soixante-dix médailles et autant de

livres de piété, pour chacun des novices qui s'y trouvaient; et il écrivit leurs noms au commencement : lorsqu'on lui demanda comment il avait pu les connaître, il répondit qu'il les avait appris par une révélation de Dieu. Un religieux, étant venu l'entretenir sur des affaires majeures, ne put l'aborder, et comprenant le motif de ce refus, il fit une bonne confession : lorsqu'il revint, il trouva un accès facile auprès du serviteur de Dieu.

A Bologne, quelques Conventuels s'efforçaient de pratiquer la perfection dans une union parfaite, et leurs vertus produisaient les plus heureux fruits de salut dans les âmes, lorsque le provincial les sépara les uns des autres ; croyant que l'honneur de l'Ordre et le bien spirituel de la religion étaient compromis par cette mesure, quatre d'entre eux songèrent à embrasser un Ordre plus austère ; mais avant de prendre ce parti, ils obtinrent la permission de consulter le Père Barthélemy, qui leur fit cette réponse : « Allez où « votre supérieur vous envoie ; si vous ne pouvez faire « maintenant aucun bien dans l'Ordre, songez à être « utiles aux fidèles, en les prêchant, en les confessant « et en les faisant avancer dans la voie de la pénitence. « Dieu fera que le pape connaîtra vos bonnes œuvres « et choisira quelques-uns d'entre vous pour gou« verner l'Ordre de Saint-François ». Ils se rendirent à cet avis et quittèrent Rome. L'un d'eux, Jacques Bagnacavalla, se rendit à Naples pour prêcher ; puis il revint à Rome, où ses sermons pleins de feu et d'onction produisirent de grands fruits de salut. Paul V le fit procureur général de l'Ordre, en remplacement du

Père Centini, nommé cardinal ; puis, lorsque le général fut promu au siége épiscopal d'Embrun, ce religieux devint successivement vicaire général, et enfin général de l'Ordre. Le Père Bonaventure fut envoyé, en qualité de provincial, en Bohême, et exerça pendant neuf ans les fonctions de procureur général. Le Père André de Saint-Maur fut également provincial et visiteur de plusieurs provinces : enfin, le Père Jean-Baptiste Berardicelli, qui nous a fait connaître cette prophétie, fut trois fois provincial, puis visiteur, premier définiteur, vicaire général, et enfin deux fois général de l'Ordre. Trois autres Pères, qui étaient animés des mêmes sentiments que les quatre dont nous avons parlé, se distinguèrent par leur éloquence dans le royaume de Naples.

Etant allé un jour visiter une dame de Rome, malade, qui avait réclamé sa bénédiction, le Père Barthélemy dit à la servante qui lui recommandait aussi sa maladie : « Soyez tranquille, votre maîtresse guérira, et « vous mourrez ». Ce qui se réalisa comme il l'avait annoncé. A Stroncone, il prédit la mort d'un petit enfant au berceau, qui paraissait jouir d'une santé florissante. Un religieux français, qui voulait passer dans un Ordre relâché, vint lui demander avis et reçut cette réponse : « Si vous le faites, vous attirerez la malédic-« tion de Dieu sur vous, et vous périrez misérablement ». Malgré cette menace, il persista dans son projet, et pendant qu'il était supérieur d'un couvent en France, il s'abandonna aux convoitises de la chair, chercha à pénétrer dans un monastère de religieuses, fut pris et condamné à être pendu par des juges séculiers.

Le Père Barthélemy fit connaître à une dame de Rome que son mari était mort à Velletri. Il menaça un juge des châtiments divins s'il ne relâchait un gentilhomme de Todi emprisonné injustement et dont il savait l'innocence par une révélation. Pendant qu'il prêchait à Florence, il engagea le Père Zenobius Bocchi à disposer un de ses amis à la mort, parce qu'il n'avait pas de guérison à espérer. « Dieu sait », lui dit un jour ce même religieux en partant de cette ville, « Dieu sait « quand nous nous reverrons. — Plutôt que vous ne « pensez », répondit le Père Barthélemy ; et, en effet, ils se rencontrèrent peu après à Modène et à Mantoue. Le Père Zenobius lui ayant appris que l'évêque Gonzague était à l'extrémité : « Il vivra encore plusieurs années », reprit le serviteur de Dieu ; « mais il aura beaucoup à « souffrir : le Seigneur permettra cette épreuve pour « augmenter ses mérites ».

Le duc de Parme reçut de sa bouche l'assurance qu'il aurait des enfants, et la princesse Aldobrandini, que le pape vivrait encore six mois. Il prédit également un an à l'avance les différends qui s'élevèrent entre la cour romaine et les Vénitiens, et les troubles de Lombardie. Ludovisio, prélat de Sa Sainteté, venait souvent demander ses prières : « Ce prélat », dit un jour le Père Barthélemy à son compagnon, « ne sera pas cardinal de si tôt, et il lui « sera plus difficile de devenir cardinal que pape ». Un évêque, qui voulait renoncer à son siége et venir à Rome briguer le cardinalat, reçut de lui cette réponse : « Ne le faites pas ; vous perdriez votre évêché et ne « seriez jamais cardinal ». Cette prophétie se réalisa

entièrement. En 1602, il annonça à Pavie le passage dans cette ville d'une illustre servante de Dieu, et le même jour arriva Passidée Crogi, dont nous avons raconté la vie le 13 mai. Près de Rome, une mère de famille ayant recommandé à ses prières son fils qui s'était brûlé la main : « Ne vous préoccupez pas de sa « santé », lui dit-il, « car il vous échappera bientôt ». Cependant l'enfant fut guéri par de l'huile qui brûlait devant le Saint-Sacrement ; mais peu de temps après, il était banni pour ses crimes. Jean-Baptiste Casara, prêtre déjà âgé, entra chez les Frères Mineurs comme il le lui avait annoncé. Son confesseur ayant recommandé à ses prières un gentilhomme qui avait fait un vœu afin d'obtenir un fils : « Ne soyons pas si empres- « sés », lui dit-il ; « car Dieu exaucera ses désirs, et cet « homme ne tiendra pas sa promesse ». Il prédit à un autre seigneur qu'une dame irritée contre lui ne tarderait pas à se réconcilier. Un curé, en procès avec le seigneur de sa paroisse qui voulait le réserver à son service comme son chapelain, reçut du Père Barthélemy l'assurance que ce gentilhomme oublierait bientôt ses prétentions et deviendrait son meilleur ami.

A ces prédictions, nous ajouterons quelques traits qui prouveront de quelle manière il pénétrait le secret des cœurs. Deux seigneurs de Milan étant venus lui demander sa bénédiction, il se mit en prières et écrivit ces paroles : « Que Jésus-Christ le Crucifié vous « bénisse par la vertu... » Mais il ne put achever et son bras fut écarté violemment par une main invisible. Ces gentilshommes effrayés reconnurent qu'ils nourrissaient depuis longtemps de la haine dans leurs

cœurs, et après qu'ils se furent confessés, ils revinrent le trouver; il écrivit alors sans difficulté ce qui suit : « Par la vertu de son très-saint corps, au nom « du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Un religieux, voulant l'éprouver, lui remit les noms d'une personne vertueuse et d'un pécheur, afin qu'il les bénît : « Vous « êtes venu pour me tenter », lui dit-il ; et il se contenta de donner sa bénédiction à la première. Il lui arrivait souvent de ne pouvoir lever la main pour bénir les pécheurs, et c'était pour eux une occasion de se convertir.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE : Son amour pour Dieu, son humilité et sa patience. — Sa bienheureuse mort.

Après avoir raconté les principaux miracles opérés par le grand serviteur de Dieu, nous dirons quelques mots de ses étonnantes vertus. Il était animé d'un désir insatiable de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ. « Croyez-vous », disait-il un jour à son confesseur, « que je puisse mourir comme un lâche? Je « veux mettre mon corps en gage, pour qu'il soit tor- « turé, crucifié, brûlé, mis en morceaux par amour « pour mon Dieu et pour le salut des âmes ». Non content d'avoir éclairé les fidèles d'Italie par ses instructions, il voulait aller prêcher les hérétiques, les Turcs et les païens. Jamais il ne demanda la permission de dire la sainte Messe, ni de pratiquer des mortifications lorsque ces choses lui avaient été interdites; mais son ardeur pour la conversion des pécheurs le

poussa à écrire une longue lettre au cardinal Arigonio, protecteur de l'Ordre, pour le conjurer, au nom du sang de Jésus-Christ, des souffrances de la bienheureuse Vierge Marie, et de l'honneur de la cour céleste, de lui permettre de prêcher la pénitence ; il lui rappelait les fruits de salut que le Seigneur avait opérés par lui, pécheur très-indigne, et il ajoutait qu'il avait plus que tout autre le droit de prêcher la pénitence, puisque, grâce à la miséricorde divine, il avait été arraché aux griffes du démon, et qu'ayant été un très-grand coupable, il était plus capable de faire comprendre aux âmes l'amour infini de Dieu pour les hommes. Le zèle qui l'animait ne connaissait pas de repos, et comme sa langue était captive, il se servait de la plume pour écrire des lettres et des exhortations pressantes qu'il adressait aux paysans et aux bergers eux-mêmes. Ce fut dans ce but qu'il écrivit dans sa solitude un grand nombre de petits livres qui, étant réunis, formeraient deux gros volumes, et qui ont été traduits en plusieurs langues.

Ses opuscules ont une force merveilleuse pour tirer les pécheurs de leur indifférence ou de leur endurcissement, et pour amener les personnes pieuses à la pratique de la perfection. Il faisait passer dans ses livres la flamme qui consumait son cœur, et en les lisant, on demeure convaincu qu'il vivait d'amour pour Dieu plutôt que de l'air qu'il respirait : il ne parlait pas longtemps sans revenir à ce qui faisait battre son cœur, et sans nommer l'amour divin : on sentait que c'était le fond de tous ses entretiens. Il ne commençait jamais un écrit autrement que par le signe

de la croix, et il le terminait toujours de la même manière. Un religieux étant venu le visitèr dans sa cellule, le trouva plongé dans une douce extase, et lorsqu'il reprit ses sens, une chaleur brûlante se répandit autour de lui, à tel point que ce Père fut obligé de s'écarter et de se tenir près de la fenêtre qui était ouverte afin de se rafraîchir. Ce feu intérieur qui le dévorait presque toujours était si ardent que souvent, au milieu de l'hiver, le saint religieux dénouait sa corde et entr'ouvrait ses vêtements comme s'il eût été accablé par les chaleurs de l'été : il sortait pour respirer plus à l'aise, principalement lorsqu'il était seul, et il semblait ne rien sentir du froid excessif de la saison.

Il avait une grande dévotion pour sainte Madeleine, parce que le Fils de Dieu avait rendu témoignage de son amour pour lui : aussi l'appelait-il la portière de l'amour, et il se réfugiait auprès d'elle, afin qu'elle l'introduisît dans la fournaise de la charité. Il composa ses livres principalement sur ce sujet, et on peut juger, d'après les fragments de celui qu'il avait intitulé : *La langue de l'amour divin*, que cet ouvrage eût été plus considérable que toutes ses autres œuvres réunies, si la mort ne l'eût empêché de le terminer. Emporté par le désir de souffrir pour Jésus-Christ, il aimait tellement la croix, qu'il s'y attachait comme un esclave. Lorsqu'il porta dans sa cellule la grande croix qu'il avait faite pour ce motif, il s'étendit d'abord sur elle en ouvrant les bras; puis l'ayant dressée contre le mur de sa cellule, il se coucha à ses pieds après l'avoir placée au-dessus de sa tête : c'est ainsi que souvent il

prenait son sommeil. Lorsqu'il rentrait, il la baisait avec respect en versant des larmes, il la couronnait et l'ornait de toutes les fleurs qu'il pouvait trouver. Quelquefois il se tenait debout, les bras étendus devant elle pendant des heures entières, et il s'entretenait avec son divin Rédempteur comme s'il eût été devant ses yeux. Il portait aussi un crucifix sur sa poitrine, et le baisait souvent avec un profond respect; il désirait ne voir que son Crucifié, ne parler que de son Crucifié. Il aimait beaucoup les lieux déserts, où il pouvait échapper au tumulte du monde. Lorsque le général eut obtenu du Pape qu'il allât demeurer au couvent de San-Pietro Montorio, il se construisit sur un monticule situé au bout du jardin, une petite hutte afin d'y vivre à l'écart, et il l'appelait le désert de Sainte-Madeleine. Là son âme ardente jouissait en paix des consolations célestes : il célébrait chaque jour la sainte Messe dans une chapelle construite à l'endroit même où saint Pierre fut crucifié, puis il rentrait dans son ermitage pour n'en plus sortir; il ne mangeait qu'une fois par jour, et observait le jeûne pendant toute l'année. Après sept ou huit mois de séjour dans cette solitude, il reçut l'ordre de venir habiter le couvent de Saint-François sur le Tibre; mais avant de partir, il baisa la terre, fit une prière dans la chapelle dont nous avons parlé, et arrosa de ses larmes le lieu où avait été plantée la croix du prince des apôtres, comme s'il eût prévu qu'il ne le reverrait jamais; et quoique son repas fût servi, il s'éloigna sans manger, en signe de parfaite obéissance.

Il avait un sentiment profond de sa bassesse, et il se regardait comme un pécheur indigne de vivre. Il portait toujours au cou une chaîne à laquelle il attachait son bras par-dessous ses vêtements, comme un galérien, et lorsqu'on lui en demandait la raison, il répondait qu'il était un voleur et qu'il méritait les derniers supplices. Il demandait souvent qu'on lui crachât au visage, qu'on lui mît le pied sur la bouche, ou qu'on lui infligeât des pénitences ignominieuses. Il se plaisait à soigner les malades, et à nettoyer leurs plaies, principalement lorsqu'elles étaient repoussantes. Quand on lui demandait pourquoi il se cachait même pour éviter la rencontre des personnes pieuses, il répondait : « Que voulez-vous que je leur montre ? un « masque, un singe, une grosse bête ! » Un frère, ayant remarqué sa corde, et connaissant son ardeur pour la souffrance, lui demandait un jour s'il n'aimerait pas à être pendu : « Oui », dit-il, « ou plutôt je « voudrais endurer mille autre morts ignominieuses. « Oh ! que Dieu m'accorde cette grâce ! ce serait pour « moi un très-grand bonheur de souffrir pour mes « péchés. — Ne connaissez-vous pas », ajoutait-il, « la « bête puante que tout le monde a en horreur ? Je « suis hors de moi et pénétré d'étonnement, parce que « Dieu veut bien me souffrir sur la terre : car jamais « il n'y a eu et il n'y aura jamais de fripon comme « moi : si les bourreaux m'épargnent, c'est parce qu'il « ont peur d'attraper la peste ». Son ardeur pour la pénitence éclatait à chaque occasion; lorsque ses supérieurs, par compassion ou sur les instances de quelques bienfaiteurs, lui ordonnaient d'aller se pro-

mener où il voudrait, il montrait un visage gai, mais persévérait dans la pratique de ses austérités. Il se donnait la discipline jusqu'au sang, en disant qu'il valait mieux faire souffrir son corps que le satisfaire, et qu'il fallait donner de bonnes leçons à ce traître. Il mangeait si peu qu'il rentrait presque toujours épuisé dans son couvent.

Outre les persécutions qu'il eut à souffrir de la part de ses supérieurs et qu'il supporta avec une patience admirable, il fut encore, pendant les dernières années de sa vie, en proie aux peines intérieures et à des maladies tres-douloureuses. Pour le guérir d'une blessure, les médecins avaient commandé un cataplasme, et l'apothicaire l'avait, par erreur, composé avec des mouches cantarides ; mais le serviteur de Dieu souffrit sans témoigner d'impatience, et lorsque le médecin s'aperçut qu'on s'était trompé, il ne put assez admirer la patience du saint religieux. Pendant qu'il était chez les Franciscains réformés, il était sujet à des coliques très-douloureuses et à des rétentions d'urine qui le réduisaient quelquefois à l'extrémité. Les médecins, croyant qu'il avait la pierre ou la gravelle, essayèrent toutes sortes de remèdes. Mais le Père Barthélemy, voyant qu'ils ne le guérissaient pas, leur dit qu'ils perdaient leur temps, que sa maladie était l'œuvre du démon, et que Dieu lui avait permis de le torturer sans relâche. Il fut obligé de leur montrer son corps, et comme ils remarquaient avec étonnement les traces de ses mortifications, il les pria de garder le silence. Cependant ses souffrances augmentaient de plus en plus, et il semblait qu'il n'avait plus guère de temps à

vivre. Ayant remarqué que la promenade lui faisait du bien, il avait demandé la permission de sortir ; mais il se trouva encore plus fatigué : un jour, après sa messe, il fut obligé de rentrer presque aussitôt après avoir fait quelques pas : il suivit un instant les bords du Tibre qu'il se plaisait à regarder, et entra à l'infirmerie. Parmi les remèdes qu'on lui appliquait, il y en avait un qui était d'une violence extrême et qui faisait jaillir le sang ; cependant sa patience était inaltérable : « Jésus, mon Dieu ! » s'écriait-il, en poussant quelques soupirs, et c'était tout ce que la douleur lui arrachait.

Un Père, voulant le consoler, lui adressa ces paroles de Job : « Où est votre patience ? Ne vous rappelez-vous « pas ce que vous disiez, que Dieu vous avait préparé « une grande croix ? Votre maladie, c'est votre croix ». Le saint religieux remercia le Seigneur et pria les assistants de le préparer à la mort, bien qu'il ne donnât encore aucun signe d'une fin prochaine. Il répétait sans cesse des actes d'amour pour le Sauveur crucifié, chantait des cantiques, et bondissait sur son lit en s'écriant : « Jésus, mon amour ! » Lorsque son confesseur lui apporta le saint viatique, il se leva et se mit à genoux pour demander pardon au gardien et à ses frères ; puis il reçut en pleurant et avec un profond respect le corps de Notre-Seigneur. Personne ne pouvait retenir ses larmes en le voyant si recueilli et en entendant les paroles brûlantes d'amour qui s'échappaient de son cœur. Il se remit ensuite sur son lit, et demanda l'Extrême-Onction à plusieurs reprises, disant qu'il allait mourir et qu'il fallait se hâter : enfin,

quoique personne ne le crût en danger prochain, on alla chercher les saintes huiles ; mais il était trop tard ; il mourut sans qu'on s'en aperçût. C'était le 15 novembre 1617. Il avait vécu soixante ans, dont vingt-deux dans l'Ordre de Saint-François. Ses frères furent d'autant plus affligés de cette perte, qu'ils comptaient le conserver encore longtemps ; mais ils furent tous persuadés qu'il était allé dans le ciel, pour y jouir de la récompense méritée par ses travaux apostoliques, par sa vie austère et pénitente, par sa patience et son courage à supporter les nombreuses épreuves auxquelles il avait été soumis.

Les médecins voulurent connaître la cause de sa maladie, et ils ouvrirent son corps ; mais ils ne trouvèrent aucune trace de pierre ni de blessures intérieures, et ils déclarèrent que cela était extraordinaire.

Dès le point du jour, sa mort était connue de toute la ville, avant même que la cloche l'eût annoncée. En même temps accoururent des cardinaux et des princes, des gentilshommes et des pauvres, pour le voir. Rome tout entière était en mouvement ; chacun laissait de côté ses occupations pour honorer ce religieux admirable dont on avait tant parlé, et pour se disputer des lambeaux de ses vêtements. On fut obligé d'enfermer son corps derrière une grille en fer, dans la crainte qu'une dévotion excessive ne portât les fidèles à des violences regrettables ; et comme cette grille elle-même menaçait de céder sous le poids de la foule, on le rapporta dans l'intérieur du couvent. Le pape ordonna au cardinal Mellini, son vicaire, de

sceller la chambre dans laquelle on le renferma, et le lendemain on l'enterra dans le cimetière commun des Frères.

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE : Miracles après sa mort et procès pour sa béatification.

Dès que son âme fut délivrée de sa prison charnelle deux personnes remarquables par leur piété virent un grand cortége de saints de l'Ordre, descendre du ciel avec des habits blancs et suivis du patriarche séraphique, de la sainte Vierge et de Notre-Seigneur : ils se rendaient au-devant du Père Barthélemy et le félicitaient d'avoir si bien profité de la grâce, d'avoir servi Dieu avec fidélité et d'avoir gagné beaucoup d'âmes au ciel. Saint François le présenta à Jésus-Christ en lui disant : « Voici, Seigneur, l'âme d'un véritable Frère Mineur, « mon fils et votre serviteur ; voici l'homme qui a tant « travaillé et souffert pour votre amour ». Puis le divin Rédempteur et sa glorieuse Mère lui firent l'accueil le plus amical, et le plaçant au milieu d'eux, le conduisirent dans le séjour éternel.

Le frère Jean-Baptiste de Sarzana, étant envoyé en Allemagne, avait reçu de lui l'assurance qu'il n'y resterait pas longtemps, et de fait il était de retour sept mois après ; mais lorsqu'il fut rentré à Rome, il apprit que le Père Barthélemy était mort, et il se mit à l'invoquer : le saint religieux lui apparut, le visage entouré d'une auréole brillante, et lui dit qu'il serait lui-même bienheureux. Le Frère lui ayant demandé ce que signifiait le feu dans lequel il était plongé : « C'est », répon-

dit-il, « le feu de l'amour divin, que j'ai demandé pen- « dant toute ma vie, et dont je jouis maintenant dans « le ciel ».

Jean-Baptiste Salvago, évêque de Sarzana, était atteint d'une maladie cruelle, qui ne lui permettait ni de marcher, ni de rester debout, ni de s'asseoir, et ses douleurs étaient excessives ; mais plein de confiance dans les mérites du saint religieux, il l'invoqua et se trouva bientôt soulagé. Cependant il souffrait encore beaucoup de la tête, et il fit connaître à son théologien, alors vicaire du couvent, le bienfait qu'il devait à la protection du serviteur de Dieu : ce religieux lui conseilla d'appliquer sur son mal une lettre du Père Barthélemy, et de mettre autour de ses reins sa chaîne de fer ; la guérison fut complète.

Les trois enfants d'une dame de Sarzana se trouvaient réduits à l'extrémité, lorsque leur mère leur fit toucher un morceau de vêtement qui avait appartenu au saint religieux : ils se levèrent aussitôt parfaitement rétablis. Cette même dame fut guérie de la même manière, à deux reprises différentes, d'un abcès qui la faisait horriblement souffrir. Un de ses fils étant tombé de son lit la tête la première, fut relevé sans aucun signe de vie ; mais sa mère ayant invoqué le Père Barthélemy, l'enfant ouvrit les yeux, en souriant, et accepta de la nourriture : il n'avait plus aucun mal.

La princesse Colonna ayant demandé qu'on lui fît le portrait du Père Barthélemy, le peintre, qui ne l'avait jamais vu, était dans un très-grand embarras. Pendant qu'il cherchait les moyens d'en sortir, il eut une vision, et il vit deux Frères Mineurs, dont l'un était, lui dit-on,

le Père Barthélemy, et comme il désirait beaucoup le regarder en face, le serviteur de Dieu se tourna vers lui, de sorte que le peintre put le contempler tout à son aise.

Le Père Etienne de Morlupo n'avait plus aucune espérance dans les remèdes des médecins, lorsqu'il eut la pensée de boire un peu d'eau qui avait servi à laver les pieds du Père Barthélemy, et il recouvra aussitôt la santé. Diane Paganella, qui depuis trois ans souffrait de l'estomac, fut guérie en faisant un pèlerinage à son tombeau. Une religieuse de Rome fut délivrée de migraines très-douloureuses avec un morceau de ses vêtements. Une Clarisse qui ne pouvait jeûner depuis cinq ans, mit sur sa poitrine un linge qu'on avait fait tremper dans le sang du Père Barthélemy, et sa faiblesse disparut. Deux autres religieuses furent débarrassées de la fièvre et de la migraine par le même moyen. Un habitant d'Ancône, qui avait la jambe fracassée, vit aussi son mal disparaître en touchant un morceau de ses vêtements. Tous les objets qui avaient été à son usage avaient une grande vertu contre toutes sortes de maladies et de dangers. Un vigneron, voyant un nuage de grêle menacer sa récolte, eut la pensée de placer sa vigne sous la protection de quelques pièces d'étoffe qui avaient servi au Père Barthélemy et que son fils, Frère Mineur, lui avait envoyées : sa confiance fut couronnée d'un plein succès ; car tandis que tous les champs voisins étaient ravagés, ses raisins furent épargnés. Sa femme eut recours au même moyen pour être guérie de diverses maladies qui l'avaient réduite à l'extrémité. Une jeune fille de Cattaro fut délivrée de

fièvres brûlantes par une bénédiction écrite de sa main. Une Clarisse de Ripa-Tranzone, qui avait laissé tomber dans le feu un mouchoir trempé dans son sang, le retrouva intact au bout d'une demi-heure. Une jeune fille de Gènes, abandonnée de tous les médecins, semblait sur le point de rendre le dernier soupir, lorsque ses parents invoquèrent le Père Barthélemy : le provincial vint la visiter, et dès qu'il lui eut fait toucher une corde et un mouchoir du saint religieux, la malade s'endormit d'un sommeil paisible, et peu après se réveilla si parfaitement rétablie que le médecin déclara sa guérison surnaturelle. Une dame de Civitella recouvra la santé par le même moyen, bien que son état fût désespéré. Un gentilhomme avait été guéri d'une migraine très-douloureuse, par un vœu qu'une dame, nommée Victoire Bonvisi, avait fait pour lui en l'honneur du Père Barthélemy ; mais comme il attribuait sa guérison aux remèdes des médecins, et qu'il se raillait de la confiance de cette dame, il fut atteint de nouveau de la même maladie, et il ne recouvra la santé qu'après avoir promis d'exécuter les engagements pris en son nom. Il vint lui-même en pèlerinage au tombeau du saint religieux, et l'orna d'un buste en argent. Christophe Conturbio, avocat de Milan, ayant appris que sa fille, religieuse cloîtrée, avait été guérie en invoquant le serviteur de Dieu, fit un vœu en son honneur pour obtenir le rétablissement de Jules Arezzio, président du grand conseil de cette ville. Dès le lendemain, celui-ci sentit ses forces se ranimer, et quelques jours après, il pouvait assister au *Te Deum* qu'on fit chanter à l'occasion de son rétablissement.

Il envoya également à Rome un buste en argent, sur lequel il fit graver en quelques mots l'histoire de ce miracle. Lucrèce Castiglione souffrait depuis quatorze jours des douleurs aiguës qui lui enlevaient toute espèce de sommeil ; voyant que les remèdes ne lui procuraient aucun soulagement, elle invoqua le Père Barthélemy, et fit appliquer sur ses membres malades un morceau de ses vêtements : à l'instant même, se sentant guérie, elle s'écria : « Miracle ! miracle ! Saint « Barthélemy, je vous remercie ». Un frère lai, obligé de passer la nuit dans la maison d'un tyrolien dont la femme était hérétique, guérit son fils malade, en le bénissant avec le crucifix du Père Barthélemy, et cette protestante confondue ne put s'empêcher de dire : « Ce « Père doit être un grand saint ». Catherine d'Orléans, princesse de Longueville, de la famille de Lorraine, recouvra l'usage d'un bras paralysé, en touchant une lettre écrite par le serviteur de Dieu, et elle se chargea elle-même de faire connaître ce bienfait en Italie et en France. Le Père Bernard de Favara, dont nous avons écrit la vie le 16 juillet, guérit un Frère, nommé André, en plaçant sur ses yeux éteints une relique du Père Barthélemy. En Sicile, trois femmes atteintes de coliques, un lépreux et plusieurs malades recouvrèrent la santé en touchant des objets qui avaient été à son usage.

Quatre ans après sa mort, sur l'ordre de Grégoire XV, dont le Père Barthélemy avait prédit la promotion au cardinalat et au souverain Pontificat, son corps fut tiré du cimetière commun et placé dans une châsse, près de l'autel de Saint-Antoine de Padoue : le cardinal Farnèse lui fit faire un tombeau en marbre, sur lequel

le serviteur de Dieu est représenté, un crucifix à la main, et les yeux fixés sur le divin Sauveur : on y grava également les titres des livres qu'il avait composés. Les fidèles s'y rendaient en foule, et pendant de longues années, des fleurs et des cierges allumés entourèrent continuellement ses précieux restes.

Le procès de sa béatification, achevé et approuvé en 1627, fut abandonné lorsque le pape Urbain VIII défendit de poursuivre la béatification de ceux qui n'étaient pas morts depuis plus de cinquante ans. On le reprit dans la suite ; mais il n'a pas encore eu de sanction définitive.

(Mazzara.)

Dans le même couvent de Saint-François, à Rome, reposent les restes de Frère Onuphre, originaire du royaume de Naples, et envoyé dans la province romaine pour apprendre aux Frères à tisser le drap destiné aux vêtements des religieux. Docile aux injonctions de la règle, il n'était pas moins appliqué au travail qu'à la prière : sobre de paroles, il savait néanmoins donner à sa voix un accent de conviction qui édifiait tous ses Frères ; il était empressé à rendre service, simple dans ses manières, très-sévère pour lui-même, et plein d'indulgence pour les autres. Jamais il ne mangeait de viande, et il passait presque toute la nuit dans l'église : il recevait souvent la sainte Eucharistie, et édifiait tous ceux qui le voyaient, par son humilité et son recueillement. Dieu l'honora du don des miracles dans la province des Saints-Anges. Un jour qu'il revenait dans son couvent avec un Père qui avait

prêché le Carême, il fut sévèrement grondé par celui-ci, parce qu'il n'avait pris aucune provision pour la route, et que la chaleur les faisait horriblement souffrir. Onuphre reconnut humblement sa faute et s'écarta un instant pour demander à Dieu de venir à leur secours. Tout à coup il aperçut dans un buisson une serviette où se trouvaient deux petits pains, du fromage et un flacon de vin : personne ne paraissait dans le voisinage, et les deux religieux profitèrent de ce que leur envoyait la Providence pour apaiser la faim et la soif qui les consumaient : lorsque le repas fut achevé, la serviette disparut, et ce nouveau prodige les remplit de reconnaissance pour la main divine qui avait pourvu à leurs besoins. Comme il demandait un peu de vin à une dame, celle-ci lui répondit que son tonneau était vide ; mais comme le bon Frère insistait pour qu'elle allât s'en assurer, elle fut très-étonnée de le trouver rempli. En mémoire de ce prodige, elle appela ce fût le tonneau de saint François. Au couvent de Sarandilia, il obtint, par l'intercession de la très-sainte Vierge, les aliments dont il avait besoin pour recevoir des religieux étrangers qui étaient venus demander l'hospitalité. La comtesse d'Olivarès, femme de l'ambassadeur d'Espagne à Rome, se voyant sur le point de rendre le dernier soupir, fit demander une relique de saint François au couvent situé sur le Tibre ; mais le gardien, qui n'en possédait pas, lui envoya la corde d'Onuphre, et dès qu'elle l'eut appliquée sur elle-même, le danger disparut. Il mourut vers l'an 1588, à l'âge de soixante-dix ans.

(Barezzo et Mariano.)

SEIZIÈME JOUR DE NOVEMBRE

—

SAINTE AGNÈS D'ASSISE, CLARISSE

1253. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

Agnès était sœur de sainte Claire et moins âgée qu'elle d'environ quatre ans. L'affection la plus tendre l'unissait dès l'enfance à sa sœur aînée, et sans doute les pieux exemples de celle-ci, grâce à la vivacité de leur mutuel amour, avaient mieux pénétré son âme. Lorsque Claire eut quitté la maison paternelle, Agnès voulut être la première à la suivre sur cette voie où l'Agneau les précédait et où tant de vierges, jusqu'à la fin des temps, devaient avec elles s'attacher à ses pas. Elle s'enfuit donc, elle aussi, et rejoignit sa sœur au monastère de Saint-Ange, où elle était alors. « Je « ne viens pas », lui dit-elle, en faisant allusion aux persécutions exercées contre Claire par leurs parents, « je ne viens pas fatiguer votre patience par d'inutiles « reproches ; au contraire, me voici prête à demeurer « pour toujours avec vous, au service du même « maître ». Claire, l'embrassant avec une inexprimable tendresse, lui répondit : « O ma très-douce sœur, bé-« nie soit à jamais la miséricorde de Dieu, qui m'a « exaucée alors que j'étais pleine de sollicitude pour « vous ! »

Mais la persécution que Claire avait vaincue se déclara plus terrible contre Agnès. Favorino, leur père,

dont le cœur saignait encore du départ de sa fille aînée, fut rempli de fureur en apprenant celui de la seconde. Il réunit sa parenté, réussit à remplir de sa propre colère le cœur de douze hommes, qui prirent leurs armes et se rendirent avec lui au monastère de St-Ange, résolus à ramener Agnès de gré ou de force.

La douceur et les larmes qu'ils employèrent d'abord n'ayant point ébranlé la jeune sainte, ils la saisirent, la frappèrent, et l'un d'entre eux la tirant par les cheveux, ils l'entraînèrent jusqu'au pied de la montagne que dominait le pieux asile des sœurs. Agnès ne cessait d'implorer le secours de Claire, en lui disant : « A mon secours, très-chère sœur ! ne souffrez pas « que l'on m'arrache à Jésus-Christ, mon Seigneur ! » Claire, en effet, s'était jetée à genoux ; ses prières et ses larmes obtinrent de Dieu une assistance miraculeuse, et le ciel manifesta que c'était bien lui qui avait ravi au monde ces deux vierges. Soudain Agnès devient si lourde, qu'on ne peut la transporter ni lui imprimer le moindre mouvement, et les douze hommes qui l'emmènent épuisent en vain leurs forces sans lui faire faire un pas de plus. Un de ses oncles, rendu plus furieux par ce prodige, saisit son épée pour ôter la vie à cette innocente colombe ; mais une puissance invisible raidit son bras, et au même instant il se sentit pris d'intolérables douleurs, dont il guérit seulement après plusieurs jours par l'effet des prières d'Agnès. En même temps se présenta Claire, demandant qu'on lui rendît cette tendre victime. On n'eut garde de la lui refuser, et les deux sœurs rentrèrent dans leur asile.

Peu de jours après, saint François les plaçait dans le monastère de Saint-Damien, que leurs vertus devaient rendre à jamais illustre, et pour fiancer Agnès à Jésus-Christ, il lui coupa les cheveux. Agnès suivit de près sa sœur aînée dans la voie de la plus haute perfection. Elle portait un rude cilice sur sa chair délicate et ne se nourrissait presque jamais que de pain et d'eau ; en même temps qu'elle se traitait elle-même avec cette rigueur, elle montrait pour toutes ses compagnes une bonté sans égale. Son assiduité à la prière et aux exercices monastiques était admirable ; aussi Dieu la favorisa-t-il de ses grâces les plus privilégiées, et un jour sa sœur Claire la vit, dans un coin du chœur où elle s'était mise pour prier, élevée de terre et la tête ornée d'une triple et mystérieuse couronne. Elle fut aussi quelquefois favorisée de la visite du saint enfant Jésus, auquel elle avait la plus tendre dévotion.

Le séraphique Père, reconnaissant qu'une vierge si sainte était appelée par le divin Sauveur à lui préparer de nouvelles épouses, l'envoya d'abord à Florence, où plusieurs jeunes personnes s'étaient déjà réunies pour imiter la vie angélique des pauvres Dames de Saint-Damien. Ce fut de là qu'Agnès écrivit à Claire cette lettre devenue célèbre, où elle exprime si vivement sa douleur de se sentir séparée de sa sœur. Outre ce monastère de Florence, Agnès en fonda un grand nombre d'autres dans la Péninsule, notamment ceux de Venise et de Mantoue.

Après une vie pleine de travaux et des plus héroïques vertus, elle revint auprès de la sœur qu'elle avait tant

aimée ; mais ce fut pour assister au spectacle solennel de ses derniers instants, où la Reine des cieux vint avec un chœur de vierges bienheureuses annoncer l'éternelle gloire à cette incomparable amante de son divin Fils. Agnès, qui avait autrefois si douloureusement senti sa séparation d'avec sa sœur, ne tarda pas à la rejoindre au banquet des noces de l'Agneau ; elle mourut trois mois après elle, le 16 novembre 1253, dans ce couvent de Saint-Damien, qui avait été pour elle l'école de la sainteté. Pie VI a approuvé son culte en 1777.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LA B. SALOMÉE, REINE DE GALICIE

VIERGE, CLARISSE

1268. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

Cette illustre princesse était fille de Lescon, duc de Cracovie et de Sandomir. Dès sa première enfance, toute radieuse de beauté, d'innocence et de candeur, elle était l'orgueil de sa famille et l'ornement de la cour de Pologne. A peine avait-elle trois ans, que le roi de Hongrie, André II, père de sainte Elisabeth, la demanda pour son plus jeune fils, le prince Colman, âgé de six ans. On les fiança, malgré leur jeunesse ; et Salomée devant être, selon l'usage du temps, élevée

avec son futur époux, fut arrachée aux caresses de ses augustes parents et conduite à la cour de Hongrie.

La petite princesse ne tarda pas à faire l'admiration de sa nouvelle famille par sa beauté, la vivacité de son esprit, l'amabilité de son caractère et la sagesse qui assaisonnait tous ses discours. Entre autres choses, elle apprenait le latin avec une facilité étonnante, et l'activité de sa mémoire était telle, qu'il lui suffisait d'entendre lire ou chanter une seule fois l'Evangile à la messe pour le retenir et le traduire. Salomée était douce dans ses paroles, pleine d'une tendre compassion pour les malheureux ; elle aimait la solitude et le silence. La meilleure partie de son temps était pour Dieu et pour les pauvres ; le reste était consacré aux bonnes lectures. De bonne heure, elle fut inspirée de consacrer à Dieu sa virginité ; mais, voyant trop de difficultés à faire accepter son projet à ceux qui avaient autorité sur elle, elle se confia avec un entier abandon à l'amoureuse providence de Dieu, tout en lui recommandant avec larmes le pieux dessein que la grâce avait inspiré à son jeune cœur.

L'époque de ses noces arriva : Salomée avait alors treize ans. Les deux jeunes époux, dès le premier jour de leur union, firent le vœu de virginité perpétuelle ; et, pendant les douze années qu'ils vécurent ensemble, ils l'observèrent avec la plus scrupuleuse fidélité. Salomée interrompait souvent le repos de ses nuits pendant de longues heures qu'elle donnait à la prière. Dans ses douces communications avec Dieu, elle éprouvait de si vifs transports, qu'il lui arrivait parfois de tomber en défaillance ; et, le

matin, on la trouvait étendue sans mouvement sur le parquet de son oratoire. Remplie chaque jour d'un plus profond mépris pour le monde, la sainte ne songeait qu'à crucifier sa chair par des mortifications de tout genre. Ayant échangé la pourpre contre l'habit du Tiers Ordre, qu'elle reçut des mains de son confesseur le Père Adalbert, Frère Mineur, elle ne porta plus désormais que les livrées de la pauvreté et de la pénitence, sous lesquelles elle cachait un rude cilice. Un si éclatant mépris des vanités du siècle dans une princesse jeune et belle ne pouvait manquer d'être efficace. Une réforme générale s'introduisit à la cour; les plus nobles dames renoncèrent à la pompe des parures et au luxe des divertissements, pour s'adonner aux pratiques de la piété et aux œuvres de miséricorde.

Devenue princesse souveraine par l'élection de son époux au trône de Galicie, la bienheureuse ne changea rien à ses habitudes de simplicité et de piété. Elle profita au contraire de l'indépendance plus complète et des ressources plus abondantes que lui assurait sa position pour étendre et multiplier ses bonnes œuvres. Son noble époux, bien loin de s'opposer à ses intentions généreuses, les secondait de tout son pouvoir. Après douze années d'une union plus angélique qu'humaine avec Salomée, le jeune roi Colman alla recevoir de Dieu la récompense due à sa chasteté et à son courage. Il mourut en 1225, en combattant glorieusement contre les Tartares pour la défense de sa patrie et de sa foi.

Dès ce moment, Salomée résolut de se consacrer à

Dieu dans la vie religieuse. Pour se préparer à la grande action qu'elle projetait, elle fit deux parts de ses immenses richesses : l'une fut distribuée à ceux qui avaient le plus souffert des malheurs de la guerre ; l'autre fut consacrée à réparer et à orner les églises ruinées par les Tartares, et à construire des couvents de Franciscains et de Clarisses. Près de quinze ans s'écoulèrent en ces saintes occupations. Enfin, la pieuse princesse ayant mis la dernière main aux grandes œuvres qu'elle avait entreprises, entra, en 1240, au couvent de Zavichost, où la Règle de Sainte-Claire était observée dans toute sa pureté. Elle y reçut le voile des mains du bienheureux Prandotha, évêque de Cracovie. Plus tard, le monastère de Zavichost étant continuellement menacé par les incursions des Tartares, la bienheureuse princesse le quitta, et vint s'établir avec sa communauté à Scalen, près de Cracovie, où le duc Boleslas, son frère, lui avait fait bâtir un monastère.

En revêtant l'habit religieux, Salomée ne se réserva rien de tout ce qu'elle avait possédé jusqu'alors. De plus, elle demanda comme une grâce la cellule la plus incommode et la plus pauvre du monastère, afin que sa demeure fût en tout conforme à la vie qu'elle désirait mener. Dans cette retraite que son cœur avait choisie, sa ferveur ne connut plus de bornes, et ses austérités effrayaient les plus courageuses. Jour et nuit, elle portait sous ses vêtements divers instruments de pénitence ; ses jeûnes étaient continuels, et elle s'interdit pour toujours l'usage du vin, bien que la Règle ne le défendît pas. Son lit n'était qu'une natte

jetée sur de simples ais, et la durée de son sommeil ne dépassait jamais trois ou quatre heures. La Bienheureuse passa vingt-huit années dans la pratique de l'humilité la plus profonde, de la pauvreté la plus absolue, de l'obéissance la plus entière, attendant patiemment qu'il plût à Dieu de la retirer de ce monde, ce qui arriva le samedi 17 novembre 1268. Salomée avait vécu soixante-sept ans, dont vingt-huit s'étaient écoulés dans la vie religieuse.

Le corps de la sainte fut, selon ses désirs, enseveli dans l'église des Frères Mineurs de Cracovie, auprès des restes du roi Colman. Le pape Clément X, informé de la haute sainteté de la bienheureuse Salomée et des grands et nombreux miracles opérés par son intercession, autorisa solennellement le culte que les Polonais lui rendaient depuis quatre siècles, et permit à tout l'Ordre de Saint-François de célébrer sa fête, sous le rit double, au jour anniversaire de sa mort.

LE VÉNÉRABLE PIERRE GASTOLD

ÉVÊQUE DE VILNA

ET AUTRES, MARTYRS

1341. — Pape : Benoît XII. — Roi de France : Philippe VI, *de Valois*.

SOMMAIRE : Pierre Gastold se convertit à la foi, travaille à la conversion des Lithuaniens, embrasse la vie religieuse, est nommé évêque de Vilna, est martyrisé par les Tartares. — Autres martyrs.

La mort sanglante de soixante Clarisses et de douze Frères Mineurs, massacrés par les Tartares, dont nous

avons parlé dans la vie de la bienheureuse Salomée, nous fournit l'occasion de raconter le martyre de plusieurs autres religieux, mis à mort en haine de la foi, en Pologne et dans les pays voisins, par ces mêmes barbares. Pierre Gastold, palatin de Podolie, appartenait par sa naissance aux plus illustres familles du grand-duché de Lithuanie. Elevé dans l'idolâtrie, il se convertit à la prédication des Frères Mineurs qui vinrent, en 1324, évangéliser ce pays, et il reçut le baptême. Brûlant du désir de procurer à ses sujets le bonheur d'être chrétiens, il fit venir de Russie et de Podolie, à Vilna, quatorze religieux, et, en 1332, il leur bâtit un couvent près d'une église dédiée à la sainte Croix. Pendant que ces ouvriers évangéliques travaillaient avec un zèle admirable à faire briller aux yeux de ces infidèles les lumières de l'Evangile, les principaux habitants de la ville, irrités des progrès que le christianisme faisait dans la contrée, profitèrent d'une absence de leur prince pour organiser un soulèvement contre les religieux, et les massacrèrent sur la place du Marché à Vilna : sept d'entre eux furent tués à coups d'épée et jetés dans les flammes ; les sept autres, après avoir été crucifiés sur une montagne, furent précipités dans une rivière.

A cette nouvelle, le prince Gastold revint immédiatement à Vilna, et sur l'ordre du duc de Lithuanie, il fit mettre à mort les principaux coupables ; puis les restes des saints martyrs ayant été retrouvés, furent enterrés dans le cimetière devant l'église Sainte-Croix, au milieu des témoignages de la vénération la plus profonde. Une inscription placée sur leur tombeau

rappelle que ces quatorze héros appartenaient à la famille de saint François et qu'ils fécondèrent de leur sang les premières semences de la foi qu'ils avaient apportée dans ce pays. L'évêque de Kiow ayant été guéri par leur intercession de fièvres pernicieuses, fit graver en 1543 sur leur tombeau quelques vers latins qu'il avait composés en leur honneur.

Le prince Pierre Gastold avait reçu non-seulement la foi, mais encore le plus grand zèle pour la perfection chrétienne : aussi quelques années après sa conversion, il abandonnait tout pour embrasser la pauvreté évangélique dans l'Ordre de Saint-François. Grâce à ses bienfaits, les Frères Mineurs s'étaient multipliés dans ses Etats, et y possédaient de nombreux couvents. En recevant l'habit religieux, il se livra tout entier à la prière, à l'étude et à la pratique des vertus de l'Ordre : son mérite ne tarda pas à briller d'un nouvel éclat, et le Pape le choisit comme premier évêque de Vilna. Cette dignité était moins un honneur qu'un fardeau, et le prince n'en connut que les peines : il passait sa vie à convertir les païens, à instruire les néophytes et à fortifier le courage de ceux qui chancelaient.

Cependant les Lithuaniens supportaient avec peine le joug des Polonais qui les avaient subjugués, et la crainte d'être forcés à abandonner leurs fausses divinités les poussa à la révolte : ils demandèrent des secours aux Tartares dont ils avaient été autrefois les tributaires et s'engagèrent de nouveau à reconnaître leur empereur comme leur maître. Ces barbares pénétrèrent donc en Pologne et en Lithuanie où il exer-

cèrent leur fureur principalement contre les églises et les religieux. Pierre Gastold mourut victime de leur haine pour la foi, et souffrit le martyre avec trente-cinq autres Frères Mineurs, le 24 mai 1341. Leurs restes furent déposés et reposent encore dans l'église de l'Ordre, dédiée à la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.

Cette même année, un peu avant l'arrivée des Tartares, le prince de Kiow avait commencé à persécuter la religion en faisant mettre à mort quatre religieux franciscains nommés Pancrace, Pierre, Paul et Léonard, dont les corps furent enterrés à Vilna sous le maître-autel de l'église de l'Ordre.

En 1247, les vénérables Gérard et Marquild furent mis à mort pour la foi par les Tartares dans la ville de Krementz, et des miracles accomplis sur leurs tombeaux entretinrent pendant longtemps la réputation de sainteté qu'ils avaient conquise par leur martyre.

Les Pères Benoît de Pologne et Jean de Plano, envoyés par le pape Innocent IV dans ces contrées pour étendre le règne de Jésus-Christ, remportèrent aussi la palme du martyre : le 20 mai 1248 ils furent percés de flèches, puis décapités par les ennemis de la foi. Leurs restes ont été ensevelis dans la ville d'Armalech.

Le vénérable Vislas, aussi distingué par sa science que par sa piété et son zèle pour le salut des âmes, travaillait depuis quelques années en Prusse à gagner de nouveaux enfants à l'Eglise, lorsqu'en 1342 il mourut à Magdebourg, probablement victime de quelques hérétiques : des miracles confirmèrent après sa mort la renommée qu'il s'était acquise par ses vertus.

En 1425, près d'Olmutz, en Moravie , trois Frères Mineurs furent massacrés par des Hussites, révoltés contre l'Eglise et l'empereur Sigismond.

Le vénérable Pierre Gastold n'est pas reconnu comme premier évêque de Vilna par les anciens historiens de l'Ordre, soit parce que le siége épiscopal de cette église ne leur fut pas connu, soit que son épiscopat ait été de trop courte durée , et que le récit des travaux apostoliques de ce saint prélat et de ses compagnons ait été anéanti par les Tartares. Mais lorsque, en 1386, Jagellon, grand duc de Lithuanie, se mariant avec Hedwige, princesse de Pologne, réunit ce pays à ses autres Etats, il voulut, en embrassant la foi, travailler à la conversion de ses sujets, et dans ce but il leur envoya quelques Frères Mineurs. L'année suivante il vint lui-même en Lithuanie, et renversa les temples d'idoles qu'il rencontra, puis rétablit un évêque à Vilna avec un grand nombre d'autres siéges épiscopaux et d'églises paroissiales. Le Père André Vazilo, noble polonais et religieux franciscain d'un grand

mérite, fut placé sur le siége de Vilna, et travailla pendant de longues années avec un grand succès à la conversion des Lithuaniens.

(*Supplément* de WADDING.)

LE VÉNÉRABLE MASSÉO

COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS

1280. — Pape : Nicolas III. — Roi de France : Philippe III, *le Hardi*.

SOMMAIRE : Ses mortifications, son obéissance, son humilité, sa charité. — Estime de saint François pour lui.

Parmi les religieux les plus remarquables auxquels le patriarche séraphique donna l'habit religieux, après avoir obtenu en 1210 l'indulgence de la Portioncule, nous devons compter le vénérable Masséo, qui appartenait de naissance à une famille illustre de Marignano, en Ombrie, et qui avait conquis dans le monde une belle réputation de prudence et d'éloquence. Dès les premiers jours de sa conversion, ses progrès dans la vie spirituelle furent si remarquables, qu'on pouvait le regarder comme un ancien religieux. Il ne faisait qu'un repas par jour après le coucher du soleil, et encore ne mangeait-il qu'un morceau de pain arrosé de ses larmes ; il s'efforçait de soumettre les inclinations de la nature corrompue aux ordres de la raison éclairée par la foi. Malgré son application aux travaux corporels les plus pénibles, il ne s'accordait jamais plus de deux heures de repos, et passait le reste de

la nuit dans l'église. Souvent il s'écriait à haute voix : « Mon Seigneur Jésus-Christ, accordez-moi un vrai « repentir de mes péchés, votre grâce pour me corri- « ger et pour satisfaire à votre justice selon votre « sainte volonté », et il répétait cette prière jusqu'à ce qu'il fondît en larmes. Le matin, après avoir entendu la sainte Messe avec une grande piété, il se renfermait dans sa cellule, tant que l'obéissance ne l'en faisait pas sortir. « Seigneur et Père des miséricordes », disait-il encore, « éclairez mon intelligence pour que « je connaisse votre majesté ; enflammez mon cœur « d'amour pour votre bonté, et donnez-moi votre « crainte afin que je ne vous offense jamais ».

Saint François, qui avait remarqué son ardeur pour la prière, et ses progrès dans la vie religieuse, voulut le prémunir contre la vaine gloire et établir sa vertu sur le fondement solide d'une vraie humilité. Il lui dit donc un jour devant tous ses enfants spirituels : « Frère Masséo, vos frères qui sont ici, ont reçu de « Dieu la grâce de la méditation et de la prière ; mais « vous êtes plus apte aux travaux extérieurs et au ser- « vice du couvent : aussi, afin que les autres puissent « s'appliquer plus librement à leurs saints exercices, « je vous charge du soin de la porte et de la cuisine : « vous veillerez surtout à ce que les hommes du monde « ne troublent pas notre retraite, et vous les renverrez « avec des paroles aimables. Allez en paix, et faites ce « que je vous ordonne avec les mérites de la sainte « obéissance ». Le vénérable religieux se soumit sans murmure à un ordre qui était cependant bien pénible, et qui ne lui laissait aucun instant de repos, pour se

livrer à son attrait pour l'oraison ; le saint patriarche voulait s'assurer par cette épreuve que Masséo n'obéissait point à un reste d'amour-propre en recherchant avant tant d'ardeur la prière et la solitude, et la docilité que le pieux Frère apporta dans l'exécution de ces ordres, lui concilia l'estime et l'affection de son Père spirituel. Les autres religieux, émus de compassion en voyant leur frère porter seul le poids des travaux les plus fatigants, prièrent saint François de le décharger de ce fardeau et de le partager entre eux ; du reste ils connaissaient bien sa ferveur et son amour pour le recueillement, et ils désiraient d'autant plus favoriser son penchant, qu'ils étaient eux-mêmes plus froids et moins recueillis pendant leurs exercices de piété. Le Patriarche séraphique savait désormais à quoi s'en tenir sur le compte de Masséo ; il le fit donc appeler, lui dit que ses frères demandaient à partager ses travaux et que telle était aussi sa volonté : « Mon Père », répondit l'humble religieux, « comman- « dez-moi tout ce que vous voudrez, car j'entends et je « vénère la voix de Dieu dans tout ce que vous me « commandez ». Alors saint François adressa à ses religieux une belle exhortation sur l'humilité et la charité fraternelle, et leur montra que plus on recevait de grâces, plus on devait être humble, et que nulle vertu ne peut être agréable à Dieu sans la charité et l'humilité.

Un jour qu'il s'entretenait de choses spirituelles avec d'autres religieux, le vénérable Léon leur dit qu'il connaissait un homme très-grand devant Dieu, qui, aux grâces les plus extraordinaires, savait

unir une profonde humilité; que, grâce à cette vertu, il se regardait comme le plus grand pécheur du monde, et grandissait de jour en jour en mérites et en vertus : Masséo, désirant être méprisé, et se sentant enflammé d'amour pour l'humilité par les paroles qu'il venait d'entendre, se retira pour prier à l'écart, et levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écria : « Seigneur, « fortifiez et affermissez en moi cette vertu qui est le « fondement de toutes les autres : que votre miséri- « corde daigne m'accorder le don d'une véritable hu- « milité; car mon âme ne goûtera pas de repos, tant « que je n'aurai pas obtenu cette faveur ». Il répétait souvent cette prière dans sa cellule et au milieu de la solitude des buissons; il se livrait à de grandes austérités pour mériter cette faveur : or, un jour qu'il renouvelait sa demande en poussant de profonds soupirs dans le jardin du couvent, il entendit la voix de Notre-Seigneur qui lui disait du haut du ciel : « Frère « Masséo, que donneriez-vous pour obtenir cette « grâce ? — Mes deux yeux, Seigneur, répondit-il ». Le divin Maître reprit à son tour : « Vous conserverez « votre vue, et je vous accorderai ce que vous dési- « rez ». En même temps il remplit son serviteur de consolations célestes, et d'une connaissance si parfaite de son néant, qu'il se regarda depuis ce jour comme la créature la plus abjecte du monde. Dans sa joie, le saint religieux répétait souvent cette parole de David : « *Domine, spiritu principali confirma me,* Seigneur, « affermissez-moi par votre esprit le plus important »; et comme Jacques de Fallerone lui témoignait son étonnement de cette prière si fréquente : « Lorsqu'une

« âme », répondit-il, « trouve son bonheur dans une « chose, elle ne doit plus le chercher ailleurs ».

Cependant cette joie était quelquefois interrompue par des jours de tristesse; car les eaux des faveurs divines, bien loin de le désaltérer, ne faisaient qu'augmenter en lui la soif de nouvelles grâces. Un jour, ses frères ayant remarqué que son visage était tout changé, lui demandèrent la cause de son abattement : « C'est que », répondit-il, « je désire obtenir de « Dieu la vraie charité pour mes ennemis; car bien « que, par sa grâce, je ne désire aucun mal à ceux qui « m'en feraient, et que je leur souhaite autant de bien « qu'à moi-même, cependant si quelqu'un m'arrachait « les yeux, ou me coupait les pieds et les mains, je « leur pardonnerais sans doute; mais je sens avec « peine que je ne pourrais pas l'aimer comme aupara- « vant, ni entendre avec plaisir son éloge : c'est la « grâce que je demande à Notre-Seigneur, et lorsqu'il « me l'aura accordée, mon âme sera entièrement satis- « faite ». Ces paroles nous font voir comment, au commencement de l'Ordre, les Saints se sont efforcés de pratiquer les vertus chrétiennes dans toute leur étendue, et de choisir les moyens les plus efficaces pour procurer la gloire de Dieu, le salut du prochain et leur propre sanctification. Le vénérable Masséo disait encore qu'il valait mieux rendre visite à des Saints vivants, que d'aller en pèlerinage aux tombeaux de ceux qui étaient morts, parce que les vivants pouvaient par leurs leçons nous prémunir contre les tentations et les dangers qu'ils avaient eux-mêmes traversés. Un vertueux gentilhomme de Pérouse, qui venait souvent

au couvent des Frères Mineurs, ne tarissait pas en plaintes sur les scandales qui se commettaient dans la ville : le saint religieux, qui ne pouvait supporter les amères critiques, le prit un jour à part et lui dit : « Parlez plutôt de la vie des Saints et des vertus des « gens de bien ; en agissant ainsi, de mauvais, vous « deviendrez bon ; de bon, meilleur ; mais abstenez-« vous de faire connaître les péchés de votre prochain ; « car vous ne tarderiez pas à être changé : bon, vous « seriez bientôt mauvais ; mauvais, vous deviendriez « pire ; et ceux qui vous entendent, feraient la même « chose ».

Ses exhortations produisaient les plus heureux fruits dans les âmes, et demeuraient gravées dans les cœurs : car il savait donner une grande énergie à ses paroles. Aussi, quand saint François décrivait les vertus d'un bon religieux, il demandait l'éloquence spirituelle de Frère Masséo. Le Patriarche séraphique l'aimait beaucoup à cause de ses vertus, mais surtout parce qu'il recevait les étrangers avec une grande politesse. Souvent il arrivait au couvent des visiteurs qui voulaient s'entretenir avec saint François, et dont les importunités le détournaient du soin de son Ordre et de la méditation des choses célestes ; mais Frère Masséo savait, par ses conversations et ses manières aimables, contenir l'impatience des indiscrets, et quand ils étaient forcés de se retirer, sans avoir vu le grand serviteur de Dieu, ils s'éloignaient sans murmurer, parce qu'ils avaient entendu son compagnon. C'est ainsi que le vénérable patriarche échappait aux visites des personnes du monde. Souvent il emmenait avec lui le

pieux Frère quand il se retirait dans la solitude pour reposer son âme par la prière et la contemplation : Masséo l'accompagna de la sorte, quand il voulut passer en Afrique pour annoncer la foi devant Miramolin, roi de Maroc; il était présent, lorsque saint François entendit Notre-Seigneur accorder l'indulgence de la Portioncule à l'église Notre-Dame des Anges; il le suivit à Pérouse quand il alla demander au pape Honorius la confirmation de cette indulgence. Il le suivit également sur le mont Alverne, où les oiseaux le saluèrent avec tant de joie, et où il reçut l'impression des stigmates; c'était encore lui que le grand serviteur de Dieu envoyait à Sainte-Claire pour connaître, par les prières de cette illustre vierge, si Dieu voulait qu'il prêchât ou qu'il s'appliquât uniquement à la contemplation.

Lorsque le bienheureux Rufin, trompé indignement à deux reprises par le démon, ne voulait plus parler à saint François, celui-ci se servit de l'éloquent Masséo pour engager cette brebis égarée à revenir à lui. Un jour, en allant à Rome avec son compagnon, le patriarche entra dans une église et fut ravi en extase : des rayons lumineux entouraient sa tête, et il appela Masséo à haute voix dans ses bras : celui-ci, rempli d'étonnement, s'y précipita ; mais une flamme céleste qui sortait de la bouche du saint le lança dans les airs, et il goûta dans cet instant un tel contentement d'esprit, que jamais, disait-il, il n'avait éprouvé rien de pareil. Dans un voyage qu'ils firent ensemble en Toscane, ils arrivèrent à une bifurcation de trois routes, qui conduisent à Florence, à Sienne et à Arezzo. Mas-

séo demanda quel chemin il devait prendre : « Celui « qui plaît à Dieu », répondit saint François; et comme le vénérable Frère insistait pour savoir par quel moyen le Seigneur ferait connaître sa volonté : « Par vous, « mon fils », lui dit le saint; puis il lui ordonna de tourner sur lui-même comme font les enfants. L'humble Frère obéit jusqu'à ce qu'il tombât, saisi de vertige ; mais se relevant aussitôt, il recommença le même mouvement, et tous les passants le prirent pour un fou. Enfin, saint François lui commanda de s'arrêter et lui demanda devant quelle route il se trouvait : « Devant la route de Sienne », répondit-il. — « Allons « donc à Sienne », reprit le vénérable Patriarche.

Tels sont les seuls détails que nous aient transmis sur le vénérable Masséo les anciens chroniqueurs de l'Ordre ; ils nous permettent cependant de croire avec raison que ce fut un saint religieux, d'autant plus que son intimité avec le Patriarche séraphique fut la récompense de ses vertus, et lui permit d'apprendre à bonne école en quoi consiste la perfection religieuse. Il parvint à un âge très-avancé, et il mourut en 1280 pour aller au ciel recevoir la récompense de ses mortifications. Il fut enterré avec plusieurs autres compagnons de saint François dans le grand couvent d'Assise. Tous les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu de sa sépulture : les uns placent son tombeau en France, les autres nomment plusieurs villes d'Italie qui se disputent l'honneur de posséder ses restes ; mais le Père Arthur, dans son livre des Saints de l'Ordre, atteste qu'il y a eu plusieurs religieux du même nom, soit en France, soit en Italie, et que le

vénérable Masséo, compagnon de saint François, mourut et fut enterré à Assise, comme nous l'avons raconté.

(Wadding, Pisan et Marc de Lisbonne.)

Le vénérable Père Sixte, né en 1463, à Rivarola, dans l'évêché de Crémone, fut élevé dans la crainte de Dieu, et, dès l'âge de dix-sept ans, il reçut l'habit religieux. Ses progrès dans l'étude de la théologie et dans la perfection le firent bientôt distinguer de tous ses compagnons : ses paroles et son exemple réveillèrent quelques religieux gagnés par la tiédeur, et les portèrent à embrasser l'étroite observance. Pendant cinquante ans, il parcourut les principales villes d'Italie en prêchant, et ses sermons, pleins d'onction, produisirent les fruits les plus heureux dans les âmes. Il avait une très-grande dévotion pour l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, et il en propageait le culte avec un zèle admirable. Les fidèles de tout pays couraient à ses instructions, et désiraient se placer sous sa conduite avec d'autant plus d'ardeur qu'il prêchait d'exemple encore plus que de parole. Il obtint en divers endroits l'établissement de nouveaux couvents, et il fut nommé plusieurs fois gardien de celui de Mantoue. Il n'était pas moins infatigable à entendre les confessions qu'à faire des sermons. Plein de sévérité pour lui-même, il était rempli d'une tendre charité pour le prochain, et à toutes ses vertus, il unissait une profonde humilité. Dieu l'honora du don des miracles, et sa réputation de sainteté était répandue

dans toute l'Italie. Il mourut à Mantoue le 17 novembre 1533, à l'âge de soixante-dix ans, et fut enterré dans le caveau réservé aux Frères dans le chapitre : mais comme son tombeau était l'objet de la vénération publique, et qu'un grand nombre de fidèles venaient y apporter des ex-voto en reconnaissance des guérisons et des bienfaits qu'ils devaient à son intercession, son corps fut exhumé et déposé dans une chapelle de l'église. Devant la châsse qui renferme ses restes, brûle continuellement une lampe ; son portrait, orné d'une auréole, est suspendu à un des murs de cette chapelle ; une courte inscription rappelle les principales circonstances de sa vie et de sa mort. Lorsqu'on reconstruisit l'église, cette châsse fut transportée dans une autre chapelle. Le couvent de Valdagno conserve avec respect et expose chaque année à la vénération publique une chape dont il s'était servi, et par laquelle plusieurs fidèles ont obtenu des guérirons miraculeuses.

(Mazzara et Wadding.)

DIX-HUITIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE PÈRE JEAN DE SAINTE-MARIE

1622. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII, *le Juste*.

SOMMAIRE : Il embrasse la vie religieuse, remplit des charges importantes dans l'Ordre, malgré sa résistance. — Son humilité. — Son amour pour la Règle. — Il est consulté par le roi d'Espagne. — Il refuse plusieurs évêchés. — Son livre sur *La République et le Gouvernement chrétien* approuvé par le pape Paul V. — Sa mort.

Ce saint religieux naquit à Bénévent, de l'illustre famille des Portocarrero et Henriquez, très-connue en Espagne, et fit ses études à l'université de Salamanque. Entraîné par les prédications ardentes du Père Alphonse Loup, il embrassa la vie religieuse dans la province de Saint-Joseph, fondée par saint Pierre d'Alcantara : à peine eut-il achevé ses études de théologie, qu'il dut se consacrer à la prédication, et il le fit pendant quelque temps avec un grand succès. Il portait sur son corps une chaîne de fer, et observait pendant toute l'année un jeûne austère, se contentant d'un repas par jour et ne buvant que de l'eau. Il conserva ce régime jusque dans sa vieillesse, et l'obéissance seule put le contraindre à modérer ses austérités. Son humilité était admirable : jamais il ne parlait de sa famille, et même il craignait d'y penser, de peur de manquer aux prescriptions de la Règle, qui condamne le moindre attachement aux affections de la nature corrompue. Après avoir rempli plusieurs charges dans l'Ordre, il fut choisi pour provincial ; mais ni

l'obéissance, ni la menace de la prison, ne purent le décider à accepter cette fonction : le margrave de Vilena essaya même de lui représenter que sa conduite scandalisait les fidèles, parce qu'il refusait de se soumettre au président et aux membres du chapitre. Mais il était retenu par la crainte d'offenser Dieu dans l'exercice de cette charge, et il répéta plusieurs fois en poussant de profonds soupirs : « Comment pour- « rais-je diriger les autres, moi qui puis à peine me « conduire moi-même ? Comment saurais-je comman- « der, moi qui n'ai pas encore appris à obéir ? » Lorsqu'on lui disait que les ordres formulés au nom de la sainte obéissance étaient très-pénibles, il répondait que, s'il refusait cette charge, ce n'était point parce qu'elle était très-lourde, mais à cause du jugement rigoureux qu'il aurait à rendre un jour. Enfin, voyant que toutes ses objections ne réussissaient pas, qu'on refusait de choisir un autre provincial, et craignant de mal édifier ses frères par sa désobéissance, il accepta. Mais la première fois qu'il parut au réfectoire à la tête de la communauté, il se fit donner une rude discipline, avec ordre de l'accabler d'injures, parce qu'on avait pris le plus indigne et le plus incapable de tous les religieux pour être le supérieur d'une province régulière, et si fidèle à observer la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Craignant qu'on ne lui imposât de nouveau une si lourde charge, il s'abstint de paraître au chapitre provincial ; mais ses efforts furent inutiles : l'obéissance le contraignit d'y venir et de reprendre les mêmes fonctions. Pendant qu'il les exerçait pour la première fois, il avait rendu beaucoup

d'ordonnances pour le bien de l'Ordre ; mais la dernière, il n'en promulgua aucune ; car il avait appris par expérience qu'un petit nombre de bonnes lois bien observées vaut mieux que des règlements multipliés et exposés à la critique ou au mépris. Il répétait souvent qu'on doit traiter les religieux comme les enfants de la maison, et non comme des esclaves ; il ne répondait pas aux nouveaux gardiens qui lui demandaient, sans motifs bien sérieux, certains Pères ou Frères pour leurs couvents ; car, disait-il, la plus grande harmonie doit régner entre les supérieurs et les religieux ; mais, par suite de cette préférence, les uns vivent dans le relâchement, et les autres murmurent. Il n'aimait pas les Frères qui ne se plaisaient nulle part et qui demandaient souvent à changer de résidences ; il se gardait aussi de déplacer ceux qui menaient une vie paisible et édifiante dans leur couvent, ou qui, sous prétexte de vivre dans le calme et la tranquillité, recherchaient le changement et troublaient la province. Il ne voulait pas que les gardiens commandassent souvent au nom de l'obéissance, ni qu'ils s'éloignassent de leurs couvents sans des raisons très-sérieuses. Il faisait examiner attentivement tous les confesseurs de sa province par deux hommes très-instruits, et il leur ordonnait au nom de l'obéissance de lui faire connaître les capables et les incapables, afin de décharger ceux-ci du fardeau de la direction des consciences. Ce fut aussi sur ses instances que le définiteur rendit une loi par laquelle il était défendu d'accepter dans la province de Saint-Joseph aucun profès des autres provinces.

Son zèle le porta également à réprimer divers abus, quoiqu'il eût à encourir pour ce motif la haine de plusieurs grands seigneurs. C'est ainsi qu'il écarta des églises les objets précieux qui commençaient à s'y introduire : il ne voulait y souffrir ni soie ni broderies, et il montrait une constance invincible pour maintenir ses religieux dans l'observation de la réforme. Quelques-uns d'entre eux, n'osant pas lui faire une opposition ouverte, s'efforçaient de contrarier ses vues par des critiques et des railleries peu bienveillantes ; mais l'homme de Dieu méprisait ces petitesses, sachant bien que la contradiction des âmes tièdes est l'honneur des supérieurs. Néanmoins, son humilité était telle que, dans les affaires importantes, il écoutait volontiers et suivait l'avis des autres, et soumettait son jugement à celui de ses frères qu'il savait rempli de zèle et de ferveur. Lorsque le pape Clément VIII exempta les Frères Mineurs Déchaussés de toute soumission aux lois générales de l'Ordre, et leur permit de faire de nouveaux règlements pour eux-mêmes, ce soin fut confié au Père Jean de Sainte-Marie, qui ajouta aux statuts de saint Pierre d'Alcantara ceux qui lui avaient paru nécessaires : l'assemblée générale fut tellement satisfaite de son travail, qu'elle l'adopta entièrement, sans le modifier. Observateur fidèle du précepte de Jésus-Christ, qui nous ordonne d'aimer nos ennemis, non-seulement il refusait de se venger de ceux qui cherchaient à lui nuire ainsi qu'à sa province, mais il cherchait encore à les excuser en disant que leurs intentions étaient pures : c'est ainsi que dans les deux livres qu'il a écrits sur l'his-

toire de la réforme opérée par saint Pierre d'Alcantara, il parle de ceux qui l'avaient repoussée et avaient poursuivi ce grand serviteur de Dieu de leur haine et de leurs persécutions.

Les rois d'Espagne l'estimaient beaucoup : Philippe III le consultait dans les affaires les plus importantes, et il dit un jour devant un grand nombre de ses courtisans, que jamais il n'avait eu à se repentir d'avoir suivi les conseils du Père Jean. Mais bien qu'il jouît d'un très-grand crédit auprès du roi et des gentilshommes de sa cour, qui étaient pour la plupart ses parents, jamais il ne voulut profiter de sa position pour en recevoir quelques avantages. Lorsque l'illustre Clarisse, Marguerite de la Croix, fille de l'empereur Maximilien II, dont nous avons raconté la vie le 5 juillet, voulut l'avoir pour confesseur du couvent royal de Madrid, il ne voulut pas accepter cet honneur. C'est ainsi encore que son humilité lui fit refuser les charges de commissaire général à la cour de Rome, de commissaire général des Indes à la cour d'Espagne, de vicaire général de toutes les provinces des Franciscains Déchaussés. Lorsque Philippe III lui proposa l'évêché de Chyla, il répondit qu'il en était incapable, et comme le roi s'était imaginé que le motif de son refus était l'éloignement de cette ville située dans les Indes Occidentales, il lui offrit les siéges de Léon et de Zamorra. Jean répondit de la même manière à ces avances, et persista dans son éloignement pour les dignités ecclésiastiques. Il se montrait de la sorte un modèle de toutes les vertus, observant lui-même tout ce qu'il commandait : aussi était-il aimé et respecté

de tous ses sujets. Il avait une ardente dévotion pour le très-saint Sacrement et pour la glorieuse Vierge Marie, dont il récitait chaque jour le petit Office avec beaucoup d'autres prières en son honneur : il recourait à elle dans ses difficultés, et lui témoignait sa reconnaissance lorsqu'il en était délivré. Il reçut souvent des faveurs et des consolations célestes pendant ses méditations ; mais il savait si bien les cacher, qu'on s'en apercevait à peine.

Entre autres livres excellents, il en écrivit un qu'il intitula : *La république et le gouvernement chrétien, pour les rois, les princes, et tous ceux qui commandent sous leur autorité :* il fut tellement estimé, que, peu après son apparition, il fut traduit dans les principales langues de l'Europe. Le pape Paul V fit savoir qu'il l'avait lu deux fois avec un grand plaisir, et il ajouta que l'écrivain avait bien mérité de la sainte Eglise, parce qu'il avait démontré dans son livre que la prospérité des Etats est liée au respect et à l'obéissance envers le Saint-Siége. Il se plaignit même de ne connaître le Père Jean que dans un âge très-avancé, lorsque, selon le cours de la nature, il n'y avait plus lieu d'espérer qu'il pût rendre encore pendant longtemps des services à l'Eglise.

Enfin le Père Jean étant tombé dangereusement malade, se hâta de se confesser et de demander l'Extrême-Onction : des vomissements continuels l'empêchèrent de recevoir le saint Viatique ; mais quelques jours auparavant, il avait pu dire la messe, et il l'avait célébrée avec une grande dévotion. Au milieu des souffrances qu'il endurait, sa patience ne se démentit pas un seul

instant : il redoutait beaucoup le jugement de Dieu, surtout à cause des charges qu'il avait remplies dans l'Ordre. On lui entendait répéter en gémissant : « O « dignités de gardien, de visiteur, de définiteur, « qu'ils sont heureux, les religieux qui ne vous ont ja- « mais connues ! Plût à Dieu que j'eusse été toujours « à l'abri de ces charges ! » Il cacha ses yeux dans ses mains et rendit doucement le dernier soupir, le 18 mai 1622, un vendredi. Pour satisfaire la piété des fidèles, il fallut exposer son corps pendant une journée entière, dans l'église du couvent de saint Bernardin de Sienne, à Madrid. Son convoi fut honoré par la présence d'un grand nombre d'évêques, de princes et de seigneurs de la cour, et par une oraison funèbre que prononça un religieux de l'Ordre de Saint-Augustin.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE NOVEMBRE

—

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1231. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Il semble que Dieu ait donné au monde cette glorieuse princesse pour faire voir jusqu'où peut aller la force de l'humilité chrétienne et l'amour de la croix, du détachement des choses de la terre, de l'esprit de pauvreté dans le bonheur d'une illustre naissance, et

du désir de se dépouiller pour revêtir les pauvres de Jésus-Christ. Elisabeth était fille d'André II, roi de Hongrie, qui s'est rendu illustre par sa piété et par sa justice, et de Gertrude de Méranie ou d'Andechs, son épouse, qui avait eu pour père le grand-duc de Carinthie. Elle était aussi, par sa mère, nièce de sainte Hedwige, duchesse de Silésie et de Pologne, et elle eut pour frère Béla IV, roi de Hongrie, lequel, outre ses rares qualités qui en ont fait un très-grand et très-saint monarque, eut le bonheur d'être père de sainte Cunégonde, qui conserva la virginité dans le mariage avec Ladislas, duc de Pologne, et, ayant depuis embrassé l'Ordre de Sainte-Claire, y fit un nombre infini de miracles ; et de sainte Marguerite de Hongrie, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique. Enfin, elle eut pour second frère Coloman, roi de Galicie et prince de Russie, qui garda une continence perpétuelle avec la bienheureuse Salomée de Pologne, son épouse, et mena une vie tout angélique dans les embarras des affaires du monde et dans les troubles continuels de la guerre.

Elisabeth n'était encore âgée que de quatre ans lorsque Hermann, landgrave de Thuringe, prince de Hesse et de Saxe et comte palatin, l'envoya demander en mariage pour le prince Louis son fils, héritier présomptif de tous ses Etats, qui n'était aussi qu'un enfant. Il obtint ce qu'il demandait, et la jeune princesse fut transportée à Thuringe pour y être élevée à la cour selon les mœurs du pays. On dit qu'elle avait déjà fait paraître en Hongrie une inclination merveilleuse pour l'assistance des pauvres. A mesure qu'elle avançait en

âge, Notre-Seigneur opérait plus puissamment dans son âme. Les délices et les ornements du corps lui étaient insupportables. Elle ne se plaisait ni au jeu ni au bal, ni aux vains amusements de la cour, mais seulement à l'oraison. Elle se retranchait tout ce qu'elle pouvait des joyaux dont on la parait, et elle avait mille industries pour pourvoir à la nécessité des mendiants. Elle prit saint Jean l'Evangéliste pour son patron et pour protecteur de sa chasteté, et elle lui porta toute sa vie une singulière dévotion.

Après la mort du landgrave (1216), Elisabeth, qui n'avait alors que neuf ans, fit encore paraître plus d'humilité, de piété et de miséricorde. Lorsqu'elle entrait dans l'église, elle ôtait toujours la couronne de pierreries qu'elle avait sur sa tête, disant qu'il n'était pas raisonnable qu'elle parût en cet état devant son Dieu couronné d'épines. Elle se plaisait mieux avec les jeunes et nobles demoiselles qui furent mises à son service, que dans le tumulte fastueux de la cour. Tout son plaisir était d'être à l'église ou à son oratoire, et elle ne pouvait rien avoir à sa disposition qu'elle ne le distribuât aussitôt aux nécessiteux. Sophie, mère du jeune landgrave, Agnès sa sœur, et la plupart des grands de la cour qui n'avaient que l'esprit du monde, furent fort mécontents de cette conduite ; ils lui en firent souvent des railleries fort piquantes qu'elle souffrait avec une patience invincible : ils tâchèrent d'empêcher l'accomplissement de son mariage, disant qu'elle était plus propre pour le monastère que pour le trône. Mais le jeune prince, dont Dieu avait touché le cœur par ses prières, protesta, en désignant une grande

montagne, que, quand on lui offrirait de l'or de la grosseur de cette masse, il ne quitterait pas la résolution qu'il avait prise d'épouser Elisabeth.

Après son mariage, qui eut lieu en 1220, ayant pris pour son directeur le bienheureux Conrad, de Marbourg, prêtre d'une sainteté très-éminente, elle fit des progrès incroyables dans le détachement de cœur de toutes les choses de la terre et dans l'union avec Dieu. La considération de Jésus-Christ pauvre, souffrant et couvert d'opprobres, la toucha tellement qu'elle n'eut plus d'autre désir que de lui ressembler. Elle regardait le faste de sa dignité souveraine et tous les ornements qui l'accompagnaient avec un mépris que l'on ne peut exprimer. Comme elle voyait en son mari l'image du Sauveur, époux de l'Eglise, elle l'aimait parfaitement, le suivait dans ses voyages, quelque difficiles qu'ils fussent, mangeait toujours avec lui et ne s'en séparait ni jour ni nuit. Cependant elle passait presque toute la nuit en prières, les larmes aux yeux, prosternée contre terre, et quelquefois tout abîmée dans la contemplation des grandeurs de Dieu et des perfections ineffables de Jésus-Christ. S'il arrivait que le landgrave, en sortant de ses Etats, fût obligé de la laisser, elle quittait aussitôt ses habits magnifiques et en prenait de simples jusqu'à son retour. Son abstinence et ses austérités étaient extrêmes, et il ne semblait pas qu'un corps aussi délicat que le sien pût les supporter. Les douze maximes suivantes, que lui avait données son confesseur, étaient comme le résumé de sa règle de conduite : « 1° Souffrez patiemment les mépris au « sein de la pauvreté volontaire ; — 2° Donnez à l'hu-

« milité la première place dans votre cœur ; — 3° Re-
« noncez aux consolations humaines et aux voluptés
« de la chair ; — 4° Soyez miséricordieuse en tout
« envers le prochain ; — 5° Ayez toujours la mémoire
« de Dieu au fond de votre cœur ; — 6° Rendez grâces
« à Dieu de ce que, par sa mort, il vous a rachetée de
« l'enfer et de la mort éternelle ; — 7° Puisque Dieu
« a tant souffert pour vous, portez aussi patiemment
« la croix ; — 8° Consacrez-vous tout entière, corps et
« âme, à Dieu ; — 9° Rappelez-vous souvent que vous
« êtes l'œuvre des mains de Dieu, et agissez, par con-
« séquent, de manière à être éternellement avec lui ;
« — 10° Pardonnez et remettez à votre prochain tout
« ce que vous désirez qu'il vous remette ou pardonne ;
« faites pour lui tout ce que vous désirez qu'il fasse
« pour vous ; — 11° Pensez toujours comme la vie est
« courte, et que les jeunes meurent comme les vieux ;
« aspirez toujours à la vie éternelle ; — 12° Déplorez
« sans cesse vos péchés, et priez Dieu de vous les par-
« donner ».

Sa miséricorde envers les pauvres n'avait point de bornes, et il faudrait un volume entier pour en décrire les merveilles. Elle en recevait et en traitait tous les jours un très-grand nombre en son palais, et elle leur fit bâtir plusieurs hôpitaux dont elle était la mère, la protectrice et la nourricière. Tout sales qu'ils étaient, elle les nettoyait de ses propres mains, leur lavait les pieds, leur portait le morceau à la bouche et les pansait avec une charité insurmontable. La difficulté des chemins, la malpropreté des rues, la mauvaise odeur et l'infection des lieux ne l'ont jamais empêchée de

visiter à pied les femmes accouchées, les malades, les pauvres honteux et les prisonniers. Un jour qu'on la pressait extrêmement de venir à table, où le landgrave traitait les plus grands seigneurs de son Etat, étant importunée par un pauvre, elle lui donna son propre manteau ducal en aumône ; mais un ange le rapporta aussitôt, et peut-être était-ce lui-même qui l'avait reçu. Une autre fois, les ambassadeurs du roi son père étant venus vers son mari , quoiqu'elle fût simplement vêtue, elle parut toute couverte d'une robe d'hyacinthe relevée d'or, de pierreries et de perles précieuses. Mais aucun des miracles dont Dieu honora notre Sainte n'est plus populaire que le suivant. Un jour qu'elle descendait accompagnée d'une de ses suivantes favorites, par un petit chemin très-rude que l'on montre encore, portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari, qui revenait de la chasse. Etonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez »; et en même temps il ouvrit malgré elle le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine ; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie ; cela le surprit d'autant plus que ce n'était pas la saison des fleurs. S'apercevant du trouble d'Elisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses ; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de croix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui, et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant

avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et emportant avec lui une de ces roses merveilleuses, qu'il garda toute sa vie.

On ne peut dignement représenter sa dévotion à la messe, son attention et sa révérence en entendant le sermon, ses manières humbles au jour du vendredi saint et aux principales fêtes de l'année. Alors il n'y avait point de distinction entre elle et le peuple, et tout son plaisir était de s'humilier devant Dieu pour honorer les anéantissements de son Sauveur.

Pour mieux suivre les inclinations de son humilité, elle embrassa le Tiers Ordre de Saint-François et elle en reçut le cordon des mains du vénérable Conrad, alors gardien de Marbourg et depuis provincial d'Allemagne. Cependant Dieu, qui voulait consommer sa sainteté par les exercices les plus héroïques de l'humilité et de la patience, lui enleva le landgrave son époux, qui mourut en Sicile en allant à la Terre-Sainte avec l'empereur Frédéric, pour retirer les saints lieux des mains des infidèles. Dès que cette nouvelle fut venue en Thuringe, le prince Henri, son beau-frère, qui se porta pour régent de l'Etat, sans avoir égard à la douleur dont une perte si sensible lui perçait le cœur, la chassa de son palais et la dépouilla de tous ses biens ; à peine put-elle trouver une place dans une hôtellerie de la ville pour se retirer avec ses enfants qu'on lui amena. Ceux qui lui avaient le plus d'obligation pour sa protection et ses charités immenses l'abandonnèrent et lui refusèrent un asile, et une vieille femme qu'elle avait nourrie de ses aumônes, la fit tomber dans la boue pour passer

un ruisseau tout fangeux avant elle. Elle reçut ces accidents comme des présents inestimables du ciel.

Lorsque l'évêque de Bamberg, son oncle maternel, et quelques grands du royaume qui avaient ramené le corps de son mari, l'eurent fait retourner dans le palais et eurent obligé le prince Henri à lui demander pardon du mauvais traitement qu'il lui avait fait, elle renonça d'elle-même à toutes les grandeurs du monde, et se fit construire une petite maison de terre et de planches dans la ville de Marbourg. Pendant qu'on la bâtissait, elle se logea dans un village, dans une misérable chaumière à demi couverte, où rien ne la garantissait des vents, de la pluie et des autres injures de l'air. Nous n'avons point de paroles pour représenter ni l'état de pauvreté où elle se réduisit, ni les austérités qu'elle pratiqua, ni ce qu'elle fit pour l'assistance des pauvres. Ses habits n'étaient que de laine, et, lorsqu'ils étaient usés, elle les raccommodait elle-même avec de mauvais morceaux d'étoffe, sans même qu'elle se mît en peine qu'ils fussent de même couleur que le vêtement qu'elle raccommodait. Du pain bis et quelques légumes, le plus souvent cuits seulement avec de l'eau, faisaient toute sa nourriture. Elle gardait exactement les jeûnes de sa Règle et beaucoup d'autres, que son directeur lui permettait.

Dans sa plus grande pauvreté, elle s'ôtait le pain de la bouche pour le donner aux pauvres, et lorsqu'elle ne pouvait plus rien leur donner, elle se donnait elle-même à eux, en leur rendant des assistances que les moindres servantes auraient eu en horreur de leur

rendre. Lorsque, par les soins du pape Grégoire IX, d'un grand seigneur nommé Rodolphe, et du prêtre Conrad, son directeur, à qui Sa Sainteté l'avait particulièrement recommandée, on lui rendit sa dot, qu'elle aima mieux avoir en argent qu'en fonds, elle assembla une multitude de pauvres à jour nommé, et leur distribua pour cette fois jusqu'à neuf mille livres. Ses profusions eussent encore été plus excessives et l'eussent réduite à la dernière mendicité, comme elle le souhaitait passionnément, si son directeur n'eût arrêté sa ferveur. D'ailleurs ce sage ecclésiastique contribuait beaucoup, par sa conduite sévère, à la faire mourir à elle-même et à rompre en toutes choses sa propre volonté : il lui défendait ce qu'elle souhaitait ardemment, il lui commandait ce qu'il voyait de plus contraire, non-seulement aux inclinations de sa nature, mais aussi aux mouvements surnaturels qu'elle voulait suivre. Un jour qu'elle avait différé d'obéir, il la renvoya sévèrement, et lui dit qu'il ne voulait plus se mêler de sa conduite ; de sorte qu'elle n'obtint la continuation de ses soins que par ses larmes et une mort parfaite à son propre jugement. Il lui ôta deux saintes femmes qui avaient toujours été auprès d'elle, et dont la conversation lui étaient d'un soulagement et d'une consolation extraordinaires ; à leur place il lui donna des femmes rudes et sévères, qui la reprenaient sans respect et la venaient accuser sans qu'elle eût manqué.

La douceur de notre princesse était admirable en toutes ces occasions. Jamais de dégoût, jamais d'impatience, jamais de tristesse, mais on voyait toujours

la paix et la tranquillité de son cœur peintes sur son visage. Elle était la servante de ses propres servantes, elle les faisait manger avec elle, et, comme une d'entre elles ne pouvait souffrir cet acte héroïque d'humilité, elle lui dit qu'il fallait qu'elle mangeât sur son propre sein. Dieu fit souvent des miracles pour donner de l'éclat à toutes ses vertus. Elle délivra sa mère du purgatoire par ses prières. Un malade de l'hôpital, souhaitant de manger du poisson, elle en tira un d'un puits où il n'y en avait point. Son oraison fut si efficace pour un jeune libertin, qu'à mesure qu'elle priait il sentait son cœur s'embraser des flammes de l'amour divin, et son corps devenir tout en sueur. Par tous ces exercices, elle fut élevée à une très-haute contemplation, et Notre-Seigneur se communiqua à elle d'une manière ineffable. Elle gagnait une partie du jour sa vie du travail de ses mains ; mais hors cela et les emplois de la charité, elle était tellement absorbée en Dieu que son esprit et ses sens ne vivaient plus qu'en lui et pour lui.

Enfin, son époux céleste, pour l'amour duquel elle avait refusé les secondes noces que ses illustres parents lui offrirent, l'appela à lui par ces aimables paroles qu'il lui dit dans une apparition : « Venez, ma « bien-aimée, et entrez dans le bienheureux séjour « que je vous ai préparé avant tous les siècles ». Trois jours avant sa mort, elle pria que personne n'entrât dans sa chambre, excepté ceux qui pouvaient l'aider à bien mourir. Elle fit les pauvres ses héritiers. Elle reçut les sacrements avec une componction de cœur et une dévotion merveilleuses. Elle dit des choses si

ravissantes sur nos saints mystères, qu'on croyait entendre un ange parler. Enfin, elle rendit son esprit à Dieu le 19 novembre 1231, dans la vingt-quatrième année de son âge.

Sainte Elisabeth est représentée : 1° portant aux pauvres, dans sa robe, des pains qui sont changés en roses ; 2° tenant un livre, sur lequel sont posées deux couronnes ; 3° en costume du Tiers Ordre de Saint-François ; 4° pansant les malades ; 5° tenant un oiseau sur sa main, et un vase ; 6° distribuant des vivres aux indigents ; 7° portant des pains, et près d'elle une couronne ; 8° assise et travaillant au milieu des filles de son palais ; 9° au milieu des pauvres et des infirmes ; 10° morte, les mains en croix, couchée dans son cercueil ouvert ; Notre-Seigneur, ayant à ses côtés Notre-Dame, est debout près du cercueil ; l'âme d'Elisabeth, sous la figure d'une petite fille nouvellement née, mais déjà couronnée de gloire, est présentée par son ange gardien au Christ qui lève la main pour la bénir ; un autre ange l'encense ; la sainte Vierge regarde avec amour son humble et docile élève ; à côté d'elle, un homme barbu, la lance à la main et portant la croix des croisades.

Le corps de sainte Elisabeth fut transporté par les religieux franciscains dans l'humble chapelle de l'hôpital de Saint-François, où il resta exposé pendant quatre jours entiers ; il s'en exhalait un suave et délicieux parfum. Le quatrième jour après sa mort, elle fut inhumée dans la chapelle même, en présence des abbés et des religieux de plusieurs monastères voisins et d'une multitude immense de fidèles. Dès les

premiers jours qui suivirent ces funérailles, de grands prodiges eurent lieu près de sa tombe : des sourds, des boiteux, des aveugles, des lépreux, des paralytiques et des malheureux atteints de diverses infirmités, s'en retournèrent entièrement guéris, après avoir prié dans la chapelle où elle reposait. On voyait accourir des malades des diocèses de Mayence, de Trèves, de Cologne, de Brême, de Magdebourg.

Le souverain pontife Grégoire IX, apprenant les merveilles dont la puissance divine entourait le tombeau de la glorieuse défunte, et la vénération toujours croissante du peuple envers elle, ordonna à l'archevêque de Mayence de faire une enquête sur la vie et les miracles de la sainte et de les envoyer à Rome. Cependant, l'archevêque Sigefroi, de Mayence, se rendit à Marbourg et y consacra solennellement, le jour de la fête de saint Laurent (10 août 1232), deux autels que les fidèles avaient construits en l'honneur d'Elisabeth, dans l'église même où elle était enterrée. Grégoire IX fit le décret de sa canonisation le jour de la Pentecôte (26 mai 1235), et accorda à tous les fidèles vraiment pénitents et confessés qui visiteraient son tombeau à pareil jour, une indulgence d'une année et quarante jours. On éleva en l'honneur de la sainte, dans le couvent des Dominicains de Pérouse, un autel, que le Pape dota d'une indulgence de trente jours pour tous ceux qui viendraient y prier. La bulle de canonisation fut publiée le 1er juin 1235, et envoyée aux princes et aux évêques de toute l'Eglise. L'archevêque de Mayence fixa au 1er mai 1236 pour l'exaltation et la translation du corps de la sainte. Le corps fut

trouvé tout entier, sans apparence de corruption, et exhalant un délicieux parfum. On le retira ensuite de son cercueil, et après l'avoir enveloppé d'une draperie de pourpre, on le déposa dans un cercueil de plomb, que l'on transporta solennellement au lieu où il devait être exposé à la vénération publique. La châsse qui renfermait le saint corps ayant été ouverte le lendemain, on la trouva inondée d'une huile qui répandait un parfum semblable à celui du nard le plus précieux. Cette huile précieuse fut recueillie avec un soin religieux, et beaucoup de guérisons furent obtenues par son emploi dans de graves maladies ou pour des blessures dangereuses. Tant de faveurs célestes ne firent qu'accroître le nombre et la ferveur des fidèles. La gloire de sainte Elisabeth se répandit bientôt dans tout l'univers catholique, et attira à Marbourg une grande foule de pèlerins.

Le corps de sainte Elisabeth reposa pendant trois siècles sous les voûtes de la magnifique église qui lui fut dédiée, et sous la garde des chevaliers de l'Ordre teutonique ; mais son cœur fut accordé à l'évêque de Cambrai, transporté solennellement par lui dans sa ville épiscopale et déposé sur un autel de sa cathédrale qui fut détruite pendant la Terreur. Des églises nombreuses s'élevèrent sous son invocation : à Trèves, à Strasbourg, à Cassel, à Winchester, à Prague, dans toute la Belgique, des couvents, des hôpitaux la prirent pour patrônne. L'abbé de Saint-Gall lui consacra un autel et une chapelle dans une des cours intérieures de son monastère. En Hongrie, une splendide église s'éleva en son honneur à Kaschau, et elle fut

enrichie, au xve siècle, d'un tabernacle admirable. Le pape Innocent IV, par une bulle du 2 des ides de février 1244, accorda un an et quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteraient l'église et le tombeau de Marbourg dans les trois derniers jours de la semaine sainte. Sixte IV, par une bulle de 1479, accorda cinquante années et autant de quarantaines d'indulgence à tous les fidèles, pénitents et confessés, qui visiteraient les églises de l'Ordre de Saint-François, en l'honneur d'Elisabeth, le jour de sa fête. En ce même jour, il y a encore aujourd'hui à Rome cent ans d'indulgence à gagner dans une des sept basiliques de la ville éternelle, à Sainte-Croix de Jérusalem et à l'église Sainte-Marie des Anges ; en outre, indulgence plénière à l'église du Tiers Ordre, dite des Saints-Côme-et-Damien, au Forum. Les Ordres de Saint-François, de Saint-Dominique, de Cîteaux et de Prémontré, lui consacrèrent chacun un office spécial, et sa fête fut introduite au bréviaire romain, avec le rang de double mineur, par le pape Clément X.

On voit encore près de Marbourg, sur la route qui conduit au village de Wehrda, une fontaine à triple jet, appelée *Elisabethsbrunn*. C'est là qu'elle lavait elle-même le linge des malades ; une large pierre bleue, sur laquelle elle s'agenouillait pendant ce rude travail, a été transportée dans l'église et s'y voit encore. Le 18 mai 1539, le landgrave Philippe de Hesse, descendant en ligne directe de sainte Elisabeth, fit célébrer pour la première fois, dans l'église dédiée à son aïeule, le culte évangélique ; puis, s'emparant de la châsse qui renfermait le corps de la sainte, il la fit

transporter à son château. Les ossements de la sainte furent enterrés, peu après, dans un lieu inconnu de tous, excepté du landgrave et de deux de ses confidents. En 1546, il fit déposer la châsse au château de Ziegenhayn ; mais deux ans après, fait prisonnier par l'empereur Charles-Quint, celui-ci l'obligea de faire rapporter à Marbourg cette propriété sacrée, et de restituer à l'église les reliques de sainte Elisabeth ; mais il en manquait dès lors une grande partie, et à dater de cette époque, on en perd la trace certaine.

Vers la fin du XVIe siècle, l'infante d'Espagne, Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, acquit le crâne avec plusieurs ossements, et les fit transporter à Bruxelles et déposer chez les Carmélites, dont le couvent a disparu avec tant d'autres sous les coups du vandalisme révolutionnaire : le crâne fut plus tard envoyé au château de la Roche-Guyon, d'où il a été, vers 1830, transféré à Besançon par le cardinal duc de Rohan. On le vénère aujourd'hui à l'hôpital Saint-Jacques de cette ville. Une portion en a été envoyée jusqu'à Bogota, dans l'Amérique méridionale. Un de ses bras fut envoyé en Hongrie ; d'autres portions de ses reliques se voyaient encore à Hanovre, à Vienne, à Cologne et surtout à Breslau, dans une belle chapelle, où l'on conserve aussi le bâton qui lui servit d'appui lors de son expulsion de la Wartbourg. On conserve encore son verre à Erfurt ; sa robe de noces à Andechs ; sa bague d'alliance à Braunfels, avec son livre d'heures, sa table et sa chaise de paille ; son voile à Tongres ; et une chemise, qu'elle avait teinte de son sang en se donnant la discipline, au couvent des sœurs de

Saint-Charles à Coblentz. Un des bras de la sainte, provenant de l'abbaye d'Altenberg, et que possédait M. le comte de Booss-Waldeck, qui l'avait offert en vente à plusieurs souverains qui la comptent parmi leurs aïeux, mais sans trouver d'acheteurs, est aujourd'hui dans la chapelle du château de Sayn.

A Marbourg, on ne montre d'elle aujourd'hui qu'une grande tapisserie à laquelle on dit qu'elle a travaillé, et dont on se sert pour la cérémonie de la communion, selon le rit luthérien. Sa châsse, vide depuis trois siècles, fut emportée à Cassel par l'ordre de Jérôme Napoléon, puis ramenée à Marbourg en 1814, et replacée dans la sacristie. La magnifique église qui lui a été consacrée est vouée depuis 1539 au culte protestant. Depuis 1811, le culte catholique est autorisé dans cette ville qui, ainsi que tout le pays qu'habitait la sainte, a renié sa foi ; on y voit une petite église catholique, mais on n'y dit même pas une messe le jour de la fête de sainte Elisabeth ! A Eisenach, il y a maintenant une chapelle sous le vocable de la sainte.

SŒUR FRANÇOISE DE MESSINE

CLARISSE

SOMMAIRE : Ses vertus religieuses. — Ses apparitions après sa mort.

Cette humble religieuse naquit à Messine, en Sicile, de Bernard Calefati, gentilhomme d'une illustre naissance, et de Marie de Mathauda, qui appartenait à la noble famille des Colonna ; sœur de la bienheureuse Eustochie, dont nous avons raconté la vie le 27 février, elle profita de ses leçons et de ses conseils pour vendre tous ses joyaux, et ce qu'elle possédait, afin d'en consacrer le prix à l'achèvement du monastère que sa vertueuse sœur faisait bâtir à Messine, et bientôt après, elle embrassa la vie religieuse sous sa conduite. En renonçant aux vanités du monde et aux espérances de fortune qu'elle pouvait concevoir, Françoise eut beaucoup à souffrir de ses parents, et même elle dut endurer à plusieurs reprises les violences de ses frères ; mais, comme une autre Agnès, elle marcha courageusement sur les traces de la bienheureuse Eustochie, et en dépit de l'opposition de sa famille, elle embrassa la vie religieuse avec une de ses nièces qu'elle avait entraînée par ses pieuses exhortations. Désirant vivre dans l'oubli le plus complet, et s'humilier davantage, elle demanda et obtint d'entrer dans la communauté en qualité de sœur converse : le meilleur moyen de s'élever, disait-elle, c'est de s'abaisser. Très-active de sa nature, elle montrait beaucoup d'empressement

pour les travaux les plus vils ; souvent même, et surtout quand il s'agissait de renouveler les dignitaires de la communauté, elle se permettait quelques étourderies, afin de passer pour une insensée et d'empêcher qu'on ne songeât à elle pour une charge quelconque. La sainte abbesse Eustochie remarquait bien cette ruse, mais elle se gardait de faire voir qu'elle pénétrait les secrètes intentions de sa sœur, et elle se réjouissait de la voir si ardente dans la voie de la perfection. Françoise observait dans toute sa rigueur la sainte pauvreté, ne portait jamais d'autres habits que ceux qui avaient déjà servi : ses voiles étaient faits d'étoffe grossière, et souvent de plusieurs morceaux cousus ensemble ; elle dormait sur la planche et se contentait d'une couverture en hiver. Jamais elle ne voulut accepter de cellule ni de place fixe au chœur, parce qu'elle redoutait comme la peste tout ce qui pouvait ressembler à une propriété. Elle mangeait toujours debout, afin de refuser à son corps la satisfaction de s'asseoir.

A toutes ces vertus elle unissait une patience admirable dans les maladies et les contrariétés qu'elle eut à supporter ; ses sœurs elles-mêmes en étaient étonnées. Sa charité brilla d'un vif éclat pendant une peste qui exerça ses ravages dans le monastère, et dont elle fut elle-même victime. Après avoir prodigué ses soins aux malades, elle pria sa sœur Eustochie de ne pas lui rendre de visite à son lit de mort, mais de prier dans la solitude pour son heureuse délivrance ; car elle craignait que les sentiments de l'amitié fraternelle ne la détournassent des pensées qui doivent animer une

bonne religieuse en ce moment redoutable. Or, le jour de sainte Elisabeth, en l'année 1484, pendant que la bienheureuse Eustochie était en prières, l'âme de Françoise lui apparut, délivrée de la prison de son corps, et s'élançant vers le ciel au milieu d'une multitude innombrable d'esprits célestes. Quelques instants avant qu'elle rendît le dernier soupir, quelques religieuses lui avaient demandé si elle ne reviendrait pas les visiter après sa mort, et elle avait répondu : « S'il « plaît à Dieu, vous me reverrez sous la forme d'une « étoile ». Or, le jour et le lendemain de son décès, on aperçut au-dessus de son tombeau une étoile très-brillante, et cette vue remplit les sœurs d'une douce consolation. Elle se montra encore à Eustochie, et la remercia de lui avoir procuré par ses leçons, ses prières et ses exemples, la grâce de bien vivre en religion, et la gloire qu'elle avait méritée par sa fidélité et dont elle jouissait dès lors pour l'éternité. Cette étoile merveilleuse parut encore au-dessus de son tombeau, et du lit de la bienheureuse Eustochie, lorsqu'en 1491 elle fut sur le point de rendre le dernier soupir. Celle-ci, consolée par la présence de sa sœur, sembla reprendre une vigueur nouvelle : son visage, défiguré par les austérités de la vie religieuse et par une pâleur mortelle, se couvrit tout à coup de couleurs très-vives ; ses yeux brillèrent comme des pierres précieuses, jusqu'au moment où elle rendit le dernier soupir.

Le monastère des Clarisses de Messine, fondé par Eustochie sous l'observance de la Règle austère de Sainte-

Claire, obtint bientôt la réputation d'une grande sainteté dans toute la Sicile, et les habitants de Catane désirèrent posséder un monastère où régnât la même pauvreté. La première abbesse de ce monastère fut une religieuse bénédictine, nommée Agathe Platamone, qui appartenait par sa naissance à une famille illustre, et qui se distingua par ses vertus et sa perfection. Elle avait servi le Seigneur dès sa jeunesse dans les monastères, et elle avait trente-huit ans lorsqu'elle fut choisie pour être la première abbesse des Clarisses de Catane. Malgré les embarras inséparables d'une fondation, elle était infatigable à la prière, et souvent elle était ravie en extase et élevée dans les airs. Le démon essaya de la troubler et lui livra des combats terribles ; mais le Seigneur la récompensa de son courage par des faveurs célestes, et l'honora du don de prophétie. Elle mourut saintement au IV[e] siècle de l'Ordre et laissa un grand nombre de filles spirituelles qui marchèrent sur ses traces et imitèrent ses vertus.

(WADDING, *Vie de la B. Eustochie.*)

LE PÈRE PIERRE PRUS

MARTYR EN FLANDRE

ET PLUSIEURS AUTRES RELIGIEUX

MARTYRS EN FRANCE

1571. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Le Père Pierre Prus martyrisé par les Gueux, en Flandre, près de Gand. — Le Père Jessé, à Vendôme, et autres, en France. — Introduction des Frères Mineurs en France.

En 1571, les catholiques étaient encore les maîtres dans toute la Flandre, mais déjà les hérétiques commençaient à se glisser partout ; les Gueux se montraient çà et là, poursuivant les catholiques et principalement les religieux, remplissant le pays de leurs bandes dévastatrices , et tendant des pièges aux ecclésiastiques sur toutes les routes où ils espéraient les rencontrer. A la fureur, ils unissaient la raillerie, et ils aimaient à porter sur eux ,en guise de rosaires, les nez, les oreilles ou d'autres membres qu'ils avaient coupés, et qu'ils suspendaient à leur cou avec des courroies : c'était la piété qui convenait à ces nouveaux frères de l'Evangile réformé. Le premier franciscain qui tomba entre leurs mains fut le Père Pierre Prus, de Ryssel, religieux distingué par sa prudence et ses vertus , et digne fils de saint François. Rempli de science et de zèle, prédicateur éloquent, cet homme apostolique avait mérité par ses vertus et sa régularité

d'être nommé vicaire du couvent d'Ath, en Hainaut. Il fut envoyé par son gardien à Gand avec un frère pour s'entretenir des intérêts de sa maison : sur le soir, il arriva dans une vallée à quelque distance de cette ville, lorsqu'il rencontra trois brigands armés. Il les salua poliment ; mais ces loups affamés trouvant un agneau innocent pour leur souper, répondirent à son salut en lui barrant le passage. Son compagnon, craignant qu'on ne lui fît du mal et ne pouvant le défendre, profita de l'obscurité pour s'enfuir. Ces braves soldats ne tinrent pas longtemps conseil pour décider de quelle manière ils combattraient le Père Pierre, leur ennemi désarmé : l'un d'eux déchargea aussitôt son fusil et lui fit une profonde blessure à la tête : puis, tandis que le serviteur de Dieu cherchait à arrêter le sang en se couvrant la tête de ses mains, le barbare la fit voler en morceaux d'un coup de sabre : ses compagnons de brigandage lui firent à leur tour plusieurs autres blessures, et l'un d'eux lui passa son épée au travers du corps : ils s'enfuirent alors, croyant qu'ils avaient mis à mort le confesseur du Christ ; cependant il respirait encore. Apercevant dans le voisinage les ailes d'un moulin à vent, il se traîna jusqu'à la demeure du meunier, assisté sans doute par son ange gardien, et il demanda d'une voix plaintive qu'on voulût bien ouvrir la porte pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié, à un pauvre Frère Mineur qui venait de tomber entre les mains des Gueux. Le meunier le reçut avec empressement et compassion, alluma un peu de feu et chercha tous les moyens de soulager son hôte. Le Père Pierre

le pria de découvrir ses blessures, et d'enlever sa chemise afin de voir quel coup il avait reçu dans la poitrine ; mais au moment où la plaie fut ouverte, des flots de sang s'en échappèrent, et le saint religieux comprit qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre. Il remercia les gens de la maison de leur charité, leur souhaita la bénédiction et les récompenses du Seigneur, demanda pardon à Dieu pour ses bourreaux, et rendit le dernier soupir en remettant son âme entre les mains de son créateur, pendant que tous les assistants fondaient en larmes. C'était le 19 novembre 1571 que ce vénérable religieux remporta la palme du martyre. Dès que les portes de la ville furent ouvertes, le meunier courut au couvent pour y porter cette nouvelle. Le gouverneur de la ville, informé de ce qui s'était passé, envoya quelques soldats à la recherche des meurtriers que l'on ne put retrouver, et du compagnon du Père Pierre qu'il espérait arracher à leur fureur homicide. Celui-ci s'était jeté dans l'eau jusqu'au cou, et y était resté pendant de longues heures malgré la rigueur de la saison, espérant qu'il échapperait ainsi aux regards des brigands. Il osait à peine en sortir lorsqu'on l'appela ; car il craignait que la fureur des Gueux ne fût pas apaisée par le sang d'une seule victime et que ce ne fût un piége qu'on lui tendait. Enfin, rassuré par le son de la voix, et à demi mort de froid, il sortit de sa retraite et vint dans la maison du meunier où il passa le reste de la nuit : c'est là que les soldats du gouverneur le trouvèrent. Le lendemain, tous les religieux franciscains de la ville se rendirent en procession avec une

grande foule d'autres ecclésiastiques et de fidèles, au moulin, et ramenèrent le corps du martyr. Il fut enterré dans l'église du couvent.

Dans toutes les contrées où l'hérésie avait levé la tête pendant ce malheureux XVIe siècle, ses partisans s'efforcèrent de rendre odieux au peuple les religieux de toute sorte, soit en leur infligeant de mauvais traitements, soit en les décriant comme des hypocrites et des imposteurs ; et ils réussirent en beaucoup d'endroits à les bannir et à les dépouiller de leurs couvents. Comprenant bien que ces hommes, entrés dans la voie de la perfection, et priant jour et nuit pour la prospérité de l'Eglise, étaient l'objet d'une vénération profonde de la part des fidèles à cause de leur science et de leurs vertus, les protestants employaient tous les moyens pour les combattre : de leur côté, les religieux se regardaient comme les plus fermes remparts de l'Eglise, travaillaient avec un zèle admirable dans la chaire et dans les écoles, afin de conserver intact le dépôt de la foi, et méritaient ainsi d'être en butte aux traits envenimés de l'erreur. Aussi trouvons-nous un grand nombre de Franciscains qui succombèrent victimes de l'hérésie dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Angleterre, en France, et conquirent la palme du martyre en versant généreusement leur sang pour la défense de la religion catholique.

Lorsque les Huguenots s'emparèrent de Vendôme, en France, le 19 novembre 1589, le Père Jessé, professeur de théologie à l'Université de Paris, provincial

de la province de Tours, se trouvait dans le couvent des Frères Mineurs de cette ville, et exhortait ses Frères à défendre l'Eglise et la vraie foi, et à souffrir courageusement le martyre plutôt que de céder devant la tempête. Son nom était trop bien connu pour qu'il échappât à la haine de ces hérétiques, et il tomba le premier entre les mains du grand prévôt. Les autres religieux furent mis de côté; une seule victime suffisait à la haine de ces brigands qui s'empressèrent de conduire ce vénérable serviteur de Dieu sur la place du Marché où ils le pendirent le dimanche matin. Son corps resta ainsi exposé aux railleries de ces forcenés jusqu'au mardi; pendant ce temps, les Franciscains avaient pris la fuite dans la crainte du même sort, et lorsque les Huguenots revinrent au couvent pour tâcher de découvrir quelques autres religieux, ils ne trouvèrent que le compagnon du provincial, qu'ils percèrent de leurs épées, et qu'ils précipitèrent par la fenêtre du haut de sa cellule dans la cour du couvent.

Dans la meme province, au couvent de Saumur, le Père Guillaume Cantibé, jeune et zélé prédicateur, succomba de la même manière vers la même époque, et gagna par une mort courageuse la couronne du martyre.

Le 22 janvier, le martyrologe de l'Ordre indique également la mort de plusieurs religieux distingués de

cette province, dont les Huguenots avaient pillé et brûlé vingt-sept couvents.

L'Ordre de Saint-François avait été introduit dans le royaume de France par les soins de Godefroy Laval, chanoine du Mans, prêtre distingué par sa naissance, sa piété, et qui jouissait d'un grand crédit à la cour. Ayant entendu parler de saint François, de sa vie admirable, et de ses religieux, il écrivit une lettre au Patriarche séraphique pour le prier d'envoyer au moins deux de ses Frères au Mans, et lui promit de les aider à s'établir et à fonder un couvent. Le grand serviteur de Dieu accueillit favorablement sa demande, et choisit pour cette mission le Père Eloi, homme aussi remarquable par sa piété que par sa science, avec un autre religieux dont le nom est resté inconnu. L'évêque les reçut avec beaucoup de bonté et les logea dans son palais où ils observèrent du mieux qu'ils purent les prescriptions de la règle; ils récitaient leur office dans la cathédrale, y annonçaient la parole de Dieu, et consacraient le reste du temps à des travaux manuels, ou à visiter les malades dans les hôpitaux. Le prélat et le chanoine voulaient pourvoir à leurs besoins; mais préférant suivre les enseignements de leur saint fondateur, et pratiquer la pauvreté, ils vivaient d'aumônes. Leur humilité et leur genre de vie excitèrent l'attention publique, et bientôt plusieurs jeunes gens demandèrent à embrasser la vie religieuse sous leur conduite : un an après leur arrivée, ils étaient assez nombreux pour habiter un

couvent. Godefroy, qui était devenu évêque du Mans, fit bâtir et consacra lui-même cette maison, où il demanda plus tard à être enterré. Le vénérable Eloi dirigea pendant toute sa vie ce couvent avec une grande prudence; ses vertus extraordinaires et le don de prophétie que Dieu lui accorda, le firent regarder comme un Saint. Pendant sa dernière maladie, il fut trois jours sans parler : enfin, après avoir reçu l'Extrême-Onction, il récita lui-même avec ses Frères les Litanies des Saints : en même temps qu'il prononçait leurs noms, ils lui apparaissaient entourés d'un éclat merveilleux, comme pour l'inviter à venir prendre place dans leurs rangs. Eloi s'inclinait avec respect pour les saluer; et quand elles furent terminées, il rendit doucement l'esprit. Sa mort arriva dans le premier siècle de l'Ordre.

Au couvent de Narbonne reposent les restes d'un autre Eloi, frère lai, dont le Seigneur honora les vertus par de nombreux miracles avant et après sa mort : on raconte qu'un jour, entrant à l'infirmerie, il rendit la santé à sept religieux atteints de diverses maladies.

Le vénérable Père Guillaume Josselin illustra la province de Tours par ses vertus et par ses miracles : il se distingua particulièrement par son zèle pour propager la réforme de l'observance qu'il introduisit dans plusieurs couvents.

A Rennes, on conserve le souvenir et le corps du vénérable Père Radulphe, religieux d'une grande sainteté. A plusieurs reprises des anges lui apparurent sous une forme visible et lui servirent la Messe.

(WADDING, GONZAGUE.)

VINGTIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE PÈRE CÉSAR PERGAMO

1589. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Sa conversion. — Il travaille à la réforme de l'Ordre. — Ses succès dans la chaire. — Sa régularité. — Il prédit sa mort.

Cet illustre serviteur de Dieu naquit à Alba Pompeia en Piémont, de parents vertueux, et après avoir appris la langue latine, il se rendit à Valence, en Espagne, pour y continuer ses études. Il avait passé sa première jeunesse dans le désordre ; mais, réfléchissant qu'il était créé pour posséder Dieu dans le ciel, il rentra en lui-même : il répétait souvent, en poussant de profonds soupirs : « Seigneur, montrez-moi le chemin qui me « conduise à vous ; je désire vous servir avec fidélité ; « délivrez-moi de toutes mes mauvaises habitudes ». Enfin, docile aux inspirations de la grâce, il entra chez les Frères Mineurs, et après sa profession, fit de tels progrès dans l'étude de la théologie et de la sainte Ecriture, qu'il surpassa bientôt dans la chaire et dans l'enseignement tous ceux de son âge. Mais il n'était

pas moins appliqué à la pratique de la perfection : il observait la Règle dans toute sa rigueur, même dans les plus petites choses ; il portait un vêtement grossier, marchait toujours pieds nus, jeûnait presque toute l'année, se donnait la discipline jusqu'au sang, veillait de longues heures pendant la nuit, et pratiquait toutes sortes d'austérités pour mortifier son corps. Il était rempli de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et voyait avec peine qu'un grand nombre de religieux vivaient dans le relâchement. Aussi désirait-il ardemment la réforme de l'Ordre, au moins dans quelques maisons où seraient admis ceux-là seulement qui voudraient embrasser la vie religieuse dans toute sa rigueur. Ayant appris que le Père Ange de Pas, dans la province de Catalogne, nourrissait le même désir, il pria instamment le Seigneur de le réunir à ce saint religieux. De son côté, le Père Ange connaissait la ferveur du Père César, et souhaitait également de l'avoir pour compagnon. Leurs vœurs furent exaucés ; car le Père Ange étant venu dans la province de Valence en qualité de commissaire pour visiter tous les couvents des Récollets, ils se connurent immédiatement, quoiqu'ils ne se fussent jamais rencontrés, et après s'être embrassés, ils se communiquèrent leurs désirs. Leur zèle et leur ferveur les conservèrent dans une parfaite union, et ils travaillèrent ensemble à la Réforme jusqu'à ce que la mort les sépara.

Depuis que le Père César travaillait à rétablir l'Ordre de Saint-François dans sa ferveur primitive, il avait eu à souffrir beaucoup de contradictions : c'étaient tantôt des paroles amères, des injures, ou des raille-

ries, tantôt des contradictions et des mépris : il lui était bien difficile de vivre en paix avec des esprits tièdes et relâchés ; mais il gardait le silence et s'éloignait en baissant la tête, à moins qu'il ne vît une occasion favorable de gagner les cœurs par quelques douces paroles. C'est ainsi qu'en unissant une grande charité et une énergie indomptable aux exemples d'un vie irréprochable, il excita plusieurs de ses frères à vivre d'une manière plus conforme à la sainteté de leur état. Il semblait qu'il fût impossible de l'irriter : il traitait ses persécuteurs avec une indulgence extrême, et il savait les excuser en leur prêtant de bonnes intentions : il se montrait d'autant plus humble à leur égard, qu'il avait plus à se plaindre de leur opposition. Il observait une grande réserve dans ses paroles, principalement avec les femmes, et il veillait avec tant de soins sur ses sens, qu'il garda une chasteté parfaite pendant toute sa vie. Il entreprit des voyages longs et périlleux, pour obéir à ses supérieurs ; mais jamais il ne partait sans leur demander les mérites de l'obéissance. A son retour d'Espagne en Italie, il ne voulut emporter avec lui aucune provision. Sa charité pour les pauvres et les malades lui faisait trouver dans son cœur des paroles affectueuses pour les consoler, et jamais personne ne le quitta sans se sentir fortifié. Il avait le don d'apaiser les différends, de réconcilier les ennemis et d'éteindre les haines les plus invétérées : les passages de la sainte Ecriture qu'il interprétait dans ces circonstances avaient dans sa bouche une force extraordinaire, et ceux qui l'entendaient, se retiraient étonnés de se sentir entièrement changés.

Ses paroles n'étaient pas moins puissantes dans la chaire pour effrayer les pécheurs et les exciter à l'amour de Dieu : sa voix retentissante et claire et son éloquence entraînante unies à un zèle ardent ramenaient un grand nombre de pécheurs dans la voie du salut. Ange Justiniani, archevêque de Gênes, qui l'avait entendu plusieurs fois et s'était entretenu avec lui en particulier, l'appelait ordinairement un ange ; c'était également le nom que lui donnaient plusieurs personnes pieuses après avoir joui de ses entretiens. Il n'était pas moins prudent lorsqu'il s'agissait d'intérêts temporels, et souvent des gentilshommes venaient lui demander avis ; jamais on n'entendait sortir de sa bouche une parole légère ou frivole ; son humilité profonde l'abaissait sans peine aux travaux les plus vulgaires de son couvent ; il servait avec plaisir la sainte Messe et, quoiqu'il fût lui-même un prédicateur distingué, il se faisait un plaisir de servir de compagnon au Père Ange de Pas, tandis que celui-ci prêchait à Rome. Il se regardait comme le dernier de ses frères, et se montrait d'une affabilité très-grande envers les plus humbles religieux : il refusa la charge et le titre de docteur, et lorsque le cardinal Matteï, protecteur de l'Ordre, voulut le faire nommer professeur de théologie au couvent de Saint-Pierre in Montorio, à Rome, il s'y opposa, en disant qu'il préférait être le compagnon du Père Ange plutôt que d'être revêtu des offices les plus distingués de l'Ordre. Cependant il se faisait un plaisir d'apprendre aux jeunes religieux la pratique du confessionnal, et même la langue latine et la philosophie à ceux qui les ignoraient, mais dans sa cellule

seulement, afin de ne pas être regardé comme un maître. Il observait avec un très-grand soin les rubriques du Missel et du Bréviaire, et chaque jour il se préparait à célébrer la sainte Messe par la confession et de longues prières. Toutes les créatures étaient pour lui autant de voix qui excitaient son cœur à s'élever vers Dieu, et il se livrait souvent en sa présence à la contemplation des choses célestes. Incapable de comprimer les ardeurs qui le consumaient, il s'écriait souvent en poussant de profonds soupirs : « Mon Dieu et mon « tout ! » Dans les églises, il recherchait de préférence les endroits obscurs et cachés afin de s'y livrer sans témoins à la méditation, et souvent il prolongeait pendant la nuit ses exercices de piété : c'était pendant ces heures de recueillement et de calme qu'il goûtait le mieux les consolations célestes, et qu'il recevait du Seigneur les plus grandes lumières. Son visage était continuellement empreint d'une douce gaieté, fruit de son mépris pour les choses de la terre et de son ardeur pour les biens éternels.

Bien qu'il fût d'une santé délicate, et souvent exposé à des maladies dangereuses, il n'interrompait jamais ses jeûnes ni ses autres mortifications. Il souffrait en silence et supportait avec un courage héroïque les douleurs aiguës que lui causaient ses infirmités. Souvent, les yeux et le cœur élevés vers le ciel, il s'écriait : « O mon Dieu, faites de moi un vaillant soldat, pour « que je puisse souffrir courageusement par amour « pour vous ». Sur la fin de sa vie, il montra clairement qu'il connaissait le jour de sa mort ; et, en effet, quelque temps avant de tomber malade, il dit à un

gentilhomme, qu'il le précéderait sur la montagne de la bienheureuse éternité : « O paradis céleste », s'écria-t-il, « combien je désire vous posséder ! » Le 19 novembre, après avoir célébré la sainte Messe au couvent de Saint-Pierre in Montorio, à Rome, pour se disposer à se rendre à l'infirmerie du couvent franciscain situé au-delà du Tibre, il prit congé du Père Ange et de plusieurs autres religieux en leur disant : « Je vais mou-« rir, et vous ne me reverrez plus ici-bas ». Le lendemain il s'endormit dans le Seigneur : c'était le 20 novembre 1589 : ses frères, ne prévoyant pas le danger qui le menaçait, le trouvèrent le matin la tête appuyée sur la main, et crurent qu'il méditait ; mais il était mort. Le Père Ange était affligé de ce que son compagnon fût mort sans recevoir l'Extrême-Onction ; mais le Seigneur le consola, en lui révélant qu'il l'avait suffisamment assisté par sa grâce pendant son agonie. Le Père Ange reçut encore plusieurs révélations célestes, qui lui firent connaître la pureté virginale et la gloire de son saint ami.

(Barrezzo.)

LE PÈRE THOMAS DE SAINTE-MARIE

SOMMAIRE : Ses vertus dans le monde. — Il embrasse la vie religieuse. — Il est envoyé deux fois en Afrique. — Il travaille à consoler les esclaves chrétiens. — Charité héroïque pour un pécheur. — Il est rappelé en Espagne. — Ses souffrances corporelles et spirituelles. — Il prédit sa mort.

Ce vénérable serviteur de Dieu naquit à Médina Sidonia, en Espagne, de parents distingués, et reçut de bonne heure l'habit religieux ; renonçant ainsi au

monde dès son jeune âge, il conserva plus facilement l'innocence de son baptême. Il aimait tellement la solitude, et il fuyait avec tant de soin la conversation des gens du monde que sa demeure ressemblait à un ermitage, surtout lorsque ayant été ordonné prêtre, et ayant perdu ses parents, il hérita de leurs vastes domaines. Désirant que les intérêts temporels ne fussent pas un obstacle à sa perfection, il se mit à faire d'abondantes aumônes aux pauvres et aux églises, à secourir les veuves et les orphelins, à doter les jeunes filles sans fortune et à faire d'autres bonnes œuvres ; puis, quand il se fut dépouillé de tout, il demanda à entrer dans l'Ordre, sous la réforme de saint Pierre d'Alcantara ; il fut admis selon ses désirs dans la province de Saint-Didace, en Andalousie, dont le provincial était alors le bienheureux Jean de Prado, qui fut martyrisé dans la suite au Maroc, et il fit son noviciat au couvent d'Arcos, dont le Père Marcel de Plaisance, religieux distingué par ses vertus et ses miracles, était gardien.

Les vertus de notre novice ne tardèrent pas à briller d'un vif éclat, et les faveurs célestes qui en furent la récompense, devinrent si fréquentes, que l'historien de la mission d'Afrique l'appelle un second Pierre d'Alcantara. Il désirait beaucoup verser son sang pour la foi, et souvent il sollicitait la faveur d'être envoyé en Afrique pour y secourir les chrétiens esclaves des Maures. Il obtint enfin cette permission, et il partit en 1637 pour Mazagan, port de mer qui appartient à l'Espagne ; mais comme ses services ne pouvaient être utiles en ce moment, il dut se soumettre à la volonté de Dieu et revenir en Espagne sur l'ordre de ses supé-

rieurs. On lui confia successivement les charges de maître des novices, de gardien et de définiteur, et il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Pendant qu'il était gardien du couvent de Cadix, il entendit raconter au Chapitre provincial tenu à Séville, que les Maures avaient profané l'église de l'Ordre à Maroc, brisé les images et battu de verges onze religieux franciscains. A cette nouvelle son ardeur s'enflamma d'un feu brûlant, et, emporté par une puissance invisible, il s'éleva dans l'air jusqu'à la croix qu'il embrassa avec ferveur. Ce ravissement durait déjà depuis longtemps, lorsque le provincial, l'appelant d'une voix douce, lui ordonna de reprendre ses sens. Aussitôt il retomba à terre et vint demander pardon à son supérieur comme s'il eût été coupable d'une grande faute. Le désir qui le consumait de souffrir la mort pour la foi, le portait à renouveler souvent sa demande de partir pour l'Afrique : enfin il fut exaucé : car, pour cette mission, depuis la dernière persécution, un homme d'une vertu parfaite était nécessaire, et on jeta les yeux sur lui. Il arriva à Maroc en 1654, et il y trouva bien assez d'occasions d'exercer son zèle. Il administrait les sacrements aux chrétiens réduits en esclavage ; les consolait avec une paternelle bonté et leur rappelait avec beaucoup de patience les vérités de notre sainte religion. Il s'appliquait sans relâche aux œuvres de miséricorde et consacrait principalement ses soins au service des malades. Ses vertus étaient si bien connues que les esclaves l'appelaient le Saint. Il aurait également voulu éclairer les Maures, et il aurait prêché dans les rues, si ses supérieurs ne

l'en eussent empêché dans la crainte que le roi barbare ne bannît une seconde fois tous les missionnaires. Cette défense était pour le Père Thomas la plus rude des épreuves qu'il pût souffrir ; car il voyait devant lui l'ivraie qu'il ne pouvait arracher. Mais comme ses ravissements étaient fréquents, on eut peur qu'il ne fût entraîné par son zèle pendant qu'il était dans cet état, et on le rappela en Espagne après quatre ans de séjour au Maroc, au grand chagrin de tous les chrétiens qui l'aimaient et le vénéraient.

En revenant de ce pays, il trouva sur sa route, dans une hutte abandonnée, un esclave malade qui se mit à trembler dès qu'il l'aperçut : le Père Thomas, comprenant sans doute par une révélation de Dieu l'état misérable de son âme, resta auprès de lui pour le consoler, lui prépara quelques aliments, et l'engagea à se confesser en lui montrant la grandeur de la miséricorde divine qui lui envoyait un des deux prêtres qui se trouvaient dans ce vaste pays ; mais l'esclave lui tournant le dos, répondit ainsi à ses exhortations : « Mon « Père, vous perdez votre temps, et si la bonté de Dieu « est infinie, mes péchés sont également infinis. C'est le « cri de ma conscience et des démons que je vois ici. « Les peines que j'endure me font croire que déjà je « suis dans l'enfer ». Le saint religieux, fondant en larmes à ces paroles, tomba à genoux devant ce pécheur endurci, baisa ses mains et même ses plaies, et employa toute son éloquence pour lui montrer que son désespoir venait du démon, et que Dieu ne repousse jamais un pécheur pénitent ; mais il frappait à

la porte d'un sourd ; le malade lui dit qu'on ne parlait de la sorte qu'aux Saints, qu'un prêtre ne pouvait s'exprimer autrement, et qu'il lui brisait la tête avec ses exhortations. Le Père Thomas fit une fervente prière, afin d'obtenir de Jésus-Christ, au nom de sa mort, la conversion de cette âme endurcie, puis il s'infligea une sanglante discipline ; mais le pécheur refusa de répondre à ses instances, et ne voulut pas même le regarder. Cependant le serviteur de Dieu ne perdit pas encore l'espérance de le gagner, et comme un autre Moïse, il employa un moyen que le Seigneur lui inspira. Il revint auprès du malade et lui dit en lui prenant la main : « Mon cher fils, si je « prenais sur moi de satisfaire pour vous à la justice « divine en ce monde et en l'autre, est-ce que vous « refuseriez de vous confesser avec une véritable con- « trition et un sincère regret de vos fautes ? » L'esclave sembla s'éveiller d'un profond sommeil, et se mit à pleurer : « Mon Père », lui dit-il, « si j'avais ce bon- « heur, je ferais volontiers tout ce que vous m'ordon- « neriez, quand bien même il s'agirait de souffrir la « mort chez les Maures ». Alors le Père Thomas lui saisit de nouveau la main et prit Dieu à témoin de son engagement : en même temps les démons qui l'obsédaient, disparurent avec toutes leurs folles suggestions ; l'esclave fit une confession générale aussi complète que s'il eût écrit tous ses péchés, et après trois jours passés dans le repentir et des entretiens avec le saint religieux, il mourut en répétant : « O mon Dieu, « soyez béni de vos infinies miséricordes ». Pendant tout ce temps le Père Thomas était resté à côté de lui

sans prendre de nourriture, et aussitôt après sa mort, il commença à ressentir des douleurs si vives, qu'il se croyait en purgatoire.

Lorsqu'il fut rentré dans sa solitude d'Espagne, où Dieu lui avait accordé tant de faveurs, il fut enveloppé de ténèbres spirituelles si épaisses, qu'il était tenté de se croire abandonné du ciel, et qu'il se figurait avoir mérité ce malheur par ses péchés : une seule chose le consolait; c'est que tous les vendredis, et principalement pendant la semaine sainte, il ressentait dans tous ses membres des douleurs excessives, comme il le demandait depuis longtemps pour honorer les souffrances de Notre-Seigneur. Il avait eu à soutenir de violents et terribles combats contre les démons pendant toute sa vie; mais pendant ses deux dernières années la lutte devint plus vive que jamais. L'esprit de ténèbres cherchait à le persuader qu'il avait perdu les consolations divines à cause de sa présomption, en cherchant à changer les jugements éternels de Dieu pour cet esclave qu'il avait voulu convertir, ou bien encore qu'il avait obtenu cette conversion par ses prières et ses mortifications, et que tout le monde l'estimait comme un Saint; mais les démons ne pouvant le vaincre, se portèrent contre lui à des violences, et le saisissant brusquement sous la figure de Maures horribles, principalement les jours de fête, ils le portaient dans le jardin du couvent où ils le frappaient d'une manière cruelle. Souvent, à la suite de ces mauvais traitements, il ne pouvait remuer ni bras ni jambes : un jour même ses Frères le trouvèrent dans la cour dans un état désespéré et ne donnant presque

aucun signe de vie. Le jour de Noël on fut obligé de le porter à l'infirmerie; mais il eut assez de forces pour entendre les trois Messes de ce jour à genoux : lorsqu'elles furent achevées, il retomba dans son état de faiblesse.

Comme il avait apporté pendant toute sa vie le plus grand soin pour conserver la pureté, c'était pour lui une peine excessivement douloureuse d'être continuellement en butte aux assauts de l'esprit impur. Ces combats incessants ne tardèrent pas à épuiser ses forces, et il tomba dans un tel état de faiblesse, que les médecins annoncèrent sa mort comme imminente. Il reçut aussitôt les derniers sacrements, parce qu'on craignait qu'il ne mourût dans la nuit; mais il rassura ses Frères en disant que les médecins se trompaient. Il souffrit encore beaucoup sans laisser échapper la moindre plainte : pendant les cinq derniers jours de sa vie, il ne put dormir, ni prendre aucune nourriture; il endurait les peines du purgatoire, comme il le fit connaître à son confesseur. Il avait dit au gardien qu'il ne mourrait pas avant la veille de la Présentation : ce jour-là, vers midi, ses trois neveux, qui étaient prêtres, vinrent lui rendre visite, et il les engagea à vivre selon la sainteté de leur état. Lorsqu'il entendit le soir les cloches annoncer la fête du lendemain, il dit à son confesseur : « Cette nuit, je vais voir « mon Dieu, non pas que je le mérite, mais à cause de « son infinie miséricorde ». En ce moment toutes ses souffrances disparurent, et il parut plongé dans une profonde méditation. Lorsqu'il revint à lui-même, il renouvela les actes des vertus théologales, demanda

pardon à ses frères, et les pria de réciter les prières des agonisants. « Seigneur », dit-il ensuite, « je remets mon « âme entre vos mains », et il s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-trois dans la vie religieuse. La nouvelle de sa mort excita tous les habitants de Médina, où il était né et où il venait d'expirer, ainsi que des pays voisins, à venir vénérer le corps du saint, comme on l'appelait, et chacun des fidèles cherchait à toucher son rosaire ; on se disputait des morceaux de son vêtement. Afin de satisfaire la piété des fidèles, ses restes furent exposés pendant deux jours, sans qu'on remarquât la moindre trace de corruption : une odeur agréable s'en exhalait, et tous ses membres étaient aussi flexibles que s'il eût été en vie.

FRÈRE PHILIPPE DE BARCELONE

1591. — Pape : Innocent IX. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Sa mortification. — Son amour pour l'obéissance. — Sa charité pour les pauvres. — Son zèle pour la prière. — Ses visions. — Stigmates. — Il pénètre le secret des cœurs. — Sa mort.

Cet humble religieux naquit a Barcelone de parents pauvres, mais vertueux, et fut amené dès son bas âge au couvent des Frères Mineurs d'Alcala, pour servir les religieux. On le confia au fermier qui ne tarda pas a remarquer son innocence, sa piété et son empressement à faire tout ce qu'on lui commandait. Il désirait

être Frère, mais il n'osait demander à être admis, parce qu'il se regardait comme incapable de cette vocation. Cependant le fermier, qui avait lu dans son cœur, pria le gardien de l'examiner ; celui-ci, après l'avoir éprouvé, lui donna le saint habit. Frère Philippe ne se possédait pas de joie : il s'appliqua dès lors à imiter les religieux et à pratiquer leurs vertus, principalement l'humilité et l'obéissance : il se croyait indigne de baiser la terre qu'ils foulaient aux pieds ; il mettait son plaisir à se charger des travaux les plus grossiers du monastère, et lorsqu'il n'avait rien à faire, il se retirait à l'écart pour se livrer tout entier à la prière. Quand il fit sa profession, il commença une confession générale en versant des larmes si abondantes qu'on aurait pu le prendre pour un très-grand pécheur ; mais lorsqu'elle fut achevée, il éprouva de grandes consolations et se sentit persuadé qu'il avait obtenu le pardon de toutes ses fautes. Il se livra à la mortification avec d'autant plus de zèle qu'il goûtait mieux les délices de l'union avec Dieu par la prière ; jamais il ne mangeait de viande, ni de poissons, ni d'œufs, excepté pendant ses maladies, et encore dans ce cas il se contentait des restes ; sa nourriture habituelle consistait en une assiette de soupe avec quelques morceaux de pain noir. Lorsqu'il était cuisinier, ou qu'il servait à table, il prenait une assiette d'eau chaude, sur laquelle il faisait surnager un peu de graisse, afin de tromper les regards de ses frères : jamais il ne prenait d'aliments le soir. Il habitait rarement une cellule ; il n'y avait pas de vêtement plus usé et de corde en plus mauvais état que les siens

dans tout le couvent. Il portait continuellement un rude cilice, et marchait toujours pieds nus, même dans les plus grands voyages. En allant d'Alcala à Pédroso, sur l'ordre du provincial, il parcourait vingt milles par jour, et avouait lui-même qu'il avait plutôt volé que marché, parce que l'obéissance lui avait donné des ailes. Il se donnait la discipline jusqu'au sang deux fois par jour ; pendant l'hiver, il se roulait dans la neige avant Matines, en se rappelant le froid que l'enfant Jésus avait enduré dans sa crèche : il y resta un jour trop longtemps, et on fut obligé de le ramasser : le froid l'avait paralysé ; son corps était devenu bleu ; son pouls ne battait plus, et on fut obligé d'employer des remèdes énergiques pour le rappeler à la vie. Le gardien lui adressa de vifs reproches sur une mortification si cruelle, et comme il lui disait qu'il avait fait un péché mortel, le saint religieux lui répondit très-humblement : « Notre saint Patriarche « ne s'est-il pas roulé bien souvent dans la neige et les « épines, sans commettre aucune faute, et en gagnant « de grands mérites ? Pourquoi ne pourrai-je pas l'imi- « ter, moi qui suis un si grand pécheur ? » C'est ainsi qu'il cherchait sans cesse de nouveaux moyens pour châtier son corps. Lorsqu'on lui disait qu'il était défendu de se donner la mort, et que personne ne pouvait abréger sa vie, même d'une heure, il répondait que ses pénitences n'avaient pas d'autre but que le salut de son âme, et que tout autre enseignement ressemblait moins aux maximes de l'Evangile qu'aux leçons suggérées par la prudence de la chair.

Après sa profession, il habita pendant trois ans à

Consuegra, avec le vénérable Frère Georges de Calzada, dont nous avons raconté la vie le 20 février. Ils se promirent obéissance l'un à l'autre, de sorte qu'ils se commandaient chacun leur tour pendant une semaine. Les jours de coulpe, le sujet s'accusait humblement de toutes ses fautes, et le supérieur faisait tout ce qu'il pouvait pour l'humilier, et lui reprochait sévèrement ses moindres négligences ; puis il lui donnait la discipline avec vigueur. C'étaient chaque jour de nouvelles inventions pour se mortifier. La semaine suivante, le sujet devenait supérieur à son tour, et témoignait à son frère une amitié sincère en l'humiliant et en le maltraitant. La nuit était le moment qu'ils choisissaient de préférence pour se livrer à ces pieux exercices. Ils se rendaient compte mutuellement de leur manière de prier et des grâces que Dieu leur avait accordées. Lorsqu'ils furent obligés de se séparer, Philippe éprouva une peine très-vive de quitter un si bon maître, et il avait conservé une telle estime de ces exercices, qu'il ne manquait jamais de prier un Frère de l'aider, comme Georges. Un jour, ayant reçu l'ordre de faire sa pénitence au réfectoire, il se montra si cruel envers lui-même que les religieux en furent effrayés, et que le gardien lui ordonna de s'arrêter. Lorsqu'on voulait s'opposer à ses mortifications : « Laissez-moi », disait-il, « chacun sait mieux « que personne quel poids son âme peut porter ». Il était doué d'une grande force corporelle, et il se consacrait tout entier au service du couvent : il était en même temps cuisinier, hôtelier, tailleur ; il lavait, balayait, mendiait, et réclamait toujours les

fonctions les plus basses, disant qu'il était créé pour cela.

Au milieu de tous ces travaux, il n'oubliait pas que notre âme est le temple véritable de Dieu. Le jardin, les routes, les champs, la cuisine lui servaient d'oratoires ; les arbres et les fleurs étaient pour lui autant d'images pour s'élever jusqu'à son Créateur. Il ne savait pas lire ; mais la vue des merveilles de la nature visible le ravissait en lui rappelant les beautés invisibles de son Dieu. Lorsqu'il demandait à ses frères de lui faire une bonne lecture, et qu'ils en étaient empêchés par leurs travaux, il se réfugiait auprès de Dieu, qui se laisse trouver par ceux qui le cherchent avec un cœur pur : « Seigneur », disait-il, « je ne sais pas lire, et « mes frères n'ont pas le temps de m'instruire. Voilà « pourquoi je viens à vous pour que vous soyez mon « maître : je vous en conjure par votre sainte Passion, « indiquez-moi la voie que je dois suivre pour vous « plaire ». C'est ainsi qu'il demeurait dans sa première humilité : il regardait ses frères comme ses maîtres, et s'appliquait à les bien servir : il aimait beaucoup la charge de cuisinier, parce qu'elle lui permettait de pourvoir à leurs besoins avec plus de facilité, et il avait soin de préparer toujours assez d'aliments pour que les pauvres eussent leur part. Tout ce qu'on lui donnait ou qu'il pouvait recueillir par son travail dans le jardin, était pour les mendiants : quelquefois on lui en faisait un reproche, et on le regardait comme incapable de garder quelque chose sous clé ; mais il avait une adresse particulière pour apaiser ses

supérieurs qui n'avaient jamais à se plaindre de ses services.

Du jour où il avait choisi le Seigneur pour son maître, il avait abandonné les hommes dans la mesure de ses forces, afin de trouver son Dieu dans la solitude, et les jours lui semblaient insuffisants pour s'appliquer à cette recherche. Il passait la nuit presque tout entière dans la prière, à genoux, les bras étendus en croix, ou couché à terre. Il avait un petit livre rempli de petites images qui représentaient les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur ou de sa sainte Mère, et il en faisait toute son étude : il le portait partout, même dans le monde quand il y était envoyé, et il en contemplait les différents sujets avec amour. Pendant qu'il travaillait, il ne pouvait avoir ce petit livre entre les mains, mais il se figurait par la pensée qu'il travaillait pour gagner de quoi vêtir et nourrir l'enfant Jésus, et il s'appliquait au travail comme un esclave : mais dans la nuit, il recevait presque toujours son salaire ; car notre divin Sauveur, qui aime les âmes simples et innocentes, le comblait de faveurs célestes.

Malgré son activité et la mortification de ses yeux, il avait quelquefois à soutenir de rudes combats de la part du démon contre la sainte vertu. Mais le serviteur de Dieu échappait au danger en invoquant le secours du ciel. Le Seigneur lui apparut un jour et lui dit : « Je vous accorde des grâces particulières, « parce que vous êtes fidèle à repousser le dan- « ger ». Nous pouvons apprendre par là qu'une victoire remportée sur nous-même, et la fidélité à la

grâce, sont payées au centuple par les consolations célestes.

Chaque jour il faisait une revue de ses fautes, qu'il trouvait toujours excessives, et il cherchait à se rappeler le souvenir de l'enfer, du ciel, et des souffrances de Jésus-Christ : après avoir consacré tout le jour aux travaux que lui imposait l'obéissance, il se rendait sur le soir à l'église, et bien souvent il y passait la nuit tout entière sans dormir et uniquement occupé de la prière. Il arriva une fois vers quatre heures de l'après-midi au couvent d'Alcala, et après avoir donné les lettres dont il était chargé, il se retira dans un coin de la chapelle pour prier : le gardien se rappela, vers huit heures du soir, qu'il était à jeun, et le fit chercher pour l'amener au réfectoire : Philippe ne répondit pas, et passa la nuit tout entière dans un entretien intime avec son Dieu. Vers Prime, il reprit ses sens et versa des larmes abondantes : il fit connaître dans la suite à son confesseur que le Fils de Dieu lui avait apparu et lui avait révélé des événements très-importants qu'il ne pouvait expliquer. Il ressentit pendant longtemps les effets de ce ravissement, et bien souvent, dans la journée, le souvenir de cette extase le pénétrait d'une joie céleste. On essaya plusieurs fois de tourmenter son corps pour le faire revenir à lui ; mais tout était inutile ; il demeurait insensible comme un cadavre. Une fois, il se sentit couvert d'une confusion inexprimable, parce que le Seigneur accordait de si grandes faveurs à un pécheur tel que lui ; mais en même temps il fut transporté de joie en voyant Notre-Seigneur entouré d'une grande majesté, et des flammes étince-

lantes qui jaillissaient de ses plaies et remplissaient le ciel de lumière.

Il aperçut un jour une échelle qui s'élevait de la terre au ciel, et par laquelle un grand nombre de religieux montaient : quelques-uns étaient sur le point d'entrer dans le paradis et paraissaient très-heureux ; d'autres tombaient après avoir gravi cette échelle jusqu'au milieu : Philippe les reconnut et les nomma à son confesseur, qui lui avait ordonné de lui confier toutes ces révélations, et qui les voyant se multiplier chaque jour, résolut de consulter le provincial. Le serviteur de Dieu fut très-embarrassé lorsqu'il dut se faire connaître au provincial ; mais après avoir invoqué le Seigneur, il découvrit son esprit à son supérieur, qui reconnut bien vite en lui une de ces âmes simples en qui Dieu met ses complaisances. Lorsqu'il revint dans son couvent, son gardien se mit à lui témoigner beaucoup de mauvais vouloir, à cause de ses révélations, parce que vers cette époque on avait découvert les tromperies du démon pour quelques femmes qui jouissaient d'une grande réputation de piété. Désirant prévenir ces ravissements, il imposa des travaux pénibles au Frère Philippe, et l'accabla de mortifications : Dieu permit ces vexations dans l'intérêt de son serviteur ; car celui-ci, bien que convaincu que le Seigneur travaillait en lui, se soumettait humblement à son supérieur et regardait ses fautes comme des crimes qui le rendaient indigne des faveurs célestes. Quelques autres religieux, marchant sur les traces du gardien, se raillaient de sa simplicité et l'appelaient le fou : ils ne pouvaient comprendre que

des Frères, beaucoup plus versés dans la prière que Philippe, fussent moins bien traités par le ciel que cet innocent, et leur jalousie orgueilleuse les portait à l'accabler de leurs sarcasmes.

Le serviteur de Dieu supportait ces mauvais traitements avec une patience admirable, et continuait de servir ses frères avec le même zèle qu'autrefois ; il priait le Seigneur de changer les dispositions de ses ennemis, ou de le priver de ses ravissements : il fut exaucé ; car le gardien ayant écrit au provincial pour lui faire connaître de quelle manière il traitait le Frère Philippe, fut blâmé par son supérieur, qui confia le saint religieux aux soins d'Antoine d'Avila. Dès ce jour, Philippe sembla transporté dans un autre monde, tant il était heureux. Il recherchait la solitude, afin de s'entretenir plus facilement avec son Dieu ; cependant, lorsque les Frères étaient réunis les jours de fête, il se présentait au milieu d'eux, bien qu'il ne fût pas appelé. Son confesseur lui ayant demandé s'il s'était bien récréé avec eux, il répondit que son esprit étant entraîné vers le ciel, il n'était pas en son pouvoir de résister et qu'il n'avait rien vu de ce qui s'était passé autour de lui.

Ses extases se renouvelaient dès qu'il se mettait en prière, et presque toujours depuis Complies jusqu'à Matines : c'était pendant la nuit que le Seigneur lui accordait les plus grandes faveurs ; son confesseur le trouvait souvent à genoux, les yeux levés vers le ciel, mais il ne pouvait expliquer ce qu'il voyait : « L'or, « les perles, les diamants », disait-il, « ne sont rien à « côté de la beauté des bienheureux, et les peintures les

« plus belles du monde, si on les comparait au spec-
« tacle qu'offre le ciel, ressembleraient aux figures gro-
« tesques que les enfants se plaisent à tracer sur les
« murs avec du charbon ». Quelquefois, il voyait les âmes des religieux décédés qu'il avait connus, et il indiquait leur état à son confesseur ; mais il ne parlait jamais de ceux qui étaient encore vivants. Il demanda un jour à Notre-Seigneur pourquoi il lui apparaissait toujours les bras en croix : « C'est pour
« recevoir les pécheurs qui se convertissent », répondit-il ; « mais lorsque je les fermerai, le monde ces-
« sera d'exister, et le temps de la miséricorde sera
« passé ». Une autre fois, il s'étonnait de ce que le divin Maître, connaissant la faiblesse humaine, permettait que les hommes fussent assez aveugles pour l'offenser : « Je leur donne », répondit Jésus, « le se-
« cours de ma grâce, et la garde d'un ange et d'un
« saint patron ; mais il arrive malheureusement par
« leur faute qu'un trop grand nombre d'entre eux n'en
« profitent pas ». Philippe ayant témoigné quelques doutes sur la validité des indulgences accordées par le souverain Pontife aux médailles ou aux rosaires : « Mon fils », lui dit le Seigneur, « soyez assuré que je
« ratifie dans le ciel tout ce que fait mon Vicaire sur
« la terre ; mais les fidèles ne font pas toujours ce qui
« est nécessaire pour gagner les indulgences ».

Son ange gardien le transporta un jour en esprit dans une vallée près de l'enfer, et lui banda les yeux, parce que, dit-il, la vue des tourments que souffraient les damnés l'aurait fait mourir de frayeur : néanmoins il entendit des cris effroyables poussés par les

démons, et il en vit quelques-uns sous les traits les plus horribles , ainsi que diverses personnes qu'il avait connues sur la terre ; mais il ne put faire connaître leur sort, excepté pour une d'entre elles que son confesseur voulait soulager par ses prières, et qui était morte dans l'impénitence finale. Il aperçut aussi des païens qui n'avaient jamais connu le vrai Dieu, mais dont les tortures étaient bien moindres que celles des mauvais chrétiens qui étaient torturés en proportion des lumières qu'ils avaient reçues : ceux-ci étaient punis d'abord à cause des péchés qu'ils avaient commis, ensuite à cause de l'ingratitude qu'ils avaient témoignée pour les grâces dont ils avaient été comblés, et enfin à cause du mauvais exemple qu'ils avaient donné par leur vie coupable. En revenant de cette vallée, il s'étonnait de ne pas être mouillé par la pluie qu'il avait senti tomber sur lui ; mais son guide céleste lui dit : « Il n'est pas tombé d'eau ; ce que vous « avez remarqué, c'étaient des âmes précipitées en « grand nombre dans l'enfer ». Sa surprise fut immense et il fut rempli d'une tristesse profonde en pensant à la multitude des damnés. Une autre fois, pendant sa prière, il aperçut un homme qu'il connaissait et qui se trouvait sur le point de rendre le dernier soupir : son ange gardien lui montrait l'enfer qu'il avait mérité par ses péchés et la gloire des bienheureux qu'il avait perdue : « Vous avez commis ces fautes librement », lui dit-il, « voilà pourquoi vous êtes digne des peines « éternelles » ; en même temps l'âme de ce malheureux s'échappant de son corps se précipita dans l'abîme pour toujours.

Son ange gardien le conduisit également dans le purgatoire, où il remarqua deux âmes, semblables à des colombes d'une blancheur éclatante, qui s'envolèrent vers le ciel. Il fut témoin des supplices que la justice divine réserve à ceux qui n'ont pas encore entièrement satisfait pour leurs péchés ; souvent il voyait, dans ce lieu de souffrances, des âmes de religieux qu'il avait connus sur la terre, et qui lui témoignaient leur reconnaissance des prières qu'on faisait pour eux après leur mort. Au milieu de toutes ces apparitions, il avait aussi des révélations sur les mystères de la foi. Il demanda un jour la permission de vivre à l'écart pendant toute la semaine sainte, afin de méditer plus à son aise sur la Passion de Jésus-Christ; mais son confesseur lui dit que c'était une tentation, et, pour le prémunir contre elle, il lui ordonna de se consacrer pendant tout ce temps aux œuvres d'obéissance. Philippe se soumit ; cependant le jeudi saint il fut ravi en extase, et vit en esprit tout ce qui s'était passé à Jérusalem ce jour-là : cette vision inspira au serviteur de Dieu un ardent désir de souffrir pour l'amour de son Dieu. Lorsqu'il rencontrait une croix, son cœur battait avec violence : apercevait-il des brins de paille ou tout autre objet disposés en forme de croix, il s'agenouillait pour les baiser avec respect, et souvent le Seigneur le récompensait de ces témoignages de piété par des faveurs particulières : « Je « vous accorde ces grâces », lui disait-il, « parce que « vous ramassez ces images de ma croix, afin que per- « sonne ne les foule aux pieds ».

Lorsqu'il avait médité attentivement sur les souf-

frances de Jésus, il ressentait de vives douleurs aux pieds et aux mains, puis au cœur ; les remèdes qu'il employa pour les guérir, furent inutiles, de telle sorte qu'il se contenta de souffrir en silence : son confesseur seul en eut connaissance, et pour ne pas inspirer des sentiments de vaine gloire à son pénitent, il affecta de n'y attacher aucune importance : on ne voyait cependant aucune trace de blessures ni d'inflammation. Il éprouvait aussi de violents maux de tête, et était obligé de se contenir fortement pour ne pas se plaindre. Il pouvait déguiser les souffrances qu'il ressentait aux mains, mais non celles des pieds, et il était souvent obligé de se coucher ou de s'asseoir. On pensa d'abord qu'il était atteint de la goutte ; le médecin, ne voyant pas en lui les caractères de cette maladie, se contenta d'ordonner quelques frictions avec de l'huile, mais sans succès. Ses souffrances redoublaient pendant toute la journée du vendredi, et cette circonstance fut pour son confesseur une preuve que le Seigneur lui faisait partager les peines de sa Passion. Il communiait souvent, mais seulement lorsque la grâce divine l'excitait à s'approcher de la table sainte ; et il s'y préparait par de longues prières pendant la nuit. Souvent il voyait sur l'autel, pendant la messe, une lumière céleste, et dans les mains du prêtre la figure d'un enfant d'une beauté ravissante. Lorsqu'il communiait, il lui semblait qu'il avait à la bouche un morceau de viande dont le goût surpassait celui de tous les aliments terrestres, et il se croyait transporté dans le ciel ; il se renfermait alors en lui-même pour savourer les ineffables délices du banquet divin ; quelquefois il

conservait à la bouche un parfum d'une douceur indicible, et presque toujours il tombait en extase après avoir communié.

Lorsque l'invincible Armada fut anéantie par la tempête, Dieu lui fit connaître ce désastre bien avant que la nouvelle en fût arrivée en Espagne ; il apprit de la même manière un grand nombre d'événements importants. Cependant le bruit de sa sainteté commençait à se répandre, et le définiteur voulut avoir un entretien particulier avec lui sur la vie spirituelle. Pendant qu'il se rendait au chœur avant Matines pour répondre à son supérieur, Philippe eut une pensée de vaine gloire, et il entendit aussitôt une voix qui lui disait : « Instruisez-le, si vous pouvez ». En même temps il fut frappé de mutisme et il lui fut impossible de répondre même par signe à son visiteur. Le lendemain, celui-ci lui demanda ce qui lui était arrivé, et le serviteur de Dieu reconnut humblement sa faute ; ensuite il lui dit en quelques mots très-clairs tout ce que son supérieur voulait savoir.

Pendant qu'il habitait une grande ville, où son confesseur était le gardien du couvent, l'archevêque tomba dangereusement malade : il était très-âgé, cependant il désirait encore quelques années de vie pour faire pénitence, et il demandait partout des messes et des prières afin d'obtenir le rétablissement de sa santé. Le gardien ayant ouï dire que ce prélat ne devait pas guérir, et se rappelant qu'il avait toujours été très-bienveillant pour son couvent et sa province, ordonna à ses religieux de redoubler leurs instances auprès du Seigneur. Pendant que Philippe priait dans ce but, il

vit l'âme de l'archevêque traînée au tribunal de la justice divine, et frappée d'épouvante par les reproches que Dieu lui adressait : il était accusé de ne pas avoir assez fait d'aumônes, de n'avoir pas veillé suffisamment sur ses serviteurs, de ne pas les avoir punis quand il apprenait leurs désordres. Le souverain juge condamna l'archevêque à mort; mais saint Didace se jeta devant son trône pour implorer la miséricorde divine au nom du couvent des Franciscains que ce prélat avait fait bâtir dans sa ville épiscopale, et qu'il avait entretenu avec ses propres revenus. Le saint fut exaucé, et frère Philippe raconta le lendemain cette vision à son confesseur. La guérison demandée fut obtenue, car le matin même les médecins trouvèrent l'archevêque parfaitement guéri, et déclarèrent unanimement qu'un médecin plus habile qu'eux-mêmes avait opéré cette cure merveilleuse. Le gardien fit connaître ce que lui avait révélé le serviteur de Dieu à un excellent prêtre, qui crut d'autant plus facilement à cette vision qu'il savait mieux que personne combien étaient fondés les reproches adressés au prélat.

Le Seigneur honora également le saint religieux d'une grande connaissance des cœurs : lorsqu'il rencontrait des personnes pieuses dans les rues, il était instruit surnaturellement de leurs progrès dans la vertu. Son confesseur étant allé visiter avec lui, dans la campagne, une pauvre femme pour la consoler, Philippe lui dit en sortant qu'il ferait bien de rester plus longtemps, ou du moins de revenir, et comme ce Père lui demandait s'il la connaissait, il répondit qu'il ne l'avait jamais vue, mais qu'il la regardait comme

une grande servante de Dieu, parce qu'il avait ressenti auprès d'elle la même consolation qu'il éprouvait en présence des âmes droites et sincèrement attachées à la piété. Un religieux remarqua souvent que Philippe lisait dans son cœur, et comme celui-ci lui reprochait un jour d'être bien changé, il fut obligé de lui avouer qu'il s'était relâché dans ses exercices spirituels, et qu'il avait perdu son temps à s'entretenir avec les séculiers. Ces faveurs célestes n'enorgueillissaient pas le saint religieux ; il n'en était que plus humble. Plus le Seigneur le comblait de faveurs célestes, plus le pieux Frère s'appliquait à se faire mépriser. Il priait souvent ses supérieurs de le corriger sévèrement, de lui imposer de rudes pénitences, de le condamner à être foulé aux pieds par les autres religieux à la porte du réfectoire ; il se chargeait des fautes et des omissions des autres, montrait une grande compassion pour ceux qui vivaient dans la tiédeur et priait pour eux. Quand il racontait les grâces divines dont il était l'objet, il le faisait pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification du prochain ; mais il n'en parlait qu'à la troisième personne, comme s'il se fût agi de faveurs accordées à un étranger. Aussi était-il regardé comme un saint, même par ceux qui s'étaient moqués de lui et l'avaient regardé comme trompé par le démon. Les consolations célestes dont il jouissait, n'empêchèrent pas qu'il ne fût éprouvé par de graves maladies et de vives contradictions. Il désirait depuis longtemps être réuni à son souverain bien : le Seigneur l'exauça enfin, et après une courte maladie, qu'il salua comme la messagère de la mort, il échangea les douleurs de la vie

présente contre les joies de la bienheureuse éternité. Il mourut, en 1591, au couvent d'Avila.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

LE PÈRE DIDACE DE VERA

1610. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Ses études et son entrée en religion. — Il est chargé de plusieurs fonctions importantes. — Ses vertus. — Sa mort. — Miracles.

Lorsque la province de Saint-Joseph fut établie en Espagne sous la règle de l'étroite observance, Dieu l'honora par les vertus du Père Didace de Vera, qui naquit à Avila, de parents distingués par leur noblesse, et fut élevé dans la pratique de la religion. Dès sa jeunesse, il se montra plein d'inclination pour les bonnes œuvres et de mépris pour les vanités du monde. Après avoir étudié avec succès à l'université de Salamanque, il fut reçu docteur en droit canonique et civil, et soutint une dispute solennelle afin d'obtenir une charge de professeur ; mais il échoua, et Dieu se servit de ce qu'il regardait comme un malheur, pour le retirer du monde. Docile aux inspirations de la grâce, il embrassa la vie religieuse à Salamanque, dans un couvent de Frères Mineurs qui observaient la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Bien que, pendant son noviciat, il se fût montré plein d'ardeur, il parut cependant incapable de rester sous l'empire d'une règle qui commandait à tous les religieux de marcher pieds

nus, parce que la faiblesse de son estomac ne lui permettait de garder aucune nourriture. Il craignait donc de ne pouvoir supporter les austérités de l'Ordre, et il répétait souvent cette prière : « Seigneur, vous savez ce « que je souffre, je ne refuserai jamais ni la maladie, « ni la douleur ; mais cette infirmité m'empêche de « vous servir dans cet Ordre ; je désire donc que vous « m'en guérissiez pour m'en donner une autre ». Sa prière fut exaucée : ses douleurs d'estomac disparurent et firent place à la goutte dont il souffrit pendant toute sa vie. Il s'appliqua dès lors avec une humilité admirable aux services les plus bas, et avant même qu'il fît profession, on aurait pu le regarder comme un maître des novices.

Lorsqu'il eut étudié la théologie, il fut mis à la tête d'un couvent en qualité de gardien, et il devint pour tous ses frères un miroir de vertus ; il portait habituellement un habit court et râpé, marchait toujours pieds nus ; il se servait d'un vieux bréviaire, ne mangeait que des aliments grossiers et ne buvait jamais de vin que dans sa vieillesse ou lorsqu'il était malade. Il répétait souvent que les Frères Mineurs Déchaussés devaient surtout estimer les mortifications que saint Pierre d'Alcantara avait introduites dans sa réforme, et non celles qu'on choisit soi-même, parce que celles-ci nous exposent à la vaine gloire et que Dieu préfère ce qui est particulier à chaque état. Il aimait beaucoup la solitude et ne quittait son couvent que pour des raisons graves. Il eut à souffrir de nombreuses contradictions ; mais il répondait par le silence à ses détracteurs, bien qu'il eût pu les confondre

par quelques paroles énergiques : cependant son mérite était connu de ses supérieurs, et on venait souvent le consulter des provinces voisines, pour des affaires importantes. Mais pendant qu'un zèle irréfléchi poussait ses ennemis à le persécuter, Dieu fit éclater son innocence d'une telle manière, qu'ils l'élurent eux-mêmes pour leur provincial. Obligé d'accepter cette charge par obéissance, il montra une si grande douceur pour tous ses sujets, que personne ne put se plaindre ; il n'était sévère que pour lui-même : il témoignait une bienveillance particulière à ceux qui lui avaient fait opposition, pour les convaincre qu'il avait tout oublié. Son frère, qui appartenait à la première noblesse d'Avila, ayant été mis à mort, il ne se contenta pas de lui pardonner de tout son cœur, mais il demanda et obtint pour son meurtrier la remise de sa peine.

Sa direction était ferme et prudente, et souvent les religieux des autres Ordres le prenaient pour modèle. Lorsqu'il arrivait dans un couvent, après avoir salué le saint Sacrement, il visitait les malades et leur rendait tous les services dont ils pouvaient avoir besoin. Il parcourut trois fois sa province, toujours à pied ; ni les rigueurs de l'hiver, ni les dangers de la route ne l'arrêtaient. Jamais il ne voulait accepter que la portion commune, et on ne put surprendre sur ses lèvres la moindre plainte contre les aliments. Il refusait de prendre des provisions pour sa route, et quand il éprouvait la faim ou la soif, il mendiait de porte en porte jusqu'à ce qu'il eût obtenu le nécessaire. Il estimait tous ses frères et les regardait comme ses maîtres

en perfection. Sa patience dans les maladies ne se démentit jamais, même lorsque les douleurs de la goutte se faisaient sentir et le réduisaient à l'extrémité. Il avait beaucoup de piété envers le saint Sacrement. Il fut obligé de se rendre deux fois au chapitre général de l'Ordre à Rome, et il y fut nommé définiteur général. Prévoyant avant son dernier voyage que la fièvre s'opposerait à ce qu'il remplît ses fonctions, il pria saint Pierre d'Alcantara et sainte Thérèse de lui obtenir assez de forces pour que son départ tournât à la plus grande gloire de Dieu, et il reçut de la bouche même du saint l'assurance que son voyage se terminerait heureusement. Ceux qui connaissaient sa faiblesse, le taxèrent de folie ; mais Didace partit courageusement, malgré les fièvres quotidiennes auxquelles il était sujet : il dormait sur la terre nue, mendiait son pain, et s'arrêtait seulement lorsque ses forces étaient épuisées. Un jour il s'assit sur un banc devant une maison, et comme le maître lui ordonnait de s'en aller, le serviteur de Dieu lui exposa humblement sa fatigue. Cet homme barbare le repoussa durement, à tel point que les assistants, témoins d'une telle cruauté, voulaient se jeter sur lui ; mais le saint religieux les apaisa, en leur disant qu'il avait eu tort de ne pas s'éloigner de suite, et il leur demanda en grâce de le laisser partir. Dans tous les couvents où il passait la nuit, les médecins déclaraient qu'il ne pouvait vivre sans miracle, et que c'était pour lui un crime de continuer sa route sans accepter de soulagement ; mais Didace répondait qu'il valait mieux mourir en chemin que de ne pas aller où l'appelait l'obéissance. Lorsqu'il

fut débarrassé de toutes ses charges, il resta à Avila, aussi détaché de sa famille que s'il eût vécu dans un désert. Il fut toujours très-réservé avec les femmes, et il veilla sur ses yeux et sur son cœur avec tant de vigilance, que jamais il ne connut les péchés de la chair. Ses souffrances augmentaient avec l'âge ; mais son courage grandissait en même temps que l'épreuve ; il refusa tous les remèdes, parce qu'il avait appris de Dieu lui-même que son mal était incurable. Il reçut avec une grande piété les derniers sacrements, demanda pardon à ses frères des scandales qu'il leur avait donnés, et au gardien un vêtement pour sa sépulture. Il supporta son agonie avec un grand calme, et s'endormit dans le Seigneur vers l'an 1610. Comme le jour de sa mort nous est inconnu, nous avons placé sa vie à la suite de celle de Philippe de Barcelone qui repose dans le même couvent.

Son visage demeura aussi frais que s'il eût été encore vivant. Dieu l'honora par de nombreux miracles. Pendant qu'il était gardien du couvent d'Avila, un jour de combat de taureaux un de ces animaux furieux s'échappa, et courut du côté où Didace passait avec ses religieux. Tous s'enfuirent; le gardien resta seul devant la bête irritée; mais plein de confiance en Dieu, il lui présenta sa corde en lui disant : « Retire-toi « d'ici » ; à l'instant le taureau s'éloigna comme s'il eût reçu un coup d'aiguillon.

Une religieuse d'Avila, malade depuis longtemps, fut guérie en mettant sur son mal une dent du Père Didace. Une dame nommée Léonore Pantoga, qui conservait le capuce du saint religieux, avait à son ser-

vice une femme qui ne pouvait ni marcher ni dormir, à cause de douleurs très-vives qu'elle ressentait à la jambe; après avoir épuisé tous les remèdes, celle-ci recourut au serviteur de Dieu, et recouvra la santé en appliquant ce capuce sur son membre malade.

Sept ans après sa mort, on retrouva sa tête et son cœur parfaitement conservés : les médecins déclarèrent que c'était un miracle. De ses ossements coula un liquide semblable à de l'huile d'olive, et plusieurs infirmes furent guéris en se frottant avec cette liqueur.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

VINGT ET UNIÈME JOUR DE NOVEMBRE

—

LE VÉNÉRABLE PÈRE JEAN DE MISNIE

ET AUTRES

SOMMAIRE : Fondation de nombreux couvents en Bohême. — Jean de Misnie. — Jean, évêque d'Olmutz, renonce aux grandeurs pour embrasser l'habit religieux. — Ravages des Hussites. — Nicolas de l'Immaculée-Conception. — Ses vertus. — Sa mort. — Martyre du Père Albert de Leyde.

Tandis que saint Jean de Capistran travaillait à convertir les hérétiques et les Turcs dans la Hongrie, et qu'il propageait la réforme de l'Ordre, en fondant de nouveaux couvents en Autriche, en Pologne et en Bohême, plusieurs de ces maisons furent illustrées par les lumières et la sainteté de quelques religieux qui, entraînés par les pressantes exhortations de ce

grand Saint, avaient embrassé la perfection et les conseils évangéliques. En peu d'années le nombre de ces couvents s'était tellement multiplié, qu'en 1467, au chapitre général tenu à Mantoue, ces contrées avaient été partagées en trois provinces. Celle de Bohême, qui comptait alors vingt-neuf couvents, fut confiée aux soins du vénérable Père Jean de Misnie, homme d'une vertu éprouvée et d'une science profonde, qui, après avoir exercé pendant deux ans la charge de provincial avec beaucoup de succès, fut obligé de se rendre en Italie, après avoir fait choisir un de ses frères pour le remplacer. Il revint dans ce pays quelque temps après, édifia cette province par la sainteté de sa vie, et termina quelques affaires importantes dans son intérêt. En 1492, il se rendait au chapitre provincial d'Olmutz quand il fut surpris par la mort. Un enfant fut rappelé à la vie et plusieurs malades guéris par son intercession : on lui a érigé un mausolée magnifique.

La province de Bohême fut illustrée par Jean, évêque d'Olmutz, qui surpassa tous les évêques de l'Allemagne de son temps par ses talents et ses vertus. Il fut envoyé par l'empereur à la cour des rois de France, de Pologne et de plusieurs autres pays, choisi comme ambassadeur par le roi de Hongrie, et il présida souvent les Etats du royaume. Mais son habileté dans le maniement des affaires politiques était encore surpassée par le zèle qu'il déployait pour le salut des âmes. Enfin, en 1492, à Breslau, il quitta la mitre pour renoncer au monde et reçut l'habit religieux dans l'Ordre

de Saint-François qu'il honora par ses vertus pendant le reste de sa vie.

Au couvent de Breslau, reposent les restes d'un vénérable Frère, nommé Gérard, qui se distingua par ses miracles avant et après sa mort ; à Beton, ceux du vénérable Père Alexis, originaire de Zigist en Hongrie. Pendant que, dociles à l'impulsion de Jean Hus, les hérésiarques ses disciples exerçaient leur fureur contre les religieux et faisaient la guerre à leurs souverains légitimes, vingt et un couvents de cette belle province furent ravagés, et les religieux qui les habitaient, s'enfuirent ou succombèrent dans les tourments ; de telle sorte qu'en 1587, il ne restait plus que huit couvents ; mais bientôt ces désastres furent réparés, grâce à la générosité de l'empereur et des princes, et en 1680, la province de Bohême comptait vingt-deux maisons religieuses.

(WADDING.)

Le Père Nicolas de l'Immaculée-Conception, originaire de Colmenar, en Espagne, étudia la théologie à Alcala ; comprenant bientôt les dangers du monde, il abandonna ses études pour se réfugier au couvent de Priego, chez les Frères Mineurs Déchaussés. Après avoir passé les premières années de sa vie religieuse dans l'exercice de la mortification, il fut chargé de confesser, et il fit beaucoup de bien aux âmes. Lorsqu'il se voyait obligé d'imposer de rudes pénitences aux pécheurs, il promettait d'en faire la moitié. Il contractait toujours

une amitié particulière avec quelques religieux qui partageaient ses vues, pour s'entretenir avec eux de leurs progrès spirituels, et s'infliger mutuellement de cruelles disciplines. Souvent il se frappait lui-même avec tant de violence, que le sang jaillissait sur les murs de sa cellule, et que son dos était couvert de cicatrices. Il pleurait amèrement ses péchés et ceux du prochain, et ses yeux étaient presque toujours rouges et enflammés. Il mangeait rarement de la viande, et se contentait pour tout aliment d'un peu de pain, de fruits ou de légumes. On le voyait arriver le premier au chœur, à moins que l'obéissance ne l'en dispensât. Pendant qu'il était gardien du couvent de Talavera, son zèle pour l'observation de la règle et sa douceur le firent aimer et estimer ; mais cette charge lui était très-pénible à cause des relations qu'elle impose avec les séculiers : il s'en acquitta néanmoins avec honneur. Il rentrait au couvent dès qu'il le pouvait, et il passait le reste de la journée dans la méditation pour réparer ce qu'il appelait le temps perdu.

Pendant l'hiver, il allait mendier lui-même pour décharger ses frères de cette peine. Jamais on ne le voyait oisif; il dormait peu, nettoyait de ses mains tout ce qui avait besoin d'être lavé dans le couvent, de sorte que souvent les religieux se plaignaient de ce qu'il ne leur laissait rien à faire. Après le repas, il se récréait un peu avec ses Frères, afin de les empêcher par sa présence de dire quelques paroles inutiles. Un an avant sa mort, il fit comprendre à plusieurs reprises que Dieu lui avait révélé quel en serait le jour : il disait qu'il était entré en religion à l'âge de vingt-deux ans,

qu'il portait le saint habit depuis vingt-deux ans, et qu'il désirait beaucoup que la dernière partie de sa vie comptât pour la première. Ce n'était pas qu'il eût mal vécu dans le monde, car au milieu même des dangers qui avaient menacé sa jeunesse, il avait conservé la chasteté ; mais il se réjouissait d'avoir passé dans l'Ordre autant d'années qu'il en avait donné à la vie séculière. Il dit encore un jour à ses frères que l'année suivante ils seraient encore quatre de moins dans la communauté ; et de fait trois autres Frères moururent avec lui dans l'année. Comme on l'engageait à terminer un ouvrage commencé : « Soyez tranquille », répondit-il, « tel Père (il le nomma) sera bientôt « votre gardien et il l'achèvera ». Cependant ses souffrances augmentaient de jour en jour, et il sentait avec joie la mort approcher. Après avoir reçu les derniers sacrements, il rendit le dernier soupir un vendredi, comme il l'avait demandé au Seigneur, en 1604, au couvent de Talavera. Des prodiges vinrent après sa mort confirmer l'opinion qu'on avait de sa sainteté : ainsi des démons qui s'étaient emparés d'un possédé crièrent par sa bouche qu'ils s'étaient réunis au nombre de cent pour combattre le Père Nicolas, mais que son âme leur avait échappé. Une foule de religieux de différents Ordres accourus de toutes parts s'empressèrent d'assister à ses funérailles.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

Le 21 novembre est encore remarquable par le martyre du Père Albert de Leyde, prédicateur distingué

de Hollande, qui habita pendant quelque temps à Cologne pour échapper aux hérétiques. Tandis qu'il revenait dans sa province de Brabant, il tomba entre les mains des Gueux, près d'Anvers ; mais comme ces brigands étaient déjà embarrassés de prisonniers catholiques, ils proposèrent au religieux de racheter sa liberté au moyen d'une somme d'argent ; celui-ci ne possédait rien, et il fut mis à mort et enterré dans une paroisse voisine, à Maldert. Ce martyre arriva en 1589. Deux autres Frères Mineurs, le Père Adrien Beverloo, et le frère Nicolas de Delft furent également massacrés en haine de la religion en 1576.

(ARNOULD DU RAISSE.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE PÈRE SIXTE DE MILAN

ET AUTRES

SOMMAIRE ; Le Père Sixte guérit, par un signe de croix, un religieux bègue. — Son zèle pour l'observation de la Règle. — Miracles.

Le vénérable Père Sixte, natif de Milan, honora l'Ordre de Saint-François au premier siècle de la célèbre Réforme des Observants. Sa mère, qui l'avait enfanté sans douleur, espérait beaucoup qu'il s'adonnerait à la piété, et ses premières instructions portèrent leurs fruits dans l'âme de l'enfant. Il ne con-

naissait encore rien des faux plaisirs du monde, lorsque saint Bernardin de Sienne vint prêcher à Milan, et le décida, quoiqu'il fût âgé de seize ans seulement, à embrasser la vie religieuse. Il fut un modèle de pauvreté, d'obéissance, de chasteté, d'humilité et de prière : ses vertus n'étaient pas moins connues des séculiers que de ses frères. Envoyé à Mantoue pour y affermir la Réforme commencée dans la province de Venise, il quitta sans peine sa patrie, parce qu'il trouva dans cette ville la compagnie de plusieurs saints religieux. Il y forma des disciples distingués, et entre autres le bienheureux Bernardin de Feltre, qui resta pendant sept ans sous sa direction, et profita d'une manière admirable de ses instructions. Ce dernier était bègue et ne pouvait prêcher ; mais le Père Sixte fit un signe de croix sur sa langue et le guérit ainsi de son infirmité. Bernardin prêcha le panégyrique de son saint patron avec tant d'éloquence, que la ville de Mantoue en fut dans l'admiration, et son digne maître l'embrassa en pleurant : « Mon cher fils », lui dit-il, « Dieu vous a donné le don de la parole, et a délié « votre langue ; mais souvenez-vous de ne chercher « dans vos sermons que la plus grande gloire de Dieu « et le salut des âmes ; vous ne produirez pas de véri- « tables fruits sans humilité et sans prière ; vous « apprendrez beaucoup plus devant un crucifix que « dans les livres ».

Le Père Sixte observait lui-même fidèlement ces préceptes, et comme il faisait beaucoup de bien dans les âmes, il était en butte aux contradictions et aux mauvais traitements de démons qui lui apparaissaient

sous des formes monstrueuses. Mais Notre-Seigneur l'aidait à vaincre ces terribles adversaires et venait souvent le consoler par sa présence. Après avoir rempli plusieurs fois les fonctions de gardien à Mantoue, il mourut saintement dans cette ville le 22 novembre 1486, à l'âge de soixante-seize ans. Son disciple Bernardin, apprenant cette nouvelle à Rome, s'écria en poussant un soupir : « Hélas, lorsque les oiseaux blancs « volent sur le bord de la mer (il appelait ainsi les « saints personnages qui ont blanchi dans le travail), « nous pouvons croire que la tempête ne tardera pas à « éclater »; il désignait par ces paroles les malheurs qui allaient fondre sur l'Italie. Le Bienheureux Bernardin rendit un témoignage très-favorable à la sainteté de son vénérable maître, et Dieu honora la mémoire de son serviteur par plusieurs miracles obtenus par son intercession. On cite entre autres la résurrection de trois morts et la guérison de plusieurs malades. Sur la demande des bourgeois son corps fut enterré dans la chapelle de la famille des Gonzague.

Nous plaçons ici une courte notice sur le vénérable frère Elie qui fit profession dans le Tiers Ordre, et servit avec une charité admirable les malades dans le grand hôpital de Mantoue. Aux œuvres de miséricorde il ajoutait la prière et la méditation, de sorte qu'il était sans cesse occupé de Dieu ou du prochain pour l'amour de Dieu. Il reçut enfin la récompense méritée par ses travaux et ses vertus en mourant saintement en 1488, et fut enterré dans la chapelle de la très-sainte Vierge,

au milieu d'un grand concours de peuple : mais on ne plaça sur sa tombe aucun signe qui rappelât sa vie, et cent ans après ses ossements furent enlevés avec ceux de beaucoup d'autres quand on reconstruisit cette chapelle. On voit encore dans l'église de l'hôpital le portrait du vénérable Elie peint de mémoire : et on trouve dans les archives de cette maison le récit d'un grand nombre de miracles dus à son intercession.

Au couvent de Montilia, dans la province de Grenade, mourut le 22 novembre 1577, le Père Barthélemy de Guadalupe, que Dieu favorisa de nombreux ravissements. Il avait si bien dompté la nature que la concupiscence et les passions lui semblaient étrangères : ayant vu un jour le démon qui se disposait à mettre le feu au couvent, il le chassa par ses prières. On lui attribue plusieurs miracles qui lui ont conservé la réputation d'un saint dans le pays.

A Baeza, dans la même province, le frère Michel Aguilar se distingua également par ses vertus : en 1587, environ sept ans après sa mort, on retrouva son corps parfaitement conservé ; quelques fidèles ayant appris cette découverte, s'empressèrent de vénérer ces précieux restes, et furent récompensés de leur confiance par des grâces signalées.

(WADDING, DONESMUNDO dans son *Histoire de Mantoue*, etc.)

SŒUR CATHERINE DE SAINT-LOUIS

ET AUTRES, CLARISSES

SOMMAIRE : Vertus de sœur Catherine de Saint-Louis, d'Anne de Saint-Barthélemy, de Léonore de Saint-François, de Françoise Ximena, de Paule des Cinq-Plaies.

Le monastère des Clarisses de Constantina, en Espagne, dans la province des Saints-Anges, produisit un grand nombre de religieuses distinguées par leurs vertus ; on compte entre autres sœur Catherine de Saint-Louis, qui appartenait à une très-noble famille. Elle portait un rude cilice, depuis le cou jusqu'à la ceinture, et d'autres instruments de pénitence ; elle dormait sur une planche avec une pierre pour oreiller, se donnait fréquemment la discipline jusqu'au sang, marchait pieds nus, même en hiver, jeûnait au pain et à l'eau pendant presque toute l'année, passait la plus grande partie de la nuit dans la prière. Souvent elle ne pouvait contenir ses larmes en pensant à l'amour de Jésus-Christ pour les hommes et à ses souffrances ; pendant la récitation des heures canoniales, elle était presque toujours ravie en extase, et le Seigneur la comblait de faveurs célestes. Elle était heureuse de pouvoir se livrer aux fonctions les plus basses et de servir ses sœurs, principalement les malades. Elle mourut saintement le 22 novembre 1614, après trente-quatre années de vie religieuse.

Anne de Saint-Barthélemy avait à peine sept ans que déjà elle était parvenue à une haute oraison. Dieu lui donnait par une inspiration intérieure une connaissance profonde de ses perfections, et souvent elle cherchait la solitude pour s'y livrer sans témoin à la prière. Sa mère lui donnait-elle quelque travail manuel, elle se hâtait d'obéir afin d'avoir du temps pour prier. A quinze ans, elle entra chez les Clarisses, et renonça si complétement aux affections de la famille, que jamais elle ne voulait parler à ses parents sans un ordre de son abbesse. Bientôt elle fut saisie par la fièvre, mais la maladie ne l'empêchait pas de se rendre au chœur, de porter un rude cilice et de coucher sur la dure. Tous les vendredis, elle faisait le Chemin de la Croix en portant sur ses épaules une lourde croix ; c'est ainsi que sa ferveur triomphait de sa faiblesse naturelle. Son humilité, sa patience, son amour pour la prière étaient l'objet d'une admiration unanime ; souvent elle était plongée dans un ravissement profond, pendant lequel son cœur jouissait des consolations célestes. Pendant la nuit, elle se rendait au cimetière des religieuses, et se figurait qu'elle recevait les derniers Sacrements : « Prions Dieu », disait-elle, « pour l'âme pécheresse de sœur Anne de Saint-Bar« thélemy » ; elle récitait alors les prières des agonisants, se donnait la discipline et se livrait à la méditation. Le démon essaya de la troubler dans ses pieux exercices, principalement par des fantômes impurs ; mais elle résistait courageusement et triomphait de ces assauts avec de l'eau bénite. Elle mourut dans un âge peu avancé, le 24 mars 1624, après sept ans de vie

religieuse. Son corps se revêtit d'une beauté extraordinaire après sa mort, comme pour attester la pureté de son âme qui venait de paraître devant Dieu.

Léonore de Saint-François reçut l'habit du Tiers Ordre pendant qu'elle habitait encore avec ses parents ; elle vivait dans la solitude, s'approchait fréquemment des Sacrements, et s'appliquait à toutes sortes de bonnes œuvres ; elle entra ensuite chez les Clarisses d'Alanis, dans la province des Saints-Anges. A partir de cette époque, elle redoubla de ferveur ; elle pratiquait des mortifications extraordinaires, marchait toujours pieds nus, et pendant ses maladies ne cessait pas de s'appliquer à l'oraison à des heures réglées. Ses vertus lui méritèrent des faveurs extraordinaires, et en particulier des révélations sur les mystères de la foi et l'esprit de prophétie. Les démons lui firent une guerre acharnée, et souvent même la frappèrent avec une violence inouïe. Un jour, les religieuses, attirées par un grand bruit qui se faisait entendre dans sa cellule, entrèrent chez elle et découvrirent une blessure profonde qu'elle avait reçue à la tête : « Ce sont », dit-elle, « les bourreaux de mon Dieu qui « me l'ont faite ». Elle mourut en 1601 en odeur de sainteté ; son corps fut retrouvé complétement intact quatorze ans plus tard.

Au couvent des Conceptionnistes de Hinogosa, dans la province des Saints-Anges, vécut sœur Françoise

Ximena de la Sainte-Trinité, qui passa quatre-vingts ans dans son monastère, sans jamais parler à aucun séculier. Lorsque, pendant les premières années qui suivirent son entrée en religion, ses parents demandaient à lui parler, elle leur faisait dire qu'elle voulait s'entretenir avec Dieu seul, qu'elle s'était enfermée dans un monastère par amour pour lui, et que des conversations étrangères lui causaient des distractions; mais elle promettait de prier pour eux. Elle vivait toute l'année de pain et d'eau, même dans sa vieillesse, marchait nu-pieds, et souvent pendant l'hiver des gouttes de sang marquaient l'empreinte de ses pas. Elle servait les malades avec un grand zèle, et priait souvent ses sœurs de lui permettre de les aider dans les travaux les plus humbles de la maison. Sa piété au chœur édifiait toutes ses compagnes, et jamais elle ne s'appuyait sur sa stalle pour se soulager. Elle était souvent plongée dans de profonds ravissements; elle avait une grande dévotion pour la sainte Vierge qui vint la consoler et la fortifier à son agonie.

Dans ce même monastère, sœur Marie de Jésus se distingua par ses vertus, et principalement par la patience qu'elle fit éclater pendant ses maladies. Elle prédit à plusieurs reprises le jour de sa mort. Le Père qui l'administra remarqua sur elle une grande lumière qui répandait ses rayons autour d'elle. Des colombes blanches comme la neige entourèrent son lit et disparurent quand elle eut rendu le dernier soupir.

Sœur Paule des Cinq Plaies, qui fut quatre fois abbesse de ce monastère, contribua beaucoup par ses exemples et sa fermeté à y entretenir la ferveur. Elle se donnait toutes les nuits la discipline jusqu'au sang et observait rigoureusement les jeûnes de l'Ordre : elle mourut saintement en 1628, à l'âge de cent quatorze ans.

(Chron. de la prov. des Saints-Anges.)

VINGT-TROISIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE V. JACQUES DE LA COURONNE

SOMMAIRE : Origine de la couronne de la sainte Vierge et prodiges qui la consacrent. — Zèle du Père Jacques pour propager cette dévotion. — Miracles obtenus par cette prière.

Tandis que les Frères Mineurs de l'Observance Régulière persévéraient dans leur première ferveur, l'habit de l'Ordre fut donné en Ombrie, en 1422, à un jeune homme dont le nom est inconnu, mais qui est inscrit au livre de vie. Ce religieux avait une tendre dévotion envers la sainte Vierge et se plaisait à orner son image de fleurs. Pendant son noviciat, ne pouvant satisfaire sa piété ordinaire, il avait conçu le projet de rentrer dans le monde ; cependant, avant de partir, il alla saluer une statue de sa Mère bien-aimée et se mettre sous sa protection, lorsque la sainte Vierge lui dit : « Mon fils, « ne vous affligez pas si vous ne pouvez plus me tresser « des couronnes ; restez dans l'Ordre que vous avez « embrassé et je vous apprendrai à me faire une cou-

« ronne bien plus belle que celles que vous m'appor-
« tiez autrefois. Tressez-moi chaque jour une cou-
« ronne, non de fleurs qui se fanent et que vous ne
« pouvez pas toujours vous procurer, mais des prières
« que mon Ange et la sainte Eglise vous ont apprises.
« Vous réciterez sept dizaines composées d'un *Pater* et
« de dix *Ave Maria* chacune. La première, en l'honneur
« de la joie que j'ai ressentie, en recevant le message
« de Gabriel qui m'annonçait l'Incarnation ; la seconde,
« en l'honneur de la visite que j'ai faite à sainte Elisa-
« beth ; la troisième, en l'honneur de l'enfantement de
« mon divin Fils ; la quatrième, en l'honneur de l'ado-
« ration des Mages ; la cinquième en l'honneur du
« plaisir que j'ai goûté en retrouvant Jésus dans le
« temple ; la sixième, en l'honneur de la visite qu'il
« m'a faite après sa résurrection ; la septième, en
« l'honneur de la gloire dont je jouis dans le ciel.
« Si vous êtes fidèle à cette pratique chaque jour de
« votre vie, soyez assuré que vous m'offrirez une
« couronne plus méritoire pour vous que celles de vos
« fleurs ».

Le novice fut consolé par cette apparition au-delà de tout ce qu'on peut dire, et il s'appliqua dès ce moment à réciter sa couronne de prières. Un jour, pendant qu'il se livrait à ce saint exercice, son maître entra dans sa cellule, et aperçut à côté de lui un ange qui tressait une couronne avec un fil d'or, des roses et des lis; quand il eut terminé, il la plaça sur la tête du saint religieux. Surpris de ce spectacle, le maître commanda à celui-ci de lui dire quelle prière il venait de faire, et qui la lui avait apprise, et il comprit par le récit du

pieux novice quelle était la signification de la vision qu'il avait eue. Le serviteur de Marie fut fidèle pendant toute sa vie à cette pratique, et il en fut récompensé par la Reine du ciel par de grands bienfaits. Pendant un voyage, il récitait cette couronne avec son compagnon, lorsqu'une bande de brigands se jeta sur eux et leur demanda avec menaces quelle était cette belle dame qu'ils avaient aperçue auprès d'eux. Les religieux ayant répondu qu'ils n'avaient vu personne, les voleurs insistèrent, et affirmèrent qu'ils avaient vu à côté d'eux une dame d'une grande beauté, qui attachait des roses en forme de couronne; ils les pressèrent de leur faire connaître où elle s'était cachée, et comme ceux-ci ne comprenaient pas ce qu'ils voulaient dire, on les attacha à un arbre pour les tourmenter. Alors la Mère de Dieu apparut dans les airs et reprocha sévèrement à ces brigands leur cruauté; elle ajouta que c'était elle-même qu'ils avaient aperçue, et qu'elle accompagnait les deux religieux pendant qu'ils récitaient sa couronne. Ces paroles et cette apparition confondirent ces voleurs qui tombèrent à genoux pour implorer leur pardon, et promirent de renoncer à leur vie abominable : ils embrassèrent ensuite la vie religieuse chez les Frères Mineurs, et racontèrent partout ce qu'ils avaient vu. Quant au pieux Frère à qui la sainte Vierge avait révélé cette prière, il mourut saintement au couvent de Bourg-Saint-Sépulcre, et alla recevoir au ciel la couronne céleste qui lui avait été promise.

La récitation de cette prière se répandit bientôt dans l'Ordre séraphique, puis chez les séculiers. Parmi les religieux qui travaillèrent le plus activement à la pro-

pager du haut de la chaire, nous devons surtout compter le vénérable Père Jacques, né dans les environs d'Assise, et qui se distingua surtout par son zèle à faire connaître cette dévotion. Il ne parlait jamais à aucun homme, jeune ou vieux, riche ou pauvre, sans amener la conversation sur ce sujet; il insistait auprès des évêques et des cardinaux pour obtenir d'eux la promesse qu'ils la favoriseraient, et il trouvait dans sa piété envers Marie des raisons très-fortes pour leur en prouver l'utilité. Cette prière était son refuge ordinaire dans ses difficultés, et souvent il était secouru d'une manière merveilleuse par la sainte Vierge qui le récompensait ainsi de son ardeur.

Un jour qu'à Bourg-Saint-Sépulcre on parlait de raser le couvent des Frères Mineurs construit en dehors des murs, dans la crainte que les ennemis ne le fortifiassent pour attaquer la ville, le Père Jacques pria le commissaire général de ne pas commencer cette démolition avant d'avoir invoqué la sainte Vierge, et il obtint que les religieux récitassent chaque jour la couronne de la Mère de Dieu pendant un certain temps; peu après une voix céleste se fit entendre et déclara que les ennemis ne viendraient pas, et qu'ils n'entreraient même pas sur le territoire de Florence : ce que la suite des événements vérifia parfaitement. Le Père Jacques fut également doué du don des miracles et de prophétie, et, après une vie sainte, il s'endormit dans le Seigneur; son âme fut aperçue par quelques religieux lorsqu'elle s'élança vers le ciel pour y recevoir la récompense due à ses travaux et à ses vertus. Le jour et l'année de sa mort sont inconnus; mais sa mé-

moire est fixée dans le livre des Saints de l'Ordre au 23 novembre.

Nous ajouterons ici quelques miracles obtenus par la couronne de la sainte Vierge, afin de propager parmi les fidèles cette dévotion. Un Frère Mineur, qui avait pris la résolution de la réciter avant son repas, se rappela en entrant au réfectoire qu'il l'avait oubliée, et il demanda la permission de sortir pour réparer cette omission : le gardien le fit suivre par un Frère, afin de savoir où il allait et ce qu'il faisait, et on le trouva à genoux aux pieds d'une statue de la très-sainte Vierge, entre deux anges, qui recueillaient de temps en temps des roses sorties de sa bouche, et qui en tressaient une couronne pour la Mère de Dieu : le supérieur, informé de ce fait, ordonna au religieux de faire connaître à ses frères quelle prière il avait dite, et lorsqu'ils la connurent, ils s'empressèrent de l'adopter. Le vénérable Gabriel d'Ancône, étant gardien, avait ordonné à un novice de réciter cette couronne avant le dîner, et comme un jour celui-ci n'avait pas eu le temps, il l'envoya s'acquitter de son devoir ; puis, pour s'assurer que le jeune religieux obéissait docilement, il chargea un de ses frères de l'observer. Celui-ci, voyant un ange qui tressait une couronne de roses entremêlée de lis avec un fil d'or, fut ravi en extase et ne revint pas : un second et un troisième religieux, envoyés comme le premier, furent témoins du même spectacle et restèrent de même. Enfin, le gardien y alla lui-même et aperçut le novice couronné par une main céleste : le souvenir de ce prodige se conserva longtemps dans le couvent, et pendant plu-

sieurs années on ressentit en cet endroit un parfum de roses et de lis qui en perpétuait la mémoire. Ce novice persévéra toujours dans la pratique de cet exercice, et termina sa vie par une sainte mort. Un étudiant de Pérouse, épris de la beauté d'une jeune dame, essaya de la séduire par les enchantements d'un devin ; mais le démon qu'il avait appelé à son secours lui dit qu'il ne pouvait rien faire contre elle, parce qu'elle récitait chaque jour la couronne. Un homme qui vivait dans l'irréligion, mais qui avait conservé l'habitude de réciter cette prière, tomba dans le désespoir et pria l'esprit de ténèbres de venir à son secours : celui-ci lui répondit qu'il ne pouvait rien pour lui à cause de la dévotion qu'il avait conservée envers la très-sainte Vierge. Une femme débauchée, qui avait reçu un coup mortel au milieu de ses désordres, obtint la grâce d'une bonne confession avant de mourir, à cause de cette prière qu'elle n'avait jamais omise malgré sa vie licencieuse. Le bienheureux Bernardin de Feltre racontait souvent ce dernier trait ; mais il avait soin d'ajouter qu'il ne fallait pas abuser de la grâce divine obtenue par cette prière pour rester dans le péché, parce que l'irréligion et l'impiété nous entraînent souvent beaucoup plus loin que nous ne voulons, et que l'indifférence peut nous faire perdre l'habitude d'une prière qui nous obtiendrait notre conversion si nous la récitions régulièrement. A Volaterra, en 1464, une femme qui la faisait réciter chaque jour à ses enfants, fut bien récompensée de sa piété ; car pendant l'hiver le toit de sa maison s'effondra ; mais au grand étonnement de tout le monde, il resta

suspendu en l'air par quelques planches au-dessus du lit où ses enfants dormaient. Deux habitants de Castro-Pieve, qui aimaient beaucoup cette prière, furent surpris par leurs ennemis à Sarthiano pendant qu'ils la récitaient dans l'église des Frères Mineurs ; mais le premier échappa à leurs coups, et le second, bien que couvert de blessures, n'eut aucun mal. La femme d'un médecin de Feltre, ayant été saisie par les Turcs avec sa fille, échappa aux mains impures de ces brigands, grâce à la couronne de Marie. Un bourgeois de Pérouse, enfermé dans une tour, fut miraculeusement délivré après avoir récité cette prière pendant cinq jours dans sa prison. Comme des marchands de Florence revenaient de Lyon dans leur patrie, un d'entre eux, qui était resté en arrière pour satisfaire sa piété envers la très-sainte Vierge en la récitant, fut surpris par des brigands, qui l'accablèrent de coups ; mais ils ne purent percer son corps ni atteindre sa couronne. Un serviteur de Marie, qui traversait un bras de mer avec un de ses serviteurs, fut surpris par une violente tempête ; mais saisissant sa couronne, pendant que son esclave s'attachait fortement à lui, il échappa heureusement au danger. A Orvieto, une servante possédée du démon disait à son maître de réciter le petit office de la sainte Vierge : celui-ci, qui ne savait pas lire, tira de dessous ses vêtements sa couronne : « Vous faites « bien », lui dit le père du mensonge qui était forcé de parler par une puissance supérieure, « vous faites « bien ; vous ne pouvez rien trouver de mieux ». Un jeune homme qui vivait dans le déréglement fut converti par cette prière. Une mère de famille obtint par

le même moyen le changement de son fils. Nous pourrions citer encore un grand nombre de merveilles semblables dues à la récitation de cette prière qui a pour but d'honorer les sept joies de la sainte Vierge : mais ce que nous avons dit doit suffire au but que nous nous proposions, c'est-à-dire à faire estimer et pratiquer cette dévotion.

(WADDING, BERNARDIN DE BUSTIS et MARC DE LISBONNE.)

LE PÈRE FRANÇOIS DE HINOGOSA

1581. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Il est guéri miraculeusement et consacré à saint François. — Il entre chez les Frères Mineurs. — Son humilité. — Ses autres vertus. — Sa mort.

Au nombre des hommes distingués par leurs vertus, qui ont dirigé la province de Saint-Joseph, en Espagne, peu de temps après son établissement par saint Pierre d'Alcantara, nous devons compter le Père François Hinogosa. Sa mère avait l'habitude d'aller tous les samedis dans une chapelle dédiée à Notre-Dame en dehors du bourg, et elle se faisait accompagner par une domestique pour porter son fils. Celle-ci lui donnait des fleurs pour qu'il s'amusât ; mais parmi ces fleurs se trouvait un coquelicot que l'enfant mangea ; bientôt il se mit à pousser des cris et à vomir. Pendant deux mois il fut entre la vie et la mort, enfin il rejeta la plante vénéneuse encore aussi fraîche que le jour

où il l'avait portée à sa bouche, et les médecins déclarèrent cette guérison miraculeuse : les parents voulant témoigner à Dieu leur reconnaissance pour un si grand bienfait, offrirent leur fils à saint François et le revêtirent de l'habit de l'Ordre. Il passa ses premières années dans la pratique des vertus de l'enfance ; mais pendant ses études quelques camarades s'efforcèrent de l'entraîner dans la mauvaise voie. Bientôt cependant reconnaissant le danger auquel il s'exposait, il entra chez les Frères Mineurs, et s'appliqua de toutes ses forces à acquérir une véritable humilité ; il s'estimait indigne de servir ses frères, et il recherchait avec passion les travaux les plus humbles du couvent; il désirait que chacun de ses frères lui donnât des ordres et le traitât comme un esclave ; il regardait le mépris comme un honneur, et les compliments le faisaient rougir : de la sorte son âme jouissait d'un calme profond. Toutes les fois qu'il passait d'un couvent dans un autre, même lorsqu'il était gardien ou définiteur, en arrivant, il rendait visite à tous les religieux, leur baisait les pieds, et leur demandait humblement de le bénir et de prier pour lui. Ayant blâmé un jour ce qu'il regardait comme une faute dans la récitation du bréviaire, il s'aperçut ensuite qu'il s'était trompé ; il reconnut son erreur, se coucha par terre et commanda à tous les religieux de lui mettre le pied sur la bouche. Ces actes d'une humilité extraordinaire n'étaient pas rares chez lui. Il fallait employer la menace et le nom de l'obéissance pour lui faire accepter les charges et les dignités de l'Ordre ; il pleurait alors si amèrement, qu'il aurait fléchi ses supérieurs, s'ils n'avaient pas été

convaincus que son gouvernement était nécessaire au bien des religieux.

Il conserva pendant toute sa vie la chasteté avec un soin extraordinaire ; il était très-mortifié dans ses regards, parlait peu, surtout aux femmes, et paraissait toujours craindre de perdre ce précieux trésor. Il évitait aussi la conversation des hommes, afin de ne pas voir ni entendre ce qu'il ne pouvait empêcher. Il traitait son corps beaucoup plus rigoureusement que ses forces ne le permettaient ; il jeûnait presque toujours au pain et à l'eau, auxquels il ajoutait quelquefois un peu de légumes. Outre les disciplines de règle, il s'en infligeait fréquemment, et souvent les murs de sa cellule étaient tachés de sang. Pendant qu'il habitait dans une caverne de la montagne de Viciosa, il se faisait frapper par un Frère. Sous son vêtement rapiécé, il portait habituellement un cilice ; son lit était une natte sur laquelle il prenait à peine quelques instants de repos. Après Matines, il restait en prières devant le saint Sacrement jusqu'à sa messe, qu'il célébrait avec une très-grande ferveur et souvent en versant des larmes. Il consacrait le reste du jour à divers exercices de piété, à des lectures ou à des travaux manuels. Ses vertus et son zèle pour l'oraison lui méritèrent de fréquents ravissements. Aussi recherchait-il de préférence les endroits écartés, principalement les montagnes, afin de goûter sans témoins les délices dont il était comblé. Il délivra du purgatoire l'âme de son père, qui lui apparut radieuse et brillante pour le remercier de ses prières et l'assurer de son salut. Sa prudence, sa simplicité, sa patience et sa charité le faisaient chérir

de ses frères, qui aimaient tous le voir à leur tête en qualité de supérieur. Lorsque le Père Jean Ruiz, dont nous avons raconté la vie le 28 juillet, vint au chapitre pour se démettre de son provincialat et choisir son successeur, il dit en montrant le Père François qui était alors définiteur : « Voilà l'homme ! » On en proposa quatre autres ; mais par une permission particulière de Dieu, toutes les voix se rencontrèrent sur lui, de sorte que, malgré sa résistance, il dut accepter cette charge. Il fut consolé par une personne très-vertueuse qui le connaissait bien et qui lui écrivit pour lui dire qu'il était obligé de rendre ce service à sa province. Il la gouverna avec une si grande prudence et tant de douceur, que ses sujets préféraient ses reproches aux caresses des autres : ils trouvaient en lui un père, et jamais ils ne sortaient de chez lui sans se sentir fortifiés et consolés ; car ses paroles allumaient dans les cœurs la flamme de l'amour divin, et leur ardeur généreuse pour la perfection. Dans tous les couvents qu'il visitait, il assistait à Matines et à Prime, et il ne permettait jamais qu'on lui parlât depuis le soir jusqu'au lendemain après sa messe, à moins qu'il ne s'agît de choses très-importantes qu'on ne pouvait différer.

Ses austérités et ses travaux lui causèrent des infirmités et des maladies qui ne lui permettaient pas d'exercer sa charge comme il l'aurait désiré. Pensant qu'il ne suffisait pas à un provincial de commander, s'il ne joignait l'exemple au précepte, il résolut de donner sa démission au grand regret de ses sujets qui l'aimaient tendrement. Sa principale raison était qu'il

ne pouvait plus marcher ; le commissaire général ne voulut pas l'entendre et lui ordonna de prendre un cheval pour ses voyages ; mais le Père François résista en disant qu'il ne voulait pas donner ce mauvais exemple dans une province de l'étroite Observance, et que la nature était assez portée au relâchement sans qu'on l'y excitât par une infraction à la Règle. Cependant, il fut forcé de se servir d'un âne pour visiter une dernière fois sa province, et il répétait souvent qu'il craignait d'être damné, si la mort le surprenait dans ce soulagement. Il se hâta de terminer cette visite, parce que Dieu lui avait révélé sa dernière heure. De l'avis des médecins, il se rendit à Hinogosa pour respirer un air plus pur avec son frère, religieux de la même province, à qui il promit obéissance. Son état ne tarda pas à empirer, et il ne songea plus qu'à bien mourir ; il était contrarié de se trouver hors de son couvent ; cependant il supporta cette épreuve avec résignation, consola sa mère et ses parents, et voulut recevoir les derniers sacrements afin d'avoir l'esprit plus tranquille. Lorque son frère lui donna l'Extrême-Onction, on crut qu'il allait rendre le dernier soupir, et on voulut réciter les prières des agonisants ; il les arrêta en leur disant qu'il ne mourrait que le lendemain. Quand le jour parut, il pria son frère de les commencer, parce que, ajouta-t-il, son heure était arrivée, et il répondit lui-même aux litanies : quelques instants après, il expira doucement dans le Seigneur : c'était le 23 novembre 1581. Son visage, décomposé par les mortifications pendant sa vie, sembla reprendre une vie nouvelle après sa mort ; la chambre où il mourut

conserva pendant quelques jours une délicieuse odeur. Son frère fit prévenir le gardien du couvent voisin, afin qu'il lui envoyât quelques religieux pour son enterrement ; mais celui-ci l'avait déjà fait par inspiration particulière. C'est ainsi que les restes mortels du Père François reposent dans l'église paroissiale de son pays.

Le Père Benoît de Cogolludo, dont nous avons raconté la vie le 11 mai, avait fait avec le Père François un pacte, par lequel ils s'engageaient à se faire connaître leur état dans l'autre vie, si Dieu le permettait. Or, au moment même où celui-ci rendait le dernier soupir, le premier vit pendant son oraison l'âme de son saint ami, qui montait au ciel et qui lui révéla plusieurs choses importantes concernant les intérêts de sa province. Le Père François apparut aussi à un autre religieux qui obtint plusieurs miracles par son intercession.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE NOVEMBRE

—

LE P. ANTOINE SCOZETTI & AUTRES

EN CALABRE

SOMMAIRE : Le Père Antoine quitte les Conventuels pour entrer chez les Observants, qu'il édifie par ses vertus.

Le vénérable Antoine Scozetti naquit à Mantoue, en Calabre, de parents distingués, et reçut de bonne

heure l'habit religieux chez les Frères Mineurs Conventuels. Pendant qu'il étudiait la théologie à Venise, il vit mourir, dans des circonstances effroyables, son professeur, qui avait amassé beaucoup d'argent, malgré ses vœux, et était possédé du démon de l'avarice. Pendant qu'Antoine priait pour le repos de son âme, le mort lui apparut et lui dit : « Pourquoi perdez-vous « votre temps ? Sachez que je suis damné, parce que « je n'ai pas observé ma Règle ; voulez-vous être « sauvé, soyez fidèle à votre profession et à vos vœux ». Le Père Antoine étant revenu en Calabre, entra chez les Observants, et, en peu de temps, il fit de tels progrès dans la vertu que sa conduite pouvait passer pour exemplaire. Entraîné par son zèle pour le salut des âmes, il parcourut les villes et les campagnes en prêchant, et il réussit, par sa parole pleine de feu, à convertir de nombreux pécheurs ; les fidèles se pressaient autour de lui, non moins pour goûter ses instructions pleines de science théologique, que pour s'édifier au spectacle de ses vertus, et pour obtenir, par ses prières, des guérisons miraculeuses. Pendant que, dans sa vieillesse, il vivait retiré près de Mantoue, ses compatriotes vinrent le visiter par mer ; mais il fut transporté secrètement sur le vaisseau, sans que les habitants du pays en eussent connaissance, et conduit dans cette ville. Il y mourut peu après, dans un couvent de l'Ordre, en 1570, et Dieu honora sa mémoire par de nombreux prodiges.

Au couvent de Cotrone, en Calabre, on vénère les

restes du vénérable Pierio, compagnon de saint François et fondateur de ce couvent. De ses ossements jaillissait une source dont les eaux avaient beaucoup d'efficacité contre les maladies, et que les habitants appelaient Manna ; mais un gentilhomme ayant caché une guérison obtenue par cette eau miraculeuse sur sa femme, cette source cessa de couler. Le livre qui contenait la vie et les prodiges de ce saint religieux a été brûlé avec les archives du couvent.

En 1540, a Cariati, mourut le vénérable Père Thomas Rendono, dont les vertus et les miracles ont été célèbres. Il prédit l'heure de sa mort lorsqu'il était encore en bonne santé, demanda l'Extrême-Onction, et après qu'on eut récité devant lui la Passion du divin Sauveur, il expira pendant que l'on disait ces paroles : « Et ayant « incliné la tête, il rendit l'esprit ».

Dans la province des Sept-Martyrs, en Calabre, vécut, au commencement du XVII[e] siècle, un Frère bien connu sous le nom de François Bovalina. Il était bon musicien, et n'avait jamais voulu, par humilité, recevoir la prêtrise ; il s'occupait sans cesse des travaux du jardinage et de la cuisine ; il dormait sur une planche, passait la plus grande partie de la nuit dans la prière et jeûnait quatre fois par semaine, presque toujours au pain et à l'eau. Il rendit la vie à un aveugle et fit plusieurs autres miracles ; sa réputation de sainteté était si bien établie, qu'on venait le trouver des villes

voisines et qu'on se disputait comme des reliques des lambeaux de ses vêtements. Il annonça à l'avance le jour de sa mort, et s'endormit dans le Seigneur à l'âge de quatre-vingts ans. Il en avait passé cinquante dans l'Ordre.

(WADDING, MARC et DAZA.)

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LA B. ÉLISABETH DE WALDSECH

DU TIERS ORDRE

1420. — Pape : Martin V. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Vertus de son enfance. — Elle embrasse la règle du Tiers Ordre. — Peines intérieures. — Elle entre au monastère. — Elle vit plusieurs années sans manger et résiste aux attaques du démon. — Son oraison. — Stigmates. — Miracles. — Maladies. — Sa mort.

Waldsech, ville de Souabe, dans l'évêché de Constance, en Allemagne, fut la patrie de la bienheureuse Elisabeth, qui naquit, en 1386, de parents vertueux. Dès son enfance, elle montra beaucoup d'inclination pour la vertu, et il sembla que Dieu l'avait prévenue par les bénédictions de sa douceur, pour la réserver entièrement à son service. Elle était très-jeune encore lorsqu'elle fit au Seigneur l'offrande de son cœur, et dès ce jour elle s'appliqua de toutes ses forces à conserver le trésor de sa chasteté. Sa beauté, qui était connue de tout le pays, l'exposa aux séductions des jeunes gens de son âge, qui la demandèrent en mariage

à ses parents ; mais elle demeura fidèle à son céleste Epoux. Son confesseur, homme très-instruit et prévôt des chanoines réguliers, avait remarqué sa piété, sa modestie et son amour de la chasteté, et il lui portait baucoup d'intérêt ; il lui apprit à mépriser le monde, et comme il dirigeait plusieurs jeunes filles du Tiers Ordre, il obtint de ses parents qu'elle en reçût l'habit à l'âge de quatorze ans. Elle en observa la Règle pendant quelque temps dans la maison paternelle ; mais voyant que les embarras de la famille et les soucis de la vie temporelle étaient de grands obstacles à la perfection, elle quitta ses parents, et fut placée par son confesseur chez une fille d'une grande vertu. Celle-ci lui apprit à tisser, et bientôt elle devint plus habile que sa maîtresse. Mais comme ses parents ne lui donnaient rien pour son entretien, et qu'elle était obligée d'y pourvoir par son travail, elle fut bientôt réduite à une grande misère : à peine gagnait-elle de quoi se procurer du pain, d'autant plus que le démon, cherchant à l'ébranler dans sa résolution, lui suscitait mille embarras dans son ouvrage ; elle passait quelquefois des journées entières à réparer les dégâts commis par son ennemi. Lorsque ses forces lui permirent de suffire plus facilement à ses besoins, le prince des ténèbres essaya de la séduire par l'attrait de la vanité, afin de l'enchaîner ainsi au monde ; mais elle résistait déjà depuis si longtemps à ses attaques, qu'elle ne fut pas surprise de ce nouveau piége. Elle n'avait pas seulement à souffrir de ces luttes incessantes contre l'esprit de mensonge, il lui fallait encore supporter les aridités et les sécheresses intérieures. Dans son enfance elle

avait souvent reçu la visite et les consolations de son Sauveur, qui lui apparaissait sous la forme d'un enfant, mais ces faveurs avaient cessé, et souvent elle s'écriait en pleurant : « Où êtes-vous, mon bien-aimé? « Où vous cachez-vous ? » Les persécutions du démon durèrent trois ans, sans qu'elle en parlât à son confesseur, et comme elle ne s'en plaignait jamais, elle ne pouvait recevoir ses avis ; elle marchait ainsi, pour ainsi dire toute seule, dans la voie de la perfection. Pour apaiser sa faim, elle cherchait ses aliments dans les restes qu'on donnait aux animaux, et son humilité ne craignait pas de partager leur repas. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de dix-sept ans, son confesseur craignit qu'elle ne pût satisfaire sa piété à Waldsech, à cause des obstacles qu'elle y rencontrait, et il se mit à construire pour elle et les autres Tertiaires un monastère près de l'église de Rutti, non loin de cette ville, avec les aumônes de quelques personnes pieuses; quand il y eut établi quelques cellules, il y fit entrer deux des plus anciennes, commanda à deux autres de pourvoir à leurs besoins, et chargea Elisabeth du soin de la cuisine, qu'elle accepta très-volontiers, parce que sa beauté n'avait rien à craindre de la retraite.

Elle s'y livra avec ardeur à la pratique de la mortification et de la prière intérieure, et bientôt elle en fut récompensée par des ravissements presque continuels. Après la sainte communion, elle était plongée habituellement dans des extases de deux ou trois heures ; souvent elle était élevée en l'air, et quand elle rentrait dans sa cellule, elle semblait moins marcher

que voler. Elle avait si bien mortifié son corps et elle était tellement unie à Dieu, que son âme seule paraissait vivre. Depuis longtemps déjà elle se sentait fortement portée à vivre sans manger, et elle en parla à son confesseur pour lui demander comment cela se ferait : celui-ci s'éclaira des lumières d'un saint ermite qui répondit que rien n'était impossible à Dieu, et que si cette inspiration venait du Saint-Esprit, il ne fallait rien craindre. Elisabeth vécut donc trois ans sans prendre aucune nourriture ; mais fortifiée par les consolations célestes qu'elle goûtait dans la prière, ce jeûne n'altéra point sa beauté et ne diminua point ses forces. Le démon, n'ayant pu la ramener dans le monde, essaya de lui faire abandonner sa résolution par des piéges adroitement tendus : il prit la figure de la supérieure du monastère et vint engager la servante de Dieu à suivre le régime commun. Celle-ci, étonnée de ce changement dans sa mère spirituelle; la pria de la laisser continuer ce qu'elle avait la permission de faire, et elle lui rappela que le Seigneur avait nourri miraculeusement les trois jeunes gens dans la fournaise, Moïse, Elie et plusieurs autres : mais la fausse supérieure insista et lui commanda de manger un plat d'orge : Elisabeth n'osa résister ; mais dès qu'elle en eut avalé un peu, elle fut obligée de le rejeter et elle tomba malade : alors elle appela sa supérieure véritable et lui dit : « Je vous avais bien annoncé que mon « estomac ne pouvait supporter de nourriture : j'ai « rendu tout ce que vous m'aviez ordonné de manger, « et je me sens très-malade ». La mère fut très-étonnée et lui assura que jamais elle ne lui avait donné d'ordre

semblable : c'est ainsi que la supercherie du démon fut découverte. La pieuse fille demeura plus ferme que jamais dans sa résolution ; elle restait presque toujours cachée dans sa cellule, où elle jouissait de la présence de son divin époux, sans jamais vouloir accepter les aliments que lui envoyaient quelques personnes pieuses. Cependant l'esprit du mal imagina un nouvel artifice pour ébranler sa fermeté, et la faire mépriser comme une hypocrite par ses sœurs. Comme celles-ci pouvaient recevoir et garder dans leurs cellules du pain, du beurre et d'autres aliments pour prix de leur travail, le démon leur déroba ces provisions et les cacha sous le lit d'Elisabeth. Les religieuses, ayant remarqué ce vol, se plaignirent à la mère, et la prièrent de faire une perquisition dans toutes les chambres, parce que le voleur devait être dans l'intérieur du monastère. On visita aussi celle d'Elisabeth, mais sans penser qu'elle pût être coupable. Quels ne furent pas leur étonnement et leur chagrin, lorsqu'elles y découvrirent tout ce qui avait été volé, d'autant plus que le démon avait amassé devant sa fenêtre des os et des restes d'aliments, également recueillis ailleurs pour faire croire qu'elle était coupable. Il alla même jusqu'à prendre la figure d'Elisabeth, et à porter sous les yeux de ses sœurs, toutes sortes de mets qu'elle avait dérobés à la cuisine. « La voilà », disaient-elles, « notre sainte qui ne peut ni ne veut manger ; « mais il n'y a rien d'étonnant ; car elle s'en donne « assez dans son coin. Notre chatte à deux pattes nous « a encore volé telle chose ». La mère, ne pouvant plus résister aux réclamations de ses filles, réunit la com-

munauté en chapitre, et reprocha sévèrement à Elisabeth son hypocrisie, sa gourmandise et ses vols. Au lieu de gagner sa vie par son travail, lui disait-elle, elle vivait dans l'oisiveté et aux dépens de ses sœurs ; elle semblait être un modèle de perfection, et en réalité elle n'était qu'un sépulcre blanchi, et elle méritait d'être dépouillée de l'habit religieux. L'innocente victime supporta ces injures sans s'excuser, et se soumit avec empressement et humilité à la pénitence qu'on lui imposa : les religieuses, qui avaient eu jusque-là beaucoup d'estime pour elle, l'accablaient d'injures et ne pouvaient assez lui témoigner leur aversion. Elisabeth gardait le silence, et se recommandait à Dieu, moins pour obtenir sa justification que pour calmer l'irritation de ses sœurs. Enfin, le Seigneur fit éclater son innocence : les religieuses, qui l'espionnaient partout, dans la crainte de ses larcins, la virent persévérer dans ses saints exercices et dans la pratique de la règle, et commencèrent à soupçonner quelque piége diabolique. La supérieure lui ordonna de faire connaître la vérité, et comme elle affirma que jamais elle n'avait rien dérobé, et qu'elle ignorait l'auteur de ces larcins, personne ne douta plus que cette sainte fille ne fût victime de quelque supercherie diabolique. Cependant le démon voyant qu'il avait échoué dans ses piéges et qu'il ne pouvait plus continuer la lutte de la même manière, changea de masque, et se présenta pendant la nuit comme un ange de lumières pour féliciter la servante de Dieu de la victoire qu'elle avait remportée sur le prince des ténèbres : il lui rappela l'exemple du divin Sauveur que les esprits

célestes étaient venus servir après son triomphe sur le démon, et il ajouta qu'il voulait à son tour la consoler de ses luttes par les mets célestes qu'il lui apportait. Elisabeth fut éblouie par l'éclat mensonger du séducteur ; mais dès qu'elle eut goûté aux aliments qu'il lui donna, elle fut saisie de douleurs excessives. Se voyant trompée une seconde fois par l'esprit de mensonge, elle demanda pardon à Dieu de sa légèreté, et s'attacha plus fortement encore à la prière et à la méditation. Lorsqu'elle eut ainsi passé trois ans sans boire ni manger, elle obtint du divin Maître de persévérer dans cette pratique jusqu'à sa mort, à la condition toutefois qu'elle prendrait quelquefois un peu de nourriture pour s'humilier et reconnaître la faiblesse de sa nature ; néanmoins elle rejetait toujours ce qu'elle prenait, parce que son estomac ne pouvait rien supporter. Elle vécut ainsi avec un corps comme si elle n'en avait pas eu, puisqu'elle n'était pas soumise aux infirmités corporelles ; et son âme s'élevait sans obstacle jusqu'au ciel où ses désirs et ses ravissements la retenaient presque continuellement. Elle trouvait à peine quelques fautes dont elle pût s'accuser en confession ; elle s'exagérait ses faiblesses et se reprochait comme un crime les jeux de son enfance.

Cependant ses luttes avec le démon n'étaient pas terminées : ne pouvant lui faire abandonner son jeûne, il s'acharna sur elle avec une fureur extraordinaire ; il la frappait avec violence, la précipitait sur le plancher et la maltraitait d'une manière inouïe. Ses sœurs, accourant au bruit qu'elles entendaient dans sa cellule, la trouvaient souvent étendue sur le sol et

à demi morte, le corps ensanglanté, et quand elles lui demandaient qui l'avait frappée, elle répondait par des entretiens magnifiques sur les choses célestes, sur les souffrances du divin Maître, sur le jugement dernier et sur les mystères de la foi. Elle disait que ces douleurs purifiaient son âme et la rendaient plus capable de s'unir à son divin Epoux ; sa parole avait alors une force extraordinaire pour toucher les cœurs. Sa méditation la plus ordinaire était la contemplation de la Passion : quand elle filait, elle se rappelait la cruauté avec laquelle les Juifs avaient tiré les cheveux et la barbe de Notre-Seigneur ; lorsqu'elle portait du bois à la cuisine, elle songeait à la croix de Jésus-Christ. Les marteaux, les clous, les épines, les chaînes et autres instruments de supplice étaient pour elle autant de livres qui lui redisaient les principales circonstances de sa mort. Souvent elle fondait en larmes, pendant que son corps, épuisé par la douleur, semblait impuissant à se soutenir ; son cœur était brisé par l'affliction, mais son visage était radieux comme celui d'un ange qui aurait pris la forme humaine ; de son sein gauche dégouttait du sang, et son confesseur, ses sœurs et même des étrangers, en virent des traces sur ses vêtements. Quelque temps après, une plaie nouvelle se forma au sein droit, puis aux pieds, aux mains et à la tête, comme si elle eût été percée par de gros clous ou des épines : enfin, son corps fut entièrement couvert de sang ; ces blessures étaient surtout visibles le vendredi et pendant le Carême.

Comme ses sœurs étaient obligées d'aller chaque jour puiser de l'eau pour laver ses vêtements à une

fontaine très-éloignée du monastère, son confesseur, désirant les décharger de ce travail, demanda à Elisabeth si on ne pourrait pas avoir un puits plus rapproché : celle-ci pria Dieu pendant quelques instants, et désigna l'endroit où il fallait creuser. Les gens du voisinage se moquèrent de cette indication, parce qu'en cet endroit le sol pierreux ne permettait pas de penser qu'on pût y trouver une source; mais les religieuses n'hésitèrent pas, et bientôt elles découvrirent des eaux abondantes et limpides, qui servirent même à guérir des malades.

Pendant que son ardeur à imiter Jésus souffrant la portait à désirer sans cesse de nouvelles afflictions, elle ressentait de temps en temps les peines du purgatoire : un feu dévorant semblait la consumer, et une sueur si abondante découlait de tous ses membres, que ses vêtements paraissaient tirés d'une rivière. Elle connut plusieurs âmes qui y étaient condamnées, et elle obtint de Dieu que ces infortunées fissent connaître leur état à son confesseur pour obtenir le secours de ses prières et surtout de ses messes. En même temps elle était sujette à des maladies nombreuses, surtout à la gravelle. Le Seigneur l'éprouva également par une lèpre hideuse qui faisait horreur à tous ceux qui l'approchaient; mais ces coups de son divin Fiancé n'excitaient jamais dans son cœur le moindre murmure : elle priait sans cesse, et on pouvait croire, en voyant son amour pour les souffrances, qu'elle les avait demandées, et qu'elle les regardait comme des faveurs de son céleste Epoux : mais lorsqu'elle fut délivrée de ces diverses maladies, et sur-

tout de la lèpre, son corps parut transfiguré : ses membres étaient blancs et brillants comme du cristal. Le Seigneur lui accorda également d'autres faveurs célestes. Un jour que son confesseur venait de donner la sainte communion à trois religieuses, la sainte hostie qu'il avait réservée pour Elisabeth disparut, et il la chercha vainement. Lorsqu'il vint lui raconter ce qui lui était arrivé, elle lui dit en souriant : « Je « sais pourquoi vous venez ; mais soyez tranquille, la « sainte hostie que vous deviez m'apporter m'a été « donnée par Notre-Seigneur lui-même entouré d'une « multitude d'anges ».

Elle avait une tendre compassion pour les pauvres : une fois, ayant entendu la voix d'un mendiant à la porte, elle se hâta de lui porter une part de pain ; mais il disparut au moment même où il la reçut. Une autre fois, pendant ses maladies, ses sœurs, occupées à un travail pressé, ne songèrent pas à elle ; mais les anges la soulevèrent, et après avoir fait son lit, la replacèrent doucement sur son matelas. Ces prodiges se renouvelaient fréquemment ; mais son existence était à elle seule un miracle : son corps, amaigri par les maladies et la souffrance, était comme un squelette vivant, pendant que son âme était dans le ciel. Ses ravissements se prolongeaient quelquefois pendant deux ou trois jours, et son corps restait immobile comme un cadavre ; mais lorsqu'elle reprenait ses sens, elle paraissait aussi forte que si elle eût mangé chaque jour. Son confesseur l'ayant interrogée sur ces extases, elle répondit qu'elle avait vu le Fils de Dieu, sa glorieuse Mère, les anges et les saints, mais que

nulle parole ne pouvait exprimer la douceur de cette vision.

Elle fut également douée du don de prophétie : c'est ainsi qu'elle annonça le jour où le concile de Constance devait prendre une décision très-utile à l'Eglise, et plusieurs autres événements importants qui s'accomplirent après sa mort. Elle dit un jour à une sœur qu'elle aimait beaucoup : « Qui vous soignera, lors« qu'après ma mort vous serez malade ? » Cette religieuse, qui jouissait alors d'une santé parfaite, connut par expérience qu'Elisabeth lui avait dit la vérité longtemps à l'avance. Lorsque son confesseur révélait à quelques personnes pieuses ce qu'il savait de sa pénitente merveilleuse, celle-ci lui témoignait qu'elle le savait par révélation et que ces indiscrétions lui étaient très-pénibles ; car elle lui demandait toujours de garder le silence sur ce que Dieu opérait en elle. Elle comprenait le latin, quoiqu'elle ne l'eût jamais appris.

Enfin, après de si nombreuses et si pénibles épreuves, le Seigneur voulut récompenser sa fidèle servante par la gloire éternelle. Lorsqu'elle sentit la mort approcher, elle fit appeler ses sœurs, allumer les cierges bénits et réciter la Passion ; puis, joignant les mains, elle remit son âme entre les mains de son Créateur et expira sans agonie le 25 novembre 1420, à l'âge de trente-quatre ans. La réputation de sa sainteté grandit encore après sa mort, à cause des nombreux miracles obtenus par son intercession : des boiteux, des aveugles, des infirmes de toutes sortes recouvrèrent la santé devant son tombeau. Son corps demeura longtemps sans donner aucun signe de corruption, et on

voit encore au-dessus du lieu où il repose de nombreux ex-voto, qui attestent sa puissance dans le ciel et la confiance des fidèles en sa protection.

(*Vie de Françoise*, par Conrad Kiègle, son confesseur.)

LE FRÈRE ARNOULD KNAPPER

1572. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Le frère Arnould Knapper, natif d'Amersfort, en Hollande, mérita la couronne du martyre le 25 novembre 1572, en souffrant une mort cruelle de la part des hérétiques. C'était un religieux très-appliqué au travail et d'une grande simplicité ; il allait mendier dans les paroisses voisines d'Amersfort, pendant que les Pères y prêchaient. Surpris par les sectaires pendant qu'il remplissait cette fonction de charité, il fut foulé aux pieds, enterré jusqu'à la ceinture, et proposé comme point de mire : il fut achevé par un coup de feu tiré par ces brigands, et alla recevoir au ciel la récompense de son courage.

(Raisse.)

LES PÈRES PIERRE SALVATOR

ET ALPHONSE DE TORDESILLAS

SOMMAIRE : Le Père Pierre : Son humilité extraordinaire. — Ses ravissements. — Sa maladie et sa mort. — Le Père Alphonse : Ses vertus. — Il meurt dans sa famille.

Pierre Salvator, né à Palos en Espagne, et profès du couvent de Jésus, à Lima, au Pérou, travailla dans le Nouveau-Monde à répandre la bonne nouvelle et l'édifia par ses vertus. On remarque surtout son amour pour la pauvreté, son zèle à mortifier ses sens et à crucifier le vieil homme par le cilice, le jeûne et d'autres austérités, son application à garder le silence : cependant ses paroles, quoique rares, produisaient de grands fruits de salut à cause de l'énergie avec laquelle il les prononçait. Bien qu'il n'eût pas reçu d'instruction, souvent il arrivait que des hommes très-capables ne pouvaient le comprendre. Son humilité n'était pas moins admirable, il marchait toujours derrière son compagnon comme s'il eût été son esclave; il se chargeait des fonctions les plus basses avec les novices, même dans sa vieillesse. Il avait une simplicité et une prudence admirables, et il se possédait si bien que rien ne pouvait le surprendre ni le troubler. Lorsqu'il méditait sur la miséricorde de Dieu qui nous offre les joies éternelles pour prix de quelques instants de peine et de travail, il se sentait animé du désir de souffrir davantage, et personne n'a soupiré après les honneurs comme le Père Pierre ambitionnait le mépris. Le Père

Ferdinand de Gallardo, commissaire de la sainte Inquisition, affirme qu'il n'a jamais trouvé dans les chroniques de l'Ordre de religieux aussi avide d'humiliations que cet humble Père; aussi croyait-on quelquefois qu'il avait perdu l'esprit; mais des hommes sages et prudents qui le connaissaient à fond, le regardaient comme un modèle de toutes les vertus.

Comme la patience est la pierre de touche par laquelle on reconnaît la véritable vertu, le serviteur de Dieu doit être regardé à juste titre comme un homme parfait. Car quelques-uns de ses supérieurs, qui ne le connaissaient pas, le persécutèrent avec acharnement et le traitèrent comme un religieux incapable : ils lui infligeaient de sanglantes disciplines ou d'autres mortifications très-rigoureuses; ils lui faisaient de cruels reproches sur ses moindres maladresses, et le traitaient sans égard et avec grossièreté; mais leurs insultes étaient comme de l'huile destinée à alimenter le désir qu'il avait d'être méprisé; il souffrait silencieusement, sans jamais laisser échapper la moindre plainte. Frère Jean Gomez, dont nous avons écrit la vie le 2 mai, appelait le Père Pierre un homme céleste, et disait qu'il n'avait pas d'expression pour exprimer la perfection de sa vertu. Il était plongé dans la méditation depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, ou plutôt, nous pouvons dire que sa vie était une prière continuelle. Lorsqu'au réfectoire il levait la main pour porter à la bouche les aliments, il était souvent ravi et demeurait immobile, les yeux tournés vers le ciel, sans donner aucun signe de vie : aussi mangeait-il très-peu, et il semblait vivre moins sur la terre que

dans la compagnie des Saints; on ne pouvait lui confier aucune charge à cause de ses ravissements.

Enfin le Seigneur éprouva son serviteur par une longue et pénible maladie qui le réduisit en peu de jours à l'extrémité; mais bien qu'il parût être continuellement sur le point de rendre le dernier soupir, il continuait de vivre au milieu de souffrances horribles. Pendant qu'il était en proie à ces douleurs, le démon obtint la permission, comme autrefois pour le saint homme Job, de le tourmenter, et il exerça sur lui sa fureur avec tant d'acharnement qu'on crut le Père Pierre possédé : mais pendant qu'on l'exorcisait, celui-ci dit à ses Frères : « Je n'ai pas de démon, mais « Dieu est avec moi ». Le Seigneur permit encore que les religieux, ordinairement si compatissants pour les malades, fussent assez durs envers lui, et exerçassent sa patience : ils le laissaient quelquefois seul sur son lit sans lui donner de nourriture, sous prétexte que sa maladie était une feinte. Enfin, il reçut les derniers sacrements et mourut saintement à Lima, le 25 novembre 1610, après avoir passé vingt-huit ans en religion. Il avait à peine rendu le dernier soupir, que les fidèles accoururent en foule au couvent, en disant : « Allons « voir le Saint ». Ils se mettaient à genoux pour vénérer son corps, et malgré l'opposition des religieux, coupaient des morceaux de ses vêtements qu'ils emportaient comme des reliques. Un parfum délicieux se répandit dans l'église lorsqu'on y fit entrer sa dépouille mortelle, et pendant toute la journée on lui fit toucher des linges et des chapelets. Les chants de l'église étaient couverts par la voix des assistants qui procla-

maient sa sainteté. Les Frères Mineurs ne purent traverser la foule pour déposer son corps dans le tombeau : enfin cependant ils le passèrent de mains en mains au-dessus des fidèles et l'enterrèrent à huit heures du soir. Pendant longtemps encore les chrétiens vénérèrent sa mémoire et visitèrent le lieu de sa sépulture : des miracles nombreux justifièrent leur confiance et confondirent ceux qui avaient regardé le Père Pierre comme un insensé pendant sa vie.

Le Père Alphonse, originaire de Tordesillas, en Espagne, fit profession dans la province de Saint-Joseph et renonça par humilité à l'étude de la théologie : il se plaignait de ne pas être méprisé autant qu'il se croyait méprisable. Ses jeûnes étaient continuels, ses disciplines sanglantes, ses mortifications austères ; il joignait une rare prudence à une grande simplicité. Il avait une tendre piété et il s'appliquait à la prière et à la méditation avec un zèle extraordinaire ; il ne sortait jamais de sa cellule que pour se trouver avec la communauté, et du couvent que par obéissance ; il évitait avec soin la conversation des séculiers et même celle de ses frères, afin de ne pas être distrait de son recueillement intérieur. Il parlait admirablement de la vie spirituelle, et il était estimé de toute sa province, quoiqu'il eût fait profession depuis peu de temps. Pendant qu'il habitait au couvent d'Alaëxos, il fut atteint de la fièvre, et le gardien l'envoya dans sa famille avec son frère, religieux comme lui, pour rétablir sa santé ; mais l'air natal ne lui fut d'aucun secours. Les

habitants de Tordesillas venaient le visiter pendant sa maladie, et il profitait de cette circonstance pour leur adresser des instructions et des avis sur les vanités du monde.

Lorsqu'il eut reçu les derniers sacrements, il demanda pardon à tous les assistants, fixa les yeux sur un crucifix et s'entretint doucement avec son divin Sauveur, jusqu'à ce qu'il rendit le dernier soupir : c'était vers l'année 1600. Une odeur agréable se répandit aussitôt dans toute la maison, et même jusque dans la rue, de telle sorte que les passants s'arrêtaient tout étonnés. Les notables de la ville s'assurèrent par eux-mêmes qu'elle s'exhalait de son corps ; son visage était plus beau que pendant sa vie, et ses membres étaient flexibles : il en découlait des gouttes d'une sueur de couleur rose, et qui répandait un parfum délicieux : on y trempa un grand nombre de linges, que l'on conserva précieusement. Cette nouvelle attira l'attention sur le saint religieux, et il s'éleva une dispute sur le lieu de sa sépulture. Les habitants de la paroisse disaient que Dieu l'avait renvoyé mourir dans son pays natal pour y être enterré à côté de ses parents ; les Clarisses de l'endroit réclamaient son corps, parce qu'il était fils de saint François. Le gardien d'Alaëxos vint avec ses religieux pour l'emporter dans son couvent ; mais les habitants de Tordesillas s'y opposèrent, et consentirent enfin à ce qu'il fût inhumé dans l'église des Clarisses. L'empressement des fidèles qui s'arrachaient des lambeaux de ses vêtements fut tel, qu'on craignit la mutilation de ses membres, et on se hâta de terminer la messe et de

déposer son corps dans un tombeau, sans aucune oraison funèbre. Plusieurs miracles ont été obtenus par son intercession.

Ce monastère des Clarisses fut toujours habité par des religieuses d'une grande noblesse et d'une haute perfection : quelques-unes d'entre elles furent honorées par des ravissements et d'autres merveilles que le divin Sauveur accorde à ses chastes épouses.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph* et WADDING.)

FRÈRE JEAN DE LA SAINTE-TRINITÉ

1638. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Ses vertus dans le monde. — Il n'ose entrer en religion par humilité. — Enfin il est examiné et admis. — Sa simplicité. — Son humilité. — Miracles. — Il prédit sa mort.

Ce serviteur de Dieu naquit en 1573 de parents vertueux, à Hinogosa, en Espagne, et exerça le métier de jardinier pendant sa jeunesse. Doué d'une admirable simplicité, il n'avait jamais aucun mauvais sentiment du prochain, et tout ce qu'il voyait ou entendait était bon à ses yeux. Il venait tous les dimanches au couvent des Frères Mineurs pour y entendre la messe, se confesser et communier ; et après avoir satisfait sa piété, il aidait le cuisinier dans tout ce qu'il pouvait. Il saisissait et retenait parfaitement les instructions que lui donnaient les religieux ; sa présence fermait la bouche aux jeunes gens légers, qui n'osaient prononcer de parole inconvenante devant lui, parce qu'il

aimait beaucoup la pureté. Le démon, jaloux de sa vertu, essaya de la lui ravir, au moyen d'une femme de mauvaises mœurs, qui vint le solliciter au crime pendant qu'il travaillait dans son jardin ; mais le pieux jeune homme s'enfuit aussitôt et ne rentra qu'après le départ de cette malheureuse. Cette victoire le rendit encore plus vigilant sur lui-même et plus attentif à prévenir le danger. En même temps qu'il travaillait, Dieu lui apprenait à s'élever à la contemplation de ses infinies perfections par le spectacle des beautés de la nature, et son âme éprise de l'amour divin était presque toujours plongée dans la méditation avant qu'il sût ce que c'était. Désirant être religieux, il n'osait en faire la demande, parce que son humilité lui faisait regarder cet honneur comme un privilége réservé aux grands seigneurs. Il demeura pendant quatre ans dans cette illusion, pratiquant dans le monde la perfection religieuse, et recherchant avec empressement la conversation des Frères Mineurs ; enfin le Seigneur exauca ses désirs au moment où il y pensait le moins. Un jour que le provincial était venu faire la visite du couvent, il remarqua la piété de ce jeune homme qui était resté à genoux, les mains jointes devant lui pendant qu'il passait, et il demanda qui il était. Lorsqu'on lui eut raconté tout ce qu'on savait de sa piété, il le fit appeler et lui demanda s'il voulait être religieux ; Jean répondit qu'il se ferait un plaisir de servir à genoux les Frères, si Dieu lui faisait la grâce de l'admettre parmi eux, mais qu'il se reconnaissait indigne de cette faveur à cause de ses péchés. Le provincial, voyant en lui les vertus que saint Fran-

çois réclame, continua son interrogatoire, et trouvant en lui beaucoup plus de perfection qu'il ne pensait, lui dit pour l'éprouver, qu'on l'admettrait pendant quelque temps dans le couvent avec ses habits séculiers pour y travailler au jardin et à la cuisine, afin de s'assurer qu'il était capable d'être religieux ; mais Jean ayant répliqué qu'il y resterait volontiers pendant vingt ans pour obtenir cette grâce, on l'envoya aussitôt au couvent de Belalcazar, afin d'y recevoir l'habit religieux. La joie du jeune homme fut grande, et il remercia son supérieur en se jetant à genoux devant lui et en lui baisant les mains. Pendant son noviciat, Dieu lui apprit à établir l'édifice de sa perfection sur le fondement de l'humilité ; mais cette leçon lui coûta cher ; car pendant qu'il ne désirait rien autant que la vie religieuse, et qu'il s'appliquait à bien servir ses frères, il était lourd et grossier dans son travail, et souvent, malgré tous ses efforts, il exécutait mal les ordres qu'il recevait ; il reconnaissait alors sa faute, et demandait humblement pardon de ses étourderies. Les religieux, témoins de sa bonne volonté, se raillaient de sa simplicité et prenaient plus de plaisir à voir ses maladresses que les succès des autres. Lorsqu'il fit profession, ils n'hésitèrent pas à l'appeler un autre Didace. Un jour, le provincial ayant ordonné, selon l'habitude, que tous les religieux récitassent par cœur devant lui la doctrine chrétienne et l'abrégé de la Règle, frère Jean ne put en venir à bout, et obtint un délai de cinq jours : mais ses efforts furent inutiles, et il se vit obligé de reconnaître au réfectoire qu'il n'avait pu les apprendre ; alors le provincial lui demanda s'il compre-

nait bien tels et tels articles de la Règle, et voyant qu'il expliquait bien le sens, il le consola en lui disant qu'il devait s'appliquer à les observer plutôt qu'à les retenir seulement de mémoire. Il s'assura également de sa pureté, lorsqu'il lui ordonna de confesser le plus grand péché de sa vie : « Mon père », répondit-il, « mes « péchés sont si grands que je m'étonne de ne pas être « en enfer. Voici ce que ma conscience me reproche le « plus amèrement : un jour que je revenais au couvent « avec des ânes chargés, l'un d'entre eux tomba, et « comme j'étais trop fatigué pour l'aider à se relever, « je lui frappais les oreilles avec impatience : il m'est « très-pénible d'avoir maltraité de la sorte une pauvre « bête, créature de Dieu comme moi ». Le provincial se mit à rire de sa simplicité, mais fut très-édifié de sa vertu.

Il se regardait comme indigne de fouler la terre et comme le plus grand pécheur du monde ; aussi se réjouissait-il du mépris et des affronts. Les bas sentiments qu'il avait de lui-même le portaient à rougir, lorsqu'il était obligé de rendre des services à des personnes de distinction, et surtout à des prêtres ; il lui semblait impossible que des ministres du Seigneur pussent faire ou dire quelque chose d'inconvenant, et il ne voyait que leurs vertus : pour tout le reste il était aveugle. Il se plaçait souvent sur le seuil du réfectoire afin d'être foulé par les religieux et d'avoir l'occasion de leur baiser les pieds. A Séville, il était chargé de mendier, et il allait chercher à certains jours de la semaine du pain chez une dame qui l'estimait beaucoup. Un jour il entra chez elle pendant qu'elle s'entretenait

avec son mari et le gardien du couvent; elle lui adressa des reproches parce qu'il n'était pas arrivé plus tôt. Alors il se mit à genoux pour lui demander pardon, et il lui aurait baisé les pieds, si on ne l'avait arrêté, comme le font ordinairement les Frères quand on les réprimande. Il fut également obligé, pendant plusieurs années, au couvent de Belalcazar, de mendier, et cette fonction était très-fatigante pour lui, parce qu'il fallait parcourir les paroisses voisines; mais le Seigneur honorait souvent son obéissance par des prodiges étonnants. Aussi était-il universellement respecté par les gens du pays qui le regardaient comme un grand ami de Dieu; ils se recommandaient souvent à ses prières, et ils apprirent plus d'une fois par expérience qu'elles avaient beaucoup d'efficacité.

Il obéissait d'une manière aveugle, comme s'il n'eût pas eu de volonté. Ses supérieurs ne pouvaient pas lui indiquer la veille ce qu'il devait faire le lendemain; car il n'aurait pas pris de repos avant d'avoir obéi. Une fois, pendant la nuit, à la chapelle, le démon le renversa à terre d'un violent coup de poing, et il n'osait plus aller y prier; mais le gardien lui ayant ordonné de continuer ses exercices de piété en cet endroit, il obéit et n'eut plus à souffrir. Pendant une journée très-chaude, il ramenait au couvent deux ou trois agneaux et il leur rafraîchit la bouche en les mouillant avec de l'eau qu'il portait sur lui dans deux bouteilles : lorsqu'il rentra, le gardien lui commanda de les casser, bien qu'elles fussent pleines d'eau, sur la tête d'un religieux malade; le frère Jean le fit malgré les réclama-

tions de celui-ci, et lui mérita par son obéissance le rétablissement de sa santé. Il ne pouvait voir de malheureux sans se sentir ému de compassion, et souvent il distribuait aux pauvres les aumônes qu'il avait reçues : comme on lui avait défendu de leur donner du pain, parce que le couvent en faisait une distribution à certains jours, il répondait aux mendiants qu'il n'avait pas la permission de leur en distribuer et il leur tendait sa besace afin qu'ils en prissent eux-mêmes. Deux femmes lui ayant demandé quelques poulets qu'il rapportait au couvent, sous prétexte qu'elles étaient sur le point de vivre dans le désordre, il y consentit, dans l'espérance que le gardien ne lui aurait pas refusé cette permission ; mais en même temps il les invita si fortement à ne pas offenser Dieu qu'elles vinrent se confesser. Il convertit également plusieurs autres pécheurs par ses exhortations.

Il assistait au chœur à toutes les heures canoniales du jour et de la nuit, quelle que fût sa fatigue ; il se donnait habituellement la discipline deux fois par jour, méditait presque toute la nuit, et se contentait de deux ou trois heures de sommeil. Il communiait chaque matin sur l'ordre de son confesseur, et servait autant de messes qu'il pouvait, jusqu'à ce que l'obéissance lui imposât d'autres travaux. Sa piété lui mérita souvent les faveurs divines et les haines de l'enfer ; car le démon essaya plusieurs fois de l'effrayer en lui apparaissant sous des formes monstrueuses ; mais le saint religieux n'interrompait jamais ses exercices. On ne pouvait croire qu'il fût versé dans l'oraison, parce que les occupations extérieures lui prenaient presque

tout son temps; mais le provincial, qui l'interrogea, affirma que le frère Jean avait reçu le don d'une haute oraison, quoiqu'il fût incapable d'exprimer les lumières qu'il y recevait. Un jour, pressé par la faim et se trouvant dans un endroit désert, il pria le Seigneur de venir à son secours, et il aperçut aussitôt près de lui un morceau de pain et du lard cuit, en même temps qu'une source limpide ; ce repas envoyé par une main céleste ne servait pas moins à nourrir son âme qu'à fortifier son corps. Il donna un morceau de ce pain à quelques bergers qui lui trouvèrent un goût exquis.

Une dame de Séville, nommée Anne Maldonado, éprouva souvent l'effet de ses prières. Elle soutenait un procès pour une somme de onze mille ducats, qu'elle avait payés, et dont elle avait reçu quittance ; mais depuis trois ans elle n'avait pu la retrouver. Prévoyant qu'elle serait condamnée, faute de cette pièce, elle se renferma chez elle pour se livrer à de nouvelles recherches, et défendit sa porte à toute personne qui la demanderait, excepté au Frère Jean ; mais voyant l'inutilité de ses efforts, elle invoqua intérieurement le serviteur de Dieu. Celui-ci parut aussitôt, bien qu'on fût en plein été et que son couvent fût très-éloigné : « Cherchez encore », lui dit-il, « mais avec beaucoup « de confiance » ; en même temps il se mit en prières et fut ravi en extase. Enfin, cette dame retrouva sa quittance et voulut remercier son bienfaiteur : « Ma sœur », reprit celui-ci, « demeurez unie à Dieu et soyez reconnaissante envers lui » ; puis il disparut sans attendre qu'elle le congédiât. Un autre jour, il apprit, en pas-

sant devant la maison de cette dame, qu'elle était gravement malade, qu'elle avait perdu tout sentiment, et qu'il ne restait aucun espoir de guérison : il entra aussitôt, se dirigea vers la chapelle, où il pria longtemps, puis il vint dans la chambre de la malade et l'appela par son nom. Elle revint à elle ; mais quand il lui dit de manger, elle répondit que c'était inutile, parce qu'elle se mourait : « Confions-nous en Dieu », reprit le Frère Jean ; « j'espère qu'il vous purifiera par un « purgatoire de maladies ; vous mangerez ce soir un « poulet rôti ». Elle obéit, et quelques jours après elle était guérie. Il l'engagea encore à s'assurer si aucun malheur ne pouvait arriver dans sa maison par une des fenêtres, et comme elle prétendait qu'elles étaient toutes bien fermées, il lui montra une petite ouverture qui donnait sur la cour, et il l'excita à la murer, parce qu'elle était bien disposée pour un mauvais coup. Cette dame, piquée par la curiosité, voulut savoir quel malheur la menaçait, et le serviteur de Dieu lui dit qu'un esclave d'une autre maison viendrait par cette petite fenêtre pour tuer une de ses servantes, parce qu'elle ne voulait pas garder quelques barres d'argent, qu'il avait volées ; mais il refusa de nommer ce malheureux. Anne Maldonado découvrit ensuite le voleur et lui fit rendre à son propriétaire ce qu'il lui avait dérobé. Souvent il prenait dans ses bras la petite nièce de cette dame et remerciait Dieu à haute voix de ce qu'il lui avait donné un petit ange : et, en effet, cette enfant ne tarda pas à donner des marques de prédestination : à peine âgée de trois ans, elle ne voulait manger qu'un peu de salade les mercredis et les vendredis ;

mais le Frère Jean répétait de temps en temps que ses parents n'avaient pas à s'inquiéter de lui préparer une dot, parce que le Seigneur voulait en faire un ange : elle mourut dans sa sixième année. Deux servantes de la maison s'étant querellées, l'une d'entre elles conçut pour l'autre une haine irréconciliable et se vit refuser l'absolution par son confesseur. Le lendemain, le serviteur de Dieu arriva et fit aux domestiques une belle instruction sur l'obligation d'obéir au confesseur, puis il ajouta : « Ma sœur, faites votre soumission », et il répéta ces paroles à plusieurs reprises. La servante, comprenant à ces mots que le saint religieux connaissait le fond de son cœur, fut remplie de confusion et n'hésita plus à se réconcilier avec sa compagne. Le Frère Jean fit encore plusieurs autres miracles à Séville, guérit des malades et prédit l'avenir en diverses circonstances.

Lorsqu'il eut atteint l'âge d'environ soixante-dix ans, Dieu lui révéla que sa mort était proche. Le 18 novembre, il prit congé d'Anne Maldonado, sa grande bienfaitrice, et donna aux gens de sa maison des conseils très-sages sur la pratique de la vertu, et des cordons bénits de saint François ; puis, comme on lui demandait quand il reviendrait : « Madame », répondit-il, « demeurez unie avec Dieu, nous nous reverrons « dans le ciel ». Deux jours avant de mourir, il vint embrasser le gardien dans sa cellule et le prier de lui dire dans combien de jours arrivait la fête de sainte Catherine : celui-ci ayant voulu savoir pourquoi il était si joyeux, il se contenta de répondre : « Père de « mon âme, je soupire après ce jour de tout mon

« cœur ». Le lendemain, il entrait à l'infirmerie, atteint d'une maladie mortelle, et déclarait d'avance que tous les remèdes seraient inutiles, parce qu'il mourrait le jour de Sainte-Catherine. Il reçut les derniers sacrements et expira doucement le lendemain, au point du jour, le 25 novembre 1638. Une foule innombrable accourut de toutes parts, pour vénérer son corps, et il fallut l'enfermer dans une chapelle pour éviter l'encombrement. Le gardien, qui connaissait sa vertu, fit célébrer en son honneur un service de huit jours, avec un sermon chaque jour : son corps demeura flexible et sans donner aucun signe de décomposition, pendant quatre jours. Une femme lui ayant coupé une articulation de l'orteil, un sang frais et vermeil coula de la blessure, et on se vit obligé, pour éviter de nouvelles mutilations, de le renfermer dans un caveau. Louis Camargo, évêque de Centurias, étant arrivé à Séville quelques jours après, voulut voir son corps ; il le trouva encore dans un état de conservation parfaite, et exhalant une délicieuse odeur.

(Chron. de la prov. des Saints-Anges.)

LE PÈRE ROCH DES ANGES

1644. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Mortification. — Pureté. — Humilité du Père Roch. — Son zèle pour le confessionnal. — Ses maladies. — Miracles. — Sa mort.

Le Père Roch des Anges était né à Chillon, dans l'Estramadure, de riches paysans, qui, ne pouvant lui appren-

dre à lire et à écrire, le destinèrent aux travaux des champs; il était d'une intelligence bornée, et quoique d'une obéissance parfaite, il faisait souvent mal ce qu'on lui commandait. Il consacrait tout son temps libre à servir la Messe dans un couvent de l'Ordre et à s'entretenir avec les religieux : il voulait embrasser leur genre de vie; mais son père, qui avait besoin de lui, ne voulut pas y consentir : celui-ci étant mort peu après, Roch resta sous la tutelle de sa tante, qui avait une grande dévotion pour saint François, et qui fit étudier son neveu. Il apprit assez de latin pour le ministère auquel Dieu l'appelait, et il reçut l'habit religieux en 1610. Après sa profession, il fut ordonné prêtre et envoyé au couvent de Notre-Dame des Anges situé sur la montagne sauvage de Sierra Morena. Il aimait beaucoup la solitude de ce couvent et la compagnie de plusieurs saints religieux qui l'habitaient. Il portait continuellement un rude cilice et se donnait toutes les nuits la discipline jusqu'au sang : sa nourriture ordinaire consistait en une soupe à l'eau, à laquelle il ajoutait quelquefois un peu de sel et d'huile; mais comme il avait un très-bon appétit, cette mortification lui était très-pénible; cependant il supportait volontiers cette faim pour l'amour de Dieu, et il aurait désiré pouvoir vivre sans manger. Après avoir passé plusieurs années dans ce couvent, il vint habiter à Séville, où il fut contraint de se soumettre à la portion commune. Il obéit pendant plusieurs mois; mais il obtint enfin la permission de ne jamais souper, sous prétexte que ce régime lui était nécessaire pour soumettre la nature corrompue. Il eut ainsi à souffrir pendant toute sa vie de la faim, et il

l'endurait courageusement, afin de triompher des tentations contre la pureté, que le démon ne cessa de lui suggérer. Il redoublait ses mortifications, ses disciplines, pour chasser les pensées mauvaises qui le poursuivaient partout; il veillait avec un soin extrême sur ses regards, et pendant vingt-trois ans il ne regarda jamais une femme en face, bien qu'il fût portier, et qu'il dût aller porter des secours aux malades. Il lui était très-pénible d'avoir à visiter des dames qui l'estimaient beaucoup à cause de sa vertu; mais dans les rues et dans les maisons, il regardait à terre. La duchesse, en lui recommandant une affaire très-importante, lui dit : « Mon Père, regardez-moi donc, vous semblez « ne pas faire attention à ce que je vous dis ». — « Ma- « dame », lui répondit-il, « je suis très-attentif; je n'ai « pas besoin de vous voir pour vous entendre : je ferai « volontiers ce que vous me demandez, quoique je « sois un grand pécheur : nous nous verrons au ciel ». Le provincial lui ayant commandé, sur la demande de la marquise de Priego, de faire une visite à la marquise d'Algava, sa fille, le Père Roch s'assit sur un coffre et lui adressa quelques paroles énergiques sur la vie spirituelle. La marquise, remarquant qu'il avait les yeux fixés à terre, lui dit : « Mon Père, souvenez-vous « que le provincial vous a ordonné de venir me voir et « me parler ». — « Dieu soit béni », reprit le saint religieux, « le provincial m'a commandé de venir; j'ai « obéi et je n'ai plus rien à faire ici »; en disant ces paroles il s'éloigna. Il répétait souvent qu'on ne doit pas être familier avec les femmes, pas même avec ses parentes, et il était fidèle à observer lui-même cette

règle de conduite. Sa sœur, ne pouvant obtenir de lui qu'il vînt lui rendre visite, s'adressa au provincial qui le lui ordonna. Il obéit aussitôt, quoique malade, et couvert de plaies; mais personne ne put le décider à prendre un cheval : lorsqu'il fut arrivé à une petite chapelle, située près de son village, il fit prévenir sa sœur de son arrivée. Elle accourut avec empressement; et comme elle voulait l'embrasser : « Dieu soit « béni », répondit-il, « j'ai obéi. Adieu ! demeurez unie « à Dieu; nous nous verrons au ciel ». Puis il revint à son couvent, sans prendre de repos, bien qu'il eût parcouru plus de soixante milles, et sans avoir égard aux instances de sa sœur qui fondait en larmes. Il ne parlait jamais que pour répondre aux questions qu'on lui adressait, et ne disait que ce qui était nécessaire. Ce silence rigoureux lui était très-utile pour s'unir à Notre-Seigneur dans la prière : car il était très-versé dans la pratique de l'oraison et il y recevait souvent les faveurs du ciel. Il se regardait comme un tison de l'enfer, indigne d'occuper la terre et de baiser les pieds de ses Frères, et il mettait son bonheur à leur rendre les services les plus humiliants.

Lorsqu'on l'engageait à étudier pour être confesseur, il répondait qu'il en était incapable, parce qu'un saint prêtre lui avait dit un jour qu'il n'avait pas d'intelligence. Il ne rougissait pas d'en faire souvent l'aveu, et il fallut un ordre de ses supérieurs pour vaincre ses répugnances : afin de le rassurer, on lui dit que, dans l'archevêché de Séville, on examinait les nouveaux confesseurs avec beaucoup de sévérité ; mais quand il fut admis, il montra un zèle infatigable pour entendre

ses pénitents : il restait au confessionnal depuis le matin jusqu'à midi, malgré la fatigue que lui causaient ses infirmités. Il recevait tout le monde, pauvres et riches, avec une égale bonté, et comme on lui disait un jour qu'il attirait des vagabonds dans l'église : « Dieu « soit béni », répondit-il, « je trouve un grand plaisir à « entendre la confession des pauvres : ce sont les « malades, les boiteux et les aveugles qui sont appelés « au grand festin où les riches et les puissants ne veu- « lent pas avoir part ». Après avoir éprouvé par lui-même les effets admirables du saint Sacrement, il voulait que tous ses pénitents communiassent quand ils avaient reçu l'absolution ; et comme on s'étonnait de cette pratique, il répondait que la sainte Eglise, au concile de Trente, suivant la doctrine de l'apôtre saint Paul, ne réclamait que la pureté donnée par l'absolution, et qu'en suivant cette règle, il ne pouvait se tromper.

Il souffrit, pendant vingt-trois ans d'un asthme et d'autres infirmités qui le condamnaient souvent au repos ; mais jamais il ne se plaignait. Lui demandait-on des nouvelles de sa santé : « Je me porte très-bien », disait-il, « Dieu merci : c'est le Seigneur qui m'envoie « la maladie ». Pendant tout ce temps, il n'omit jamais son bréviaire ni la sainte messe, à moins qu'il ne fût retenu au lit ; et il recevait alors la sainte communion, pour obtenir la grâce de la patience. Lorsqu'il ne restait pas à l'infirmerie, il assistait à tous les offices du jour et de la nuit, entendait plusieurs messes après avoir offert lui-même le saint sacrifice et y communiait spirituellement. Dieu l'honora du don des mi-

racles. Un jour, au couvent de Sierra Morena, le gardien l'envoya cueillir de l'origan dans la montagne ; mais il fut obligé de s'arrêter, à cause de ses infirmités : lorsque ses compagnons revinrent auprès de lui, ils le trouvèrent chargé comme eux, bien qu'il n'y eût pas d'origan dans le voisinage, et ils crurent qu'un ange était venu au secours de sa bonne volonté. Un Tertiaire guérit d'une maladie mortelle une femme qui allait rendre le dernier soupir, en lui faisant toucher une dent du Père Roch. Un bourgeois de Séville, qui vivait dans le désordre, vint se confesser au serviteur de Dieu qui l'engagea en pleurant à s'approcher des sacrements tous les dimanches : il obéit pendant quelque temps ; mais étant retombé dans ses mauvaises habitudes, il changea de confesseur : lorsqu'il revint trouver le saint religieux, celui-ci lui demanda pourquoi il avait tant tardé à revenir, et comme il prétextait quelques empêchements : « Vous n'aviez « pas raison de faire telle et telle chose, et de vous « montrer ingrat envers le Seigneur ». Puis il lui fit le détail de toutes ses rechutes, au grand étonnement de cet homme, qui se convertit dès lors sincèrement.

Enfin, le Père Roch fut mortellement atteint par la maladie : il reçut les derniers sacrements le jour des Cendres, s'assit sur son lit les pieds à terre, et mourut sans agonie le 10 février 1644, à l'âge de soixante ans, après trente-trois ans de profession. Il fut regretté par tous ses frères qu'il avait édifiés par ses vertus, et par les personnes du monde qui perdaient en lui un excellent directeur. Les fidèles se pressèrent en foule à ses

funérailles, et honorèrent sa dépouille mortelle par tous les signes d'un profond respect.

(Chron. de la prov. des Saints-Anges.)

LE PÈRE ALPHONSE DE CONSTANTINE

1632. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa piété dans le monde. — Il embrasse la vie religieuse. — Il renonce à l'étude à cause de sa vue. — Ses mortifications. — Sa mort.

Ce vénérable religieux naquit à Constantine, en Espagne, et fut élevé avec beaucoup de soins par son beau-père. Il fréquentait souvent l'église des Frères Mineurs et se faisait un plaisir de leur servir la Messe. Il parlait peu, aimait la solitude et fuyait la compagnie des autres enfants : à son retour de l'école, il se renfermait dans une chambre, et célébrait la Messe d'une manière enfantine sur un autel qu'il avait orné de fleurs. Pendant ses études, il était très-pieux et s'approchait souvent des sacrements, Dieu l'avait appelé de bonne heure à la vie religieuse ; mais une certaine timidité l'empêcha pendant longtemps d'en parler à son beau-père, cependant il rencontra moins d'opposition qu'il ne l'avait pensé, et il reçut le saint habit dans la province des Saints-Anges. Il continua ses études avec beaucoup de succès ; mais menacé de perdre la vue, à cause d'une chute qu'il avait faite, il fut obligé de les interrompre, et il vint demeurer au couvent de Sierra Morena. Dans cette solitude, il trouva

le repos qu'il désirait, et la compagnie du Père Roch des Anges et du Frère Ferdinand Limones, auxquels il s'unit par les liens d'une étroite amitié. Outre la discipline commune, il se faisait donner chaque jour, par le Père Roch, trente-trois coups de fouet, pour honorer les trente-trois années de la vie du divin Sauveur. Il ne donnait que trois heures au sommeil, et dormait sur une natte ou dans sa stalle au chœur ; il portait une ceinture de pointes de fer et d'autres instruments de pénitence, de sorte que sa chemise était souvent tachée de sang. Sa nourriture habituelle se composait de pain et de légumes cuits à l'eau avec un peu de sel ; lorsque le gardien voulait le contraindre à manger de la viande, à cause de sa mauvaise santé, il le priait de lui permettre de continuer ses jeûnes, espérant que le Seigneur lui rendrait sa santé, sans qu'il eût besoin de recourir à cet adoucissement : son espoir ne fut pas trompé. Pour mortifier son goût, il prenait souvent de l'aloës en l'honneur du fiel et du vinaigre dont Notre-Seigneur avait été abreuvé. Il passait presque tout son temps dans la prière et la méditation, et recevait dans ces exercices des faveurs et des lumières extraordinaires sur les perfections divines et les mystères de la foi. On le trouvait souvent les yeux levés vers le ciel et le visage rayonnant de bonheur ; quelquefois même son corps ne touchait plus la terre et des flammes couronnaient sa tête. Le Père Alphonse ne pouvait apprendre sans confusion que ces merveilles dont il était l'objet, avaient été remarquées, et il s'efforçait de les cacher autant qu'il le pouvait. Lorsque le provincial, voulant le faire guérir des infirmités qu'il s'était cau-

sées par ses mortifications au couvent de Sierra Morena, l'envoya à Séville, le Père Alphonse partit aussitôt, bien qu'il eût désiré mourir dans sa solitude. Il continua néanmoins ses austérités : sa plus grande mortification était d'être obligé de sortir, et de converser avec les séculiers ; mais au milieu des rues, comme dans le couvent, son esprit demeurait uni à son divin Maître. Comme le couvent de Séville n'a point de jardin, il se faisait un devoir d'aller mendier avec un âne dans la ville, afin de pourvoir aux besoins de ses frères ; lorsqu'un pauvre lui demandait une aumône, il lui laissait prendre ce qui lui était nécessaire, mais sans lui parler ; et il disait à ses frères qui lui en faisaient un reproche, qu'il ne leur avait rien donné, mais qu'il ne se croyait pas le droit de les empêcher de se saisir eux-mêmes des choses dont ils avaient besoin. Dieu l'éprouva dans ses dernières années par des maladies cruelles qu'il supporta courageusement ; pendant qu'il était condamné à rester au lit, il semblait jouir d'avance du bonheur céleste. Enfin, il reçut les derniers sacrements avec une ferveur admirable, et il s'endormit doucement dans le Seigneur, le 25 novembre 1632, à l'âge de trente-sept ans. Son corps ne fut point décomposé par la mort, et il s'en exhalait une odeur agréable. Une foule nombreuse se pressa dans l'église du couvent pour vénérer ses restes, et il fallut retarder d'un jour ses funérailles afin de satisfaire la piété des fidèles.

(*Chron. de la prov. des Saints-Anges.*)

VINGT-SIXIÈME JOUR DE NOVEMBRE

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

1751. — Pape : Benoît XIV. — Roi de France : Louis XV.

Port-Maurice, ville du diocèse d'Albenga, sur la rivière de Gênes, se glorifie d'être la patrie de Saint Léonard. Il naquit le 20 décembre de l'année 1676, de parents assez riches des biens de la terre, mais bien plus de ceux du ciel : la piété et la vertu. Son père perdit sa première femme, qui était mère de notre Saint, lorsque celui-ci n'avait encore que deux ans, et en épousa une seconde, dont il eut quatre enfants. Il les porta tous à l'amour de Dieu par son exemple encore plus que par ses paroles ; il prit un soin particulier de notre Saint, qui s'appelait Paul-Jérôme, parce qu'on remarquait en lui tous les indices d'une âme privilégiée et née pour le ciel.

En effet, Paul-Jérôme montra, dès l'âge le plus tendre, un grand éloignement pour les divertissements et les jeux de l'enfance ; son plus grand plaisir était de construire de petits autels et de faire des processions auxquelles il invitait ses camarades ; et, après avoir récité avec eux diverses prières ou chanté des cantiques, il leur faisait souvent de petits sermons, à la façon d'un prédicateur. On était émerveillé de voir ce jeune enfant réciter soir et matin, avec une ferveur

extraordinaire, son rosaire et d'autres prières, pour rendre à la très-sainte Vierge son tribut d'hommage et de vénération.

Il faisait en outre, pieds nus, en compagnie de ses jeunes camarades, de fréquents pèlerinages à l'église de Notre-Dame de la Plaine, située à deux milles environ de Port-Maurice ; là, il donnait un libre cours à sa dévotion ; c'est là surtout que, dans le temps où les tremblements de terre affligeaient la ville de Naples et portaient partout la frayeur, il allait conjurer ardemment la puissante Mère de Dieu de délivrer son pays de ce terrible fléau. Il visitait encore d'autres églises, toujours accompagné de ces mêmes condisciples ; il excitait leur dévotion envers la sainte Vierge, récitait avec eux diverses prières, les instruisait le mieux qu'il pouvait de la doctrine chrétienne, et tâchait, de cette façon, de les tenir éloignés des occasions du péché.

A l'âge de dix ans, un capitaine de navire, l'attirant à lui ainsi que ses jeunes compagnons, essaya, par des caresses et de petits présents, de les porter au mal : ces faibles agneaux se recommandent à Dieu et prennent aussitôt la fuite pour échapper à la dent du loup qui les poursuivait. Dès que notre Saint fut hors de danger, il se rendit à l'église pour remercier Dieu d'avoir sauvé son innocence ; puis il fit un pèlerinage, nu-pieds, à Notre-Dame de la Plaine, pour témoigner sa reconnaissance à sa bonne Mère. Après avoir étudié avec le plus grand succès dans sa ville natale, il alla à Rome chez un oncle paternel, nommé Augustin ; cet homme, sage et vertueux, le confia à un maître habile et lui trouva un pieux confesseur dans

la personne du Père Grifonelli, et, charmé de ses progrès dans les sciences et de sa conduite édifiante, il le traita avec autant d'affection que ses propres enfants. Au bout de trois ans, il lui fit suivre les leçons publiques du collége romain. Notre bienheureux eut pour maître le Père Toloméi, que son savoir ainsi que ses vertus ont rendu célèbre et qui fut depuis cardinal. Ses progrès n'étaient pas moindres dans la piété que dans la science. Il s'adonna d'une manière toute spéciale à une vie tout intérieure et spirituelle ; il s'approchait des Sacrements dans les oratoires, tous les jours de fête, et il prit l'habitude de recommander chaque jour son âme à Dieu, soir et matin, comme s'il eût dû mourir le jour même ou la nuit suivante. Il était modeste, humble, pieux, studieux et vigilant sur lui-même, au point que jamais il ne dit une parole, ni ne fit la moindre action qu'on pût regarder comme un péché, ou qui fût de nature à causer du scandale et de l'étonnement ; tous ses entretiens avec ses compagnons roulaient sur des sujets de piété ou d'étude, si bien que sa vertu et sa vie exemplaire en faisaient le miroir de toute la jeunesse qui fréquentait le collége romain ; il était pour chacun un objet d'édification et un modèle accompli.

Prêchant à Rome, en 1749, et exhortant les fidèles à conserver et à accroître en eux la grâce de Dieu, entre autres moyens qu'il leur indiqua pour obtenir ce résultat, il leur conseilla de s'affilier à quelque pieuse congrégation, les assurant qu'il parlait d'expérience et ajoutant que, s'il avait fait quelque bien, et surtout évité le mal dans sa jeunesse, il s'en croyait redevable

à la faveur qu'il avait eue d'être agrégé à l'oratoire du Père Caravita et à celui de la Chiesa Nuova.

Dans les pieuses réunions de ces congrégations, il s'enflammait d'un tel amour pour la vertu, d'un tel désir de souffrir et de mortifier son corps, qu'en rentrant chez son oncle, il ne pouvait s'empêcher de laisser transpirer la ferveur dont il était rempli ; il ne parlait que des choses de Dieu, racontait la vie des saints dont on faisait mémoire ce jour-là, ou débitait les sermons et les instructions qu'il avait entendus, soit dans les oratoires, soit dans les églises. Il se livrait souvent à ces pieux exercices le soir, pendant le souper, et il était si préoccupé de son sujet, qu'il oubliait même de manger. Son oncle, s'apercevant parfois que le repas allait finir sans qu'il eût pris la moindre chose, lui ordonnait de se taire et de manger, ajoutant que ses auditeurs auraient soin d'imiter la vie des saints dont il avait parlé. Cependant, quelques-uns auguraient de là que ce vertueux jeune homme deviendrait un jour un grand prédicateur ; d'autres remarquèrent qu'il passait à dessein l'heure du souper dans ces pieux entretiens, afin qu'entre temps, les mets dont il voulait se priver se refroidissant, il eût un prétexte de s'en passer et pût dissimuler ainsi son esprit de mortification. Il usait de mille industries pour cacher de même les autres pénitences par lesquelles il châtiait son corps afin de l'assujétir à l'esprit ; toutefois il ne put empêcher que diverses personnes de la maison s'aperçussent clairement qu'il laissait son lit la nuit, pour se coucher sur le pavé nu de sa chambre, reposant sa tête sur une planche, ou

sur une pierre qu'il tenait cachée dans sa chambre même ; on trouva encore d'autres instruments de pénitence, tels que disciplines et cilices, dont on remarqua très-bien qu'il faisait usage.

Quoiqu'il vécût dans le monde comme n'étant pas du monde, il résolut de mieux assurer son salut et de servir Dieu plus parfaitement en suivant la voix intérieure qui l'appelait à l'état religieux. Il en parla à son confesseur qui voulut d'abord le préparer à une si sainte vocation par les plus humiliantes épreuves. Un jour, il lui ordonna de passer chez les libraires de Rome, pour acheter un livre qui renfermât, réunies en un seul volume bien relié, les fables d'Esope, de Bertoldo et de Bertoldino. Quoique le jeune homme prévît à l'instant même l'impossibilité de trouver un pareil livre, et les moqueries auxquelles ses démarches allaient l'exposer, il se mit aussitôt en course pour exécuter cet ordre singulier, et il fit le tour des librairies, sans se rebuter, quoiqu'il ne recueillît de ses recherches que ce qu'il avait prévu. Enfin, comme si de rien n'était, il revint gaiement à la Chiesa Nuova, pour dire au Père Grifonelli qu'il n'avait pu trouver le livre en question, mais qu'il était disposé à recommencer et à faire de plus diligentes recherches, s'il le jugeait bon ; celui-ci lui répondit qu'il était persuadé que sa stupidité ne lui permettrait pas de trouver une chose aussi facile ; le jeune homme se tut et ne dit pas un mot pour se défendre et se disculper.

Pendant que Paul-Jérôme, multipliant ses oraisons et ses pénitences, demandait à Notre-Seigneur de lui faire connaître définitivement sa sainte volonté, il vit,

en traversant la place du Gésu, deux religieux d'un extérieur pauvre et d'un maintien fort modeste ; il fut édifié et frappé à leur aspect, et, comme il le racontait dans la suite en parlant de sa vocation, il lui sembla voir deux anges descendus du ciel ; en même temps il se sentit enflammé du désir d'embrasser leur genre de vie. Mais, ne sachant pas à quel Ordre ils appartenaient, ni quel couvent ils habitaient, il se mit à les suivre jusqu'à ce qu'il les vit entrer dans le couvent ou retraite de Saint-Bonaventure, situé sur le Palatin, et habité par les Frères Mineurs, qui sont la plus pauvre des diverses branches de l'Ordre. Il entra dans l'église du couvent au moment où les religieux commençaient la récitation des Complies, et il entendit les premiers mots : *Converte nos, Deus, salutaris noster* : « Convertissez-nous, ô mon Dieu, notre Sauveur ! » Il se sentit incontinent frappé au cœur par ces paroles, et, éclairé d'une lumière d'en haut, il se détermina sur-le-champ à embrasser ce rigoureux institut, se disant à lui-même : *Hæc requies mea* : « C'est ici le « lieu de mon repos ». En effet, il se présenta à cette maison, après avoir consulté son confesseur et d'autres pieux personnages, malgré la résistance de son oncle, le 2 octobre 1697, et reçut en même temps le nom de Léonard. Son humilité nous a fait connaître avec quelle ferveur il fit son noviciat : car, dans un âge plus avancé, quand il lui arrivait de parler de cette heureuse époque, il appelait le jour où il avait reçu l'habit religieux le jour de sa conversion, et l'année de son noviciat l'année sainte : il se plaignait d'avoir perdu la dévotion qu'il avait alors, et de n'a-

voir fait que reculer au lieu d'avancer dans le chemin de la perfection. On prévoyait dès lors qu'il serait un jour la gloire de l'Ordre. On l'admit tout d'une voix à la profession solennelle, le 2 octobre 1698. Dès qu'il eut prononcé ses vœux, il fut appliqué à l'étude de la théologie. On admira bientôt, non-seulement ses succès dans cette science, mais aussi sa grande régularité. Il exhortait ses compagnons à être fidèles jusque dans les plus petites choses, et exacts à garder les pieuses pratiques de l'Ordre, par la raison qu'il ne faut pas regarder comme peu de chose ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu. « Si, pendant que nous « sommes jeunes », ajoutait-il quelquefois, « nous ne « faisons pas cas des petites choses et si nous y man- « quons avec advertance, nous nous permettrons de « manquer aux points les plus importants, lorsque « nous serons plus avancés en âge et que nous aurons « plus de liberté ». Si, par sa conduite, il servait de modèle, par de tels discours il animait les autres religieux à la pratique de toutes les vertus ; aussi la communauté était-elle émerveillée de voir avec quelle rapidité il tendait à la sainteté la plus sublime. Cette pensée le suivait même pendant les heures de récréation, lorsqu'il se promenait au jardin avec ses confrères : « Espérons en Dieu », avait-il coutume de dire, « et avec le secours de sa grâce, qui ne manque « jamais, nous pouvons non-seulement être bons, mais « même devenir des saints ». Il les porta à se choisir chaque semaine une vertu, dont chacun devait produire entre ce temps le plus d'actes possible; cette vertu et les moyens de l'acquérir devaient faire le

sujet des conversations. Il établit encore que, si quelqu'un venait à commettre une faute, il serait obligé, dans la conférence qu'ils avaient entre eux, de se mettre à genoux devant un de ses condisciples, de le prier d'avoir la charité de l'avertir des manquements qu'on avait remarqués en lui, et de promettre, avec l'aide de Dieu, de s'amender.

Embrasé d'amour pour Dieu et de zèle pour le salut du prochain, il nourrissait le plus vif désir d'aller parmi les infidèles, et fut sur le point d'accompagner en Chine M. de Tournon, qui fut depuis cardinal; mais le Seigneur, qui voulait qu'il évangélisât les peuples d'Italie, ne permit pas que ce projet pût se réaliser : il répéta souvent depuis qu'il n'avait pas été jugé digne de verser son sang pour Jésus-Christ. Quand il apprenait la persécution qui envoyait au ciel tant de martyrs dans ce pays lointain : « Moi aussi », s'écriait-il, « je devrais en être, mais mes péchés ont été la « cause que je n'y suis pas allé ».

Là, après avoir expérimenté l'impuissance des remèdes humains, il s'adressa à la sainte Vierge, la suppliant de lui obtenir de son divin Fils une santé qu'il consacrerait à gagner des âmes pour le ciel. Sa prière fut exaucée ; l'infirmité dont il souffrait depuis cinq ans disparut si complétement qu'il put entreprendre et continuer sans relâche des travaux plus nombreux, plus difficiles et plus glorieux que ceux d'Hercule, puisqu'il terrassa des monstres bien autrement terribles, nous voulons dire ceux qui dévorent les âmes. Il commença par faire connaître le pieux exercice du chemin de la croix et le trésor incompa-

rable des indulgences que l'on peut gagner en le pratiquant; il s'employa même auprès des souverains pontifes Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV, pour que ces indulgences fussent étendues à tous les lieux. Ce fut dans le diocèse d'Albenga qu'il fit sa première mission, à Artallo, distant de deux milles de Port-Maurice. Il partait chaque matin de cette résidence, et y revenait le soir, nu-pieds, quoiqu'on fût en plein hiver, pratique qu'il continua, malgré ses fatigues, jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie, lorsque Benoît XIV l'obligea de porter des sandales. Deux traits suffiront à montrer les fruits que notre Bienheureux dut recueillir dans cette mission.

Un jour qu'il revenait assez tard, selon sa coutume, au couvent des Mineurs Observants, où il séjournait, il s'aperçut qu'un homme le suivait en poussant de profonds soupirs; il se retourne, l'entend, engage la conversation avec lui sur un sujet spirituel, et lui demande s'il pouvait lui être utile en quelque chose, l'assurant qu'il était prêt à l'aider. Le pauvre homme, se mettant à genoux, lui dit en pleurant : « Mon père, « vous avez à vos pieds le plus grand pécheur qui soit « sur la terre ». Le Bienheureux, attendri par ses paroles et par ses larmes, lui répond aussitôt : « Et « vous, mon fils, vous avez trouvé en moi, tout misé- « rable que je suis, un père qui sera pour vous plein « de tendresse ». Il encourage ce pécheur à se réconcilier avec Dieu, le conduit au couvent, entend sa longue confession, et le congédie plein de joie de se voir déchargé d'un fardeau de péchés dont il n'avait pu jusque-là se déterminer à faire l'aveu.

A l'occasion de la fête de saint Barthélemy, apôtre, qui devait se célébrer à Caramagna, il fut invité à y faire un sermon : ayant été averti d'un abus qui se reproduisait chaque année à pareil jour, et qui consistait en ce que les hommes et les femmes dansaient ensemble publiquement, et faisaient d'un jour de fête un véritable carnaval, il s'éleva avec force contre un tel désordre, montrant par les plus fortes raisons que le démon a tout à gagner dans les bals. Malgré cela, la plupart de ses auditeurs, à peine sortis de l'église, se rendirent, comme les autres années, au lieu où l'on dansait. Léonard en étant informé, prend en main un crucifix, et, accompagné de deux hommes qui portaient des cierges allumés, il se transporte lui-même sur les lieux. A son aspect, les joueurs d'instruments et les autres prennent la fuite, mais il les invite à s'arrêter, leur adresse la parole, et fait une si vive impression sur les assistants, que toute la foule, fondant en larmes, offre le spectacle du repentir le plus sincère et le plus universel. Il arriva que, tandis qu'il parlait, un bras du crucifix se détacha de la croix ; le peuple, à cette vue, plus ému que jamais, poussait des cris en demandant à Dieu miséricorde ; l'homme de Dieu profita de cette circonstance pour condamner avec plus d'énergie l'usage coupable de profaner par des bals les fêtes consacrées aux Saints ; ajoutant que le Seigneur avait voulu faire comprendre par ce signe qu'il était prêt à lancer sa foudre s'ils ne promettaient pas de ne plus commettre ces sortes de profanations. Le peuple, saisi d'une sainte frayeur, le promit sur-le-champ, et tint depuis fidèlement sa promesse. Le nou-

veau missionnaire, voyant que le ciel bénissait ses travaux, en fut encouragé à la prédication, au bien spirituel du prochain ; en sorte qu'il courait partout où il était appelé, sans s'inquiéter des fatigues ou des difficultés.

On ne peut dire combien de pécheurs il retira de leurs égarements ; presque toute l'Italie fut successivement témoin de ses travaux et de ses victoires sur le péché. Le grand-duc de Toscane, Cosme III, l'appela pour réformer les mœurs de ses Etats, et il allait souvent lui faire visite pour apprendre à gouverner les autres et surtout, ce qui est bien plus difficile, à se gouverner soi-même. Afin d'étendre le plus possible les fruits du zèle de notre apôtre, il le pria de donner des missions dans tout le grand-duché, lui offrant assistance et protection, tant pour lui-même que pour ses compagnons. Le serviteur de Dieu remercia ce bon prince de sa générosité, et lui dit avec une sainte liberté qu'il se chargeait bien volontiers de travailler à la vigne du Seigneur, mais que, pour ce qui est de son entretien, il avait un Maître plus riche que Son Altesse, qui y avait toujours pourvu par le passé, et ne manquerait certainement pas de le faire à l'avenir.

On ne saurait se faire une idée des multitudes qui se pressaient autour de notre Bienheureux, comme autrefois sur les pas du Fils de Dieu, pour recevoir le pain de la divine parole. Un jour, que l'on portait en procession une image miraculeuse de la sainte Vierge, pour remercier cette bonne mère d'avoir délivré la Toscane de la peste, le nombre des fidèles qui assistaient à cette touchante cérémonie se montait à plus

de cent mille. Lorsque la procession fut arrivée au sommet de la colline de Sainte-Marie, le saint missionnaire prononça un discours chaleureux qui fut clairement entendu par toute la multitude, sans que les plus éloignés, qui étaient bien à un mille de distance du prédicateur, perdissent une seule parole. Ce discours fut suivi de la bénédiction ; et en même temps des canons, placés à dessein sur des lieux élevés, de distance en distance, dans toute l'étendue du pays, firent une décharge générale, afin qu'on fût averti par toute la Toscane du moment précis de la bénédiction, et que chacun, en quelque lieu qu'il se trouvât, pût se prosterner pour la recevoir. L'émotion était à son comble, tout le peuple fondait en larmes.

En 1715, tandis qu'il travaillait de la sorte en Toscane, il fut nommé gardien et directeur du couvent de Saint-François du Mont, à Florence. Il y établit la plus grande régularité par ses exhortations et par ses exemples. Il parlait avec tant de chaleur et d'onction qu'on se sentait, en l'écoutant, porté non-seulement à être bon, mais à devenir un Saint. Non content d'observer avec une grande exactitude tout ce qui était prescrit, il se livrait en outre à de grandes austérités ; il ne prenait qu'un court repos sur des planches nues et n'avait pour oreiller qu'un morceau de bois ; il ne prenait qu'une seule nourriture le jour, et c'était un simple légume : il marchait nu-pieds, même par les froids les plus rigoureux ; il ne portait en toute saison qu'un seul vêtement tout déchiré et rapiécé, sans parler de bien d'autres mortifications qu'on aura occasion de mentionner dans la suite. On ne pouvait assez

admirer la charité qu'il mettait en toute rencontre à aider ses religieux ainsi que les personnes séculières, ne s'épargnant aucune fatigue pour amener les uns à une parfaite observance, et pour secourir les autres dans leurs besoins quelconques.

Mais la solitude d'un couvent ordinaire ne suffisait pas à notre bienheureux ; il cherchait, comme le séraphique saint François, un lieu écarté où il pût, du moins de temps en temps, vivre seul avec son Dieu, et réchauffer à ce foyer de l'éternelle chaleur, une âme qui se refroidit à mesure qu'elle s'en éloigne. Notre-Seigneur exauça ses prières et lui procura un ermitage situé sur une montagne, à six milles de Florence, et appelée Sainte-Marie de l'Incontro. Avec l'agrément des supérieurs de son Ordre, Léonard y établit une solitude en faveur des religieux que Dieu, par une inspiration particulière, y appellerait de temps en temps. Il dressa des constitutions qui furent approuvées, et le jour de l'Annonciation, il partit nu-pieds par la neige avec quelques religieux, en chantant des psaumes et des cantiques. Il veilla à ce qu'on observât les règles de la plus stricte pauvreté. La cellule de chaque solitaire était si petite, qu'en étendant les bras, on pouvait facilement atteindre les deux extrémités, et en les élevant toucher la voûte, formée de simples roseaux.

Quant à la nourriture, il établit qu'on ne mangerait ni viande, ni œuf, ni laitage, ni poissons, et qu'on y observerait les neuf Carêmes, à l'exemple de saint François ; de sorte qu'excepté quinze ou seize jours par an, où il était permis de faire usage d'œufs et de laitage, on observait un jeûne si rigoureux, que la

nourriture pouvait être regardée comme une pénitence continuelle ; on n'avait à midi qu'un plat d'herbes et un plat de légumes, avec quelques fruits, et le soir, la simple collation qui est permise les jours de jeûne prescrits par l'Eglise. Il ordonna de plus qu'on se coucherait sur la dure, et que chacun s'exercerait encore à d'autres mortifications. Les pieux solitaires embrassaient toutes ces austérités avec tant de joie et d'empressement, qu'ils étaient l'un pour l'autre l'objet d'une sainte émulation et qu'ils aspiraient toujours à faire davantage.

Le bienheureux Léonard, en sa qualité de fondateur de cette solitude, pour donner l'exemple aux siens, voulut être le premier à s'y retirer et à exécuter rigoureusement tous les points de sa Règle, faisant de plus tout ce que son amour des souffrances et la ferveur de son esprit pouvait lui suggérer. Il observait ce continuel et rigoureux silence qui était prescrit ; il assistait de jour et de nuit, sans jamais y manquer, à l'oraison vocale et mentale que l'on faisait en commun ; il pratiquait cette sévère retraite, qui ne permettait à personne, excepté au supérieur, d'administrer les sacrements, ni d'écrire, ni de recevoir des lettres, si ce n'est de personnages haut placés ; il se donnait la discipline, comme la Règle l'indiquait, chaque nuit, après Matines, et le jour, après Vêpres ; il s'appliquait comme les autres, pendant une heure, à des travaux manuels.

Il aurait voulu ne jamais sortir de cette solitude : il l'appelait le lieu de ses délices, et, en s'y rendant, il disait qu'il allait faire le noviciat du paradis. L'obéis-

sance et son zèle ardent pour la conversion des pécheurs pouvaient seuls l'en arracher. Aussi s'y rendait-il régulièrement deux fois l'an ; il y passait même des mois pour faire les exercices spirituels ; il y allait en outre à l'approche d'une solennité, pour se mieux préparer à la célébrer, et quand il revenait des missions auxquelles, par ordre de Clément XI, il dut s'employer, même pendant le temps qu'il était gardien, son repos, après une vie d'apostolat et de fatigues, était une vie plus mortifiée et plus pénitente dans ce désert. Lorsqu'il était sur le point de quitter le couvent pour se rendre à cette chère solitude, la veille de son départ, au soir, il se prosternait au milieu du réfectoire, une pierre suspendue au cou, et s'accusant d'être un homme d'une vie tiède et négligente, ayant besoin de l'assistance de Dieu pour ranimer sa ferveur et s'amender ; il demandait pardon en conséquence à la communauté et la suppliait de lui obtenir de Dieu, par ses prières, la grâce de changer de vie. C'est dans ces sentiments qu'il se retirait pour travailler à sa sanctification, et il sortait de sa retraite plein d'une ferveur qu'on ne saurait rendre.

A sa prière, Cosme III, grand-duc de Toscane, fit réviser le procès d'une jeune fille condamnée à mort et sur le point d'être exécutée : elle fut trouvée innocente et dut la vie à la charité et au crédit de Léonard. Dans une ville du diocèse de Pise, il produisit une émotion extraordinaire sur son auditoire, en prêchant sur le scandale ; tandis qu'il se donnait publiquement la discipline, selon l'usage qui se pratique en Italie

pendant les missions, le curé du lieu, montant sur l'estrade, saisit l'instrument de pénitence et commença à se flageller rudement les épaules nues, en confessant à haute voix qu'il était lui-même le scandaleux; le peuple, qui déjà fondait en larmes, fut encore plus ému en voyant son digne pasteur, prêtre vertueux et édifiant, lui donner cette marque éclatante d'humilité. Mgr Frosini, archevêque de Pise, ayant entendu parler des merveilles que cet ouvrier évangélique opérait dans son diocèse, voulut l'entendre en personne. Il se rendit par conséquent à Pontédéra, à six milles de Pise, où se trouvait alors l'homme de Dieu ; il arriva au milieu du sermon sur le jugement dernier, et, en voyant l'émotion du peuple qui sanglotait et demandait miséricorde à grands cris, au point d'interrompre souvent le prédicateur, il avoua qu'il n'avait jamais vu tant de larmes et de sanglots. La ville de Livourne semblait être la sentine de tous les vices ; le ministre de Dieu entreprit de la convertir aux approches du carnaval : on versa bientôt des larmes à ses sermons, on donna publiquement les signes les plus manifestes du repentir; on ne parla plus de carnaval, et, quoiqu'on eût fait de grands préparatifs et de grands frais, les mascarades, d'un commun accord, furent prohibées ; quant aux théâtres, ils restèrent fermés faute de spectateurs, et des multitudes de repentants assiégeaient jour et nuit les saints tribunaux de la pénitence. Plus de quarante personnes de mauvaise vie s'étant rendues au sermon par curiosité, sans avoir le moindre dessein de changer de vie, furent effrayées de leur état en entendant les menaces terribles du

prédicateur contre ceux qui haïssent leur âme jusqu'à lui préférer un vil plaisir, et qui craignent si peu de la perdre éternellement : elles conçurent une telle douleur de leurs péchés, que toutes ensemble éclatèrent en sanglots et se mirent à crier miséricorde et à demander pardon à Dieu et à la ville du scandale qu'elles avaient fait jusqu'alors. Le pieux missionnaire les recueillit et les plaça dans une maison particulière, d'où, les jours suivants, on les voyait sortir, vêtues d'un habit de pénitence, pour se rendre à l'église ; Dieu leur accorda ainsi la grâce d'édifier la ville qu'elles avaient scandalisée. Les églises de Rome furent trop petites pour la foule, qui était avide d'entendre notre Bienheureux, lorsqu'il y commença ses travaux apostoliques, le 28 octobre 1730. Tout le monde était frappé de la force et de la sainte liberté avec laquelle il reprenait le vice, en faisait ressortir la laideur, exhortait tout le monde à le détester. Pouvait-on retenir ses larmes en le voyant accompagner ses paroles d'une rude discipline qu'il se donnait sur les épaules nues avec un instrument de fer, jusqu'à faire jaillir le sang en abondance ? Le peuple n'était pas moins édifié de le voir marcher nu-pieds et vêtu pauvrement. Il avait assez l'habitude, dans ses missions, de faire un sermon sur les âmes du purgatoire, suivi d'une quête dont le produit était employé en leur faveur. Voyant donc le concours prodigieux de personnes de tout rang, de toute condition, qui se pressaient à Saint-Charles, il se décida à y faire ce sermon. Son auditoire, en l'entendant, fut touché d'une si vive compassion pour les âmes du purgatoire, qu'on re-

cueillit ce soir-là dans l'église seule au-delà de sept cents écus romains (près de quatre mille francs) ; il y en eut qui déposèrent leurs bagues et même leur épée. Il ne voulut, en cette circonstance, non plus qu'en une autre, se charger lui-même de l'emploi de cet argent ; il laissa à d'autres le soin de le distribuer entre les différentes églises de Rome, pour y faire dire des messes en faveur des âmes des trépassés.

Il prêcha la pénitence dans la ville de Velletri avec un merveilleux succès ; afin d'extirper le blasphème qui régnait alors et de faire concevoir toute l'horreur que cet affreux péché doit inspirer, il porta les habitants à tracer au-dessus de leurs portes le monogramme du très-saint nom de Jésus ; il recommandait partout cette pieuse pratique, à l'exemple de saint Bernardin de Sienne.

Le grand-duc de Toscane et la princesse Violante ne pouvaient supporter l'absence de notre Bienheureux ; ils le rappelèrent dans leurs Etats, où il fut reçu au milieu des transports d'une joie universelle. En faisant l'ouverture de la mission dans le diocèse de Lucques, il déclara à l'auditoire avec une assurance extraordinaire qu'il y avait là un peuple obstiné, décidé à persévérer dans ses désordres et à ne pas changer de vie ; que si sa voix et ses forces n'étaient pas capables de l'ébranler, il priait Dieu de faire éclater sa foudre pour briser sa dureté. A peine eut-il proféré ces paroles, qu'un coup de tonnerre épouvantable se fit entendre par un ciel serein, tandis que des éclairs sillonnaient l'église en tous sens, et sans toucher les corps, portaient la frayeur et la consternation dans les âmes.

Le peuple, ému au-delà de toute expression, en voyant que Dieu confirmait par des signes aussi éclatants les efforts de son ministre pour la conversion des pécheurs, répondit avec l'empressement le plus unanime à l'appel de la grâce.

Il nous est impossible de le suivre dans toutes ses missions, de peindre toutes ses souffrances, de raconter tous ses mérites. Il allait toujours nu-pieds, comme nous l'avons dit, quelle que fût la rigueur de la saison et l'état de sa santé. On s'étonnait qu'il pût résister à ses austérités et à ses travaux. Le cardinal Corradini, le voyant exténué, l'invita à se reposer. « Mon repos », repondit-il, « je ne le désire ni le veux sur la terre, « mais je le désire et je le veux en paradis ». Un zèle si ardent était d'ailleurs soutenu par de nombreux miracles. Un jour, qu'il prêchait sur le saint nom de Jésus, tout le monde vit une colombe passer plusieurs fois, en voltigeant, au-dessus et au-dessous de l'abat-voix de l'estrade, et disparaître, sans qu'on pût dire comment, dès que le sermon fut terminé. On jugea de là que le Saint-Esprit, sous ce symbole, avait voulu faire comprendre qu'il assistait lui-même son ministre et donnait à ses paroles leur force et leur vertu. Pendant un autre sermon, trois colonnes de marbre qui ornaient la façade de l'église, sous laquelle se trouvait beaucoup de monde, se détachèrent de leurs chapitaux ; elles auraient dû, en tombant, en écraser plusieurs ; mais elles restèrent comme suspendues en l'air, au grand étonnement de tout le monde, et partant ne causèrent aucun dommage.

Il lui arrivait quelquefois de succomber d'épuise-

ment, de s'évanouir au milieu du sermon et de rester à demi mort ; mais il ne tenait aucun compte de ces faiblesses : « Mon âne s'est jeté par terre », disait-il, « mais j'aurai soin de le châtier pour qu'il ne s'avise « plus de recommencer et qu'il tienne ferme sur ses « pieds ». Il se mettait alors une chaîne au cou, sur la tête une couronne d'épines, prenait sa discipline et se frappait souvent jusqu'à ce qu'on se jetât sur lui pour le retenir. Gênes, Lucques, l'île de Corse ressentirent les effets de ce zèle infatigable. A Gènes, on croit que son auditoire dépassait parfois le nombre de cent mille personnes. Après la mission, on éleva un monticule de pierres blanches et noires surmonté de trois croix et portant pour inscription ces paroles, souvent répétées par le serviteur de Dieu : « Mon doux Jésus, « miséricorde ! » Et comme il avait recommandé de mettre les noms de Jésus et de Marie sur les portes des maisons, on mit ces noms sacrés en lettres de bronze doré, plaquées sur marbre, à la porte de Monte-Reale, avec grande pompe, au bruit du canon du port et au son de toutes les cloches de la ville. Dans la Corse, sujette aux animosités et aux rancunes, plusieurs familles étaient divisées par des haines invétérées, qui les tenaient constamment sous les armes ; mais en entendant les touchantes exhortations du missionnaire, on renonça à toute hostilité, on mit bas les armes et on conclut la paix. Il y eut une scène des plus attendrissantes : tous pleuraient à chaudes larmes, se demandaient mutuellement pardon et s'embrassaient comme des frères. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que tout cela arriva comme subite-

ment ; ceux qui avaient nourri des inimitiés mortelles pendant bien des années, non-seulement se réconcilièrent publiquement, à la voix du Saint, mais, de plus, voulurent ratifier la paix conclue par un acte authentique.

Notre Saint parcourut ensuite l'Ialie jusqu'à Rome où il prêcha pour le Jubilé ; il se retira lui-même au couvent de Saint-Bonaventure. Là, comme si, en s'épuisant au service des autres, il se fût négligé lui-même, il voulut vaquer à son tour aux exercices spirituels. Le soir qui précédait sa retraite, il se jeta aux genoux de son supérieur, dans le réfectoire commun, pour demander sa permission et sa bénédiction ; et tout en protestant à la face de ses frères qu'il n'avait de religieux que l'habit, et en se recommandant aux prières de la communauté, il se mit à pleurer tellement que les sanglots étouffaient sa voix.

Qu'on juge par là avec quel recueillement et quel profit pour son âme il s'adonna à ces saints exercices ; aussi, étant allé ensuite se présenter au Pape et étant interrogé sur le fruit qu'il en avait retiré, il répondit que ce fruit consistait en un désir ardent de mourir bientôt pour aller jouir de son Dieu.

Dans le cours des missions qu'il fit depuis, il dit plusieurs fois à ses compagnons que c'étaient les dernières. Il laissa plusieurs fois entendre que sa mort approchait. Le Pape lui ayant écrit une lettre très-affectueuse, pour le rappeler à Rome, il se mit en route pour lui obéir. Ce voyage fut pour lui très-pénible. En partant de Tolentino, comme les montagnes qu'il fallait traverser étaient couvertes de neige, il

endura un froid si intense que, toute la chaleur se retirant de ses membres, il présentait l'aspect d'un cadavre. Son compagnon lui ayant demandé comment il se trouvait, il répondit par deux fois : « Je suis mal ». Aucune souffrance n'avait pu lui arracher cette plainte depuis vingt-cinq ans. Arrivé à Foligno, il voulut dire la messe ; et, comme le bon frère le priait de s'en abstenir pour cette fois, attendu qu'il ne tenait plus sur ses jambes, il lui répondit d'un ton très-pénétré : « Mon frère, une messe vaut plus que tous les trésors « du monde ». Dès qu'il eut franchi la porte de Rome, il dit à son compagnon : « Entonnez le *Te Deum,* et je « répondrai ». Il le fit en effet, et c'est en récitant ce chant d'actions de grâces qu'il arriva au couvent de Saint-Bonaventure, le 26 novembre après le coucher du soleil.

On le descendit avec peine de la voiture : car il était si faible qu'on ne lui sentait plus de pouls : aussi fallut-il le porter à bras jusqu'à l'infirmerie. A peine y fut-il entré qu'il se confessa et demanda le saint Viatique, qui lui fut administré environ une heure après son arrivée, en présence de toute la communauté. Lorsque son divin Sauveur entra dans la chambre, il lui adressa un colloque si affectueux, si expressif, il prononça ses actes de foi, d'espérance et de charité avec tant d'énergie et de sentiment, que tous les assistants furent émus jusqu'aux larmes. Après être resté pendant quelque temps recueilli en Dieu, il reçut la visite du médecin, qu'il pria de ne pas lui ordonner de manger de la viande, tant il était jaloux d'observer, jusqu'à son dernier soupir, l'abstinence qu'il gardait

depuis tant d'années. Le docteur le trouva tout à fait sans pouls, lui ordonna de prendre une boisson fortifiante ; il la reçut des mains de l'infirmier en le remerciant de sa charité, et il ajouta : « Oh ! si l'on en faisait « autant pour l'âme que pour le corps ! » Après avoir bu, il dit encore : « Mon frère, je n'ai pas de termes « suffisants pour remercier Dieu de la grâce qu'il m'a « accordée de mourir au milieu de mes frères ». Saint Léonard, désirant demeurer dans le recueillement, congédia les religieux, en leur disant d'aller se reposer; il ne resta près de lui que l'infirmier pour l'assister au besoin. Celui-ci, se tenant en dehors de la chambre, dont la porte était ouverte, était édifié d'entendre le malade faire les actes d'amour les plus fervents, invoquer la sainte Vierge et s'entretenir avec elle comme s'il l'avait eue présente. S'étant ensuite approché du lit, il vit qu'il avait le visage tout enflammé ; il le toucha, et il lui trouva la chair brûlante. On lui donna aussitôt l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec les sentiments de la dévotion la plus parfaite; peu après, ayant conservé jusqu'à la fin toute sa présence d'esprit, il parut comme surpris par un doux sommeil ; et, sans faire aucun mouvement, il s'endormit dans le Seigneur.

Ce fut le vendredi, 26 novembre 1751, un peu avant minuit, qu'il alla recevoir la récompense de tant de travaux entrepris pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain : il était âgé de soixante-quatorze ans, onze mois et six jours ; il avait passé cinquante-trois ans en religion et il en avait consacré quarante-quatre aux missions. Le matin, de bonne heure, con-

formément aux instructions reçues, on en fit donner avis au Saint-Père, qui, en apprenant sa mort, dit avec un profond sentiment de douleur : « Nous avons « beaucoup perdu ; mais nous aurons gagné un pro- « tecteur dans le ciel », et l'on vit couler des larmes de ses yeux.

On le représente portant une bannière de la sainte Vierge, afin d'exprimer le zèle qu'il mettait à propager le culte de la Mère de Dieu.

Les funérailles du serviteur de Dieu eurent lieu le 28 novembre 1751 : le concours du peuple était si grand qu'on résolut de ne point l'exposer dans l'église, de crainte de désordres ; mais pendant le temps de la messe seulement il fut placé devant le grand autel. On le transporta ensuite de l'église dans la chapelle du couvent, et on le déposa en grande pompe dans une bière scellée avec de la cire d'Espagne par ordre de Sa Sainteté ; il fut enseveli en face de la chapelle de Saint-François. Ce tombeau est devenu très-célèbre en Italie, à cause du grand nombre de miracles qui s'y opèrent. Le corps a échappé à la corruption et est parfaitement conservé : on dirait qu'il vient de mourir ; il repose à découvert sous le maître-autel. On peut voir dans la cellule où il mourut, et qui a été transformée en chapelle, sa discipline de fer, sa ceinture de corde, son crucifix et cinq lettres écrites de sa main : la cellule vénérée est ouverte tout le jour de la fête du Saint à l'affluence et à la piété des visiteurs. En 1796, le pape Pie VI l'a mis au rang des Bienheureux, et, en 1867, à l'occasion du Centenaire de saint Pierre, il a été solennellement canonisé par le pape Pie IX.

Nous avons de saint Léonard : un *Carême ;* des *Méditations* ou exercices *pour une Retraite ;* un *Directoire* et le *Chemin de l'éternité.* Ce dernier n'offre que quelques méditations et pratiques de piété très-simples. Tous ses écrits se font remarquer par une grande chaleur de sentiment, par beaucoup d'abondance et d'onction de parole, enfin par une force de persuasion et une simplicité qu'on a appelée dorée, qui ravissent le lecteur.

LE PÈRE INNOCENT MILAZZO

1595. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Il embrasse la Réforme de l'Ordre. — Ses mortifications. — Humilité. — Prédications apostoliques. — Maladies cruelles. — Extases. — Miracles. — Sa mort.

Cet illustre prédicateur, né au bourg de Sainte-Lucie, dans le royaume de Sicile, appartenait à une famille illustre et avait reçu dans sa jeunesse l'habit religieux chez les Frères Mineurs Observants. Pendant qu'il faisait ses études, il pratiquait de rudes mortifications et se livrait avec ardeur aux exercices de piété ; lorsqu'il fut prêtre, il ne tarda pas à produire de grands fruits de salut par ses prédications ; mais tandis qu'il s'appliquait à corriger les autres par ses enseignements, il songeait lui-même à s'élever à une perfection plus grande. Dès que la Réforme de l'Ordre fut introduite en Sicile, il obtint la permission de s'adjoindre aux religieux qui l'avaient embrassée : il observa

depuis cette époque les sept jeûnes annuels de saint François, coucha sur la terre nue, porta sur lui un rude cilice et une ceinture de fer; chaque nuit il s'infligeait une sanglante discipline, et passait presque tout le temps consacré au repos dans la prière. Lorsque le sommeil s'emparait de lui, il sortait dans le jardin en portant de grosses pierres sur ses épaules, et il réussit avec tant de succès à dompter le sommeil, qu'il pouvait veiller aussi longtemps qu'il voulait : quelquefois il passait tout le Carême dans de petits oratoires creusés dans la montagne, où ses Frères lui portaient chaque jour du pain et de l'eau.

Il se regardait comme le plus grand pécheur du monde, et il disait habituellement : « Dans cette vallée « de larmes, nous marchons tous vers la patrie »; il signait ordinairement ses lettres par ces mots : Frère Innocent, pèlerin. Jamais il ne changeait d'habit avant qu'il ne fût usé, et il choisissait toujours ceux qui étaient déjà rapiécés. Il cherchait le mépris partout, et afin que les princes et les grands seigneurs n'eussent aucune considération pour sa personne, il parlait simplement, et s'abstenait de toute politesse mondaine; mais c'était pour eux un motif de l'estimer davantage. Dans l'intérieur des couvents, il semblait se réserver le monopole des fonctions les plus basses : chaque vendredi, il faisait le tour du réfectoire, une assiette à la main, pour demander à ses Frères une légère aumône, et il mangeait à genoux ce qu'il avait trouvé. Il avait une tendre compassion pour les pauvres, et il leur donnait tout ce qu'il pouvait. Un jour, au monastère de Juliana, comme il tombait beaucoup de neige,

il arriva une troupe de pauvres mourant de faim, et comme il n'avait rien à leur distribuer, il se rendit au bourg avec un Frère pour mendier; les habitants le voyant à leur porte par un si mauvais temps, s'empressèrent de venir à son secours, et il put ainsi partager de grandes provisions à ceux qui attendaient son retour. Pendant qu'il était gardien, il avait condamné un Frère à manger à genoux; mais bientôt, se reprochant un excès de sévérité, il le renvoya à sa place, et fit lui-même la pénitence qu'il lui avait imposée. Il prêchait avec d'autant plus d'ardeur, que les religieux de la Réforme n'avaient pas de prédicateur en Sicile, et il observait dans ses instructions les prescriptions de la règle, consultant ainsi avant tout l'intérêt des âmes : sa parole était si ardente que le Saint-Esprit semblait se faire entendre par sa bouche; souvent il prêchait deux ou trois heures sans le remarquer, bien que son compagnon le tirât par le bord de son vêtement; mais comme les fidèles n'étaient jamais rassasiés de l'écouter, il ne pouvait se lasser de les instruire. En Carême, il parlait trois fois par jour; le matin après sa Messe pour les pauvres, puis à l'heure ordinaire, et enfin dans l'après-midi dans quelques couvents : souvent aussi on le voyait s'arrêter dans les rues et sur le marché, lorsque la foule était nombreuse, et il ne tardait pas à retenir autour de lui de nombreux auditeurs. Dans ses courses apostoliques, il avait soin de coucher dans les couvents de son Ordre, fussent-ils éloignés d'une lieue, et il y suivait, autant que possible, les exercices de la communauté. Partout il réunissait devant sa chaire un auditoire nombreux,

et les fidèles s'empressaient de courir à sa rencontre pour lui baiser les mains ou son vêtement; quelquefois il avait peine à sortir de l'église. Un jour que son compagnon lui faisait remarquer que l'heure était avancée, et qu'il avait besoin de repos : « Nous de-« vons », répondit-il, « secourir les âmes lorsqu'elles « sont touchées par la grâce divine; car le démon pour-« rait bien leur ravir leurs bonnes dispositions; aussi « est-ce pour nous une obligation de consoler et d'é-« clairer les pécheurs à nos dépens : la charité exige « que nous recueillions les fruits du précieux sang de « notre Sauveur ».

Il tonnait contre les pécheurs avec une énergie incroyable, et on le voyait quelquefois s'adresser aux murs, parce que, disait-il, ses auditeurs ne retiraient aucun profit de la parole de Dieu. Etant allé prêcher le Carême à Refaudali, il se rendait le dimanche soir après son sermon près de San-Angelo, pour annoncer de nouveau la parole de Dieu, et le lendemain il était de retour dans sa mission. Il demeurait dans la maison du maire, et après avoir distribué aux pauvres tout ce que la paroisse lui envoyait pour se nourrir, il allait avec son compagnon dans les champs manger un peu de fenouil et de buglose assaisonnés avec du vinaigre; puis il prenait un peu de repos sur quelques sarments. Une fois il prêcha le Carême dans un couvent situé à une demi-lieue de Girgenti; mais quoique les chemins fussent très-mauvais, la foule des auditeurs, attirés par sa réputation, fut si grande, qu'il fut à plusieurs reprises obligé de parler devant la porte de l'église qui était cependant très-vaste. Quelques

prédicateurs de cette ville, désirant connaître quel était ce religieux aux sermons duquel tout le monde courait, furent curieux de l'entendre, et furent tout surpris de lui voir expliquer des vérités fort communes; mais ce qui lui donnait tant de vogue, c'était son énergie apostolique. Les infirmités ou la vieillesse l'empêchaient-elles de marcher, il se faisait porter sur un âne afin de continuer ses instructions. La parure excessive et la vanité des femmes excitaient particulièrement son zèle, parce que, disait-il, leurs ornements mondains étaient inspirés par le démon; et il réussit à les diminuer à Palerme, à Girgenti, à Favara, à Piazza, à Busacchino, et dans plusieurs autres villes. Ses entretiens particuliers n'avaient pas moins de succès : c'est ainsi qu'un baron impie fut décidé par ses conseils à se confesser immédiatement et à changer de vie. Lorsqu'il avait affaire aux femmes, il parlait les yeux baissés, debout, les mains appuyées sur son bâton, et il passait quelquefois deux ou trois heures à leur faire dans cette posture des entretiens spirituels.

Il désirait verser son sang pour l'amour de Dieu, et dans le but d'obtenir la gloire du martyre, il adressait au ciel de ferventes prières. Comme il était sur le point de s'embarquer avec un autre religieux, il pria le Seigneur de favoriser son voyage, et de s'y opposer, s'il ne devait pas tourner à sa plus grande gloire : le lendemain, au moment même du départ, il tomba gravement malade, et comprenant par là que Dieu lui réservait un long martyre, il se soumit à sa sainte volonté. La souffrance s'abattit sur lui d'une manière extraordinaire ; c'est ainsi qu'il fut atteint d'une her-

nie très-douloureuse, de la goutte, d'un engorgement, et de plusieurs autres infirmités ; il mourait en quelque sorte chaque jour, et il offrait à Dieu ses peines en échange du martyre : il se reposait de la prédication et de la maladie par la prière : il récitait tous les jours l'office de la sainte Vierge, des défunts, les sept psaumes de la Pénitence, presque toujours à genoux. En dehors des travaux du ministère et de l'étude pour la prédication et la confession, il passait la plus grande partie de son temps dans la méditation. Lorsqu'il était retiré dans la montagne, le Frère qui lui portait du pain et de l'eau, était obligé de frapper longtemps à sa porte pour le tirer de ses réflexions. Les Clarisses de Catane, dont il fut le confesseur pendant deux ans, le virent plusieurs fois ravi en extase. Pendant ses maladies, l'infirmier qui venait voir s'il avait besoin de quelque chose, le trouvait souvent à genoux, les bras levés vers le ciel et la figure entourée d'un éclat céleste..

Il célébrait la sainte Messe avec tant de piété et d'attention que les religieux eux-mêmes l'entendaient avec plaisir, et se sentaient portés à la dévotion. A l'offrande, il paraissait hors de lui, et souvent il tremblait, tant il était pénétré de la présence de son Dieu ; des larmes jaillissaient presque toujours de ses yeux pendant la prière. Lorsqu'il célébra pour la dernière fois la sainte Messe au couvent de Palerme, le jeune homme qui la servait aperçut, après la consécration, la sainte hostie et le calice briller d'un éclat très-vif, et le visage du Père Innocent éclairé par cette lumière : le prodige cessa lorsque les saintes espèces furent con-

sommées, et il est à croire que le Seigneur combla le saint religieux de faveurs extraordinaires à cette occasion ; car après la messe le Père Innocent défendit au servant de jamais parler de cet événement. Son zèle pour le salut des âmes et pour la prière le rendaient l'objet de la haine des démons qui lui faisaient une guerre acharnée et souvent l'accablaient de mauvais traitements. Tandis qu'il passait la nuit dans une ferme près de Juliana, les habitants de la maison furent effrayés par de grands cris et un vacarme horrible qui partaient de la chambre où couchait le saint. Les esprits de ténèbres le renversèrent deux fois de son lit, et lui cassèrent un bras.

Il fit un grand nombre de miracles qu'il serait trop long de raconter ici, à cause des limites qui nous sont tracées.

Egalement doué de l'esprit de prophétie, il annonça plusieurs événements futurs. Comme on recommandait à ses prières un gentilhomme, qui, d'après les prévisions du médecin, devait mourir dans la nuit : « Allez », dit-il, « les médecins seront trompés », et à l'instant même le danger disparut. A Caltanisetta, il dit à un bourgeois qu'il rencontrait : « Mon frère, pré- « parez-vous, car dans cinq jours vous ne serez plus « des nôtres ». Et en effet cinq jours après cet homme était mort.

A Catane, il annonça à une Clarisse qui jouissait d'une parfaite santé qu'elle ne tarderait pas à entrer dans son éternité : quelques jours après elle tombait malade, recevait les derniers sacrements et entrait en agonie. Les religieuses se hâtèrent d'appeler le Père

Innocent, qui alla dire sa messe, en leur faisant entendre qu'il arriverait assez tôt ; puis il revint au monastère, réunit les sœurs pour réciter avec lui les prières de l'agonie, et après quelques instants d'extase, il s'écria : « Nous sommes exaucés ; allez, âme bien-« heureuse, allez rejoindre votre époux ». En même temps qu'il prononçait ces paroles, elle rendit doucement le dernier soupir.

Il fit encore beaucoup d'autres prédictions, et témoigna souvent qu'il lisait dans les cœurs.

Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de dire la sainte Messe, il obtint la faveur d'habiter au couvent de Piazza dans une cellule d'où il pouvait voir l'autel et assister au saint sacrifice. Ses souffrances ayant paru diminuer, il demanda au gardien la permission d'aller chercher de l'huile sainte à la cathédrale, parce qu'il n'y en avait pas au couvent, et comme le sacristain se montrait étonné, il lui répondit qu'avant huit jours il en aurait besoin pour lui-même. Pour recevoir le Saint Viatique, il se fit porter près de l'autel, communia à genoux en versant des larmes de joie, et le lendemain reçut l'Extrême-Onction ; puis il adressa une touchante exhortation à ses frères pour leur demander humblement pardon de tous les scandales qu'il leur avait donnés ; ensuite il embrassa le crucifix et s'entretint avec son Dieu jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir. C'était le 26 novembre 1595. Dès le lendemain matin la cloche du couvent annonça qu'il était mort, les fidèles accoururent en foule, et deux gentilshommes se virent obligés de se placer l'épée à la main à la porte d'entrée et à celle

de sortie, pour empêcher toute confusion. Le corps du saint religieux demeura flexible dans tous ses membres, et fut l'objet d'une vénération universelle. Il fut enterré près du maître-autel. De nombreuses guérisons furent obtenues par son intercession : on cite en particulier celles d'un homme qui fut délivré de la fièvre tierce en lui baisant les mains. Une femme borgne, à qui le Père Innocent avait prédit sa guérison, recouvra l'œil qu'elle avait perdu, devant son tombeau ; Ses ossements furent exhumés quelques années après, et placés dans une châsse près du maître-autel.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

FRÈRE HUMBLE DE BISIGNANO

1637. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Le frère Humble, né en 1583, à Bisignano, en Calabre, dans le royaume de Naples, eut pour père Jean Pirozzo et pour mère Gineura Giardino ; il reçut au saint baptême les noms de Luc-Antoine.

Lorsque son âge le lui permit, il fut chargé de garder le bétail, et un jour qu'un bœuf s'écarta pour causer du dommage dans un champ voisin, il s'empressa de courir à sa recherche, et emporté par son amour de la justice, il lui adressa de sévères reproches sur le tort qu'il venait de causer. Dieu lui envoya vers cette époque un excellent maître dans la vie spirituelle, Marc-Antoine Solima, curé de Bisignano, dont il fit

connaître la sainte vie et les prodiges. C'est ainsi qu'il le vit prendre du feu dans ses mains, sans qu'il eût à souffrir la moindre brûlure ; un autre jour, Luc-Antoine ayant témoigné devant lui le désir de partir pour les missions : « Que voulez-vous faire ? » lui dit le vénérable pasteur, « Dieu vous destine à toute autre « chose ; vous serez Frère Mineur ». Ce digne curé ne tarda pas à prendre en affection un enfant qui annonçait de si heureuses dispositions : il le faisait venir chaque soir après son travail, et lui ordonnait de lui rendre compte de sa journée ; il lui indiquait la manière de méditer, et de conserver le recueillement. Souvent le pieux disciple, docile aux instructions qu'il avait reçues, se retirait pendant la journée dans une caverne ou derrière un buisson, pour se donner la discipline avec une corde. Il s'appliquait avec tant d'ardeur à l'oraison qu'il s'était construit un petit oratoire dans une chambre écartée, et il s'y renfermait en revenant des champs, quelle que fût sa fatigue, pour s'y appliquer pendant de longues heures. Il y passait quelquefois la nuit, malgré les efforts du démon pour l'en empêcher : celui-ci lui apparut un jour sous la figure d'un lion, et cette vue remplit l'enfant d'une telle frayeur qu'il se réfugia dans son lit. Le lendemain il n'osait en parler à son vénérable pasteur, qui lui dit en souriant : « Vous avez été très-paresseux « cette nuit : on ne doit pas fuir ainsi devant l'ennemi ». Et il lui donna d'excellents conseils pour lui résister.

Il avait à peine huit ans, lorsqu'il conçut une grande dévotion pour le très-saint Sacrement. Voyant sa mère communier, il lui demanda ce qu'elle venait de faire ;

et apprenant de sa bouche qu'elle venait de recevoir Notre-Seigneur, il se montra très-étonné qu'on ne lui permît pas de prendre part à cette divine nourriture. Sa mère lui répondit qu'il était encore trop jeune; mais il insista si bien qu'il fut admis à faire sa première communion. Le Seigneur commença dès cette époque à le combler de grâces extraordinaires ; car toutes les fois qu'il s'approchait de la sainte Table, il voyait le Seigneur Jésus dans la sainte Hostie sous la figure d'un enfant, ou bien enchaîné à la colonne, attaché à la croix, ou dans la gloire de la résurrection. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, il entendit un jour dans les champs une voix qui lui disait : « Luc-Antoine, « je veux que vous me serviez ». Il fut très-effrayé ; mais pensant que le Seigneur lui avait parlé, il tomba à genoux en s'écriant : « Mon Dieu, en quoi puis-je « vous servir, moi qui ne suis bon à rien ? Cependant, « puisque votre volonté le désire, je vous offre mon « existence, mon cœur et ma vie, pour me consacrer « entièrement au service de votre Majesté. Je promets « de renoncer à tout ce que vous avez créé pour le « plaisir des hommes, afin d'honorer la très-sainte « Trinité, la glorieuse vierge Marie et la cour céleste, « de ne manger que du pain et de ne boire que de « l'eau, excepté dans le cas de nécessité et sur l'ordre « du médecin ou de mon confesseur, de prendre « l'habit de saint François d'Assise et d'observer sa « Règle et celle de saint François de Paule ».

Depuis l'appel du Seigneur, il traitait son corps avec beaucoup de rigueur, se mortifiait et jeûnait au pain et à l'eau, malgré les travaux pénibles auxquels il se

livrait. Désirant vaincre la soif qui le tourmentait, il passa huit jours entiers sans boire ; mais voyant que cette privation était au-dessus de ses forces, il but de l'eau comme auparavant. Un gentilhomme hautain et emporté, l'ayant rencontré dans sa cour, lui adressa des injures et lui donna un violent coup de poing : Luc-Antoine tombant à genoux, implora son pardon, et tendit l'autre joue, comme notre divin Maître l'enseigne dans son Evangile. Le jeune seigneur fut étonné de tant de patience et d'humilité dans un paysan.

Le curé de Bisignano étant venu à mourir, son nouveau confesseur, qui ne le connaissait pas, lui ordonna de manger de la viande, sous prétexte qu'il était impossible de jeûner au pain et à l'eau avec un travail aussi pénible que le sien. Il obéit pendant deux mois, mais il souffrit beaucoup de cette défense, car il ne pouvait conserver aucun aliment. Un jour qu'il se rendait au couvent des Réformés de Bisignano, un Frère Mineur lui apparut et lui dit : « Ne vous rappelez-vous « pas la promesse que vous avez faite de vivre de pain « et d'eau seulement, et d'observer la Règle de Saint-« François d'Assise et de saint François de Paule ? « Allez le dire à votre confesseur ». Celui-ci, à cette nouvelle, permit à Luc-Antoine de reprendre son ancien régime.

Lorsque ses parents et ses sœurs apprirent qu'il voulait être religieux, ils cherchèrent à s'y opposer : sa mère, qui le voyait pratiquer de si rudes mortifications, lui disait souvent : « Vous voulez donc vous « tuer ! oubliez-vous que vous avez quatre sœurs ? » Se levait-il pendant la nuit pour prier, elle se mettait

à pleurer. Sur ces entrefaites, son père mourut et lui laissa toute sa fortune, bien qu'il eût un autre fils. Le pieux jeune homme resta encore trois ans pour diriger les affaires de la maison, et continua de suivre son régime austère et mortifié. Enfin, à l'âge de vingt-sept ans, il fut admis dans l'Ordre, après avoir attendu cette faveur pendant neuf ans, comme le lui avait prédit son ancien curé. Lorsqu'il demanda à sa mère la permission de partir, elle se mit à pleurer amèrement ; elle essaya d'ébranler sa résolution en lui disant qu'il lui avait promis de ne pas l'abandonner, et qu'il devait attendre du moins que le lin fût recueilli et que les semailles fussent terminées. Luc-Antoine lui répondit que le Seigneur ne lui permettait pas de plus longs délais, et se mit à genoux devant elle pour lui demander pardon des peines qu'il lui avait causées. Celle-ci, comprenant qu'elle ne pouvait plus résister à la volonté de Dieu, lui donna sa bénédiction et lui dit : « Puisque telle « est la volonté divine, allez, mon fils, et soyez béni pour « l'éternité ». Les voisins l'accompagnèrent en grand nombre en versant des larmes, jusqu'à une lieue de son village, et après leur avoir dit adieu, il continua sa route avec un domestique.

Après avoir heureusement profité de la grâce et surmonté les embûches du démon pendant qu'il était dans le monde, Luc-Antoine sembla grandir encore en vertus et en perfection, lorsqu'il eut reçu l'habit religieux au couvent de Bisignano, sous le nom de Frère Humble.

Un jour, vers les trois heures de l'après-midi, la veille du jour où il devait réciter sa leçon au réfectoire,

il se rendit à l'église et s'assura qu'il n'y avait personne. Dieu permit qu'il ne remarquât pas la présence du gardien. Se croyant seul, il se prosterna devant une statue de Marie, et s'écria en pleurant : « Très-« sainte Vierge, les religieux ne veulent pas m'ad-« mettre à la profession, parce que je ne puis appren-« dre par cœur ma Règle ; je me recommande à vous ; « qu'il soit fait selon votre bon plaisir ». La Mère de Dieu lui repondit : « Mon fils, ne vous affligez pas, je « me charge de votre affaire ». Le lendemain, il récita sa leçon mieux que les novices qui savaient lire et écrire. Alors le gardien lui ordonna de sortir du réfectoire, et raconta aux religieux ce qu'il avait vu, et il ajouta : « Nous devons le recevoir, puisque la sainte « Vierge le protége », et tous les Frères se rangèrent à son avis. Mais avant qu'il fît profession, il eut un autre gardien, qui lui imposa de sévères mortifications au réfectoire et ailleurs. Après une année de pénibles épreuves, le gardien refusait encore de l'admettre ; pendant trois jours il hésita s'il devait le renvoyer dans le monde, et il essaya de le pousser à prendre de lui-même ce parti. Le saint jeune homme persévéra courageusement dans sa résolution, et obtint enfin l'honneur qu'il désirait. L'évêque de Belcastro, qui connaissait ses vertus, fit à cette occasion une très-belle instruction, qui édifia grandement les religieux et les fidèles.

Depuis que Dieu lui avait fait entendre sa voix, Humble s'était appliqué à la prière intérieure, et il y était plongé si profondément, qu'on l'aurait pris pour une statue plutôt que pour un homme vivant. Le Sei-

gneur lui accordait quelquefois des ravissements qui duraient vingt-quatre heures ; mais ces faveurs ne furent pas très-remarquées avant la cinquième année de sa vie religieuse. Un jour qu'il priait dans une chapelle du couvent de Bisignano, deux de ses neveux vinrent le trouver, et après lui avoir parlé et essayé de le rappeler à lui-même, ils revinrent chez leurs parents en criant que leur oncle était mort. On accourut de toutes parts et on fit des efforts inouïs, quoique inutiles, pour lui faire reprendre ses sens ; mais dès que le gardien lui eut parlé au nom de l'obéissance, il se leva.

Pendant qu'il habitait au couvent de Pierrefitte, deux Pères vinrent, sur l'ordre du provincial, le conduire dans la province des Sept-Martyrs, et comme le gardien lui ordonnait de revenir à lui, il n'obéit pas, parce que ce religieux n'avait plus d'autorité sur lui ; mais lorsque les deux Pères l'appelèrent au nom de l'obéissance, il reprit ses sens, au grand étonnement des spectateurs. Il partit aussitôt pour Catausaro, sans vouloir accepter aucune provision : la Providence, disait-il, ne l'avait jamais laissé manquer de rien. Les deux religieux qui l'accompagnaient étaient persuadés que ses ravissements venaient du démon, et ils l'éprouvaient de mille manières. Ils traçaient sur la route différents signes et lui commandaient de s'arrêter au cinquième ou au sixième ; mais bien qu'il fût privé de tout sentiment et qu'il marchât les yeux fermés, il obéissait ponctuellement. Au couvent de Catausaro, le concours des fidèles fut si grand que les religieux ne purent dormir ; comme il était presque

toujours en extase, on voulut s'assurer s'il sentait la douleur : des morceaux de fer rougis au feu et appliqués sur ses mains ne lui firent aucun mal. Lorsque ses compagnons de voyage voulaient manger, ils lui commandaient de chercher de l'eau, et quelques instants après, il s'arrêtait près d'une source qu'on n'avait jamais vue. Comme ils devaient traverser la montagne appelée Sila de Cosenza, il refusa encore toute espèce de provision en disant : « Confions-nous à « Dieu ». Pendant la route, accablés par la faim et n'apercevant aucune habitation, ils lui ordonnèrent avec vivacité de leur procurer des aliments : ils avaient à peine dit ces paroles, qu'ils virent s'approcher d'eux un jeune homme, qui leur apportait deux pains, du vin, des figues et quelques autres fruits. Le goût délicieux de ces mets leur fit penser que c'était un ange. Cependant, malgré ces preuves d'inspiration divine pour le frère Humble, ils continuaient de croire qu'il était victime du démon, et que celui-ci lui révélait des choses cachées. Leur sentiment était partagé par le Père Louis de Lattarico, qui vint avec eux jusqu'à Policastro, sur la montagne dont nous avons parlé : la neige y était tombée en si grande abondance qu'on ne voyait aucun chemin : remarquant qu'il se trompait, il commanda au serviteur de Dieu de prendre la route qui conduisait à Policastro : le saint religieux se retourna aussitôt et choisit une autre direction. Le Père Louis, pensant qu'il avait pu découvrir cette route en regardant à droite et à gauche, lui banda les yeux et lui ordonna de marcher et de le conduire vers les ponts qui étaient jetés sur les rivières : quelquefois

c'étaient de simples planches très-étroites ; Humble ne se trompait pas, et son pas était aussi assuré que s'il eût les yeux ouverts. Ils arrivèrent le soir dans un village où ils trouvèrent une bonne hôtellerie : le Père Louis comprit par tous ces faits que l'esprit de Dieu dirigeait le pieux Frère.

Le Seigneur montra encore, par un nouveau prodige, que le frère Humble était inspiré par lui-même. C'était dans le palais du prince Tarsia, pendant l'hiver. Le saint religieux, se chauffant les pieds devant le foyer, tomba dans un ravissement si profond que ses jambes furent brûlées : lorsque son compagnon le rappela à lui, ses souffrances furent telles qu'on fut obligé de le porter sur un lit. Le prince s'empressa d'appeler des médecins pour le soigner ; mais, malgré tous les remèdes, on désespérait de le guérir, et on craignait qu'il ne restât boiteux toute sa vie ; cependant, trois jours après, il était rétabli et se rendait à pied au couvent de Misuraca. Malgré toutes ces preuves, ses supérieurs et ses frères le croyaient victime d'une illusion : on instruisit un procès pour savoir si le démon ne pouvait pas le conduire les yeux fermés dans des lieux qui lui étaient inconnus, lui faire trouver des choses perdues et annoncer des événements futurs, le forcer à ne répondre qu'à ses supérieurs, etc. Un religieux d'une grande vertu, ayant voulu prendre sa défense, le serviteur de Dieu vint le supplier à genoux de ne pas s'opposer à la volonté divine, et de laisser agir ses supérieurs. Ils le condamnèrent à travailler au jardin sans capuce : il le fit pendant trois jours. En entendant la cloche qui annonçait la consé-

cration pendant la grand'messe, il tomba à genoux et aperçut distinctement la sainte hostie entre les mains du prêtre, et communia spirituellement, ou plutôt de la main d'un ange, pendant que Notre-Seigneur l'accablait de ses plus douces caresses.

Ces rigueurs et beaucoup d'autres n'empêchaient point ses extases ; mais ses supérieurs, toujours incrédules, changèrent pour lui le couvent de Misuraca en prison pendant deux ans ; il ne pouvait parler à aucun séculier, ni à ses frères ; mais le saint religieux avait tant de choses à dire à son Dieu, qu'il ne se plaignait pas d'être privé de la conversation des hommes. Le matin, il entendait la sainte Messe, recevait la sainte communion et restait dans l'église jusqu'après midi ; il mangeait alors un peu de pain et allait au jardin. Il revenait ensuite au chœur pour Complies, et passait la nuit dans un ravissement presque continuel : vers le point du jour, il dormait un peu jusqu'à l'heure de la sainte Messe. Il observa ce genre de vie à la grande édification de ses frères et des séculiers qui purent le voir pendant tout le temps que dura sa réclusion. Sur la fin, il rencontra un jour dans la cour du couvent un jeune homme habillé comme les Tertiaires d'Italie, ou comme les domestiques de couvents, et il reçut de lui l'assurance que sa captivité aurait bientôt un terme. A cette époque, les Récollets d'Italie étaient encore dirigés par des gardiens, qui avaient l'autorité d'un provincial : la mère de Frère Humble se sentant malade, pria le gardien de lui envoyer son fils avant sa mort, afin qu'elle pût le voir encore et lui parler. Il lui fut répondu que des ordres

supérieurs interdisaient à son fils de sortir de Misuraca. Rien ne pouvait être plus pénible à la pauvre mère que ce refus ; mais, par une permission particulière de Dieu, le cardinal protecteur de l'Ordre, sur la demande du duc de Saracena, ordonna au Frère Humble de venir habiter au couvent de Bisignano.

Sa mère s'étant rétablie, vint lui rendre visite, mais elle ne put lui parler : cependant le gardien permit à son fils d'aller la consoler, et comme celui-ci ne témoignait pas beaucoup d'empressement, il le lui ordonna au nom de la sainte obéissance. Le saint religieux vint donc trouver sa mère et lui dit que sa guérison n'était pas assurée, que sa tombe était ouverte et qu'elle eût soin de se préparer à la mort ; il l'engagea fortement à prier Notre-Seigneur et ses saints patrons, et il lui promit de l'assister au jugement de Dieu. La pieuse femme, qui avait reçu les derniers sacrements peu de jours auparavant, passa la nuit en prières ; le lendemain, en montant sur un arbre très-peu élevé pour cueillir des fruits, elle tomba et mourut comme son fils le lui avait annoncé.

La vie de ce saint religieux avait été un long exercice de patience, parce que jusque-là on l'avait regardé comme victime d'illusions diaboliques ; mais après avoir éprouvé de tant de manières ses ravissements et sa vertu, ses supérieurs changèrent leur manière de voir et lui permirent de converser avec les hommes. Un commissaire visiteur ayant voulu s'assurer de son bon esprit, le trouva toujours rempli d'humilité et d'obéissance. Le Père Bénigne de Gênes, général de l'Ordre, l'interrogea sur des matières spirituelles, et

se retira si édifié de ses réponses, qu'il affirma au chapitre provincial qu'il avait rarement trouvé de religieux aussi parfaits dans les visites qu'il faisait depuis douze ans : il le retint avec lui pendant quatre mois, et cette marque d'estime concilia au serviteur de Dieu le respect et l'affection de tous ses frères. Le général le laissa ensuite au couvent de Messine.

Etant venu à Rome sur l'ordre du pape Grégoire XV, il fut ravi en extase en pensant qu'il allait paraître devant le vicaire de Jésus-Christ, mais il reprit ses sens lorsque le Souverain Pontife le lui ordonna. Il lui fit une confession générale abrégée, et reçut pour pénitence de visiter les sept basiliques de Rome, puis de revenir le trouver. Il obéit, et comme le Pape désirait qu'il lui demandât quelque faveur : « Très-Saint Père », lui dit-il, « je suis si méchant, que je retombe chaque « jour dans les mêmes fautes : votre Sainteté devrait « veiller sur les mauvais chrétiens, et ordonner qu'on « m'enfermât dans un puits, afin que personne ne pût « me voir et se scandaliser de mes péchés ; car pendant « que toutes les créatures de Dieu le louent et le bénis« sent, je ne fais que l'offenser ». Le Pape lui ayant demandé s'il ne désirait pas aimer Dieu de tout son cœur : « Oui », répondit-il. — « Dans ce cas », reprit le Souverain Pontife, « Notre-Seigneur est content de « votre bonne volonté, et il désire que vous alliez dans « le monde, afin que voyant les bons exemples du pro« chain, vous vous convertissiez et le serviez de toutes « vos forces. Demandez-moi quelques indulgences », ajouta-t-il, « pour vos amis et vos bienfaiteurs. — Très« Saint-Père », répondit-il, « je vous remercie de votre

« bonté, il appartient à Votre Sainteté de distribuer des « indulgences ; mais un pécheur comme moi ne mé- « rite pas cette faveur ». Le serviteur de Dieu avait demandé au divin Maître, après la sainte communion, de lui indiquer quelle vertu lui était surtout agréable, et dont la pratique le garantirait de toute illusion. Peu après qu'il eut fait cette prière, le gardien de son couvent l'emmena avec lui au palais du Souverain Pontife, qui le prit en particulier et lui dit : « Ce matin, vous « avez prié Notre-Seigneur de vous apprendre quelle « vertu il préférait ; je vous réponds en son nom : c'est « la vertu d'humilité, et tant que vous vous abaisserez « comme de la terre sur de la terre, vous ne serez ja- « mais victime d'aucune illusion. Vous vous appelez « Frère Humble, parce que vous serez toujours hum- « ble ; Dieu a voulu que moi, son vicaire, je vous le « déclare en son nom, et je vous assure que c'est par « une inspiration divine que vous avez été appelé de la « sorte ». Le saint religieux était rempli d'étonnement, et il ne cessait de remercier Dieu d'une faveur si particulière. Nous pouvons remarquer ici comment le Seigneur assiste le Pape et l'éclaire, non-seulement dans les affaires générales du gouvernement de l'Eglise, mais encore dans l'intérêt d'une seule âme, qu'il fallait rassurer contre sa timidité.

En méditant sur la Passion, il ne pouvait contenir son émotion, et le Jeudi Saint de l'année 1627, il pleura du sang, comme cela lui était arrivé pendant qu'il était dans le monde : « Mon Dieu », s'écria-t-il, « éclairez « les hommes, faites qu'ils soient heureux pour l'éter- « nité, afin que le sang précieux de votre divin Fils ne

« soit pas perdu! » Son confesseur l'ayant interrogé sur les souffrances de Jésus-Christ, ne tarda pas à se convaincre qu'il avait appris à l'école même du divin Sauveur les détails dans lesquels il entrait et qu'il n'avait pu connaître que par révélation.

Une personne du monde lui ayant demandé un *Ave, Maria :* « Priez aussi pour moi », répondit-il, et il récita aussitôt la Salutation angélique : en même temps il lui sembla qu'il était au ciel, qu'il entendait une musique divine, et qu'il respirait des parfums célestes : il comprit par là que toute œuvre de charité plaît à Dieu et qu'elle trouve souvent ici-bas sa récompense. Après avoir demandé pendant un an à Notre-Seigneur que l'Ordre de Saint-François persévérât toujours dans la stricte observation de la règle, il eut une vision, et le divin Sauveur lui dit : « Je veillerai toujours sur « l'Ordre de mon serviteur François : que ses enfants « travaillent de toutes leurs forces et je viendrai à leur « secours ; dites cela de ma part à votre gardien ». Frère Humble s'étant excusé, sous prétexte qu'on ne voudrait pas le croire : « Dites-le en présence de deux « religieux », reprit Jésus, « et assurez-le qu'il souffrira « de violentes tempêtes, s'il ne s'acquitte de sa charge « avec soin ». Le gardien fut incrédule ; mais il dut reconnaître par la suite que le saint Frère lui avait dit la vérité.

Le serviteur de Dieu faisait des miracles, presque partout où il passait; les infirmes et les malades recouvraient la santé en se recommandant à ses prières, et son nom était connu dans toute l'Italie. Il reçut aussi le don de prophétie. Comme il demandait à Castrovillari,

chez un gentilhomme, un mouchoir pour son compagnon qui s'était coupé le doigt, la maîtresse de la maison lui donna un mouchoir d'enfant : « Gardez-le », lui dit-il, « pour le fils que vous mettrez bientôt au « monde ». Cette dame, qui n'avait jamais eu d'enfant, fut très-étonnée; mais la prophétie ne tarda pas à se réaliser.

Ayant appris en Calabre que le Pape avait choisi des vicaires généraux pour les Réformés d'Italie, et les Frères Mineurs Déchaussés d'Espagne, il annonça que cette institution ne durerait pas; ce qui ne tarda pas à se vérifier. A Naples, il prédit à son confesseur que le vicaire général des Réformés serait bientôt changé.

Nous avons vu que Grégoire XV estimait beaucoup la sainteté de Frère Humble : ce Pape étant tombé trois fois malade pendant les vingt-neuf mois de son pontificat; le serviteur de Dieu déclara, malgré les médecins, qu'il guérirait les deux premières fois, mais à la troisième il lui fit dire de se préparer à la mort. Il connut également les secrets des cœurs dans un grand nombre de circonstances.

Parmi les grâces particulières qu'il reçut, Dieu avait accordé à son serviteur le don d'une science consommée. Il faisait des réponses précises et claires sur les passages les plus obscurs de la théologie, sur la prédestination, sur les mystères de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, sur l'Immaculée-Conception; souvent aussi les hommes les plus distingués apprirent de sa bouche des explications nettes et profondes sur la puissance et la nécessité des bonnes œuvres, sur la garde des anges, sur les secours que

nous pouvons porter aux âmes du purgatoire : ses interprétations de la sainte Ecriture remplissaient d'étonnement ceux qui avaient le bonheur de l'entendre ; sa prudence n'était pas moins admirable quand il s'agissait de combattre les doutes contre la foi et de diriger les âmes dans la pratique de la perfection.

Un grand nombre de personnes eurent à se plaindre trop tard de n'avoir pas suivi ses conseils. Un religieux d'un autre Ordre avait été chargé de prêcher, quoiqu'il en fût incapable, parce qu'il n'avait pas étudié ; mais ne voulant pas avouer son ignorance, ni renoncer à sa charge, il avait conclu un pacte avec le démon qui lui inspira une éloquence mensongère. Enfin, touché par la grâce, il vint trouver le serviteur de Dieu et lui fit connaître son état : Humble s'efforça de l'amener à renoncer à la prédication et à faire pénitence pour obtenir le pardon de ses péchés ; mais l'orgueilleux refusa, parce qu'il croyait nuire ainsi à sa réputation : le saint religieux redoubla d'instances et fit de nouveaux efforts pour lui persuader que la perte de son âme était pire que cette honte passagère ; puis voyant que ses paroles étaient inutiles : « Eh bien ! » lui dit-il, « puisque vous ne voulez pas, continuez de prêcher et « vous verrez ce qui vous arrivera ». Le démon lui suggéra la pensée que ses sermons feraient beaucoup de bien chez les infidèles, et lorsqu'il fut décidé à partir, il lui persuda de prendre des habits séculiers, parce qu'il ne pourrait pénétrer facilement chez les Musulmans avec un vêtement religieux. Le malheureux céda ; mais lorsqu'il fut en mer, il fut saisi de désespoir : que deviendrait-il : il était excommunié parce

qu'il avait quitté l'habit de son Ordre sans permission : personne ne viendrait à son secours dans ces contrées lointaines ; que penserait-on de lui si on le reconnaissait ? il était impossible qu'il rentrât dans son couvent : enfin le démon l'aveugla tellement qu'il se jeta dans la mer, et se perdit pour avoir méprisé les bons conseils du serviteur de Dieu.

Un jour, pendant que le serviteur de Dieu travaillait au jardin, son ange gardien lui dit : « Préparez-vous, « vous allez avoir un assaut terrible à soutenir ». Humble raconta ces paroles à son confesseur qui les regarda comme une illusion ; mais peu après, il fut saisi d'une fièvre brûlante qui, en trois jours, le réduisit à l'extrémité, et il songea à faire une confession générale. Par une permission particulière de Dieu, il était abandonné de tous ses frères ; il voulut néanmoins se confesser à Notre-Seigneur et il commença le Confiteor : aussitôt le démon parut et lui reprocha toutes ses confessions précédentes comme des sacriléges : le saint religieux soutint au contraire qu'elles étaient bonnes. Cette discussion durait déjà depuis une demi-heure, lorsque l'infirmier arriva, et appela le gardien et les autres religieux : ils entendirent la voix du démon très-distinctement, mais ils ne voyaient personne. Enfin, se voyant vaincu par le serviteur de Dieu, le prince des ténèbres lui dit : « Puisque vous « avez tant de confiance dans la croix, où est celle de « votre cellule ? » et pendant que le malade l'indiquait de la main, il le frappa si fortement qu'il fut privé de l'usage de ses sens et devint froid comme le marbre. Ses frères, le croyant mort, se mirent à verser des larmes et à

garder son corps ; enfin il revint à lui et reconnut que son bon ange l'avait aidé dans ce rude combat.

Ce fut en soutenant ces luttes et d'autres encore que frère Humble arriva à la fin de sa carrière. Il tomba dangereusement malade et reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de piété : il mourut le 26 novembre 1637 à l'âge de cinquante-six ans. La nouvelle de son décès se répandit rapidement, et les habitants de Bisignano s'empressèrent de venir vénérer sa dépouille mortelle. L'évêque assista le lendemain à ses funérailles avec ses chanoines, le gouverneur et les principaux habitants de la ville ; des soldats faisaient la garde autour de son corps pour empêcher la confusion parmi les fidèles qui se seraient disputés des lambeaux de ses vêtements et même de son corps ; on fut obligé de le changer quatre fois d'habit. Dans la foule se trouvait une femme possédée du démon que son frère avait amenée, et qu'il contraignit à s'agenouiller devant le cadavre du défunt : le démon s'enfuit aussitôt sous la forme d'un éclair, et laissa sur sa langue une cicatrice profonde où elle éprouva pendant quelque temps des douleurs très-vives. Pour satisfaire la piété du peuple, on exposa le corps du saint religieux à la vénération publique jusqu'à deux heures de l'après-midi, et après l'avoir enfermé dans un cercueil en bois, on l'enterra dans le cimetière des religieux.

Le jour même de sa mort, le Père Louis Crosio, du couvent de Saint-Félix, s'endormit la tête appuyée sur un bras dans sa cellule, un peu avant l'office, et se vit entouré d'une multitude d'anges qui conduisaient au

ciel l'âme de Frère Humble : « O mon bien cher frère », lui dit-il, « où allez-vous avec ces esprits célestes ? » — « Je vais », répondit-il, « jouir du bonheur éternel, « grâce à la miséricorde divine ». De nombreux miracles vinrent attester sa puissance auprès de Dieu après sa mort, et l'évêque de Bisignano instruisit sur ces merveilles deux procès qui furent approuvés à Rome. Dans la suite, avec l'agrément du souverain Pontife, on en fit un troisième sur les vertus et les miracles *in genere* de Frère Humble, et il fut terminé heureusement le 22 août 1693. La même année, le pape Innocent XII rendit une bulle qui ordonnait de procéder au quatrième et dernier procès sur ses vertus et ses miracles *in specie* du saint religieux : il fut achevé en 1700, et on attend depuis ce temps la béatification solennelle de ce grand serviteur de Dieu.

(MAZZARA.)

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE NOVEMBRE

—

SAINTE DELPHINE DE SIGNE

DU TIERS ORDRE

Fille de Guillaume de Signe, seigneur de Puimichel et autres fiefs en Provence, et de Delphine de Barras, elle perdit son père et sa mère à l'âge de sept ans (1291), et demeura sous la tutelle de ses oncles et sous la conduite de sa tante Cécile du Puguet, abbesse de Sainte-Catherine de Sorbs (diocèse de Riez). Elle se plut telle-

ment aux pratiques du monastère, qu'elle paraissait destinée à ne plus en sortir. Mais les grâces de sa figure, l'illustration et l'opulence de sa maison, la firent remarquer de Charles II, roi de Naples et comte de Provence, qui voulut la fiancer à Elzéar de Sabran. Peu disposée d'abord à se prêter à ce projet, elle se décida, dit-on, à suivre à cet égard la volonté de ses parents, dans la conviction que l'état de mariage n'était pas incompatible avec celui de continence. Les deux époux reçurent, en 1299, la bénédiction nuptiale. On rapporte qu'après le festin des noces, Delphine prit son mari en particulier et lui déclara son intention bien arrêtée de demeurer vierge, ce à quoi le jeune baron promit de ne point s'opposer : ils vécurent donc comme frère et sœur, et, pour ne point faiblir dans leur résolution, ils appelèrent à leur secours la prière, le jeûne et les mortifications. Elzéar, que des affaires appelèrent en Italie, resta quatre ans séparé de Delphine, puis, après être revenu passer une année en Provence avec elle, ils se rendirent l'un et l'autre à Naples ; la jeune comtesse quitta avec regret sa retraite d'Ansouis ; les entretiens frivoles de la cour lui parurent devoir être expiés par un redoublement de privations et d'austérités. Lorsque son mari la conduisit dans le comté d'Arian, elle parvint à étouffer toutes les dissensions qui y divisaient les gentilshommes et les bourgeois. Elle obtint bientôt la confiance des personnes de son sexe et de sa condition qui voulaient se donner à Dieu. Sancie, qui depuis fut reine de Naples, s'ossocia à Delphine pour de bonnes œuvres ; unies par leurs goûts et leur amitié, elles visitaient ensemble

les pauvres, les hôpitaux, et s'encourageaient mutuellement dans les voies de la perfection. A l'occasion du deuil que prit la cour à la mort de Charles II, en 1309, Delphine représenta aux dames de la reine, d'une manière si énergique, la fragilité des choses humaines, que la plupart résolurent de commencer incontinent une vie plus chrétienne.

Vers 1321, Elzéar ayant suivi le roi de Naples à Avignon, laissa son épouse dans cette ville, et continua sa route vers Paris, où il était envoyé pour une négociation et où il mourut (1325). Delphine, qui lui survécut trente-cinq ans, quitta dès lors définitivement la cour pour se retirer à Cabrières, près d'Ansouis. Etant allée en Sicile, pour remplir de pieux desseins, elle y prononça, dans une chapelle de village, le vœu de pauvreté perpétuelle. C'est à Palerme qu'on la vit, pour la première fois, faisant la quête, demandant son pain de porte en porte, et donnant aux pauvres ce qu'elle avait de reste; elle en fit autant à Naples, où elle ne vécut que d'aumônes, au grand étonnement du roi et de la reine. Arrivée en Provence, elle ne voulut plus loger dans ses châteaux ni même jouir du produit de ses rentes. La vente qu'elle fit faire de ses biens produisit des sommes considérables, avec lesquelles elle dota et maria un grand nombre de filles orphelines, répara et orna plusieurs églises et soulagea bien des familles. Les couvents ne furent point oubliés : sept cents florins d'or furent donnés au seul monastère de Sainte-Croix d'Apt. Delphine ne se réserva, de tant de richesses, que quarante-cinq onces d'or, encore voulut-elle les partager entre ses domestiques par un

motif de justice et de charité ; après quoi elle se vit obligée de les congédier, les priant de ne plus l'appeler que du nom de Servante de Jésus-Christ, qu'elle préférait à tous les autres. Ayant fait ensuite quelque séjour à Apt, elle vint à Cabrières et s'y logea dans une chétive maison qui tombait presque en ruines ; mais son beau-frère, Guillaume de Sabran, l'obligea d'accepter une chambre dans le vieux château, n'ayant pu la faire consentir à prendre ailleurs un logement plus commode ; elle y vécut dans un parfait recueillement, vêtue d'une robe de burat gris, ceinte d'une corde, voilée, cachant ses mains, sous les plis de ses larges manches, couchant sur la paille, observant le silence le plus absolu, et ne demandant sa nourriture qu'à l'aide d'une sonnette qu'elle agitait pour appeler sa servante Barthélemie qui avait désiré de ne pas se séparer d'elle et de l'imiter dans sa dévotion. Delphine passa à Apt les quinze dernières années de sa vie ; la maison qu'elle y habitait et qui subsistait encore en 1820, touchait à l'ancien pont qui aboutissait devant l'église des Cordeliers et tenait à l'enclos de leur couvent. Elle avait choisi ce lieu comme étant à portée du tombeau de son époux.

LE B. RAYMOND LULLE, MARTYR

DU TIERS ORDRE

1315. — Pape : Clément V. — Roi de France : Louis X.

SOMMAIRE : Dérèglements de sa jeunesse. — Sa conversion et sa pénitence. — Ses visions. — Folie de l'amour divin. — Son zèle pour la conversion des infidèles. — Il étudie pour se préparer à leur prêcher l'Evangile. — Ses travaux pour établir des chaires de langues orientales pour les croisades. — Ses livres sur ce sujet. — Il fait de nombreux voyages dans le même but. — Il s'embarque pour l'Afrique. — Ses courses apostoliques dans le Maroc. — Il est mis plusieurs fois en prison, puis banni. — Conversions de musulmans. — Il reçoit l'habit du Tiers Ordre. — Son dernier voyage. — Son martyre. — Son culte après sa mort.

Ce grand serviteur de Dieu, né vers l'an 1236, à Palma, dans l'île de Majorque, appartenait à l'illustre famille des Lulli, de Barcelone. Ses parents auraient voulu qu'il s'appliquât à l'étude des sciences ; mais comme il n'avait pas de dispositions pour ces sortes de travaux, ils le placèrent en qualité de page, à la cour de Jacques, roi de Majorque.

Sa politesse et sa fidélité au service de ce prince lui concilièrent l'affection de celui-ci, qui le nomma son maître d'hôtel et lui fit épouser une demoiselle d'une grande naissance. Mais bien qu'il eût une femme et des enfants, Raymond était très-déréglé dans ses mœurs, et passa plusieurs années dans la débauche ; mais un jour il s'éveilla comme d'un profond sommeil : sa conscience lui reprocha ses fautes passées, et il se mit à pleurer amèrement.

Décidé à changer de vie, il fit une confession générale, et résolut de réparer le temps perdu en amassant

un trésor de mérites par la pénitence : cette conversion fit le plus grand plaisir à son épouse, dame très-pieuse, qui se réjouit encore plus de lui voir mettre fin à son inconduite, que de sentir un terme à sa propre humiliation. Elle l'encouragea dans ses efforts pour pratiquer la mortification, et chaque jour il obtenait des grâces nouvelles pour échapper aux mauvaises pensées.

Désirant effacer le souvenir de ses anciens déréglements par les bonnes œuvres, il se rendit en pèlerinage au tombeau de saint Jacques de Compostelle et à l'image miraculeuse de Notre-Dame de Montserrat : il semait sur sa route d'abondantes aumônes et mendiait son pain dans les pays où il n'était pas connu.

Le Seigneur l'éclaira de vives lumières et lui inspira de grands desseins, comme pour montrer que la grâce abonde où les péchés se sont multipliés. Afin de s'instruire pour travailler au salut des infidèles, il voulait se rendre à Paris ; mais saint Raymond de Pennafort, Dominicain, avec lequel il traitait les intérêts de son âme, le détourna de ce projet, parce que dans la solitude ses vertus prendraient de plus profondes racines, grâce à la rosée de ses larmes et au travail de la mortification.

Le Fils de Dieu ne tarda pas à fortifier son serviteur par les bénédictions de sa douceur ; il lui apparut un jour, suspendu à la croix, et lui dit : « Raymond, sui« vez-moi » ; mais comme il pouvait encore à peine se détacher des choses de la terre, le Seigneur renouvela plusieurs fois ses apparitions. Enfin il méprisa les fausses gloires du monde, vendit tous ses biens et en

donna le prix aux pauvres, à l'exception de ce qui était nécessaire pour son entretien et celui de sa famille.

Afin d'obéir à la voix du Seigneur, il se retira dans le désert de Randa, qui lui appartenait, et là, sur une montagne, dans une hutte, séparé du tumulte du monde, il s'occupa uniquement du soin de son salut. Il obtint la paix de l'âme et une connaissance si profonde de lui-même, de Dieu et de son infinie miséricorde, qu'il fut bientôt embrasé des flammes de l'amour divin. Il passait sa vie dans le jeûne, la prière et la contemplation, et souvent il était consolé dans sa solitude par la visite de Notre-Seigneur et des anges. Un jour, la très-sainte Vierge lui apparut avec son divin Fils dans les bras ; elle lui permit de le prendre et de le presser sur son cœur. Une autre fois, le Seigneur se montra à lui après avoir fait disparaître un nuage épais qui l'empêchait de voir son Dieu : et Raymond, consolé par cette vision, put contempler à son aise la gloire de son Seigneur.

Il parlait souvent de l'amour de Dieu, et il montrait un grand mécontentement, lorsqu'il recevait des lettres où il ne trouvait pas le nom de Jésus : les Turcs, disait-il, écrivent au commencement de leurs lettres le nom de leur Mahomet, et des chrétiens oublient celui de leur Sauveur ! Quand il entendait dans les églises des chants mondains, il criait à haute voix pour les faire cesser, en disant que le roi des vierges ne pouvait être satisfait de cette musique. Il pleurait amèrement lorsqu'il voyait un homme ne pas se réjouir à son lit de mort parce qu'il allait rejoindre son Dieu.

Apprenant qu'un pauvre mendiant versait des larmes de désir pour le ciel, il courut le voir, et se réjouit de le trouver dans les mêmes sentiments que lui. Le jour de la fête de la Conversion de saint Paul, il était malade et ne pouvait sortir, lorsque le Fils de Dieu lui apparut, attaché à la croix, et remplit son humble réduit d'une lumière éclatante et d'une odeur céleste qui se répandit jusque sur la montagne voisine : à l'instant Raymond se trouva guéri, et il resta pendant trois jours plongé dans un délicieux ravissement.

Cependant le serviteur de Dieu ne trouvait nulle part d'aliment pour le feu de l'amour divin et du zèle qui le consumait; depuis longtemps déjà il demandait au Seigneur, non-seulement la conversion des Sarrasins, mais encore la grâce de travailler lui-même à leur annoncer l'Evangile, et le divin Sauveur était venu le confirmer dans son dessein pendant qu'il lui adressait cette prière. Un jour, revenant à lui après une extase prolongée, il se trouva l'esprit tellement éclairé de lumières surnaturelles qu'il demeura plusieurs jours sans pouvoir accepter aucune nouriture.

Le divin Maître, qui voulait placer ce flambeau sur le chandelier de la sainte Eglise, lui apparut ensuite suspendu à une croix et entouré de flammes ; en même temps il lui ordonna d'écrire les choses qu'il lui avait inspirées. C'est ainsi que Raymond composa son livre intitulé : *L'art de parvenir promptement aux sciences,* et plusieurs autres dans le but d'arracher les Turcs à leurs erreurs et de convertir les mauvais chrétiens. A partir de cette époque il se rendit souvent à la ville pour prêcher dans les rues et sur les places publiques;

sa parole était si claire et si bien appuyée par de nombreuses citations de la sainte Ecriture, qu'on pouvait croire qu'il avait étudié toute sa vie.

Le serviteur de Dieu avait déjà passé cinq ans dans la solitude lorsqu'il se mit à étudier le latin. En même temps, poussé par le désir de convertir les Maures d'Afrique, il résolut d'apprendre l'arabe, et dans ce but il acheta un esclave de ce pays afin de recevoir des leçons de cette langue; mais celui-ci, craignant que son maître ne travaillât avec succès à la ruine du mahométisme, et voulant se venger de ce qu'il l'avait repris sévèrement de ses blasphèmes, le blessa cruellement dans le but de lui donner la mort. Raymond s'étant saisi de l'arme meurtrière, le fit enfermer, sans vouloir toutefois céder aux instances de ses amis qui voulaient le livrer au bourreau. Le Maure, confus de son échec, se pendit dans la prison, au grand chagrin de son maître qui voulait essayer de le convertir.

Le premier effet du zèle de Raymond pour la conversion des Turcs et des Maures fut de travailler à établir dans toutes les universités d'Europe des chaires de langues orientales, savoir de grec, d'arabe et de chaldéen, afin de préparer des missionnaires capables de propager l'Evangile chez les peuples infidèles. Jacques II, roi de Majorque et de Miramar, seconda ses désirs en fondant un collége pour treize Frères Mineurs qui devaient se consacrer exclusivement à l'étude de l'arabe, et que le prince pourvoyait de tout ce qui leur était nécessaire. En 1287, le serviteur de Dieu vint à Rome pour traiter de son dessein avec le pape Honorius IV qui était également très-zélé pour

l'établissement de ces sortes de colléges ; mais la mort de ce pontife l'empêcha de réussir, et il passa en France pour communiquer son dessein au roi Philippe IV. Après avoir, sur l'ordre du chancelier, commenté à l'Université de Paris son livre : *l'Art des sciences,* il vint à Montpellier où il l'expliqua devant le roi de Majorque, puis à Gênes où il le traduisit en arabe. De là il retourna auprès du pape Nicolas IV pour l'engager à favoriser son projet; mais le souverain Pontife, affligé des guerres qui désolaient la chrétienté, lui donna peu d'espoir. Il rencontra également de grandes difficultés auprès des rois de France, de Sicile, de Majorque et de Chypre, auprès des républiques de Gênes et de Pise; il se présenta successivement aux papes Célestin V, Boniface VIII, Benoît XI et Clément V, au concile de Vienne; il parcourut ainsi une grande partie de l'Europe pour amener les princes chrétiens à favoriser son entreprise, et à travailler par ce moyen à réunir tous les peuples en un seul troupeau et sous un seul pasteur. Enfin, au concile de Vienne, il obtint que des chaires de langues orientales seraient établies à Rome, à Bologne, à Padoue, à Naples, à Salamanque et à Oxford, et que le Pape et les évêques pourvoiraient aux dépenses nécessaires : le roi de France, qui l'aimait beaucoup, prit sur lui les frais d'un établissement de ce genre à Paris.

En même temps il exhorta le souverain Pontife et les cardinaux à bannir des écoles chrétiennes la philosophie d'Averroës, dont les maximes étaient dirigées contre la foi catholique. Ce philosophe était un Maure incrédule, qui avait publié en Espagne des commen-

taires sur Aristote, et qui avait mêlé de grandes erreurs à ses leçons. Raymond écrivit contre lui plusieurs livres de réfutation, et il réussit enfin à obtenir que ceux d'Averroës fussent brûlés.

Son ardeur ne s'arrêta pas là : il pressait le Pape et les princes chrétiens de délivrer la Terre sainte et de réunir en un seul tous les Ordres de chevalerie pour combattre sans relâche les Sarrasins. Entraîné par le désir de voir la Palestine sous l'empire de la sainte Eglise, il écrivit plusieurs livres sur ce sujet et se présenta huit fois à la cour des Papes pour leur communiquer ses vues sur ce point, en présence des cardinaux ; il fut même admis à parler en plein consistoire et à y faire l'exposition de ses projets. Puis, afin d'exciter les religieux à embrasser la carrière de l'apostolat, il sollicita et en obtint la permission dans les chapitres généraux des Ordres de Saint-François et de Saint-Dominique. Il fit aussi de nombreux voyages dans presque toute l'Europe pour prêcher la guerre sainte devant les rois et les princes ; à Vienne, il engagea les rois de France et d'Espagne à unir leurs forces contre les Musulmans et à arrêter leurs envahissements. Plusieurs princes, entraînés par sa parole ardente, lui promirent leur concours, et il réunit de grandes sommes d'argent pour cette entreprise : des marchands de Gênes, de Pise et de divers pays, les chrétiens d'Arménie et de l'Orient qu'il visita, secondèrent son zèle. Le roi de France s'engagea à l'aider, et lui écrivit plusieurs lettres dans lesquelles il fait preuve d'une profonde estime pour la sainteté et les lumières de Raymond : il l'appelait le docteur éclairé et la trom-

pette du Saint-Esprit. Les rois de Castille, de Léon et d'Aragon voulaient contribuer de leur argent et de leurs soldats au succès de cette croisade ; mais pendant que la chrétienté tout entière nourrissait l'espérance de voir bientôt la délivrance des saints Lieux, tous ces beaux projets s'évanouirent par suite des divisions qui surgirent entre les princes chrétiens.

Rien ne pouvait être plus pénible pour Raymond que de voir échouer tous ses efforts au moment même où il touchait au but poursuivi depuis si longtemps et avec tant de fatigues ; mais ce qui l'affligeait encore plus que la honte d'un insuccès, c'était la pensée que la terre sanctifiée par la présence et la mort de notre divin Sauveur, allait être profanée pendant de longues années par la domination impure des Turcs, et qu'il fallait renoncer pour le moment à leur en disputer la possession. C'est ainsi que Dieu inspire quelquefois aux saints de grands projets dont il ne leur permet pas l'accomplissement, afin d'augmenter leurs mérites par une soumission plus parfaite à sa volonté. Raymond remit entre les mains du Pape les grandes sommes d'argent qu'il avait recueillies, afin de les consacrer à l'entretien des colléges dont nous avons parlé.

Au milieu de tous ces travaux, le serviteur de Dieu nourrissait toujours la pensée d'aller travailler lui-même à la conversion des infidèles et de gagner la couronne du martyre ; car il regardait une mort ordinaire comme indigne d'un chrétien qui aime le Seigneur par-dessus tout. C'était ce zèle apostolique, cette soif du martyre qui soutenait son courage depuis

trente ans au milieu de dangers de toutes sortes, des tempêtes de la mer, dans les voyages chez les barbares et dans ses démarches souvent stériles auprès des princes de la terre. Souvent dans ses livres on retrouve la trace de ce désir qui le consumait : « Quand « brillera le jour », dit-il quelque part, « où votre ser-« viteur sera enchaîné et pourra souffrir et mourir « pour vous ? » et ailleurs : « Bien que je sois indigne « de verser mon sang pour vous, je vous demande la « grâce de ne pas manquer l'occasion d'une mort sem-« blable : car de même que votre miséricorde m'a « donné la vie sans aucun mérite de ma part, ainsi « j'ai la confiance que vous ne me refuserez pas cette « faveur sans que je l'aie méritée : cependant, si vous « ne m'accordez pas le martyre, permettez que je « meure d'amour pour vous ».

Poussé par ces désirs, il se rendit à Gênes afin de s'embarquer pour l'Afrique. Les marchands qui devaient l'y conduire étaient grandement édifiés de ce qu'il abandonnait tout pour sauver des âmes ; mais au moment de partir, la crainte des périls qu'il allait courir le retint au port. A peine le vaisseau s'était-il éloigné, qu'il réfléchit en lui-même sur le scandale qu'il venait de donner aux Gênois : ils l'avaient estimé à cause du zèle qu'il montrait, et maintenant ils savaient qu'il avait reculé devant le danger. Cette pensée l'affligea tellement qu'il se mit à pleurer, et il en devint même malade, parce qu'il croyait avoir gravement offensé Dieu. Personne ne connaissait la cause de sa maladie, car il s'était bien gardé d'en parler. En même temps, le Seigneur semblait l'avoir

abandonné, afin qu'il connût mieux sa faiblesse et quelle différence il y a entre le projet et l'exécution. Le soir de la Pentecôte, il se fit porter à l'église des Dominicains, où il conçut, en entendant chanter le *Veni, Creator,* la pensée de se faire Dominicain ou Franciscain. Lorsqu'il fut rentré, il demanda à recevoir l'habit des Frères Mineurs, sans pouvoir l'obtenir; car sa maladie empira tellement, qu'il se vit obligé de se préparer à recevoir les derniers sacrements : il reçut la sainte Eucharistie à genoux, après avoir baisé les pieds du prêtre avec un profond respect.

Il fut ensuite tourmenté par de violentes tentations; mais en même temps il sentit se ranimer son zèle pour la conversion des infidèles, et apprenant qu'une galère était sur le point de faire voile pour Tunis, en Afrique, il s'y fit transporter, quoique malade. Ses amis, craignant qu'il ne succombât dans la traversée, s'opposèrent à ce qu'il y fût reçu et le ramenèrent dans sa demeure. Cependant, quelque temps après, comme il se trouvait mieux, il leur fut impossible de s'opposer à son départ, et à peine fut-il en mer, que sa maladie disparut; il arriva ainsi parfaitement guéri à Tunis. Il y convertit et baptisa un grand nombre de Maures, et eut des entretiens avec les marabouts les plus instruits, qui, éclairés par ses leçons, commencèrent à estimer notre sainte religion et parurent disposés à l'embrasser. Mais le roi ayant appris que ses sujets étaient sur le point de se faire chrétiens, résolut d'y mettre des obstacles et de faire décapiter le zélé prédicateur, pour éteindre dans son sang l'ardeur de son prosélytisme. Raymond fut donc mis en prison,

et on lui demanda quel genre de mort il préférait : mais lorsqu'on fut sur le point de lui signifier sa sentence, un vieux prêtre musulman fit observer que son supplice n'empêcherait pas la conversion de ceux qui avaient été frappés de ses raisons, parce que son courage dans les supplices donnerait encore plus de poids à ses enseignements. Cette considération fut cause que l'on commua la peine de mort en bannissement, avec la menace qu'il serait lapidé s'il revenait. Le confesseur de Jésus-Christ fut donc tiré de sa prison pour être embarqué sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Europe ; mais avant de partir, il fut frappé de verges et conduit au port au milieu des insultes et des outrages de la populace. Le serviteur de Dieu fut très-affligé de n'avoir pu achever la conversion d'un grand nombre de Turcs qu'il avait commencé à préparer au baptême. Il passa quelques jours en rade de Tunis : pendant ce temps, un chrétien qui lui ressemblait beaucoup étant allé dans la ville, fut assailli à coups de pierre par les habitants qui le prenaient pour Raymond, et il n'aurait pas échappé à leur fureur, si les gardes n'avaient donné l'assurance que leur prisonnier était enfermé dans le vaisseau. A cette nouvelle, le confesseur de la foi comprit qu'il n'avait aucune espérance de succès pour le moment, et il se rendit à Naples, puis à Rome, pour s'entretenir avec Boniface VIII sur les moyens de reconquérir la Terre sainte. Il partit ensuite pour Paris sans pouvoir réussir dans son projet, puis il retourna dans sa patrie, où il consacra tous ses efforts à prêcher l'Evangile aux Sarrasins et aux Juifs qui y habitaient.

Son zèle ne connaissait pas de repos ; semblable à un rayon de soleil obscurci par les nuages, il finissait par les dissiper, et brillait d'un éclat d'autant plus vif, qu'il était resté caché plus longtemps. Son amour pour Dieu et le prochain lui inspirait continuellement de grandes entreprises. Il retourna ensuite en Orient, et après avoir parcouru un grand nombre de pays, il arriva dans l'île de Chypre, où il obtint du roi que les Géorgiens, les Jacobites, les Nestoriens, et autres hérétiques qui peuplaient son royaume, fussent amenés à ses instructions : il s'appliqua sans relâche à instruire ces hommes grossiers et à combattre leurs faux docteurs, et il ramena un grand nombre de ces âmes égarées dans le sein de l'Eglise. Les hérétiques ne pouvant souffrir que ses prédications eussent tant de succès, cherchèrent à l'empoisonner; mais il échappa au danger, par un secours particulier de Dieu. De Chypre il revint à Gênes, puis à Paris, où il resta jusqu'à l'élection de Clément V; de là il se rendit au concile de Vienne. Après avoir reçu les plus belles promesses des rois d'Espagne, il retourna chez les Maures pour y affronter de nouveaux périls : il ne rencontra que le mépris et les railleries. A Bonne, ou comme on disait autrefois, à Hippone, dont saint Augustin avait été évêque, les Musulmans avaient une université où l'on enseignait les doctrines d'Averroës : Raymond y soutint des luttes publiques contre les professeurs, et convertit par ce moyen soixante-dix philosophes infidèles, qui embrassèrent la foi ; mais ceux-ci, craignant un soulèvement, l'engagèrent à s'éloigner pendant quelque temps et lui firent promettre qu'il

reviendrait plus tard les affermir dans leurs bonnes dispositions : ce qu'il fit en effet dans la suite. De Bonne, il se rendit à Alger, où, après avoir converti un grand nombre de Maures, il fut mis en prison avec une chaîne de fer à la bouche et un carcan au cou. Les barbares le laissèrent pendant quatorze jours dans cet état sans lui donner de nourriture, espérant qu'il mourrait de faim ; mais leurs calculs furent déjoués par la toute-puissance de Dieu, et quand ils entrèrent dans sa prison, ils le trouvèrent aussi fort que le premier jour : attribuant ce prodige à la magie, ils le traînèrent dans les rues en le battant de verges et le bannirent du royaume sous peine de mort s'il rentrait.

Ces mauvais traitements n'éteignirent point son ardeur ; au contraire, remerciant Dieu de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour son saint nom, il courut chercher de nouveaux affronts dans la ville de Bougie. En traversant un pays très-boisé, il rencontra deux lions qui s'avançaient à sa rencontre : effrayé tout d'abord, il ne tarda pas à reprendre confiance et à s'abandonner à la divine Providence. Ces bêtes sauvages, oubliant alors leur fureur, s'approchèrent de lui, léchèrent ses pieds et ses mains pendant qu'il versait des larmes de reconnaissance ; ils le conduisirent ensuite sur la route de Bougie comme pour le défendre et ne le quittèrent qu'après l'avoir mis hors de danger. Arrivé dans cette ville, il se mit à prêcher dans les rues et sur les places publiques, et démontra les faussetés du mahométisme avec tant de liberté, que les Maures le prenant pour un fou le conduisirent

devant le gouverneur. Celui-ci lui demanda s'il ignorait qu'il fût défendu sous peine de mort de chercher à détruire la religion du pays : Raymond répondit qu'il le savait, mais que saisi de compassion pour le danger qu'ils couraient de tomber dans l'enfer, il était venu pour indiquer aux habitants de cette ville la fausseté du Coran : puis ayant rejeté courageusement les promesses d'honneurs et de richesses qu'on lui fit, il fut mis en prison, où il eut plusieurs conférences avec un prêtre mahométan très-instruit sur les mystères de la sainte Trinité et de l'Incarnation. Il en fit en même temps un résumé en arabe qu'il traduisit ensuite à Pise en latin ; mais il eut peu de succès dans cette ville, et après avoir été battu de verges et traité comme un fou, il fut exilé du royaume.

En revenant en Italie, le vaisseau qui le ramenait fut assailli par une violente tempête et vint échouer au port de Pise : Raymond fut recueilli avec beaucoup de bonté par les Dominicains de cette ville, qui le soignèrent pendant une grave maladie, suite de ses fatigues et de son naufrage. Lorsqu'il fut guéri, il reçut l'habit et la règle du Tiers Ordre de Saint-François, pour lequel il avait toujours eu beaucoup d'inclination ; puis il se rendit auprès de Clément V, et des autres princes chrétiens afin de les exciter à la croisade : on lui fit partout de belles promesses ; mais ce fut tout ce qu'il put obtenir. Pendant qu'il s'entretenait de son projet à Montpellier avec le roi de Majorque, il reçut de ce prince l'ordre d'écrire la relation de tout ce qu'il avait fait pour exciter les rois d'Europe à la guerre sainte, ainsi que le résumé des livres

qu'il avait composés sur ses nombreux voyages. En sortant de Montpellier, il partit pour la Sicile, et de là il passa dans sa patrie où il écrivit encore un livre sur les meilleurs moyens à prendre pour s'emparer de la Terre Sainte. Après avoir ainsi parcouru la plus grande partie de l'Europe et de l'Afrique afin de procurer la gloire de Dieu, usé par les fatigues, la pauvreté, les maladies et la vieillesse, il persévérait cependant dans la pratique de ses mortifications et de ses austérités. Son amour pour Jésus-Christ, et son ardeur pour le martyre grandissaient avec l'âge ; les mauvais traitements, la prison, les insultes n'avaient pas diminué son ardeur. Il craignait de mourir de vieillesse, comme il le reconnaît dans ses écrits : « Ceux qui meurent de « vieillesse », disait-il, « expirent selon les lois de la « nature ; mais, ô mon Dieu, votre serviteur n'aimerait « point ce genre de mort ; il préférerait succomber « victime de votre amour, comme vous qui êtes mort « par amour pour moi. J'ai si souvent tremblé de « crainte et de froid ; quand pourrai-je trembler « d'amour et de joie à cause de vous, mourir pour « vous, ô mon Dieu ? Votre serviteur se prépare à aller « verser son sang pour vous ; accordez-lui la grâce de « vous ressembler en tout ». Ces aspirations se rencontrent fréquemment dans son livre sur la *Méditation :* ce sont comme des étincelles qui jaillissaient de son cœur enflammé.

Brûlant toujours du feu de l'amour divin, à un âge où l'ardeur des autres s'éteint, il partit une dernière fois de Majorque, le 14 août 1314. Les seigneurs les plus distingués de la ville l'accompagnèrent jusqu'au

port, pendant que ses enfants et ses proches ne pouvaient contenir leurs larmes et leurs gémissements. Il arriva ensuite en Sicile, où il composa encore plusieurs traités en attendant un vaisseau qui devait le conduire en Afrique. A Tunis, il visita les chrétiens qu'il avait convertis dans son premier voyage, et les affermit dans la foi. De là il vint à Bougie, où il réussit à convaincre quelques Turcs de la fausseté de leur religion, et il les baptisa secrètement. Mais bientôt se reprochant comme une lâcheté les précautions qu'il prenait pour se cacher, il parut en public, et se mit à crier dans les rues qu'il était ce Raymond, banni autrefois de leur pays, et qu'il les priait au nom du Dieu tout-puissant, juge des vivants et des morts, d'ouvrir enfin les yeux à la vérité, et de reconnaître la fausseté du mahométisme, pour embrasser la foi en Jésus crucifié. Les Maures furent vivement irrités de ces paroles et, se réunissant tous ensemble, ils tombèrent sur lui à coups de bâton : ils l'auraient massacré sur place si les autorités ne l'eussent arraché de leurs mains et conduit en prison. Le confesseur de la foi montra un courage invincible en supportant sans se plaindre la faim, la soif et toutes sortes de mauvais traitements : presque tous ses membres étaient disloqués. Cependant il ne cessait d'écrire et de parler contre Mahomet et ses sectateurs avec les Maures et les marabouts qui venaient conférer avec lui et auxquels il fermait la bouche par ses éloquentes réponses. Quelques jours avant sa mort, Jésus-Christ lui apparut et lui demanda en souriant s'il savait maintenant ce qu'était l'amour : « Mon Dieu », dit-il, « si j'ignore ce

« qu'est l'amour, je connais bien ce qu'est la patience ».

Alors Notre-Seigneur lui ayant demandé s'il possédait la patience, Raymond lui répondit que trouvant son plaisir dans la souffrance, il n'avait jamais aucun motif de s'impatienter. Cette visite le fortifia pour son dernier combat ; car peu de temps après, il fut tiré de sa prison et offert à la rage du peuple : les habitants le traînèrent hors de la ville, et après l'avoir frappé à coups de bâton, d'épines, d'épée, l'ensevelirent sous un monceau de pierres.

La nuit suivante, il parut en cet endroit une colonne lumineuse qui porta deux marchands de Gênes à demander son corps. Les Turcs, frappés de terreur par ce prodige, et craignant que de nouveaux signes célestes ne vinssent affaiblir dans les esprits l'influence de leur religion, se hâtèrent d'accéder à leurs désirs. Les Génois trouvèrent le corps complétement couvert de blessures, mais encore vivant : ils pansèrent ses plaies du mieux qu'ils purent, et arrivèrent deux jours après en vue de Majorque où le saint martyr rendit l'âme le 29 juin 1315, à l'âge de quatre-vingts ans. Il en avait consacré quarante-cinq après sa conversion à procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes et la prospérité de l'Eglise. Les marchands espéraient porter leur précieux trésor à Gênes ; mais ils ne purent sortir du port, quoiqu'ils eussent tendu les voiles et que le vent fût favorable : comprenant alors que Dieu voulait conserver le corps de Raymond à sa ville natale, ils firent connaître aux autorités du pays de quelle manière le serviteur de Dieu avait souffert le martyre, et qu'ils ramenaient son corps avec eux. Les habitants de Ma-

jorque se pressèrent en foule sur le port, avec les religieux et les principaux gentilshommes de l'île : on organisa une procession solennelle pour transporter ses précieux restes, et ils furent enterrés dans une chapelle de l'église Sainte-Eulalie qui appartenait à sa famille. Mais les Frères Mineurs, sachant qu'il appartenait au Tiers Ordre, voulurent les posséder, et ils les déposèrent dans une belle châsse au milieu de la sacristie, où ils furent honorés pendant de longues années comme ceux d'un saint martyr ; en même temps des aveugles, de boiteux, des paralytiques et des infirmes de toutes sortes venaient implorer sa protection, et recouvraient la santé devant son tombeau. Quelques années après, cette sacristie fut réduite en cendres et les pierres elles-mêmes furent calcinées ; mais au grand étonnement et à la satisfaction de toute la ville, on retrouva intacte la châsse du serviteur de Dieu. Les blessures dont son corps était couvert paraissaient encore aussi fraîches que le jour où il les avait reçues. En mémoire de ce prodige, on construisit dans l'église des Franciscains une belle chapelle dédiée à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, mystère que Raymond avait toujours soutenu courageusement ; en même temps on éleva dans cette même chapelle un monument en marbre dans lequel on déposa son précieux corps le 29 juin 1448, cent trente-trois ans après sa mort. Dieu continua d'honorer en cet endroit les vertus de son serviteur par de nombreux miracles, et ce tombeau est entouré de cierges et de lampes qui brûlent sans cesse en l'honneur du saint martyr.

Ce culte n'a jamais été condamné par les papes ni par les évêques de Majorque, de sorte qu'en dehors de la canonisation solennelle, il ne lui manque aucun des traits de sainteté que l'Eglise Romaine réclame. On assure même qu'on célébrait autrefois le service divin en son honneur le jour de sa fête : il est certain que le pape Léon X a approuvé le culte rendu de temps immémorial au bienheureux Raymond, et qu'il permit de célébrer sa mémoire par les offices de l'Eglise. Sa fête se célèbre dans l'Ordre, le 27 novembre, et c'est pour cette raison que nous avons placé ici le récit de sa vie.

(Wadding, Daza, Cornegio, etc.)

LE V. GUILLAUME DE SPRONCATA

ÉVÊQUE DE SAGONA

1506. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Le Père Guillaume : ses prédications. — Il est nommé évêque de Sagona. — Il renonce à cet évêché. — Il meurt en odeur de sainteté à Rome.

Originaire de Tova, dans l'île de Corse, le Père Guillaume était docteur en théologie et en droit, et ne se distinguait pas moins par ses vertus que par sa science. Il prêcha dans les principales villes d'Italie, et son éloquence attira autour de lui un grand nombre de fidèles, qui profitaient de ses exhortations pressantes pour quitter l'ornière du péché. Sa taille élevée, la gravité de son maintien, la politesse de ses manières, la force persuasive de sa parole, la pauvreté de ses vête-

ments, lui conciliaient partout le respect et la vénération.

Il dirigea pendant longtemps la province de l'Ordre en Corse avec un zèle admirable et une prudence consommée : il obtint d'un comte puissant la fondation du couvent de Vico. Le pape Sixte IV avait beaucoup de considération pour les lumières et la sainteté de notre religieux, et il le nomma évêque de Sagona et vicaire ou chapelain de la basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome. Ayant obtenu de ce même pontife une indulgence plénière pour l'église Notre-Dame de Casnicha, il la promulgua devant les fidèles du haut d'une chaire érigée en plein air devant plus de cent mille fidèles. Pendant qu'il veillait avec une sollicitude vraiment pastorale aux intérêts de son troupeau, il fut accusé de former une conspiration avec le comte dont nous avons parlé, et qui était tombé en disgrâce, puis banni de Corse. D'autres écrivains racontent qu'il quitta cette île et son évêché, parce qu'il n'avait pu amener ses chanoines et son clergé à vivre d'une manière conforme aux saints canons. Alors ne trouvant dans les dignités temporelles que des déboires, il se rendit à Rome où il renonça devant le souverain Pontife à un évêché qu'il avait accepté malgré lui, et rentra dans un couvent pour y retrouver le calme de la vie religieuse; cependant il ne demeura pas oisif; car il continua de parcourir les villes d'Italie en prêchant, et les fidèles, édifiés de voir un évêque de quatre-vingts ans, revêtu d'un simple habit de Frère Mineur, travailler avec un zèle infatigable au salut des âmes, se pressaient en grand nombre à ses instruc-

tions. Il consacra, en 1498, dans les environs de Milan une nouvelle église pour un couvent de l'Ordre. A Viterbe, où il trouva les habitants divisés en deux camps ennemis, il prédit à la ville que la vengeance de Dieu ferait bientôt tomber sur elle de grands malheurs, et sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Après avoir fait plusieurs autres prophéties et guéri par ses prières plusieurs malades, il échangea les fatigues de la vie présente contre les joies de la bienheureuse éternité : il mourut en 1506 à Rome et fut enterré au couvent de Saint-Jérôme.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE NOVEMBRE

SAINT JACQUES DE LA MARCHE

1476. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Ce Saint naquit en 1391, dans un bourg de la Marche d'Ancône. On le nomma Dominique au baptême, parce que le jour de sa naissance fut un dimanche. Ses parents, quoique pauvres, eurent grand soin de l'élever dans la crainte de Dieu et de le faire instruire. Après avoir appris les premiers éléments de la langue latine à Offide, sous la discipline d'un vertueux ecclésiastique, et les humanités à Ascoli, il étudia le droit civil dans l'université de Pérouse, qui était alors très-florissante. Son père et sa mère étant morts, il se fit pré-

cepteur des enfants d'un homme de condition de la même ville. De là il passa à Florence avec ce seigneur, pour l'aider dans l'administration d'une charge de judicature dont il s'était fait pourvoir ; mais reconnaissant par cet emploi l'iniquité du monde et le danger qu'il y a de s'y perdre, il prit la résolution de se retirer dans un couvent.

Sa première pensée fut de se faire Chartreux ; mais, dans un voyage qu'il fit à Bibbiena, en Toscane, il fut tellement édifié des fréquentes conversations qu'il eut avec les religieux de Saint-François, qu'il résolut d'embrasser leur institut. Il en reçut l'habit avec le nom de Jacques, au couvent de Notre-Dame des Anges, près d'Assise ; puis, ayant fait son noviciat dans celui que l'on appelle la prison de Saint-François, qui n'en est pas éloigné, il retourna faire profession dans le premier. Il avait vingt et un ans, et il était tout rempli des flammes de l'amour divin et du zèle de l'observance, qu'il avait allumé dans son cœur pendant son année de probation. Bien loin de se relâcher, il ne fit toute sa vie, tant avant qu'après sa promotion au sacerdoce, que croître en pureté et en ferveur. Sachant combien le temps est précieux, il s'efforçait de ne pas en passer un seul moment sans l'employer fidèlement et en tirer quelque profit spirituel. De là vient qu'il fuyait le plus qu'il lui était possible toutes sortes de conversations avec les hommes, et qu'il se tenait retiré dans sa cellule pour s'entretenir avec Notre-Seigneur.

Il ne donnait ordinairement que trois heures au sommeil ; il passait le reste de la nuit dans la méditation des choses célestes, et cet exercice, où il recevait une

plénitude de douceurs et de consolations spirituelles, épuisait tellement son corps qu'il lui était quelquefois presque impossible de se relever du lieu où il avait fait sa prière. Il ajoutait à ces veilles une abstinence rigoureuse et une continuelle mortification de l'esprit et des sens. Il ne mangeait jamais de chair, jeûnait inviolablement les sept Carêmes de Saint-François, et prenait en tout autre temps si peu de nourriture qu'il ne semblait pas y avoir touché. Il ne quittait jamais le cilice, et il porta pendant dix-huit ans une cotte de mailles sur sa chair nue. Il ne manqua pas un seul jour, pendant quarante ans, de prendre la discipline avec une rigueur extrême. Ces austérités lui ruinèrent tellement la santé qu'il se vit atteint de quatorze différentes maladies, toutes très-douloureuses, comme de la pierre, de la goutte, du mal d'estomac et d'un flux de sang qui dura trente ans entiers sans discontinuer et qui fut suivi d'une fièvre maligne ; mais il endurait tous ces maux avec une patience héroïque, sans s'exempter pour cela ni de dire la messe, ni d'assister au chœur, ni de réciter la couronne de Notre-Dame, ni de faire ses autres exercices de dévotion, et même de pratiquer les pénitences qui les lui avaient causés. La seule peine qu'il ressentait, c'était de ne pouvoir s'appliquer à la prédication, qui était l'unique emploi qu'il désirait dans son Ordre. Il alla pour cela à Notre-Dame de Lorette, y célébra les saints Mystères, et, après la consécration, cette puissante Avocate lui apparut et l'assura que sa prière avait été exaucée.

En effet, il prêcha depuis avec tant de ferveur et d'onction, qu'il ne montait jamais en chaire sans tou-

cher les cœurs les plus endurcis et sans faire des conversions insignes et toutes miraculeuses. Prêchant un jour à Milan sur sainte Madeleine, il parla si fortement contre le vice de l'impureté, qu'à la fin de son sermon trente-six courtisanes renoncèrent à leur infâme commerce et résolurent de mener une vie pénitente. Il fut associé à saint Jean de Capistran pour prêcher la croisade contre les Turcs, qui, étant devenus les maîtres de Constantinople, remplissaient de terreur toute la chrétienté. Il se comporta avec tant de zèle en cette occasion, qu'on peut lui attribuer en partie le succès de cette glorieuse entreprise. Il s'était acquis un empire si absolu sur les cœurs, qu'il semblait les tenir à sa disposition. A Bude, il arrêta une furieuse sédition par sa présence et en montrant seulement le crucifix au peuple ; ce qui fit que les séditieux, ne pensant plus à piller et à tuer, le prirent sur leurs épaules et le conduisirent en triomphe par toutes les rues. A Prague, capitale de la Bohême, il ramena à l'Eglise une infinité de personnes séduites par les hérétiques ; puis, ayant bu courageusement le poison que ces impies lui présentèrent, il monta à l'heure même en chaire, et, sans ressentir aucun mal de ce venin, il prêcha avec tant de force sur la vérité de nos mystères, qu'il fit des milliers de conversions. Un magicien, enchanteur insigne, voulut entrer en discussion avec lui ; mais, ayant fait sa prière devant tout le peuple, il le rendit muet et l'obligea par ce moyen à se retirer plein de confusion.

A Châteauneuf, il se fit amener un démoniaque très-furieux sans autre chaîne que son chapelet, et il

le délivra de la puissance du malin esprit par son commandement.

Il consacra près de treize ans à parcourir les provinces du Nord, en trois différents voyages qu'il y fit par les ordres d'Eugène IV, de Nicolas V et de Calliste III. Il alla en Allemagne, en Dalmatie, en Hongrie, en Pologne, en Norwége, en Danemark et en beaucoup d'autres lieux, et partout il recueillit des fruits prodigieux par la ferveur de ses prédications, par l'éclat de ses miracles et par l'exemple admirable de sa vie. Dans tous ses voyages, quoique si longs et si pénibles, et où il ne devait pas attendre de grandes assistances des peuples farouches qu'il visitait, il ne portait point d'autre provision que la pauvreté et la confiance en Dieu. C'était un fonds qui ne lui manquait jamais au besoin ; et cependant, si Notre-Seigneur permettait qu'il ne trouvât ni un logement, ni une nourriture suffisante, il en éprouvait une joie extrême, se voyant par là dans la pratique actuelle de la pauvreté dont il avait fait profession.

Il travaillait avec un succès merveilleux dans les confins de l'Allemagne à la conversion des âmes et à la réduction des hérétiques, et se préparait même à passer chez les Turcs, pour leur prêcher l'Evangile, dans l'espérance d'y trouver la couronne du martyre, lorsqu'il reçut des lettres de Calliste III. Ce Pape le rappelait en Italie pour y faire la fonction d'inquisiteur général contre les hérétiques, et en particulier contre ceux qu'on appelait Frérots, qui, sous un masque de piété, enseignaient une doctrine très-perverse. Il obéit aussitôt et s'acquitta de cet emploi avec tout le

profit que l'on pouvait souhaiter. Une infinité de personnes, touchées de ses paroles, convaincues par ses miracles, épouvantées par les menaces terribles du jugement de Dieu qu'il avait sans cesse à la bouche, détestèrent leurs erreurs et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Ce zèle apostolique et les grands fruits de ses prédications lui attirèrent de nouvelles persécutions de la part des hérétiques. Ils tentèrent toutes sortes de moyens pour le mettre à mort ; ils lui dressèrent des embûches dans les lieux où il devait passer ; ils firent mettre du poison dans les viandes qu'on devait lui servir : ils tâchèrent, par leurs calomnies, d'exciter des séditions contre lui. Mais Dieu le délivra de tous ces dangers et le conserva au milieu des conspirations les plus furieuses et les plus adroitement concertées.

Les catholiques eux-mêmes traversèrent le serviteur de Dieu ; quelques prédicateurs envieux, qui ne purent voir sans jalousie que tout le monde le suivait et l'écoutait comme un oracle, non-seulement le décrièrent et le diffamèrent dans leurs sermons, mais ils eurent aussi la méchanceté de le déférer à l'Inquisition, comme un homme qui semait une mauvaise doctrine. Cependant, rien de tout cela ne fut capable de lui nuire. Tout le monde reconnut son innocence et sa sainteté, et lui-même ne se laissa jamais troubler par la violence de la persécution ; sa patience le rendit toujours possesseur tranquille de son âme, non moins victorieux de ses ennemis invisibles, dont le dessein était de lui faire perdre la paix intérieure, que des ennemis visibles, qui voulaient ruiner sa réputation

et arrêter le cours de ses glorieuses conquêtes. Il exhortait particulièrement dans ses sermons à la dévotion au saint nom de Jésus, imitant en cela saint Bernardin de Sienne, qui avait répandu cette dévotion dans toute l'Italie. Il guérit plusieurs malades en leur envoyant seulement ce nom vénérable, écrit sur du papier, et c'est là qu'est venue la coutume des religieux de Saint-François, et enfin de tous les religieux, de donner des noms de Jésus pour la guérison des infirmes et pour la protection de ceux qui sont en santé.

Après avoir parcouru une partie de l'Italie, il arriva enfin à Rome, où il fut honorablement reçu par le pape Paul II, qui avait succédé à Calliste III et à Pie II. Dans une visite qu'il rendit au cardinal de Savone, qui avait été général de son Ordre, comme il parlait d'un traité qu'il avait fait sur la Conception de Jésus-Christ, une image de la Vierge Mère baissa la tête à la vue de tous les assistants, pour témoignage de la vérité de tout ce qu'il avait écrit sur ce sujet. Il avait éminemment le don de prophétie, et il prédit à ce cardinal qu'il serait élevé au souverain Pontificat ; ce qui arriva bientôt après, car François de Savone succéda à Paul II, sous le nom de Sixte IV.

La réputation d'un si saint religieux fit que Ferdinand, roi de Naples, souhaita de le posséder dans ses Etats. Il le fit donc prier par le duc de Calabre, son fils, de s'y transporter ; et, sur ce qu'il s'en excusa, à cause de son âge et de ses infirmités, il eut recours au Pape, à qui il savait bien que notre Saint ne manquerait pas d'obéir. Sa Sainteté lui ordonna de donner cette satis-

faction au roi, et aussitôt il se mit en chemin, avec une joie extrême de sacrifier sa santé et sa vie au devoir de l'obéissance. Lorsqu'il fut à Naples, il eut révélation qu'il y finirait ses jours. Il ne se retira pas au couvent de l'Observance de la ville, appelé Notre-Dame la Neuve, de peur d'y être accablé de visites, mais à celui qui est hors de la ville, où il espérait trouver de la solitude. Il n'en sortait que pour aller travailler au salut des âmes par la prédication et par les autres fonctions évangéliques. Il fit plusieurs miracles dans ce royaume. On dit même qu'il délivra le roi de la mort et qu'il guérit le duc de Calabre d'une maladie dangereuse.

Enfin, étant âgé de quatre-vingt-dix ans, dont il avait passé soixante-dix dans l'observance inviolable de sa Règle, il fut violemment attaqué d'une maladie à laquelle il était sujet, et, après en avoir souffert quelques jours les douleurs aiguës avec une patience invincible, et s'être muni d'une manière très-édifiante des sacrements de l'Eglise, il perdit tout à coup ses forces dans des transports d'amour, par lesquels tout son corps semblait se vouloir élancer vers le ciel. Ce fut au milieu de ces efforts, dignes d'une âme déjà toute céleste, qu'il rendit son esprit à Dieu le 28 novembre 1476.

Outre ses travaux immenses pour l'Eglise, que l'on peut comparer à ceux des hommes apostoliques, il brilla dans son Ordre par toutes les vertus religieuses. Nous avons déjà assez parlé de ses austérités, et elles sont incroyables dans un Saint obligé d'ailleurs à tant de voyages et de fatigues. Il fit assez paraître sa très-

profonde humilité lorsque, élu archevêque de Milan, qui est une des premières prélatures de l'Italie, il s'enfuit et se cacha pour ne la pas accepter ; découvert par les soins du duc de Milan, il apporta tant de raisons, pour qu'on lui laissât la liberté de travailler de tous côtés au salut des âmes, sans le lier à un diocèse, qu'il se délivra enfin de cette charge.

Saint Jacques est représenté : 1° tenant un calice où se voit un serpent ou dragon, pour indiquer qu'il fut préservé des atteintes d'un breuvage empoisonné ; 2° discutant avec un cardinal sur le mystère de l'Incarnation.

Son corps, qui était demeuré plusieurs jours aussi beau, aussi éclatant et aussi vermeil que s'il avait été peint, fut enfin enterré à Naples, dans l'église Sainte-Marie la Neuve ; mais, quelque temps après, il fut levé de terre et exposé à la vénération des fidèles par la permission du pape Sixte IV. La ville de Naples l'a mis au nombre de ses patrons, et Urbain VIII a accordé à tout l'Ordre de Saint-François d'en faire l'office comme d'un bienheureux confesseur. Il s'est fait beaucoup de miracles, non-seulement à son tombeau, mais aussi en divers lieux, par le mérite de son intercession. Des possédés ont été délivrés, des malades guéris, des aveugles illuminés, et même des morts ressuscités. L'an 1631, le mont Vésuve ayant jeté des flammes qui menaçaient la ville de Naples d'un incendie général, on vit en l'air, par deux fois, ce bienheureux vieillard repousser ce feu dévorant et protéger la ville d'un si grand danger.

Il fut canonisé, en 1726, par Benoît XIII, qui avait

été témoin oculaire d'un miracle opéré par son intercession.

FRÈRE VENANCE DE FABRIANO

1506. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Frère Venance de Fabriano fut pendant treize années le compagnon de saint Jacques, qui l'aimait beaucoup pour ses grandes vertus, et son obéissance en particulier. Après la mort du Saint, il ne put se séparer de ses précieux restes ; c'est la raison de son séjour de trente années à Naples.

Frère Venance passa presque tout ce temps en prières devant le tombeau de saint Jacques ; aussi les grâces célestes tombèrent-elles sur lui avec tant de profusion que le roi et la reine de Naples, qui lui témoignaient beaucoup d'affection, l'avaient surnommé le Frère Abondant. Il guérissait les malades qui avaient recours à lui en faisant sur eux le signe de la croix avec quelqu'une des reliques de saint Jacques.

Enfin après avoir honoré l'Ordre de ses vertus pendant cinquante-deux ans, il mourut saintement en 1506. Une grande foule de peuple se pressa à ses funérailles, et l'on se disputa comme de précieuses richesses les fragments de ses vêtements.

FRÈRE FRANÇOIS, DE FRANCE

1488. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

Quelques années avant le Frère Venance, mourait au même couvent un Frère nommé François, né en France, et qui avait prononcé ses vœux dans le royaume de Naples.

Il était surtout remarquable par sa grande dévotion au Saint-Sacrement. Tous les jours, il servait le plus de messes possible, avec une piété si touchante et une expression de visage si céleste, qu'on eût dit un séraphin descendu du ciel pour assister le prêtre.

Frère François eut beaucoup à souffrir des tentations du démon ; il en triompha par la prière. Le Sauveur lui-même et son saint patron, François d'Assise, lui apparurent souvent et le soutinrent au jour de sa mort, qui eut lieu en 1488.

LE FRÈRE BERNARD CAPOCCI

ET LE PÈRE PAUL DE LAVANO

Le même tombeau renferme au couvent de Saint-Séverin, dans le royaume de Naples, les restes mortels du Frère Bernard Capocci, un saint religieux qui eut le don de prophétie, et ceux du Père Paul de Lavano ou

Levanto, à qui Dieu avait accordé la grâce de l'extase et de la céleste sagesse. Des miracles s'accomplirent après leur mort, par leur intercession.

LE PÈRE PAUL DE SICILE

1503. — Pape : Pie III. — Roi de France : Louis XII,

Un autre Père Paul, également né en Sicile, est mort en 1503 au couvent de Monte-Dragone, dans la province de Naples. Fidèle observateur de la Règle, il mérita le pouvoir d'accomplir des miracles. C'est ainsi qu'il rappela à la vie un jeune enfant, que sa mère avait trouvé mort dans son berceau et qu'elle lui avait apporté à l'église.

(WADDING.)

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE FRÈRE SALVATOR OU SAUVEUR

1641. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Captivité du jeune Salvator chez les Maures d'Afrique. — Des esclaves chrétiens lui apprennent ses prières. — Son évasion. — Comment il échappe plusieurs fois miraculeusement à la mort avec ses compagnons. — Il se consacre au service de Dieu. — Sa vie chez les Conventuels, puis à Notre-Dame de Lorette. — Il entre dans un couvent de Récollets. — Son noviciat. — Ses vertus extraordinaires. — Ses luttes contre le démon. — Extases et miracles. — Sa mort.

Le Frère Salvator ou Sauveur naquit à Villa-Magna dans le royaume de Naples. Il habitait, dans sa jeu-

nesse, avec son oncle, chanoine d'Ortona, sur le bord de la mer, quand un jour des pirates turcs, faisant tout à coup irruption, s'emparèrent de lui et l'entraînèrent avec eux. Pendant quatorze années, le malheureux enfant fut exposé à toutes sortes de mauvais traitements sous des maîtres barbares; il devint enfin l'esclave d'un seigneur turc de la Caramanie.

On frémit en pensant au sort misérable qui l'attendait dans cette vie et peut-être dans l'autre, si Dieu n'avait jeté sur lui un regard de miséricorde. Entouré comme il l'était de mauvais exemples et de mauvais conseils, circonvenu par des promesses mensongères ou menacé des plus durs supplices, il eut sans doute oublié les enseignements de sa première enfance pour embrasser la foi de Mahomet. Le remède, grâce à la divine bonté, se trouva à côté du mal; quatre autres esclaves chrétiens le prirent en amitié, lui rappelèrent les vérités de la foi et les prières qu'il avait oubliées, et invoquèrent avec lui et pour lui le Seigneur. Puis se sentant bientôt plus forts et plus confiants, ils résolurent de s'enfuir et firent en secret leurs préparatifs.

Ils choisirent pour l'exécution de leur projet la nuit qui suit le Ramadan, mois de jeûne prescrit par Mahomet, et à la suite duquel les Turcs se livrent à la danse et à de bruyantes orgies. Parvenus à s'échapper de l'espèce de prison où on les enfermait, ils marchèrent sans s'arrêter pendant vingt-quatre heures, protégés par le Tout-Puissant. Comme ils étaient entrés pour se reposer dans une caverne, ils entendirent une voix mystérieuse leur dire : « Ne sortez pas d'ici, ou vous

« serez de nouveau faits prisonniers, car votre maître « vous cherche de tous côtés ». Ils obéirent et demeurèrent au fond de leur retraite.

Cependant leurs provisions s'épuisaient, et ils voyaient avec terreur venir le jour où il leur faudrait s'en procurer à tout prix, sous peine de mourir de faim. Dieu y pourvut encore; un matin en s'éveillant ils trouvèrent du pain frais auprès d'eux, et ce miracle se renouvela pendant un mois tout entier.

Au bout de ce temps, la voix qui les avait déjà avertis se fit entendre de nouveau : « Mes Frères », disait-elle, « vous pouvez sans crainte reprendre votre route; « votre ennemi vous a oubliés ». Ils se précipitèrent hors de leur caverne, et coururent plutôt qu'ils ne marchèrent, à travers des montagnes sans chemins tracés et des forêts impénétrables, jusqu'au bord de la mer. Ils y trouvèrent une petite barque abandonnée, qui par hasard renfermait quelques armes, et n'hésitèrent pas à se confier à ce frêle esquif pour traverser la Méditerranée. Mais à peine avaient-ils quitté le rivage, que quatre chaloupes turques se lancèrent à leur poursuite; il n'y avait pas à hésiter, ils firent feu de leurs armes, et montrèrent tant de résolution que soixante Turcs s'enfuirent, emmenant des morts et des blessés. Malheureusement Salvator avait reçu aussi un coup de feu au bras.

Délivrés de ce danger, nos courageux chrétiens se trouvaient en face d'une mer immense, qu'ils ne connaissaient pas, sans provisions de bouche, exposés à la tempête, loin de tout secours humain. Ils invoquèrent la très-sainte Vierge, et puisèrent dans l'ardeur de

leur foi assez de force pour atteindre avec leurs seuls rames les côtes de l'Italie. Là, après avoir remercié Dieu en commun pour les secours qu'il leur avait accordés, ils se séparèrent et prirent chacun le chemin de leur ville natale. Salvator se rendit à Villa-Magna, sa patrie ; il fut reconnu par sa sœur et passa quelques jours au milieu de sa famille.

C'est à cette époque qu'il se sentit invinciblement attiré vers la vie solitaire et religieuse. Il lui semblait que Dieu l'appelait à lui, et toujours d'une manière pressante. Il s'exila dans une solitude ; puis, sur l'avis de ses frères, il alla remplir les fonctions de domestique au couvent des Pères Conventuels de Faliacozzi.

Pendant son séjour dans ce couvent, un certain Mucius Febonio, diacre de l'église paroissiale de Trasacco, reconnut en lui une grande intelligence et un désir insatiable de servir Dieu : il se l'attacha par une étroite amitié, et le reçut même un mois entier dans sa maison, lors du chapitre général tenu par les Conventuels au couvent d'Avezzano. C'est lui enfin qui fit entrer le bon Salvator au couvent d'Avezzano, et qui le désigna pour remplir les fonctions de sacristain au couvent de Notre-Dame de Lorette.

Ainsi une vie nouvelle commençait pour Salvator ; il allait pouvoir consacrer au service de Dieu tout le temps dont il disposait. Il habita seul, dans une cellule abandonnée, presque perpétuellement plongé dans la contemplation, empressé aux besoins des Frères qu'il servait avec le zèle d'un esclave dévoué. Il se confessait toutes les semaines, et ses directeurs pouvaient dire, après avoir entendu le récit de ses bonnes œuvres:

« Ce jeune homme est un ange ; j'ai cru que sa confes-
« sion durerait le jour entier : il se croit coupable,
« parce qu'il repousse les tentations du démon ».

Après trois ans de cette vie solitaire, Salvator se rendit nu-pieds, une lourde croix sur les épaules, au couvent des Frères Mineurs Réformés de Sulmone, pour y demander l'habit. Il répondit avec précision aux questions que lui posa le gardien sur les vérités de la foi ; mais quand on l'interrogea sur le mystère de la sainte Trinité, il fut tout à coup ravi en extase, et demeura suspendu à quelques pieds de terre pendant plusieurs minutes. Il reçut l'habit de Frère lai en novembre 1637, au moment même où mourait en Calabre, le frère Humble de Bisignano, comme si Dieu eût voulu lui transmettre l'héritage de sainteté de ce pieux serviteur.

Salvator accomplit son noviciat dans les couvents d'Ocre et de Raïano. Il eut beaucoup à souffrir des attaques du démon ; mais il en triompha toujours. Chaque victoire lui arrachait un cri d'actions de grâces : « Loué
« soit », disait-il, « dans tous les siècles, le très-
« saint Sacrement. Loués soient Jésus-Christ, sa glo-
« rieuse Mère et saint François ».

On lui avait permis de ne manger que du pain et des légumes, en sorte que sa vie n'était qu'un long jeûne. Comme il se donnait régulièrement la discipline chaque nuit, depuis les Matines jusqu'à la Messe du jour, il était devenu d'une maigreur presque effrayante ; sous sa peau meurtrie se dessinaient tous ses os. Il inventait chaque jour des mortifications nouvelles : tantôt il demeurait de longues heures sur la pointe

des pieds ; tantôt il étendait les bras en priant, en mémoire du Sauveur crucifié ; ou bien une longue torche à la main, il méditait jusqu'à ce que toute la cire fût consumée. Son lit n'était autre que le plancher de sa cellule ; il fallut que le gardien lui ordonnât de se coucher sur son sac. Il portait un cilice sous sa robe ; et, par les plus grands froids, il ne consentit jamais à se couvrir d'un manteau : il obtint enfin, a force de supplications, la permission de marcher nu-pieds, même par la neige et la glace.

Sa réputation de sainteté ne tarda pas à se répandre dans tout le voisinage, et de grands seigneurs tinrent à honneur de le recevoir dans leur maison. C'est ainsi qu'il fut invité à venir passer quelques jours avec son directeur au palais que possédait à Pettorano, Joseph Cantelmo, duc de Popoli. A son arrivée, le prince lui remit une jolie petite statuette représentant saint Antoine de Padoue ; mais à peine le pieux Frère l'eut-il entre les mains qu'il fut ravi en extase, et que nulle force humaine ne fut capable de lui arracher la sainte image. Il ne reprit l'usage de ses sens que sur l'ordre de son directeur. Il tomba encore en extase le même jour en récitant avec le fils du duc les litanies de Notre-Dame de Lorette.

Déjà il avait reçu de Dieu le pouvoir de chasser les démons ; plusieurs possédés lui durent leur délivrance.

Son année de noviciat terminée, il prononça ses vœux. Sa piété et ses austérités allaient toujours croissant. Toute sa fortune se composait de sa pauvre robe de moine, d'un cilice, d'une chaîne de fer avec la-

quelle il se donnait la discipline, et d'un rosaire. Peu soucieux de la santé de son corps, il déployait pour le martyriser plus d'imagination que les bourreaux les plus habiles. Au dehors, il tenait les yeux baissés à terre, et ne les levait jamais sur les personnes à qui il parlait, surtout lorsque ces personnes étaient des femmes. Il se plaisait mieux dans la solitude de sa chère cellule, ou dans le jardin du couvent, où les moindres plantes l'entretenaient de la toute-puissance de Dieu.

Ses extases se multipliaient de plus en plus; un chant, un mot, une image, une pensée le ravissaient au sein des espaces sans bornes jusqu'au pied du trône du Tout-Puissant. Dieu le voulait sans doute ainsi pour le récompenser de l'énergie qu'il déployait dans ses luttes de tous les jours contre le démon.

C'est pour la même raison aussi qu'il eut le don de prophétie et celui de guérison. Il prévenait de leur sort les malades que Dieu allait rappeler à lui; aux autres il rendait la santé avec un signe de croix. Les moribonds se levaient à sa voix et marchaient.

Après avoir ainsi honoré pendant quatre années l'Ordre de Saint-François, Salvator sentit ses forces l'abandonner et comprit que la fin de son pèlerinage terrestre était proche. Sans crainte et sans émotion, il se confia à la divine Providence, reçut pieusement les derniers Sacrements et mourut le 29 novembre 1641, au couvent de Sulmone. Une grande foule de peuple se porta à ses funérailles dont l'éclat fut relevé par de nombreux miracles. On l'enterra dans le caveau commun. (MAZZARA.)

LE PÈRE PAUL DE VILLAMIEL

SOMMAIRE : Education pieuse du jeune Paul. — Le prêtre Jean Galvan. — Un curé modèle. — Piété excessive de Paul. — Son désir de se séparer du monde. — Soins touchants dont il entoure sa mère. — Il entre au couvent de Hoyo. — Son noviciat. — Différentes fonctions qu'il exerce. — Sa mort.

Ses parents, qui avaient remarqué en lui de précoces dispositions à la vertu, le destinèrent de bonne heure à la vie religieuse et dirigèrent de ce côté son éducation. C'est ainsi qu'ils le confièrent aux soins d'un prêtre vénérable, Jean Galvan, lequel se chargea tout à la fois de cultiver son intelligence et de perfectionner son âme. Sous sa direction, Paul apprit à prier, à méditer, à pratiquer les jeûnes, les veilles et les mortifications, à se donner la discipline. En même temps, il acquérait de solides connaissances en philosophie et en théologie, et se préparait ainsi à recevoir le sacrement de l'Ordre.

Devenu prêtre, ce pieux serviteur de Dieu s'attacha d'abord à conserver un cœur pur, et à recevoir chaque jour dans un corps sans tache le corps du divin Sauveur. Il lisait la messe avec une piété touchante, en versant des larmes de reconnaissance et d'amour ; souvent, quand il arrivait à l'offertoire, les sanglots lui coupaient la parole, ou bien encore, faisant un retour sur lui-même et sur le néant de l'humanité, il se trouvait indigne d'être rangé au nombre des ministres du Seigneur, et il n'osait pas continuer le sacrifice commencé.

Cependant, à mesure qu'il avançait en âge, le monde,

qui n'avait jamais eu pour lui beaucoup d'attraits, lui devenait pour ainsi dire odieux. Il évitait, autant que le lui permettaient ses fonctions sacerdotales, le contact des hommes ; la solitude l'attirait ; il se la représentait pleine de charme et de paix ; il pensait qu'on devait y trouver, en se rapprochant de Dieu, comme un avant-goût des éternelles jouissances.

L'exemple du prêtre Jean Galvan, son maître, qui prit l'habit de Saint-François, ne contribua pas peu à le confirmer dans la résolution où il était de se retirer du monde. Ce qui l'empêcha de le mettre à exécution sur-le-champ, ce fut la situation de sa mère, restée veuve, vieille et infirme, et qui avait besoin de lui. Il la soigna avec tout le dévouement d'une piété filiale sans bornes, jusqu'à sa mort, qui arriva bientôt après.

Délié dès lors de tout rapport avec le monde, — car ses sœurs, mariées depuis plusieurs années, vivaient dans une honnête aisance, — il reprit ses chers projets, et le jour de la fête du Saint-Sacrement, il alla trouver le provincial au couvent de Hoyo. Telle était l'ardeur dont il était animé, qu'il fit à pied, en moins d'une heure, un trajet de quatre lieues. Le provincial le reçut à bras ouverts, mais l'engagea à réfléchir encore ; ce fut seulement trois mois plus tard qu'il consentit à lui donner l'habit.

Paul fut, dès son entrée au couvent, un maître pour les novices, un miroir d'édification pour les profès. On fut obligé de calmer son ardeur de mortifications, autrement il se serait épuisé en moins d'un an. Il se laissait d'ailleurs garder comme un enfant; il avait fait

abdication de toute volonté, et s'était remis tout entier, corps et âme, entre les mains de ses supérieurs.

Son noviciat terminé, le nouveau Frère Mineur avança plus rapidement encore dans les voies du Seigneur. Il pratiquait les sept Carêmes de saint François, jeûnait le vendredi et le samedi de chaque semaine, veillait, se donnait la discipline. On ne tarda pas à lui confier la fonction importante de maître des novices, ce qui lui permit de lancer dans toute la province des jeunes religieux animés du même esprit d'austérités que lui-même. Il les formait à la vertu par son exemple plus que par ses paroles ; souvent il s'humilia devant eux jusqu'à se donner la discipline en leur présence. Durant le Carême, il se rendait tous les jours sur la montagne, et là, chargé d'une lourde croix de bois, il recommençait les stations de la Passion de Jésus-Christ, pendant que six ou sept novices des plus robustes lui frappaient le dos à grands coups de corde.

Dans la suite, le Père Paul fut nommé gardien du couvent de Villamiel; il resta ce qu'il avait été jusque-là, c'est-à-dire le plus humble des Frères et le plus infatigable.

Après cette période, nous le retrouvons au couvent de Loria, toujours aussi riche en vertus, et par suite aussi estimé de ses Frères et des mondains eux-mêmes. Le gardien l'envoya un jour quêter à Villamiel, sa ville natale; il y tomba malade brusquement, et les souffrances furent tout d'abord si violentes, qu'on ne put conserver aucun espoir. Deux Frères Mineurs du couvent vinrent l'assister à son lit de mort, et lui administrer les derniers sacrements.

Il expira après une courte agonie, en murmurant ces paroles : « Loué soit Dieu dans sa bonté infinie, « parce qu'il m'a fait triompher des attaques du dé-« mon ». Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, la chambre mortuaire se remplit d'un parfum doux et pénétrant, qui persista pendant plusieurs jours. Les prêtres de Villamiel le portèrent sur leurs épaules au couvent de Hoyo, surnommé couvent de Monte-Cœli, et l'y ensevelirent.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

LUC TELIUS, ERMITE

1644. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIV.

Le 29 octobre 1644, est mort en grand renom de sainteté, Luc Telius, ermite, du Tiers Ordre. Il était né en 1605 d'une illustre et antique famille de Toscane, en Italie. Après la mort de son père, il se débarrassa de sa fortune en la distribuant aux pauvres, et se retira dans une solitude, sur le Mont-Massio, dans le diocèse de Sienne. C'est lui qui restaura l'église tombée en ruines de saint Casimir, et qui fit élever une chapelle en l'honneur des saints martyrs Ferriol et Egentian, suppliciés sur cette montagne.

Il habitait dans une petite hutte, vivait de fruits, de légumes et d'eau, dormait peu, portait hiver et été le même habit, se donnait la discipline jusqu'au sang et passait presque toute la nuit en prières. Les pauvres du pays le regardaient comme leur Providence,

et non sans raison, car il leur partageait tous ses revenus.

Les vertus et les miracles qui s'accomplirent après sa mort par son intercession, ont été consignés dans deux procès-verbaux, par les soins de l'archevêque de Bologne.

(P. Terrinca.)

TRENTIÈME JOUR DE NOVEMBRE

LE PÈRE DIDACE DE SAINT-FRANÇOIS

1615. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Premières années du Père Didace. — Il exerce les fonctions de curé. — Ses bonnes œuvres et son heureuse influence. — Il devient aumônier de l'évêque de Ségovie. — Son infatigable charité. — Ses vertus extraordinaires. — Il entre dans un couvent de la province de Saint-Joseph. — Ses austérités. — Il prêche la pénitence en divers lieux. — Il est nommé gardien. — Son administration. — Sa mort.

Le Père Didace naquit en Espagne, dans les environs d'Arevalo. Ses parents, ayant remarqué de bonne heure en lui de grandes dispositions au travail et de merveilleuses aptitudes intellectuelles, l'envoyèrent étudier aux universités de Valladolid et de Salamanque. Il ne tarda pas à devenir docteur en théologie.

Après avoir exercé différentes fonctions sacerdotales, il fut nommé pasteur d'une cure qui lui rapportait chaque année plus de mille ducats. Il la dirigea pendant longtemps avec un zèle à toute

épreuve. Les services qu'il a rendus étaient avant tout des services pratiques ; c'est ainsi qu'il faisait des efforts heureux pour détourner les hommes du cabaret, persuadé que l'ivrognerie est une source de vices et le pire de tous les fléaux. Il choisissait aux jeunes gens des maîtres bons et indulgents ; aux maîtres, des ouvriers laborieux et vertueux. Sa cure semblait un nouveau paradis terrestre : on s'aimait les uns les autres ; les riches distribuaient aux pauvres de larges aumônes ; chacun travaillait en chantant et en remerciant le Seigneur de ses bienfaits. A la tête de ce petit royaume se trouvait le Père Didace, plus empressé que tous à faire le bien, et le plus habile à cacher ses belles actions. Chaque jour il portait sous son manteau une aumône au couvent des Frères Mineurs ; les malheureux se partageaient le reste de ses revenus ; il en recevait deux ou trois à sa table, et distribuait à un plus grand nombre du pain et de la viande à sa porte. Les malades étaient aussi l'objet de sa sollicitude ; c'est lui qui payait le médecin, fournissait les remèdes, et leur donnait du vin, du linge et des vêtements. L'évêque de Ségovie, André Pacheco, le nomma son aumônier ; Didace ne pouvait désirer une situation plus agréable ; il remplit ses fonctions avec un dévouement infatigable. Il se rendait dans les prisons, dans les hospices, courait d'une paroisse à l'autre, s'occupait des veuves et des orphelins, mariait les jeunes filles sans dot.

Et pourtant il ne goûtait pas encore le repos, il ne se trouvait pas heureux. En vain, l'évêque Pacheco l'avait-il nommé archidiacre de Ségovie ; en vain le roi

lui-même voulait-il le mettre à la tête d'un diocèse ; il sentait que Dieu l'appelait ailleurs, et qu'il ne serait véritablement à sa place que dans un couvent. C'est pourquoi il renonça volontairement à son bénéfice et à ses espérances pour entrer dans un couvent de la province de Saint-Joseph, réformée par saint Pierre d'Alcantara. On eût dit qu'il n'avait jamais vécu dans le monde, tant il s'habitua facilement au régime austère du couvent. Il était devenu un nouvel homme. Pour lui commençait la véritable vie d'austérités, qu'il avait rêvée longtemps sans pouvoir être jamais satisfait de ses efforts. Comme il avait été le modèle de ses ouailles, il fut maintenant le modèle de ses frères. On le voyait, ardent au travail comme aux mortifications, réclamer pour lui la besogne la plus pénible et la plus fatigante, s'imaginant toujours qu'il restait en arrière et qu'il n'atteindrait jamais les derniers des religieux dans les voies du Seigneur.

Le Père Didace étendait son action si efficace en dehors du couvent, et son amour du prochain ne se bornait pas seulement à ses frères en saint François.

C'est ainsi qu'il prêcha fréquemment en présence d'une grande foule de monde à Salamanque et à Valladolid ; il prononça aussi des sermons sur les places publiques, dans les marchés, dans les universités, et partout avec un succès égal.

Il exerça à diverses reprises les fonctions de gardien ; et malgré la sévérité avec laquelle il faisait exécuter la Règle, il se concilia toujours l'affection des religieux, parce qu'il donnait le premier l'exemple du

travail. Les honneurs que lui rendaient les hommes ne le touchaient pas. Le roi Philippe III et la reine Marguerite, qui l'avaient en grande estime, essayaient de l'attirer à la cour, mais il préférait de beaucoup aux palais des puissants de la terre les masures des pauvres gens.

Dieu accorda à son serviteur le pouvoir d'accomplir des miracles ; ce qui ne contribua pas peu à lui concilier le respect et la vénération universelle. Il annonça lui-même que sa mort arriverait le jour de la fête du saint apôtre André, son patron. En effet, il tomba malade peu de temps auparavant, et n'eut plus qu'une pensée : se préparer à paraître devant le Seigneur. Il reçut pieusement les derniers Sacrements, et s'endormit dans le Seigneur le 30 novembre 1615 : il était alors parvenu à un âge très-avancé. On l'ensevelit à la hâte, car le gardien craignait l'embarras et le désordre qui résulteraient de l'arrivée d'une grande foule au couvent ; en effet la noblesse, le clergé et le peuple qui l'aimaient comme un père n'eussent pas manqué de se presser à ses funérailles ; et le gardien fut vivement blâmé pour avoir ainsi dérobé les restes d'un saint religieux à la reconnaissance universelle.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

LE PÈRE ANDRÉ VAN DYCK, MARTYR

1578. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Quand les Gueux eurent pris la ville de Dixmude (Flandre), en 1578, ils violèrent ou détruisirent toutes les églises et tous les couvents. Les Frères Mineurs avaient pris la fuite ; mais le Père André Van Dyck, vieillard infirme et malade, tomba entre leurs mains. Pendant plusieurs jours le pauvre religieux subit toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements ; les barbares essayèrent en vain de le faire renoncer à sa foi ; puis, pris enfin d'une pitié tardive, ils le renvoyèrent à demi mort au couvent, où le malheureux martyr succomba quelques jours après (30 novembre 1578).

(RAISSE.)

LE PÈRE FERDINAND DE LIMONES

1622. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Faible constitution de Ferdinand. — Il entre dans l'Ordre. — Ses austérités. — Comment il observe la Règle. — Son obéissance et son humilité. — Sa charité inépuisable. — Sa pureté. — Son heureuse influence sur les impénitents. — Sa dernière maladie et sa mort. — Miraculeuse conservation de son corps.

Ferdinand de Limones naquit à Lora, en Espagne, et fut élevé pieusement par ses parents. Quoique la nature eût été avare à son égard au point de vue de la

santé et des forces physiques, il n'hésita pas à demander l'habit de l'Ordre dans l'austère province des Saints-Anges, sans même savoir s'il serait capable de supporter les sévérités de la Règle (1613).

Son zèle suppléa à la vigueur qui lui manquait. Dès son noviciat, il entassa mortifications sur mortifications. Il fut envoyé par ses supérieurs au couvent de Notre-Dame des Anges, sur les hauteurs escarpées de la Sierra-Morena.

Tout en exerçant les fonctions de portier, il demanda la permission de prendre part aux exercices des novices, beaucoup plus pénibles que ceux des Pères, comme s'il eût eu de nombreuses et lourdes fautes à expier.

Plus tard il passa au couvent d'Alcozer, où il choisit pour directeur le gardien, Jean de Palma, homme d'une grande perfection, dont les conseils le dirigèrent jusqu'à sa mort.

Le frère Ferdinand se montra strict observateur de la Règle ; malgré la faiblesse de sa constitution, il ne consentit jamais à échanger le grossier manteau de bure contre une robe de lin, qui aurait été plus douce : « Je suis assez fort », disait-il souvent, « pour rester « fidèle à mes vœux ».

Aussi n'eut-il jamais de faute à se reprocher ; il conserva précieusement la pureté de sa belle âme, et parut aux yeux de ses frères comme un ange égaré sur la terre. Ce qui l'élevait encore, c'était son humilité. Il trouvait un bonheur immense à se faire le serviteur de ses frères et à s'abaisser devant eux. On le voyait souvent étendu devant la porte du réfectoire, offrant

aux religieux son corps comme un marchepied. Il leur baisait les pieds, balayait leur cellule, les aidait dans tous leurs travaux. Pour les pauvres, il savait trouver des paroles de charité et de consolation ; il partageait avec eux son maigre repas. Quelquefois on lui répondait par des injures, qu'il supportait sans se plaindre : « Tout mon corps », répétait-il, « est fait pour être mé-« prisé ; je suis la honte et le déshonneur du couvent, « et ceux qui me crachent au visage sont agréables à « Dieu ».

Cependant il s'occupait aussi des intérêts des âmes ; il priait pour les impénitents, et il obtenait du Très-Haut leur grâce et leur rentrée dans le devoir. Des pécheurs endurcis lui durent leur conversion et devinrent par la suite de parfaits chrétiens.

Lui-même se tenait toujours prêt à paraître devant Dieu ; sa vie silencieuse et méditative était comme un perpétuel examen de conscience ; il ne parlait qu'au gardien et à son confesseur, et il leur exposait en quelques mots l'état de son âme.

Sa nourriture consistait exclusivement en pain, en légumes et en fruits ; aussi son estomac délabré lui causait-il de cruelles souffrances ; mais la matière domptée était impuissante contre l'esprit, et ne l'empêchait pas de s'élever vers Dieu.

Cependant les jeûnes, les veilles et les mortifications avaient encore miné et affaibli la constitution déjà si débile du Père Ferdinand ; il tomba tout à coup gravement malade. Le sang abandonnant les jambes glacées reflua au cœur et au visage ; ses joues étaient si rouges qu'elles paraissaient de feu. Il fut forcé de garder

le lit presque continuellement et ne sortit plus de sa cellule qu'à de rares intervalles. Quelquefois on l'oubliait dans sa retraite, et il demeurait jusqu'au soir sans soins et sans nourriture : il ne se plaignait pas pour cela et ne faisait entendre aucune récrimination. Le mal marcha rapidement ; bientôt le médecin ne conserva plus aucun espoir de le sauver. Il se prépara paisiblement à bien mourir.

Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé : « Je me porte très-bien, Dieu merci », répondait-il ; il fallut cependant lui administrer en toute hâte les derniers Sacrements. Quand il fut muni du pain des forts, il s'entretint à voix basse avec son confesseur de l'éternelle félicité des élus ; puis il rendit l'âme le 30 novembre 1622 ; il n'était profès que depuis neuf années.

Quelque temps après, le supérieur du couvent de Belalcazar voulut faire exhumer ses restes : on trouva son corps parfaitement conservé ; du sang s'en échappa comme si le saint religieux eût encore été vivant.

(*Chron. de la prov. des Saints-Anges.*)

LE PÈRE BERNARDIN DE CASTROVERDE

1528. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Jeunesse orageuse de Bernardin. — Sa conversion sincère. — Comment il rachète ses fautes. — Austérités et mortifications. — Prédications. — Conversions. — Mort de Bernardin.

Le Père Bernardin, qui naquit à Castroverde, fit de fortes études à l'université de Salamanque ; mais les

mauvaises compagnies le détournèrent du droit chemin : il fréquenta les cabarets et les maisons de débauche, s'exerça au maniement des armes, et, comme il était doué d'une belle voix, il passa ses nuits à chanter des sérénades.

Dieu pourtant ne l'abandonna pas ; la honte de sa propre conduite, le remords de ses fautes poursuivaient incessamment le malheureux jeune homme ; il conçut un repentir salutaire, distribua aux pauvres ses richesses, et s'enferma dans le couvent de la Sierra-Morena.

Comme il avait beaucoup à se faire pardonner de Dieu, il ne s'épargna pas les mortifications. Son noviciat s'écoula au milieu des travaux les plus pénibles ; il voulait maîtriser la chair qui l'avait si longtemps dompté, et il y parvint.

Devenu profès, il se montra soumis comme un enfant aux ordres de ses supérieurs ; il ne buvait que de l'eau, mangeait peu, et ne goûtait plus à la viande, même lorsqu'il était malade. Un cilice lui déchirait la peau ; il marchait pieds nus, toujours sans manteau, vêtu de sa seule robe de moine, même pendant l'hiver. Quand il allait quêter dans les villages éloignés, il s'arrêtait sur les plateaux déserts de la montagne pour se donner la discipline ; puis il rapportait au couvent, sur ses épaules, des sacs énormes.

En même temps qu'il quêtait, il prêchait dans les paroisses des environs, écoutait les confessions avec un zèle infatigable, et ramenait à la vertu les âmes égarées. Au couvent, il priait et méditait en particulier

durant la nuit à l'heure où tous les religieux étaient plongés dans le sommeil. Il aimait aussi à s'égarer dans les bois, et, dit le chroniqueur, quand il chantait avec sa voix magnifique la gloire du Très-Paut, les oiseaux venaient voler autour de lui, et, poussant de petits cris d'allégresse, prenaient aussi part au concert.

Le Père Bernardin reçut le don de l'extase, et acquit par là une profonde connaissance des choses du ciel. Au milieu de ses œuvres pies et de ses mortifications, il tomba malade au couvent de la Sierra-Morena, et s'endormit dans l'éternité en 1528. Pendant qu'on le portait au tombeau, une auréole de lumière enveloppa tout à coup sa tête, comme pour témoigner qu'il venait d'entrer dans la gloire des élus.

(*Chron. de la prov. des Saints-Anges.*)

ANGÈLE-MARIE CARISSIMI, VIERGE

DU TIERS ORDRE

1631. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Naissance miraculeuse de Angèle-Marie. — Elle est placée sous le patronage de saint Nicolas. — Ses vertus. — Elle fuit la société des mondains. — Ses luttes contre le démon. — Elle résiste à ses parents qui veulent la marier. — Heureuse influence d'un saint religieux sur son sort. — Elle prend le voile des Tertiaires. — Elle est nommée supérieure des religieuses du Tiers Ordre. — Comment elle s'acquitte de sa charge. — Son dévouement à ses sœurs et ses vertus. — Sa charité chrétienne. — Sa belle conduite pendant une peste. — Extases de Angèle-Marie. — Sa dernière maladie, sa mort et ses funérailles. — Miracles qui les accompagnent.

La douce fiancée de Jésus-Christ, nommée Angèle-Marie, nâquit à Trapani, en Sicile, le 13 novembre 1596 ; elle reçut au baptême le nom de Nicoline, et fut con-

sacrée au saint évêque Nicolas, pour qui elle garda toute sa vie une grande vénération.

Ses parents, Joseph-Antoine Carissimi et Benoîte Barlotti, après avoir donné le jour à un fils, avaient vu leur union demeurer stérile dans la suite, jusqu'au moment où, par l'intercession de la très-sainte Vierge, ils obtinrent de Dieu la naissance d'Angèle-Marie. La nouvelle enfant, fort jolie d'ailleurs, fort douce et fort soumise, attira bientôt sur elle l'affection de son père et de sa mère. A mesure qu'elle croissait en âge, ses précieuses qualités se révélaient de plus en plus, et sa mère disait d'elle sans se tromper : « C'est un ange que « Dieu nous a donné ».

En effet, au lieu de prendre part aux jeux et aux plaisirs des petites filles de son âge, Angèle recherchait la solitude pour prier. Quand elle devint plus grande, elle évita les bals, les fêtes, les tournois, si recherchés alors par toute la noblesse : « C'est folie que tout « cela », disait-elle à sa mère, « mieux vaut songer à « l'éternité dont les jouissances ne cesseront jamais ; je « veux quitter ce monde aveugle pour ne plus songer « qu'à Dieu ».

Déjà ses tendances à la vie religieuse s'affirmaient puissamment ; silencieuse et les yeux baissés, elle se retirait dans des lieux solitaires pour y méditer à loisir ; souvent on la trouvait abîmée dans l'extase, ou à genoux devant un crucifix, perdue dans la contemplation de Jésus expirant au Calvaire ; elle consacrait le reste de son temps à la lecture de bons livres ou à des œuvres pies ; car elle était aussi charitable que remplie d'amour pour son Dieu.

Le démon vaincu, Angèle eut à lutter contre ses parents qui voulaient la marier ; elle était belle, et déjà de nombreux prétendants avaient demandé sa main. Quand elle déclara qu'elle n'épouserait que Jésus-Christ, une véritable guerre de famille s'éleva entre elle et ses parents : ce furent les plus tristes années de la vie d'Angèle. On la força à porter des bijoux et à revêtir des robes magnifiques ; on la traîna aux fêtes et aux bals qu'elle avait en horreur ; on prit garde de ne la mettre en rapport qu'avec de jeunes femmes, qui lui vantaient les douceurs de la vie conjugale. Des gentilshommes aussi beaux que riches et vaillants jurèrent de toucher son cœur ; et la pauvre fille eut fort à faire pour tenir tête à une semblable conspiration. Elle se réfugia dans la prière : « Je suis votre bien et « votre servante », disait-elle au céleste Fiancé des Vierges, « défendez-moi contre mes ennemis ». Jésus lui apparut plusieurs fois, la consola, lui promit de ne pas l'abandonner, et peu à peu le calme revint dans l'âme d'Angèle, sûre qu'elle était de l'appui du Sauveur ; elle se contenta de sourire aux attaques qui l'assaillaient de toutes parts, et poursuivit paisiblement son chemin vers le ciel, sans avoir l'air de remarquer l'orage qui grondait autour d'elle.

Vers cette époque, Angèle reçut la visite d'un religieux, dont les hautes vertus étaient connues par toute la Sicile, et que les cardinaux et les prélats romains tenaient en grande estime. « Pourquoi », dit-il aux parents de la jeune fille, « empêchez-vous cette enfant « de se consacrer à Dieu ? Elle n'est pas faite pour le « monde ; le Seigneur la réclame pour lui ». Le père

et la mère d'Angèle, émus de ces paroles inspirées, promirent de ne pas s'opposer à la vocation de leur enfant, et, sur les conseils du bon religieux, ils lui permirent de prendre l'habit du Tiers Ordre.

Avec quelle joie Angèle se dépouilla de ses vêtements somptueux pour se revêtir de la robe de bure ! son visage rayonnait d'une céleste flamme ; on eût dit qu'elle allait prendre son vol vers les cieux. Quelque temps après avoir prononcé ses vœux, elle fut désignée par le choix de ses sœurs et du gardien de Trapani, pour remplir les fonctions de supérieure. Elle objecta en vain sa jeunesse et son inexpérience, qu'inhabile à se diriger elle-même, elle ne pouvait avoir la prétention de diriger les autres ; il lui fallut céder aux pressantes sollicitations de tous. On ne tarda pas à s'apercevoir que le choix ne pouvait tomber sur une plus digne ; Angèle-Marie fut véritablement la mère de ses compagnes ; elle pourvut à tous leurs besoins, les soigna dans leurs maladies, les entoura sans se lasser d'une affection inépuisable.

Malgré ses rares vertus, elle se regardait comme une grande coupable ; et elle ne savait quelles mortifications imaginer pour se punir elle-même de ses péchés. Les jeûnes, les veilles, les disciplines, lui semblaient trop faciles à supporter ; elle eût voulu que sa vie ne fût en quelque sorte qu'un perpétuel supplice. Elle se nourrissait presque exclusivement de pain et d'eau, et l'année entière était pour elle un long carême ; quelquefois même, elle restait jusqu'à deux et trois jours entiers sans prendre aucune nourriture. Outre les jeûnes prescrits par l'Eglise, auxquels elle

se soumettait fidèlement, elle pratiquait encore ceux que prescrit la Règle des Frères Mineurs. Elle portait sous ses vêtements un cilice en crin, qu'elle se serrait à la taille par une ceinture garnie de pointes de fer. Toutes les semaines elle se donnait plusieurs fois la discipline avec une chaînette, jusqu'à ce que le sang, ruisselant le long de son corps, arrosât la terre. Son lit se composait d'une planche mal rabotée; une pierre lui servait d'oreiller.

En revanche, elle était compatissante aux souffrances de son prochain; son argent passa presque tout entier aux mains des pauvres; et s'il est vrai que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, ses aumônes furent surtout méritoires par la bonté qui les accompagnait. Les malheureux, toujours consolés, recevaient d'elle, avec des paroles d'espérance, des vêtements, du linge, de la nourriture, des remèdes lorsqu'ils étaient malades, en un mot, tout ce dont ils avaient besoin.

Une peste qui sévit à cette époque en Italie lui fournit l'occasion de montrer jusqu'où pouvait aller son amour pour le prochain. Les malades mouraient par centaines, et jour et nuit retentissait la cloche funèbre du tombereau qui transportait les morts à la voirie. Angèle-Marie, prise d'un ardent désir de secourir les malades, demanda à ses supérieurs la permission d'aller les soigner dans un hôpital; on la lui refusa. Elle put du moins assister ceux qui mouraient dans leur propre maison; elle put surtout prier et invoquer la très-sainte Vierge, la protectrice de tous ceux qui souffrent, et elle fut assez heureuse pour communiquer sa piété à plusieurs de ses compatriotes. La

Reine des cieux, touchée des plaintes des malheureux pestiférés, intercéda sans doute pour eux ; car le fléau ne tarda pas à diminuer et bientôt disparut.

Les âmes du Purgatoire furent aussi l'objet des supplications d'Angèle au Seigneur ; elle obtint la délivrance de plusieurs d'entre elles, qui lui apparurent pour l'en remercier. Elle faisait dire tous les jours une messe à cette intention dans l'église de Saint-Jean ; et elle les recommandait à la toute-puissante intercession de la très-sainte Vierge.

Angèle reçut du Seigneur le don d'extase et celui de prophétie. Maintes fois son âme parut abandonner son corps devenu immobile pour s'emporter d'un élan d'amour jusqu'aux cieux ; maintes fois aussi elle contempla le Sauveur sous les apparences humaines quand le prêtre élevait l'hostie pour la consécration ; un jour même, elle eut le bonheur de tenir entre ses bras Jésus enfant.

Une courte maladie l'enleva à la terre. Un soir, en rentrant chez elle, elle ressentit tout à coup une violente douleur à la tête, se confessa et reçut l'absolution de toutes ses fautes. Autour d'elle, ses parents et ses amis se lamentaient et déploraient sa fin prématurée : « Ce n'est pas moi », dit-elle, « qu'il faut plaindre, « car je vais jouir de la vue de mon Dieu ; c'est vous, « qui êtes condamnés à demeurer sur cette terre « d'exil ». Elle demanda elle-même l'Extrême-Onction ; puis pressant un crucifix sur sa poitrine, elle rentra dans le sein du Seigneur le 30 novembre 1631, à l'âge de trente-cinq ans. Deux anges, dit-on, portèrent au ciel son âme immaculée.

Des miracles accompagnèrent ses funérailles, qui furent célébrées avec une grande pompe. Une femme possédée du démon fut délivrée ; un aveugle recouvra la vue. En même temps un parfum pénétrant, s'exhalant du corps, remplissait toute l'église. Aussi il fut impossible d'empêcher les fidèles de baiser ses pieds et ses mains et d'emporter des lambeaux de ses vêtements.

Dix mois après sa mort, son corps fut exhumé en présence d'une grande foule de peuple et trouvé dans un parfait état de conservation. De nouveaux miracles, qui s'accomplirent le jour de cette cérémonie, ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée ; et c'est pourquoi les habitants de Trapani invoquent encore, dans leurs besoins, l'intercession de la vertueuse fille qu'ils appellent la bienheureuse Angèle-Marie.

(*Vie* publiée à Messine en 1633.)

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

NOVEMBRE

Ier JOUR.

Pages.
Le bienheureux Simon de Collazzono........................... 1
Le bienheureux Raynier d'Arezzo.............................. 4

IIe JOUR.

La bienheureuse Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, clarisse. 8
Le bienheureux Frère François de Penne et autres................. 23

IIIe JOUR.

Le bienheureux Humble de Pérouse et autres...................... 25
Le Père Didace de Milan... 27

IVe JOUR.

La bienheureuse Hélène de Padoue, clarisse...................... 36

Ve JOUR.

Le bienheureux Raynier de Pérouse............................... 41
Le Père François de Godoy....................................... 43
Didace d'Oviedo et autres, du Tiers Ordre....................... 54

VIe JOUR.

Sœur Jeanne de Saint-Erasme, Pénitente Récollette............... 59

VIIe JOUR.

Le bienheureux Bernardin de la Fosse............................ 68
Le Père Patrice Flemeng et le Frère Matthieu Hory, martyrs....... 72

VIIIe JOUR.

Le bienheureux Jean Dun's Scot, docteur......................... 76

IXe JOUR.

Le bienheureux Philippe de Todi................................. 113
Marthe Marino, veuve, du Tiers Ordre............................ 116

Xe JOUR.

Pages.
Translation de saint Louis, évêque de Toulouse.................... 118
Le bienheureux Ambroise de Massa.............................. 120

XIe JOUR.

Le bienheureux Pierre et autres, martyrs chez les Turcs............ 122

XIIe JOUR.

Saint Didace ou Diégo, de Saint-Nicolas, confesseur................. 126
Le bienheureux Balthazar du Pré et autres, martyrs en France....... 137
Le bienheureux Alphonse d'Atayde.... 142

XIIIe JOUR.

Frère Thaddée de Tocco.. 145
Le Père Nicolas d'Osimo.. 155

XIVe JOUR.

Le Bienheureux Gabriel Ferretti d'Ancône, Frère Mineur de l'Observance... 158
Le bienheureux Père Serdieu et autres........................... 161
Le vénérable Antoine-Alphonse Bermejo, du Tiers Ordre............ 162
Le bienheureux Rufin, compagnon de saint François................ 186

XVe JOUR.

Le bienheureux Léon, compagnon de saint François................ 196
Le Père Barthélemy de Saluce.................................... 209

XVIe JOUR.

Sainte Agnès d'Assise, clarisse................................. 311

XVIIe JOUR.

La bienheureuse Salomée, reine de Galicie, vierge, clarisse.......... 314
Le vénérable Pierre Gastold, évêque de Vilna, et autres, martyrs..... 318
Le vénérable Masséo, compagnon de saint François................. 323

XVIIIe JOUR.

Le Père Jean de Sainte-Marie.................................... 333

XIXe JOUR.

Sainte Elisabeth de Hongrie, veuve, du Tiers Ordre................ 339
Sœur Françoise de Messine, clarisse.............................. 355
Le Père Pierre Prus, martyr en Flandre, et plusieurs autres religieux, martyrs en France... 359

XXe JOUR.

Le Père César Pergamo.. 366
Le Père Thomas de Sainte-Marie.................................. 371

Pages.
Frère Philippe de Barcelone 378
Le Père Didace de Vera 394

XXIe JOUR.

Le vénérable Père Jean de Misnie et autres.................... 399

XXIIe JOUR.

Le Père Sixte de Milan et autres 404
Sœur Catherine de Saint-Louis et autres, clarisses................ 408

XXIIIe JOUR.

Le vénérable Jacques de la Couronne......................... 412
Le Père François de Hinogosa....... 419

XXIVe JOUR.

Le Père Antoine Scozetti et autres, en Calabre.................. 424

XXVe JOUR.

La bienheureuse Elisabeth de Waldsech, du Tiers Ordre...... 427
Le Frère Arnould Knapper.................................. .. 438
Les Pères Pierre Salvator et Alphonse de Tordesillas............. 439
Frère Jean de la Sainte-Trinité.......................... 444
Le Père Roch des Anges....... 453
Le Père Alphonse de Constantine 459

XXVIe JOUR.

Saint Léonard de Port-Maurice 462
Le Père Innocent Milazzo................................... 486
Frère Humble de Bisignano 494

XXVIIe JOUR.

Sainte Delphine de Signe, du Tiers Ordre 512
Le bienheureux Raymond Lulle, martyr, du Tiers Ordre............. 516
Le vénérable Guillaume de Sproncata, évêque de Sagona.... 534

XXVIIIe JOUR.

Saint Jacques de la Marche........................... 536
Frère Venance de Fabriano 545
Frère François, de France.................................. 546
Le Frère Bernard Capocci et le Père Paul de Lavano............... 546
Le Père Paul de Sicile....................................... 547

XXIXe JOUR.

Le Frère Salvator ou Sauveur............................ ... 547
Le Père Paul de Villamiel................................... 554
Luc Telius, ermite.................. 557

XXXe JOUR.

Pages.
Le Père Didace de Saint-François........................... 558
Le Père André Van Dyck, martyr................................. 562
Le Père Ferdinand de Limones................................. 562
Le Père Bernardin de Castroverde............................. 565
Angèle-Marie Carissimi, vierge, du Tiers Ordre..................... 567

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

Pages.

Agnès d'Assise, clarisse........ 16 novembre 311
Alphonse d'Atayde........ 12 — 142
Alphonse de Constantine........ 25 — 459
Alphonse de Tordesillas........ 25 — 439
Ambroise de Massa........ 10 — 120
André van Dyck, martyr........ 30 — 562
Angèle-Marie Carissimi, vierge, du Tiers Ordre........ 30 — 567
Antoine-Alphonse Bermejo, du Tiers Ordre........ 14 — 162
Antoine Scozetti et autres, en Calabre........ 24 — 424
Arnould Knapper........ 25 — 438

B

Balthazar du Pré et autres, martyrs en France........ 12 — 137
Barthélemy de Saluce........ 15 — 209
Bernard Capocci........ 28 — 546
Bernardin de Castroverde........ 30 — 565
Bernardin de la Fosse........ 7 — 68

C

Catherine de Saint-Louis et autres, clarisses........ 22 — 408
César Pergamo........ 20 — 366

D

Delphine de Signe, du Tiers Ordre........ 27 — 512
Didace de Milan........ 3 — 27
Didace d'Oviedo et autres, du Tiers Ordre........ 5 — 54
Didace de Saint-François........ 30 — 558
Didace de Saint-Nicolas, confesseur........ 12 — 126
Didace de Vera........ 20 — 394

E

Elisabeth de Hongrie, veuve, du Tiers Ordre........ 19 — 339
Elisabeth de Waldsech, du Tiers Ordre........ 25 — 427

F

			Pages.
Ferdinand de Limones	30	—	562
François, de France	28	—	546
François de Godoy	5	—	43
François de Hinogosa	23	—	419
François de Penne et autres	2	—	23
Françoise de Messine, clarisse	19	—	355

G

Gabriel Ferretti d'Ancône, Frère Mineur	14	—	158
Guillaume de Sproncata, évêque de Sagona	27	—	534

H

Hélène de Padoue, clarisse	4	—	36
Humble de Bisignano	26	—	494
Humble de Pérouse et autres	3	—	25

I

Innocent Milazzo	26	—	486

J

Jacques de la Couronne	23	—	412
Jacques de la Marche	28	—	536
Jean Dun's Scot, docteur	8	—	76
Jean de Misnie et autres	21	—	399
Jean de Sainte-Marie	18	—	333
Jean de la Sainte-Trinité	25	—	444
Jeanne de Saint-Erasme, Pénitente Récollette	6	—	59

L

Léon, compagnon de saint François	15	—	196
Léonard de Port-Maurice	26	—	462
Luc Telius, ermite, du Tiers Ordre	29	—	557

M

Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, clarisse	2	—	8
Marthe Marino, du Tiers Ordre	9	—	116
Masséo, compagnon de saint François	17	—	323
Matthieu Hory, martyr	7	—	72

N

Nicolas d'Osimo	13	—	155

P

			Pages.
Patrice Flemeng, martyr	7	—	72
Paul de Lavano	28	—	546
Paul de Sicile	28	—	547
Paul de Villamiel	29	—	554
Philippe de Barcelone	20	—	378
Philippe de Todi	9	—	113
Pierre et autres, martyrs chez les Turcs	11	—	122
Pierre Gastold, évêque de Vilna, martyr	17	—	318
Pierre Prus et autres, martyrs en France	19	—	359
Pierre Salvator	25	—	439

R

Raymond Lulle, martyr, du Tiers Ordre	27	—	516
Raynier d'Arezzo	1	—	4
Raynier de Pérouse	5	—	41
Roch des Anges	25	—	453
Rufin, compagnon de saint François	14	—	186

S

Salomée, reine de Galicie, vierge, clarisse	17	—	314
Salvator ou Sauveur	29	—	547
Serdieu et autres	14	—	161
Simon de Collazzono	1	—	1
Sixte de Milan et autres	22	—	404

T

Thaddée de Tocco	13	—	145
Thomas de Sainte-Marie	20	—	371
Translation de saint Louis, évêque de Toulouse	10	—	118

V

Venance de Fabriano	28	—	545

FIN DES TABLES.

Bar-le-Duc. — Typ. des CÉLESTINS. — BERTRAND.